
ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C^o RUE GARNIER, 4.

ANONYME DE CORDOUE

CHRONIQUE RIMÉE

DES

DERNIERS ROIS DE TOLEDE

ET DE LA

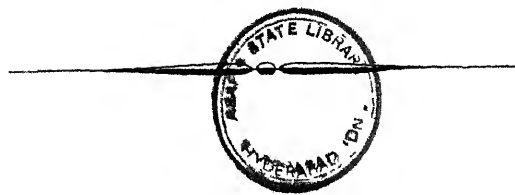
CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES

ÉDITÉE ET ANNOTÉE

PAR

Le P. J. TAILHAN

DE LA COMPAGNIE DE JESUS



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885

VLTIMO HISPANIAE GOTHICAE REGI
FORTISSIMO INFELICIO·RVDERICO
ARMIS·OPPRESSO·ISMAELITARVM
AEMVLORVMQ·FRAVDE·VEL CALVMNIIS·

PRÉFACE

Dans les six derniers mois de la cent trente-sixième année de l'hégire et les six premiers de la sept cent cinquante-quatrième année de l'ère vulgaire, un chrétien Espagnol, né et établi dans la partie de la Péninsule conquise quarante-deux ans auparavant par les Musulmans, écrivait une chronique destinée à faire suite à celles qu'avaient composées, au ^{vi}^e siècle, Jean de Valclara et, au début du ^{vii}^e, saint Isidore de Séville. Cette chronique toutefois se rapproche beaucoup plus de la première que de la seconde. Comme Jean de Valclara, l'écrivain du ^{viii}^e siècle embrasse dans son récit tous les événements qui s'accomplissent dans l'Empire d'Orient et dans ses dépendances du nord de l'Afrique, en Espagne et dans la portion de la Gaule narbonnaise soumise aux rois goths de Tolède. Mais bientôt, dans la plus récente des deux chroniques, si le lieu de la scène ne change pas, le drame qui s'y joue se complique singulièrement par l'apparition aussi soudaine qu'imprévue d'un nouvel acteur, Mahomet, le guerrier-prophète, et l'islamisme dont il est le père. La naissance de cette religion du sabre, son rapide développement, ses conquêtes dans le vieux monde sous les premiers Califes; l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Perse, l'Égypte, l'Afrique septentrionale soumises à sa domination en moins d'un siècle; l'invasion et la ruine du royaume de Tolède; la France enfin menacée d'un sort pareil et n'échappant à ce malheur que grâce à la vaillante épée de Charles-Martel et de ses rudes Austrasiens, voilà certes des événements bien autrement importants, bien autrement curieux, que ceux dont Jean de Valclara s'était fait l'historien deux siècles plus tôt. Joignez-y le soulèvement général des Maures ou Berbers d'Afrique contre les Arabes leurs oppresseurs, les sanglantes querelles, sous Abdérame et Abdelmélis, de ces mêmes Arabes et des Maures d'Espagne, leurs complices tour à tour et leurs victimes, puis les guerres non moins sanglantes des Arabes entre eux tant en Espagne sous Humeia, Baldj, Abou'l-Khattâr, Thoâba et Iouzif, qu'en Orient entre Merwan, le dernier calife de la dynastie des Omayyades et Abdallah Abou'l-Abbas, fondateur de celle des Abbassides; le tout précédé ou accompagné d'une notice ordinairement très courte des empereurs qui se sont succédé sur le trône de Byzance, de l'an 610 à l'an 754, et de l'histoire plus détaillée des rois wisigoths qui ont régné en Espagne pendant le premier siècle de cette période de cent cinquante années, et vous aurez sous les yeux l'énoncé sommaire, mais complet, du sujet traité par l'auteur de notre chronique.

Cette chronique avait certainement reçu de son auteur le titre d'*Epitoma*. Nous en trouvons la preuve dans le passage où celui-ci renvoie à *un autre Epitoma* de sa composition, intitulé *Epitoma temporale*, le lecteur curieux de connaître plus à fond certains événements¹. Quel était le titre complet du nôtre? Si l'on veut bien réfléchir que les empereurs de Constantinople et leurs Romains de contrebande y occupent une place d'honneur en tête de chaque chapitre, on admettra, je pense, comme très vraisemblable celui d'*Epitoma imperatorum* que j'ai adopté. Ce titre ne paraît pas s'être conservé longtemps en tête des manuscrits. Il en disparut sans doute lorsque notre *Epitoma* fut joint aux opuscules historiques de saint Isidore de Séville dans les recueils de chroniques latines relatives à l'Espagne, ou, s'il n'en disparut

1. Cf. Anonym, vv 1660-1680.

pas complètement, il se fonde sous une forme singulièrement modifiée dans le titre général de la collection Isidorienne. C'est ainsi que dans le manuscrit de l'Arsenal, dont la première partie est la copie de lettre française d'un de ces anciens recueils hispano-gothiques, notre *Epitoma* suit immédiatement l'histoire des Suèves, sans titre ni nom d'auteur; mais dans l'index ou table des matières, il porte le nom d'*Histoire des Romains*¹. Si elle est privée de son titre dans les manuscrits, par contre dans les éditions de Sandoval², de Berganza³ et de Florez⁴, notre chronique en reçoit un beaucoup trop long et à prétentions trop scientifiques pour être authentique⁵. Je croirais volontiers que, pour le composer, on s'est inspiré de ce que l'auteur dit de ses autres ouvrages et des matières traitées en celui-ci⁶.

Ces mêmes éditions donnent pour auteur à l'*Epitoma imperatorum*, un certain Isidore de Béja ou de Badajoz (*Isidorus Pacensis Episcopus*). Cette attribution n'est motivée par rien de sérieux. Dans tous les manuscrits connus de lettre wisigothique et de lettre française qui le renferment, l'*Epitoma*, quand il n'est pas anonyme, est inscrit au nom de saint Isidore de Séville, tant dans l'index général du volume que dans le titre courant au recto de chaque feuillet, comme dans le ms. de l'Arsenal. Ni Mariana, en effet, ni avant lui le docte Pérez, évêque de Ségorbe, n'ont lu le nom d'Isidore de Béja dans le manuscrit gothique d'Osma qu'ils ont eu successivement sous les yeux. Le premier de ces écrivains l'affirme formellement⁷. Pérez n'est guère moins explicite que Mariana, puisque, en tête de sa copie du manuscrit d'Osma, il déclare ne donner à Isidore de Béja la paternité de l'*Epitoma imperatorum* que sur la foi de Vaseo, savant espagnol contemporain⁸. C'est sur la même autorité que s'appuie Florez pour maintenir le susdit Isidore dans ses droits très justement contestés sur l'*Epitoma*⁹; ce qui prouve bien que l'exemplaire de lettre française de cette chronique, appartenant au grand collège de Saint-Isidore d'Alcala, dont Florez se servait pour son édition, ne connaissait pas plus l'hypothétique Isidore de Béja que celui d'Osma ou de l'Arsenal. Quant à Vaseo, avant de conclure quoi que ce soit de son témoignage, il faudrait savoir si le manuscrit examiné par ce savant était ancien ou moderne; or c'est là précisément ce dont Vaseo n'a pas jugé à propos de nous informer¹⁰. Au fait, jusqu'à présent on ne connaît qu'un seul manuscrit d'antiquité respectable où il soit fait mention d'Isidore de Béja, c'est le *Codex Ovetensis* de l'évêque Pélage¹¹. Or, dans ce manuscrit, le nom de cet Isidore figure en tête d'œuvres historiques n'ayant rien de commun avec notre *Epitoma*. Il y est présenté comme auteur de la *Chronique du Monde* et de l'*Histoire des Vandales et des Suèves*¹², que Pélage enlève sottement à saint Isidore de Séville, pour en doter un intrus qui n'a vraisemblablement existé que dans l'imagination du bon évêque d'Oviédo¹³.

1 Dans ce manuscrit (fonds latin, 982), autrefois propriété du célèbre collège de Navarre, au recto du premier feuillet, on lit l'index en question, dont voici les premières lignes, les seules qui nous intéressent en ce moment.

« In isto volumine continentur libri qui sequuntur :

« Et primo Paulus Orosius continens septem libros.

« Isidorus minor. ibi *hystoria* Gothorum, Wandalorum, Suevorum, Romanorum omni repertorio »

2 *Historias de Idacio obispo... de Isidoro obispo de Badajoz... de Sebastian obispo de Salamanca... de Sampiro obispo de Astorga... de Pelagio obispo de Oviedo... Nunca hasta agora impressas con otras cosas tocantes a estas historias... recogidas por don Fray Prudencio de Sandoval, obispo de Pamplona* 1 in-f°. Pamplona, a. 1634.

3. Ferreras *Convenido con critico desengaño en el Tribunal de los doctos, con los chronicones corregidos que escribieron el Rey Don Alonzo III, dicho el Magno, Sampiro obispo de Astorga, Pelagio obispo de Oviedo, Isidoro obispo Pacense, el Anonymo Irense, por el P. M. Fr. Francisco de Berganza... de la religion de San Benito*, etc. 1 in-4°, Madrid, 1729.

4. *España sagrada*, tome VIII, Apend., p. 274-317.

5. *Incepit Epitoma Imperatorum, vel Arabum Ephemeridis atque Spaniae Chronographia sub uno collecta*.

6. Le *Liber Verborum dierum* dont il sera question tout à l'heure, préalablement grécisé, aura fourni l'*Ephemeridis Arabum*, les notices chronologiques sur l'Espagne et ses rois, la *Chronographia*, etc.

7. « Ex vetusto codice Oxomensis sine nota auctoris », Mariana cité par Florez, *Esp. sagr.* VIII, p. 261.

8. « Ephemerides Arabum quas ex testimonio Vacaei puto esse Isidori Pacensis, descripsi ex libro pergameneo sed recentiori ecclesiae Oxomensis » Pérez cité par Villanueva, *Viaje Literario a las Iglesias de España*, t. III, p. 215. Pérez appelle ici récent le ms. dit ancien par Mariana. La contradiction n'est que dans les termes : le même ms. vieux d'années, est relativement moderne parce qu'il est postérieur au règne de la lettre wisigothique en

Espagne. Berganza, ayant donné son édition d'après la copie de Pérez, n'attribue l'*Epitoma imperatorum* à Isidore de Béja que sur la foi de ce savant homme et par conséquent sur celle de Vaseo.

9. « Insistimos en dar el documento con titulo del Pacense por autoridad del codigo en que segun Vaseo se leia su nombre; y por la comun persuasion de los autores, assi españoles como estrangeros que le citan como obra del Pacense. » Florez, *ubi supr.*, p. 262. La commune persuasion des étrangers leur vient des Espagnols Mariana, Antonio, etc., et la commune persuasion de ceux-ci repose sur l'affirmation non vérifiée de Vaseo, nous voilà bien avancés !

10. J'emprunte cette remarque à Dozy, *Recherches sur l'Histoire et la littérature de l'Espagne*, t. I, p. 2 et 3 (3^e édition).

11. Ce manuscrit est actuellement à la bibliothèque nationale de Madrid, sous la cote F. 134.

12. Voici ce qu'on lit au recto du quatrième feuillet de ce ms. (1^{re} colonne) : « Incepit liber cronicorum ab exordio mundi usque era m ; c , LXX. Karissimi Fratres, si cronicam hanc quam aspiciatis, bono animo eam legatis, invenietis quomodo junior Isidorus, Pacensis ecclesie eps, sicut in Veteri Testamento et Novo legit et per Spiritum sanctum intellexit, ita ab Adam usque ad Noe et usque ad Abraham, Moysen et alios et usque adventum nri Redemptoris, et de iudicibus sive et regibus in Israel, et de Romanis regibus, sive et imperatoribus, et de Guandahis et Alanis sive et Suevis Yspanis regibus, sicut a maioribus et predecessoris suis inquisivit et audivit plenissime scripsit. Et Btus Isidorus Ispalensis Ecclesiae (eps), de quo nunc Legionensis gaudet ecclesia, et (de) regibus Gotorum a primo Atanarico rege ipsorum usque ad catholiceum Vambanum regem Gotorum, prout potuit, plenissime exposuit. » On voit que, pour dédommager Isidore de Séville de la spoliation dont il vient d'être victime au profit du chimérique Isidore de Béja, Pélage sans plus de façon lui adjuge l'*Histoire de Wamba*, œuvre de saint Julien de Tolède.

13. Ayant lu sans doute dans le manuscrit de saint Isidore de Séville qu'il copiait dans son propre recueil, le titre épiscopal de cet écrivain défiguré par une coupe maladroite, de là même façon qu'à la seconde ligne de notre dix-

Résignons-nous donc, au moins jusqu'à production de nouveaux documents, à laisser dans l'ombre où il se cache le nom du vieux chroniqueur.

Notre Anonyme, ai-je dit plus haut, était Espagnol de naissance et chrétien de religion. Ses lamentations émues et presque éloquentes sur les malheurs de l'Espagne vaincue et captive, son admiration pour les illustres et saints docteurs de l'Église hispano-gothique, la flétrissure qu'il imprime au front du primat de Tolède coupable d'avoir fui lâchement devant les Arabes en laissant son troupeau à l'abandon, et mille autres passages de sa chronique ne permettent pas le plus léger doute là-dessus. Ils nous montrent en lui le fils également dévoué de l'Église catholique et de l'Espagne, à laquelle d'ailleurs l'Anonyme donne par deux fois le doux nom de patrie¹. Non seulement notre historien était Espagnol, mais Espagnol du midi de la Péninsule, de ces heureuses provinces aimées du soleil, où la grenade, revêtue dès le mois d'août de sa robe de pourpre et d'or, fournit au chroniqueur une comparaison, qui ne serait jamais venue à l'esprit d'un habitant du centre ou du nord de l'Espagne². D'autre part, l'intérêt affectueux avec lequel il parle de la noble cité de Cordoue, de cette cité opulente entre toutes celles qui l'environnent, joie et délices de l'antique royaume des Wisigoths³; la connaissance toute spéciale des événements politiques accomplis en cette ville⁴ et des phénomènes célestes dont ses habitants furent les témoins⁵, rendent très probable, sinon certaine, l'opinion qui fixe à Cordoue le lieu de naissance et le domicile de notre historien⁶, que, pour cette raison, j'appellerai désormais l'*Anonyme de Cordoue*.

Cet écrivain se montre très suffisamment versé dans l'histoire politique et religieuse des peuples dont il parle, dans la chronologie générale et dans les canons conciliaires de sa propre Église. Y a-t-il là une raison suffisante pour le supposer membre, sinon de l'épiscopat, au moins du clergé espagnol de son temps? Je ne le pense pas. Car ni au VIII^e siècle ni aux deux siècles précédents, l'amour et le culte des lettres sacrées ou profanes n'étaient, dans la Péninsule, l'apanage exclusif des hommes d'Église. A toutes ces époques, bon nombre de littérateurs, d'historiens et de savants sont hommes du monde et du plus haut rang. Le roi Sisebuth s'essaye tour à tour dans la polémique religieuse⁷, dans l'hagiographie⁸, voire dans la direction⁹. Chindasvinthe et Récesvinthe dotent leur pays d'un code de lois d'une remarquable sagesse et, parmi les contemporains de l'Anonyme de Cordoue, le vaillant Theudimer, duc de la province d'Orihuela sous Égica, Witiza et Rodrigue, se montre aussi brave dans les combats qu'éloquent dans ses discours et puise, dans une étude approfondie des saintes Écritures, cette vivacité de foi qui, lors du voyage de ce haut personnage à Damas, excita l'admiration des chrétiens orientaux¹⁰. Même à la fin du IX^e siècle, c'est un laïque et un roi qui, le premier, écrit l'histoire de l'Espagne chrétienne, de sa décadence et de sa ruine sous les derniers rois de Tolède, de sa résurrection dans les Asturies¹¹. Donnons donc à notre Anonyme la qualification de lettré qui lui est bien due, sans en ajouter d'autres qu'il pourrait ne pas mériter.

De la personne de l'Anonyme, passons à ses œuvres.

Lorsqu'il composait l'*Epitoma imperatorum*, cet écrivain n'en était pas à son coup d'essai. Il avait déjà à cette époque publié deux autres chroniques traitant toutes deux exclusivement des guerres civiles de l'empire arabe dans la première moitié du VIII^e siècle. L'une est cet *Abrégé des temps* (*Epitoma Temporalis*) dont il a été question plus haut. Elle contenait le récit détaillé de la lutte sanglante des Berbers d'Afrique contre Colthoum et l'armée du calife Hichâm, de celle des Arabes orientaux commandés par Baldj contre

neuvième planche (*Isidoris Palensis epi*), Pelage aura accepté cette bévue sans difficulté; mais ne connaissant pas d'évêché *Palensis* en Espagne, il aura substitué à cette leçon, celle de *Pacensis* qu'il trouvait fréquemment répétée au bas des actes des anciens conciles hispano-gothiques. C'est ainsi que sera venu au monde ce fantastique Isidore de Beja, dont personne n'avait jusqu'alors entendu parler et qui se trouva du même coup, toujours par le fait de Pelage, improvisé historien aux dépens de son homonyme de Séville. Plus tard, il fallut bien lui reprendre les œuvres du grand Isidore dont il s'était saisi; mais n'osant pas s'en débarrasser tout à fait, on lui chercha une paternité littéraire qui permit de lui continuer ses fonctions de chroniqueur. L'*Epitoma* se rencontra là fort à propos: il n'avait pas de père connu, on le donna au faux Isidore qui n'avait plus d'enfant.

1. « *Patriae Spaniae* » Anonym. Cordub., v. 1857, « *Spaniae... patriae* » d., *Epil. Chronol.*, § 78, p. 55.

2. Anonym. Cordub., vv. 1443-1450.

3. Id., vv. 886-889.

4. Anonym. Cordub., vv. 1649-1656.

5. Id., vv. 1846-1855.

6. C'est Dozy qui, le premier, si je ne me trompe, a émis cette opinion dans ses *Recherches* (I, p. 3).

7. Voir la lettre de ce prince au roi et à la reine des Lombards. (*Esp. sagr.*, VII, p. 330).

8. Il écrivit la vie et le martyre de saint Dié (*Ibid.*, p. 337).

9. Dans ses lettres à Cecilius évêque Mentesa (*Ibid.*, p. 318), et au moine Theudila (*Ibid.*, p. 327).

10. Anonym., vv. 977-982.

11. Alphonse III, dont un contemporain, le chroniqueur connu sous le nom d'Albelda, vante le savoir et trace le portrait en ces quelques mots: « *Statque (rex noster) scientia clarus, vultu et habitu, staturaque placidus.* » Chron. Albeld., n. 178 (al. 65) dans Berganza, *Antigüedades de España propugnadas*, t. II, p. 559, col. 1, ou dans Florez, *Esp. sagr.*, XIII, p. 456.

les Arabes occidentaux ou espagnols et leur chef Humeia, fils de l'émir Abdelméléc; de celle non moins acharnée qui éclata plus tard entre ces mêmes Arabes orientaux, vainqueurs de leurs adversaires et l'émir Abou'l-Khattâr envoyé par le gouverneur d'Afrique pour rétablir en Espagne l'ordre et la paix depuis si longtemps troublés; de la défaite enfin et de la mort de cet émir¹. Dans le second de ces opuscules, intitulé *Livre des Événements quotidiens du siècle* (*Liber Verborum Dierum saeculi*), l'auteur, élargissant le cadre où il s'était précédemment renfermé, embrassait dans son récit l'histoire des Musulmans et de leurs discordes intestines tant en Orient sous Merwan II, le dernier calife Omayyade et Abou'l-Abbas fondateur de la dynastie des Abbassides, qu'en Occident et en Espagne, sous Baldj, Humeia, Thoâba, Abou'l-Khattâr et Iousif².

Ces deux ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Il existe une troisième chronique hispano-latine comme les précédentes et, comme elles, ne s'occupant guères, sauf à son début, que de l'islamisme et de son histoire³. Elle s'arrête à l'avènement du calife Hichâm et par conséquent à l'année 724⁴. Florez, qui l'a publiée le premier, la croit écrite en l'année même où elle se termine, et par suite antérieure de trente ans à l'*Epitoma imperatorum*⁵. Don Aureliano Fernandez-Guerra la rajeunit de dix-neuf ans⁶, et l'attribue sans hésiter à l'Anonyme de Cordoue⁷. L'unique raison alléguée à l'appui de cette opinion est l'identité de style. Or cette identité n'est qu'intermittente : à côté de membres de phrases et de périodes entières qu'on retrouve textuellement dans l'*Epitoma* et qui sont par conséquent écrites en cette prose rythmoidale et rimée si chère à l'Anonyme de Cordoue, on en rencontre d'autres en assez grand nombre d'un style tout différent, d'où la rime et le rythme sont à peu près bannis⁸. On ne comprendrait pas d'ailleurs, si l'Anonyme était l'auteur de cette continuation quelconque de Jean de Valclara — c'est le nom sous lequel ce fragment est connu — qu'il n'y ait pas renvoyé le lecteur toutes les fois que, dans l'*Epitoma imperatorum*, la marche de son récit le met en présence d'événements déjà racontés dans cette continuation, comme, en pareil cas, il renvoie à l'*Epitoma temporale* ou au *Liber Verborum*. A mon avis, cette compilation, œuvre d'un mozarabe du ix^e ou du x^e siècle, est un résumé assez maladroitement exécuté de ce que l'Anonyme de Cordoue et d'autres chroniqueurs hispano-latins, contemporains de l'invasion, avaient écrit sur l'origine et les conquêtes de l'islam dans le monde. Cette hypothèse rend raison de la diversité de style⁹ et de l'exclusion intentionnelle de toute mention des rois Goths de Tolède, de Sisenand à Rodrigue¹⁰. Ce résumé est resté inachevé, le temps ou le courage ayant manqué à l'auteur pour le mener à bonne fin.

L'*Epitoma imperatorum* est donc bien le seul écrit authentique de l'Anonyme qui nous soit parvenu. Nous devons d'autant plus nous féliciter de l'heureuse chance qui l'a fait échapper au sort de ses deux aînés, que, dans toute la partie de cet ouvrage qui contient l'histoire des événements accomplis en Espagne sous les derniers rois de Tolède et les émirs de Cordoue, de l'an 612 à l'an 754, l'auteur fait preuve d'une impartialité, d'une sûreté d'informations et d'un sens critique, qu'on chercherait vainement dans les écrivains postérieurs, tant arabes qu'espagnols, qui ont traité le même sujet.

L'impartialité de l'Anonyme brille du plus vif éclat d'un bout à l'autre de sa chronique, sans que, sous ce rapport, on puisse une seule fois trouver l'auteur en défaut. Il est, nous le savons, chrétien et

1. Anonym., vv. 1657-1680, et 1734-1743.

2. Id., vv. 1900-1909.

3. « Incerti auctoris additio ad Ioannem Biclarensem. » Dans Florez, *E. s.* VI, p. 422 sqq. Cet auteur inconnu est ordinairement désigné sous le nom de continuateur de Valclara.

4. Contin. Bisl., n° 52 (Florez, p. 432).

5. Florez, *ubi supr.*, 419, 420. Ce savant homme ne faisant pas attention au dernier paragraphe où il est question de la mort de Yezid II et de l'avènement d'Hichâm au califat, fixe par erreur la date de la composition de cette chronique à l'année 720.

6. *Caida y Ruina del Imperio Visigotico Español*, p. 43, not 2, verso. Dans le passage déjà cité du prétendu continuateur de Valclara trois faits sont mentionnés : 1° la mort de Yezid II, 2° l'accession de son frère Hichâm au califat. 3° la désignation par Yezid de son propre fils Walid comme futur calife, après la mort d'Hichâm, toutes choses qui ont eu lieu en 724. Il n'est pas dit un mot de l'avènement de Walid en 743. Il n'y a donc pas lieu, de ce chef, à procéder au rajeunissement de la chronique.

7. Ou, ce qui revient au même, à l'auteur de l'*Epitoma*. Id., *ibid.*

8. Comparez par exemple les paragraphes 6, 8 et suivants du continuateur avec la légende d'Herachus dans l'Anonyme, lire aussi les paragraphes 18, 20, 37, 38, 41, etc., etc.

9. Le paragraphe 37 en prose non rimée a été écrit sous le califat de Walid I^{er} ou de Solaimân, son frère, tous deux petits-fils par Abdelméléc, du calife Merwan I^{er} (*Moroan cujus ex filio nepos hactenus nostris temporibus illorum obtinet principatum*), par conséquent dans l'été de l'an 717, au plus tard puisque c'est en l'automne de la même année que mourut Solaimân.

10. Aucun des passages, marqués d'un astérisque dans l'édition de Florez, où il est parlé plus ou moins succinctement de ces rois, ne se lisait dans le ms. gothique de Soria d'où Perez a tiré cette chronique. C'est ce savant homme qui, sans doute pour combler une lacune jugée par lui très regrettable, les inscrivit en marge de son manuscrit, d'où Mariana suivi par Florez les a copiés (Villanueva, *Viaje Liter.*, III, 210). Perez en a emprunté le fonds à l'Anonyme de Cordoue, et parfois sans trop de discernement. C'est ainsi que, dans son annotation marginale sur Rodrigue, il applique à ce prince ce que l'Anonyme avait écrit des Sarrasins (*furtim magis quam virtute invadit regnum*). Cf. Continuat. Bisl. ou plutôt, Abreviat. Anonym. § 43 et Anonym. Cord., vv. 109-111.

Espagnol. Hé bien ! jamais les ardeurs de sa foi et de son patriotisme ne l'entraînent, quand il parle des ennemis de son Dieu et des oppresseurs de sa patrie, hors des limites de la justice et de la vérité. Il y a plus : non seulement il ne déverse ni l'injure ni la calomnie sur les envahisseurs musulmans, mais, toutes les fois que l'occasion s'en présente, il rend un éclatant hommage aux vertus acquises, ou aux qualités naturelles de leurs chefs suprêmes ou subordonnés. Qu'on lise, par exemple, les courtes notices consacrées aux trois califes Omayyades, Yezid I^{er}, Moawia II et Omar II, et qu'on me dise quels plus magnifiques éloges l'auteur a jamais prodigués aux meilleurs rois de l'Espagne chrétienne¹. Il n'est pas jusqu'à Walid I^{er}, le commandeur des croyants qui, par ses armées, détruisit le royaume de Tolède et courba la Péninsule sous le joug abhorré de l'Islam, dont la prudence et l'habileté militaire ne soient mentionnées avec honneur dans l'*Epitoma*². Les émirs musulmans d'Espagne sont toujours traités avec la même équité. Loués quand ils le méritent, autant qu'ils le méritent, ils ne le sont jamais au delà de leurs mérites. Les services signalés rendus à ses coreligionnaires par les plus intègres de ces émirs ne font pas sortir l'auteur de la voie d'impartiale justice qu'il s'est tracée. A côté de l'acte réparateur, il enregistre dans sa chronique les excès blâmables qui l'ont accompagné. C'est ainsi qu'à l'émir Iahia qui avait fait rendre gorge aux Arabes et aux Maures, et restitué aux chrétiens soumis les biens dont on les avait dépouillés en dépit des capitulations, l'Anonyme reproche la trop grande sévérité dont ce *terrible dominateur* usa en cette circonstance contre ces avides et incorrigibles pillards³. Plus loin, après avoir enregistré l'ordre donné par l'émir Iouzif de Cordoue, sur la demande des chrétiens, de faire disparaître des rôles de la capitation les noms de tous ceux d'entre eux qui, bien que morts depuis longtemps, continuaient à y figurer, au grand détriment de la communauté obligée de payer pour ces contribuables d'outre-tombe, il n'oublie pas de noter l'emportement avec lequel Iouzif fit justice de cette friponnerie des employés du fisc⁴. Ailleurs, s'il jette quelque blâme sur le fanatisme d'Aucupa ou d'Oeba, un des prédécesseurs de Iousif dans l'émirat d'Espagne, ainsi que sur son âpreté à recouvrer les impôts, il se hâte d'ajouter que ce noble de vieille race, infatué de son interminable généalogie, n'en était pas moins un parfait honnête homme, d'une incorruptibilité à toute épreuve et d'une rare équité⁵. L'Anonyme ne se montre pas moins impartial dans son histoire des derniers rois goths de Tolède et des factions qui ensanglantèrent leur règne ; si impartial même qu'il est impossible de deviner vers laquelle de ces factions, vers lequel de ces princes rivaux inclinent ses sympathies. Sans doute, dans le portrait qu'il nous a laissé de Witiza, ce roi si étrangement, je dirai même si absurdement calomnié, l'Anonyme nous le peint miséricordieux, clément et libéral, assurant à son peuple par la sagesse de son gouvernement de longs jours de joie et de paix⁶, mais en même temps il signale avec une égale franchise ses défauts et ses fautes, ses emportements⁷ et les injustes poursuites exercées, sur sa demande, contre de vénérables prêtres par le primat de Tolède⁸ ; les cruautés et les exactions de son père le roi Egica⁹ ; et enfin l'abominable trahison de son frère Oppas se faisant le bourreau des plus nobles de ses concitoyens, au service et pour le compte du conquérant arabe de la Péninsule¹⁰. Il se garde bien d'ailleurs d'accuser Rodrigue d'usurpation, lorsque celui-ci, sur l'ordre du sénat de la nation, prend les armes contre Witiza et le chasse du trône¹¹, ce que n'aurait pas manqué de faire un partisan du roi ainsi déposé et violemment dépouillé de son pouvoir.

On ne peut pas plus douter de la sûreté de ses informations que de son impartialité. Pour les événements accomplis en Espagne dans la première moitié du viii^e siècle, les récits de l'Anonyme sont absolument dignes de foi. Nous n'avons pas affaire ici à un historien écrivant à distance, dans l'espace ou dans le temps, sur des faits qui ne lui sont connus que par de rares documents dont il ne peut contrôler les assertions, ou, ce qui est pire, d'après une tradition purement orale, mutilée par les défaillances de la mémoire ou défigurée par les fantaisies de l'imagination populaire, quand elle n'est pas faussée dès l'origine par la haine et les calomnies. Celui qui nous parle est un témoin contemporain et souvent oculaire de ce qu'il raconte, dont nous n'avons aucune raison de suspecter le témoignage, car nous savons que, avant d'écrire l'*Epitoma imperatorum* son troisième et dernier ouvrage, il s'est rendu familiers par des recherches

1. Anonym. Cordub., vv. 514-527, et 1090-1106.

2. Id., vv. 774-783.

3. Id., vv. 1213-1218.

4. Id., vv. 1837-1845.

5. Id., vv. 1491-1497.

6. Id., vv. 715-726, et 750-75.

7. Id., v. 719.

8. Id., vv. 830-839.

9. Id., vv. 720-736.

10. Id., vv. 865-868.

11. Id., vv. 807, 808.

antérieures longtemps prolongées, les hommes et les choses qu'il va de nouveau mettre en scène. Quant à la première partie de sa chronique s'étendant de l'avènement du roi Sisebuth à la mort d'Égica, l'Anonyme de Cordoue, pour tout ce qui concerne l'histoire politique et religieuse de sa patrie, puise ses renseignements aux sources les plus pures, et marche toujours d'accord avec saint Isidore de Séville, les actes des conciles de Tolède et même les chroniqueurs francs dans ce qu'ils racontent des rois qui, de leur temps, se sont succédé sur le trône de Tolède¹.

On l'aura remarqué, sans doute, je ne reconnais à l'Anonyme de Cordoue d'autorité incontestable que dans ses récits sur l'Espagne chrétienne et musulmane. Il est évident, en effet, que, dans tout ce qui se rapporte à l'histoire de l'islamisme en Asie ou en Afrique, le témoignage de l'Anonyme n'étant que le résumé de ce que les Arabes, au milieu desquels il vivait, lui avaient appris, n'a d'autre valeur que celle qu'on peut et doit prudemment accorder à la parole de ces mêmes Arabes². Il n'est pas moins évident que, dans sa narration des vicissitudes et des révolutions du Bas-empire et dans ses notices des Césars de Byzance, l'Anonyme écrivant sur des événements accomplis en pays lointain, à l'aide des documents écrits en une langue étrangère qu'il ne comprenait que médiocrement, n'est plus qu'un auteur de seconde ou de troisième main, auquel les nombreuses erreurs chronologiques dans lesquelles il tombe nécessairement presque à chaque pas enlèvent toute autorité³. Mais, je le répète, en tant qu'historien des choses de son temps et de son pays, il a le droit d'être écouté et d'être cru. Je vais plus loin, et j'ajoute que, de tous les chroniqueurs arabes ou espagnols, qui nous ont laissé un récit des mêmes événements, l'Anonyme de Cordoue est le seul vraiment digne de foi; et je le prouve.

Parlons d'abord des Arabes. Le savant orientaliste Dozy, dont en cette question la compétence ne saurait faire doute pour personne, déclare très nettement que de tous les anciens récits arabes de la conquête de l'Espagne, un seul peut donner au lecteur une certitude, sinon absolue, du moins relative, celui que renferme la curieuse collection de documents intitulée *Akhbar Madjmoua*, parce qu'il a le rare mérite de reproduire les traditions hispano-arabes, pures de tout alliage égyptien ou oriental⁴. La certitude dont il est ici question serait d'ailleurs singulièrement relative, puisque, toujours d'après le même savant, les traditions (*espagnoles*) relatives à la conquête de la Péninsule et aux gouverneurs qui y commandaient avant l'arrivée d'Abdérane I^{er}, étaient l'objet d'une telle méfiance de la part des gens instruits que, dès le ix^e siècle, un auteur espagnol, Ibn-Habib, n'osant y recourir, alla chercher près d'un oriental de sa connaissance les renseignements dont il avait besoin pour écrire l'histoire de cette conquête⁵. Certes Ibn-Habib eut grand tort de s'adresser à cet étranger qui ne lui débita que d'invraisemblables balivernes⁶; mais il avait quelques raisons de se méfier des traditions nationales recueillies deux cents ans plus tard dans l'*Akhbar Madjmoua*. Car si elles nous ont conservé le souvenir de quelques faits saillants, ces traditions, étudiées dans le recueil qui nous les a transmises, s'y montrent surchargées d'erreurs chronologiques aussi graves que nombreuses⁷, viciées dès l'origine par les haines politiques et l'amour-propre national, défigurant par conséquent ou mutilant la vérité par des réticences habilement calculées⁸; par d'impudents mensonges⁹ ou par de basses calomnies¹⁰; mêlant enfin

1. On trouvera les preuves de ce que j'avance ici dans mes notes sur Sisebuth, Sunthila et Chindasvinthe pour ce qui concerne l'accord de notre historien avec Isidore et les chroniqueurs Français. Quant à ce même accord avec les conciles, il est démontré par l'analyse fidèle que l'Anonyme donne des principaux d'entre eux dans son *Epitoma*.

2. Ces affirmations et narrations des Arabes du viii^e siècle, quelle que soit leur valeur intrinsèque, ont toutefois plus d'autorité que celles données trois siècles plus tard, d'après des traditions de même origine, par le recueil dont il sera parlé tout à l'heure. Qui ne sait, en effet, de combien de fables nouvelles peut se surcharger une tradition populaire dans le cours de trois cents ans?

3. Si l'Anonyme s'est à peu près complètement perdu dans la chronologie des successeurs d'Héraclius, il est en revanche assez exact dans le récit d'ailleurs très écourté des principaux événements de leurs règnes respectifs.

4. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, 3^e édition, t. I, p. 21-40. Les pages suivantes renferment la traduction française d'une partie de l'*Akhbar Madjmoua*, dont le texte arabe, précédé d'une traduction espagnole, a été publié à Madrid par don Emilio Lafuente y Alcantara en 1867.

5. Dozy, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, par Ibn-Adhari, t. I. Préface, p. XIII.

6. Id. *Recherches*, I, p. 28-33.

7. L'*Akhbar* place en l'an 709 l'avènement de Rodrigue au trône, qui n'eut

lieu qu'en 711, il retarde de près d'un an l'entrée de Mousa en Espagne, et de dix-huit mois à deux ans son rappel à Damas par le Calife; il installe Aucupa (Ocba) dans l'émirat de Cordoue neuf ans avant qu'il ait mis le pied en Espagne, réduit par une conséquence forcée l'émirat d'Abdelméhc, prédécesseur d'Ocba, de quatre ans à six mois, etc., etc.

8. Silence à peu près complet sur Alaor et Iahia qui avaient eu le tort de défendre les chrétiens soumis contre la rapacité des Maures et des Arabes d'Espagne, même silence sur Abdérane et sa défaite par les Francs de Charles-Martel; suppression absolue de la déroute et de la mort de Zama (Çamh) devant Toulouse; attribution à Ocba des conquêtes d'Alaor et de Çamh dans la Gaule Narbonnaise, etc., etc.

9. Lorsque, par exemple, l'A. M. attribue à je ne sais quel compagnon de Tàric la soumission de la province d'Orihuela et la capitulation de Theudimer gouverneur de cette province, au détriment d'Abdelaziz auquel revient cet honneur, ou lorsqu'il enlève à Mousâ, pour la transporter au même Tàric, la gloire d'avoir le premier pénétré dans l'intérieur de l'Espagne, jusqu'à Tolède. V. à la fin du volume la note sur Mousâ et Abdelaziz.

10. L'*Akhbar Madjmoua* s'approprie l'accusation calomnieuse lancée par les assassins d'Abdelaziz contre leur victime d'avoir voulu se faire proclamer roi d'Espagne, celle lancée par les traîtres et les renégats du parti de Witiza contre Rodrigue, qui fait de ce vaillant homme le séducteur de l'imaginaire fille du non moins imaginaire Julien. V. la note *Rodrigue-Légende*.

aux quelques vérités qu'elles nous transmettent des contes à dormir debout¹. Ce qui justifie mieux encore peut-être cette défiance, c'est la profusion et la minutie des détails donnés par ces récits purement traditionnels sur les faits et gestes de personnages vieux de trois siècles. Rien n'est ignoré, rien n'est oublié, ni les dits et contre-dits du calife Walid I^{er} et de Mousâ au sujet de l'invasion projetée en Espagne, ni ceux de Mousâ et du trop fameux comte Julien, ni les causeries intimes d'Abdélaziz, fils de Mousâ, avec la veuve du roi Rodrigue, ni celles des autres chefs arabes avec les femmes chrétiennes de leur harem, ni la couleur du cheval sur lequel s'enfuit le gouverneur chrétien de Cordoue, ni la singulière posture que prend ce même gouverneur, lorsqu'il se voit sur le point de tomber entre les mains du musulman qui le poursuit ; ni enfin la plus minime, la plus insignifiante des circonstances dont auraient été précédées, accompagnées et suivies les prises de ville et les batailles gagnées. Car, des batailles perdues, il n'est jamais question que lorsqu'il est impossible de s'en taire.

Que ces traditions hispano-arabes offrent une certitude relative ou quasi-certitude, lorsqu'on les compare aux purs romans éclos dans l'imagination des orientaux, je le veux bien ; mais, dès qu'on les rapproche de la véridique relation de l'Anonyme de Cordoue, cette certitude conditionnelle s'évanouit. On peut encore sans doute, on doit même consulter le recueil qui les renferme pour y puiser avec précaution des renseignements qui nous aident à compléter sur certains points la chronique contemporaine. Mais il ne serait ni sage, ni prudent, ni conforme aux règles de la saine critique, lorsque ces traditions et l'*Akhbar Madjmoua* leur interprète sont en désaccord avec l'Anonyme de Cordoue, de préférer leur témoignage à celui de ce témoin aussi impartial que bien informé.

Ce qu'on vient de lire sur l'*Akhbar Madjmoua* et les traditions qu'il renferme, est plus vrai encore s'il est possible, des chroniqueurs latins du neuvième siècle et des suivants, qui ont traité, avec plus ou moins d'étendue, le même sujet que l'Anonyme de Cordoue. Ces chroniqueurs se partagent en deux classes bien distinctes. Dans la première viennent se ranger l'Anonyme de Moissac et le roi Alphonse III qui, dans leurs récits de la ruine de l'Espagne et de ses causes, écrits l'un au commencement, l'autre à la fin du ix^e siècle², suivent la tradition hispano-chrétienne exclusivement à toute autre. La seconde comprend ceux de ces chroniqueurs qui, dans leur exposé de la même catastrophe, reproduisent à la fois la tradition hispano-chrétienne et la tradition hispano-arabe : tels sont l'Anonyme de Silos dans ses Prolégomènes à la vie du roi Alphonse VI de Castille rédigés au commencement du x^e siècle³, Luc de Tuy et Rodrigue Ximenez, archevêque de Tolède, dans les histoires de longue haleine qu'ils ont compilées vers le milieu du xii^e siècle⁴. Les écrivains de la première série ne méritent pas plus de crédit dans tout ce qu'ils nous racontent des débauches de l'avant-dernier roi de Tolède Witiza et de l'apostasie morale du clergé espagnol de son temps, que l'*Akhbar Madjmoua* dans sa légende du roi Rodrigue. S'ils sont là-dessus indignes de toute créance, ce n'est pas qu'ils aient sciemment voulu tromper leurs lecteurs, ou parce qu'ils sont en désaccord avec l'Anonyme de Cordoue, ou même parce que la tradition dont ils se sont faits les interprètes tire sa première origine des calomnies répandues en Aquitaine et dans les Asturies par les ennemis de Witiza, émigrés en ces deux contrées après l'invasion et la conquête de l'Espagne par les Musulmans ; mais parce que leurs accusations contre ce prince et contre l'Eglise hispano-gothique sont absolument fausses, et qu'hommes et choses protestent à l'envi contre elles⁵.

Ce qu'il y a de vraiment curieux en tout ceci, c'est que la tradition chrétienne du sud de la Gaule ou du nord-ouest de l'Espagne et les traditions arabes s'infligent réciproquement des démentis sur les points où chacune d'elles est en désaccord avec l'Anonyme de Cordoue. Elles confirment ainsi à tour de rôle le récit contemporain, confirmation dont celui-ci n'avait d'ailleurs aucun besoin. Si, par exemple, la tradition hispano-chrétienne accueillie par l'annaliste de Moissac et par Alphonse III, accuse Witiza de lubricité, la tradition hispano-arabe, représentée par Ibn-Adhâri et par Ibn-al-Athîr⁶, s'associe aux magnifiques éloges que l'Anonyme de Cordoue

1. La légende de Rodrigue et du comte Julien, Celle des sièges de Cordoue et de Mérida etc., etc.

2. *Chronicon Moissiacense* (a. 711), dans Dom Bouquet, *Historiens de la France*, t. II, p. 654. — Adefonsi Regis *Chronicon* dans Berganza, *Ferreras Convencido* p. 371 sgg., cette même chronique a été rééditée sous le nom de *Sebastien* dans les appendices du t. XIII de l'*España sagrada*.

3. *Chronicon Monachi Silensis* dans les appendices du second volume des

Antiquedades de España propugnadas de Berganza (in-fol. Madrid, 1721) et dans le XVII^e volume de l'*España sagrada*.

4. Lucae Diaconi Tudensis *Chronicon Mundi* dans le premier volume de l'*Hispania illustrata* d'André Schott, *de Rebus Hispaniae et Historia Arabum* Rudericus Ximenu Arch. Tolet, dans le tome II du même ouvrage.

5. Voir à la fin du volume la note XX sur la légende de Witiza.

6. Cités par Dozy, *Recherches*, I, p. 16.

décerne au même prince. Lorsque d'autre part la tradition hispano-arabe, parlant dans l'*Akhbar Madjmona*, offre en pâture à la crédulité de ses lecteurs l'absurde légende du comte Julien introduisant les Musulmans en Espagne pour venger l'honneur de sa fille outragée par le roi Rodrigue, elle reçoit un solennel démenti de la tradition chrétienne, protestant contre cette fable, soit par l'annualiste de Moissac qui place l'invasion de l'Espagne avant l'élection du roi Rodrigue, soit par Alphonse III qui attribue aux seuls fils de Witiza l'appel fait aux Arabes et l'entrée des Musulmans dans la Péninsule, soit enfin par la chronique d'Albelda ou de San-Millan, qui n'assigne d'autre cause à cette même invasion que les guerres civiles dont l'Espagne était alors désolée et la trahison subséquente des enfants de Witiza ¹.

Les chroniqueurs de la seconde série ne diffèrent des précédents qu'en ce qu'ils ont résumé dans leurs ouvrages toutes les fables en circulation de leur temps sur la ruine de l'Espagne chrétienne et sa conquête par les Musulmans, fables embellies par de nouveaux détails plus extraordinaires les uns que les autres, ajoutés au texte primitif par l'imagination populaire, ou par celle non moins féconde d'écrivains jaloux de donner une solution satisfaisante aux problèmes historiques non encore résolus à leur gré ². Mais entre tous ces chroniqueurs latins de la dernière heure, il en est un, Rodrigue Ximenez archevêque de Tolède, qui mérite une mention spéciale, moins à cause de l'étendue de ses ouvrages, qu'à raison de l'autorité presque irréfutable que certains écrivains contemporains lui octroient très gratuitement à mon avis. Que ce studieux prélat ait le droit d'être écouté, lorsqu'il traite en ces récits des événements accomplis en Espagne aux XII^e et XIII^e siècles, à moins toutefois que les prérogatives de sa primatie ne soient en jeu, c'est ce que je reconnais bien volontiers, ce que personne n'a jamais contesté. Ce que je nie résolument, c'est qu'il ait le moindre droit de parler des hommes et des choses des siècles antérieurs, du VII^e par exemple ou du VIII^e. Son ignorance des antiquités nationales, son manque absolu de critique, et sa crédulité à toute épreuve lui interdisent toute intervention personnelle en ces questions. Quand Rodrigue passe outre, ce qui ne lui arrive que trop souvent, c'est à son dam, ou plutôt à celui de la vérité. Car il ne le fait jamais sans tomber aussitôt dans les plus étranges et les plus invraisemblables bévues. J'en ai relevé un grand nombre dans mes notes et recherches ³. Au dernier moment j'en découvre deux autres qu'il serait fâcheux d'oublier. Estimant sans doute insuffisante la notice de saint Isidore de Séville sur le roi Theudis, il y intercale, en se l'appropriant, les aventures d'Amalasouthe, reine des Goths d'Italie et de son fils Athalaric changé en Amalaric, de Théodabade enfin, le second mari d'Amalasouthe et bientôt son meurtrier, qui devient, sous la plume de Rodrigue, le roi Theudis de Tolède ⁴. Persuadé d'autre part que la couronne était héréditaire chez les Goths d'avant la conquête arabe, comme chez les Castillans de son temps, ce même Rodrigue s'ingénie de son mieux à rattacher les uns aux autres les rois wisigoths d'Espagne par des liens de parenté, dont personne avant lui n'avait entendu parler. Suinthila devient le fils de Récarède I^{er} et le frère de l'infortuné Liuba, égorgé par Witeric⁵. Les Pères du IV^e concile de Tolède, l'Anonyme de Cordoue et avant lui Frédégaire n'avaient signalé entre ce même Suinthila et Sisenand son successeur, que les relations de roi détroné à usurpateur et de proscrit à proscripteur ⁶. Rodrigue change tout cela : Sisenand est le second fils de Suinthila, né, ainsi que le futur roi Chindasvinthe, du mariage de ce prince avec la fille du roi Sisebuth, il succède à son père et à son frère Réchimur, morts tous deux en paisible possession du pouvoir ⁷. Chindasvinthe à son tour, par Récesvinthe et Theudefrède, donne à l'Espagne Rodrigue son dernier roi ⁸; Ervige enfin, cousin de Récesvinthe, ne trouve d'autre moyen de protéger les débuts de son règne usurpé contre les droits héréditaires conférés à Theudefrède par Rodrigue Ximenez, que de donner la main de sa fille au très noble Egica devenu, de par la volonté du prélat chroniqueur, le cousin du roi Wamba de sainte et glorieuse mémoire ⁹.

J'ai parlé du manque absolu de critique de cet écrivain. Comment en douter lorsqu'on le voit affirmer à la suite du pseudo-Hildephonse, que, sous le règne de Chindasvinthe, il ne se rencontra par un seul homme infidèle au serment prêté à ce prince, ou révolté en armes contre lui, tandis que dans les actes authentiques du VII^e concile de Tolède célébré la V^e année de ce même Chindasvinthe, il pouvait lire le contraire solennellement déclaré ¹⁰.

1. Cette dernière chronique a été publiée par Berganza (*Antig. II*, p. 548-560), d'après deux mss. de San Millan, sous le titre de *Chronicon Emilianense*, et sous celui de *Chronicon Albeldense* par Florez (*E. s. XIII*, p. 433-466), d'après un ms. du monastère d'Albelda. Les passages auxquels je fais allusion ici se lisent sous les numéros 161 et 164 dans Berganza, 46 et 77 dans Florez.

2. Voir la note XX, p. 166.

3. Note X, p. 95-97, note XI, p. 98, n. 1, p. 103, note XX, p. 160, etc.

4. Comparez Rodrigue de Tolède, II c. XII à Jordani *Getica*, p. 48, lin. 11,

sqq. (Ed. Mommsen, Berlin, 1882.)

5. Ruder. Tol. *De Reb. Hisp.*, II, XVIII.

6. Concil. Tolet. IV, can. 75 sub fin., Anonym., 227-235; *Fredeg. chron.*, c. 73.

7. Ruder. Tol. II, c. XIX.

8. Id., *ibid.*, III, c. XIII et XVII.

9. Id., *ibid.*, c. XIII.

10. Id., *ibid.* II, c. XXI; et Concil. Tolet. VII, can. 1. Rapprochez aussi ce que dit ce même Rodrigue de l'amour réciproque de Récesvinthe et de ses sujets.

Ce manque de critique compliqué d'ignorance ne nous permet de nous fier à Rodrigue que sous bénéfice d'inventaire, même lorsqu'il reproduit les anciens textes d'Isidore de Séville, de Julien de Tolède ou de l'Anonyme de Cordoue. Trop souvent, en effet, il les interpole, les mutile ou les interprète à sa guise, qui n'est jamais la bonne, avec un sans-gêne que l'ignorance dont je parlais tout à l'heure, explique sans doute, mais n'excuse pas. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos du roi Rodrigue, il ressuscite l'antique sénat *romain* pour le substituer au sénat dont parle l'Anonyme, c'est-à-dire à l'assemblée nationale du royaume de Tolède¹. C'est ainsi encore qu'il transforme en Bysantin, le duc Paul, rival de Wamba, absurdité historique ajoutée par lui au récit que saint Julien nous a laissé de cette criminelle insurrection². En somme, sur cette période reculée de l'histoire d'Espagne, l'autorité de Rodrigue égale celle de Luc de Tuy, qui est nulle ou peu s'en faut.

Mais si, comme je viens de l'établir sur bonnes preuves, les chroniqueurs latins et les chroniqueurs arabes du ix^e au xiv^e siècle, ne méritent sur les temps antérieurs à la conquête musulmane, et sur celui qui suivit immédiatement cette conquête, qu'une confiance très restreinte, et le plus souvent n'en méritent aucune, on peut et l'on doit refuser de les prendre pour guides, et s'attacher exclusivement à l'Anonyme de Cordoue, dont le témoignage est seul entièrement digne de foi, dans les limites que j'ai précédemment déterminées.

Les livres, a-t-on dit, ont leurs destinées. L'*Epitoma* de l'Anonyme de Cordoue n'eut certes pas à se féliciter de la sienne. Venu au monde dans la capitale de l'Espagne arabe, au lendemain de sanglantes guerres civiles, à la veille d'une révolution qui allait restaurer dans la Péninsule la dynastie des Omayyades, supplantée en Orient par celle des Abbassides, le bruit des armes étouffa sa voix, et il n'échappa au funeste sort de ses deux aînés que pour être pendant de longs siècles enseveli vivant dans les profondeurs de l'oubli. Les chroniqueurs asturiens n'en soupçonnèrent pas l'existence, le moine de Silos ne le connut pas. Rien dans les ouvrages de saint Euloge, d'Alvaro et de leurs contemporains mozarabes ne permet de supposer que, sous ce rapport, ces écrivains aient été plus favorisés que les précédents. Luc de Tuy et les Léonais n'en avaient pas plus entendu parler que l'Anonyme de Silos et ses vieux Castellans. Seul Rodrigue de Tolède l'eut entre les mains, mais la façon dont il l'a traité et l'usage qu'il en a fait autorisent à se demander, s'il n'eût pas mieux valu pour l'*Epitoma* être ignoré de ce compilateur sans critique et sans jugement. Lorsqu'enfin il reparut aux yeux des savants d'abord, puis à ceux du grand public par l'édition que Sandoval en donna au commencement du xvii^e siècle, il était trop tard, la place était prise et l'histoire faite. On n'avait, en Espagne du moins, nulle envie de la refaire, soit par respect des droits acquis, soit pour s'épargner l'ennui de lutter contre un courant d'opinion trop puissant, croyait-on, pour être facilement remonté, soit parce que la vieille légende fournissait plus ample matière que l'histoire vraie aux élans d'éloquence et aux vertueuses indignations. L'Anonyme et son œuvre reçurent donc le plus fâcheux accueil, celui qu'on réserve d'ordinaire à l'intrus qui vient s'asseoir à un banquet auquel on ne l'a pas invité. Sa chronique, au dire de Vaseo, était une monstruosité plutôt qu'une chronique, écrite en une langue plus semblable au gothique qu'au latin, langue nouvelle qui coûtait bien des sueurs à qui voulait l'entendre³. L'opinion de Mariana ne s'éloigne guère de celle du savant que je viens de citer. Pour légitimer les corrections et changements qu'il avait fait subir au texte de l'*Epitoma*, il ne donne en effet d'autre raison que la barbarie du style, moins éloigné de l'arabe ou de l'espagnol vulgaire que du latin⁴. De la critique exagérée de la forme, Mariana passe au dédain du fond, et laisse complètement de côté le guide, grossier peut-être, mais sûr et fidèle, qui s'offrait à lui, pour en suivre d'autres moins dignes de sa confiance. Et c'est grand pitié en vérité de voir cet éminent écrivain revêtir des magnificences de son style incomparable les pauvretés débitées sur les derniers rois de Tolède, de Turgas à Rodrigue, par le pseudo-Hildephonse, par Alphonse III, par le moine de Silos et par Rodrigue Ximénez ou Luc de Tuy. Son exemple n'a été que trop suivi. Florez lui-même, le sage Florez, le dernier éditeur de l'Anonyme de Cordoue, préfère trop souvent au témoignage de l'Anonyme sur les choses de son temps, celui des chroniqueurs plus récents que je viens de citer et, ce

de ce que le XI^e concile de Tolède célébré la 3^e année de Wamba nous apprend sur la *confusion babylonique* qui régna en Espagne dans les quinze dernières années de Récesvinthe (Conc. Tolet. XI, *Proem.*)

1. Rud. Tol. I, III, c. xvii. Non seulement Rodrigue ressuscite les institutions depuis longtemps éteintes, mais les personnes mortes depuis plus de deux

siècles. V. la note 10, p. 96.

2. Cf. Ruder. Tolet. III, c. ii; et S. Julien Tolet., *Hist. Wambae* § 7 (*Esp. s.*, VI, p. 537).

3. Vaseo, cité par Florez, *Esp. Sagr.*, VIII, p. 262, § 6.

4. Mariana, *ibid.*, p. 267, 268.

qui est encore plus regrettable, il reproduit dans son édition de l'*Epitoma* le texte corrigé, expurgé, expliqué et défiguré par le même Mariana. Aujourd'hui encore des savants espagnols du premier ordre n'octroient que peu ou point de crédit au chroniqueur contemporain, dès que, dans son récit, il s'écarte des sentiers battus par ses trop crédules successeurs, et par cela seul qu'il s'en écarte. Si, par exemple, il fait l'éloge du roi Witiza, dont les tard-venus de l'histoire espagnole ont fait un monstre, aussitôt et sans autre examen, on le déclare atteint et convaincu de partialité; on le soupçonnera au besoin d'être, par lui-même ou dans la personne de ses parents, un obligé de ce prince, tranchant ainsi la question, non pas seulement par la question, mais par une double fausseté reconnue et démontrée, à savoir, la scélératesse de l'avant-dernier roi de Tolède et l'improbité de l'Anonyme de Cordoue. D'autres s'étonnent sérieusement qu'on puisse attacher quelque prix aux pages si *maigres* et si *décharnées* que nous a léguées l'auteur de l'*Epitoma*; comme si l'embonpoint était un attribut essentiel de la vérité. Il est d'ailleurs assez plaisant d'entendre cette objurgation tomber des lèvres de tenants enthousiastes de la chronique de Moissac, ou de celle d'Alphonse III, qui, comparées à celle de l'Anonyme de Cordoue, n'ont en toute vérité que la peau sur les os. La première en effet résume en sept lignes et la seconde en une trentaine l'histoire des deux derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes, à laquelle notre *maigre* chroniqueur ne consacre pas moins de deux cent trente vers.

Au dehors, l'Anonyme de Cordoue a trouvé des juges plus équitables. En 1640, le docte Marca déclare que, sur l'histoire de l'Espagne au VIII^e siècle, il n'existe d'autre auteur ayant autorité que notre Anonyme, parce que seul, en sa qualité de témoin oculaire, il peut nous fournir des informations assurées. Il ajoute que la supputation des temps est fort exacte dans sa chronique, quoique, par la faute des copistes, il s'y soit glissé certaines erreurs aisées à corriger¹: ce qui est très vrai de l'évaluation des temps en années de l'ère espagnole, donnée par notre chroniqueur dans son histoire des rois de Tolède et des premiers émirs de Cordoue. Pagi n'est pas, sauf quelques réserves peu fondées, d'un autre sentiment. A son avis, de tous les historiens, l'Anonyme, que ce savant homme appelle Isidore de Beja, est celui qui, en sa qualité de contemporain et de témoin oculaire peut nous fournir les renseignements les plus dignes de foi sur l'état de l'Espagne aux malheureux temps de l'invasion musulmane². Dozy ne parle pas autrement. Notre chronique, nous dit-il au début de ses *Recherches*³, « est à coup sûr un ouvrage très important. Pour les temps antérieurs à l'arrivée des Syriens en Espagne⁴, elle est bien plus complète que les chroniques musulmanes, car les Arabes, quand ils se mirent à écrire, avaient presque oublié les événements de cette époque ». Ce critique ajoute il est vrai un peu plus loin⁵, que malheureusement notre chronique est souvent obscure et parfois inintelligible. Admettons pour un moment qu'il en soit ainsi; il n'en reste pas moins établi que, d'après Dozy, où l'*Epitoma* est intelligible, et avec un peu de travail et d'attention il l'est partout, c'est lui qu'on doit écouter et non les historiens arabes qui, sur les derniers temps du royaume de Tolède, la conquête de l'Espagne par leurs ancêtres et les trente premières années de l'émirat, parlent presque toujours de ce qu'ils ignorent. Je n'ai jamais dit autre chose.

Comme l'a très justement remarqué l'historien des musulmans d'Espagne⁶, l'Anonyme écrivit son *Epitoma* en cette prose rythmoidale et rimée, dont la lecture des ouvrages de saint Augustin et de ses disciples, de saint Fulgence surtout⁷, avait inspiré le goût aux lettrés de la Péninsule dès la fin du VI^e siècle⁸, et qui ne cessa guère d'être en honneur jusqu'à l'apparition de la poésie rythmique et rimée en langue vulgaire qui la remplaça. Son style est celui de tous les écrivains de son temps et de ceux de la fin du siècle précédent. La syntaxe classique, plus particulièrement celle des particules, y est souvent remplacée par celle de la langue rustique. J'y signalerai en particulier la présence d'assez nombreuses incises d'une longueur parfois plus que raisonnable, et dont le sujet est à l'accusatif ou au nominatif

1. Marca, *Hist. du Béarn*, livre II, chap. 1^{er}, p. 132-133.

2. Voir le texte de Pagi dans Florez, *Esp. Sagr.*, VIII, p. 262, §. 4.

3. Dozy, *Recherches*, I, p. 3.

4. Baldj et ses arabes Syriens n'entrèrent en Espagne sur l'appel de l'emir Abdelmelic qu'en mai 743.

5. Dozy, *l. c.*

6. Id., *ibid.*, p. 4

7. Les sermons de saint Augustin sont remplis de longues tirades en prose rimée. Ceux de saint Fulgence sont sous ce rapport plus remarquables encore : parfois en effet le rythme est aussi exactement gardé que la rime. En Afrique la prose rimée remonte bien au delà de saint Augustin. On en trouve un très remarquable specimen dans le traité de *Mortalité* de saint Cyprien (c. xxvi).

8. L'*Histoire des Goths* de saint Isidore de Seville est tout entière, ou peu s'en faut, écrite en prose rythmoidale et rimée.

absolu, l'emploi des verbes fréquentatifs, la transformation de verbes déponents en verbes à forme active : toutes choses dont, en cherchant bien, on trouverait des exemples dans l'annaliste anonyme des évêques de Mérida, dans les opuscules de saint Valère, dans les œuvres de saint Julien de Tolède, et même dans la chronique de saint Jean de Valclara écrite sous le règne de Récarède I^{er}. En somme, comme je le disais tout à l'heure, le style de l'*Epitoma* n'offre que peu de difficultés à l'homme intelligent qui veut se donner la peine de l'étudier. Ces difficultés se sont, il est vrai, accidentellement accrues de toutes celles que les erreurs des copistes et leurs interpolations y ont ajoutées dans la suite des siècles. Mais ici encore on a beaucoup exagéré les choses. Les interpolations très peu nombreuses sont faites avec une si insigne maladresse que, à l'exception d'une seule, elles se trahissent elles-mêmes aux regards les moins attentifs. Il n'en est pas autrement des fautes, des incorrections, des lacunes que la négligence, la distraction, l'incurie, et parfois l'amour intolérant de la grammaire classique des anciens copistes ou des éditeurs modernes ont introduites dans le texte. Beaucoup moins nombreuses qu'on ne se plaît à le supposer, ces fautes de toute nature ou se dénoncent d'elles-mêmes au lecteur, ou sont mises en évidence par le rythme et la rime, quand la simple collation des éditions entre elles et avec les deux antiques manuscrits de l'*Epitoma* ne les a pas dénoncées.

Le premier des manuscrits dont il vient d'être question, est d'une magnifique écriture minuscule wisigothique et remonte très probablement au milieu du x^e siècle. Après avoir successivement appartenu à je ne sais quel établissement civil ou religieux de Saragosse et à l'inquisition de Madrid, il fait partie maintenant de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire. Ce précieux manuscrit, d'une correction relative très remarquable, nous a conservé la division de l'*Epitoma* en chapitres, telle que l'auteur l'avait très probablement adoptée. Une lettre initiale plus curieusement ornée et flanquée en marge de la majuscule wisigothique *k*, première lettre du mot *caput* dans l'orthographe du temps, signale au lecteur le début de chaque chapitre. Des titres marginaux accompagnent le texte et font connaître les principaux personnages ou événements dont il est question. Ces titres ne sont pas de l'auteur. Celui-ci, en effet, dans sa chronique, ne donne jamais aux Aquitains du comte Eudes d'autre nom que celui de *Frances*, tandis que l'annotateur, réservant ce nom aux compagnons de Charles Martel, désigne les Aquitains par celui de *Gaulois*¹. D'autres notes ou éclaircissements historiques et chronologiques sont aussi semés çà et là le long des marges. Le texte enfin y est interpolé en trois ou quatre endroits. Ce manuscrit, dans son état présent, ne compte que quatre feuillets (pl. I-VIII). Primitivement, ainsi qu'on peut s'en assurer par la comparaison de ce qui nous en reste avec le manuscrit complet de l'Arsenal, il se composait de huit feuillets et demi, sur lesquels ont disparu les deux feuillets du milieu, entre le second et le troisième du fragment actuel, un feuillet plein et une colonne et demie au début, autant à la fin. On voit par là que, dans notre manuscrit, l'*Epitoma* de l'Anonyme commençait vers le milieu de la seconde colonne du verso d'un feuillet. Son début ne coïncidait donc pas avec celui du manuscrit. Il y était donc précédé d'autres documents historiques, comme dans le manuscrit de l'Arsenal.

Ce dernier (pl. IX-XVIII) est le même qu'eut sous les yeux le docte Marca vers 1638 ou 1639, et qui appartenait alors au collège de Navarre. C'est une copie en lettre française, exécutée vers la fin du xiv^e siècle, d'une copie beaucoup plus ancienne faite sur un manuscrit de lettre wisigothique par un notaire peu au fait de tous les secrets de cette ancienne écriture. C'est ainsi, par exemple, que son ignorance de la valeur du sigle X (= 40) lui a fait commettre d'assez nombreuses erreurs chronologiques. D'autres sont nées de la distraction du copiste ou de la précipitation qu'il apportait à l'accomplissement de sa tâche². Des passages entiers du texte sont omis, de nouvelles interpolations viennent s'ajouter à celles que renfermait déjà le manuscrit de Saragosse. Toute indication des chapitres, toute annotation marginale a disparu; mais si graves que soient ces lacunes et ces imperfections, ce manuscrit, par cela seul qu'il est complet, est pour nous d'un très grand prix et m'a fourni quelques excellentes leçons.

C'est de ces deux manuscrits, dont on trouvera à la fin du présent volume la reproduction complète par

1 Voir Anonym. Cordub., c. XII, § 12 et 13.

2. *Eradius*, par exemple, substituée parfois à *Eractius*. Puisque je parle ici et plus haut des erreurs et des distractions des anciens copistes, il me sera bien permis de signaler au lecteur quelques-unes des miennes qui n'ont pas

trouvé place dans l'*errata*. Donc, lisez p. 68, dern. l., tentation, p. 146, l. 15, en 516, à Tarragone, p. 162, l. 15, xii^e siècle, p. 163, l. 13, 713 et 714; p. 189, l. 40, encore atteint, p. 193, l. 4, aussi bien de ceux. — J'aurais, on le voit, très peu brillé dans un *scriptorium* monastique du moyen âge.

les procédés héliographiques de M. Dujardin, ainsi que des éditions de Sandoval, de Berganza et de Florez que je me suis servi pour établir le texte de l'Anonyme. J'y ai rétabli la division par chapitres, ainsi que les titres marginaux, en les complétant de mon chef pour toutes les portions de la chronique qui n'existent plus dans le manuscrit de Saragosse. J'ai toutefois conservé la division du texte donnée par Florez. On trouvera rejetées au bas des pages les annotations et les interpolations, à l'exception de deux : l'une, la plus longue et la plus importante, qui renferme le récit des faits et gestes du comte ou duc Theudimer et de son fils Athanailde, parce que j'y vois, avec Dozy, un fragment authentique d'un autre ouvrage de l'Anonyme ; l'autre, relative à l'éclipse de l'ère espagnole 737, parce qu'il ne m'est pas absolument démontré que ce passage ait été réellement interpolé. Les notes historiques ou chronologiques de peu d'étendue sur les empereurs d'Orient, les califes de Damas, les émirs de Cordoue et les personnages d'importance secondaire de l'Espagne gothique dont il est parlé dans l'*Epitoma*, ont aussi trouvé place au bas des pages. Les notes et recherches sur les rois de Tolède, sur leur histoire et leur légende, sur celles de la décadence de l'Espagne chrétienne, de son invasion par les musulmans d'Afrique, et de ses premiers envahisseurs ont été, à cause de leur étendue, renvoyées à la fin du volume. Au lecteur qui s'étonnerait de leur nombre et des développements que je leur ai donnés, je répondrai simplement que la défense de la vérité a des exigences auxquelles il faut se soumettre, et qui demandent parfois de celui qui se fait un honneur de les subir des recherches dont les résultats ne peuvent être exposés, avec preuves à l'appui, sans les longueurs dont on serait tenté de se plaindre. Ce n'est pas en quelques pages qu'on peut relever les nombreuses erreurs et faire bonne justice des légendes et des calomnies qui transforment l'histoire d'Espagne aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles de notre ère en libelle diffamatoire ou en roman. Rétablir la vérité au profit d'une grande nation et de ses chefs indignement calomniés depuis mille ans et plus, est d'ailleurs une tâche si douce et si attrayante à la fois, qu'on m'excusera facilement de m'y être attardé de temps à autre plus que de raison ¹.

1. Voici l'indication des principales abréviations dont j'ai fait usage dans les variantes et les notes

A. Manuscrit de l'Arsenal.

C Manuscrit d'Alcala cite par Florez dans son édition de l'Anonyme.

Sa. Manuscrit de Saragosse.

Ab Abréviateur de l'Anonyme, *alias*, Continuateur de Jean de Valclata.

B. Edition de Berganza.

F. Edition de Florez.

S. Edition de Sandoval.

D.B. Dom Bouquet, *Recueil des hist. de France*

TABLE

EPITOMA IMPERATORUM

	Pages		Pages
CAPUT I. ERACLIUS — 1. Phocae caedes. Eracli coronatio		CAPUT IX FILIPPICUS. — 1 Arabum. Suleman 2 Spania	
2. Gesta Romanorum contra Persas 3 Eracli certamen et victoria. 4 Arabum Mammet 5 Arabum Abubaccar 6. Arabum Amer. 7 Gothorum Sisebutus 8 S Isidori gesta. 9 Gothorum. Reccaredus II 10. Suntila. 11 Sisenandus 12. Chintila. 13. Tulgas	1	Alaor	30
— II. CONSTANTINUS. — 1. Arabum. Attuman 2. Gothorum Chindasvinthus. 3. Acta Taionis episcopi	8	— X ANASTASIUS — 1 Arabum Humar. 2 Spania. Alaor. 3 Eclipsis in Spania.	30
— III CONSTANS — 1 Gothorum Recesvinthus 2 Arabum. Mavia I	12	— XI ARTEMIUS qui et THEUDOSIUS. 1. Arabum Humar 2 Izit II 3 Spania. Zamia. 4 Viri religiosi in Spania.	31
— IV CONSTANTINUS. — 1. Arabum Yzit I Mavia II 2. Abdilla et Maroan. 3 Abdelmelic 4 Gothorum Wamba. 5 Ervigius	14	— XII. LEO — 1 Arabum. Izit II 2 Acta Spaniae. Ambiza 3. Iae 4 Arabum gesta Iscam 5 Spania. Odifla 6 Spaniae Arabes Attuman 7 Gesta Spaniae Zat 8 Spania. Mammet 9 Spania. Spaniae dux Abderraman. 10 Gesta Spaniae Cerritamae Munuz. 11. Gesta Gallorum et Eudonis cum Arabas 12 Gesta Francorum contra Arabas. 13 Spania. Abdelmelic 14 Pyreneas subvertete conatur. 15 Spania Aucupa. 16 Viri religiosi Spaniae. 17 Spania Abdelmelic iterum. 18 Arabum Iscam Maurorum rebellio 19 Maurorum pugna 20 Cultum ruina. 21. Spania Arabum et Maurorum gesta 22 Acta Belgi. 23. Arabum Aluhit 24 Spania. Abulcathar	33
— V. IUSTINIANUS — 1 Arabum. Abdelmelic 2. Gothorum. Egika. 3 Iuliani gesta in Toletana synodo	18	— XIII. CONSTANTINUS — 1. Romanorum Constantinus. 2. Arabum Maroan. 3 Spaniae. Gesta Toaba Iuz-zif. 4 Prodigia et lames in Spania 5 Arabum Abdella Aleseceni	50
— VI LEO. — 1. Gothorum. Egika Witiza 2 Felix Toletanus episcopus	20	Epilogus chronologicus	55
— VII. ABSIMARUS. — 1 Gothorum Witiza. 2. Gundericus Toletanus episcopus	21		
— VIII. JUSTINIANUS — 1 Arabum Ulit 2 Gothorum. Rudericus. 3 Sinderedus episcopus Toletanus 4. Musa Spaniam invadit 5. Spaniae lamentatio. 6. Musa Spaniam relinquit. 7. Gesta Musae ultima. 8. Gothorum Theudimer Athanaldus. 9 Arabum Suleman. 10 Spania. Abdelaziz	22		

NOTES ET RECHERCHES

I. Sisebuth.	59	XIII. Saint Hildephonse.	113
II Récarède II	62	XIV Ervige.	117
III Sunthila.	63	XV. Saint Julien de Tolède	123
IV. La Mauritanie Tingitane et l'Espagne gothique	66	XVI. Egica.	130
V Sisenand	73	XVII Etat social de l'Espagne gothique au début du VIII ^e siècle.	135
VI Arianisme et militarisme dans l'Espagne gothique.	77	XVIII Moralité hispano-gothique	145
VII. Chintila	83	XIX Witiza. Histoire	151
VIII. Tulgas	85	XX Witiza. Légende.	159
IX Chindasvinthe	87	XXI. Rodrigue. Histoire	167
X Récesvinthe	92	XXII. Rodrigue. Légende	177
XI Wamba	98	XXIII. Mousà et Abdélaziz	183
XII. L'Armée et la guerre chez les Goths d'Espagne.	105	XXIV. Les champions de l'indépendance nationale	188

TABLE

APPENDICE

I Chronicon sancti Isidori Legionensis anonymum	Pages. 193 II. Incipiunt nomina Wisigothorum	197
INDEX VOCUM.		198
INDEX LOCORUM, PERSONARUM ET RERUM		201
CORRECTIONS		204

ANONYMUS CORDUBENSIS

EPITOMA IMPERATORUM

CAPUT I

1. Era DCXVIII^a, Romanorum quinquagesimus septimus, Eraclius imperio coronatur : regnat annis^b XXX^c, peractis a principio mundi annis V̄DCCCXXXVIII^d 1.

1
Phocae caedes.
Eraclii coronatio.

Hic, ob amorem Flaviae^a,
Nobilissimae virginis,
Illi, apud Africam^e, ante sumpto imperio^f, desponsatae^g
Et, iussu Phocae principis,
Ex Libyae finibus Constantinopoli^h deportatae,
Rebellionem adversus Phocam,
Cum Nichita magistro militiaeⁱ,
Moliens, contra rempublicam
Consilio diffinito^j,
Eraclius acquoreo^k,
Nichita terrestri exercitu adunato,
Tali invicem diffiniunt^l pacto^m :
Ubiⁿ quisquis eorum primus
Constantinopoli^o adventaret, in loco coronatus,
Digne^p frueretur imperio.
Sed Eraclius,
Ab Africa^q navali ascendens collegio,
Ad Regiam usque ocus
Pervenit navigando.
Quem — aliquantulum obsistentem^r in bello —
Phocam, Byzantia capta^s, flammigero
Feriunt gladio.
Qui, mox ut eum
Perspicit iugulatum,
Illico^t,
Imperio sublimatur^u. Nichita vero

3
10
15
20
25

^a C. 648. — ^b B. annos. — ^c S. et B. 29. — ^d S. B. 5828, F. 5827. — ^e A. *Affricam*. — ^f S. B. F. *sumptum imperium*. — ^g A. *disponsate*. — ^h S. B. F. *Constantinopolim*. — ⁱ *Iid. definito*. — ^k A. *equorea*. — ^l S. B. F. *definiunt*. — ^m S. *mend. tale in viam d. pactum*. — ⁿ S. B. F. *ut*. — ^o *Iid. Constantinopolim*. — ^p S. *digno*. — ^q A. *Affrica*. — ^r S. *absistentem*. — ^s S. *Vizantio captum*; B. F. *Byzantii captum*. — ^t A. *Ileo*.

1. En tête de chacun des chapitres de sa chronique, l'auteur donne la date de l'avènement d'un nouvel empereur en années de l'ère espagnole, ère qui commence trente-huit ans avant l'ère vulgaire; puis, après avoir indiqué les années de règne de ce même empereur, il donne en années de l'ère du monde s'ouvrant 5196 ou 5200 ans avant Jésus-Christ, la date de sa mort ou de sa déposition. C'est ce qu'avait signalé l'annotateur marginal du ms. hispano-gothique Sa (voir pl. II, col. 3). Héraclius fut couronné le lundi 5 octobre de l'an 610 de l'ère vulgaire et 648 de l'ère espagnole, date donnée par le ms. d'Alcala (C), et non 649 comme le portent A et toutes les éditions. La trentième et dernière année de ce prince répond donc, soit à l'an du monde 5836 (5196+640), soit à l'an 5840 (5200+640),

et tombe par conséquent deux années avant ou après celle donnée par l'Anonyme.

2. La première femme d'Héraclius s'appelait Fabia; elle prit ou reçut aussi le nom d'Eudocie et mourut le 13 août de l'an 613. Cf. *Chron Pasch.*, p. 305, 306 (Byzant. édit. Venet, t. VI).

3. Le Nicéas dont il est ici question étant fils du patrice Grégoras qui lui-même fut lieutenant du gouverneur d'Afrique Héraclius, père du futur empereur. Cf. Theoph., *Chronogr.*, p. 197 (*ibid.*, t. VI).

4. D'après la chronique paschale, dont l'auteur était contemporain d'Héraclius, ce prince fut couronné le lundi 6 octobre 610, à neuf heures du matin. Il y a là une légère erreur : en 610, le 6 octobre tombait un mardi.

2
Ostia Persarum
et Persarum

Eremit deserti penetrando,
Egyptum, Syriam Arabiam
Iudaeam et Mesopotamiam
Aggressus est, Persas acriter insequendo 40
Et supranominatas provincias imperioli dominatu restaurando.
Sed Persae, suis a sedibus prosilientes,
Confidentes
Ex virtute et numero,
Iterum sibi vicinas provincias^a stimulant reformando^b,
Filiusque Cosdro^c
Regis Persarum, patrem^d tumultuoliter effugiendo,
Principi se dedit romano,
Spoliens omnem Persidam^e vivide trahere^f iam ducto Augusto,
Sed Eraclius, exercitu adunato, 50
Cum omni manu ferrea Persidam^g prodiciscitur insequendo,
Tunc Cosdro^h
Tali certioratusⁱ nuntio,
Cum cuncto Persarum collegio,
Obvius exiit resistendo, 60
Denique ubi Eraclius cum Cosdro,
Utrique frementes, uno
Se applicant pugno,
Hic^k pari diffiniunt verbo,
Ut^l ad singulare certamen electi 65
Ex utroque exercitu belligeri
Deveniant^m duo;
Utⁿ in ipsis experiant^o presagando,
Quidquid in eis perspexerint discernendo^p,
Et hic^q, sub divo, 70
Diffiniunt^r, quorum belligerum animo
Vel consilio
Statuunt proprio,
Ut quidquid, ut diximus, proventus fortunae per eorum ostenderit gladios^s,
Hoc redundet in socios : 75
Qualiter, ex ipsorum omnino
Tenerent^t auspicio;
Ut regalia^u, sine cunctatione victori illico
Mitterent vicissim colla sub iugo,
3
2. Sed Cosdro, 80
More Philistinorum auctior^v, spurium quendam,
Tanquam alterum Goliam,
Educit in praelio,
Territi^w omnes
Eraclii bellatores 85
Pedem subtrahunt retro,
Tunc Eraclius, de Domini confidens
Auxilio,

^a A. Mesopotamiam. — ^b B. om. provincias. — ^c A. Cosdroe. — ^d S. partem. — ^e S. B. F. Persidem. — ^f S. uni detrudere; A. vivide trahere. — ^g S. B. F. Persidem. — ^h A. Cosdroe. — ⁱ A. certioratus. — ^k C. et F. hic. — ^l S. et. — ^m S. deveniunt. — ⁿ S. B. F. experiantur. — ^o S. in ejus prospexerit discernenda; F. quidquid in ejus pugnae eventu prospexerint de toto bello discernenda. — ^p F. Sic. — ^q S. diffiniuntur. — ^r A. ostenderis gladios; S. ostenderit gladius. — ^s S. B. F. tenerentur. — ^t S. regali. — ^u C. actior; F. superbiens. — ^v A. terrati.

1. La chronique paschale, saint Théophane dans sa chronographie écrite deux siècles après les événements, mais pure de toute légende, saint Nicéphore dans le *Breviarium* qu'il composait à la même époque et dont l'ouvrage livre çà et là quelque accès aux contes populaires, Cedrenus enfin se taisent complètement sur ces exploits de Nicétas contre les Perses. La chronique paschale ne mentionne le patrice Nicétas qu'à propos de la sainte Éponge et de la sainte

Lance sauvées du pillage de Jérusalem et envoyées par ce même Nicétas à Constantinople. Cf. *Chron. pasch.* a 614 (p. 303, 307).

2. Les Perses n'ayant pas été chassés des terres de l'Empire par le patrice Nicétas, n'y firent pas le retour offensif dont l'Anonyme nous entretient. Ils continuèrent sous le nouvel empereur, jusqu'en l'année 622, l'œuvre de dévastation et de conquête des provinces romaines, inaugurée par eux sous l'empereur Phocas.

Super eum descendens,	
Uno hostem	75
Perimit ^a iaculo ¹ .	
Sicque Persarum inrupto diffugio,	
Usque ad Suzam urbem,	
Quae caput et culmen eorum est, pervenit feriendo.	
At nunc, Cosdro	80
Regno destructo	
Et imperiali dominatui tradito ² ,	
Populus, non Deo,	
Sed ipsi Eraclio	
Honorem reddendo,	85
Et ille hoc auctior ^b acceptando,	
Romam ³ pervenit repedando ^c ⁴ .	
Denique, exercitu digne remunerato,	
Tronum ascendit gloriositer ^d triumphando.	
Tunc ^e in somnis de re huiusmodi	90
Multa ei	
Venire ferunt ex monito,	
Et ut a muribus eremi	
Immisericorditer vastaretur;	
Et, per stellarum cursum ^f , astrologico ^g	95
Praemonetur ^h	
Indicio ⁱ .	
Illic Eraclius,	
Ut praefati sumus,	
Persas rebellantes edomuit;	100
Imperiales patrias belligerando reformavit;	
Seductus a laudibus populi, non Deo sed sibi honorem victoriae exaggerando,	
Increpationem per visum non modicam, graviter praesagando,	
Crebrem ^j expavit ^k .	
3. Huius temporibus, in era	105
Sexcentesima quinquagesima tertia,	
Anno imperii eius quarto, Sclavi Graeciam occupant	

¹ Arabum. Mammet.

^a S. *derimit*. — ^b A. S. *auctore*; B. F. *aucte*. — ^c A. *repetando*. — ^d S. B. F. *gloriose*. — ^e S. B. *tum*. — ^f A. *cursu*. — ^g A. *astrolico*. — ^h S. B. F. *praemoneretur*. — ⁱ S. *crebem*; B. F. *crebro*.

1. Un siècle avant l'anonyme, Frédégaire racontait en ces termes le combat singulier d'Héraclius et du guerrier perse (*Chron.*, c. 64) : « Heraclius imperatorem Persarum, nomine Cosdroe, petit, ut hi duo imperatores singulari certamine conjungerentur, suspensa procul utriusque exercitus multitudine, et cum victoria praestaretur ab Altissimo, imperium ejus qui vincebatur et populum in laesum reciperet. Imperator Persarum hac convenientia se egressurum ad praelium singulari certamine spondit Heraclius imperator arma sumens, telam praelii et phalangem a suis post tergum praeparatam relinquens, singulari certamine, ut novus David, procedit ad bellum. Imperator Persarum Cosdroes patricium quemdam ex suis, quem fortissimum in praelio cernere potuerat, hujus convenientiae ad instar, pro se contra Heraclium ad praelandum direxit. Cumque uterque cum equis... in invicem propinquarent, Heraclius ait ad patricium... « Sic convenerat (*conventum erat*) ut singulare certamen praelandum debuissent semus configere ; quare post tergum tuum alii sequuntur ? » Patricius ille gyrans caput, ut conspiceret qui post tergum ejus venirent, Heraclius... extrahens uxum, caput patricii Persarum truncavit... Persae terga vertentes ad sedes remeunt proprias. Heraclius, eVectu navali cum exercitu Persas ingreditur, totamque Persidem suae ditioni redigit, etc » L'historien franc attribue, on le voit, à l'empereur Héraclius une perfidie dont la légende espagnole lui épargne la honte. Saint Nicéphore de Constantinople (*Brev. Hist.*, a. 627, Byzant. t. VII) saint Théophane (*Chronogr.*, p. 211) et Cedrenus (*Hist. Comp.*, p. 329, Byz. t. VII), mentionnent bien le combat singulier d'Héraclius contre un chef ennemi, mais sans aucune des circonstances romanesques dont ce combat est entouré ici.

2. La Perse ne tomba nullement au pouvoir des impériaux à la suite des victoires d'Héraclius.

3. Rome, c'est-à-dire la nouvelle Rome ou Constantinople.

4. Cette partie du récit est purement légendaire : ni l'empereur victorieux,

ni ses sujets n'oublèrent qu'ils devaient à Dieu le triomphe de leurs armes. Cf. Nicéph., *Breviar. Hist.* (a. 631), et Théoph., *Chronogr.* (p. 216, 217).

5. Dans la version de cet horoscope rapportée par Frédégaire (c. 65), il n'est pas question de *rats du désert*, mais de *circoncis* dans lesquels Héracles, croyant reconnaître les fils de Jacob, s'empresse, pour parer le coup qui le menace, de bannir tous les Juifs de son empire.

6. La légende d'Héraclius telle qu'on vient de la lire dans l'Anonyme du *vin^e siècle*, ne se retrouve qu'en très faible partie dans les historiens grecs contemporains de notre auteur. Elle nous montre ce que devient l'histoire, lorsqu'elle est abandonnée pendant cent quarante années à la tradition orale et par conséquent livrée, presque sans défense, aux capricieuses et enfantines fantaisies de l'imagination populaire. C'est de cette imagination et d'elle seule que, à l'ombre de la tente ou au coin du foyer, sont nés les faits plus ou moins merveilleux consignés dans le curieux récit de notre chroniqueur. Convention d'Héraclius et de Nicétas au moment de tenter chacun de leur côté et par des voies diverses la conquête de la couronne impériale, marche triomphale de Nicétas chassant devant lui les Perses comme un vil troupeau ; retour offensif de ces mêmes Perses ; promesse faite au nouvel empereur Héraclius par le fils aîné de Chosroès de lui livrer le royaume de son père ; pacte conclu entre l'empereur romain et le roi des rois, par lequel les deux souverains abandonnent leur sort et celui de leurs états respectifs aux chances d'un combat singulier, défaite par Héraclius du champion de Chosroès ; soumission de la Perse entière au vainqueur ; rêve prophétique et oracles astrologiques annonçant au César de Byzance l'invasion et la conquête de son empire par les Arabes, etc., tous ces événements ne sont que légendes sans autorité, dont l'historien ne doit s'occuper que pour y rechercher l'élément de vérité, parfois infinitésimal, noyé et comme perdu dans leurs développements romanesques.

Sarraceni tyrannisant
*Et*¹, in era sexcentesima quinquagesima sexta, 110
 Anno imperii Eraclii² septimo, Syriam,
 Arabiam et Mesopotamiam,
 Furtim magis quam virtute,
 Mammet³ eorum ducatorum⁴ rebellia adhortante⁵,
 Sibi vindicant⁶; 115
 Atque⁷ non tam⁸ publicis irruptionibus,
 Quantum clanculis incursionibus
 Perseverando, vicinas provincias⁹ vastant.
 Sicque quoque modo¹⁰, arte,
 Fraude, virtute¹¹, 120
 Cunctas adiacentes
 Imperii civitates
 Stimulant.
 Et postmodum, iugum e cervice exeuntes,
 Aperte rebellant. 125
 Qui, et in era DCLVI, anno imperii Eraclii septimo,
 Regnum invadunt, quod, crebro
 Et vario eventu belligerantes, fortiter vindicant.
 Sicque, multis praeliis dimicante contra eos Theodorus¹²,
 Eraclii Augusti germano, 130
 Monitu fratris
 Praesagationem murium reminiscens,
 Ad multiplicandas et colligendas in bello¹³ gentes discessit¹⁴ a praelio.
 Sed, quotidie eorum increpante iugulo,
 Ita in Romanis legionibus irruit timor, ut, apud Gabatam oppidum commisso 135
 Belligero,
 Exercitus funditus caesus¹⁵,
 Et Theodorus necatus
 Migraret e seculo¹⁶.
 Tunc Sarraceni,
 De tanta nobilium strage firmiter certi, 140
 Metu excusso,
 Apud Damascum splendidissimam Syriae urbem conscendunt in regno¹⁷.
 4. Expleto vero
 Mammet decimo anno,
 Abubaccar¹⁸ de eius tribu succedit in solio. 145
 Non modicas et ipse irruptiones Romanorum et Persarum molitus collegio¹⁹.
 Igitur, ut iam fassi sumus²⁰, in era DCLIII, anno
 Eraclii imperii quarto.

¹ Quae uncis clauduntur desunt in A. — ² B. F. *Mahomet*. — ³ B. F. *ducente*. — ⁴ A. *adhortantem*. — ⁵ C. *replicant*. — ⁶ S. B. F. *tantum*. — ⁷ B. add. *proprias*. — ⁸ B. *quo modo*; S. et F. *eo modo*. — ⁹ F. *fraudeque, non virtute*. — ¹⁰ S. hic et infra *Theodoro*. — ¹¹ B. et F. *bellum*. — ¹² S. B. F. *discedit*. — ¹³ A. et reliqui *lursus*. — ¹⁴ S. *non modicus sed ipse... molitus. Collegit igitur etc.*; B. *sed ipse... molitus collegione*; F. ex Mariana: *Non modicus et ipse... in Romanorum fines et Persarum molitus. Igitur, etc.*

1. Ces deux mots ne se lisent ni dans A, ni dans aucun des mss. qu'on eus sous les yeux les précédents éditeurs de l'Anonyme. Ils ont dû toutefois faire partie du texte original. L'auteur affirme en effet un peu plus loin (§ 5) avoir mentionné sous l'an 633 de l'ère espagnole, c'est-à-dire ici même, les débuts de la prédication de Mahomet et de la tyrannie arabe; or sans les deux mots en question la mention de cette tyrannie n'existe pas.

2. Tout ce qui précède à partir du cinquième vers de ce paragraphe est ainsi reproduit par la chronique de Coïmbre (I^{re} p., n. 7; *Mon. Port.*, I. p. 3, col. 2): « Era DCLVI. Saraceni Syriam, Arabiam et Mesopotamiam furtim magis quam virtute, Mahumeth eorum ducorum rebellia adhortante sibi vindicant, atque. » Vient ensuite le dernier vers de ce même paragraphe de l'Anonyme: « Apud Damascum splendidissimam Syrie urbem conscendunt in regno. »

3. S. Théophane dans sa *Chronogr.* (p. 219 sqq.), S. Nicéphore (*Breviar. Hist.*, a. 634 sqq.), Cedrenus (*Hist. Comp.*, p. 332 sqq.), donnent, des premières guerres des Arabes musulmans contre les Byzantins, un récit plus complet et plus exact.

4. Les musulmans s'emparèrent de Damas la 27^e année d'Héraclius, et l'an 635 de Jésus-Christ. Cf. Cedrenus, *Hist.*, p. 336. Sous cette année 618, qui est pour lui l'année de l'hégire, l'Anonyme résume les origines de l'Islamisme militant sans prétendre le moins du monde rattacher à cette date tous les événements mentionnés dans cette récapitulation historique. Nous le verrons en effet plus loin inscrire sous l'an 628 (ère 866) la défaite de Théodore à Gabatha ou Gabitha, dont il est parlé ici même. Nous aurons souvent occasion de signaler dans la chronique de l'Anonyme d'autres récapitulations du même genre.

5. Abou-beccr succédait à Mahomet en 632, la 10^e des années de l'hégire, années qui, d'après l'opinion aujourd'hui universellement admise, doivent se compter à partir du 10 juillet 622. L'Anonyme, qui place l'hégire du prophète arabe en 618, est conséquent avec lui-même en donnant un peu plus loin pour date à l'avènement d'Abou-beccr, l'année 628 (ère 866), et ici même, la 10^e année de l'hégire.

6. L'Anonyme renvoie ici au § 3 du présent chapitre.

	Arabes tyrannisant Et, in era DCLVI, The	150
	Adgressi, pene per decem annos praelus latigatum, Postremo in bello diffusum exsuperant, Sicque resistantem acriter necant ¹ , Regnumque apud Damascum, Propheta eorum	155
	Mammet inuitente, excusso iam Romani nominis metu, publice collocant. Post cuius Mammet decem regni expletis annis ^a , in era Sexcentesima sexagesima sexta ^b , Anno imperii Eracli decimo septimo, iam dictum Abubaccar de tribu ipsa In loco prioris subrogant ^c ,	160
	Persidanque, sub imperio Romani ^d derelictam, Arabes gladio Feritant; Sicque, triennio pene belligerantes, potentialiter regnant ^e .	165
6 Arabum. Amer,	5. Huius Eracli temporibus, in era Sexcentesima sexagesima nona ^f , Anno imperii sui vigesimo, Arabum incipiente decimo quarto, Vitae termino, expleto triennio, Abubaccar dato ^g ,	170
	Amer ^h dereliquit in solio ⁱ . Sicque Amer, gubernacula prioris suscipiens omnia, populo Decem per annos rigidus ^j , mansit in regno. Hic Alexandriam, Antiquissimam,	175
	Ae florentissimam civitatem, metropolim Aegypti, iugo ^k Subiecit censuario. Qui cum de omnibus partibus, Orientis scilicet Et Occidentis, triumphum victoriae deportaret Tam in terrestri quam in aequoreo praelio,	180
	A quodam servo, Orationi instans, vulneratus ^l est gladio. Tum ^m vitae terminum dedit, expleto, Ut diximus, Decimo anno ⁿ .	185
7 Gothorum. Sisebutus.	6. Huius Eracli temporibus, Sisebutus, In era sexcentesima quinquagesima, anno Imperii supradicti secundo, Sarracenis adhuc consistentibus	190
	Sub Romanorum tributo, Iberiam ^o , ut vir sapiens, nimium ^p literaturae deditus, Retemptat ^q annos per octo ^r . Hic per Spaniam ^s urbes romanas ^t subiugat; Iudaeos ad Christi ^u fidem vi convocat;	195
	Venerabilem Helladium ^v , Toletanae ^w sedis urbis regiae metropolitanum episcopum,	

^a S. B. F. *expletos annos*. — ^b C. 667. — ^c A. *subrogavit*. — ^d B. F. *romano*. — ^e A. *belligerans... regnat*, B. *belligerans... regnant*. — ^f A. 667. — ^g *vitae terminum... Abubaccar faciens dato*, S. ut A. sed omiss. *faciens*; B. F. *termino... dato* — ^h B. Omar. — ⁱ A. *regios* (?). — ^k A. *egypto iugi* — ^l B. F. S. *verberatus*. — ^m S. F. *tunc*. — ⁿ A. *Uberiam*. — ^o S. B. F. *et nimium*. — ^p S. *Iberia... retempta*. — ^q A. et reliqui *Hispanum*, sed Sa ubique *Spanum*. — ^r S. F. *romanas*. — ^s S. *Christianum*. — ^t A. *Eladium*. — ^v A. *Toletanae*.

1. D'après Cedrenus (p. 336), Théodore vaincu à Gabatha, l'an 635 de l'ère vulgaire, 24^e du règne d'Herachus, ne périt point dans cette bataille, mais s'enfuit à Emèse où se trouvait alors l'empereur Hérachus son frère.

2. Omar I^{er} fut proclamé calife en l'an 634 (ère 672), 23^e du règne d'Héra-

clus, et non, comme l'auteur l'affirme ici, en l'an 634, vingtième de ce prince.

3. Omar mourut poignardé par un esclave persan l'an 644 de J.-C., 682 de l'ère espagnole.

4. Sur Sisebuth voir la note I.

8
S. Isidori gesta

Sanctitatis praeconio praefulgentem ecclesia clamat¹.

Isidorum, Spalensem

200

Metropolitanum pontificem,

Clarum doctorem Spania celebrat¹.

Qui, anno septimo suprafati

Principis Sisibuli.

Contra acephalorum haeresim,

205

Magna auctoritate, Hispalim¹.

In secretario sanctae Iherusalem², concilium agit.

Atque per veridicis

Doctorum testimoniis³

Syrum quendam acephalum episcopum, praefatum haeresim vindicantem

210

Exsuperat.

Et vera concilii asserta confirmans eius eloquia⁴ damnat.

Atque a pristino errore praefatum pontificem,

Dia insequendo, perpetualiter liberat⁵.

9
Gothorum
Reccaredus II

7. Reccaredo⁶ denique huic Sisibulo

215

Succedente in solio,

Dum tres per menses solummodo regnat,

Huius vitae brevitatis nihil⁷ diuturnum praemotat⁸.

10
Suintila

8. Huius Eraclii temporibus, Suintila,

In era sexcentesima quinquagesima nona,

220

Anno imperii eius decimo⁹.

Arabum quarto,

Regnante in eis Mammot¹⁰, digne gubernacula

In regno Gothorum suscepit¹¹.

Decem annis regnans, hic coeplum bellum cum Romanis petegit¹²

225

Celerique victoria

Totius Spaniae¹³ monarchiam obtinuit¹⁴.

11
Sisenandus.

9. Huius Eraclii temporibus, Sisenandus, in era

Sexcentesima sexagesima nona,

¹ A. episcopum. — ² A. Ispalim; S. Hispalim, B. L. Hispania. — ³ A. de concilio. — ⁴ S. B. L. et cetera. — ⁵ A. de concilio. — ⁶ A. Reccaredo. — ⁷ A. nihil. — ⁸ A. et reliqua supradicta. — ⁹ A. et reliqua supradicta. — ¹⁰ A. Mammot. — ¹¹ A. et reliqua supradicta. — ¹² A. et reliqua supradicta. — ¹³ A. et reliqua supradicta. — ¹⁴ A. et reliqua supradicta.

1. De la cour des rois Wisigoths, dont il fut un des grands dignitaires, S. Hellade passa au monastère d'Agalia où il fit profession de la vie religieuse. Il en avait été élu abbe et le gouvernait avec la plus grande sagesse, lorsqu'un se vit arraché malgré lui à la solitude et placé sur le trône de Tolède. Il administra cette église pendant dix-huit ans, sous les rois de Sisibuth, de Réccarède II, de Suintila et de Sisenand, de l'an 615 à l'an 633. S. Hildephonse, auquel il avait conféré les ordres mineurs, nous a laissé de très intéressants, mais trop courts détails sur la vie de ce saint homme dans sa préface et au chapitre VII^e de la continuation des *Hommes Illustres* de S. Isidore de Séville (E. s. V, ap. 6, p. 472 et 477). Florez lui a consacré une notice assez étendue (*Ibid.*, *ibid.*, p. 258 sgg.).

2. Isidore de Séville mourut le 4 avril 636. Dix-sept ans plus tard le huitième concile de Tolède décernait à ce grand homme le titre de Docteur dans l'éloge si bien motivé qu'il lui consacre et que je reproduis ici (*Conc. de Esp.* II, 373, 374) :

Noxtri quoque saeculi Doctor egregius,
Ecclesiae catholicae novissimum decur,
Praecedentibus aetate postremus,
Doctrinae comparatione
Non infimus,
Et quod majus est, in saeculorum fine
Doctissimus, etc.

Sur S. Isidore de Séville, sa vie et ses œuvres, lire d'abord les deux trop courtes notices que nous ont laissées de ce grand Docteur S. Braulion de Saragosse (*Cat. VV. Illustr.*, c. 48) et S. Hildephonse (*Suppl. ad praef. catal.*, c. 9), ainsi que le récit de sa mort par son disciple Redemptus (E. s., IX, p. 360); puis l'étude très complète de Florez (*ibid.*, p. 183 sgg.), sans toutefois accepter de confiance, ce que le savant historien des églises d'Espagne emprunte au *Cerritense* et autres auteurs de légendes très pieuses, sans doute, mais sans autorité; enfin et surtout les deux volumes d'*Isidoriana* que le P. Arevalo a placés en tête de sa magnifique édition des œuvres du grand docteur espagnol.

3. A Séville, l'église cathédrale portant le nom de Jérusalem, et en état de ruine à Madrid.

4. Cet acephale s'appelait Grégoire, ainsi que nous l'apprendront Braulion dans sa notice sur saint Isidore. Lorsque le second concile de Séville s'ouvrit sous la présidence de saint Isidore, le 13 novembre 619, il y avait de si longtemps que les généraux de l'empereur II, maîtres de la Syrie et de la plus grande partie des provinces romaines, y persécutaient cruellement les chrétiens de toute dénomination, à l'exception des seuls Nestoriens. Leur fureur s'attachait surtout aux évêques, prêtres et moines. C'est sans doute pour s'en voir menacés, et non pour propager ses erreurs chez des gens dont on craignait absolument les mœurs et la langue, que ce prêtre syrien s'enfuya pour l'Espagne et vint à Séville. Une fois en cette ville, il dut par la force même des choses nouer avec saint Isidore des relations d'abord privées puis publiques, qui se terminèrent par l'abjuration de l'acephale Grégoire. Le 12^e canon du second concile de Séville contient l'historique de la lutte théologique qui précéda cette abjuration. On trouvera dans le canon suivant le résumé de la démonstration des vérités catholiques et des erreurs eutychéennes, tirées des Pères et des Conciles, telle que la composa et la prononça saint Isidore.

5. Voir sur Réccarède II la note II à la fin du volume.

6. Au mois de septembre ou d'octobre de l'an 621, date probable de l'élection de Suintila, Héradius touchait à la fin de la onzième année de son règne. Mais ayant placé l'avènement de ce prince à l'empire à l'an 611, l'Anonyme en comptant ici l'année 621 (ère 650) pour la dixième année de ce prince, est d'accord avec lui-même.

7. Tout ceci est exact dans le système de l'auteur qui date l'Hégire de l'an 618. D'après la chronologie vulgairement reçue, cette date doit être reportée au 16 juillet 622.

8. Voir la note III.

9. Je détermine dans la note IV sur *La Mourdanie Tingitane et l'Espagne Gothique* les vraies limites de cette monarchie de toute l'Espagne.

Anno imperii eius vigesimo,	
Arabum decimo quarto,	230
Regnante in eis Amer anno pene expleto,	
Per tyrannidem regno	
Gothorum invaso,	
Quinquennio	
Regali locatus ^a est solio ¹ .	235
Qui, anno regni sui tertio,	
Sexagies sexies, Tolet ^b ,	
Galliae et Spaniae episcopis adgregatis,	
Cum absentium ^c vicariis	
Vel palatii senioribus in ecclesia sanctae Leocadiae virginis	240
Et martyris Christi, post priorem	
Reccaredum Gothorum regem ² ,	
Constante adhuc Spalense ^d	
Isidoro ^e episcopo, vel in multis iam libris	
Fulgente mirifice,	245
De diversis causis	
Concilium celebravit ³ .	
Huic sancto ^f synodo	
Inter caeteros Braulio	
Caesaraugustanus episcopus ⁴ claruit;	250
Cuius eloquentiam ⁵ Roma,	
Urbium mater et domina,	
Postmodum per epistolare alloquium satis miravit ^{h 4} .	
10. Huius Eraclii temporibus, Cintila ¹ ,	
In era sexcentesima sexagesima quarta,	255
Anno imperii eius vigesimo quinto,	
Arabum decimo octavo ^k ,	
Regnante in eis Amer anno quinto	
Iam pene ¹ expleto,	
Atque incipiente iam sexto ^b ,	260
Gothis praeficitur, regnans annos quatuor ^{m 6} . Hic concilium	
Toletanum ⁿ habitum ^o	
Agital;	
Ubi non solum de rebus ^p mundanis	
Verum et ^q de divinis	263

12
Cintila

^a A. locuto. — ^b B. F. Toleti. — ^c S. B. F. absentium. — ^d A. Ispalense; S. B. F. Hispalense. — ^e A. Ysidoro. — ^f B. F. sanctae. — ^g A. eloquentia. — ^h S. miratu est; B. miratu; F. est miratu. — ⁱ S. B. Sintila; Acta concil. Tol. V sub hoc regno habiti et F. Chintila. — ^k C. et F. XVIII. — ^l S. et F. plene. Sed retinenda videtur codicum lectio. Scimus enim e Wambani gestis, reges Gothorum non uno semper eodemque die electos fuisse et unctos. Fieri igitur potuit ut Cintila, electus anno Omar quinto pene expleto, ultimis scilicet huiusce anni diebus, non nisi inito iam Omar anno sexto, sacram suscepit regum unctionem. — ^m Ita Ab et F., alii sex. — ⁿ A. et reliqui addunt XXIII episcoporum, quae interpolata, promdeque rejicienda censeo. Nam 1° qui potuisset Anonymus haec ibi notare, cum paulo infra lectorem de numero patrum huiusce concilii percunctantem ad acta ejusdem remittit? 2° Non de quinto concilio Toletano viginti quatuor episcoporum auctor hic agit, sed de sexto sub eodem Cintilane habito, cui sex Hispaniae, Galliaeque metropolitanos et octo supra quadraginta episcopos interfuisse, sive per se sive per vicarios suos, in notis probavi. — ^o Vera hujus versus lectio mihi videtur esse. Toletum habitum. — ^p A. rerum. — ^q S. verum etiam et; B. F. verum etiam.

1. Voir sur Sisenand la note V.
2. De la troisième année de Récarède I^{er} où fut célébré le grand concile national qui vit s'accomplir le solennel retour des Wisigoths d'Espagne à la foi catholique, à la troisième année du roi Sisenand où se tint le IV^e concile national de Tolède, aucune autre assemblée plénière de l'Eglise hispano-gothique ne s'était réunie : voilà ce que l'Anonyme veut dire ici, et ce qu'il dit est d'une exactitude irréprochable. Mais ce qu'il affirme n'exclut nullement la célébration à Tolède de conciles provinciaux plus ou moins nombreux durant ce demi-siècle. On en connaît trois. Cf. Florez, *E. s.*, VI, p. 151 sgg.
3. Rien de plus vrai que cette assertion de l'Anonyme. La multiplicité et la diversité des questions traitées dans le IV^e concile de Tolède, en égalent l'importance. Il me suffira de signaler ici l'unité liturgique décrétée pour toutes les églises de l'Espagne et de la Gaule gothique (can. 2), le formulaire des conciles rédigé et promulgué (can. 4), l'interdiction du baptême par triple immersion (can. 6), l'anathème prononcé contre quiconque n'admettrait pas la canonicité de l'Apocalypse (can. 17), enfin ce qu'on pourrait appeler à juste titre le *fuero*

des libres élections royales (can. 75). Ce concile s'ouvrit le 5 décembre de l'an 633, sous la présidence de S. Isidore de Séville.
4. L'auteur fait ici allusion à la magnifique apologie que, peu après, sous le règne de Chintila, saint Braulion adressait au pape Honorius I^{er} au nom du VI^e concile national de Tolède, apologie publiée d'abord par Risco (*E. s.*, XXX, apend. p. 348), et tout récemment par mon ami et docte collègue le P. Fita de la Compagnie de Jésus (*El Papa Honorio I y san Braulio de Zaragoza*). Consulter sur S. Braulion, sa vie et ses œuvres, parmi les anciens S. Hildephonse de Tolède. (*Catal. var. illustr.*, c. 12) et, parmi les modernes, Risco, (*E. s.*, XXX, p. 142-179). Il nous reste de ce saint une vie de saint Millan (Emilianus), publiée par Sandoval (*Fundaciones*, san Millan, p. 4 sgg), et ses lettres éditées par Risco (*E. s.* apend.).
5. V. note VII.
6. L'ère 674 (a. 636) répond à la vingt-sixième année d'Héraclius (5 octobre 635-5 octobre 636), à la quinzième de l'Hégire (14 février 636-2 février 637), et à la troisième d'Omar I^{er}.

multa ignavis mentibus attondendo illuminat.

Chantrelle voice

Sanctorum congregatio.

Vicariis episcoporum consentibus.

Vel palatii senioribus¹.

Qui interesse digni habiti fuerant¹, exhibet.

Coneilium perlu-strantibus'

Further Comments indicated:

Huic synodo Braccio CaesarAugustanus episcopus-

Præ caeteris illustris excellit.

Atque piam doctrinam christianis mentibus

Decenter infundit.

Chiusa ed aperta: 15

Nunc usque ecclesia relegit .

11. Huius Eractii temporibus⁴, in era

Seventiesima septuagesima in lava^b.

Anno imperii eius vigesimo nono.

Arabum vigesimo tertio

Regnante in eis Anno anno decimo.

Tulga- bonae iudolis et radie is², Godhorum regno suscepit.

Principal annis duobus :

CAPLET III

12. Era DCLXXVIII⁶, Romanorum LXIII, Constantinus Erachi filius⁸ imperio coronatur, regnans⁹ annis VI, peractis a principio mundi annis $\overline{\text{V}}\text{DCCXC}^{\text{III}}^{\text{7}}$.

1

— 114 —

Huius temporibus.

In era sexcentesima

Wenger-India.

Anno imperii eius primo,

Arabum vigesimo quinto.

Attumauⁿ -uae genti administrationem suscepit anni- duodecim

Chin. ind.

Secundi anni gubernacula prorogans, Libin, Marmorichin et Pentapolim*.

* S. a. *vicariis*; B. m. *vicariis*. — ^b S. et reliqui scribae datus *palatus*. — ^c A. et reliqui hunc et sequentem versum ita interpolatis exhib. ut et perturbatos fuerunt concludunt perhistrantibus adpropinquat in archiam summe. *Excedat*, *Vicarius* et *multis* in *histrantibus*, *liber*, etc. — ^d S. B. 1. *multis* et — ^e C. 1. *pro* *caeteris* *episcopis* *excedit*; S. *pro* *caeteris* *excedit*. — ^f S. *quae*. — ^g A. *reliquit*. — ^h A. 678. — ⁱ Hic versus desit in A. — ^k Sa. B. S. *radici*. A. *radix*. Huius Tolet. et F. *radicis*. — ^l Sa. S. B. F. *guthorum*, *regno*. — ^m Sa. A. 678. — ⁿ A. *Exceat* *vicariis* f. — ^o S. F. 5,833. — ^p Ita A. et Sa.; hic versus 1964. *Athumum* et *Athumum*; B. F. *Othumum*; S. *Athumum*. — ^q A. *libum* *neurumum*; B. *Libum* *Neurumum*; f. 1. *Libum* *Neurumum*; Ab. *Libum* *Neurumum*.

1. L'auteur ne nous dit pas ici qui désignait les grands de l'Etat ou du palais, juges dignes d'assister au concile. Le quatrième canon du IV^e concile de Tolède, célèbre sous Sisénand professeur de Chintila, est plus explicite. Il nous apprend que, à cette époque, le droit de choisir parmi les grands du royaume ceux qui devaient assister aux séances du concile, appartenait au concile lui-même. On y lit en effet : « Deinde ingrediantur laici qui electione concilii interesse mereantur. » Remarquons toutefois que 1^o en ce qui concerne les conciles provinciaux, certains officiers publics y assistaient de plein droit (Conc. Tol. III, can. 18), 2^o ce droit d'élection fut plus tard enlevé aux conciles. Voir p. 9, note 4.

2. Il s'agit, dans tout ce passage, du sixième concile de Tolède, célébré le 9 janvier de l'an 638, seconde année de Chintila, le seul des deux conciles réunis sous ce prince qui ait été véritablement national et où l'on se soit occupé avec un zèle égal des besoins de l'Eglise et de ceux de l'Etat. On trouvera quelques détails sur ce concile dans la note VII à la fin du volume.

3. Ici commence le premier fragment du ms. wisigothique Sa.

4. « Eracius anno XXX morbo interitus aquae mortalem mundum deseruit. »
Note marg. dans Sa. — C'est en effet d'hydropisie que mourut cet empereur.
Cf. Théoph. *Chronogr.*, p. 225.

5. Sur Tulgas, ses vertus, les événements de son règne et sa disposition, voir la note VII à la fin du volume.

6. Le copiste avait écrit *signe*, corrigé en *requies*.

7. Hérachus expira le 11 mars 611. Son fils Constantin Hérachus II, associé à l'empire dès l'an 613, ne survécut que peu de mois à son père († 22 juin 611). Sa mort ne se rattache donc ni à l'an du monde 5843, ni à l'an 5844, comme le porte ici notre texte, mais bien à l'an 5837 (5196 + 641), ou 5841 (5200 + 641). Il est juste toutefois d'ajouter que, dans l'hypothèse de l'auteur donnant six ans de règne à Constantin Hérachus II, au lieu de quatre mois et quelques jours, le chiffre des années du monde à la mort de ce prince est bien 5843, comme le veulent S. et F. (5196 + 647).

8. En marge de ce vers et du suivant, on lit dans Sa, une note de quatre lignes dont mes mauvais yeux ardes d'une loupe n'ont pu, même sur la photographie envoyée de Madrid, déchiffrer que les fragments suivants :

A.V.T.F.
 FOR
 ~~WORK~~

	Gazaniam quoque vel Ethiopiam ^a ,	295
	Quae supra Aegyptum in eremi	
	Adiacent plagis, Sarracenorum sociavit regimini,	
	Ac ditioni subiecit ^b ;	
	Plurimasque civitates Persarum	
	Tribularias fecit.	300
	Postremo tumultu suorum	
	Occiditur, regnans annos duodecim ^c .	
2	13. Huius temporibus, in era	
<i> Gothorum</i>	Sexcentesima octogesima,	1
<i> Chindasvinthus,</i>	Anno imperii Constantini primo,	305
	Arabum vigesimo quinto,	
	Regnante in eis Althuman ^e anno secundo ^d ,	
	Chindasvintus ^d , per tyrannidem regnum	
	Gothorum invasum,	
	Iberiae ^e triumphabiliter ^f principat ^g , demoliens Gothos,	310
	Sexque per annos ^h ⁱ .	
	Hic in Toletanam urbem synodale decretum ^j	
	Triginta episcoporum,	
	Cum omni clero vel vicariis eorum episcoporum ^k	
	Quos languor vel inopia praesentes fore non fecit,	315
	Atque palatinum collegium,	
	Qui, electione collegii ^l , interesse meruit ^l ,	
	Mirifice, anno regni quinto, indicit	
	Celebrandum;	
	Discurrentibus tantum	320
	Notariis, quos ad recitandum, vel ad excipiendum	
	Ordo requirit ^m .	
3	Hic Taionem Caesaraugustanum ⁿ episcopum	
<i> A. ta Taionis epl.</i>	Ordinis litteraturae satis imbutum	
	Et amicum Scripturarum,	325
	Romae ⁿ , ad suam petitionem,	
	Pro residuis libris Moralium,	
	Navaliter porrigit destinatum.	
	Qui, dum ^o a Papa romense ^p de die in diem	
	Differretur in longum,	330
	Quasi in arcivo ^q romanae ecclesiae,	
	Prae multitudine,	
	Quaesitum facile nequaquam	
	Reperirent libellum,	

* *Sa. Ezopium*. — ^b Ita *Sa. A.* et reliqui omnes; in tamen delendum mihi videtur. — ^c *A. Autunum*. — ^d *A. S. Chindasvindus*. — ^e *Sa. A. Yberie* — *S. B. triumphaliter*. — ^f *S. F. principatur*. — ^g *F. add. regnat*. — ^h *B. F. Toletana urbe* — ⁱ *Deest hic, v. in A.* — ^j Ita legendum videtur ad homophoniam servandam; *Sa. A. etc. meruerunt*; sensus est: ex palatino collegio hos synodo interfuisse quos ut tali honore dignos suffragium collegarum designavit. — ^k *Sa. Cuesaraugustunum*. — ^l *A. B. F. Romam* — ^m *B. et F. cum*. — ⁿ *S. B. Romano, F. Romensi*. — ^o *A. archivo; B. archivio, S. F. armario*.

1. Vers sans rime. — Othman, proclamé calife en 644, perit assassiné dans son palais par des sicaires que ses rivaux, Ali, Talba et Zohair, avaient soudoyés, le 18 juin 656. Cf. Dozy, *Hist. des Musulm d'Esp.*, I, 54, 52.

2. Constantin Heraclius II mourait à vingt-huit ans, après cent trois jours de règne, le 22 juin 641. Son demi-frère Heracléonas, qui lui avait été associé régna seul un mois et quelques jours. Contraint alors par les soldats révoltés de prendre pour collègue son neveu Hérachus, Constantin, Constant II, il fut deux jours plus tard dépouillé de la pourpre et envoyé en exil avec sa mère Martine, après avoir eu le nez coupé. Ceci se passait vers la fin de juillet 641. Chindasvinthe ne s'étant pas emparé de la couronne avant le mois de septembre de cette même année, il est évident que son avènement au trône doit être daté non de la première année de Constantin, Heraclius II, mais de celle de Constant II.

3. « Quos extra filium regnavit. » Note marg. dans Sa. — Sur Chindasvinthe et les principaux événements de son règne, voir la note IX, sur la part qui reviendrait dans l'usurpation de ce prince à je ne sais quelle soldatesque arienne, V. la note VI.

4. Sous Chindasvinthe, les grands officiers du palais auraient donc exercé le droit de choisir leurs représentants au concile, droit dévolu auparavant au concile lui-même. Mais peut-être au lieu de *collegii*, faut-il lire ici *concliti*. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, plus tard, sous le règne d'Egica, ce choix était réservé au roi, comme le prouvent les paroles suivantes de ce prince (*Conc. Tol.* XVII, p. 592) : « Ecce sanctissimum ac reverendissimum Ecclesiae catholicae sacerdotale collegium .. seu etiam vos, illustre aulae regiae decus, ac magnificorum virorum numerosus conventus, quos huic honorabili coetui nostra interesse celsitudo praecipit, etc. »

5 Ce concile occupe le septieme rang dans l'ordre chronologique des conciles hispano-gothiques de Toledé. Il se tint le 18 octobre de l'an 646. Les quatre metropolitains de Mérida, de Séville, de Toledé et de Tarragone et vingt-six évêques de ces quatre provinces ecclésiastiques y assistaient en personne. Onze autres évêques des mêmes provinces y figuraient par leurs vicaires ou délégués. La province Narbonnaise n'y envoya aucun de ses prelat.

Dominum, pernoctans et eius misericordiam, 335
 Ad vestigia Beati Petri apostolorum principis, deponens, ei serinium
 In quo tegebatur^a ab angelo manet^b ostensum.
 Qui mox ut se Papa^c
 Praevidit reprehensum,
 Cum nimia veneratione ei adiutoria^d 340
 Tribuit ad conscribendum,
 Et Spanis^e, per eum,
 Transmittit ad relegendum^f;
 Quia hoc^g ex Beati Iob libris^h expositum
 Retemplabant solum, 345
 Quod per Beatum Leandrum,
 Spalensem episcopum,
 Fueral advectumⁱ
 Et olim honorifice deportatum.
 Requisitus vero 350
 Et coniuratus^j Taio episcopus
 A Papa romano,
 Quomodo ei tam veridicus^k
 Fuisset librorum illorum locus
 Ostensus? 355
 Hoc^l illi, post nimiam deprecationem, cum nimia alacritate,
 Est fassus,
 Quod, quadam nocte,
 Se ab ostiariis ecclesiae Beati Petri^m apostoli
 Expetitⁿ esse exculium, 360
 At ubi
 Hoc reperit impetratum,
 Subito, in noctis medium^o,
 Cum se nimis^p lamentis, ante B. Petri apostoli loculum^q,
 Deprecando faceret cernuum, 365
 Lux caelitus emissa, illa
 Ab inenarrabili lumine tota
 Ecclesia exstitit perlustrata,
 Ut nec modicum relucere ecclesiae candelabra,
 Simulque cum ipso lumine, una^r 370
 Cum voces psallentium
 Et lampades relampantium
 Introiere^s sanctorum agmina,
 Denique, ubi horrore^t nimio exstitit territus, oratione ab eis completa,
 Paulatim, ex illa sanctorum curia 375
 Duo dealbati senes gressum,
 In ea parte^v, qua episcopus^w orationi^x degebat^y, ceperunt

A. degebat; ita etiam et Sa. prima quidem manu; posteriori vero et multo recentiori, mutata littera gothica d in t gallica, tep-bat, quam lectionem exhibent reliqui omnes. — ^b S. B. non ostensum; F. non est o. — ^c Ita B. F.; Sa. qui mox ut se Papa; A. qui mox cum se Papa; S. Qui mox ut Papa. Sensus est: Qui, Papa, mox ut se, etc., etc. — ^d S. et alij. — ^e A. F. Hispanis, B. in Hispanum. — ^f A. S. hic; F. tunc. — ^g Sa. ex beati Iob libris; S. ex B. Iob libro. — ^h S. obliuiscuntur. — ⁱ B. Coniuratus est. — ^k B. F. veridice. — ^l S. Hoc. — ^m A. om. B. Petri. — ⁿ Sa. expetit esse; S. expetisse; B. expetere esse. — ^o B. motus; F. uol. mediam. — ^p B. F. nimis. — ^q A. locum. — ^r Sa. una. — ^s A. S. cum voce, et lampades; B. F. cum vocibus, lampadibus. — ^t Sa. A. introire; B. ceperunt introire. — ^v B. finem. — ^w B. F. in eam partem. — ^x F. in oratione. — ^y Sa. S. B. degebat.

1. Dans sa lettre à saint Eugène II de Tolède (E. s. XXXI, p. 168), Taion mentionne en ces termes son séjour à Rome, ce qu'il y vit et ce qu'il y fit : « Vidimus, vidimus Gregorium nostrum Romae positum, non visibus corporis, sed obtutibus mentis. Vidimus enim non solum in suis notarius, sed etiam in familiaribus qui ministerio corporali eidem fidele exhibuerunt famulatus obsequium, eorumque relatione, de virtutibus eius plura cognoscens... pauca relexam. » Et plus loin (p. 169) : « Igitur, cum Romae positus, ejusdem quae in Hispanis deorant volumina sedulus investigator perquirerem, inventaque propria manu transcriberem. » S. Taion affirme ici deux choses qui ne s'accordent guère avec la longue relation qu'on lira plus loin sur l'apparition de saint Grégoire le Grand :

1° Il n'a pas vu ce saint Docteur à Rome des yeux du corps, mais des yeux de l'esprit; 2° Il ne l'a vu en cette seconde façon que par l'idée qu'il s'en est faite d'après les entretiens que lui Taion eut dans cette ville avec les secrétaires et les familiers de saint Grégoire. On dit, il est vrai, que l'humilité interdisant à Taion de révéler la vision dont il avait été favorisé; mais supposé que l'humilité lui ordonnât de se taire, la véracité lui défendait de mentir, et par conséquent de nier, comme il le fait, toute vue proprement dite de saint Grégoire le Grand.

2. Taion est honoré ici du titre d'évêque par anticipation. Il n'était que simple prêtre et abbé d'un monastère aujourd'hui inconnu, lorsque, sur sa demande, il fut envoyé à Rome. C'est ce que saint Braulon nous apprend dans

Dare praependulum.	
At ubi eum ^a repererunt	
Pene iam mortuum,	380
Dulciter salutatum reduxerunt	
Ad proprium sensum.	
Quumque ^b ab eis interrogaretur quam ob causam tam grande extaret fatigium ^c ,	
Vel cur, ab Occidente properans, tam longum peteret ^d navigerium ^e ?	
Hoc et hoc ab eo, quasi inscii, relatum	385
Ausculant ^f opere pretium.	
Tum ^g illi, multis eloquiis consolatum ^h ,	
Ei opportunum,	
Ubi ipsi libri latebant, ostenderunt loculum.	
Igitur sancti illi praerequisiti, quae esset sanctorum	390
Ille caterva eis ⁱ , tam claro cum lumine, comitantium?	
Responderunt dicentes,	
Petrum Christi esse apostolum	
Simulque et Paulum	
Invicem se manu tenentes ^k ,	395
Cum omnibus successoribus ^l	
Ecclesiae in loco illo requiescentibus ^m .	
Porro ubi	
Et ipsi	
Requisiti fuerunt, qui Domini essent qui cum eo tam mirabil	400
Habebant conloquium?	
Unus ex eis respondit, se esse	
Gregorium,	
Cuius et ipse	
Desiderabat cernere librum.	405
Et ideo ad hoc venire ⁿ	
Ut eius remunerarent ^o	
Tam vastum fatigium,	
Et auctum ^p redderent ^q	
Longissimum desiderium.	410
Tunc interrogatus si tandem in illa sancta multitudinem adesset	
Sapiens Augustinus ^r ,	
Eo quod ita libros eius,	
Sicut et ipsius sancti Gregorii, semper, ab ipsis cunabilis, amaret	
Legere satis peravidus?	415
Hoc solummodo respondisse fertur vir ille clarissimus,	
Et omnium expectatione gratissimus :	
Augustinum quem quaeris,	
Altior a nobis	
Eum obtinet locus.	420
Certe ubi ad eorum pedes cepit prorucere uncus ^t ,	
Ab oculis eius,	
Ostiariis et ipsis	
Territis,	
Simul cum luce	425
Evanuit vir ille	
Sanctissimus.	

^a A. cum. — ^b A. Cum ab. — ^c A et S. hic et infra, *fastigium*, in indice *Forti Induam*, Fatigium = Poena, Aerumna, fr. fatigue. — ^d B. om. *peteret*. — ^e S. *navigium*. — ^f A. *ausculabant*; F. *ausculabant*. — ^g A. B. F. *Cum*. — ^h B. F. *consolato* — ⁱ B. F. *eos* — ^k Sa. S. *tenentium*. — ^l Id. *omnium successorum*. — ^m Sa. A. S. *requiescentium*. — ⁿ Ita A., Sa. S. B. *advenire*, F. *advenire*. — ^o A. F. *remuneraret*. — ^p A. *actum*. — ^q A. F. *redderet*. — ^r Sa. hic et infra *Augustinus*. — ^s B. F. *unisset* — ^t Ita Sa. et A; S. ex typothetarum oscitantia, *unus*, qui certe *uncus* scripserat; B. F. *cinus*.

Unde, et^a ab eo die,
A^b cunctis, in eadem Apostolorum sede,
Venerabilis Taio extitit gloriosus,
Qui ante despicabatur ut ignavus¹.

430

CAPUT III

14. Era DCLXXXIII, Romanorum quinquagesimus nonus, Constans, Constantini filius^c, imperio coronatur^e, regnans annos XXVII, peractis a principio mundi annis V̄DCCCLXXI^d.

Hic cum Arabas^a navali praelio acriter dimicavit.
Qui postmodum, apud Syracusam, Siciliae inclitam urbem,
Coniuratione peremptus est, peractis viginti septem
Imperii sui annis^f. Huius imperio, sole medio die obscurato, coelum stellas prodit^g. 435

¹
Gothorum.
Recesvintus.

15. Huius temporibus, in era
Sexcentesima octogesima quinta^g,
Anno regni Sarracenorum trigesimo^h,
Regnante in eis Atthumam anno septimo,
Chindas^b Recesvintus¹,
Licet flagitiosum, tamen bonimotum^k,
Filium suum regno Gothorum proponit^l,
Regnans annis XXIII^e. Hic crebrum concilium^m.
Clarente Eugenio,
Urbis regiae metropolitano episcopoⁿ, Toletio pio
Quadraginta sex episcoporum
Cum infinito clero,
Vel vicariis desistentium
Atque officium dignissimum palatinum
In unum,
In basilicam praetoriensem^o Beatorum
Petri et Pauli apostolorum

440

445

450

^a B. F. om. et. — ^b Id. om. u. — ^c A. mend. era DCL Constans, Constantini filius xxxiii^a Romanorum, etc. — ^d F. 5870. — ^e A. arabis; B. F. arabibus. — ^f Sa. perhucis... annos. — ^g F. 686. — ^h Ita Sa. et A. omissa communi utriusque nomini desinentia. Inde confusione facta inter u wisigothicum et u, Cidus (Cidus) in poemate anonymo Comitis Ferdinandi Gundisalvi, et Chindus Sandovalii. B. Chindasvintus, F. Chindasvintus. — ⁱ A. Reccesv[er]ndum; B. Recesvintus, F. Recesvintus. — ^k A. boni moti, B. F. benemotum. — ^l Legendum videtur praeponit. — ^m Sa., et A. et reliqui crebra concilia cf. infra, p. 13, note 2. — ⁿ B. F. basilica praetoriensi.

1. Revenu de Rome, Taion fut promu en 651 à la chaire épiscopale de Saragosse devenue vacante par la mort de Braulion, son protecteur et son ami. Le nouveau prélat composa deux œuvres également remarquables. La première, aujourd'hui perdue, renfermait, rangés selon l'ordre même des livres sacres, tous les passages de la Sainte Ecriture, commentés ou expliqués par saint Grégoire le Grand. La seconde, publiée à la fin du siècle dernier par le savant continuateur de l'*España sagrada* (t. XXXI), et que l'auteur avait intitulée *Livre des Sentences*, n'est rien moins qu'une somme théologique, la première en date, extraite des œuvres du même saint docteur et de celles de saint Augustin. Sur Taion, sa vie et ses écrits, v. Risco, *E. s.*, XXX, p. 179 sgg.

2. Constant II, couronné en 641, était en 646 dans la cinquième année de son règne; l'année de sa mort, 668 de l'ère vulgaire, 706 de l'ère espagnole, répond à l'an du monde 5868 (5200+668), ou 5864 (5196+668).

3. Cette bataille navale sur laquelle l'auteur revient un peu plus loin, se termina par la défaite complète de la flotte byzantine. Elle se livra la treizième année de Constant II, et par conséquent en 654. Cf. Theoph., *Chronogr.*, p. 228; et Cedren. *Hist. Compend.* p. 430, 431 (Byzant. Hist., édit. ven., t. VI et VII).

4. Les historiographes byzantins rattachent cette éclipse à la troisième année de Constant II. (Theoph., p. 228, Cedren., p. 430.)

5. L'année 685 de l'ère espagnole, 647 de l'ère vulgaire, répond par sa plus grande partie à la 26^e année de l'Hégire qui, s'ouvrant le 17 octobre 646, se fermait le soir du 6 octobre 647.

6. Voir la note X.

7. Deux primats du nom d'Eugène occupèrent successivement le siège de

Tolède, de l'année 636 à la fin de l'année 657. Le premier, avant d'être promu à l'épiscopat, professa la vie religieuse dans le monastère d'Agalia, plus connu sous le nom des SS. Cosme et Damien. Il y eut Helladius pour maître et Juste pour compagnon, qui tous deux le précéderent sur le siège de Tolède. Il s'occupa d'études astronomiques et s'y distingua par un rare talent d'exposition (cf. Hildeph. *Catal.* VV III, c. 13). Le second fut d'abord clerc de cette même église de Tolède. Ne pouvant réaliser dans sa ville natale les projets de vie monastique qu'il avait formés, il s'enfuit à Saragosse, où, près des tombeaux des SS. martyrs, il professa la vie religieuse et se livra sous la direction de S. Braulion à la double étude de la science et de la sainteté. Il fut arraché à l'affection de ce saint prélat, dont il était devenu l'archidiacre, par le roi Chindasvinte qui le contraignit d'accepter l'évêché de Tolède. Eugene II se montra par ses vertus, son zèle, ses talents et ses écrits, digne de l'épiscopat que l'autorité royale l'avait contraint d'accepter. Il en remplit les fonctions de l'autonomie de l'an 646 au mois de novembre 657. Le martyrologe du célèbre ms. du *Fuero Juzgo* de san Isidro de Leon mentionne la mort de saint Eugene au 14 de ce mois (xviii Klds Decbrs, *Obitum Eugenii epi Toletio*). Ne croyant pas devoir tenir compte ici de S. Eugene martyr et premier évêque très problématique de Tolède, je désignerai dans les notes suivantes les deux Eugènes, vraiment historiques en tant qu'évêques de cette ville, sous le nom d'Eugène I^{er} (= Eugene II des modernes) et d'Eugene II (= Eugene III). S. Hildephonse nous a laissé de ce dernier qui fut poète, musicien et théologien, une courte mais substantielle notice. (*Catal. supr. cit.*, c. 14). Voir sur ce savant homme Florez, *E. s.*, V, p. 272 sgg.

Excellenter recolligit^a,
 Et non solum de mundanis actibus,
 Verum etiam de Sanctae Trinitatis mysterio^a ignorantes animas instruit. 455
 Huius temporibus,
 Eclipsim solis, stellis meridie visentibus,
 Omnis Spania territat^b,
 Atque incursionem Vasconum, non cum modico
 Exercitus damno,
 Prospectat.
 16. Huius temporibus, in era
 Sexcentesima nonagesima^c,
 Anno Arabum trigesimo quinto^d, Moabia^e
 Praecessoris^f sortitus est sedem, regnans in (465
 Annos viginti quinque^g.
 Sed quinque^h ex eis annis cum suis bella civilia gessit
 Vigintiⁱ vero, omni^k plebe
 Smaelitarum^l obediante,
 Summa cum felicitate peregit 470
 Adversus quem Constans Augustus,
 Mille et amplius
 Lembes^m adgregans, infelicitate decertavit,
 Et vix cum paucis aequorabiliter aufugiensⁿ, lapsus evasit
 Per ducem quoque, 475
 Abdella^o nomine,
 Qui dudum in peracti certaminis^p ducatum tenebat (*tenuit* ?)
 In occidente prospera multa peracta sunt. Tripolim venit,
 Cidamis^q quoque et Elenptien^r bellando adgressus est^s et, post multas
 Desolationes effectas, 480
 Vel diversas patrias victas,
 Atque provincias vastas
 Edomitas,
 Sive plurimas catervas in fide acceptas,
 Adhuc sanguinem sitiens, Africam adventavit cum omnes praeliatorum phalangas^t. 485
 Praeparata igitur certamina^u,
 Illico in fugam est Maurorum acies versa,
 Et omnis decoritas^v Africae, cum Gregorio comite,
 Usque ad intermicionem^w deleta est. Abdella quoque^x,
 Onustus beneficio largo, 490

^a Sa. S. *mysterium* — ^b Ita Sa. A. B. *Hic visentibus* = *apparentibus*, *terrutat* = *formidat*, S. *eclipsim* . in *meridie* . omnibus *Hispaniam* , F. *eclipsis* . in *meridie visentibus omnibus Hispaniam* — ^c A . ob ignoratam antiquissimi sigli X significationem, *eru* DCLX. — ^d A. 31. — ^e Sa. hic et alibi, *Moabia* , ali-quando, *Mavia* , A. *Moabia* , B. *Moavia* , S. F. ut Sa et A — ^f S. F. *praecessoris* — ^g S. XXV in ea — ^h Sa. *quinque* — ⁱ Id. *viginti* . — ^k S. *anni* — ^l Ita ubique Sa , A. *ismaelitarum* ; alii omnes, *ismaelitarum* . — ^m B. F. *lembos* . — ⁿ Sa. , *aufugiens* — ^o A. *abdila* , S. B. F. *Abdalla* — ^p B. et F. *peracto certamine* Vera lectio mihi videtur fuisse : *qui dudum peracti etc* — ^q B. S. F. *Cidamum* . — ^r A. *heleptien* , B. F. *Eleptien* — ^s A. et B. *cum omnibus* . *phalangis* , S. *omnes phalanges* , F. *phalangibus* . — ^t A. B. F. *praeprato certamine* . — ^u S. F. *decor* — ^v S. B. F. *intermicionem* .

1. Recesvinthe ne réunit à Tolède que trois conciles : un national, celui de l'an 653, cinquième année du règne de ce prince; les deux autres tenus en 655 et 656, et simplement provinciaux. Passée la huitième année de Recesvinthe et jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quinze ans et sept mois, aucune autre assemblée de ce genre ne fut convoquée à Tolède. L'auteur l'ignorait si peu que nous l'entendrons plus loin, sous la quatrième année de Wamba, déclarer qu'après dix-huit ans (15 de Recesvinthe et 3 de Wamba) de silence, la voix des conciles se fit de nouveau entendre pour le salut de l'Espagne, ce en quoi il est d'accord avec les Pères du XI^e concile, dont il copie même quelques expressions. Il n'a donc pu écrire ici que Recesvinthe tint de nombreux conciles et, ce qui est plus extraordinaire encore, de nombreux conciles de XLVI évêques (*crebra concilia . quadraginta sex episcoporum*). Il est d'ailleurs dans les habitudes de l'auteur de ne s'occuper avec quelques détails que du plus important concile tenu sous chaque règne. Je crois devoir en conséquence corriger le texte des mss actuellement existants, et lire *crebra concilia* (un nombreux concile). En écriture wisigothique rien de plus facile que la confusion de l'u et de l'a (ouvert) au milieu et à la fin des mots. Nos mss. donnent tous le chiffre de quarante-six

évêques, ceux de l'antique collection conciliaire d'Espagne comptent cinquante et un évêques présents au concile national de Tolède célébré sous Recesvinthe.

2. Cydamus ou Cydamum, Cidamis de l'auteur, et Leptis magna, devenue par l'adjonction de l'article arabe *Elleptim* ou plutôt *Elleptim* à l'accusatif et *Elleptis* au nominatif, appartenaient toutes deux à l'ancienne province d'Afrique. V. Sprunners *Atl. Antiq.* n. XV.

3. Abdallah ibn-sad-ibn-Abi-Sarh, frère de lait du calife Othman et gouverneur d'Égypte, remporta sur les Grecs en 654, treizième année de Constant II, la bataille navale dont il a déjà été question ici. C'est dans la sixième année du même empereur, deuxième d'Othman (a. C. 646, 647), lorsque le Patrice Grégoire, gouverneur d'Afrique, s'était depuis un an révolté contre son maître le césar de Byzance, qu'Abdallah envahit et pilla cette riche province, vainquit Grégoire et ne se retira qu'après avoir imposé aux vaincus un tribut annuel. Cf. S. Theoph., *Chronogr.* p. 227. L'Anonyme, mal informé sur les dates des événements accomplis dans les lointaines régions de l'Orient grec, place la bataille navale de l'an 654 avant l'expédition d'Abdallah en Afrique qui eut lieu huit ans plus tôt, en 646.

Cum omnibus suis cohortibus remeando,
 Aegyptum pervenit,
 Moabia peragente decimo regni sui anno.
 Qui Moabia C. millia^a virorum, ad obsequendum vel Constantinopolim pergendum, filio tradidit.
 Quam^b dum, per omne verum tempus^c, obsidione^d egerent, 195
 Et famis ac pestilentiae laborem non tolerarent,
 Relicta urbe, plurima oppida capientes, onusti praeda, Damascum^e.
 Et regem^f a quo directi fuerant^g,
 Salutifere post biennium
 Reviserunt^h 500
 Expletis ergo Moabia principatus sui
 Annis viginti,
 Et, quos civiliterⁱ vixit,
 Quinque, humanae^j naturae debitum solvit^k.

CAPUT IV

17. [Era DCCXI^h ^g, Romanorum sexagesimus]^l Constantinus, Constantis^k filius, imperio coronatur^l. Regnat annos XV^m,
 peractis a principio mundi annis VDCCLXXXVIⁿ

Hic, apud Syracusam urbem^o, 505
 Audiens seditione suorum occisum patrem,
 Cum classe qua potuit,
 Palatium petit,
 Et tronus gloriae triumphando conscendit^p
 18. Huius temporibus, in era 510
 Septingentesima decima sexta,
 Anno imperii eius quinto,
 Arabum sexagesimo primo,
 Yzit^q natus Moabiae^r obtinuit regiminis locum^s.
 Annis iucundissimis tribus 515

¹
 Arabes
 Yzit I Mavia II

^a Sa. C = centum millia, S. C virorum — ^b Sa quem — ^c Sa. per omne verum tempus, A. per omne verbum (i. e. verum) tempus, Ab. B. F. per omne verum t; S pro omni verum tempus. — ^d A. obsidione — ^e Ab et F. et ad regem. — ^f Sa. A. et reliqui fuerant. — ^g A. om. parenthesi, annis viginti quinque, humanae, etc. — ^h ad gram Sa 712. — ⁱ Quae unciis clauduntur desunt in A — ^k Sa. A. Constantii. — ^l F. Coronatus. — ^m A 12. — ⁿ F. 5,885. — ^o Urbem suppl. videtur homophoniae gratia. — ^p A. S. Izit — ^q A. hic Mavia (i. e. Mavia.)

1. On lit ici en marge de Sa. une note que je renvoie au paragraphe suivant auquel elle se rapporte.

2. Sur le siège de Constantinople par les armées du Califé Moavia, voir Théoph., *Chronogr.* p. 231, Nicephori Constantinopol., *Hist.* p. 17, Cedren *Hist. comp.*, p. 344; Zonar., *Ann.*, t. II, l. xiii, p. 70, 71. D'après ces historiens, ce siège, commence la cinquième année de Constantin Pogonat, fils de Constant II, dura sept années entières, de 672 à 679, ou, pour parler plus exactement, se renouvela chaque année, s'ouvrant au printemps, se fermant à la fin de l'automne, époque où les assiégés allaient prendre leurs quartiers d'hiver à Cysique et dans les environs.

3. *Civiliter* signifie ici et partout ailleurs dans l'Anonyme, en guerre civile. Pour s'en convaincre, en ce qui touche le présent passage, il suffira de le rapprocher du cinquième vers de ce même paragraphe de l'*Epitoma*, où l'auteur résume l'histoire des cinq premières années de Moavia.

Sed quinque ex eis annis cum suis bella civilia gessit.

C'est dans ce même sens que l'Anonyme, parlant des règnes courts et troublés de Philippique Bardanes (c. IX) et d'Anastase II (c. X) dit du premier « Regnans civiliter quadrans cum anno, » et du second « Regnans civiliter dodrans cum anno. » Son abréviateur (le continuateur de Jean de Valclara), traitant des deux empereurs précités et de leur successeur Théodose III, dit « Hi civiliter quinque annos expleverant regnantes » (C. 46, E. S., VI, p. 431) En ce qui concerne l'Anonyme, la remarque de M. Dozy sur le sens de ce mot n'est donc pas fondée. (*Recherches*, t. II, p. 4 et 5, 3^e édit.)

4. Moavia mourut au mois de mai 680, la soixantième année de l'hégire.

5. En marge des derniers vers du chapitre précédent, on lit dans Sa. « In hac era DCCXII fiunt ad liquidum anni seculi VDCCLXXXIII, nisi anni quatuordecim Constantini hoc faciant, cum ceptum decimum quintum, ut in VCCCC octuaginta et sex renotentur » Il suit de là 1^o que le très ancien ms. dont se servait l'annotateur précité portait « era DCCXII » et non DCCXI comme Sa, etc.; 2^o que cet ancien ms. comme Sa et A., rattachait la mort de Constantin Pogonat à l'an du monde VDCCLXXXVI; 3^o que, des ce temps-là, le chiffre des années du règne de cet empereur était exactement donné. Ce n'est, en effet, ni quatorze ans et quelques mois, comme le veut l'annotateur, ni quinze comme le portent Sa. et toutes les éditions de l'Anonyme, mais seize que celui-ci attribue au règne de Pogonat. Car si l'on ajoute ces seize années aux 674 écoulées de la naissance de Jésus-Christ à l'avènement de ce même Pogonat, et leur somme, soit 690 aux 5,196 années du monde, à la naissance du Sauveur, on obtient comme total des années du monde au moment où mourut cet empereur, le chiffre de 5,886 années, celui-là précisément que l'anonyme inscrit en tête du présent chapitre et qu'on lit dans la note marginale de notre ms. — En réalité, Constantin, monte sur le trône impérial rendu vacant par la mort tragique de son père, le 15 juillet 668, mourut dans la dix-septième année de son règne, l'an 685 de Jésus-Christ, 723 de l'ère espagnole et du monde 5881 (5196 + 685) ou 5885 (5200 + 685).

6. Sur l'assassinat de Constant II et l'avènement de son fils Constantin, lire Théoph., *Chronogr.* p. 232, 233.

7. Yezid I^{er} prit possession du Califat l'an 60 de l'hégire (18 octobre 672-1^{er} octobre 680).

Regni^a eius,
 Cunctis suae patriae subditis nationibus
 Vir nimium^b gratissime habitus.
 Qui nullam unquam,
 Ut hominibus moris est, sibi, regalis fastigii causa, gloriam 520
 Appetivit;
 Sed communiter^c cum omnibus civibus^d vixit.
 Hic, impleto triennio, Moabiam^e prolem
 Successorem reliquit,
 Paternis moribus similem^f. 525
 Qui, ut ad^g fastigium regni pervenit,
 Tertiam^h tributi omnibus condonavit.
 Qui, Moabia, dimidium anni in regno manens, ab hac luce discessitⁱ.
 Huius temporibus, in era
 Septingentesima decima sexta, 530
 Anno imperii eius incipiente sexto,
 Arabum sexagesimo secundo,
 Moabia iuniore mortuo,
 Cunctorum^j Arabum exercitus,
 Pene per quatuor annos in duos principes^k bifarie est divisus. 535
 Quorum^l tantus
 Manet conflictus,
 Ut innumerabiles catervas utrorumque voraverit^m gladiusⁿ
 Tunc imperatori
 Ab uno ex illis, nomine Maroan^o, ut ei 540
 Adiutoria militum opitularetur,
 Aut ne impediretur,
 Per^p unoquoque die, probati auri
 Integri ponderis, mille solidorum est numerus
 Exsolutus, 545
 Et mula^q arabica,
 Cum lectisericia^r vestiaria,
 Singulis diebus,
 Causa pacis, ne praepediretur, simul cum polla^s decora,
 Cuncta supranominata 550
 Sunt adtributa;
 Atque omnis retroactorum temporum extitit captivitas relaxata,
 Quaecumque^t olim fuerat captivata^u.

^a Sa S. B. locum annis . tribus, et regni ejus, A. locum annis tribus, et regno ejus, Ab locum annis tribus Iucundissimus et cunctis nationibus regno ejus subditis vir, etc — ^b Ab. omnibus — ^c Id communis — ^d Ita A et rectissime, Sa. Ab S. B. F civiliter quae lectio est prorsus rejicienda, cum ex modo loquendi Anonymi proprio, civiliter statum belli civilis semper significet. Cf supra, p. 14, n 3 — ^e Sa. et A hic et infr. Mavia. — ^f A. om. ul. — ^g A. tertium; B. tertium — ^h Sa cunctarum — ⁱ A. inserendo textui annotationem quae ad marginem Sa. legitur, principes Abdalla atque Maroan bifarie, etc — ^j S. eorum. — ^k B F devoraverit — ^l A. hic Murrin, B. F. Moroan. — ^m A. etc pro. — ⁿ A. mula. — ^o Ab. villosam siricum, S B. F. Lecti serica — ^p A. palla, Ab. puella, S. om. polla — ^q Sa quicumque.

1 Yezid I^{er} mourut en novembre 683, soixante-quatrième année de l'Hégire, âge seulement de 38 ans

2 Moâwia II, auquel l'Anonyme donne six mois de règne, n'aurait, d'après M Dozy, survécu à Yezid son père que de deux ou trois mois au plus (*Hist des Musulm. d'Esp*, I, 123) Il serait donc mort en janvier d'après Dozy, en mai 684 d'après l'Anonyme

3 Sur ces guerres civiles du Califat, v. Dozy, ubi supr, p 123 et ss Théophane les résume en quelques lignes, cf. *Chronogr*, p. 239. L'abréviateur de l'*Epitoma* complète le récit trop écourté de l'Anonyme par certains détails empruntés à un chroniqueur latin qui vivait du temps de Walid I^{er} (669-714), comme il l'affirme lui-même : « Moabia iuniore mortuo, cunctarum provinciarum exercitus duos sibi principes elegerunt, unum nomine Abdalla et alterum vocabulo Moroan, cujus ex filio (scil. *Abdelmelic I^{er}*) nepos (*Walid I^{er}*) nostris temporibus illorum obtinet principatum. Sed Abdalla, ante duorum fere spatia annorum, omnibus consentientibus electus est princeps. Moroan vero invidiose ab ipso Abdalla ab Al-Midinae finibus cum omnibus liberis vel suis propinquis pellitur, atque exilio apud Damascum esse iubetur. Sed post modica temporis intervalla, aliquantulis de exercitu consentientibus, Deo connivente pro-

vehitur ad regnum. Inenarrabilia et copiosa anno continuo secundo adversum se invicem praelia exercentes, innumerabiles ex utroque exercitu, mutuis inter se praelis agitatae, hominum cecidit multitudo » (*E. S.*, t VI, p 427, 428)

4 D'après Théophane (p 233), Abdelmelic, et non Merwan, comme l'écrit ici l'Anonyme, se serait engagé à payer tous les ans à l'Empereur 365,000 écus ou sous d'or, plus à lui offrir en présent annuel 365 chevaux de prix et autant d'esclaves, ce qui fait bien par jour, sauf dans les années bissextiles, mille sous d'or, un cheval, remplacé dans l'Anonyme par une mule richement encharnée, et un esclave qui, d'après ce que dit notre auteur, devait être du sexe féminin (*polla* = *puella*). Il n'est pas question dans Théophane de la restitution de tous les captifs dont parle ici notre auteur, ni de celle des transfuges que mentionne l'abréviateur de l'*Epitoma*. (*E. S.*, VI, 427, 428) Mais il est très probable que le traité conclu avec les Byzantins par Merwan, fut ensuite renouvelé par son fils Abdelmelic. Ceci expliquerait pourquoi dans sa seconde rédaction rapportée par Théophane, il n'a pu être question de captifs byzantins à relâcher, Merwan, peu auparavant, en vertu d'une des clauses de son traité, rapportée par l'Anonyme, les ayant tous mis en liberté.

3
Abdelmelic

20. Huius temporibus, in era
Septingentesima vigesima *tertia*,
Anno imperii eius decimo,
Arabum sexagesimo sexto,
Abdelmelic ^a apice ^b regni adsumpto,
Regnat annos viginti.
Hic emulum patris persequens apud Maccam, Abrahæ,
Ut ipsi autumant, domum,
Inter Ur Chaldaeorum ^c
Et Carras Mesopotamiae,
Per ducem missum, interficit ^d,
Et, sapientissimo more,
Civilia bella praeliando recomprimit ^e.

555

560

565

4
Gothorum.
Wamba.

21. Huius temporibus, in era
Septingentesima duodecima ^f,
Anno imperii eius primo,
Arabum quinquagesimo septimo,
Moabiae regni vigesimo tertio,
Wamba, Gothis praefectus, regnat annis octo ^g
Qui iam in suprafatam eram ^h anni tertii sceptrum regia meditans.
Civitatem Toleti mire et eleganti labore renovat,
Quam et operæ sculptorio versificando pertitulans,
Hoc ⁱ, in portarum ^k epigrammata, stilo ferreo, in nitida lucidaque marmora ^l patrat ^m
Vr. EREXIT FACTORE ⁿ DEO REX INCLITVS VRBEM,
Vr. WAMBA, SVAE CELEBREM PROTENDENS GENTIS HONOREM ^o.
In memoriis quoque martyrum, quas
Super easdem portarum turriculas
Titulavit,
Haec similiter exaravit :
Vr. VOS SANCTI DOMINI, QUORUM HIC PRAESENTIA FULGET,
Vr. HANC VRBEM ET PLEBEM SOLITO SALVATE FAVORE ^p.

570

575

580

580

585

22. Hic, anno regni sui quarto ^q, in era
Septingentesima decima *tertia* ^r,
In Toletana urbe,

^a Ita Sa infra, et A, hic Sv. *Abdelmelic*, Ab. *Habdulmele*, B. F. *Abdamelic*. — ^b Sa A *apicem* — ^c A. *Caldeorum*. — ^d A. S. B. F. *interfecit*. — A. XXIII; S. XXI. — ^e B. F. *Suprafata era* — ^f S. B. F. *haec in* — ^g B. *portu*; F. *portarum aditu*. — ^h B. F. *nitido, lucidoque marmore*. — ⁱ F. *exarat*. — ^j A. *factore*. — ^k S. 723.

1. Abdelmelic, fils de Merwan (*Muroan*), fut proclamé calife en l'an 685 de l'ère chrétienne, 66^e de l'hégire, et par conséquent en la 723^e année de l'ère espagnole et postérieurement au 8 août de cette année; car c'est ce jour-là que s'ouvrit la 66^e année de l'hégire. L'abréviateur donne sur le califat d'Abdelmelic des détails plus abondants que l'Anonyme. Son récit s'ouvre par le cinquième et sixième vers du présent paragraphe et se poursuit en ces termes « Primo anno regni sui, omnem experientiam et virtutem animi exercitus sui adversus Abdallam, quem pater multotiens variis impetierat bellis, ad ultimum apud Maccam, Abrahæ, ut ipsi putant, domum, quæ inter Ur Caldeorum et Carras Mesopotamiae urbem in eremo adjacet, mota congressione, Abdalla rex a duce exercitus, Tahihie nomine (Dozy, *Hadilyddj*), destinato a rege Habdemele, interfectus est, caputque praedicti regis Abdallae praecisum Habdemele filii Moroan ab Acace (*Hadilyddj*) duce exercitus Damasco praesentatur. Sexto igitur praedicti principis anno, intestinis per cucutum undique compositis bellis, externorum fines sapientissimo adgressus est more. Nam multorum provincias populorum, civitates, vias, oppida atque castella suae ditioni tributarios fecit, fratremque supra praemisum, cui pater a finibus Aegypti usque ad fretum Gaditanum tradiderat potestatem, regnumque post eum jusserat successorem, fatali casu praeventus, in propriis liberis regnum nihilominus ter contradendum firmavit. Ulit nempe primogenito nato regnum suum post se tradidit; fratrem quoque ejus, Zoleiman nomine, illi esse sesquipedem jussit : sicque utiliter ordinando, ut a patre didicerat, natis composuit atque expleto sui regni anno, securus ab hac luce discessit. » (E S, VI, p. 429) Cf. Dozy, *Hist. des Mus.*, I, 160-241.

2. In era DCCX, primus annus Wambani regis notatur; anno vero Incarnationis

Domini DCLXXII, annus seculi V DCCCLXXII. Si vero de Constantini imperatoris supra memoratus addideris ad era DCCXI annos, facis V DCCCLXXXI. » Sa *Note marginale* Deux observations sur cette note chronologique : 1^o L'an du Christ 672 et 710 de l'ère espagnole ne répond à l'an 5872 de la création qu'à la condition de porter à 5200 les années du monde au moment de la naissance du Sauveur. C'est ce que fait l'annotateur après bien d'autres. Mais dans la seconde partie de sa note il revient au système qu'il avait déjà adopté dans sa précédente annotation, système d'après lequel la première année du Sauveur tombe en l'an du monde 5196. Car c'est à ce chiffre augmenté des 674 années écoulées de la naissance de Jésus-Christ à l'année 712 (et non 711) de l'ère espagnole, qu'il faut joindre les seize années de Constantin Pogonat pour arriver à l'an du monde 5886.

3. Sur Wamba et son règne, voir la note XI.

4. M. Hubner (*Inscr. Hisp. Christ.*, n. 73, p. 111), classe ces deux inscriptions métriques parmi les douteuses de sa collection. Le témoignage de l'Anonyme, qui a pu les lire de ses propres yeux sur les murs de Tolède, ou les recueillir de la bouche de ses contemporains, ne me permet pas de me ranger à cet avis. Je les tiens donc, jusqu'à production de preuve contraire, pour authentiques.

5. « Supersunt ab año primo Wambani regis usque sexto millesimo completo annos CXXVIII. » (Sa *not. marg.*) Ceci est parfaitement exact. si l'on place la naissance du Sauveur en l'an du monde 5200. Si, en effet, à ces 5,200 ans nous ajoutons les 672 années écoulées de la naissance du Sauveur à l'avènement de Wamba, plus les 128 années requises par l'annotateur, on arrive au total de 6,000 années.

5. Tout ceci, quoique passablement embrouillé dans la forme, est au fond d'une rigoureuse exactitude. L'esprit de saint Hildephonse, sa science des choses divines brillent du plus vif éclat dans ses disciples, les Pères du XI^e concile de Tolède. La profession de foi placée par eux en tête de leurs decrets, est un chef-d'œuvre de clarté et de précision theologiques. Les dogmes chrétiens de la Trinité et de l'Incarnation y sont nettement affirmés; toutes les hérésies, celles d'Anus, de Macedonius, d'Apollinaire, de Nestorius, d'Eutyches, des Acephales catégoriquement condamnées. C'est dans ce magnifique symbole de notre foi, si largement développé, qu'apparaît pour la première fois en Espagne la formule des *trois substances* dans *les deux natures* du Verbe incarné. Cette formule, dirigée évidemment contre les apollinaristes, est conçue en termes tels, qu'on s'étonne, en la lisant, de l'effroi qu'elle causait à Rome quelques années plus tard. La voici tout au long : « *Idem Christus in his duabus naturis tribus extat substantius. Verbi, quod ad solius Dei essentiam referendum est, corporis et animae, quod ad verum hominem pertinet* » (*Conc. de Esp.*, II, p. 436.) Trois jours entiers de mutuelles communications entre les doctes et pieux évêques réunis à Tolède furent employés à la composition de cette profession de foi, qui fait le plus grand honneur au maître, aux disciples et à l'Eglise d'Espagne toute entière.

Bisarie, Abdella^a et Maroan pro regno incipientibus praeliare^b
Gothorum Ervigius consecratur in regno.
Regnat^c annos VII^d. Cuius in tempore
Famis^d valida Spaniam populat^e. Hic, anno primo,
Concilium duodecesimum Toletanum, in era
Septingentesima decima nona,
Triginta quinque^f episcoporum cum inextimabili clero,
Vel Christianorum collegio^g,
Splendidissime colligit^h.
In cuius tempore iam^h Iulianus episcopus,
Ex traduce Iudaeorum, ut flores rosarum
De inter vepres spinarum,
Productus, omnibus mundi partibus,
In doctrina Christi manet praeclarus,
Qui etiamⁱ, a parentibus Christianis progentus,
Splendide, in omni prudentia, Toletu.
Manet edoctus.
Ubi et post modum, in episcopio^k
Extulit decoratus^l.

CAPUT V

24. Era DCCXXVI, Romanorum sexagesimus primus, Iustinianus imperio coronatur⁷. Regnavit¹ ante deiectionem annis decem, peractis a principio mundi annis V DCCCLXXVI^m.

1 <i>Arabum</i> <i>Abdelmelic</i>	Huius temporibus, in era Septingentesima vigesima sexta, Anno imperii eius primo, Arabum septuagesimo, Abdelmelic ^a apicem fastigii, quatuor per annos iam regnando ^a , retemptat.	640
---	--	-----

<p>2 Gothi Egika.</p>	<p>25. Huius tempore^r, in era^a Septingentesima vigesima sexta, Anno imperii eius primo Arabum septuagesimo Regnante Abdelmelic anno quinto, Egika^r, ad tutelam regni Gothorum, Primum et summum obtinet principatum. Regnat annos quindecim^o. Hic Gothos acerba morte Persequitur. Plaga insuper inguinalis^h, huius tempore,</p>	<p>643 650</p>
-------------------------------	--	---

^a A. Abdilla. — ^b Sa. et reliqui *praeliari*. — ^c A. *regnuni*. — ^d F. *funes*; B. *ratulu funes*. — ^e S. F. *depopulatur*. — ^f S. *triginta*. — ^g S. *colligitur*. — ^h A. C. et F. om. *jam*. — ⁱ A. C. *jam*. — ^k A. *episcopo*. S. F. *episcopatu*. — ^l A. *regnat*. — ^m A. 5,966. — ⁿ A. *Abdelmelec*. — ^o Sa. *regnudo*. — ^p S. *temporibus*. — ^q Sa. *eram*. — ^r A. S. B. F. *Egica*. — ^s Sa. *invalis*.

1. Ervigie montait sur le trône en septembre ou octobre 680 (Era 725), au commencement de la 13^e année de Constantin Pogonat et de la 61^e de l'hégire. Voir sur ce prince la note XIV, à la fin du volume.

2. Il est fait, je crois, allusion à cette famine dès le début des actes du XII^e concile de Tolède. (*Conc. de Esp.*, II, p. 454)

3. Le *Christunorum collegium* désigne ici et plus loin la réunion des grands ou seigneurs (*seniores*) admis au concile en compagnie du roi. C'est ce dont on trouve la preuve dans le passage suivant du présent concile (XII^e de Tolède, 25 janvier 681) : « Quia presto sunt religiosi provinciarum rectores et clarissimum ordinem totius Hispaniae duces, promulgationis vestrae sententias, coram positi, praenoscetes... illos in commissas sibi terrarum latitudines inoffensibili exerant iudiciorum instantia, » etc., etc.

4. Florez revoque en doute l'origine judaïque de saint Julien, mais sans raison suffisante. Voir la notice consacrée au saint Docteur à la fin du volume.

5. Justinien II succédait à son père Constantin Pogonat en septembre 685, par conséquent en l'ère 723 et eu la 60^e année de l'hégire. Son exil, dix ans plus tard, se rattache à l'an du monde 5891 (5196 + 695) ou 5895 (5200 + 695).

6. Ce n'est pas en l'année 726 de l'ère espagnole, mais l'année précédente, vers le milieu du mois de novembre qu'Egica monta sur le trône (v. note XIV). Il est assez probable que cette date erronée n'est pas du fait de l'auteur. Celui-ci, en effet, plaçant l'avènement d'Ervigie en l'année 718 de l'ère espagnole et ne donnant à ce prince que sept années de règne, n'a pu, sans se contredire, retarder jusqu'à l'an 726 de la même ère (a. c. 788) la fin de ce règne et le couronnement d'Egica. Nous verrons d'ailleurs (note XVI) que la chronologie du règne d'Egica, telle qu'elle est donnée par l'Anonyme, nous oblige à placer en l'ère 725 l'avènement de ce roi. — En novembre 687, on était dans la troisième année de Justinien II et au quatrième mois de la 68^e année de l'hégire. — Sur Egica et son règne, v. la note à la fin du volume.

	Inmisericorditer inlabitur ^a .	655
	Concilium anno eius primo, in era Septingentesima vigesima sexta, Apud urbem Toletanam, in ecclesia pretoriensi Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, Omnes Spaniae et Galliae pontifices adgregati ^a , Beatae memoriae ^b Iuliano doctore Clarente, Sub sexagenario Episcoporum numero, Vel multiplici Christianorum collegio ^c , Clero, Atque omni vulgali ^e in circuitu ferventium populo, Celebrat.	660
	In quo pro diversis causis vel pro absolutione ^d sacramenti, quod praefato Principi Ervigio Noxiabiliter reddiderat ^e , Synodum. ut exsolveretur, expostulat ^f .	670
	26. Eius in tempore	
<i>Iuliani gesta in Toletana synodo.</i>	Librum de Tribus Substantiis, quem dudum, Romae ^g , Sanctissimus Iulianus, Urbis regiae ^h metropolitanus episcopus, Miserat ^g Et, minus ⁱ tractando, Papa Romanus Arcendum indixerat, Ob eo ^k quod voluntas genuit voluntatem, Ante biennio ^l tandem, Scripserat; Veridicis testimoniis, In hunc concilium ^m , ad exaggerationem ⁿ praefati principis, Iulianus episcopus, per oracula maiorum, ea quae Romae ^o transmiserat Vera esse confirmans, Apologeticum facit, et Romae ^p per suos legatos, Ecclesiasticos viros, Presbiterem, diaconem et subdiaconem ^q , eruditissimos ^r , In omnia Dei servos, Et per omnia ^s de Divinis Scripturis imbutos, Iterum cum versos adclamatorios ^t ^u , Secundum quod et olim transmiserat, de laude imperatoris, mittit. Quod Roma digne et pie recipit, Et cunctis legendum indicit, Atque summo imperatori, satis adclamando ^v . Laus tua, Deus, in fines terrae! cognitum ^v facit. Qui ^s et rescriptum Domno ^v Iuliano,	675
		680
		685
		690
		695

^a A. S. B. F. omnibus.. pontificibus adgregatis — ^b A. mend. Marie. — ^c A. Vulgari, B. Vulgari. — ^d Sa. absolutionem. — ^e A. ediderat. — ^f A. postulat. — ^g B. F. Romam. — ^h A. hic iterum sanctissimus. — ⁱ F. ex Rud Tol. minus caute. — ^k S. B. F. ob id. — ^l Id. biennium — ^m B. F. in hoc concilio. — ⁿ Sa. exaggerationem, S. examinationem, F. exactionem. — ^o A. om. Romae, S. B. F. Romam. — ^p S. factum, Romae, B. F. Romam. — ^q S. B. F. presbyterum, diaconum et subdiaconum. — ^r A. add. viros — ^s S. B. F. in omnibus. . per omnia divinus, etc — ^t A. S. versus adclamatorios; B. F. versus adclamatorius. — ^u A. ad clamandum. — ^v B. agnatum. — ^x A. Domino.

1. Egika, dans son *tome* aux Peres du XVII^e concile de Tolède (9 novembre 694), parle en ces termes des grands ravages faits par cette peste dans la Gaule Narbonaise : « Plagae inguinalis interitu passim ipsa (provincia Galliae) ab omnibus desolata dignoscitur » (p. 594)

2. Ce concile, le XV^e célèbre à Tolède, s'ouvrit le 10 mai 688 (ère 726), première année d'Egica. Dans le *tome* lu par ordre de ce prince aux Peres assembles (p. 554), on lit ces paroles : « Contestans generaliter omnes... et vos regalis aulae viros nobiles et illustres, etc. » Ce sont ces nobles et illustres personnages que l'Anonyme designe ici par l'expression : *Collegium Christianorum* ainsi que j'en ai fait la remarque dans une des notes précédentes. Quant aux fidèles non titrés qui assistaient en simples témoins au concile, ils sont évidemment compris dans le *vulgalis ferventium populus* dont l'auteur parle un peu plus loin.

3. Sous le nom de *Livre des Trois Substances*, l'Anonyme designe la profession de foi envoyée à saint Léon II par saint Julien, sans doute parce que la primat de Tolède affirme — et non sans raison — qu'il existe en Jésus-Christ trois substances en deux natures. Ce livre porte dans Felix, biographe de Julien, le titre d'*Apologétique de la Foi* (*Apologeticum Fidei*).

4. *Versus adclamatorios*, c'est-à-dire les acclamations solennelles en l'honneur de Constantin Pogonat, et d'anathème contre les hérétiques, dont les Pères du VI^e concile oecuménique firent suivre la sentence prononcée par eux contre les Monothélites. Saint Léon II avait envoyé ce décret de condamnation et les acclamations aux évêques d'Espagne pour recevoir leur signature.

5. *Qui* se rapporte non à l'Empereur mentionné deux vers plus haut, mais à la Rome papale dont il est parlé dans un des vers précédents (*quod Roma*

Per suprafatos legatos, satis cum gratiarum actione, honorifice remittit^a,
Et omnia quaecumque scripsit
Iusta et pia esse depromit¹.

700

CAPUT VI

27. Era DCCXXXVI^b, Ro[manorum sexagesimus secundus] per tyrannidem Leo imperio coronatur^c, regnans tumultuose an. III³, peractis a principio mundi annis VDCCCLXVIII^d.

Hic tumultualiter, Iustiniano deiecto
Suo^e se sublimat imperio

28. Huius temporibus, in era septingentesima
Trigesima sexta^f, septima et octava,
Anno^g imperii eius primo, secundo et tertio,
Arabum septuagesimo nono^h, octogesimo
Et octogesimo primoⁱ,
Abdelmelic regnans peragit tertium decimum,
Decimum quartum et¹ quintodecimum annum.

705

¹
Gothu.
Egika Wilitza

29. Huius tempore^k, in era,
Septingentesima trigesima sexta^l,
Anno imperii Leonis primo,
Arabum septuagesimo nono^m,
Abdelmelic tertio decimoⁿ,
Egika in consortio regni Witzanem filium
Sibi haeredem faciens, Gothorum regnum
Retemptat^o.

710

Hic, patris succedens in solio,
Quamquam petulanter, clementissimus tamen^p, XV per annos extat in regno¹.
Qui non solum quos pater damnaverat
Ad gratiam recipit, tentos^q exilio,
Verum etiam clientulus manet in restaurando.

720

Nam quos ille gravi oppresserat, iugo,
Pristino iste reducebat in gaudio,
Et quos ille a proprio
Abdicaverat solo,

725

Iste pio¹,
Reformans^s, reparabat ex dono.
Sicque, convocatis cunctis, postremo

^a A. remittat. — ^b S. 726. — ^c Quae uncis clauduntur om. A. — ^d A. hic quae supra omiserat, parum restituit, scribendo *norum* LXII. — ^e A. ob ignoratam sigli X vim, 5,869; F. 5898 — ^f Sa. in textu 726, ad oram, 736 — ^g S. *septimo et octavo anno, imperii, etc.* — ^h A. mend. *septuagesimo* VIII — ⁱ A. om. *et.* — ^j B. F. *temporibus.* — ^k A. mend. 736 — ^l Sa. A. et reliqui omnes, *octogesimo.* — ^m Sa. A. S. *decimo sexto.* — ⁿ B. *retontant.* — ^o S. *tandem.* — ^p Sa. *temtos, S. temptos.* — ^q S. F. *pie.* — ^r Deest in B.

digne, etc.). Grammaticalement, il faudrait donc *quae*, et non *qui*. Mais, tandis que sa plume écrivait *Roma*, l'esprit de l'auteur pensait au Souverain Pontife, et voilà sans doute pourquoi le pronom relatif *qui* est ici au masculin.

1. Ce récit renferme plusieurs inexactitudes : 1° Le pape Benoît II, successeur de saint Léon II, n'a jamais condamné ni interdit la lecture du *Livre des Trois Substances*; 2° ce n'est pas au XV^e concile de Tolède et sur les instances pressantes (*ad exaggerationem*) du roi Egika, que Julien fit porter par ses clercs au pape Benoît II, qu'il croyait encore vivant, l'apologie de son livre, mais plus de deux ans auparavant, en décembre 685; 3° enfin, au XV^e concile de Tolède, sur la demande d'Egika, Julien inséra aux actes après l'avoir lu et fait approuver par les Pères, un abrégé de cette apologie dirigé, non contre le Souverain Pontife, mais contre les envieux et les émules du saint Docteur Voir la note XV.

2. Leo, navali expeditione adversum Saracenos, multa intra fines Libie vel Sirie prospera gessit. *Not. marg.* in Sa. — Sur les succès de Léon ou plutôt Léonce en Afrique, succès bientôt suivis de revers qui amenèrent la chute de

Léonce, voir la Chronographie de saint Théophane (p. 246).

3. Saint Théophane (p. 244, 245) entre dans de longs détails sur la première déposition de Justinien II, et son remplacement par Léonce. Celui-ci régna trois ans, comme le dit l'Anonyme, de l'an 695 à l'an 698. Son avènement se rattache donc à l'an 733 de l'ère espagnole, et sa chute à l'an 636 de la même ère, et du monde VDCCCLXIII (5196 + 698) ou VDCCCLXVIII (5200 + 698).

4. Désormais la chronologie arabe de l'auteur s'accorde avec celle qui est communément reçue.

5. Les mss et les éditions portent *era* LXXX. Il y a là une erreur dont l'auteur n'est pas responsable. Ayant en effet, quelques lignes plus haut, rattaché l'ère 736 à la 79^e année de l'hégire, il n'a pu évidemment identifier cette même année de l'ère espagnole avec la 80^e année des Arabes. L'erreur des copistes est encore plus frappante au vers suivant où Sa. suivi par S. fait coïncider avec la 16^e année d'Abdelméléc, cette même année 736, que, dans le paragraphe précédent, l'auteur rattache à la 13^e année de ce calife.

6. Sur Wilitza et son règne, voir les notes XIX et XX à la fin du volume.

Cautiones quas parens more subtraxerat subdolo, 730
 Iste, in conspectu omnium, digno
 Cremavit " incendio,
 Et non solum innoxios reddit, si veli[ut], ab insolubili vinculo ^b,
 Verum etiam, rebus propriis redditus,
 Et olim iam fisco mancipalis, |735
 Palatino restaurat officio.
 Per idem tempus,
 Felix Toletanus Eps¹
 Felix urbis regiae Toletanae sedis episcopus,
 Gravitatis ac prudentiae excellentia
 Nimie pollet, et concilia 740
 Satis praeclara,
 Etiam ^c adhuc ^d cum incolomes ^d principes ^e, agit ²

CAPUT VII

30. Era DCCXXXVIII, Romanorum sexagesimus tertius, Absimarus^f imperio coronatur, regnans annis septem, peractis ^g a principio mundi annis VDCCCCV¹

¹
 Gothorum
 Witiza.
 Illius temporibus, in era
 Septingentesima trigesima octava,
 Anno imperii eius primo, 745
 Arabum octogesimo secundo,
 Simulque et tertio incepto,
 Regnante Abdelmelic anno decimo septimo ^d
 Witiza, decrepito iam patre, pariter regnat ^h
 Qui et in era ⁱ trigesima nona ^b, propria mor 750
 Decesso ^k iam patre,
 Florentissime, suprafatos per annos^l, regnum retemptat;
 Atque omnis Spania,
 Gaudio nimio freta,
 Alacriter laetatur. 755
²
 Gundericus
 Tol Eps.
 Per idem tempus,
 Gundericus, urbis regiae Toletanae metropolitanus episcopus ^e,

^a A. cremat. — ^b Sa. et non solum quia... reddit si vellet ab insolubili vinculo, A. et non solum innoxios reddit si vellet ab indissolubili vinculo; S ut Sa; B et non solum quia... reddit si vellet ab insolubili vinculo, F. et non solum innoxios reddit, si vellet ab insolubili, etc — ^c A. et. — ^d A. colomes; S B. F. ambobus — ^e S. B. F. principibus. Versus ille ita mihi restituendus videtur. « Etiam cum incolomes adhuc principes agit » — ^f B. F. Absimarus. — ^g A. om. peractis — ^h A. S. regnant — ⁱ A. eram. — ^k A. deciso — ^l A. annum.

1. Ici se termine le premier fragment de l'antique ms. wisigothique Sa
 2 Vers sans rime — Saint Julien, mort le 6 mars de l'an 690, 13^e année d'Egica, fut remplacé sur le siège de Tolède par Sisbert, déposé le 2 mai 693, sur la demande d'Egica. Félix, élu en sa place, gouverna donc l'Eglise de Tolède de cette année 693, à l'an 698 (ère 636), à laquelle, précisément parce qu'elle fut la dernière de son épiscopat, l'auteur rattache ici l'éloge de Félix. Les actes des conciles célébrés sous la présidence de ce prelat du vivant des deux rois Egica et Witiza, ne sont pas venus jusqu'à nous V. la note XVIII.
 3 Apsimare ou Absimare, qui prit le nom de Tibère, monta sur le trône impérial en 698; il fut détrôné et mis à mort par ordre de Justinien II en 705, son avènement tombe donc en l'an 736 de l'ère espagnole, et sa chute en l'an VDCCCCI de la création du monde. Voir sur cet empereur la *Chronographie* de saint Théophane (p. 246, 247).
 4 Ces dates en années de l'hégire et du califat d'Abdelméléc sont complètement exactes, si on les rattache exclusivement à ce qui précède. L'année 738 de l'ère espagnole répondant à l'an 81 de l'hégire et au 15^e d'Abdelméléc, d'après l'auteur lui-même (VI, 1 et 2), celui-ci n'a pu, à quelques lignes de distance, identifier cette même année 738 avec la 17^e d'Abdelméléc et à la 82^e et 83^e des Arabes. Cette erreur s'atténue ou même disparaît complètement, si nous supposons que, dans la pensée de l'auteur, la première des deux années de l'hégire (81 au lieu de 82), se rapporte à la participation effective de Witiza au gouvernement, mentionnée en premier lieu au vers suivant, et la seconde (82 au

lieu de 83), ainsi que la 17^e année d'Abdelméléc, à la mort d'Egica, dont il est parlé en second lieu sous l'an 739 de l'ère espagnole, 701 de l'ère vulgaire. Je proposerais donc la restitution suivante de ce passage.

Arabum octogesimo primo,
 Simulque et secundo incepto,
 Regnante Abdelmelic anno decimo septimo.

La 17^e année d'Abdelméléc s'ouvrant le 14 avril 701, il s'ensuit qu'Egica, mort très certainement en cette même année (ère 739), n'aurait rendu le dernier soupir qu'après le 14 avril. C'est donc en l'an 700 (ère 738) que Witiza, associé à la couronne des l'ère 736 (a. c. 698), mais sans aucune participation au gouvernement que son père s'était réservé tout entier (c. vi, 2), exerça conjointement avec Egica l'autorité royale (c. vii, 1). Peu de mois après, dans le cours de l'année suivante, Witiza en devint, par la mort de son père, le dépositaire unique (*Ibid.*). Nous avons ainsi les quinze années de règne données à Egica par l'Anonyme (c. vi, v 852) deux incomplètes, la première (ère 725, ann. 687), et la dernière (ère 739, ann 701), et treize complètes (688-700).

5. On lit ici dans les mss. et les éditions de l'Anonyme le très court fragment suivant, venu on ne sait d'où, mais qui certainement est absolument hors de sa place : « Suprafate cladis non ferentes exitum per Spaniam e palatio evagitant Qua decursa (ita A., ali qua de causa) ... »

6. On voit par ce passage que Gundéric occupa le siège de Tolède à partir de l'ère 739 (a. 701).

Sanctimoniae dono illustris habetur,
Et in multis mirabilibus
Auctor^a celebratur.

760

CAPUT VIII

31. Era DCCXLV, Romanorum LXIII^b, qui et LXI^c, Iustinianus, copia et virtute Gazarum auxiliatus, imperio restauratur, regnans iterum annos X, peractis a principio mundi annis VDCCCXV^d.

¹
Arabum
Ulit.

32. Huius temporibus, in era
Supradicta,
Anno imperii eius primo,
Arabum octogesimo nono,
Apud Arabas Ulit regnum retemptat^e
In Spanis^d vero,
Quinto decimo anno^e
Witiza perseverat
In regno.

765

33. Huius temporibus, in era
Septingentesima quadragesima septima^a.
Anno imperii Iustiniani quarto,
Arabum nonagesimo primo^f⁴.
Ulit sceptrum regni Saracenorum, secundum quod exposuerat
Pater eius,
Quatuor^g per annos, belligerando gentes^h, retemptatⁱ.
Iam regno aucto^h, multis honoribus praeditus,
Triumphat per annos novem. Vir totius prudentiae,
Exercitusⁱ in exponendis exercitibus,
Tantum — cum divino esset^m expers favore —
Ut pene omnium gentium,
Sihimet proximarumⁿ,
Virtutem^o confregit^p,
Romanamque, inter omnia, assidua vastatione,
Debilem fecit.
Insulas quoque
Prope ad consumptionem^q adduxit;
Indiae fines vastando edomuit;

770

775

780

785

^a A. auctor, F. auctor. — ^b A. LX — ^c B. qui et sexagesimus fuit primus — ^d A. Ispanis. — ^e A. ob ignoratam signi X^o vim, DCCXVII, B. 751, S. 746, F. 748. — ^f A. ob rationem sup datam, LXI. — ^g A. om. quatuor. — ^h A. gente. — ⁱ Supplendum sensus et homophonia postulant. — ^k Ita F., A. S. B. agente. — ^l S. B. F. om. exercitus. — ^m Ita Ab; deest esset in A. B. S. — ⁿ A. add. que. — ^o S. B. virtute. — ^p Ab. F. confrugerit. — ^q S. consummationem.

1 Justinien II remonta sur le trône en 705 (743 de l'ère espagnole et non 745). Theophane rattache la première année du second empire de ce prince à la dernière année du calife Abdelmélic, mort en octobre 495, et à la première de Walid I^{er}, fils et successeur d'Abdelmélic (*Chronogr.*, p. 249) Justinien II fut détrôné une seconde fois et égorgé vers la fin de décembre de l'an 711 de J.-C., par conséquent en l'an 5907 ou 5911 de la création (*ibid.* 253, 254).

2 Walid I^{er} succédait à son père au mois d'octobre 705. En l'année de l'hégire 89^e et 745 de l'ère espagnole ou 707 de l'ère vulgaire, et par conséquent au mois de décembre de cette dernière année, puisque l'an 89 de l'hégire et 707 de J.-C. n'ont de commun que ce mois, Walid I^{er} était dans le second mois de la troisième année de son califat. En l'année 747 de l'ère espagnole, 709 de l'ère vulgaire et 91^e de l'hégire (du 9 novembre 709 au 29 octobre 710), Walid, comme le dit l'auteur quelques vers plus loin, comptait quatre années pleines de califat, et commençant la cinquième. C'est dans ce même sens qu'il faut entendre l'indication chronologique donnée sur Walid I^{er} par l'Anonyme au paragraphe suivant du présent chapitre. En effet, lorsque sous l'année 749 de l'ère espagnole ou 711 de l'ère vulgaire et 92^e de l'hégire (du 29 octobre 710 au 19 octobre 711), l'Anonyme écrit de Walid qu'il avait le sceptre en main

depuis cinq ans, il parle évidemment de cinq ans révolus et de trois mois au moins de la sixième. Quand donc, quelques lignes plus loin, à propos d'événements accomplis d'après lui-même un an après l'avènement de Rodrigue, auquel se rapportent les dates diverses précédemment données, l'Anonyme nous dit qu'en l'an 750 de l'ère espagnole, ou 712 de l'ère vulgaire et 93 de l'hégire (du 19 octobre 711 au 7 octobre 712) Walid était dans sa sixième année de règne, tandis qu'en réalité, ce prince était dans le troisième mois au moins, et très probablement dans le sixième de la 7^e année de son califat, il se trompe évidemment et doit être corrigé d'après les données que lui-même nous a fournies.

3. Ce chiffre est absolument erroné. En décembre 707, Witiza était dans la huitième année de son règne. L'auteur, d'ailleurs, met lui-même cette erreur en pleine saillie par les dates exactes qu'il nous donne de l'avènement et de la chute de ce prince.

4. L'année arabe 91 coïncide par ses deux premiers mois avec les deux derniers de l'an 747 de l'ère espagnole, 709 de l'ère vulgaire. Or, en cette portion commune des deux ères (décembre 709), Justinien II terminait la cinquième année et inaugurait la sixième de son second règne.

2
Gothorum
Rudericus

Civitates ad irrita inopia^a adduxit,
Castella obsessione afflixit, 790
In Libiae anfractibus,
Omnem Mauritaniam subiugavit¹
In occidentis^b quoque partibus,
Regnum Gothorum antiqua soliditate, pene per CCCL annos, ab era
Quadragesima, 795
Ab exordio et principio^c firmatum,
Apud Spanias vero,
A Liuvigildo,
Pene per^d CXL annos, pacifice usque in eram DCCL^{am} porrectum,
Per ducem sui exercitus, nomine Musa^e, 800
Adgressus edomuit,
Et, regno ablato, vectigales^f fecit¹.
34. Huius temporibus, in era
Septingentesima quadragesima nona,
Anno imperii eius quarto², 805
Arabum nonagesimo secundo³,
Ulti sceptrum regni per quinque annos retinente, Rudericus
Tumultuose regnum, hortante senatu, invadit⁴. Regnat anno^h uno.
Nam, adgregata copia exercitus
Adversus Arabas, una cum Maurisⁱ, a Musa missos, 810
Taric, Abuzara et ceteros^k,
Diu provinciam sibi creditam incursantibus,
Simulque plerasque civitates devastantibus^l,
Anno imperii Iustiniani quinto⁵,
Arabum nonagesimo tertio^m, Ulti sexto⁶, 815
In era septingentesima
Quinquagesima,
Transductunisⁿ promontoriis,
Sese cum eis
Confligendo recepit; 820
Eoque^o praelio,

^a B. F. *irritum inopiam*. — ^b Ab *in occidentis*, S. *occidentibus*. — ^c S. B. F. add *sui*. — ^d A. om *per*. — ^e A. S. *Muse*, ubique. — ^f ita A. Ab S. et recte quidem, nam subintelligitur vox *Gothos*. B. F. corrigendo *vectigale* sed rejicienda prorsus haec emendatio. Qui potuisset auctor haec scribere Regnum Gothorum antiqua soliditate firmatum, regno ablato, vectigale fecit? — ^g A. LXII — ^h S. *annum unum* — ⁱ S. *mauros* — ^k ita S, A. non sibi constans: *missis... et ceteros*, B. F. *missis... ceteris* et pessime quidem, nam *missos*, *ceteros* ad Arabas referuntur, sensus enim est adversus Arabas Taric, Abuzara et ceteros missos cum Mauris, adgregatum fuisse Rudericum exercitum — ^l ita A. et reliqui omnes cum eo, sed legendum videtur *incursantes, devastantes*. — ^m A. LXIII (LXIII) — ⁿ ita A. et Sa. infra, S. *transducti in*, B. *transductis*, F. *transductis* — ^o A. mend. *cosque*.

1 Ab s'approprie toute cette première partie de la notice de Walid I^{er}, moins les quatre derniers vers.

2 Suivant son habitude, l'auteur résume à grands traits le règne entier de Walid I^{er}, à l'occasion des premières années de son califat, se réservant d'y revenir plus tard pour en compléter le récit. Le chroniqueur espagnol et chrétien trace ici, en peu de mots, un portrait de ce calife singulièrement flatteur et qui ne ressemble guères à celui que nous en ont laissé les écrivains arabes postérieurs et, après eux, certains historiens ou biographes modernes. Ceci fait d'autant plus d'honneur à l'impartialité de l'Anonyme, qu'il ne pouvait voir dans Walid qu'un ennemi de son Dieu et de sa patrie. L'Abbréviateur donne de ces dix vers le résumé suivant: « In occidentis quoque partibus regnum Gothorum, antiqua soliditate firmatum apud Spanias, per ducem sui exercitus, nomine Musa, adgressus edomuit, et regno abjecto vectigales fecit. » (E. S., VI, 430). Ab termine sa courte notice sur Walid I^{er} par cette phrase unique, extraite du ch. VIII, § 7 de notre Chronique: « Sic omnia prospere gerens, nono regni anno, praevisis copiis universarum gentium sibi exhibitis, vitae terminum dedit ».

3 Lisez *septimo*, c'est en effet à la septième et non à la quatrième année de Justinien II que répond l'an 749 de l'ère espagnole, 92^e de l'hégire (du 29 octobre 740 au 19 octobre 741), et 711 de l'ère vulgaire.

4 Don Eduardo de Hinojosa, professeur à l'école de diplomatique, cité et suivi par mon savant ami Don Aureliano Fernandez Guerra (*Caída y Ruina del imperio visigótico*, p. 201) propose de changer dans cette phrase de l'Anonyme,

hortante senatu en *obstante senatu*, de façon à faire dire à l'auteur que Rodrigue s'empara à main armée de la royauté malgré le sénat. Cette correction que rien ne motive est inadmissible. 1^o Elle est contraire à la leçon donnée par tous les mss. qu'ont eus entre les mains Rodrigue de Tolède, Sandoval, Mariana, Berganza et Florez, et par celui de l'Arsenal. 2^o L'accepter serait se mettre en désaccord avec toutes les anciennes traditions recueillies par Alphonse III (« Rudericus a Gothis eligitur »), le moine de Silos (« Rudericus consilio magnatorum in regnum successerat »), l'*Akhbar madym* (p. 19 de la trad. esp.), etc., etc. 3^o si Rodrigue se fût emparé de la royauté à main armée et malgré le sénat, l'auteur aurait écrit *tyrannice* ou *per tyrannidem*, expression dont il s'est toujours servi en pareille occasion (Cf. supr. cap. I, v. 232, II, v. 308). Avant lui tous les chroniqueurs hispano-latins, Jean de Valclara (a. 579, 582, 584, 585, 589), Isidore de Séville (sub era 587, 592, 606, 624, 639), S. Julien de Tolède (*Hist. Wambae*, n. 6, 7, 8, etc.) et les actes des conciles n'en employaient pas d'autre pour désigner l'usurpation armée de la royauté. Quant à l'adverbe *tumultuose*, il signifie simplement que Rodrigue dut conquérir à la pointe de l'épée, la royauté que l'élection du sénat lui avait conférée, mais qu'un parti puissant lui disputait. Voir la note XIX.

5 En l'année 750 de l'ère espagnole, 712 de l'ère vulgaire et 93 de l'hégire (du 19 octobre 711 au 7 octobre 712), Justinien II, égorgé à la fin de décembre 711, était remplacé sur le trône de Byzance par Philppique.

6 A la même époque Walid I^{er} était dans la septième année de son califat. Voir supra p. 22, note 2.

	Fugato omni exercitu, <i>vel</i> ^a qui cum eo Emulanter, fraudulenterque, ob ambitionem regni advenerant, cecidit. Sicque regnum simul ^b cum patria, male, Cum emulorum internicione ^c , Amisit, Peragente Ulit Anno sexto ^d .	823
³ <i>Sindereus</i> <i>Ep̄s Toletanus</i>	35. Per idem tempus Divae memoriae Sindereus ^d , Urbis regiae metropolitanus episcopus, Sanctimoniae ^e studio claret, atque longaevos Et merito honorabiles viros, Quos in suprafatam sibi commissam ecclesiam ^f Reperit, non secundum scientiam, Zelo ^g sanctitatis Stimulat, Atque, instinctu iam dicti Witizani principis, Eos, sub eius tempore, convexare non cessat ^h Qui, et post modicum, incursus Arabum expavescens, Non ut pastor, sed ut mercenarius, Christi oves contra decreta maiorum deserens, Romanae patriae sese adnectat ^h ⁱ	830
	Huius temporibus, in era Septingentesima quadragesima nona, Anno imperii eius quarto, Arabum nonagesimo secundo ⁱ , Ulit quinto, Dum per supranominatos missos ^k Spania vastaretur, Et nimium, non solum hostili, verum etiam intestino furore, Confligeretur, Musa et ipse Vel ^l miserrimam ^m adiens per Gaditanum fretum — Columnas Herculis portendentes ⁿ , Et, quasi tomi ^o indicio, porti ^p aditum Demonstrantes, Vel, claves in manu, transitum	835
⁴ <i>Musa Spaniam</i> <i>invadit.</i>		840
		850
		855

^a A. S. B. F. *exercitu qui* — ^b A. S. B. *simulque cum*. — ^c B. F. *internicione* — ^d A. *sindereus*. — ^e A. *sanctimonio*. — ^f S. B. F. *suprafata... ecclesia*. — ^g A. *et zelo*. — ^h S. *adventat*, B. *in Romanorum patrum. adventat*; F. *Romanorum. adventat*. — ⁱ A. ob rationem supr. datam, LXII. — ^k S. *a supranominatis missis*. — ^l A. et reliqui *ut*, in archetypo scriptum fuisse *ut* (= vel = et), vix dubito — ^m A. *miserrimam*, confusione facta a visigothicae cum *u*, F. *miserrimum gentem*, sed rejiciendum omnino hoc additamentum Sensus enim est, *miserrimam adiens* scilicet *Spaniam* de qua paulo supra actum est. — ⁿ B. F. *portendentes*, S. *prot.* — ^o ita A. S. B. *tomi* = *dugiti* (Cf. Dozy, *Recherch.*, II, xcii, not. 3); F. *fumi*. — ^p B. F. *portus*.

1. L'Anonyme ne laisse ici aucun doute sur le sort final de Rodrigue. Tandis que son armée prend la fuite, à l'exemple et à l'instigation des misérables qui n'avaient accompagné leur roi que pour le trahir et le perdre, dans l'espoir de recueillir son héritage, lui ne fut pas, il tombe en brave sur le champ de bataille « fugato omni exercitu. cecidit. » Un des copistes et abrégiateurs de l'Anonyme, dont Mariana transcrivait les paroles en marge de sa copie de Ab., l'avait bien ainsi compris. Voici en effet comme il s'exprime dans le passage cité « Era 749, Rudericus furum magis quam virtute Gothorum invadit regnum anno uno. Nam adgregata copia exercituum adversus arabes diu sibi provinciam creditam incursione vastantes adgreditur, atque tali conflictu et praelio moritur. » (E. S., VI, 430, n. 43) L'ignorance où l'on était là-dessus aux Asturies, vers les dernières années du ix^e siècle (« De Ruderico regi nulli cognita manet causa interitus ejus. » Adef. III, *Chron.*, c. 9, reproduit dans la chronique d'Albelda n. 164, al. 78), et chez les Arabes du siècle suivant (*Akhbar madym.*, p. 22), ne saurait infirmer en aucune façon le témoignage formel de l'Anonyme contemporain. Sur Rodrigue et son règne voir les notes XXI, XXII

2. D'après notre auteur, 1^o Sindérède occupait le siège de Tolède en 711 et 712, c'est-à-dire dans les derniers mois du règne de Witiza et durant tout le règne de Rodrigue, c'est ce qui ressort très clairement de l'expression *per idem tempus* rattachant l'épiscopat de Sindereus aux années dont l'auteur a résumé les événements dans le paragraphe précédent, et qui sont précisément celles dont je viens de parler; 2^o tant que vécut le premier de ces rois, Sindé-

rède, d'accord avec ce prince et à son instigation, ne cessa de molester quelques vénérables membres de son clergé; 3^o l'épouvante qu'il prit à l'approche des Arabes victorieux fut la seule cause de la fuite de ce prélat et du lâche abandon dans lequel il laissa son église et son troupeau. Sindérède ne fut donc jamais chassé de son siège ni par Witiza, ni par Rodrigue, ni par Oppas lui-même. L'intrusion sacrilège de ce frère de Witiza sur le siège primatial de Tolède, par ordre de l'avant-dernier roi visigoth, doit par conséquent être tenue pour une fable indigne de toute créance. Elle n'appartenait pas encore à la légende d'Oppas, au temps d'Alphonse III. On en avait fait déjà à cette époque un évêque, mais de Séville et non de Tolède. Cette légende, comme celle de Witiza lui-même, n'est au reste qu'un tissu de grossières contradictions et d'anachronismes ridicules, contradictions et anachronismes qui sautent aux yeux de quiconque lit par ordre chronologique les historiens qui l'ont adoptée en tout ou en partie. Cf. Adef. III, *Chron.*, c. 10, Mon. sil., *Chron.*, III, 21; Luc. Tud., *Chron.*, *mundi*, p. 69, Ruder. Tol. de *Reb. Hisp.* III, 17, et enfin les catalogues des évêques de Tolède cités par Florez (E. S., V, p. 320, 321).

3. Sous le nom de *Romana* ou *Romania Patria* l'auteur désigne ici et ailleurs l'empire romain de Constantinople, ou les villes et les provinces données aux empereurs d'Orient. Cf. I, 17, VIII, 1, 9; IX, 1, XII, 3. C'est donc dans les possessions des Césars de Byzance que se réfugia d'abord Sindérède. On le retrouve plus tard à Rome, où il siège dans un concile. Cf. Florez, E. S., V, p. 321.

Spaniae presagantes,
 Vel reserantes,
 Iam olim male direptam
 Et omnino impie adgressam 860
 Perditans,
 Penetrat^a, atque Toletum^a,
 Urbem regiam, usque irrumpendo,
 Adiacentes regiones pace fraudifica male diverberans,
 Nonnullos seniores, 865
 Vel^b nobiles viros^c, quicumque^c remanserant, a Toletum fugam arripientes^d,
 Per Oppam filium regis Egicae, gladio patibuli iugulat^e
 Et, per eius occasionem, cunctos ense detruncat^f.
 Sicque non solum ulteriorem^g Spaniam,
 Sed etiam citeriorem^g, 870
 Usque ultra Caesaraugustam,
 Antiquissimam et florentissimam civitatem,
 Dudum^h iudicio Dei patenterⁱ apertam,
 Gladio, fame et captivitate depopulat^h,
 Civitates decoras igne concremando precipitat, 875
 Seniores et potentes saeculiⁱ cruci adiudicat,
 Iuvenes atque lactentes pugionibus trucidat,
 Sicque, dum tali timore^m cunctos stimulat,
 Pacem nonnullae civitates, quae residuae erant,
 Iam coactae proclamitant^k 880
 Atque suadendo et irridendo, astuⁿ quodam, nec mora, petita condonat^o
 Sed, ubi impetrata, territi metu recalcitrant.
 Ad montana, tempti^p, iterum effugientes, fame
 Et diversa morte
 Periclitant^q 885
 Atque in eadem infelici Spania^r,
 Cordoba^r, in sede dudum patricia,
 Quae semper extitit, prae caeteras civitates adiacentes^t, opulentissima,
 Et regno Wisigotorum^u primitivas inferebat delicias, regnum efferum collocant^v.
 37. Quis enim narrare queat tanta pericula? 890
 Quis dinumerare tam importuna naufragia?

Spaniae
 Lamentatio

^a B. F. Toletum — ^b A et reliqui omnes seniores, nobiles etc — ^c A qui ubicumque, B. F. qui utcumque. — ^d Ita legendum cum Dozy, A et reliqui arripientem. — ^e Eo modo restituendus mihi visus est textus hoc in loco mire perturbatus, A et reliqui .. remanserant per Oppam filium Egicae regis a Toletum fugam arripientem gladio, etc — ^f A anteriorem — ^g A posteriorem — ^h S. B. F. dudum iam. — ⁱ S. patenter. — ^k S. F. depopulatur. — ^l A. potentes Hispania miserabili cruci, etc — ^m S. B. F. terrore — ⁿ A astutia. — ^o Ita legendum omnino videtur, A B. condonant, S. condegnant; F. ex Mariana astu quodam fallit, nec mora condonant, C. nec mora, nec petita. Sed ubi, etc — ^p B. tenti — ^q S. B. F. periclitantur. — ^r A. S. eadem infelicem Hispaniam — ^s A Corduba; B. Corduba, S. Cordoba, F. Cordubae. — ^t S. B. F. caeteris civitatibus adiacentibus — ^u A Ubisegethorum, mutata secunda littera wisigothica v in b.

1. L'Anonyme nous apprend ici que Mousà entra en Espagne, lorsque ce malheureux pays était livré en proie à la guerre étrangère, celle que lui faisaient Taric, Abou-zara et les autres lieutenants du gouverneur d'Afrique, et à la guerre civile, c'est-à-dire en 711. Mais à quel moment de cette année? Au mois de juillet c'est ce qui ressort de ce que l'auteur affirme plus loin, à savoir que Mousà quitta l'Espagne, sur l'ordre du Calife, dans les premiers jours du mois de novembre 712. Cf. infra § 6, texte et note 1.

2. Les seniores de ce passage de la Chronique ne font pas double emploi avec les nobiles vni mentionnés à la suite. Sous les rois Goths de Tolède, le titre de senior revenait de droit aux ducs, comtes et autres grands fonctionnaires de la cour et de l'État. Les nobles qui ne remplissaient aucune charge importante constituaient la classe des nobiles viri. Dix vers plus loin reparait sous une forme légèrement modifiée cette distinction des seigneurs et des simples nobles (seniores et potentes saeculi).

3. Sur Oppas, son histoire et sa légende, voir les notes consacrées aux rois Witiza et Rodrigue. Voir aussi p. 24, note 2.

4. Par une singulière distraction, M. Dozy, dans son *Histoire des Musulmans d'Espagne* (II, 38), applique aux villes détruites et brûlées par Mousà ce que l'Anonyme dit ici des villes échappées à la ruine générale. Celui-ci parle de quelques cités restées seules debout (nonnullae civitates quae residuae erant), M. Dozy affirme, lui, que les Musulmans brûlèrent quelques villes.

5. Le passage qu'on vient de lire a été écrit en 751. A cette époque, les chrétiens qui, après une première fuite aux montagnes, y avaient de nouveau cherché un refuge contre les dangers que leur créait la mauvaise foi de Mousa, bravaient encore, dans l'asile qui abritait leur indépendance, les angoisses de la faim et les périls de mort. C'est en effet, au présent (*periclitantur*) et non au passé (*periclitaverunt*) que l'auteur parle de ces vaillants hommes. Je ne vois donc pas sur quel fondement mon savant ami don Aureliano Fernandez Guerra (*Cantu*, p. 29), accorde à Mousà l'honneur d'avoir détruit par la faim et différents genres de mort, en 712, des gens qui vivaient encore quarante-deux ans plus tard. Il me paraît plus naturel de voir dans ces chrétiens échappés aux premières calamités de l'invasion, ceux qui, plus tard, attaqués au sein de leurs montagnes asturiennes par l'émir Abdalmelch, l'en chassèrent honteusement (infra XII, 14), c'est-à-dire Pelage et ses hardis compagnons, déjà vainqueurs une première fois des Musulmans dans la vallée de Covadonga (*Adel. III Chron.* 8, al. 10).

6. Cordoue devint capitale de l'Espagne arabe sous Alaor, successeur d'Abdilaiz, fils de Mousà. C'est ce que je crois pouvoir conclure de ce passage de l'Anonyme (c. x, 1) : « Alaor supra jam dictus patriciam Cordobam obseditans (lis. *inseditans*), Sarracenorum disponendo regnum retemplat, » dont le sens me paraît être : Alaor, établissant sa résidence à Cordoue, y gouverne l'Espagne arabe qu'il a organisée.

	Nam si omnia membra. Verterentur in linguas ^a , Omnino nequaquam Spaniae ruinas. Vel eius tot, tantaque mala Dicere poterit humana natura. Sed ut ^b in brevi cuncta Legenti remotem ^c pagella ^d , Relictis saeculi innumerabilibus, Ab Adam usque nunc, cladibus, Quas infinitis regionibus Et civitatibus ^e Crudelis intulit Mundus iste immundus ^f , Quidquid historialiter capta Troia pertulit ; Quidquid Hierosolima, Praedicta per prophetarum eloquia, Baiulavit, Quidquid Babylonia Per scripturarum eloquia Sustulit ; Quidquid postremo Roma, Apostolorum nobilitate decorata, Martyrialiter ^g confecit, Omnia et tot ^h Spania, quondam deliciosa, Et nunc misera effecta, Tam in honore quam et in ⁱ dedecore experivit ^k	895
	38. Nam, in era Septingentesima quinquagesima, Anno imperii eius sexto, Arabum nonagesimo quarto ^l , Muza, completis ^m quindecim mensibus, Ad principum iussa ⁿ praemonitus, Abdilaziz filium ^o Linquens in locum ^p , Lectis Spaniae semoribus Qui evaserant gladio ^q , Cum auro Argentove, trapezitarum studio Comprobato ^r , Vel insignium ornamentorum, Atque pretiosorum lapidum, Margaritarum, Et unionum — Quo ardere solet ambitio matronarum ^s — Congerie, Simulque Spaniae Cuncta rerum specie ^t	900 905 910 915 920 925 930 935

^a A et B, *linguam*. — ^b A, *ubi*. — ^c B, *enotem*. — ^d S, et B, *pagella*. — ^e S, B, F, *quos per infinitas regiones et civitates*. — ^f S, *mundus iste immundus*; F, *mundo hostis immundus*. — ^g A, *mirabiliter*; S, *martyrio aliter*. — ^h S, *et tot ul.* — ⁱ S, B, F, *quam etiam in*. — ^k Ita legendum suadet mendosa lectio A, *experunt*. B, F, *experta fuit*, S, *experta est*. — ^l A : 804. — ^m S, B, F, *expletis*. — ⁿ S, B, F, *a principis jussu*. — ^o S, *Abdolacim filium*; B, F, *Abdallaziz*. — ^p F, *gladium*. — ^q Dozy leg. proponit *Comparato*. — ^r Ita leg. omnino videtur, A, *cunctorum superfluo*; S, *cunctos superfluo*; B, *cuncta superfluo*; F, *cunctis spolus*.

¹ Mousà quittant l'Espagne dans l'un des trois mois communs à l'an 750 de l'ère espagnole, 712 de J.-C. et à la 94^e année de l'hégire (7 octobre 712 - 25 septembre 713); c'est-à-dire du 7 octobre au 31 décembre 712. A cette première donnée que l'Anonyme nous fournit ici, il en joint plus loin une autre qui nous permet de déterminer à peu de jours près le moment du départ de Mousà. L'auteur, en effet, au dernier paragraphe du présent chapitre, nous

apprend que Abdelaziz, fils et successeur de Mousà, fut assassiné dans les premiers jours de novembre 715, après trois ans d'émirat. Il avait donc pris possession de cette charge dans les premiers jours de novembre 712, et c'est par conséquent à cette époque qu'il faut fixer la sortie de Mousà de la Péninsule.
² Ce vers est tiré presque mot pour mot des *Etymologies* de saint Isidore (XIV, m, 7).

	Quae longum est scribere, Adunata ^a , Ulit regis, repatriando, Sese praesentat obtutibus, Anno regni eius extremo ^a . Quem et Dei nutu iratum reperit repedando ^b , Et male de conspectu principis cervice tenus Eicitur pompizando ^c	940
7 <i>Gesta Musae ultima</i>	40. Supradictus ^d Ulit Amiraluminum ^d , praevisis copiis universarum gentium Nec non et munera ^e Spaniae, una ^f Cum puellarum decoritate sibi exhibita, Et in oculis eius pervalida fama Parvipensa, Dum eum Tormentis plectendum Morti adjudicat, Impetratu pro eo praesulum vel optimatum, Quibus multa ^g , ex illis affluentissimis ^h divitis, bona obtulerat, Mille millia et decies centena millia solidorum Numero damnans, Ulit vitae terminum dando, e saeculo migrat. Quod ille — consilio nobilissimi viri Urbani, Africanæ regionis, sub dogma ⁱ catholicae fidei exorti, Qui cum eo cunctas Spaniae adventaverat patrias ^j , Accepto, — complendum pro nihilo exoptat. Atque, pro multa opulentia, parum Impositum onus ^k existimat; Sicque, fideiussores dando, per suos libertos congeriem nummorum ^l dinumerat, Atque mira velocitate, Impositum pondus exoptat ^m . Sicque, successoris tempore, Fisco assignat ⁿ .	945 950 955 960
8 <i>Gothorum Theudimer Athanaildus</i>	38 (contin.) . . Nomine Theudimer ^o , qui in Spaniae partes ^o Non modicas Arabum ^p intulerat neces,	970

^a A. S. *adunato*; B. F. *adunatis*. — ^b B. om. *repedando*. — ^c S. B. *supradicta*. — ^d S. *praemissis*. — ^e B. *muneribus*. — ^f F. om. *una*. — ^g A. S. *quorum multa*. — ^h A. *abluentissimis*. — ⁱ A. *migravit*. — ^j A. om. *onus*. — ^k A. S. *nummorum*. — ^l S. F. *exuclat*. — ^m A. *Theudimer*. — ⁿ S. F. *partibus*. — ^p Dozy (I, 6), *Arabibus*; sed retinenda lect. A., grammaticè optima, *intulerat*, scilicet *neces arabum in*, etc.

1. Partant de ce fait incontestable, qu'aujourd'hui les monnaies d'or des rois goths de Tolède sont d'une extrême rareté, on a récemment soutenu que sous ces rois la monnaie d'or à leur effigie n'a été frappée qu'en très petite quantité, moins comme monnaie, que comme médailles commémoratives (Fernandez-Guerra, *Caida*, p. 52). Que ces princes aient très souvent frappé leur monnaie d'or à cette double fin, c'est ce dont les raisons alléguées ne permettent guères de douter, mais que ces mêmes monnaies n'aient été émises sous leur règne qu'en très petite quantité, c'est ce que la prodigieuse richesse de l'Espagne sous la domination de ces rois rend très invraisemblable, et ce que ne démontre en aucune façon la rareté actuelle de ces monnaies d'or. Cette rareté s'explique en effet tout naturellement : 1° par l'immense quantité de numéraire transporté d'Espagne à Damas par Mousâ et déposé aux pieds du calife Walid par le conquérant, ou garde par lui en quantité au moins égale dans ses propres coffres, 2° par l'empressement que durent mettre les emirs, les sultans et les califes de Cordoue à retirer de la circulation et à refondre ces monnaies qui, par l'effigie humaine qu'elles portaient, blessaient au plus haut degré leur fanatisme religieux.

2. La dernière année de Walid I^{er}, mort d'après notre auteur (§ 9) dans l'un des mois communs à l'an 752 de l'ère espagnole (714 de l'ère vulgaire) et à l'an 96° de l'Hégire (16 septembre 714 - 4 septembre 715), s'ouvrit au plus tôt le 17 septembre de l'an 713.

3. Dans le ms. A et dans toutes les éditions de l'Anonyme de Cordoue, on lit ici un long fragment sur Theudimer et son fils Athanailde. Ce fragment remplit dans F. la dernière partie du paragraphe 38°, et tout le paragraphe suivant. Il y est évidemment hors de sa place, coupant en deux le récit des dernières aventures de Mousâ à la cour des califes. Je l'ai en conséquence rejeté à la fin de ce récit (inf. § 8).

4. S'il fallait s'en rapporter au ms. A. et aux éditions, l'auteur aurait donné

dans son texte l'explication suivante de cette expression : « Quod idioma regni, in lingua eorum resonat omnia prospera (al. *prospera*) gerens. » Mais comme l'a très bien remarqué le savant et regretté M. Dozy (R. I, 8), cette explication suppose dans l'auteur une ignorance trop grossière de la langue des conquérants de l'Espagne, au milieu desquels il vivait depuis trente ou quarante ans au moins, pour être acceptée comme authentique. J'ajoute que le rythme et la rime protestent également contre le maintien, dans ce passage, de cette glose parfaitement inepte.

5. Qu'était cet Urbain que l'Anonyme nous montre ici attaché à la personne de Mousâ, le suivant dans sa marche victorieuse à travers les provinces d'Espagne et jusqu'à la cour de Damas? Un très haut personnage certainement, comme l'indique le titre de *nobilissime* que lui donne l'auteur. Nous savons en outre qu'il était Africain de naissance (*Urbani, africanæ regionis*), et né dans le sein de l'Eglise catholique (*exorti sub dogma F. C.*). On peut compléter ces premières données fournies par l'Anonyme à l'aide d'une conjecture que le titre donne à ce personnage rend assez vraisemblable. Urbain aura gouverné au nom des empereurs de Constantinople les derniers débris des possessions byzantines dans la Tingitane jusqu'à l'invasion de cette province par Mousâ. Se voyant alors sans espoir de secours du côté de l'Orient, et dans l'impossibilité de résister longtemps par ses propres forces au conquérant arabe, Urbain aura conclu avec lui un traité dans le genre de celui que, moins de dix années après, le goth espagnol Theudimer devait obtenir d'Abdelaziz. Il sera devenu ainsi un des clients les plus honorés de Mousâ et des plus fidèles à la fortune bonne ou mauvaise de ce vaillant capitaine. Quant au comte Julien, avec lequel M. Dozy a voulu identifier le nobilissime Urbain, je renvoie l'examen critique de sa légende à la fin du présent volume.

6. Sur Mousâ voir la note XXIII.

Et, du exagitalos ^a, pacem cum eis foederat habendam ^b.
 Sed et iam ^c, sub Egicam et Witizam ^d,
 Gothorum reges ^e,
 In Graecos ^f, qui aequorei, navalique ^g descenderant sua in patria, 973
 De palma victoriae triumphaverat ^h. Nam et multa ei dignitas
 Et honor ^h refertur; nec non et a christianis orientalibus perquisitus, tanta
 In eo inventa ⁱ verae fidei constantia,
 Ut omnes Deo laudes referrent non modicas
 Fuit enim ^k Scripturarum amator, 980
 Eloquentia ^l mirificus,
 In praeliis expeditus,
 Qui ^m apud Amiralimum prudentior
 Inter caeteros inventus,
 Utiliter est honoratus; 983
 Et pactum, quod dudum
 Ab ⁿ Abdilaziz ^o acceperat, firmiter ab eo reparatur
 Sicque haecenus permanet stabilitum ^p,
 Ut nullatenus a successoribus Arabum
 Tantae vis ^q proligationis ^r solvatur, 990
 Et sic ad Spaniam remeat gaudibundus ^s
 39. Athanaïldus,
 Post mortem ipsius,
 Multi honoris
 Ac magnitudinis 993
 Habetur, erat enim omnium ^t
 Opulentissimus Dominus
 Et in ipsis ^u nimium
 Pecuniae dispensator. Sed, post modicum,
 Aloozam ^v rex Spaniam aggrediens, nescio quo furore arreptus, 1000
 Non modicas iniurias in eum intulit,
 Et in ^w ter novies millia solidorum damnavit.
 Quo audito ^x, exercitus,
 Qui cum duce Belgi advenerant,
 Sub spatio fere trium dierum omnia pariant ^y, 1003
 Et citius ad Aloozam ^z, cognomento Abbucatar ^{aa}, gratiam ^{bb} revocant,
 Diversisque ^{cc} munificationibus remunerando, sublimant ^{dd}
 41. [Huius temporibus, in era
 Septingentesima quinquagesima secunda] ^{dd}

10
Arabum
Suleman

^a A S *exagitalos*; B. F. *exagitalis*. — ^b A. *habendus*, S. *habendus*, forte auctor hic *habendus* active sumpsit, eo sensu: « habendus (= *habiturus*) pacem, foederat cum eis — ^c F. S. *sed etiam*. — ^d Ita A S, B. F. *Egicu... Witiza*. — ^e A et reliqui: *regibus*. — ^f S. *in graecis* (ex Typoth oscitantia, *ingressis*). — ^g Ita A. S; B. F. *aequoreo navalique*, sed retinenda lect. A. *Navalis*, auctore ita iubente, de tertia declinatione ad secundam transit, *Navalique* non in ablativo et singulari casu hic ponitur, sed in nominativo plurali — ^h *Deest honor* in B. — ⁱ S. *in eum inventa esset*; F. ex M. interpolatum textum exhibet eo modo *perquisitus laudatur, cum tanta in eo inventa esset* — ^k B. *autem* — ^l S. *eloquentiae*. — ^m S. B. F. *qui et*. — ⁿ Ab deest in A — ^o Ita A hic; infra *Abdelaziz*; S. *Abdillaziz*, B. F. *Abdallaziz* — ^p A. S. F. *stabilitus*. — ^q A. S. B. *vim*. — ^r B. *perligationis*. — ^s S. F. *in omnibus op.*; B. *op. in omnibus*. — ^t B. *ipsius*. — ^u B. F. *Alloozam*. — ^v S. B. *om in*. — ^w A. *multis* — ^x Ita S., B. *parant* (purum putum mendum typogr.), A. F. *parant* — ^y A. *ut Loozam* — ^{aa} S. F. *Abulchatar*, B. *Abulatar*. — ^{bb} S. B. *gratia*. — ^{cc} A. *diversumque* — ^{dd} hos duos versus omittunt A. et S.

1. Rien dans les historiens grecs de cette époque ne dément ou ne confirme le récit de cette descente des Byzantins sur les côtes de la province d'Orhuela aux derniers jours du vi^e siècle. Ce silence n'autorise toutefois en aucune façon à rejeter le témoignage rendu à cet événement par notre chroniqueur, contemporain de Theudimer et de son fils. L'annotateur espagnol de l'*Histoire du P. Mariana* (II, p. 381, not. E. h. in-f^o de Valence), change dans cette phrase de notre chronique les Grecs en Arabes, vaincus une première fois sous Egica et Witiza par Theudimer. Mais s'il est facile de se livrer à d'aussi gratuites conjectures, il l'est beaucoup moins de les faire accepter par la critique sérieuse.

2. Quel est celui des successeurs d'Abdelaziz en Espagne, qui, en violant le traité conclu par celui-ci avec Theudimer, força le noble Wisigoth à faire appel à la justice du calife de Damas? C'est ce qu'il est impossible de déterminer avec quelque certitude. Ce qu'on peut affirmer en cette matière, c'est que ceci se passait avant le second émirat d'Abdalméhic et l'entrée de Balj et des

siens en Espagne (a. 743). Car à cette époque Athanaïde avait certainement succédé à son père.

3. Abbucatar (Abou-l-Khattâr) fut envoyé en Espagne par le gouverneur d'Afrique, la première et unique année d'Alulit le Beau (*al Walid II*), c'est-à-dire dans les premiers mois de l'an 743, peu après, nous dit l'auteur, qu'Athanaïde eût succédé à son père Theudimer dans sa principauté d'Orhuela. Cette expression peu après (*post modicum*) sous la plume de l'Anonyme, signifie un intervalle de temps égal à un an ou dix-huit mois au plus, comme on l'a vu précédemment, lorsqu'à propos du primat Sindérède persécutant quelques prêtres de sa ville épiscopale jusqu'à la fin du règne de Witiza, l'auteur ajoute que peu après (*post modicum*), c'est-à-dire après l'année de règne de Rodrigue, Sindérède s'enfuit lâchement de la Péninsule par crainte des Arabes envahisseurs. Athanaïde aurait donc remplacé son père au plus tard dans les premiers mois de l'an 742.

Anno imperii Iustiniani ^a octavo ¹, 1010
 Arabum nonagesimo sexto ^b,
 Uhl mortuo,
 Suleman, sanguine frater, honorifice,
 Secundum expositum patris ^c, succedit in regno,
 Regnans annos tres ². Hic infestus Romaniae, 1015
 Fratrem, non de simili ^d matre
 Progenitum,
 Muzzilima nomine,
 Cum centum millia ^e armatorum,
 Ad delendam Romaniam mittit. 1020
 Hic Asiam ^f bello impetitam ^f,
 Gladio simul cum igne finivit,
 Seductione ^g deceptam.
 Deinde, Constantinopolim properans, dum periclitari se diversis necessitatibus Muzzilima prospicit ^h,
 Alterius principis ⁱ iussu ⁱ, non nimium feliciter repedavit ^h. 1025
 42. Per idem tempus, in era
 Septingentesima quinquagesima tertia,
 Anno imperii eius nono,
 Arabum nonagesimo septimo ^k,
 Abdellaziz ^l omnem Spaniam, per annos tres ^m, sub censuario ⁿ iugo pacificans, 1030
 Ispalim, cum divitiis ^o et honorum fascibus, cum reginam Spaniae in coniugio copulatam ^p, vel ^q filias
 Regum et principum, pellicatas
 Et imprudenter ^r distractas ^s,
 Aestuaret, seditione suorum facta, orationi instans,
 Ob consilium ^t Aiub occiditur atque, eo 1035
 Spaniam retinente ^u mense impleto,
 Alaor in regno Esperiae per principalia iussa succedit ^v; cui de morte Abdillaziz
 Ita edicatur, ut, quasi consilio Egilonis reginae, coniugis
 Quondam Ruderici regis,
 Quam sibi sociaverat, iugum arabicum ex sua cervice 1040
 Conaret evertere ^v

10
 Spania
 Abdellaziz

^a A. *ejus Iustini*. — ^b A. LXVI, ob rationem saep. dat. — ^c Ita Ab, A B F. *fratris*, S. *fratri*. — ^d A. S. *disimili*. — ^e B. F. *millibus*. — ^f Ita Ab; A. et reliqui *impeditam*. — ^g Ita iterum Ab.; reliqui om. *seductione*. — ^h S B *praespicit*, Ab *prospiciens*. — ⁱ S. *iussis*. — ^k A. LXVII (LXVII). — ^l Ita A, S *Abdellaziz*; B. F. *Abdallaziz*, Dozy. *Abdalaziz*. — ^m B F. *tres annos*. — ⁿ A. *censurio*. — ^o A S *cum Ispalim divitis*; B F *cum Hyspali divitis*. — ^p S. *cum regina... copullatam*, F. *cum regina... copulata*. — ^q F. om. *vel*. — ^r B *impudenter*. — ^s S *consilia*, F. *conculho*. — ^t F *renitente*. — ^u B. S F. *conaretur*. — ^v B. F. *avertere*.

1 En l'an 752 de l'ère espagnole (714 de J.-C.) et 96 de l'hégire, il y avait près de trois ans que Justinien II, égorgé en décembre 711, avait été remplacé sur le trône impérial, d'abord par Philippique (décembre 711-juin 713), puis par Anastase II Artemius, inauguré le 4 juin 713. Voir sur la mort de Justinien II et sur celle de son successeur Philippique, la *Chronographie* de saint Théophane, p. 251-254 et 255.

2 Les écrivains arabes placent en février 715 la mort de Walid I^{er} et l'avènement de Solaimân son frère. Mais il n'y a aucune raison plausible de préférer leur témoignage à celui de l'Anonyme, qui inscrit ce double événement sous la date de l'an 714 de l'ère vulgaire et 96 de l'hégire (c'est-à-dire du 16 septembre au 31 décembre 714). Voir sur Walid, Mousâ et Solaimân, Dozy, *Hist.*, t. I, p. 215.

3. Florez substitue à ces premiers mots de l'Anonyme la phrase suivante : « Hic Pergamum antiquissimam et florentissimam Asiae civitatem bello, etc. », empruntée à l'Abbréviateur. Il oublie que celui-ci a fondé en un seul paragraphe, le neuvième du présent chapitre et le premier du chapitre suivant, et que dans ce dernier, l'Anonyme a mentionné la ruine de Pergame dont par conséquent il n'a pu vouloir parler ici. Ab môle aux emprunts faits à l'Anonyme des renseignements puisés ailleurs et présente le tout en cette façon : « Qui mox fines Asiae attingendo pervenit, Pergamum antiquissimam et florentissimam Asiae civitatem bello impetitam, seductione deceptam, igne, gladioque finivit. Reliquos exercitus partiri censuit, atque ex hinc urbem regiam properans obsidione biennio cinxit, et nihil proficiens, sed potius periclitari se quam pericula inferre prospiciens, fame, ferroque et inopia coactus, ad propria, alterius jam principis jussu, non nimium feliciter repedavit. Zoleiman vero praenominatus princeps, triennio prope peracto, apud provinciam Antiochenam morans, mortuus est » (n. 47).

4. Sur ce premier siège de Constantinople par Moshim (Muzzehma), la dernière année de Solaimân, siège levé avec la permission du successeur de

Solaiman, le calife Omar II, la seconde année de Léon l'Isaurien, le 15 août 718, on peut lire Théophane (*Chronogr.*, p. 263, C — 266, A).

5. Voici, d'après ce même Théophane, la série chronologique des campagnes de Moshim (Theoph. *Musalmas*) : La première eut lieu la IV^e année du second empire de Justinien II et la IV^e de Walid I^{er}, l'an 90 de l'hégire et 709 de l'ère vulgaire (*Chron.* 251). Dans le cours de cette expédition Moshim assiégea Thyane et, après avoir battu les troupes byzantines envoyées au secours de cette place, la contraignit à se rendre. En 712, VII^e année de Walid et II^e de Philippique, il entreprit sa seconde expédition, qui eut pour objectif la province du Pont, où le général musulman prit Amasée ainsi que les villes et bourgades environnantes. (*Ibid.*, p. 254.) En 714, IX^e année de Walid et I^{re} d'Anastase II, troisième expédition de Moshim en Galatie qui fut mise à feu et à sang. (*Ibid.*, p. 256.) Enfin, une quatrième campagne, celle dont parle l'Anonyme en ce chapitre, commencée par le siège de Constantinople, amena la ruine de Pergame. Elle eut lieu la II^e année de Solaimân, la I^{re} de Théodose III, 97 et 98^e de l'hégire et 716 de l'ère vulgaire (*Ibid.*, 258-260).

6 C'est en l'année 753 de l'ère espagnole, 715 de l'ère vulgaire et 97^e de l'hégire (5 septembre 715 - 25 août 716) et par conséquent entre le 5 septembre et le 31 décembre 715, qu'Abdellaziz fut assassiné à l'instigation d'Ayoub. C'est en cette même année 715 et dans les quatre mois signalés plus haut qu'il faut placer l'émirat intérimaire; d'un mois entier exerce par Ayoub, l'arrivée en Espagne d'Alaor, sa prise de possession du pouvoir et son enquête sur la mort d'Abdellaziz, toutes choses qui ont dû aussi demander à peu près un mois de temps, c'est donc dans les premiers jours de novembre, qu'après trois ans d'émirat, Abdellaziz fut assassiné à Séville. Il avait donc bien, comme je l'ai dit ailleurs, remplacé Mousâ son père dans le gouvernement de l'Espagne, en novembre 712.

EPITOMA IMPERATORUM

Et regnum invasum Iberiae
Sibimet retemptare^{a 1}.

CAPUT IX

43. Era DCC et^b LIII^c, Romanorum LXIII, Filippicus imperio coronatur, regnans civiliter quadrans cum anno, peractis a principio mundi annis VDCCCXVI^d.

¹
Arabum
Suleman.

Huius tempore, in era suprafata, anno

1045

Filippici primo.

Arabum nonagesimo octavo^d,

Zuleiman^e, Saracenorum regno retempto,

Regnat annis tribus^f. Arabas^g Romaniam

Acritèr populant^h.

Pergamum, antiquissimam et florentissimam

1050

Asiae civitatem, ultrius incendio concremantⁱ.

²
Spania.
Alaor.

Huius tempore, Alaor per Spaniam

Lacertos iudicium^j mittit,

Atque, debellando

Et pacificando

1055

Pene per tres annos, Galliam Narbonensem petit.

Et paulatim Spaniam ulteriorem,

Vectigalia censiendo^k, componens, ad^l Iberiam citeriorem

Se subrigit^m,

Regnans annos

1060

Supra scriptos.

CAPUT X

44. [Era DCCLVI, Romanorum LXV]ⁿ Anastasius imperio coronatur, regnans civiliter^o dodrans^p cum anno, peractis a principio mundi annis^q VDCCCXVIII^r.

¹
Arabum.
Humar.

Huius tempore,

Zuleiman Arabum regnum tenente^s,

Filium patruⁱ, Humar^s nomine,

Vel fratrem eius Izit

1065

Sibi successores regni adsciscit^t.

²
Spania.
Alaor

In Spaniis^u vero

Alaor supra iam dictus, patriciam^v Cordobam obseditans^v, Saracenorum disponendo

^a B. retentaret. — ^b S. B. F. om. et. — ^c A. 53. — ^d A. 63. — ^e B. F. Zuleman; Dozy, Solaimân. — ^f S. Anno tertio. — ^g B. F. Arabes; S. Arabas. — ^h S. F. populantur. — ⁱ A. iudicium. — ^j S. F. censendo. — ^k B. om. a l. — ^l B. subfigit. — ^m Haec desunt in A. — ⁿ A. et B. om. civiliter. — ^o A. dodran. — ^p A. om. annis. — ^q S. tenentem; B. F. tenens. — ^r S. B. F. Omar, Ab. Amer. — ^s S. Hispanus. — ^t B. patrum. — ^u S. obsedit; B. obsidione.

1. Le motif de l'assassinat d'Abdelaziz, donné par les meurtriers de cet émir à son successeur Alaor, a été accepté comme vrai par la tradition arabe. Dans l'*Akhbar-Madjmoua*, compilation postérieure de deux siècles à notre chronique, cette même accusation de complot tramé pour s'emparer de la couronne d'Espagne, compliquée d'un soupçon de conversion au christianisme, dont il n'est pas question ici, est longuement exposée (p. 31, 32).

2. Philippique monta sur le trône, à la place de Justinien II, dans le courant de décembre de l'an 711, et par conséquent l'an 740 et non 754 de l'ère espagnole. Philippique fut renversé à son tour et eut les yeux crevés le 3 juin 713, soit en l'an du monde 5909 ou 5913 et non 5916, comme l'auteur l'a écrit ici. Cf. Theoph., *Chronogr.*, p. 251, D — 255.

3. Théophane (*Chronogr.*, p. 260), place, d'accord avec notre auteur, la prise

de Pergame en la seconde année du calife Solaimân, c'est-à-dire en l'an 716 de l'ère vulgaire, et 754 de l'ère espagnole. D'après l'Anonyme, cet événement s'accomplit en la 98^e année de l'hégire (25 août 716 - 14 août 717) et par conséquent dans l'automne de cette même année 716. C'est aussi ce que Théophane (l. c.) laisse clairement entendre, lorsqu'il rejette le siège et la prise de cette ville à la fin du récit des faits et gestes de Moslim en la susdite année.

4. Le 4 juin 713, Anastase II remplaçait sur le trône de Constantinople Philippique-Bardane qui en avait été précipité la veille. Il dut lui-même céder la place à Théodose III, au mois de janvier de l'an 716 qui répond, dans le système de l'auteur, à l'an du monde 5912 ou 5916, au lieu de 5918 inscrit ici.

5. « Zuleiman moriens successorem Saracenorum in regno reliquit filium patruⁱ, quem avus cuncto ab Aegypto occidenti praeposuerat, nomine Amer. » Ab n 49

Regnum retemplat^{a 1};
 Atque resculas ablatas^b pacificis^c Christianis, 1070
 Ob vectigalia thesauris publicis
 Inferenda, instaurat²;
 Mauris, dudum Spanias^d commeantibus,
 Poenas pro thesauris absconsis irrogat,
 Atque in cilicio et cinere, [vermibus 1075
 Vel]^e pediculis^f scaturientibus,
 Alligatos in carcere et catenis onustos retemplat;
 Et quaestionando
 Vel diversas poenas inferendo,
 Flagellat³. 1080
 [Per idem tempus, incipiente era
 Septingentesima quinquagesima septima,
 Anno Arabum centesimo, in^g Spania^h,
 Deliquiumⁱ solis, ab hora
 Dici septima, 1085
 Usque in horam nonam, *factum*^k, stellis visentibus^l, à nonnullis esse^m
 Dignoscitur;
 A plerisque non nisi tempore Zamae successoris hoc apparuisse,
 Convincitur]⁴.

³
Eclipsis in Spania.

CAPUT XI

46. Era DCCLVIIⁿ, Romanorum LXVI^o Artemius qui et Theodosius^p imperio coronatur, regnans annis duobus, peractis a principio mundi annis^q VDCCCXX⁵.

¹
Arabum
Humar. Huius temporibus tutelam, ob sanctimoniam legis suae, 1090
 Fratres^r suo Izit gerente,
 Humar^s gubernacula regni ei adsciscit.
 Qui Humar, vacante omni praelio, tantae
 Benignitatis et patientiae
 In regno extitit^t, 1095
 Ut hactenus^u tantus ei honor lausque referatur,
 Ut non solum a suis,
 Sed etiam ab externis,
 Prae cunctis retroactis principibus beatificetur
 Tanta autem sanctimonia^v ei adscribitur 1100

^a S. *retemplu*, omis. *regnum*, B. *retemptat*, om. pariter *regnum*. — ^b A. S. om. *ablatas*, B. F. *res ablatas* — ^c ita leg. om. videtur, A et alii omnes, *pacificus*. — ^d B. *Hispanum*. — ^e uncis clausa desunt in A. — ^f B. *pedunculis*. — ^g A. S. om. *in*. — ^h S. *Hispanum*. — ⁱ S. *eclipsim*. — ^k A. et reliqui *feri* — ^l B. F. *visis*. — ^m F. *fuisse*. — ⁿ A. 756, B. 758. — ^o A. 65. — ^p F. *Theodosius*. — ^q S. om. *annis*. — ^r A et reliqui *fratri*. — ^s A et reliqui *Humar* vel *Omar* initio praeced. vers. ponunt, ita . « Humar fratri... gerente gubernacula » — ^t S. *astitit*. — ^u A. *actus*. — ^v B. inv. ord. *sanctimonia autem*.

1. Il faut lire ici *inseditans* au lieu d'*obseditans*. Il n'est en effet nulle part question d'un siège de Cordoue par Alaor. L'Anonyme veut dire sans doute que le nouvel émir Alaor, siégeant à Cordoue, y organisa le gouvernement de l'Espagne musulmane. Al-Maccari (*Akhb -mady. apend*, p. 196) attribue lui aussi à l'émir Alaor la translation du siège de l'émirat à Cordoue.

2. On voit par ce passage que les chrétiens espagnols, après les premiers et splendides pillages de l'invasion, furent encore, en pleine paix et en dépit des capitulations qui leur garantissaient la possession du peu que les conquérants leur avaient laissé, *razzés* assez outrageusement au profit du fisc, pour que le troisième gouverneur de l'Espagne arabe ait cru devoir faire rendre gorge aux employés qui leur avaient imposé ces taxes iniques.

3. Alaor (Al-Horr) entra en charge au plus tard dans les premiers jours de décembre de l'an 715 (sup. p. 29, not. 6), il l'exerça pendant près de trois ans (supr. c. ix, 2); il n'en fut donc pas relevé avant la fin d'octobre, ou le commencement de novembre 718, 100^e année de l'hégire (3 août 718-24 juillet 719). L'*Akhbar-Madymou* est à peu près muet sur Alaor, et cela se comprend :

un émir qui avait rendu justice aux chrétiens et poursuivi leurs spoliateurs musulmans, ne méritait pas qu'on s'occupât de lui.

4. J'ai des doutes sérieux sur l'authenticité de ce passage. Il serait surprenant, en effet, qu'à l'époque où l'auteur écrivait sa chronique, c'est-à-dire en 754, trente-cinq ans seulement après cette éclipse, l'Anonyme n'ait pu, ni par le témoignage de ses contemporains, ni par ses souvenirs personnels, déterminer d'une façon précise à quel émirat se rattachait ce phénomène.

5. Ab resume en ces termes l'énoncé initial de ce chapitre et des deux précédents « Romanorum LXIV, Philippicus tyrannus Iustiniano seditione commota occiso, regnum invadit. Post quem, LXV Anastasius coronatur. Deinde LXVI Artemius qui et Theodosius praeficitur regno. Hi civiliter quinque annos expleverunt regnantes » (n. 467) — Artemius ou Théodose III, monté sur le trône en janvier de l'an 754 de l'ère espagnole, 716 de l'ère vulgaire, ceda l'empire à Léon l'Isaurien au mois de mai de l'année suivante 717, qui répond à l'an du monde 5017 ou 5018. J'ai expliqué ailleurs (p. 14, not. 3) quel sens l'auteur attache au mot *civiliter*.

	Quanta nulli unquam ex Arabum gente In regni gubernaculo ^a praerogata sit ^b ¹ .	1105
2 <i>Arabum</i> <i>Izit</i>	47. Igitur Izit, Gubernacula regni Saracenorum, decedente ^c fratre, Per successionem plene accepta ^d , Exercitus generis sui, Quae apud Persas tutelam gerebant, rebellionem moliti, Civilia praeparant ^e bella. Sicque fratrem dudum Supra nominatum Muzzilima nomine, cum infinito exercitu mittens in campis, Babylonicis Supra Tigrim fluvium, Pugna commissa, Statim acies tyrannisantium Mira dilabitur fuga; Atque ducem ^f sceleris, nomine Izit, comprehensum, Veniam concessa, Reservant ad vitam ^g .	1110 1115 1120
3 <i>Spania</i> <i>Zama</i>	48. Tunc in Occidentis partibus, multa Illi praeliando proveniunt ^h prospera, Atque per ducem ⁱ , Zama nomine, tres, minus paululum, annos in Spania Ducatum habentem ^j , Ulteriorem vel citiorem Iberiam ^k , proprio stylo, ad vectigalia inferenda, Describit, praedia ^l et manualia, Vel quidquid illud est, quod olim praedabiliter indivisum retemplabat, In Spania, gens omnis Arabica, Sorte sociis dividendo ^m , partem ex omni re mobili et immobili fisco adsociat. Postremo, Narbonensem Galliam suam facit, gentemque Francorum Frequentibus bellis stimulat; Et, seditans ⁿ , Saracenum ^o In praedictum Narbonensem oppidum, Ad praesidia tuenda, decenter collocat ^p ; Atque, in concurrenti ^q virtute Iam dictus dux Tolosam usque,	1125 1130 1135 1140

^a A. S. F. gubernacula. — ^b A. S. praerogata sunt; B. praerogata sit; F. ex Mar. sed in regnum non du gubernacula praerogata sunt. Sensus mihi videtur esse nulli unquam ex Arabum gente, in regni gubernatione constituto, tantam fuisse praerogalam (= attributam) sanctimoniam. — ^c A. decedente. — ^d B. accepit; F. gubernaculis .. acceptis. — ^e B. gerbat . molitus... praeparat. — ^f A. in ducem. — ^g S. perveniunt. — ^h A. S. B. om. ducem. — ⁱ A. S. habente. — ^j S. inperum. — ^k A. S. praedia. — ^l F. ex M. interpolat sequentia . partem reliquis militibus dividendum. — ^m S. seditans (seditans); B. reitans; F. om. — ⁿ Ita legend. omnino videtur; A. S. B. Saracenorum, F. ex M. electos milites saracenorum. — ^o Ab. in congruenti.

1. « Zuleiman .. successorem... reliquit. Amer. Regnat annos tres, et post eum fratrem reduxit in regno, Izit nomine . Amer quoque in exercitibus, nil salis prosperum, nec quidquam adversum peregit. Tantae autem benignitatis et patientiae fuit. ut hactenus tantus ei honor lausque referatur a cunctis, etiam ab externis, quantus ulli unquam viventi, regni gubernacula praeroganti allatus est. Proxime namque de loco, quo Zuleiman mortuus est, et ille recessit » (Ab. n. 49) — Omar II (*Ihumur*, *Amer*) succédait à son cousin Solaimân dans l'automne de l'an 717 de J.-C., 754^e de l'ère espagnole, en la quatre-vingt dix-neuvième année de l'hégire (14 août 717-3 août 718). Il régna deux ans et cinq mois, durant lesquels il se déchargea sur son frère (*cousin*) Yezid de tous les soins du gouvernement, comme le dit ici notre auteur. Il mourut au mois de février de l'an 720 de J.-C., 758 de l'ère espagnole, vers le milieu de la 101^e année de l'hégire. Théophane n'est pas aussi favorable à ce calife que l'Anonyme. Il lui reproche (*Chronogr.*, p. 266) d'avoir cruellement persécuté les chrétiens pour les contraindre à l'apostasie. Ce que raconte Dozy du zèle de ce Calife (*Hist.*, I, 237) ne rend que trop vraisemblable l'accusation portée contre lui par saint Théophane.

2. « Izit Saracenorum succedens in regno, regnat annos quatuor. Huic exercitus generis sui, qui tutelam apud Persas gerebant, rebella moliti, civilia praeparant bella, apud eos consilia ministrante et super eos manente sceleris caput Saracenus, Izit nomine, non de tribu illa regia ortus. Certioratus Izit rex rebel-

lionis nuntio tali, expeditionem adversus eos mittit, cum fratre dudum memorato, Mazlema nomine, non de simili matre progenito. Cumque utriusque exercitus in campis Babylonicis supra Tigrim fluvium conflissent, praedictus Izit dux rebellionis ab exercitu Izit regis occiditur. Sicque exercitus ejus fuga lapsus eliditur, ut vix evadentibus paucis, suas se gratularentur animas corporum recepisse, a Mazlema duce exercitus vita concessa » (Ab. 50). Sur cette révolte de la Perse contre Yezid II, voir Théophane, p. 267.

3. Zama (*Zamh*), mis en possession de l'émirat en novembre 718, s'occupait d'abord du cadastre de l'Espagne ultérieure et citérieure et de la répartition de l'impôt (novembre 718 - avril 719). Ce travail économique mis en train, Zama se livra aux préparatifs de la guerre sainte et, soit au printemps, soit en l'automne de cette même année 719, il envahit la Gaule Narbonnaise et s'en empara, ainsi que de Narbonne sa capitale. C'est sans doute dans le cours de l'année suivante 720, qu'il organisa la défense militaire de cette ville, et lança contre les Francs aquitains de nombreuses bandes de pillards dont les razzias désolèrent le pays. C'est donc bien la neuvième année de l'entrée des Arabes en Espagne, comme le dit la Chronique de Moissac citée plus loin, que Zama conquiert la province et la ville de Narbonne (mars ou avril 714-septembre 719). Mais cette même Chronique se trompe grossièrement lorsqu'elle place dans le troisième mois de cette même année le siège de Toulouse par Zama, et la défaite de cet émir, double événement qui ne se réalisa pas avant l'automne de l'année 721.

Praeliando pervenit ^a,
 Eamque obsidione cingens, fundis
 Et diversis generum machinis
 Expugnare conavit ^b.
 Sicque Francorum gentes, tali de nuntio certae ^c, 1143
 Apud ducem eiusdem gentis, Eudonem nomine, congregantur, *sicque collectae* ^d,
Tolosam usque perveniunt ^e.
 Ubi, dum ^f utriusque ^g exercitus acies gravi dimicatione configunt,
 Zama ducem exercitus Saracenorum,
 Cum parte multitudinis congregatae ^h, occidunt. 1150
 Reliquum ⁱ exercitum,
 Per fugam elapsam,
 Sequuntur ^j, quorum
 Abdirraman ^k suscipit principatum,
 Uno per mense ^l, donec ad principalia iussa 1155
 Veniret Ambiza ^m,
 Eorum rector.

¹
Viri religiosi
Spaniae

49. Per idem tempus,
 Fredoarius ⁿ, Accitanae sedis episcopus,
 Urbanus Toletanae sedis 1160
 Urbis regiae cathedralis
 Veteranus melodicus,
 Atque eiusdem ^o sedis Evantius archidiaconus,
 Nimum doctrina et sapientia, sanctitate quoque
 Et in omni, secundum Scripturas, spe, fide et charitate, 1165
 Ad confortandam Ecclesiam Dei
 Clari habentur (*habentur clari?*) ^p.

CAPUT XII

50. Era DCCLVIII, Romanorum LXVII, Leo imperio coronatur, regnans annis XXIII, peractis a principio mundi annis V DCCCCXIII ^q.

¹
Arabum
Izid

Hic Leo disciplinae militaris expertus erat ^r.
 Saraceni sub Humar, qui fratri ^r regnum decreverat,

^a A. *prevenit*. — ^b Ita Ab. S ; A. *conebat*, B. F. *conatus est*. — ^c A. S. *certi*. — ^d Ab. *collecti*. — ^e Haec subministrat Ab., A. S. B. F. *congregantur*, ubi. — ^f A. S. B. F. *dum apud Tolosam utriusque*. — ^g A. S. *utrique*. — ^h A. B. *congregata*. — ⁱ B. *reliqui*. — ^k Ita S. et Sa. infra, A. *Abduruman*; B. F. *Abderraman*. — ^l B. F. *unum per mensem*. — ^m B. *Umbiza*. — ⁿ S. *Fredericus*. — ^o A. *ejus*. — ^p A. 5948, B. 5922. — ^q A. S. B. *expertus*; F. *expertus fuit*. — ^r A. *fratris*, F. *fratru suo*.

1. Zama, maître de la Narbonnaise des l'automne de l'an 719, ayant employé l'année suivante à se fortifier dans sa nouvelle conquête et à démoraliser les Aquitains par de nombreuses incursions sur leur territoire, crut, en 721, le moment venu de pousser plus loin ses conquêtes. Il réunit donc une puissante armée et vint mettre le siège devant Toulouse, où il fut défait et tué. Zama ayant gouverné l'Espagne un peu moins de trois ans (« tres minus paululum annos »), et ayant été proclamé emir en novembre 718, sa deroute et sa mort ont dû avoir lieu au plus tard vers la mi-octobre 721, 759 de l'ère espagnole et 103 de l'hégire (1^{er} juillet 721 - 21 juin 722). L'interim d'Abdérème se terminait par conséquent vers la mi-novembre de la même année, et à cette époque Ambiza prenait possession de l'émirat. — Ab. résume dans les quatre lignes suivantes les quinze premiers vers de ce paragraphe « In occiduis denique partibus ex parte per duces exercitus prospera gessit. Galliam quoque Narbonensem per ducem exercitus Mazlema (leg. Zama) nomine, gentemque Francorum frequentibus bellis stimulat, atque in congruenti, etc. (n. 51) » Je ne transcris pas le reste de ce paragraphe parce que, sauf les quelques variantes indiquées en leur lieu, Ab. y reproduit textuellement l'Anonyme. Le chroniqueur de Moissac (D. B. II. p. 654) raconte en ces termes les campagnes de Zama dans le midi de la Gaule, le siège de Toulouse, la bataille livrée sous les murs de cette ville et la défaite de l'émir d'Espagne. « Soma rex Saracenorum, nono anno postquam Spaniam ingressi sunt, Narbonam obsidet obsessamque capit, virosque civitatis illius gladio perimere iussit. Mulieres vero et parvulos

captivos in Spaniam ducunt, et in ipso anno, mense tertio, ad obsidendam Tolosam pergunt. Quam dum obsiderent, exiit obviam eis Eudo princeps Aquitaniae cum exercitu Aquitanorum vel Francorum, et commisit cum eis praelium et dum praeliare cepissent, terga versus est exercitus Saracenorum, maxime pars ibi cecidit gladio. » — Comme on devait s'y attendre, l'*Akhbar-Madymoua* ne connaît ni la bataille de Toulouse, ni la défaite des Musulmans, ni la mort de Zama. Pour lui (p. 35), cet émir d'Espagne n'a jamais été battu dans les Gaules, rappelle par un nouveau gouverneur d'Afrique, il a quitté plein de vie la terre d'Espagne.

2. Il est fait mention d'Urban et d'Evantius de Tolède dans le passage suivant de la *Vie de saint Hildephonse*, par Cixila : « Alia adhuc miracula Spiritus sanctus per eum (*Hildephonsum*) .. non post multos dies peregit. Sed quia omnia longa sunt recenseri quae, ejus temporibus, in Toletana urbe, dominus Urbanus et dominus Evantius per eum facta narrabant, vel ex multis pauca aggrediamur » (*Vit. s. Hild.*, n. 5) Florez tire de la dernière phrase qu'on vient de lire une conclusion qu'elle ne renferme pas, à savoir qu'Urban et l'archidiacre Evantius avaient vécu avec saint Hildephonse (*E. S.*, t. V, p. 280, n. 115). Cixila ne dit pas en effet que ces deux saints personnages lui aient raconté les miracles qu'Hildephonse fit, *de leur temps* (*eorum temporibus*), dans la ville de Tolède, mais bien ceux qu'il y avait fait de *son temps* (*eius temporibus*), c'est-à-dire de son vivant, ce qui n'est pas précisément la même chose.

3. Leon l'Isaurien, proclamé empereur en Asie Mineure, marche sur Con-

³
*Acta Spaniae.
Iahae.*

54. Cui statim, in era
Septingentesima sexagesima tertia,
Anno suprafati imperatoris pene iam sexto,
Arabum centesimo septimo,
Saracenus, Iahae ^a nomine, monitu principum succedens (*succedendo?*),
Terribilis potestator, fere triennio,
Crudelis exaestuat ^b,
Atque acri ingenio,
Ispaniae Saracenos et Mauros pro pacificis rebus olim ^c ablatis exagitat,
Atque christianis plura restaurat ^d.
1210
1215

⁴
*Arabum gesta
Iscam.*

55. Huius temporibus, Izit,
Quarto explicito ^d anno, ab hac luce migravit,
Fratrī regnum relinquens,
Iscam ^e nomine, et post fratrem, natum proprii seminis adsciscens,
Nominē Alulit.
Qui Iscam, primordia ^f suae potestatis, in era
Septingentesima sexagesima prima,
Anno imperii Leonis iam dicti pene iam quinto,
Arabum centesimo sexto,
Satis ^g modesta ^h ostendens, nonnulla prospera,
Per duces exercitus a se missos, in Romania
Terra ⁱ et pelago gessit ^j.
In occiduis quoque partibus
Prope nihil clarum peregit ^k.
Deinde, cupiditate praereptus,
Tanta collectio pecuniarum per duces, Oriente et Occidente ^l
Ab ipso missos ^m, est facta,
Quanta, nullo unquam tempore,
In reges ⁿ qui ante eum fuerunt extitit congregata.
Unde non ^o modicae
Populorum catervae, cernentes,
In eo improbam manere cupiditatem, ab ejus ditione
Suas dividunt mentes.
Ubi, non modica strage,
Per tres fere ^p et quatuor annos, civiliter facta ^q,
Vix suae potestati ^r provincias perditas reformavit.
1220
1225
1230
1235

⁵
*Spania
Odiffo.*

56. Huius tempore, in era
Septingentesima sexagesima sexta,
Anno imperii eius ^r decimo,
Arabum centesimo undecimo, Iscam sexto,
Odiffo ^s, vir levitate plenus, auctoritatem a duce africano acceptam ^t
1240
1245

^a A. Iahae, S. Iahae, B. Yahia, F. Iahia — ^b S. aextuat. — ^c B. om. olim. — ^d A. explicato, B. F. expleto. — ^e S. Yscam; F. Hiscam — ^f B. F. primordio — ^g B. F. Satis se. — ^h Sa S B. F. modestum, A. modestam. — ⁱ deest terra in A — ^k Hi duo versus desunt in B. — ^l B. ab Oriente et Occidente; F. in Orientem et Occidentem. — ^m A. ab ipsis missis, B. ipsi missa. — ⁿ F. a regibus. — ^o A. om. non. — ^p Deest fere in B. — ^q A. potestate; S B. potestatis. — ^r F. ejusdem. — ^s B. F. Oddiffo. — ^t Sa. A. et alii auctoritate... accepta.

de Moissac relate en ces termes la dernière expédition de cet émir : « Ambiza rex Saracenorum cum ingenti exercitu, post quinto anno (*a morte scilicet Zamae ducis*), Gallias aggreditur, Carcassonam expugnat et capit, et usque Nemausopace conquisivit, et obsides eorum Barchinona transmisit » (pp. 654, 655). Ce n'est pas, comme le dit ici la Chronique de Moissac, cinq ans après la défaite et la mort de Zama qu'Ambiza entra dans les Gaules, mais vers le milieu de cette cinquième année Ambiza mourut à temps vivant, il lui eût fallu subir les rigueurs de l'honnête mais inexorable Iahia son successeur, qui lui aurait sans aucun doute demandé compte de ses exactions contre les chrétiens espagnols, et des pilleries qu'à son exemple Arabes et Maures s'étaient permises à leur détriment.

1. L'émirat d'Ambiza ne se termina, on vient de le voir, que vers le milieu de mai 726; l'interim d'Hodera ayant duré une vingtaine de jours, Iahia ne commença son émirat que vers le cinq ou six juin de la même année, et non en 725 de l'ère vulgaire, 763 de l'ère espagnole et 107 de l'hégire, comme le

porte ici notre texte. Ce nouveau gouverneur de l'Espagne musulmane fut, au témoignage de l'Anonyme, un terrible redresseur de torts et, bien que sa probité quelque peu farouche se soit donné carrière au détriment des musulmans de toute race et au profit des chrétiens, l'auteur, dans sa sereine impartialité, n'hésite pas à blâmer énergiquement ici ce que les procédés du vengeur de ses compatriotes eurent d'excessif et même de cruel. L'émirat d'Iahia prit fin, après une durée d'un peu moins de trois ans et par conséquent en mai 729 de l'ère vulgaire, 767 de l'ère espagnole.

2. Iscam (Hichâm, Hischam, Hescham), l'Isam de Théophane prit possession du califat à la fin de janvier de l'an 724 de J.-C., 762 de l'ère espagnole, 105 de l'hégire, VIII^e année de Léon l'Isaurien. Cf. Theoph. Chron., p. 288.

3. Saint Théophane (p. 269-277) mentionne les fréquentes invasions d'Arabes dans les provinces asiatiques de l'empire grec, sous le long califat d'Hicham, ainsi que les succès dont ces expéditions furent couronnées, auxquels notre chroniqueur fait brièvement allusion dans le présent chapitre.

Unus ex Maurorum gente, nomine Munnuz ^a
 Audiens per Libyae fines, iudicum saeva temeritate,
 Opprimi suos, pacem, nec mora, agens cum Francos ^b,
 Tyrannidem illico praeparat
 Adversus ^c Spaniae Saracenos. 1335
 Et quia erat
 Fortiter in praelio ^d expeditus,
 Omnes hoc cognoscentes ^e,
 Palatii conturbatur status.
 Sed, non post multos dies, 1340
 Expeditionem praelii agitans Abdirrama ^f supra memoratus ^g.
 Rebellem immisericorditer insequitur conturbatum ^h.
 Nempe ubi in Cerritanensem oppidum ⁱ
 Reperitur bellatus ^k,
 Obsidione oppressus et aliquandiu infra ^l muratus, 1345
 Iudicio Dei, statim in fugam prosiliens, cadit exauctoratus.
 Et quia ^m sanguine Christianorum, quem, ibidem,
 Innocentem effuderat ⁿ, nimium erat crapulatus,
 Atque Anambadi ^o inlustris episcopi decoram iuventutis proceritatem ^p. 1350
 Quam ^q igne cremaverat ^r, valde exhaustus,
 Atque adeo ob hoc ^s iam satis damnatus,
 Civitatis, plenitudine ^t olim ^u aquarum affluentis, site ^v
 Praeventus,
 Dum quo aufugeret non reperit moriturus,
 Statim, exercitu insequente, 1355
 In diversis anfractibus
 Manet clapsus.
 Et quia filiam suam
 Dux Francorum, nomine Eudo, causa foederis, ei in coniugio ^w copulandam,
 Ob persecutionem Arabum differendam, 1360
 Iam olim tradiderat,
 Ad suos libitus inclinandam ^x;
 Dum ad eam ^y tarditat
 De manu persequentium liberandam,
 Suam morti debitam 1365
 Praeparat animam ^z.
 Sicque dum eum publica manus ^{aa} insequatur ^{bb}.
 Sese in scissuris petrarum ^{cc}, ab alto pinnaculo ^{dd},
 Iam vulneratus cabilando ^{ee} ^z
 Praecipitat, 1370
 Atque, ne vivus comprehenderetur, animam exhalat.
 Cuius caput, statim ubi eum iacentem repererunt ^{ff}, trucidant ^g,

^a A. Munnuz, B. F. Munnuz. — ^b A. B. S. F. francis. — ^c Sa. adversos. — ^d A. in bello. — ^e B. omnibus .. cognoscentibus; F. cognoscentes divisi sunt, et — ^f Ita hic Sa. — ^g A. supramemoratum rebellem, B. supranumeratus. — ^h Sa. S. B. conturbatus. — ⁱ B. F. cerritanensi oppido. — ^k (= debellatus) ita A; S. B. F. vallatus. — ^l Leg. videtur intra. — ^m A. quia. — ⁿ S. B. F. fulerat. — ^o Ind. Anambadi. — ^p Ita A, et Sa, ut conjicere licet ex vestigiis [deco]lam iuventutis] quae in photographica huius codicis imagine apparent; S. decore iuventutis proceritatem (i. e. proceritatem); B. et decore proceritatis; F. ut S. excepto mendo typothetarum proceritate. — ^q B. quem. — ^r S. concremaverat. — ^s S. ab hoc. — ^t Sa. S. B. F. plenitudine. — ^u Ita Bozy (R., I, 12); Sa. A. caeterique add. abundantia. — ^v S. fluentis site, B. affluentis situs, F. affluentis siti. — ^w S. conjugium. — ^x F. diu eam. — ^y B. suam... debitum... animum. — ^{aa} S. manu. — ^{bb} A. insequitur; B. F. insequitur. — ^{cc} A. petrae. — ^{dd} A. alto pinnaculo. — ^{ee} A. B. F. cavillando. — ^{ff} A. mend. repererem.

Or, celle-ci, d'après l'Anonyme, est certainement postérieure au 15 mars 731, puisque l'auteur la rattache à la fois à l'ère espagnole 769, et à la 113^e année de l'hégire (15 mars 731-13 mars 732). On était alors dans la VIII^e année d'Hi-châm, et la XIV^e de Leon l'Isaurien.

1. C'est très probablement cette alliance intime d'Eudes, duc d'Aquitaine, avec le chef des Maures musulmans de l'Espagne orientale contre l'Arabe leur ennemi commun, qui aura donné naissance au conte odieux d'une invitation faite au nom d'Eudes à l'émir Abdérâme d'envahir la Gaule. (Fredeg. Contin., CVII.)

2. Cabilare me paraît signifier ici être pris de vertige. Au moral, ce verbe ou plutôt son dérivé Cabilatio est employé dans le sens de doute, hésitation par

le roi Sisebut dans le passage suivant de sa lettre à Césaire (E. S., VII, 322) : « Ansemundo fideliter crede, suspensa cabilatione recipe, remota suspicione quod jusseris in ejus pectore mitte, etc. »

3. Trucidare est évidemment employé ici par l'auteur avec le sens de couper. Il est donc très probable que plus haut (v. 877) pugionibus trucidat signifie couper, taillader avec le poignard. De trucidare par trocudar, puis par métathèse trocvar, sera venu le primitif trozar qui ne subsiste plus aujourd'hui en castillan que par son dérivé destrozar, tailler en pièces. Ce même verbe trucidare, par trucidum, trocudum et trocquum, aura donné trozo, morceau. Je crois ces étymologies plus acceptables que celles proposées par Diez (E. W. v^o Torso).

11
*Gesta Gallorum et
Eudonis cum Arabas.*

Et regi, una cum filia Eudonis memorati ducis, praesentant ^a.
Quam ille maria transvectans,
Sublimi principi procurat honorifice destinandam ¹. 1375
Tunc Abdirrama ^b, multitudine sui exercitus repletam prospiciens terram,
Montana Vaccaeorum dissecans,
Et fretosa ut ^c plana praevalcans ^d,
Terras ^e Francorum intus expeditat ;
Atque adeo, 1380
Eas penetrando,
Gladio verberat,
Ut, praelio ab Eudone ultra fluvio ^f,
Nomine Garonna, vel Dornoniam ^g, praeparato,
Et in fugam dilapso, 1385
Solus Deus numerum morientium vel pereuntium recognoscat ²
Tunc Abdirraman ^h, suprafatum Eudonem ducem insequendo ⁱ,
Dum Turonensem ^k ecclesiam, palatia diruendo
Et ecclesias ustulando,
Depraedare ^l desiderat, 1390
Cum consulem ^m Franciae interioris Austriae ⁿ, nomine Carrulum ^o, virum
Ab ineunte aetate belligerum et rei militaris expertum,
Ab Eudone praemonitum ^p ^q,
Sese infrontat.

12
*Gesta Francorum
contra Arabas.*

Ubi dum, per septem dies, utrique de pugnae conflictu se ^r excruciant, 1395
Sese postremo in aciem parant,
Atque, dum acriter dimicant,
Gentes septentrionales, in ictu oculi,
Ut paries
Immobiles permanentes, 1400
Sicut ^r zona rigoris glacialiter manent adstricti,
Et ^s Arabes gladio enecant.
Sed ubi gens Austriae, mole ^t membrorum praevalida
Et ferrea ^u manu perardua,
Pectorabiliter ferientes, regem inventum exanimant ^v, 1405
Statim, nocte
Praelio ^x dirimente,
Despicabiliter gladios elevant
Atque in alio die, videntes castra

^a B praesentat. — ^b A. Abdirama, S Abdirraman; alii ut supra Abderraman. — ^c S. B. F. fretosa, et — ^d S. B. F., praevalcans. — ^e S. mend trans. — ^f S. B. F. fluvios — ^g B. F. Garonnam .. Dornoniam. — ^h Sa hic Abdirrahman, A Abtarrahman. — ⁱ Sa. A et alii insequens — ^k Sa. Turonensem, A. Turonensem. — ^l F. depraedari. — ^m A. S. B. F. consule. — ⁿ A. Austriae interioris. — ^o A. Karulo; S Carolum; B F Carolo. — ^p A. B. F. Viro belligero .. experto... praemonito. — ^q Sa. A. etc conflictu excruciant — ^r Sa. A. et reliqui, sicut et, quae ultima conjunctio ad versiculum sequentem amandanda videtur. — ^s Et hic transfertur ex versiculo praecedenti, Sa, A, etc. Arabes vel Arabas — ^t A. more — ^u S. ferrea. — ^v Sa. A. S. exanimant. — ^x B. F. praelium.

1. Le nouvel émir Abdérame, revêtu de la plénitude du pouvoir, se voyait arrivé au faite des honneurs (Anonym. supr. §§ 10, 11), lorsque Munnuz, irrité de l'oppression sous laquelle gémissaient ses contribuables d'Afrique, résolut de se révolter contre les Arabes leurs oppresseurs et, pour mieux y réussir, fit sa paix avec les Aquitains et épousa la fille de leur duc. Ces négociations avec les chrétiens de la Gaule méridionale, l'alliance contractée avec eux, le mariage qui en fut comme le sceau, et les préparatifs de guerre que l'exécution des projets de Munnuz rendaient nécessaires, ne permettent pas de supposer que l'insurrection du chef maure ait éclaté avant le printemps de la seconde année d'Abdérame (mars ou avril 732) Ce serait par conséquent dans l'été et l'automne de la même année que celui-ci, marchant contre les Maures rebelles, les aurait assiégés dans leur dernier repaire et aurait glorieusement terminé cette courte campagne par la mort de leur chef. L'Anonyme nous laisse ignorer les débuts de ce personnage. Alphonse III est moins discret. D'après les traditions populaires dont ce prince s'est fait l'écho dans sa chronique (c. 13, al. 11), Munnuz ou Munnuz fut un des quatre chefs musulmans qui, les premiers, envahirent l'Espagne (Tarif, Abuzara, Munnuz et Tarif), en récompense de ses services, il reçut pour lui et ses Maures la ville de Gijon et son territoire dans les Asturies. Après la victoire de Pélage à Covadonga, Munnuz, réunissant ses contribuables, battit précipitamment en retraite, mais atteint dans sa fuite par le vainqueur, il

aurait été battu et tué avec tous les siens. Sur ce dernier point la tradition est en défaut, puisque, quatorze ans plus tard, nous retrouvons Munnuz en possession de la Cerdagne reçue en compensation de la perte de ses possessions asturiennes.

2 « Ubi Eudo per Cerasiolum et Burdelum castros fugam ante Arabam petiit. » Sa (n. marg.) — Eudes, d'après notre auteur, ayant été battu au delà de la Garonne et de la Dordogne, les deux castra, signalés par cette note marginale comme situés sur la ligne de retraite d'Eudes et des débris de son armée, fuyant devant les Sarrasins, doivent être cherchés dans la partie occidentale du Périgord ou dans l'Angoumois. — Le Chroniqueur de Moissac, écrivant près d'un siècle après l'événement, place sur les bords de la Garonne et dans le voisinage de Bordeaux le champ de bataille des Aquitains contre les Arabes : « Abderama rex Spaniae cum exercitu magno Saracenorum, per Pampelonam et montes Pyrenaeos transitus, Burdigalam civitatem obsidet. Tunc Eudo princeps Aquitaniae, collecto exercitu, obviam eis exiit in praelium super Garonna fluvium. Sed inito praelio, Saraceni victores existunt. Eudo vero fugiens maximam partem sui exercitus perdidit. Et ita demum Sarraceni Aquitaniam depraedare ceperunt » (s. ann. 732).

3. « Eudo vero ad Karolum Francorum principem veniens, postulavit ei auxilium. » (Chron. Moiss. *Ibid.*)

Arabum innumerabilia,	1410
Ad pugnam sese reservant ^a .	
Et exurgentes e vagina sua,	
Diluculo, prospiciunt Europenses	
Arabum tentoria ordinata,	
Et tabernaculorum ^b , ut ^c fuerant, castra locata.	1415
Nescientes	
Cuncta esse pervacua,	
Et putantes,	
Ab intimo esse Saracenorum falangas ^d ,	
Ad praelum praeparatas,	1420
Mittentes	
Exploratorum ^e officia ^f ,	
Cuncta	
Repererunt Ismaelitarum ^g agmina	
Effugata.	1425
Quique omnes ^h facite, pernoctando,	
Cuneo stricto diffugiunt repatriando ⁱ .	
Europenses vero solliciti ^j ,	
Ne, per semitas delitescentes ^k , aliquas	
Facerent simulantes ^l celatas,	1430
Undique stupefacti,	
In circuitu sese frustra recaptant ^m .	
Et, quia ⁿ ad persequendum ^o	
Gentes memoratae nullo modo vigilant,	
Spolias ^p tantum	1435
Et manubias inter se divisas ^q , in suas	
Se laeti recipiunt patrias ^r .	

^a B. *reservabant*. — ^b B. F. *tabernacula* — ^c S. F. *ubi* — ^d B. *phalangas*, S. F. *phalanges*. — ^e Sa. *exploratorum* — ^f B. *officio* — ^g A. *Ismaelitarum*, S. *Smuelitarum* — ^h F. (om. *quique*) *omnesque* — ⁱ A. *sollite*. — ^j Sa. *delitescentes*. — ^k S. *invid. simulantes*. — ^l Sa. S. B. F. *qui*. — ^m Id., *persequentes* — ⁿ A. *Spolia*, B. F. *Spolis* — ^o B. F. *manubias* . *divisis*

1 Ce récit de la bataille de Poitiers abonde en si minutieux détails sur les opérations de l'armée de Charles-Martel, avant, pendant et après cette formidable lutte des chrétiens contre les musulmans, qu'il n'a pu être composé que sur une relation orale ou écrite de quelque gallo-franc témoin oculaire des événements. Mais, quelle que soit son origine, il est le plus complet, le plus curieux et le plus vivant de tous ceux, en très petit nombre, que nous possédons de ce véritable combat de géants. Les quelques lignes que lui consacre le Chroniqueur de Moissac n'ont d'autre mérite que de n'être pas en grand désaccord avec le récit contemporain de l'Anonyme, le seul vraiment digne de foi, les voici : « Karolus collecto magno exercitu, exiit eis obviam, et inito praelio in suburbio Pictavensi, debellati sunt Sarraceni a Francis, ibique rex Abderraman cecidit cum exercitu suo. » Ce dernier fait est inexact. Une grande partie de l'armée musulmane, on le sait par le contemporain, se déroba aux coups du vainqueur. — La renommée de cette glorieuse victoire se répandit jusque dans l'Orient byzantin. Saint Théophane en parle longuement dans sa *Chronographie* (p. 238), écrite sur la fin du VIII^e siècle; mais sa narration est mêlée de fables grossières. Le vainqueur d'Abderame n'est plus Charles-Martel, mais son fils Pepin le Bref, la bataille se livre sur les bords du Rhône, etc., etc. — Paul Diacre, qui écrivait son *Histoire des Lombards* vers la même époque, émaille, comme Théophane, son récit de fables populaires trop facilement accueillies : « Eo tempore gens Sarracenorum... ex Africa transfretantes, universam Hispaniam invaserunt. Deinde, post decem annos, cum uxoribus et parvulis venientes, Aquitaniam Galliae provinciam, quasi habitatum ingressi sunt Karolus siquidem cum Eudone Aquitaniae principe tunc discordiam habebat. Qui tamen se in unum conjungentes contra eosdem Sarracenos pari consilio dimicarunt. Nam irruentes Franci super eos, trecenta septuaginta quinque milia (pas un de plus, pas un moins) Sarracenorum interemerunt. Ex Francorum vero parte mille et quingenti tantum ibi ceciderunt. Eudo quoque cum suis super eorum castra irruens pari modo multos interficiens omnia devastavit » (*De Gest. Long*, VI, 66) On le voit, Paul ignore la défaite du comte Eudes d'Aquitaine et fait jouer à ce prince dans la bataille de Poitiers un rôle absolument légendaire. Nous savons en effet par le contemporain, que le camp d'Abdérane ne fut pris que le lendemain de la bataille et lorsqu'il était complètement évacué depuis plusieurs heures par les vaincus de la veille. Quant au nombre des musulmans tués, il est simplement

ridicule et ne se discute pas. — Dans les *Annales* de saint Arnoul de Metz, écrites au commencement du X^e siècle (D. B., II, 684), Eudes ne combat plus aux côtés de Charles, mais avec Abderame qu'il a lui-même appelé en France, et l'armée musulmane est détruite jusqu'au dernier homme. — L' *Ikhtâr-Muhy-mouni* (p. 36) voulant épargner à son amour-propre et à celui de ses lecteurs musulmans l'ennui de raconter et d'entendre le récit détaillé de cette sanglante catastrophe, résume en ces mots tout l'émirat d'Abderame : « Il subit la défaite appelée de la Chaussée des Martyrs, et y perit avec ses soldats. »

2. C'est-à-dire que les Européens, qui s'étaient d'abord dispersés en éclaireurs, craignant quelque embuscade de l'ennemi, se réunirent et se reformèrent bien inutilement en ordre de bataille.

3. L'Anonyme place les débuts de l'émirat d'Abdérane après le 15 mars 731 (*Supr.* § 9, texte et note), or il n'est pas permis de soupçonner qu'il se soit trompé ici, ou que la date donnée ait été altérée par quelque copiste; car si au mois de juillet 711, où Mousâ débarque en Espagne, on ajoute la somme des années et des mois de tous les emirats arabes de la Péninsule tels que l'auteur les donne jusqu'à celui d'Abdérane, on arrive, à quelques jours près, à la même date de mars 731. Abdérane ayant d'ailleurs gouverné l'Espagne pendant trois ans, sa défaite et sa mort doivent être placées, non en octobre 732, mais en avril de l'an 731, dans la 116^e année de l'hégire (10 février 734-31 janvier 735). C'est en effet en cette même année que, au paragraphe suivant, l'auteur place l'avènement du successeur d'Abderame, Abdelmelic. Je n'hésite donc pas à préférer sur ce point le témoignage de l'Anonyme contemporain à celui des chroniqueurs francs postérieurs. — Résumons maintenant en peu de mots, d'après l'Anonyme, complété par le chroniqueur de Moissac, l'histoire des deux dernières années d'Abdérane 1^o Au printemps de l'an 733, l'émir pénètre dans l'Aquitaine par Pampelune et les ports navarraux des Pyrénées. 2^o Il marche droit sur Bordeaux dont il fait le siège 3^o Eudes réunit une puissante armée dans le nord de la province et marche au secours de la ville assiégée. 4^o Abdérane, au bruit de son approche, laissant selon toute apparence une partie de son armée devant Bordeaux, court au devant d'Eudes, l'atteint au delà de la Dordogne, le défait complètement et, lançant quelques troupes à la poursuite des vaincus pour les empêcher de se rallier, revient devant Bordeaux, l'emporte d'assaut, le met à feu et à sang, et prend ses quartiers d'hiver en Aquitaine,

13
Spania
Abdelmelic

60. Tunc, in era septingentesima
Septuagesima secunda,
Anno imperii eius decimo quarto, 1440
Arabum centesimo decimo sexto,
Iscam duodecimo,
Abdelmelic^a ex nobili familia
Super Spaniam
Dux mittitur a principalia iussa¹. 1445
Qui, dum eam,
Post tot tantaque^b pericula^c,
Reperit omnibus bonis opimam,
Et ita floride, post^d tantos dolores, repletam,
Ut diceres augustalem esse malogranatam, 1450
Tantam in eam^e,
Pene per quatuor annos, inrogat petulantiam^f,
Ut, paulatim labefactata,
A diversis ambagibus^g
Maneat exsiccata^h. 1455
Iudicesque eius,
Praecepti cupiditateⁱ,
Ita blandiendo in eam
Inrogant maculam,
Ut non solum, ex eo tempore, 1460
Declinando^k extet^l ut mortua,
Verum etiam a cunctis optimis maneat usquequaque privata,
Atque a recuperandi spe^m
Omnimode desolataⁿ.

14
Pyrenaeas
subvertere conatur

Qui et ob hoc monitus praedictus Abdelmelic aⁿ principalia iussa^o, 1465
Quare nil^p ei in terras^q Francorum prosperum eveniret de pugna victoriae^r,
Statim a Cordoba exiliens cum omni manu publica,
Subvertere nititur pyrenaica
Inhabitantium^s iuga^s,

^a Sa Abdelmelec, sed inf. Abdelmelic, S. Abdelmelec, F Abdelmelic. — ^b A post tanta. — ^c S. F. praelia. — ^d S. potest. — ^e S. in ea. — ^f A. petulantiam — ^g S. ambagibus. — ^h Ita B. F., A. S. exsecuta. — ⁱ A. Cupiditateque. — ^k A. declinando. — ^l S. extat. — ^m S. F. ad recuperandum spem, B. a recuperanda spe. — ⁿ B. per, S. ad. — ^o A. S. principali iussu. — ^p A. nichil, B. F. nihil. — ^q A. B. F. terra. — ^r Ita B, Sa. de pug...; A. de pugnae victoria, S. F. ad pugnae victoriam. — ^s Ita omnes, fort. leg. inhabitantes.

que, par des partis nombreux lances de tous côtés, il dévaste et rançonne sans merci, 5° au printemps de l'année suivante, Abdérame se lance de nouveau en avant avec son armée, pillant et brûlant tout sur son passage, 6° dans sa marche sur Tours, il rencontre Charles-Martel venu sur l'appel du duc d'Aquitaine au secours des chrétiens du midi de la Gaule, 7° en ce même mois d'avril, après sept jours d'escarmouches, s'engage près de Poitiers la célèbre bataille, où Abdérame périt avec une foule des siens, le reste s'enfuit et ne se croit en sûreté qu'après avoir repassé les Pyrénées.

1. L'Anonyme nous apprend qu'Abdelméléc remplaçait Abdérame en l'an 772 de l'ère espagnole (734 de l'ère vulgaire) et 416 de l'hégire (10 février 734-29 janvier 735), ce qui est en parfait accord, quant à l'année, avec les calculs chronologiques de la note précédente. Plus loin (§ 15) notre auteur fixe l'époque du remplacement d'Abdelméléc dans l'émirat à l'an 775 de l'ère espagnole (737 de l'ère vulgaire) et 419° de l'hégire (8 janvier 737-29 décembre 737). Or, toujours d'après notre auteur, Abdelméléc, ayant gouverné l'Espagne arabe presque quatre ans (*pene per quatuor annos*), il nous faut nécessairement placer le terme de son émirat au 26 ou 27 décembre de cette année de l'ère vulgaire, et même, en le reculant jusque-là, les *presque quatre ans* d'Abdelméléc se trouvent-ils réduits à trois ans six mois et quelques jours (fin d'avril 734-26 décembre 637). — L'*Akhbar Mudjmoua* (p. 36) ne donne que six mois de durée à ce premier émirat d'Abdelmelic, mais il ne mérite là-dessus aucune créance.

2. En 712, Mousà avait outrageusement pillé l'Espagne chrétienne, tant au profit de son maître le calife Walid I^{er}, qu'au sien. (*Supr.* VIII, 7.) Ses compagnons d'armes, capitaines ou soldats, ne purent pas être moins âpres à la curée. Cette mise à sac du pays conquis se ralentit parfois, cessa même à de rares intervalles, pour reprendre ensuite de plus belle. La principale occupation des quelques honnêtes gens, qui se rencontrèrent parmi les émirs de la Péninsule

(Alaor et Iahia), fut de faire rendre gorge aux pillards musulmans de toute race. (Anonym., X, 2; XII, 3.) C'est après vingt-trois ans de ce régime que, en cette année 737, l'Espagne conservait encore presque intacte sa prospérité première et regorgeait de richesses (*Omnibus bonis opimam, floride repletam*, etc.). Niles Wisigoths, ni leurs rois n'avaient donc, comme on l'a prétendu, ruiné ou même simplement appauvri l'Espagne durant leur domination deux fois séculaire.

3. Dans un des chapitres précédents (VIII, 4) l'auteur nous parle de chrétiens échappés des dernières villes soumises par Mousà, et luttant courageusement dans les montagnes du nord de l'Espagne, pour la défense de leur indépendance, jusqu'en l'année 754 de l'ère vulgaire, où lui-même terminait sa chronique. C'est sans doute contre ces chrétiens insoumis qu'Abdelméléc, sur l'ordre du gouverneur d'Afrique, marcha avec toutes ses troupes, dans l'été de l'année 737, dernière de son premier émirat. Il espérait en avoir meilleur marché que des Francs de la Gaule, sur lesquels son supérieur hiérarchique aurait voulu lui voir prendre une revanche éclatante de la défaite subie, trois ans auparavant, par son prédécesseur Abdérame. Il comptait bien, cette poignée d'insurgés une fois détruite, être dispensé de pousser au delà des Pyrénées une pointe qui lui paraissait par trop hasardeuse. Ces chrétiens qui vainquirent le présomptueux émir et le contraignirent à une honteuse retraite, étaient sans doute les Asturiens de Pelage unis aux Cantabres de celui qui fut plus tard Alphonse I^{er} le Catholique. A cette époque, en effet, on ne rencontre, dans toute la Péninsule, d'autres chrétiens en lutte armée contre les musulmans que les hardis compagnons de ces deux premiers héros de la reconquête. Si ma conjecture est vraie, on peut dire que Pelage, mort en cette même année 737, fut enseveli dans ce dernier et glorieux triomphe, sur lequel les traditions arabes de l'*Akhbar-Mudjmoua* gardent un silence aussi profond que sur celui de Covadonga, par lequel Pelage avait conquis sa royauté.

	Et expeditionem per loca	1470
	Dirigens angusta,	
	Nihil ^a prosperum gessit, convictus Dei ^b potentia,	
	A quem ^c Christiani,	
	Tandem praeparvi ^d ,	
	Pinnacula ^e retinentes, praestolabant misericordiam, et debita ^f	1475
	Amplius hinc inde, cum manu valida,	
	Appetens loca,	
	Multis suis	
	Bellatoribus perditis,	
	Sese recepit in plana,	1480
	Repatriando per dubia ^g .	
15	61. Cui et mox, post modicum, in era	
Spania.	Septingentesima septuagesima quinta,	
Aucupa.	Anno Leonis imperii decimo septimo,	
	Arabum centesimo decimo nono, Iseam quinto decimo.	1485
	Successor venit nomine Aucupa.	
	Qui, dum potestatem, praecelsam ^h genealogiam.	
	Et legis suae custodiam	
	Cuncta tremere ⁱ Spania,	
	Praecessorem ^k vinculo alligans, indices ab eo praepositos fortiter damnat.	1490
	Certe, dum caerimonias legis exaggerat.	
	Descriptionem populi facere imperat.	
	Atque exactionem tributi ardue agitat;	
	Perversos Spaniae vel diversis vitiis implicatos, ratibus adpositis, maria ^l transvolat;	
	Fiscum ex diversis occasionibus promptissime ditat;	1495
	Abstemius ex ^m omni occulta datione ⁿ perseverat;	
	Neminem nisi per iustitiam legis propriae damnat;	
	Expeditionem Francorum cum multitudine exercitus adtentat ^o .	
	Deinde, ad Caesaragustanam ^p civitatem progrediens, sese	
	Cum infinita classe ^q ,	1500
	Aucte ^r receptat ^s .	
	Sed ubi rebellionem Maurorum, per epistolas	
	Ab Africa missas,	
	Subito lectitat,	
	Nec mora ^t , quanta potuit velocitate ^v , Cordobam repedit,	1505
	Transductinis ^u promontoriis ^w	
	Sese receptat;	
	Arabas ^x sine effectum ad propugnacula Maurorum, navibus praestolabiliter adventalis.	

^a A. nichil. — ^b Sa. S. B. F. de Dei. — ^c A. S. B. F. a quem. — ^d B. perparvi; F. perpauci. — ^e F. montium pinnacula. — ^f Sa. B. debita (= debita); F. devota male; Abdelmelic enim multiplex irritoque conatu ea appetebat loca, quorum expugnatio sibi videbatur debita seu necessaria. — ^g S. et F. dubia. — ^h Ita leg. videtur cum Dozy (R. I, 13); Sa. Alique: potestate praecelsa. — ⁱ A. tremunt. — ^k S. praecessorem. — ^l B. F. per maria. — ^m Ita S. B. F.; A. austerius et. — ⁿ Sa. B. occultatione. — ^o Hic versiculus deest in A, sed ad imam paginae oram scriptura recentiori notatus exhibetur. — ^p A. S. B. F. Caesaragustanam. — ^q S. F. apte; — ^r F. sine mora. — ^s B. celeritate. — ^t Ita Sa. A.; S. transductis; B. F. transductivis. — ^u Sa. promunturiis; A. promonturiis. — ^v B. F. Arabes.

1. Aucupa (Ocha) remplaçait Abdelméléc à la fin de l'année 737 (v. plus haut p. 41, not. 1), vers le milieu de la XX^e année de Léon l'Isaurien, et à la fin de la XIV^e d'Hichâm. L'*Akhbar-Madjmoua* (p. 38) place l'avènement de cet emir en l'an 110 de l'hégire qui s'ouvrit le 16 avril 728; il ne se trompe que de neuf ans et six mois.

2. Comme le fait observer avec beaucoup de raison Dozy (R., I, 13, note 1), *classis* signifie ici et plus loin (XIII) *armée de terre*. Précédemment (v. 507) l'auteur l'emploie avec la signification de *flotte* ou *armée de mer*.

3. L'expédition dont l'auteur fait ici mention avait pour but la délivrance de Narbonne assiégée par Charles Martel. Ocha ne la dirigea pas en personne. Il en confia le commandement à un de ses lieutenants qui fut complètement battu par les Francs. Ceux-ci toutefois ne parvinrent point à s'emparer de la ville. Ocha n'ayant pris possession de l'emirat qu'à la fin de 737, et Charles Martel lui-même n'ayant commencé le siège de Narbonne que dans les derniers mois de cette même année, ou au printemps de l'année suivante 738, c'est dans l'automne de cette dernière année que les troupes d'Ocha auront subi cette sanglante défaite, sur laquelle le continuateur de Frédégaire entre dans de curieux

détails (D. B. II, p. 456). Furieux de cet échec, et voulant en tirer une vengeance éclatante, l'émir réunit en 739 une armée innombrable (*infinita classe*) et marcha avec elle jusqu'à Saragosse. C'est là que vint le surprendre la nouvelle de l'insurrection des Maures ou Berbères d'Afrique contre les Arabes leurs oppresseurs. Renonçant alors à tout projet d'invasion dans les Gaules, il reprit le chemin de Cordoue et y rentra pacifiquement, après avoir franchi sans encombre la Sierra-Morena, par les ports ou passages ouverts dans cette chaîne de montagnes (*transductinis promontoriis*). L'*Akhbar-Madjmoua* déraisonne donc, 1^o quand il fait conquérir par Ocha, qui ne dépassa pas Saragosse, tout le pays qui s'étend des Pyrénées à Narbonne; 2^o lorsqu'il lance le même emir dans les Asturies et lui fait poursuivre si vigoureusement Pélage, que, abandonné de presque tous les siens, ce vaillant chef n'aurait plus compté autour de lui que trente hommes et dix femmes. (*Akhb. Madjm.*, p. 38.) Ceci en effet se serait passé après l'expédition et les légendaires conquêtes d'Ocha dans la Gaule Narbonnaise, après la conquête par le même emir de Pampelune et de l'Alava (A. M., *ibid.*), et par conséquent au plus tôt en 739; or Pélage mourait en 737. (Adefons, III, *Chron.* 11, al. 13.)

	Maria transnatat.	
	Si quos ex eis contradictores	1510
	Vel bifarios ^a ,	
	Seu mali machinatores ^b	
	Atque haereticos,	
	Quos illi Arures ^c vocant ^d , reperit ^d , gladio iugulat.	
	Sicque cuncta optime ^e disponendo,	1515
	Et Trinacrios ^f portus praeuigilando ^g ,	
	Propriae sedi clementer se sublimat ^h .	
	Qui, et post paululum, peracto ⁱ quinquennio,	
	Abdelmelic praefato	
	Regnum restaurat	1520
	Et ^k , infirmitate correptus	
	— Mox languor ad vitalia rediit ^l —, e saeculo migrat ^m .	
16	62. Per idem tempus,	
<i>Viri religiosi</i>	Viri doctores	
<i>Spaniae.</i>	Et sanctimoniae studio satis pollentes,	1525
	Urbanus et Evariantius,	
	Laeti ad Dominum pergentes,	
	Quiescunt in pace ⁿ	
17	63. Abdelmelic vero,	
<i>Spania.</i>	Consensu omnium, in era	1530
<i>Abdelmelic iterum.</i>	Septingentesima octogesima,	
	Anno imperii Leonis vigesimo secundo,	
	Arabum centesimo vigesimo quarto,	
	Iscam vigesimo ^o ,	
	Arabum eligitur in regno ^p ^q .	1535
18	Igitur Iscam, praeuentus furore iniquo,	
<i>Arabum. Iscam</i>	Et cupiditatis relaxato	
<i>Maurorum rebellio</i>	Sino termino	
<i>et pugna.</i>	Freno ^r ,	
	In bello	1540
	Omnes illico	
	Suae potestatis gentes	
	Prosiliunt intestino.	
	Nam et cuncta illa vasta solitudo,	
	Unde ipsa oritur arabica multitudo ^s ,	1545
	Impietatem iudicum ^t non ferentes,	
	Cuncta conturbantur ^u in dolo	

^a Sa. *vifurios*. — ^b Sa. *machinatores*. — ^c B. *Asures*, S. F. *augures*. — ^d Sa. A. *repperit*. — ^e Sa. A. *optime*. — ^f S. mend. *Trimacrios*, A. B. F. id. *Trimacrios* — ^g F. *pervigilando*. — ^h F. *restituunt*. — ⁱ Sa hic. et ubiq. *perhact*. — ^k Sa et omnes alii: *restaurans, infirmitate* — ^l Ita Sa. ex correcta prima lectione (*redunt*?), S. B. A. *redunt*, F. *redeunte*. — ^m S. B. F. transponunt hic *Arabum*. — ⁿ F. ex Rod. Tol. sequentia intrudit *capit in suos plus solito debucchari unde*. — ^o S. *arabica multam*, B. *arabia, multam* — ^p A. *iudicium*. — ^q Sa. *conturbatur*, S. B. F. *conturbant*.

1. Les Arourites (*Arures* de l'Anonyme) étaient une de ces sectes de non-conformistes musulmans qui, traquées comme des bêtes fauves en Orient, où elles avaient excité les plus sanglants désordres, s'étaient réfugiées en Afrique et avaient, comme on le voit par ce passage de notre auteur, pénétré jusqu'en Espagne. Il est question de deux chefs de cette faction des Arourites (τῶν Ἀρουριτῶν) révoltés contre le calife Merwan II et défaits par lui près d'Emese, dans saint Theophane. (*Chronogr.*, p. 281.)

2. D'après l'*Akhbar-Madymoua*, Ocba aurait gouverné l'Espagne arabe dix ans entiers de la 110^e année de l'hégire (A. M. p. 38) à la 121^e (ib. 39), de plus Abdelmelic profitant des embarras où l'insurrection des Maures avait jeté le gouverneur d'Afrique, supérieur hiérarchique de l'emir, se serait révolté contre Ocba, l'aurait dépouillé de sa charge et tué ou chassé de l'Espagne (p. 41). En tout ceci, il n'y a guère qu'une seule chose vraie, c'est l'impossibilité ou l'on se trouva, en 742, à Cordoue, de demander, à la mort d'Ocba, un successeur au gouvernement d'Afrique. Quant à l'émirat d'Ocba, il ne dura pas tout à fait cinq ans. Car inauguré dans les derniers jours de l'an 737, il se terminait, d'après notre auteur lui-même (§ 17), en la 780^e année de l'ère espagnole, 124^e de l'hégire (15 novembre 741-4 novembre 742), et par conséquent avant le

4 novembre de l'an 742, très probablement en octobre de cette année, pour lui assurer un quinquennat à peu près complet.

3. Sur ces deux personnages voir plus haut (ch. XI, § 4) l'éloge complet qu'en a fait l'auteur.

4. Leon l'Isaurien mourut le 24 juin 741 après vingt-quatre ans, deux mois et vingt-cinq jours de règne. (Theoph., *Chron.*, p. 275) L'année 742 ne répond donc nullement, quoi qu'en dise l'auteur, à la vingt-deuxième année de ce prince, mais pour six mois à la première, et pour les autres six à la seconde année de son fils et successeur Constantin Copionyme. En cette même année 742, Hichâm était dans la dix-neuvième de son califat.

5. On voit, par ce récit, qu'Ocba, se sentant frappé à mort et ne pouvant recourir au gouverneur d'Afrique, prit sur lui de se donner un successeur. Son choix tomba sur Abdelmelic (§ 15). Ce choix fut ratifié, soit avant, soit après la mort d'Ocba, par le suffrage unanime des chefs arabes de l'Espagne (§ 17). C'est ce second et non, comme le veut Dozy (*H.*, I, 252), le premier émirat d'Abdelméléc, qui fut conféré ou confirmé à son titulaire par l'élection. Cette élection d'Abdelméléc eut lieu très probablement dans le courant d'octobre 742, ainsi que nous venons de le voir (*supr.*, note 2).

20 <i>Cultum numa</i>	Sicque, isto modo ^a , Omnis illa collectio Orientis videlicet et Occidentis per fugam dilapsa contabuit, aliquo ^b Absque remedio ; Duxque ipsius exercitus, Cultum nomine, Contritiss sociis jugulatur ^c ; Atque, non sponte, In tres turmas cuncta caterva dividitur : Sicque pars una gladio vel manu victorum tenetur ; Alia, vagabunde, per viam qua ^d venerat aufugiens, Repatriare ambitur ^d ; Tertia pars, amentia ^e versa, nesciens ^f Quo properaret ^g , Belgi super se ducem habens ^h , Virum genere plenum ⁱ Et armae militaris ^k expertum, Heu, pro dolor ! Spanias ^l adventat ^m ;	1595
	64 Eo tempore, ut supra diximus, in era DCCLXXX, anno Imperii Leonis vigesimo secundo, Iscam vigesimo, Abdelmelic Spanis praeerat ⁿ ; Cumque praefatam tertiam partem ⁿ intelligit pervenire ad portum, Naves retemptando, eis donegat ^o Transitum ^q . Sed ubi Spaniae Mauri, Hoc ^p ita ^q cognoverunt factum ^b ,	1600
		1605
21 <i>Spania. Arabum et Maurorum gesta.</i>		1610
		1615

^a S. B. F. om. isto modo. — ^b S. alioque; F. ullo. — ^c Sa. quam. — ^d F. ex Mar. ambiens truculat — ^e ur F. in amentiam. — ^f S. F. nescio, B. nesciui. — ^g A. S. properet, B. prope properet, F. properavit — ^h Sa. A. habentes, F. Belgi frater se ducem praebens his. — ⁱ F. vir... plenus. . expertus. — ^k Ita A. et Sa. qui, caeteris evanescentibus, haec tamen legenda exhibet ris exp, S. B. F. armis militibus — ^l S. F. Hispaniam. — ^m A. S. B. adventatur, F. adventavit. — ⁿ S. cumque praefata tertiu parte, F. cumque Belgi cum praefata tertiu parte. — ^o F. ejus impedit. — ^p S. hic. — ^q B. itaque.

1 Les Arabes de Syrie et d'Égypte, complètement et ignominieusement battus par les Maures sur les bords du Mafa ou du Mafan, ne pouvaient songer à cacher leur défaite aux Espagnols de toute race et de toute religion, qui avaient pu voir défiler sous leurs yeux les débris de l'armée vaincue couverts de haillons et mourant de faim (Dozy, *H.*, I, 258). Ils se résignèrent donc à faire l'aveu de leur déroute. Mais pour rendre moins amer à leur orgueil cet aveu humiliant, ils rejetèrent sur leurs chevaux la responsabilité de leur échec. Ce récit des premiers jours, recueilli de la bouche même des vaincus par l'Anonyme contemporain, est d'un ridicule parfait. Ces chevaux de Syrie ou d'Égypte n'avaient qu'à regarder leurs maîtres pour voir des dents aussi blanches et une peau aussi basanée que celle des Maures. Mais, ces derniers eussent-ils été de vrais nègres, à qui fera-t-on croire qu'une grimace de singe, exécutée par des négrolons, ait arrêté ou repoussé une charge de cavalerie? Les Arabes des âges suivants se seront sans doute posé la même question et, ne pouvant la résoudre que négativement, ils ont cherché et trouvé une autre explication de cette sanglante mésaventure, explication à peu près aussi ridicule que la précédente. On peut la lire soit dans l'*Akhbar Madymoua* (p. 43-45), soit dans Dozy (*H.*, I, 247). Ici encore, ce ne sont pas les Arabes, mais leurs chevaux qui sont battus. Des autres sèches remplies de cailloux, agitées par les Maures aux oreilles de ces malheureux chevaux, mettent en fuite la cavalerie de Baldj lancée au galop contre les insurgés. Des juments indomptées, à la queue desquelles ces mêmes Maures ont attaché des cruches ou des peaux desséchées, et rendues furieuses par cet appendice inattendu, se ruent sur le gros de l'armée arabe, y jettent la confusion et déterminent dans ses rangs un sauve-qui-peut universel. Voilà comment une armée de cent mille soldats aguerris fut battue à plate couture par une multitude de Maures indisciplinés, à moitié nus et presque sans armes, de l'aveu même des conteurs arabes. Il est vrai que ceux-ci réduisent à soixante-dix mille hommes le chiffre de leur armée.

2. L'auteur, quand il écrivait sa chronique, savait parfaitement — ce dernier vers le témoigne — ou s'était dirigée la troisième partie de l'armée vaincue. On ne comprend donc pas comment Sandoval et Florez ont pu lui imposer à ce sujet un aveu d'ignorance (Nescio quo properet, nescio quo properavit).

3. C'est en octobre 742 de l'ère vulgaire, 680 de l'ère espagnole, qu'Abdelmelic prit pour la seconde fois possession de l'émirat de Cordoue (*supr.* § 17). Ce serait donc peu après son avènement, dans le courant de novembre ou de décembre, que Baldj, réfugié à Ceuta avec les débris de son corps d'armée échappés à la déroute de Culthoun, aurait éprouvé de la part d'Abdelmelic le

refus en question. Mais il est plus probable que la date donnée ici par l'auteur est inexacte. Comment admettre, en effet, que la révolte des Maures d'Espagne, leur marche en trois corps d'armée contre Tolède, Cordoue, etc., leur défaite par les troupes d'Abdelmelic et par les Syriens de Baldj appelés à son secours par l'émir en détresse, le refus de Baldj de retourner en Afrique, sa prise d'armes contre Abdelmelic, l'occupation de Cordoue par ses Syriens, le cruel supplice infligé à l'émir tombé entre leurs mains, enfin les combats acharnés de ces mêmes Syriens contre les Arabes espagnols commandés par les fils d'Abdelmelic, etc., aient pu trouver place dans le court espace des deux mois écoulés entre l'élection d'Abdelmelic et la fin de l'année 742? C'est cependant ce que l'auteur affirme, non seulement au début du présent paragraphe et du récit de ces divers événements, mais encore à la fin de ce même récit (§ 22) et dans les termes les plus catégoriques.

4. Le port dont il est ici question, l'auteur nous l'apprend quelques vers plus loin, est celui de Ceuta. Comment Baldj, qu'on nous montrait naguères fuyant à toute bride devant les Maures victorieux, avait-il pénétré dans cette place? L'Anonyme ne nous le dit pas, mais il est très probable que, lors de la grande insurrection berbere, les insurgés ne purent s'en rendre maîtres, et qu'elle servit d'asile aux Arabes de la Tingitane échappés au massacre de leurs contribuables. Baldj et les siens, portés de ce côté par une chance heureuse, y auront été reçus avec empressement par leurs compatriotes enchantés de ce renfort inattendu. L'*Akhbar-Madymoua* (p. 45-46), dit simplement que « poursuivi et poussé jusqu'à l'Océan, Baldj s'enferma et se fortifia dans la ville de Ceuta, » mais qui lui en avait ouvert les portes? c'est ce qu'il oublie de nous dire. Dozy (*II.*, I, 249) croit qu'il s'en empara de vive force. J'ai grand-peine à me le persuader. Est-il vraisemblable, en effet, qu'un corps de cavalerie poursuivi à toute outrance par de nombreux ennemis, et rendu de fatigue, ait emporté d'assaut une place forte comme Ceuta?

5. Ces mots, *hoc ita cognoverunt factum*, ne se rapportent pas exclusivement au fait que l'auteur vient de signaler dans les vers précédents, c'est-à-dire à la défense faite par Abdelmelic de fournir des vaisseaux à Baldj pour passer en Espagne, mais bien à tout le récit qu'on vient de lire, à la bataille gagnée par leurs frères d'Afrique sur les Arabes, leurs communs oppresseurs, et à la destruction presque totale de leur armée. « A la nouvelle du triomphe remporté par les Maures d'Afrique sur les Arabes et autres sujets du calife, les Maures d'Espagne se soulevèrent dans tous les districts qu'ils occupaient, etc. » (*Akhb. Madjm.*, p. 48.)

In praelio congregati,
 Cupiunt Abdelmelic prostrare sibi
 Et, regnum eius assumptum^a,
 Transmarinis sodalibus praebere transiti^b navigerium. 1620
 Atque in tres turmas divisi,
 Unam ad Toletum^c
 Praevalidum civitatis^d murum
 Destinant feriendum;
 Aliam ad^e Abdelmelic, Cordoba in sede^f, dirigunt 1625
 Iugulandum;
 Tertiam, ad Septitanum portum porrigunt,
 Ob praeventum^g suprafatorum,
 Qui de praelio Maurorum
 Evaserant, vigilandum^h i.
 Sed Abdelmelic, utrisqueⁱ lacertorum brachia mittens,
 Unam, per filium Humeia^k, obsidionem
 Toletum per viginti septem dies pertendentem,
 Gladio^l,
 Duodecimo ab urbe milliario, 1635
 Fortiter dissecat^m,
 Aliamⁿ,
 Per Almuzaor arabam^o,
 Licet cum sua vel exercitus internicione^p, refracuando reverberat,
 Et in aliam partem 1640
 Declinat;
 Tertiam, quae^q Messulam^r civitatem,
 Ad comprehendendos eos qui tutelam navigi[or]um^s gerebant, adventaverat,
 Per Belgi, cui dudum transitum denegaverat^t.
 Navibus preparatis obtruncat^u 1645
 65. Tunc Abdelmelic, exterritis caeteris, suo in loco sese^v recepat,
 Admonens^w per epistolare alloquium Belgi,
 Ut pristina in insula sese recipiat.
 Sed Belgi, dum^x tantas famis iniurias, quas ei
 Tandem intulerat, 1650

22

Acta Belg.

^a F. *prostrato et regno eius assumpto*, B. *assumptum*, et. — ^b F. *ad transitum*. — ^c Ita legendi. censeo; Sa. A. etc. *Toletum*. — ^d S. B. *praevalidum civitatem*, F. *pravilidae civitatis*. — ^e Sa. A. S. B. om. *ad* quod suppl. videtur. — ^f S. *in se*. — ^g S. B. F. *praeventus*. — ^h S. *jugulandum*. — ⁱ F. *utrisque*. — ^k B. *unum... Humeia*; F. *unam turmam Humeia*. — ^l Ita A; Sa. S. B. *protendentem gladio*. F. *protendentem*. — ^m Sa. S. B. *dissecant*. — ⁿ B. *aliud*. — ^o S. B. F. *arabem*. — ^p B. F. *internecione*. — ^q B. *tertium quod*. — ^r B. *Messulam*. — ^s Sa. et A. *navigium*; S. F. *navigu*, B. *navigerii*. — ^t S. *se*. — ^u Sa. *annonens*. — ^v B. *cum*.

1. Le plan primitif des Maures espagnols comprenait, on l'a vu plus haut, l'introduction dans la Péninsule de renforts empruntés à leurs contribules d'Afrique (transmarinis sodalibus praebere transiti navigerium), mais ayant, sur ces entrefaites, eu vent du projet de Baldj, ils modifièrent leurs premiers desseins et marchèrent tout d'abord, non contre Ceuta, comme le texte semble le dire ici, mais contre Messula (Algesiras), port où stationnait la flotte des émirs d'Espagne. Voir les derniers vers du présent paragraphe.

2. C'est sous le second émirat d'Abdelmelic, l'auteur l'affirme à deux reprises, qu'eut lieu la déroute des Arabes de Colihoun, et comme cet émirat ne commença qu'en octobre 742, cette déroute, et la fuite de Baldj à Ceuta n'ont pu avoir lieu au plus tôt qu'en novembre de la même année. La masse des fuyards qui avec Baldj entrèrent dans Ceuta (douze ou quinze mille hommes?), jointe à la population ordinaire de la ville, qu'avaient peut-être grossie déjà les Arabes de la Tingitane réfugiés dans ses murailles, eut bientôt épuisé les quelques approvisionnements que Ceuta renfermait. C'est alors que le bloqué par les Maures, en dépit des sept ou huit victoires successives que l'*Akhbar-Madjmoua* lui fait remporter sur eux (p. 46), et dont je suis loin de garantir l'authenticité, Baldj, pour échapper aux horreurs de la famine, fit demander à l'emir d'Espagne des vaisseaux qui le transportassent dans la Péninsule, ce qu'Abdelmelic refusa. Ce refus lui était dicté, soit par la crainte que Baldj et ses Syriens ne le dépouillassent du pouvoir (*A. Madjm.* 48), soit par la vieille haine que lui, Médinaï, portait à Baldj et aux Arabes de Syrie. (Dozy, *H.*, I, 251-253.) Abdelmelic ne se laissa fléchir que lorsqu'il se vit impuissant à défendre Messula menacée par les Maures espagnols, c'est-à-dire vers le mois de mai de l'an 743,

et par conséquent lorsque depuis de long mois Baldj et ses troupes souffraient dans Ceuta les tortures de la faim. (*Infr.* § 22, v. 1619, 1650.)

3. De ce récit de l'Anonyme, témoin oculaire d'une partie des événements, il ressort. 1° qu'Abdelmelic leva parmi les Arabes d'Espagne deux armées qu'il opposa l'une au corps d'insurgés qui marchaient sur Tolède, l'autre à celui qui avait Cordoue et sa propre personne pour objectifs; 2° que ce même Abdelmelic se résigna bien malgré lui à introduire Baldj et ses Syriens en Espagne, parce qu'il n'avait qu'eux pour arrêter le troisième corps de Maures insurgés; 3° que le fils d'Abdelmelic, Omaiya, tailla en pièces, avec son corps d'Arabes espagnols, l'armée des Maures rebelles qui depuis vingt-sept jours assiégeaient Tolède, que le second corps de ces mêmes Arabes, sous les ordres d'Almuzaor, repoussa, au prix de très grandes pertes, les Maures en marche contre Cordoue et, par conséquent, que Baldj et les Syriens n'eurent à combattre et à vaincre que l'armée maure dirigée contre Messula, ce dont ils s'acquittèrent à merveille. Tout autre est le récit de l'*Akhbar-Madjmoua*. D'après lui: 1° entre les Arabes d'Espagne unis aux Syriens de Baldj et les Maures espagnols révoltés, il n'y aurait eu qu'une seule bataille, livrée sur les bords du Guazalate, dans la province de Tolède, dont le gain ne fut dû qu'à la bravoure des Syriens; 2° seuls ces mêmes Syriens, divisés en nombreux détachements et battant l'estrade dans tout le nord de la Péninsule, auraient étouffé la rébellion dans le sang des révoltés, etc., etc. Mais il est très permis de ne voir dans ce récit traditionnel qu'un écho trop fidèle des vanteries outre-cuidantes desdits compagnons de Baldj, devenus les maîtres de l'Espagne après la mort de leur ennemi Abdelmelic. Tenons-nous-en donc à la narration autrement impartiale de l'Anonyme contemporain.

Anxius et male dolosus rememorat,
 Praelio per Abdirraman ei obiecto^a, diu obsistentem Cordobam penetrat¹,
 Atque Abdelmelic reperiens^b a filiis suis vel a manu publica desolatum,
 Diu poena extortum^c, vel arundineis sudibus extricatum^d,
 Atque, more sequaci, omne^e per corpus graviter expolitum, 1655
 Postremo gladio trucidat².
 Tanta vero, inter orientalia,
 Cum duce Belgi, et occidentalia
 Cum filio Humeia³
 Collecta agmina, exercita^f 1660
 — Completa era suprafata,
 Anno imperii Leonis supradicto,
 Arabum⁴ iam praescripto,
 Iscam amiralmuminiu iam notato⁵ —
 Fuerunt⁶ praelia, 1665
 Ab utrisque patrata,
 Quantum humana
 Narrare vix praeualeat^h lingua⁷
 Sed quia
 Nequaquam ea 1670
 Ignorat omnis Spania,
 Ideo illa
 Minime recensiri¹ tam tragica^k bella,
 Ista decrevit historia⁷;
 Quia iam, in alia Epitoma¹, 1675
 Qualiter cuncta
 Exstiterint gesta,
 Patenter
 Et paginaliter
 Manent nostro stilo descripta. 1680
 66. Huius in tempore^m, in era septingentesima
 Octogesima prima,

23
 Arabum
 Aluhl.

^a B. rememorat praelia . obiecta. — ^b Sa. reperiens. — ^c F. omittit huiusce versiculi initium. — ^d B. excoriatum, F. excruciatum — ^e Ita A; Sa. mortis, quoniam, S. mortis quasi animae, B. F. mortis quoniam. — ^f Ita A, Sa, B. om. agmina; S. F. tantus... collectus est exercitus. — ^g F. et tantu fuerunt. — ^h S. B. praeualeat — ⁱ B. F. recenseri. — ^k S. ystraca; A. B. stragica. — ¹ A. epitoma; F. epitome. — ^m S. temporibus.

1. Abdelméléc, rentré vainqueur à Cordoue, se hâta d'envoyer à Baldj l'ordre d'évacuer l'Espagne et, suivant le pacte conclu entre eux, de se retirer dans l'île ou il avait débarqué d'abord, à son arrivée de Ceuta, la même sans doute, ou les otages exigés de lui par Abdelméléc avaient été jusqu'alors soigneusement gardés (île d'Algésiras), pour y attendre les vaisseaux qui devaient le ramener en Afrique, lui et les siens. Mais Baldj, sachant que le fils d'Abdelméléc était avec son armée encore occupé au loin, profita de l'occasion et, pour toute réponse aux ordres de l'émir, marcha droit sur Cordoue, où il entra, après avoir passé sur le ventre aux quelques troupes qui essayaient de lui barrer la route, et malgré l'énergique défense des habitants. La tradition arabico-syrienne donne de ces événements un récit tout différent, arrangé de façon à mettre tous les torts du côté d'Abdelméléc. Cf. *Akhb. Madym* p. 50.

2. Après avoir subi de longues tortures, Abdelméléc eut tout d'abord le corps percé de roseaux aigus, puis, suivant l'habitude (more sequaci), violemment frotté jusqu'à l'écorchement complet, il fut enfin décapité. Car, vu la signification ordinaire de *trucidare*, dans la langue de l'auteur (*couper, trancher*), c'est bien là le sens du dernier vers. L'*Akhb. Madymoua* ignore ces abominables cruautés. D'après lui, Abdelméléc est simplement mis à mort, puis son cadavre est crucifié entre un cochon pendu à sa droite, et un chien à sa gauche (p. 51). L'exécution de l'émir par les Syriens eut lieu très vraisemblablement en août ou septembre 743.

3. Omayya, fils d'Abdelméléc, celui-là même qui venait de battre près de Tolède les Maures qui voulaient s'emparer de cette ville. V. plus haut § 21.

4. Ici se termine le second et dernier fragment du ms. wisigothique Sa.

5. L'auteur renvoie ici aux dates données par lui au début du paragraphe précédent. Ces dates, celles au moins qui sont exprimées en années de l'ère espagnole et de l'hégire, peuvent être à la rigueur acceptées en tant qu'elles s'appliquent aux premiers événements racontés dans ce même paragraphe,

mais, ainsi que je l'ai déjà fait observer, elles doivent être rejetées dès qu'il s'agit des derniers et des plus importants d'entre eux, de la révolte des Maures d'Espagne, de leur défaite consommée par Baldj et les siens, appelés à cet effet d'Afrique en Espagne, de la prise et du supplice d'Abdelméléc, et enfin des guerres qui désolèrent la Péninsule à la suite de cet horrible assassinat. Tout ceci se passait en l'année 743 de l'ère vulgaire, 781 de l'ère espagnole, 126 de l'hégire (25 octobre 743-13 octobre 744), 1^{re} année du Calife Walid II, dans la seconde moitié de la III^e année de Constantin Copronyme.

6. Ces guerres civiles des Musulmans d'Espagne sont racontées dans l'*Akhb. Madymoua* (p. 52-54) et dans Dozy (*H.*, I, 262-267). J'y renvoie le lecteur, me bornant à lui faire observer : 1^o que ce recueil de traditions arabes met partout en scène deux fils d'Abdelméléc, Omayya et Catan, tandis que l'Anonyme contemporain n'en a connu qu'un, Omayya ; 2^o que ces mêmes traditions, ayant très vraisemblablement leur source dans les récits des vainqueurs d'Abdelméléc et de ses partisans, montrent partout une grande partialité en faveur de Baldj et de ses Syriens. Elles me paraissent en particulier avoir singulièrement grossi le nombre de leurs adversaires, pour rehausser d'autant la gloire des vainqueurs. Comment supposer, par exemple, qu'Omayya ait pu réunir contre Baldj une armée de cent mille hommes, lorsque son père Abdelméléc avait dû, pour faire face aux Maures insurgés qui ne pouvaient pas compter en tout plus de vingt mille combattants, appeler d'Afrique les Syriens à son secours ? Tout ceci doit rendre plus vifs encore les regrets de la perte de l'*Epitoma*, où notre auteur racontait en détail ces guerres civiles de l'Espagne arabe.

7. Il ne sera pas toutefois inopportun de dire ici que Belgi ou Baldj, si souvent mentionné dans les pages précédentes, et sur lequel désormais l'auteur gardera le plus profond silence, mourut à Cordoue des suites de blessures reçues dans une des batailles livrées par lui au fils d'Abdelméléc. Voir Dozy, *H.*, I, 265-266, et l'*Akhb. Madymoua*, p. 53.

	Anno imperii Leonis vigesimo tertio, Arabum centesimo vigesimo quinto, Alulit pulcher amiralmuminin ^a , debito in loco, A cunctis sublevatur ^b in solio ^c . Cui, nec mora, ab Izit regno dempto, Permanet dodrans ^c cum anno ^a .	1685
24 Spania Abulcathar	67. Tunc ^d , dum ^e intestino furore omnis conturbaretur ^f Spania. In era septingentesima octogesima secunda, Anno imperii Leonis expleto vigesimo quarto, Alulit primo, Abulcathar, missus a ^g principalia iussa ^h , Omnia suprafata sedat scandala ⁱ . Tunc Abulcathar, nomine Alhozan ^j , sollicite sibi commissam Curat gerere patriam, Atque transmarinis partibus, Nec ^k mora, Superbos Spaniae domando, sub nomine praelii mittit exercitus ^l . Et quia ^m Cunctus ⁿ oriens seductus Manebat inaudita in ^o praelia ^p , 68. Audientes Alulit ^q occisum, statim, in era Septingentesima octogesima secunda, Anno vigesimo quarto Imperii Leonis completo, Arabum centesimo vigesimo incipiente cum sexto ^r , Atque Izit Alulit, per annum, In regno inrogatum, Et tumultuose in eo erectum, Cogitare omnes incipiunt, ut eum Regno deiciant ^s ; Atque per [Izmael ^t , virum gentis suae Auctoritate praecinctum, ei tyrannisantem secedere ^u A civitate Cordoba, tunc sede regia, communiter machinant ^v . Denique, ubi hoc, diversas occasiones machinando, illico impetrant, Ad consilium definitum ^x , simulanter ^y Izmael ^z fugam meditat ^{aa} . Eum Abulcathar cum classe palatii, nulla intercurrente mora ^{bb} , praeceps ^{cc} insequitur ^{dd} ; Et quia plerique, qui cum eo Rebellem ^{ee} incursitant, Una cum hoste tenti ^{ff} consilio ^{gg} ,	1690 1695 1700 1705 1710 1715 1720

^a A. *emiralmuminin* — ^b S. F. *sublimatur*; B. *sublimatus*. — ^c A. *dodrans*. — ^d B. om. *tunc*. — ^e Deest *dum* in F. — ^f S. B. F. *conturbatur*. — ^g S. B. F. *ad* — ^h A. *principalia iussa*. — ⁱ S. F. *Alhozan*, B. mend. *Alulit*. — ^j F. *sue* — ^k F. ex Mar. hos duos versiculos, mutando et interpolando, sic exhibet : *atque exercitu ex transmarinis partibus, sine mora, superbos... praelii mittit in Africam*. — ^l B. om. *quia* — ^m S. *cunctis*. — ⁿ S. B. om. *in*. — ^o F. add. *surrexerunt* — ^p B. *Alulit et* — ^q S. CXXVI, *incipiente tunc sexto*. — ^r A. S. *deiciunt*, B. *ejiciant*. — ^s S. *Zumehel et Zimael*; B. *Zumehel et Zimehel*; F. *Zumahel*. — ^t A. B. *suudere*, F. om. — ^u F. *regia, abstrahere in pugnam... machinantur*. — ^v F. *consilio definito*. — ^w Quae uncis clauduntur om. S. — ^x A. hic *Zmael* — ^{aa} A. S. B. *meditans*, F. *meditatur*. — ^{bb} S. B. *hora* — ^{cc} A. *princeps*. — ^{dd} F. *insequitur*. — ^{ee} B. *rebelles*. — ^{ff} S. *tempti* — ^{gg} F. *una cum hoste sentiebant*.

1. Walid II fut proclamé calife en février de l'an 781 de l'ère espagnole, 743 de l'ère vulgaire, et 125^e de l'hégire (4 novembre 742-24 octobre 743). On était alors dans la seconde année de Constantin Copronyme. L'*Akhbar-Madymoua* (p. 47) retarde la mort de Hichâm et l'avènement de son successeur Walid II jusqu'en juin de cette année 743.

2. Walid II périt en se défendant vaillamment contre ses sujets révoltés, le jeudi 16 avril 744, la 782^e année de l'ère espagnole, et la 126^e de l'hégire. Cette dernière année commençant le 25 octobre 743, l'auteur en écrivant un peu plus loin (v. 1706) que Walid fut tué au commencement de la 126^e année des Arabes (arabum centesimo vigesimo incipiente cum sexto), donne à l'expression *incipiente* un sens singulièrement large, puisqu'il l'emploie en parlant de la fin du premier semestre de cette année Walid régna quatorze mois seulement (février 743-avril 744), et non un an et neuf mois (dodrans cum anno). Théophraste (*Chronogr.*, p. 279) ne donne à ce calife qu'un an de règne. Walid II surnommé *le beau* par ses contemporains, reçut des chroniqueurs arabes dévoués aux Abbassides le surnom de *Débauché*.

3. La revolte triomphante des Maures d'Afrique n'avait pas permis au calife

Hichâm d'intervenir, par lui-même ou par son représentant le gouverneur d'Afrique, dans les affaires d'Espagne. Mais lorsqu'après la victoire remportée par l'armée du calife sur les Berbers, en avril de l'an 743, l'Afrique fut rentrée dans le devoir, le gouverneur arabe, informé des désordres dont l'Espagne était alors le théâtre, nomma émir de cette province Abulcathar (Abou-l-khattâr) Al-Hoozan, qui prit possession de son gouvernement, en janvier ou février 744. L'Anonyme nous apprend, en effet, que la nomination et la venue d'Abou-l-khattâr se rattachent à la fois à cette année 744, et au règne de Walid II brusquement terminé le 16 avril par l'assassinat de ce prince. J'ai dit plus haut que la victoire qui mit fin à la rébellion des Berbers d'Afrique eut lieu en avril 743. L'*Akhbar-Madymoua* la place aux derniers jours d'octobre de l'année précédente (p. 47). Mais il se trompe. Hichâm expirait en effet au mois de juin 743, au moment même où arrivait à Damas le courrier chargé de lui porter la nouvelle du triomphe de ses armes en Afrique; à moins donc de supposer que ce courrier mit huit mois à faire ce trajet, ce qui est absolument invraisemblable, il faut rejeter comme inadmissible la date assignée par l'*Akhbar Madymoua* à la défaite finale des Maures d'Afrique.

Ad destinatas insidias cum memorato rege alacres properant.
 Mox, invicem iuncti, praelium agitant,
 Gladio vindice ^a. Se ^b nonnulli comites regis
 A praelio disiungentes ^c; statim eum, ut solum, exsuperant,
 Sicque, occisis propriis,
 Et una cum tribus ^d coniunctis
 Fugientem persequitant ^e;
 Atque Toabam, qui valida adiutoria Izmaeli praeberat,
 In regni solio sublimant ^f.

1725

70. Tunc ille ^g ad recuperandum certamen ^h, occulendum se inter suos suppeditat ⁱ; 1730

Atque postmodum infeliciter diversa praelia, cum sua suorumque internicione,
 Exagitans, dira morte se cum multitudine
 Ei consentienti ^k disperditat ^l.

Quisquis vero ^m huius rei gesta
 Cupit scire ad singula,

1735

In ⁿ Epitoma temporale ^o, quem ^p dudum collegimus ^q, cuncta
 Reperiet ^r enodata.

Ubi et praelia Maurorum,
 Adversus Cultum dimicantium,
 Cuncta reperiet scripta,
 Et Spaniae bella
 Eo tempore imminet
 Releget adnotata.

1740

^a A *vindicem*. — ^b S. B. F. om. *se*. — ^c F. *se disjungunt*. — ^d A. *una tribu*. — ^e B. *prosequuntur*, F. *persequuntur*. — ^f S. *a recuperando certamine*; F. *ad repa-
randa certamina*. — ^g F. *se inter suos occultat*. — ^h B. F. *consentiente*. — ⁱ B. *perditat*, F. *perdit*. — ^k S. *ergo*. — ^l S. B. *ad*. — ^m F. *epitome*, S. *temporalia*,
F. *temporum*. — ⁿ S. B. *quod*, F. *quam*. — ^o F. *add. in qui*. — ^p A. *hic et infra repperiret*.

1. A la suite de ce vers, on lit dans A. et dans le ms d'Alcala suivi par F la notice suivante sur Cixila primat de Toledé : « Cuius tempore vir sanctis-
simus et ab ipsis cunabulis in Dei persistens servitio, Cixila in sede manet
Toletana et quia ab ingressione Arabum in suprafatam ecclesiam. ecclesia
(F. *in suprafata ecclesia esset*) metropolim (F. *metropolitanus*) est ordinatus
Fuit vero sanctimonius eruditus, ecclesiarum eruditor (F. om. *eruditor*) restau-
rator et... scriptu. spe, fide et caritate firmissimus, meritis... eius innotescet
(F. *innotescant*) cunctis, quadam die homo haerese sabellianam (F. *haeresis
sabelhana*) seductus... voluit accedere corpore (F. *corpore*). Perquisitus est ab eo
ut, cum tali reatu esset conscius (F. *conscio*), illeque abnegans tali scelere..
qui statim ita a daemonio (F. *daemone*) est arreptus, ut omnis conventus ecclesiae
in stupore reverterentur (F. *reverteretur*) Sicque sanctus vir (F. *sanctus ut*) ora-
tioni se deditus (F. *dedit*) et sanctae ecclesiae sanum reddidit et illaesum. Qui
et novem per (F. *add. annos*) vicem apostolicatus peragens in ea caritate qua
inchoaverat, vitae huius terminum dedit Tunc etc » Ni Sandoval, ni Berganza,
ni Mariana n'ont lu cette notice dans leurs mss. de l'Anonyme de Cordoue. Fût-
elle de cet écrivain, elle est certainement ici hors de sa place, au milieu d'un
récit dont elle interrompt brusquement le cours. En réalité, nous avons affaire
à une interpolation de la fin du vi^e siècle, dont il faut chercher l'auteur parmi
les clercs de l'Eglise de Toledé. Il est évident, en effet, que l'Anonyme n'a pu
insérer dans sa chronique, terminée en 754, l'éloge funèbre d'un prelat mort
en 783. Les passages qu'A. laisse en blanc, sont ici remplacés par des points
(.....). F. imprime ce texte comme s'il était sans lacunes.

2. Au premier bruit des guerres civiles qui désolaient les provinces orientales
du califat, c'est-à-dire vers juin ou juillet de l'an 744, les Syriens de Balj, dont
Abou-l-khattâr avait réprimé les violences, forment le projet de se débarrasser de
ce gouverneur incommode. N'espérant pas en venir à bout tant que l'émir res-
terait en enferme dans sa capitale, ils mettent en œuvre diverses ruses pour l'en
tirer, et y réussissent sans trop de difficultés. Izmail ou Çomail leur chef et
celui de la révolte tramée contre Abou-l-khattâr (*et tyrannusantem*), s'échappe
de Cordoue, sans doute après quelque sédition excitée à dessein dans cette
ville. Cette fuite ainsi concertée trompe l'émir, qui, avec ses troupes ga-
gnées en partie d'avance, se précipite à la poursuite d'un rebelle qu'il croit
démoralisé et dont il se flatte de venir facilement à bout. Les deux armées
se joignent promptement, l'action s'engage et Abou-l-khattâr, trahi par la plu-
part des siens, est complètement battu et réduit à prendre la fuite, n'ayant
plus auprès de lui que trois de ses compagnons d'armes. Tel est, ce me semble,
le sens de tout ce passage, parfois quelque peu embrouillé. L'*Akhbar-Madjmoua*
(p. 62 svv.) donne de ces événements un récit qui, sur certains points, diffère

assez sensiblement du nôtre, surtout en ce qui touche les véritables causes de
la rupture entre Abou-l-khattâr et les Syriens. Voir aussi Dozy, H., I, 273-276

3. *Ille*, c'est-à-dire Abou-l-khattâr.

4. D'après l'Anonyme, 1^o Abou-l-khattâr, battu par Izmail ou Çomail, se serait
réfugié avec trois de ses compagnons chez ses contribuables, pour se refaire de
son échec et se mettre en état de recommencer la lutte. L'*Akhbar-Madjmoua*
(p. 63) prétend que, vivement poursuivi par le vainqueur, il fut pris, chargé de
chaînes, et jeté en prison à Cordoue, d'où il fut tiré par un de ses partisans, et
qu'alors seulement l'émir se réfugia chez les siens (p. 64), 2^o Toaba (Thoaba)
ne fut proclamé émir à la place d'Abou-l-khattâr qu'après la première défaite de
celui-ci, tandis que d'après les récits de l'A. M. son élection aurait précédé
cette déroute, 3^o Abou-l-khattâr, s'étant remis en campagne, livra aux Arabes de
Syrie plusieurs combats toujours malheureux et périt de mort violente avec une
foule de ses partisans; à cette partie du récit de l'Anonyme, l'*Akhbar-Madjmoua*
ajoute quelques détails, tant sur la mort de l'émir, décapité par ordre de
Iousif ou Iousof, après la bataille de Secunda, que sur le massacre de ses prin-
cipaux défenseurs (p. 64-66), 4^o Toaba fut proclamé émir par les Syriens, au lieu
et place d'Abou-l-khattâr, en l'an 784 de l'ère espagnole, 746 de l'ère vulgaire et
128 de l'hégire (3 octobre 745-22 septembre 746); il ne gouverna l'Espagne
qu'un an, et fut remplacé par Iousif en l'année 785 de l'ère espagnole, 747 de
l'ère vulgaire, dans les premiers jours de la 130^e année de l'hégire, et par con-
séquent dans la seconde quinzaine du mois de septembre de l'an 747, comme
l'Anonyme nous l'apprend plus loin (v. 1829). Mais ce ne fut que sous Iousif
que l'ancien émir fut arraché par ses amis à sa captivité de Cordoue. Cet événe-
ment et la fuite de l'émir chez ses contribuables eurent donc lieu vers la fin de
747 ou le commencement de l'année suivante. De ce moment jusqu'à la bataille
de Secunda, sept ou huit mois durent s'écouler, employés par Abou-l-khattâr
à réorganiser son parti, réunir son armée et commencer avec elle cette campa-
gne, qui, après une série non interrompue d'échecs, se termina par la mort de
l'ancien emir et de ses plus dévoués partisans : on peut par conséquent compter
comme date très probable de cette mort, celle que l'*Akhbar-Madjmoua* lui
assigne (p. 66), la fin de la 130^e année de l'hégire (août 748). De tout ce qui pre-
cède nous pouvons tirer en outre cette conclusion que l'émirat d'Abou-l-khattâr,
commencé en janvier ou février 744 (v. p. 48, note 3) et terminé à la fin
d'août 748, dura quatre ans et six ou sept mois. Le gouvernement effectif
de cet emir ayant toutefois pris fin avec la révolte de Çomail et la procla-
mation de Toaba comme emir d'Espagne, dans les premiers mois de l'an 746,
ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure à la suite de l'Anonyme, la durée réelle
de son émirat ne fut guère que de deux ans.

CAPUT XIII

71. Era DCCLXXXII, anno completo ^a, atque incipiente ^b iam tertia ^c, Romanorum LXXVIII, Constantinus, Leonis filius, post patrem coronatur, regnans annis tot, peractis ^d a principio mundi usque in ^e anno ^f Constantini decimo peragente ^g, annis V DCCC LIII ^h.

¹
Romanorum.
Constantinus.

Ilic paterno coronatus ^b imperio,
Mox parens claudit ⁱ diem extremum ². 1745
Ab ¹ Ardabasto,
Sibi cognatione dedito ¹ ³,
Praeripi ^m suum cognoscit imperium.
Sed ⁿ Ardabastus tacite paulatim, causa praelii in alias gentes,
Ut belliger ^o Constantini, omnes 1750
Palatii congregat bellatores ⁿ.
Mox ut eum
Prospicit ^q desolatum,
Et ab omni senatu fore pervacuum,
Cum sociis, quos secum adunaverat, 1755
Properans, Constantinum ex palatio exterritat
Iugulandum.
At ubi Constantinus Ardabastum
Venire intelligit, cum turbido
Armatorum Cunco ^r, 1760
A sede cum suis exiliens, confinitimarum
Auxilia expetit gentium ⁴.
Denique, ubi se
A multitudine
Prospicit ^s constipatum, 1765
Properat ^t,
Ut sedem pristinam appetat,
Et Ardabastum, ut palatium relinquat,
Reddit praemonitum.
Sed mox Ardabastus, 1770
Ne properantibus
Portas aperiant civitatis, populum
Reddit ^u instructum.
Denique, ubi Constantinus oppidum
Reperit praemunitum, 1775
Obsidionem ^v praetendens ² in circuitu gentium, firmissimum

^a S. B. F. era 782 completa atque. — ^b A. incipiente — ^c deest tertia in A. — ^d S. regnans annis. Tot peractis, B. om. regnans, coronatur, annis tot peractis; F. regnans XXXV annis, peractis; sed retinenda omnino est lectio A; cum enim auctor haec scriberet, Constantinus Copronymus, adhuc in vivis agens, imperio potiebatur, et futurum numerum annorum regni ejus soli Deo notus erat. Quapropter auctor praefatum numerum posteris determinandum relinquens, indeterminatam hanc particulam tot (= N = ?) hic posuit. — ^e S. om. in. — ^f F. annum. — ^g deest peragente in F. — ^h S. coronatur. — ⁱ F. clausit. — ^k Filius ab. — ^l F. juncto. — ^m A. S. B. praeripere. — ⁿ S. B. F. sed ubi. — ^o F. add. abut. — ^p S. B. congregabat; F. omnes palatii assecelus, bellatoresque sibi social. — ^q S. B. F. perspicit. — ^r S., praeunte probabiliter ipso auctore. cum turbidum... cuneum. — ^s S. conspuit. — ^t S. B. F. properans. — ^u A. reddit. — ^v S. obsidione. — ^w F. add. cum copis multarum.

1 Constantin Copronyme succédait à son père Léon l'Isaurien le 18 juin 741 (Théoph. p. 275) Au commencement de l'an 783 de l'ère espagnole, 745 de l'ère vulgaire, auquel l'Anonyme rattache l'avènement de ce prince, Constantin était donc dans la quatrième année de son règne. La dixième année de ce même règne s'étendait de juin 750 à juin 751, et répondait, par conséquent, à l'an du monde 5950-51.

2. Ce vers de l'Anonyme pourrait faire supposer que Léon l'Isaurien survécut quelque peu de temps au couronnement de son fils. Il n'en est rien. S. Théophane, contemporain de ces deux princes comme l'Anonyme, mais plus rapproché du théâtre des événements, et plus à même par conséquent d'en connaître les véritables circonstances, nous apprend (*Chronogr.* p. 275) que Léon mourut

le 18 juin, et que le même jour, mais après la mort de son père, Constantin Copronyme fut proclamé empereur.

3 Ardabaste, l'*Ardabastus* de saint Théophane, était beau-frère de Constantin Copronyme (Théoph. *Chronogr.*, p. 276).

4. Toute cette partie du récit de l'Anonyme doit être ainsi corrigée et complétée d'après Théophane (*Ib.*, 276, 277) : Menacé dans la personne de ses enfants par Constantin, Ardabaste pousse à la révolte l'armée impériale d'Arménie dont il avait le commandement, et marche à sa tête contre Constantin, alors à Crase. Celui-ci, attaqué à l'improviste, n'a que le temps de sauter sur un cheval et de fuir à toute bride jusqu'à la ville d'Amorium, d'où il s'assure les secours des commandants des thèmes d'Asie et des Tracesiens.

Arabum. Maroan	Praeparat ^a bellum ¹ .	
	Nempe ubi, pene per triennium,	
	Fame civitatis populum	
	Reddidit fatigatum,	1780
	Pace cum civibus per internuntios acta ^b , Ardabastum,	
	Vinculis alligatum,	
	Constantino praesentant, ferri ^c pondere satis depressum.	
	Tunc ^d , tanti causa facinoris, necdum interrogatum,	
	Oculis excaecatum	1785
	Exilio mittit ^e ,	
	Diu excrucialum ^f .	
	73. Huius tempore, Ixit Alulit	
	Propria morte functum	
	Omnes suae patriae ocius recognoscunt, atque Abraham fratrem, in era	1790
	Incipiente septingentesima octogesima tertia,	
	Anno Constantini primo,	
	Arabum percurrente centesimo vigesimo septimo ^g ,	
	Relictum esse vicarium ^h .	
	Sed Maroan ⁱ , unus ex Arabas ^j , palatium	1795
	Audiens ^k periturum,	
	Et proprio velle ^l in diversa ^m distractum,	
	Vacantaneum ⁿ arripit ^o per tyrannidem, ferociter ^p appetens bellum.	
	74. In era septingentesima	
	Octogesima quarta,	1800
	Anno imperii Constantini secundo,	
	Arabum centesimo vigesimo octavo,	
	Belligerans suprafatus Maroan cum sociis,	
	Abraham ^q reperiens cum modicis,	
	Eum statim, palatium appetens,	1805
	Gladio percutit, sicque intestino,	
	Ob hanc rem, furore preventus, quinquennio	
	Tumultuose vivens,	

^a S. B. praeparabat. — ^b F. acta, illi. — ^c S. B. ferri praesentant pondere. — ^d B. tun — ^e A. om. mittit. — ^f S. sexto, F. septimo, constituunt quem a fratre constabat et. — ^g A. arabis, B. F. arabibus — ^h S. F. adiens. — ⁱ S. at propria bella, B. periturum velle; F. periturum occidit. — ^j A. diversas. — ^k F. et imperium in diversa distractum, vacans. — ^l Suppl. vid. cum. F. et Mar. — ^m A. om. Abraham.

1. A la tête des contingents tirés des deux themes cités plus haut, Constantin marcha, comme le dit l'auteur, contre Constantinople qui s'était prononcée pour son rival. Mais celui-ci l'avait prevenu : il était entré dans la capitale de l'empire avec toutes ses forces, où déjà s'était rendu le gouverneur de la Thrace avec les troupes dont il pouvait disposer. Constantin, arrivé à Chrysopolis, et voyant qu'il ne pouvait, pour le moment, tenter rien de sérieux contre Constantinople si bien défendue, revint avec son armée prendre ses quartiers dans Amorium et son territoire (Théoph., p. 277). Ceci se passait la première année de Constantin. La seconde année fut consacrée tout entière à la lutte des deux rivaux dans les provinces d'Asie (*Id.*, p. 278, 279). Le siège de Constantinople par Constantin ne commença qu'en la troisième année de ce prince, au mois de septembre 743, il se terminait le deux novembre suivant par un assaut heureux donné à la ville par les assiégeants (*Id.*, p. 279, 280).

2. D'après Théophane (p. 280), aucun traité n'intervint entre les assiégés et les assiégeants. Constantinople ayant été enlevée à la suite d'une attaque imprevue, Ardabaste parvint à s'échapper et à se réfugier dans la citadelle de Pouzane. C'est là qu'il fut pris et conduit à Constantin, qui lui fit crever les yeux ainsi qu'à ses deux enfants.

3. Yezid III, fils de Walid I^{er} et cousin du calife Walid II, contre lequel il s'était révolté et qu'il remplaça le 16 avril 744, mourut, d'après saint Théophane (p. 279), après cinq mois de règne, c'est-à-dire vers la fin d'octobre de la même année. L'Anonyme rejette le mort de Yezid et la proclamation d'Abraham son frère au commencement de l'année 745, IV^e année de Constantin Copronyme et dans le cours de l'an 727 de l'hégire (du 13 octobre 744 au 3 octobre 745 exclusivement).

4. Merwan II, petit-fils de Merwan I^{er}, était gouverneur d'Arménie, lorsque lui parvint la nouvelle de la mort funeste de Walid II, égorgé par des rebelles dont Yezid était le chef, et l'élévation de ce dernier au califat. Merwan, refusant de reconnaître le nouveau calife, prit les armes pour défendre les droits des

fils de Walid et combattre celui qu'il regardait comme un assassin et un usurpateur. Il occupa d'abord la Mésopotamie, d'où, après la mort de Yezid III et la proclamation d'Abraham ou Ibrahim son frère, il marcha sur Edesse et de là sur Damas. Soleiman, général et cousin de Yezid, essaya d'arrêter l'envahisseur, mais il fut outrageusement battu sur les bords du fleuve Lita et, laissant vingt mille des siens sur le champ de bataille, s'enfuit à Damas, où il rentra presque seul. Il n'y resta que le temps nécessaire pour égorger les deux fils de Walid II et faire main basse sur d'immenses richesses. Merwan ne tarda pas à prendre possession de la capitale de l'islam, s'y fit proclamer calife, et après avoir mis à mort tous les complices de l'assassinat de Walid II et de ses enfants, ainsi qu'un grand nombre des principaux citoyens, il se retira, avec tous les trésors que Soleiman n'avait pas eu le temps d'emporter, à Charran ou Harran en Mésopotamie. Il y établit le siège de son gouvernement. L'Anonyme affirme que le calife Abraham fut tué par Merwan (*Abraham. . . gladio percutit*), Théophane se tait sur le sort définitif de ce prince. D'après les historiens postérieurs, Abraham s'enfuit avec Soleiman, et renonça plus tard au califat en faveur de son rival avec lequel il se réconcilia. D'après Théophane, Merwan s'empara de Damas et du califat, la III^e année de Constantin et après la mort de Yezid III, ce qui offre de sérieuses difficultés, car Yezid mourut vers la fin d'octobre 744, dans le cinquième mois de la IV^e année de Constantin Copronyme. Tenons-nous à la chronologie de l'Anonyme sur ce point et plaçons ces événements au début de l'an 783 de l'ère espagnole, 745 de l'ère vulgaire et 127^e de l'hégire.

5. L'expression *ferociter* peut et doit être prise ici en bonne et en mauvaise part. Merwan II (Maroan, Μαροῦαν de Théophane), dernier calife Omayyade, déploya dans les guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre ses divers rivaux un courage indomptable et une rare habileté. Quant à sa cruauté, le témoignage qu'en rend un peu plus loin notre auteur (§ 5) ne permet guère d'en douter. Hâtons-nous d'ajouter que ses adversaires se montrèrent, soit dans la lutte, soit après leur triomphe, bien autrement cruels et implacables que lui.

EPITOMA IMPERATORUM

*Prodigia
et Fames in Spania*

76. Huius regni ^a anno sexto ⁱ,
In era septingentesima
Octogesima octava ^b,
Nonas aprilis, Die ^c Dominico ^d,
Hora prima, secunda, fere et tertia, 1850
Cunctis Cordobae civibus
Prospicientibus,
Tres soles miro modo lustrantes
Et ^e quasi pallentes,
Cum falce ignea vel ^f smaragdinea praecedente, fuerunt visentes ^g. 1855
Eoque ortu, fame intolerabili,
Omnes patriae ^h Spaniae, nutu Dei,
Habitatores suos ⁱ angeli ordinati
Fuerunt vastantes ^j.

⁵
*Arabum
Abdella Alescemi.*

77. ^k Huius tempore, in era 1860
Septingentesima octogesima octava,
Anno imperii eius sexto,
Arabum centesimo trigesimo tertio,
Abdella Alescemi primo,
Maroan, ut diximus, 1865
A manu publica insecutus ^l,
Tumultu gentium exterritus ^m,
Cum thesauris publicis e palatio fugiens,
Et Libyam,
Ob reparationem pugnae penetrare desiderans (*cupiens?*), 1870
Abdella, nil iam pavens,
Instinctu seniorum sedem appetit regiam ⁿ.
Qui statim post eum Zali patrum dirigens,
Cum praeliatorum infinito exercitu ^o Persarum,
Hactenus solem incolentium ^p ^q, 1875
Maroan a civitate in civitatem diffugiendo,
Et nullum receptaculum, ob mala quae fecerat,
Et mortes diversas quas in Sarracenis ingesserat ^r,

Qui, in lingua eorum,
 Vocatur Azunummin^a, se invicem adplicant,
 Tam^b valide utrique se iaculant, 1885
 Ut, binos per dies,
 Immisericorditer, cum multorum ex utraque parte^c
 Occisione,
 Se prosternentes,
 Vix in tertio, 1890
 Exsuperato
 Et interfecto
 Maroan, vaginis gladios remitterent semetipsos sedantes.
 Tunc capita magnatorum^d ad Abdellam dirigentes,
 Suos pulchre^e fuerunt^f bellatores, 1895
 De praeda vel^g manubia^h, remunerantesⁱ,
 Atque cunctos pristinos
 Terminos^k
 Digne pacificantes^l.
 Reliqua vero eorum gesta¹, 1900
 Qualiter pugnando utraque^m partes conflictae sunt.
 Vel qualiter Spaniae bella,
 Sub principibus Belgi, Toabaⁿ et Humeia,
 Concreta sunt,
 Vel per Abulcathar exempta sunt^o. 1905
 Atque, principe^p Iuzif^q quo ordine emuli eius
 Deleti sunt;
 Nonne haec scripta sunt
 In Libro Verborum Dierum sacculi, quem chronicis praeteritis ad singula addere procuravimus?

^a S. B. *Azinum*, nunc; F. *Azinum* pervenissent. — ^b F. *et luvn*. — ^c A. om. *parte*. — ^d S. *duumatorum*. — ^e S. ex. typoth. *oscilantia*. mend. *suo spulo* re. — ^f A. *ferunt*. — ^g haec desunt in S.; A. *depraedare*, F. *de praedarum*. — ^h F. *manubiis*. — ⁱ hic versus et duo praecedentes desunt in B; eosdem versiculos F. ex. Mar. interpolatos et emendatos eo exhibet modo: «... ad Abdallam dirigentes, quasi spolia preciosa, bellatorum de praedarum (M. *depraedarunt*) manubiis (M. *manubia*) remunerant. » — ^k S. om. *terminos*. — ^l S. B. F. *gesta eorum*. — ^m S. *utrasque*. — ⁿ A. *Tulama*. — ^o Haec om. in A, recentiori manu ad marginem reposita sunt. — ^p S. *atque sub principe*, B. F. *atque sub principio*. — A. *Iuzif*.

1. La vérité de ce récit de la glorieuse défaite de Merwan II, luttant deux jours entiers, avec une poignée d'hommes, contre les innombrables ennemis qui l'entouraient de toutes parts, est confirmée dans son ensemble par saint Théophane : Μαρουάμ... καταλειθεῖς ὑπ' αὐτῶν, κτείνεται, βαρυτάτου πολέμου κροτηθέντος (p. 283, E). Quant à ce qu'ajoute l'Anonyme sur la pacification par les vainqueurs des provinces du califat, longtemps désolées par la guerre civile (cunctos pristinos terminos digne pacificantes), il faut donner à l'adverbe *digne*, une signification très éloignée de celle qu'on y rattache ordinairement. Cette pacifi-

cation s'accomplit convenablement (*digne*), c'est-à-dire *efficacement*, au moyen de proscriptions sanglantes et des plus odieuses perfidies. Elle n'eut rien de noble, rien qui fut digne d'un vainqueur généreux. Ce fut une pacification à la romaine, aux temps de la République ou de l'Empire encore payen. — D'après Théophane (p. 283), Merwan II mourut les armes à la main, l'an 750 de l'ère vulgaire, VI^e de son califat et XI^e de l'empereur Constantin Copronyme. C'est aussi à cette même année 750, 788^e de l'ère espagnole, que l'Anonyme rattache cet événement.

EPILOGUS CHRONOLOGIGUS

78. Fiunt igitur ab exordio mundi usque in eram coeptam septingentesimam nonagesimam secundam, anno imperii Constantini decimo², Abdellah Alescemi^a amiralmuminin III^o³, Spaniae Iuzif^b patriae^c VII⁴, Arabum CXXXVI^d⁵, anni V DCCCCLIII, quos quatuor si, secundum quosdam historiographos, demere volueris, quia curioso^e expleto LVI Octaviani regni anno^f, annos^g saeculi VCCX supputando affirmant, et anno praefati Octaviani quadragesimo secundo, Christum natum, secundum Historiam ecclesiasticam Domini Eusebii Caesariensis episcopi, in libro primo, era sexta^g, vel nunc secundum Chronicam Domini Isidori, adseverant^h, quod et utique ita omnes Scripturae denuntiant, detractisⁱ ab annis Octaviani LVI quatuordecim, manent XLII in tempore Nativitatis Christi; et quia, completo quinto^k anno Iulii Caesaris, fiunt anni saeculi VCLIII, additis XII Octaviani, fiunt ab Adam usque in Christi nativitatem^l anni VCLXVI^m, subtractis quatuor quos superius diximus ab annisⁿ saeculi VCC. Quibus quinque millibus CLXVI^o superius memoratis, si addantur anni Incarnationis Domini DCCLIII, qui in era septingentesima LXII^p veridice computantur, reperiuntur anni saeculi V DCCCCL^q, obitos III diminutosque effectos^r.

79. Sed quia ad tantam liquiditatem anni saeculi etiam nec a maioribus computantur, ut uno^s stilo aequaliter digerantur, vel una praenotatione ab omnibus historiographis aequiparentur; quia^t in hac annorum devolutione^u non satis ab invicem discrepentur; ideo et nos, secundum plerosque qui Christum in VCC annos natum deliberant, hos quatuor annos interpolamus, ne a tantorum semitis, ubi tales tantique nutaverunt^v viri, longius evagemus; quia in tanta congerie temporum, quatuor anni, si addantur vel detrahantur, nequaquam praedampnare^x videntur, cum etiam a diversis chronicorum libris longius anni et antigradentur^y a^z summa quae diximus et retrogradentur; quia a toto partem et a parte totum, aut in principio aut in fine cuiuslibet imperii, annum^{aa} coeptum vel consummatum, pro uno illum adnumeres^{bb}, non facile praeiudicaveris. Qui^{cc}, ut diximus, plerique anno quadragesimo secundo Octaviani Christum natum confirmant, nonnulli^{dd} XI genitum esse demonstrant. Sic enim sanctissimus Iulianus Toletanus episcopus, in libro^{ee} quem contra Iudaeos de sex Aetatibus saeculi scripsit, dicens (III, 34): « Octavianus Caesar regnavit^{ff} annis LVI. Huius quadragesimo primo anno, secundum quod Tertullianus » Hieronymusque testantur^g, Christus Dei filius de Maria semper^{gg} Virgine nascitur. » Numquid hic in aliquod^{hh} praeiudi-

catur, quare secundum aliquos XII, secundum quosdam XI annus^a reperiatur? Absit. Sed ideo a Maioribus inter utrasque editiones, quae nunc renolari longae sunt, nativitas Salvatoris nostri in V DCC annos adnumeratur, ut et plenitudo temporis, per generationes et regna deducta^b plenius demonstretur, et per^c perfectum decoritatis^d plenissimum numerum^e omnibus recolendus dies^f ille, simul cum perfecta annorum VCC serie, apertius etiam^g parvipendentibus insinuetur. Sic enim condecet ut sancta nativitas eius apertius declaretur, ne in diversa plus minusve congerie^h annorum numerus distrahatur. Denique sanctissimus et valde in hoc opere pretiumⁱ. Doctissimus Iulianus sic in libello inquit quem^k suprafati sumus (III, 15) : « Etenim si quaeramus annos a principio mundi usque ad nativitatem Christi, secundum^l codices LXX translatorum, subsequentibus etiam quibusdam historiis^m gentium, reperiuntur ab Adam usque ad Christum anni VCC et quidquid aliud superestⁿ, secundum quosdam historicos qui annorum mundi seriem conscripserunt. »

^a A. ante. — ^b A. S. deductus. — ^c S. B. F. om. per. — ^d B. decoritatis; S. deconatis (!); F. ac decoris. — ^e B. F. add. ab. — ^f A. recolendus. Dies; F. recolendum dies. — ^g S. B. et. — ^h F. diversam... congeriem — ⁱ B. pretio. — ^k B. quae. — ^l A. om. secundum, quod et in Iuliano et in aliis legitur. — ^m quae praecedunt ita mutile exhibentur apud B. secundum codices etiam et subsequendo quasdam historias. — ⁿ S. B. supra est.

FINIS

NOTES ET RECHERCHES

NOTES ET RECHERCHES

I

SISEBUTH

Sisebuth fut élu roi à la mort de Gondemar, par le libre suffrage des Goths d'Espagne et de Gaule, l'an 650 de l'ère espagnole, 612 de l'ère vulgaire. Cette élection eut certainement lieu après le 13 février et même après le 1^{er} avril de cette année. La première de ces données chronologiques nous est fournie par l'építaphe de l'évêque Amator, datée à la fois du 13 février 614 et de la deuxième année de Sisebuth¹; la seconde se tire par voie de conclusion du rapprochement de la date de l'élection de Suinthila, des années de règne de ses deux prédécesseurs immédiats, Sisebuth et Récarède II. Suinthila, en effet, montant sur le trône en l'an 659 de l'ère espagnole, 621 de l'ère vulgaire; d'autre part, la somme totale des années de règne de Sisebuth et de Récarède II n'étant que de huit ans et neuf mois, il faut que le règne de Sisebuth ait commencé après le 1^{er} avril 612, pour que celui de Suinthila ait pu s'ouvrir en l'année 621. Le nouveau roi prit donc possession du pouvoir et reçut l'onction sainte à Tolède, dans l'un des huit derniers mois de l'an 612, un siècle presque jour pour jour avant la bataille de Guadalete et la ruine de cette Espagne gothique, dont il fut un des plus grands et des meilleurs rois, le plus grand et le meilleur peut-être.

Vaillant capitaine, juge intègre et miséricordieux, prince magnifique et débonnaire, Sisebuth se montra toujours l'ami et le protecteur des lettres et des sciences. Lettré lui-même, il composa des écrits de genres divers, dont les contemporains goûtaient fort le style précieux, incorrect et passablement amphigourique². Par ses généraux Réchila et Suinthila, il ramena sous le joug les Asturiens révoltés, poursuivit la tribu Vasconne des Ruccons dans les recoins les plus cachés ou sur les hauteurs les plus escarpées de ses montagnes, la vainquit et la dompta. Par lui-même, et à deux reprises différentes, il mit en pleine déroute les Romains de Byzance, introduits en Espagne par la fausse politique d'un de ses prédécesseurs. Cette double victoire fut suivie et couronnée par la prise de quelques-unes des villes encore occupées dans la Péninsule par ces mêmes Byzantins³. Quant à celles que Sisebuth n'eut pas le temps de leur enlever, et qui étaient toutes situées sur la côte espagnole du détroit de Cadix, il les réduisit à un tel état de faiblesse et d'impuissance que, après lui et grâce à la flotte de guerre créée par ses soins, les Goths n'eurent qu'à se présenter pour en prendre possession et rester ainsi les maîtres uniques et incontestés de toute l'Espagne⁴. Ce que nous venons de raconter, d'après saint Isidore, témoin oculaire des

1. [Pontifici Christo] sacerdos occurrit Amator etatis sue XLIII [sub] die Id. febru. era DCLII [anno] feliciter II Sisebuti regis etc., etc (Hubner, *Inscr Hisp. Christ.* 171).

2. *Fuit autem* (Sisebuthus) *eloquio nitidus, sententia doctus, Scientia literarum magna ex parte imbutus, In judicis justitia et pietate strenuus Ac prestantissimus, Mente benignus, splendore regni praecipuus.*
S. Isid. *Hist. Goth.* era 650.

3. *In bellicis quoque documentis ac victoria clarus Astures enim rebellantes, misso exercitu, per ducem suum Rechilanum in [ditionem suam] reducit,*

Ruccones, arduis montibus undique circumseptos, similiter per duces devicit, De Romanis quoque praesens bis feliciter triumphavit, Et quasdam eorum urbes expugnando sibi subiecit; Residuas intra fretum omnes exinanivit. Quas gens Gothorum post in ditionem suam facile redegit.
Id. *Ibid.*

4. *Postquam Sisebuthus princeps caelesti gratia Regni suscepit sceptrum, Ejus studis ad tantam felicitatis virtutem profecti sunt, Ut non solum terras sed ipsa marum Suis armis adeant (adeunt).*

Id. *Ibid.* *Præf*

événements, est confirmé, en tant que besoin, par la correspondance de Sisebuth lui-même avec le patrice Césaire, gouverneur des possessions byzantines dans la Péninsule. On y voit ce haut fonctionnaire s'épuisant en prières et en supplications inutiles pour obtenir la paix, saisissant tous les moyens de gagner les bonnes grâces du roi victorieux, sans y réussir, et le très élément, l'incomparable, le *seigneurissime* empereur Héraclius envoyant de Byzance une ambassade, qui ne paraît pas avoir eu plus de succès que le Patrice auprès du roi Sisebuth ¹.

Aussi généreux pour ses ennemis vaincus qu'il leur avait été redoutable avant leur défaite, ce prince rachetait de ses deniers tous les Impériaux tombés aux mains de ses soldats, et leur épargnait ainsi les hontes de la servitude ². Magnifique exemple de charité chrétienne que Sisebuth donna le premier au monde, et qui n'a trouvé d'imitateurs que dans un autre roi goth de Tolède, le glorieux Wamba ³. Décidément, et quoi qu'on dise ou puisse dire, ces Wisigoths d'Espagne avaient du bon.

Les écrivains étrangers ne tiennent pas sur Sisebuth un autre langage qu'Isidore ou l'Anonyme de Cordoue. Ceci doit nous rassurer sur le compte de ces deux derniers écrivains, et dissiper tout soupçon de flatterie ou de complaisance qu'on pourrait être tenté de leur adresser, au premier surtout, qui fut l'ami du prince, avant d'en être l'historiographe. J'emprunte à l'annaliste franck Frédégaire un mot de Sisebuth, inséré dans la très courte notice qu'il a consacrée à ce roi d'Espagne, mot échappé je ne sais comment à la connaissance d'Isidore de Séville, et qui, mieux que tout ce qu'on vient de lire, nous fait connaître l'exquise bonté de ce vaillant homme. C'était au plus fort d'une de ses batailles contre les Byzantins. Ceux-ci déjà à demi vaincus tombaient en foule sous l'épée des Wisigoths; ému de compassion à ce cruel spectacle, le roi s'écria « Malheur à moi dont le règne a vu conler de tels flots de sang humain ! » Et se précipitant aussitôt au plus épais de la mêlée, il arracha les soldats grecs à la fureur des siens et à la mort qui les menaçait ⁴.

On ne peut reprocher à ce prince qu'une seule faute, celle d'avoir, au début de son règne, sous l'impulsion d'un zèle qui n'était pas selon la science, contraint tous les Juifs de ses États, qui n'eurent pas le temps ou le courage de fuir à l'étranger, de renoncer à la foi de leurs pères pour embrasser celle de Jésus-Christ ⁵. Cette mesure était aussi illégale qu'impolitique. Illégale, parce que l'Eglise de Dieu ne se reconnaît aucune juridiction sur les infidèles; impolitique, parce qu'elle ne produisit guère d'autres résultats que de jeter dans l'Eglise une masse de faux chrétiens, qui en profanaient les sacrements de la façon la plus odieuse ⁶, et de créer à l'État autant d'ennemis qu'à l'Eglise. Elle fut donc blâmée par saint Isidore, l'historien, l'ami et l'admirateur de Sisebuth ⁷, et condamnée en 633 par un décret solennel du IV^e concile de Tolède. Les Pères y déclarent que ce n'est pas la force, mais la persuasion qui doit conduire l'homme à la foi, et défendent qu'à l'avenir on se permette d'user de contrainte pour convertir les Juifs ⁸.

Sisebuth faisait au contraire preuve d'un zèle très éclairé, lorsqu'il dictait la lettre dogmatique, adressée au roi et à la reine des Lombards, où sont réfutées les erreurs de l'arianisme; celle à l'évêque Eusèbe, dont il condamne sévèrement les désordres; celle à l'évêque de Mentesa, Caccilius, où il lui ordonne de reprendre le gouvernement de son Eglise, qu'il avait abandonnée pour embrasser la vie monastique; celle enfin à Theudila, pleine des plus sages conseils qu'un roi chrétien puisse donner à un de ses sujets, devenu son ami, et quittant le monde pour se donner tout à Dieu ⁹. C'est ce même zèle qui poussa Sisebuth à construire ou à reconstruire la magnifique église de Sainte-Léocadie ¹⁰ de Tolède.

Ce prince mourut dans son lit, de maladie disent les uns; des remèdes administrés par les médecins, affirment les autres, de poison, s'il fallait ajouter foi aux rapports de troisièmes témoins, dont l'opinion ne diffère pas sensiblement

1. « Domno gloriosissimo atque clementissimo Domino Sisebuto regi, Caesaris, Deo volente, Patricius, venerator vester. Nostra frequens postulatio apud Eminentiam tuam fuit, quae effectum habere non potuit. Ineluctabilis vero clamor gementium, vel nunc vincat vestrum Regale fastigium. Non sileo vestram Eminentiam mea propulsare obsecratione, ut humilitatem non spernas, preces audias, et expositulata praestare non desistas. Datorem te pacis post Deum tribue, etc. » *Epist.* 2^a (E. S., VII, p. 320).

« Theodoricum nostrosque legatos, opulante cui cuncta deserviunt, cum omni gratiarum actione, partibus in nostris jam esse conjunctos, et in clementissimo, ac difficili comparatione imperatori dominissimo honestos hilaresque animos. . . ad nos fuisse remissos. Credo equidem illa nostris mentibus nilinient, qua olim sermo poposcit » etc., *Epist.* 4^a (p. 323, 324).

« Gloriosum denique et amicissimum veritati Theodoricum juxta... praeceptionem imperatoris ad vestram certum est Gloriam destinasse, etc. » *Epist.* 5^a, (p. 325).

2. *Adeo post victoriam clemens, ut multos,
Ab exercitu suo hostili praeda in servitutem redactos,
Pretio dato absolvet,
Ejusque thesaurus redemptio captivorum existeret*

Isid. *ub. sup.* era 630.

3 La ressemblance toutefois entre ces deux actes de royale charité n'est pas parfaite. Wamba n'eut pas à racheter les prisonniers de guerre qu'il rendit à la liberté, mais, avant de les renvoyer dans leur pays, il leur fit des libéralités qui les consolèrent de ce qu'ils avaient souffert. Sa grande raison pour en agir ainsi, était que « le vainqueur ne doit jamais se montrer dur au vaincu » (Julian Tolet. *Hist. Wamb.*, n° 25). Nos victorieux d'aujourd'hui suivent de bien autres maximes. En sont-ils plus grands?

4. « Sisebodus . . . vir sapiens et per totam Spaniam laudabilis valde, pietate plenissimus, nam et adversus manum publicam fortiter dimicavit, provinciam Cantabriam Gothorum regno subegit. . . plures civitates ab imperio romano Sisebodus in littore maris abstulit, et usque ad fundamentum destruxit. Cumque Romani ab exercitu Sisebodi trucidarentur, Sisebodus dicebat pietate plenus : Heu! me miserum, cujus tempore tanta sanguinis humani effusio fitur. Cui-cumque poterat occurrere, de morte liberabat. » (Fredeg. *Chron.*, XXXII.)

5. *In initio regni sui Iudaeos ad fidem Christianam permovens,
Emulationem quidem habuit,
Sed non secundum scientiam,
Potestate enim compulsi,
Quos provocare fidei ratione oportuit.*

S. Isid. *Hisp. Hist. Goth.*, era 630. Cf. *Append.*
ad Chron. Maru dans D. B. II, 49.

6. C'est ce que constatait le IV^e concile de Tolède (can 59) : « Plerique qui ex Iudaeis dudum ad fidem Christianam promoti sunt, nunc blasphemantes in Christum, non solum judaicos ritus perpetrasse noscuntur, sed etiam et abominandas circumcisiones exercere praesumpserunt »

7 Isid. *Hisp.*, *Hist. Goth.*, *supr. cit.*

8. Concil. Tolet. can 57. « De Iudaeis autem hoc praecipit S. synodus. Nemi-ni deinceps ad credendum vim inferre. . . Non enim tales inviti salvandi sunt, sed volentes. . . ergo non vi, sed liberi arbitrii facultate, ut convertantur, suadendi sunt, non.. impellendi. »

9. Cf. Sisebuti Regis *Epist.* 8, ad Adalvadam et Theodolindam, *Epist.*, 6, ad Eusebium, *Epist.* 1, ad Caesarium, *Epist.* 7, ad Theudilanem (E. S., VII, *Append.*).

10. *Chron. Albeld.*, n. 37 (al. 152), et D. B., t. II, p. 705.

de l'affirmation précédente ¹. Quand la mort l'enleva, Sisebuth était encore dans la force de l'âge ², et cette circonstance rendit plus amers encore les regrets universels causés par la perte de ce grand homme et de cet homme de bien ³. Son règne, d'après saint Isidore, aurait eu une durée de huit ans et six mois ⁴. Je ne vois aucune raison qui autorise à s'écarter si peu que ce soit du chiffre donné par le contemporain et l'ami intime du roi défunt. Si l'Anonyme, toujours d'accord avec son guide, l'évêque de Séville, ne mentionne ici que huit années de règne, c'est que, suivant une coutume dont il s'écarte rarement, il a négligé les mois, ou fractions d'année. La *Chronique des Wisigoths* reste indécise, je ne sais pourquoi, entre le chiffre de saint Isidore et celui de huit ans, onze mois et quinze jours ⁵. Celle de *San Isidro de Leon* n'est en désaccord avec le saint évêque de Séville que d'une vingtaine de jours ⁶, celle d'*Albelda* reproduit le chiffre adopté par l'anonyme, mais donne le chiffre de saint Isidore dans la recension de San Millan ⁷.

Outre les *Lettres* dont j'ai déjà parlé et la *Vie de saint Dié*, qui ont été éditées par Florez, nous possédons de Sisebuth deux lois, insérées dans le *Forum Iudicum* ou code hispano-gothique ⁸. On a récemment révoqué en doute l'authenticité des lettres de ce prince, qu'on a, sans plus de façon, adjugées à quelque évêque de sa cour. On a pensé sans doute qu'un Wisigoth, tel que Sisebuth, était trop ignorant pour écrire quelques lettres ou opuscules en latin plus que médiocre. On oublie, lorsqu'on hasarde cette affirmation ou d'autres du même genre, 1° qu'en 612, la noblesse gothique, à laquelle Sisebuth appartenait par sa naissance, était depuis longtemps romanisée de mœurs et de langage et manifestait le goût le plus vif pour les lettres et les sciences latines ⁹; 2° que d'un roi incapable d'écrire sa propre correspondance, Isidore n'aurait jamais vanté, comme il l'a fait, le savoir et le style ¹⁰.

1 *Hunc alii proprio morbo,
Alii immoderato medicaminis haustu, alii veneno,
Asserunt interfectum.* S. Isid. *Hist. Goth.* c. 630.

2. C'est ce qu'on peut et doit conclure de l'âge de son fils Recarede, qui n'avait pas quatorze ans à la mort de son père.

3 *Cujus exitus,
Non modo religiosi,
Sed etiam optimi laici,
Eratitit luctuosus.* Isid. *ib. sup.*

4 « Regnans.. annos VIII, menses VI » (Id. *Ibid.*)

5 « Sisebutus regnavit annos VIII, menses XI, dies XV, alias menses VI. » *E S.*, II, p. 178)

6 « Sisebutus regnat ann VIII, m̄s. V, d XI. » (Voir pl. XX, col. 1)

7. *Chron. Albeld.*, n. 152 (al. 37).

8. *For. Jud.*, I. XII, n. 13 et 14.

9. Je reviens plus loin (note XVII) sur cette question, que j'ai d'ailleurs précédemment traitée dans la première partie de mes *Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*

10. « Fuit eloquio mitidus, sententia doctus, etc., etc. » (*Hist. Goth.*, *supr. cit.*)

II

RÉCARÈDE II

Saint Isidore donne à Récarède II, successeur de Sisebuth, quelques jours de règne ¹. Cette expression peut très bien s'entendre des trois mois de royauté octroyés à ce prince par l'Anonyme. Mais lorsque la chronique des Wisigoths, connue sous le nom de Wulsa, porte la durée de ce règne à trois années ², elle ne mérite aucune créance, pas plus que la chronique inédite de San Isidro de Leon qui reproduit le même chiffre ³. La chronique d'Albelda ou de San Millan, dans sa *Série des Rois Goths*, dont la *Généalogie des Rois Goths*, publiée par dom Bouquet, n'est qu'une reproduction littérale, ne fait aucune mention du fils de Sisebuth et de son éphémère royauté.

Nous savons, par le même saint Isidore, que Récarède II était encore enfant lorsqu'il s'assit sur le trône que son père avait si glorieusement occupé ⁴. Il n'avait donc pas accompli sa quatorzième année. Car dans la manière de calculer la durée des divers âges de la vie, adoptée par ce saint Docteur, la double enfance de l'homme se complète en deux semaines d'années ⁵. On n'avait pas jusqu'alors vu, chez les Wisigoths, un enfant héritant ainsi sans opposition de la couronne qu'avait portée son père. Liuva, en effet, fils et successeur de Récarède I^{er}, était dans la première fleur de l'adolescence ⁶ et par conséquent âgé au moins de seize ou dix-sept ans, lorsqu'il succéda à son père ⁷. Une telle dérogation aux antiques coutumes en faveur de Récarède II est la meilleure preuve de l'amour, du respect et du dévouement des grands et du peuple pour Sisebuth.

Des calculs auxquels nous nous sommes livrés au début de la note précédente, il suit que le règne de Récarède II, commencé au plus tôt dans les premiers jours d'octobre, au plus tard dans les derniers de décembre 620, n'a pu dans aucun cas se prolonger au delà du 31 mars de l'année suivante 621.

1. *Relicto Recaredo,
Filio parvulo,
Qui, post patris obitum,
Princeps paucorum dierum,
Mori te interveniente, obit*
Hist. Goth. era 630

2. *Item Recarellus regnavit,
Annos III, alias paucos dies*
E. I., II, 178.

3. « Item Recaredus re. ann. III. »

4. S. Isid. *Hist. Goth.*, supr. cit

5. « Prima aet s infantia est pueri nascentis ad lucem, quae porrigitur in seip-

tem annis. Secunda aetas, pueritia, id est pura et necdum ad generandum apta, tendens usque ad decimum quartum annum » (Isid. *Etym.*, XI, II, 2) — « Inter infantiam et pueritiam et reliquas aetates sapientes ita definirunt : prima hominis aetas, infantia, secunda, pueritia, tertia, adolescentia, quarta, juvenus, . . . duae primae aetates singulis annorum terminantur hebdomadibus, etc. » (Id., *Differ.*, II, XIX)

6. « Quem (*Liuvum*) in primo flore adolescentiae Witericus, sumpta tyrannide, innocuum regno deiecit, praecisaque ejus dextra, occidit. » (Isid., *H. Goth.*, era 639)

7. « Tertia, adolescentia, ad gignendum adulta, quae porrigitur usque ad vigesimum octavum annum. » (*Etym.* ubi supra.) — « Porrigitur haec aetas a xv anno usque ad xxviii. » (*Differ.*, l. c.)

III

SUINTHILA

Suinthila, monté sur le trône au plus tard dans les premiers jours d'avril de l'an 659 de l'ère espagnole, 621 de Jésus-Christ, y parvint par la voie légale d'une élection libre et pacifique. C'est ce que l'absence de toute accusation de *tyrannie* ou d'usurpation à main armée, dans Isidore de Séville et dans l'Anonyme de Cordoue, nous permet de conclure avec certitude¹. C'est d'ailleurs ce que le dernier de ces deux chroniqueurs exprime d'un seul mot, en disant que Suinthila prit *dignement* en main les rênes du gouvernement². Car, quel que soit le sens attaché à cette expression par l'Anonyme, dans les autres parties de sa chronique, elle ne peut signifier ici que *légalement* ou *légitimement*.

Les nombreuses victoires remportées par Suinthila sur tous les ennemis de l'Espagne gothique, lorsqu'il n'était encore que général du roi Sisebuth, lui avaient sans doute gagné d'avance tous les suffrages. Une fois en possession du pouvoir suprême, il prouva par sa conduite qu'il en était digne. Reprenant les glorieux projets de son prédécesseur, dont la mort avait suspendu l'exécution, Suinthila en amena par sa prudence et par sa bravoure la prompte et complète réalisation. Dès le début de son règne, il dirigea en personne une expédition contre les Vascons révoltés encore une fois, sans doute parce que la jeunesse et l'inexpérience de Récarède II leur offraient des chances à peu près certaines d'impunité. La mort du jeune roi déjoua leurs desseins. Aussi, à la première nouvelle de cette mort inopinée et, plus encore, de l'entrée sur leur territoire du vainqueur des Ruccons, du redouté Suinthila et de sa nombreuse armée, s'avouant vaincus avant tout combat, les Vascons reconnurent l'autorité du nouveau roi, lui livrèrent leurs armes, des otages garants de leur fidélité future, et comme cette garantie paraissait à bon droit insuffisante, ils se résignèrent à construire de leurs mains et à leurs frais la place forte d'Ologitis, que Suinthila peupla de Goths destinés à surveiller et à maintenir dans le devoir ces inquiètes et turbulentes populations³. La paix rétablie dans la Tarragonaise permit à Suinthila de tourner tous ses efforts contre les Byzantins d'Espagne. Cette guerre, vigoureusement menée, se termina par la prise de toutes les places qu'ils occupaient encore sur les côtes de la Carthaginoise ou de la Bétique, et par l'expulsion totale et définitive de ces Romains apocryphes hors de la Péninsule⁴. Ce triomphe valut au prince qui le remporta l'honneur, refusé à tous ses prédécesseurs, même les plus puissants, d'étendre sa domination sur l'Espagne entière, du détroit de Cadix aux Pyrénées, de la mer Méditerranée à l'Océan Atlantique. Ce qui relève encore, et de beaucoup, le mérite et la gloire de cette reconstitution de la patrie espagnole dans sa parfaite intégrité, c'est que l'habileté de l'homme d'Etat n'y contribua pas moins que la bravoure du capitaine. Des deux Patrices chargés du gouvernement des possessions byzantines en Espagne, l'un, en effet, gagné à la cause de Suinthila par la prudente politique de ce prince, vint de lui-même reconnaître son autorité, tandis que l'autre ne s'y soumit que contraint par la force des armes⁵.

Comme Sisebuth, dont il semblait prendre à tâche de suivre en tout les exemples, Suinthila joignait aux talents militaires, qui lui valurent une si haute renommée, les qualités et les vertus morales les plus propres à rehausser dans sa

1. Voir plus haut, p. 23, note 4.

2. Digne gubernacula.. suscepit.

3. *Gloriosissimus Suinthila
Gratia divina regni suscepit sceptrum,
Iste, sub rege Sisebutho,
Ducis nactus officio (Ed. officium),
Romana castra perdomavit
Ruccones superavit
Habuit quoque et initio regni
Expeditionem contra incensus Vasconum,
Tarraconensem provinciam infestantium
Ubi adeo montivagi populi
Terrore adventus ejus percussi sunt, ut confestim, quasi debita jura noscentes,
Remissis telis et expeditis ad precem manibus, supplices,
Et colla submitterent,
Obsides darent
Ologitim civitatem Gothorum, stipendiis suis et laboribus, conderent,*

*Pollentes ejus regno ditionis parere
Et quidquid imperaretur efficere.*

Isid. Hist. Goth., era 659.

4. *Postquam vero apicem fastigii regalis conscendit,
Urbes residuas, quas in Hispania Romana manus agebat, praelio conserto,
[obtinuit,
Auctamque triumphus gloriam, prae caeteris regibus, felicitate mirabili
[reportavit,
Totius Hispaniae, intra oceanum fretum,
Monarchia regni primus idem potitus,
Quod nulli retro principum est collatum.*

Id. ibid.

5. *Auxit eo praelio virtutis ejus titulum,
Duorum Patriciorum obtentus :
Quorum alterum prudentia suam fecit,
Alterum virtute praelii sibi subjecit.*

Id. ibid.

personne l'éclat de la majesté royale. Loyal, habile et prudent, ce monarque apportant, à l'étude des causes qui lui étaient soumises, la plus pénétrante attention, à l'administration du royaume, une application infatigable. La magnificence de ses libéralités envers tous, sa promptitude à compaître aux souffrances des misérables, excitaient l'admiration de ses plus illustres contemporains et lui valurent le double titre de Prince des peuples et de Père des pauvres ¹.

Deux cent cinquante-six ans après l'élection d'Atharic en l'an de grâce 369, c'est-à-dire en l'année 625, cinquante d'un règne jusqu'alors si prospère, Suinthila s'associait son fils Racimir encore enfant, qui n'avait par conséquent pas atteint sa septième année. Saint Isidore, qui terminait alors son *Histoire des Goths*, y insérait les vœux les plus ardents au Ciel, pour que Dieu, dans sa bonté, après le règne longtemps prolongé du père, accordât au fils les vertus qui le rendissent digne de lui succéder ². Ces vœux, hélas! ne devaient pas être exaucés. Cinq ans à peine s'étaient écoulés, depuis le moment où le grand Docteur écrivait ces lignes, lorsque Suinthila, entraînant son fils et toute sa famille dans sa ruine, tombait des hauteurs de gloire et de vertu où il était monté, à des abaissements aussi étranges qu'inattendus.

Comment s'accomplit la révolution qui précipita Suinthila du trône? Rien n'est plus facile, grâce aux écrivains contemporains, que de répondre à cette question.

On était au printemps de l'année 631, Suinthila venait d'accomplir la dixième année de son règne ³, lorsque Sisenand et d'autres nobles Wisigoths prirent les armes contre ce prince ⁴. Craignant de ne pouvoir résister à l'habile homme de guerre qu'ils avaient en tête, ils appelèrent les Francs à leur secours, joignant ainsi à leur premier crime de rébellion, celui de trahison envers la patrie, qu'ils ouvraient aux pillards étrangers. Ceux-ci s'approchaient déjà de Saragosse, lorsque, découragé sans doute par la trahison de son propre frère Geila, et peut-être aussi pour ne pas exposer plus longtemps son pays aux malheurs d'une guerre, à la fois civile et étrangère, Suinthila, renonçant à la lutte, déposa la couronne dont il s'était montré digne si longtemps. Sisenand s'en saisit après un simulacre d'élection, qui n'a pu laver la royauté de ce prince de la tache originelle d'usurpation, aux yeux de notre impartial historien ⁵.

Deux ans et demi après ces événements, le 5 décembre 633, Sisenand réunissait à Tolède un concile plénier des prélats de son royaume, que présida saint Isidore de Séville. Dans ce concile, Suinthila, atteint et convaincu de rapines et d'autres crimes dont on ne spécifie pas la nature, fut condamné par les Pères à la dégradation civique et à la perte de tous ses biens, ceux-là seuls exceptés que la pitié de son successeur consentirait à lui laisser. Son frère et tous les siens, complices de ses iniquités, furent frappés des mêmes peines ⁶.

Nous sommes loin de posséder sur les causes de la révolution qui précipita Suinthila du trône, des renseignements aussi précis que sur la marche et le dénouement de cette révolution elle-même. On nous parle en termes très généraux de mécontentement des grands, d'exactions et de crimes dont le roi se serait rendu coupable. Mais quelles mesures avaient provoqué ce mécontentement? Quel concours de circonstances avait amené dans un prince libéral, humain et compatissant, le triste changement dont ces exactions ou ces crimes seraient la preuve? Voilà ce qu'on ne nous dit pas, et ce que nous sommes réduits à deviner.

Remarquons d'abord qu'en associant à la royauté un enfant de moins de sept ans, Suinthila violait en deux façons la loi

1. *Praeter has militaris gloriae laudes
Plurimae in eo regiae majestatis virtutes
Fides, prudentia, industria,
In judicis examinatio strenua,
In regendo regno cura praecipua,
Circa omnes munificentia larga,
Erga indigentes et inopes misericordia satis prompta,
Ita ut non solum princeps populorum,
Sed etiam pater pauperum vocari sit dignus.*

Isid. *Hist. Goth.*, era 639.

2. *Hujus (Suinthilae) filius Racimirus,
In consortium regni assumptus,
Pari cum patre solo conlaetatur.
In cujus infantia ita sacrae indolis splendor emicat,
Ut in eo et meritis et vultu paternarum virtutum effigies prenoletur.
Pro quo exorandus est coeli atque humani generis rector, ut sicut catul,
Consessu patris socius,
Ita, post longaevis,
Parentis imperium,
Sit et regni successione dignissimus!
Computatis igitur Gothorum regum temporibus,
Ab exordio Atharici regis usque ad quintum
Gloriosissimi Suinthilae principis annum,
Regnum Gothorum
Per annos CCLVI, Deo favente, reperitur esse porrectum.*

Id., *ibid.*

3. *Suinthila...
Digne gubernacula
In regno Gothorum suscepit,
Decem annis regnans.*

La dixième année de Suinthila se terminait au plus tard en avril 631, au plus tôt en janvier de la même année. Quelque époque que l'on choisisse, il n'est pas vraisemblable que les conjures se soient mis en insurrection avant le printemps de l'an 631, surtout à cause des Francs leurs alliés.

4. « Defuncto Sisibudo rege clementissimo, cui Sintela, ante annum circiter, successerat in regnum, cum esset Sintela nimium in suis iniquus, et cum omnibus regni sui primatibus odium incurreret, cum consilio ceterorum, Sisenandus quidam ex proceribus ad Dagobertum expetit, ut ei cum exercitu auxiliaretur, qualiter Sintellanem degradaret regno. In hujus beneficii repensionem, missorium aureum nobilissimum ex thesauris Gothorum, quem Thursemodos (*Thursmonodus*) rex ab Actio Patricio acceperat, Dagoberto dare promisit, pensantem auri pondus quingentos. Quo audito, Dagobertus, ut erat cupidus, exercitum in auxilium Sisenandi de toto regno Burgundiae bannire praecepit. Cumque in Spania divulgatum fuisset, exercitum Francorum in auxilium Sisenandi adgredere, omnis Gothorum exercitus se ditioni Sisenandi subegit. Abundantius et Venerandus cum exercitu Tholosano tantum usque Caesaraugustam civitatem cum Sisenando accesserunt. Ibi omnes Gothi de regno Spaniae Sisenandum sublimant in regnum. » (Fredeg., *Chron.*, c. 73.) — « Non aliter et Geilanem memorati Suinthilani et sanguine et scelere fratrem, qui nec in germanitatis foedere stabilis extitit, etc. » Con. Tol. IV, can. 75.

5. *Sisenandus, in era
Sexcentesima sexagesima nona .
Per tyrannidem regno Gothorum invaso, etc., etc.*

6. « De Suinthilane vero, qui, scelera propria metuens, seipsum regno privavit et potestatis fascibus exiit, id, cum gentis consilio decrevimus : ut neque eundem vel uxorem ejus, propter mala quae commiserunt, neque filios eorum unitati nostrae unquam consociamus, nec eos ad honores a quibus ob iniquitatem dejecti sunt aliquando promoveamus. Quique etiam... a possessione rerum, quas de miserorum sumptibus hauserunt, maneat alieni, praeter in id quod pietate pussimi principis nostri fuerint consecuti. Non aliter et Geilanem memorati Suinthilani... fratrem... cum conjugis suae, sicut et antefatos, a societate, gentis atque consorcio nostro placuit separari, nec in amissis facultatibus... reduces fieri, etc. » (Conc. Tolet IV, can. 75). Avec tout le respect dû aux vénérables Pères de Tolède, j'ose croire que les remords de conscience n'entrèrent que pour une bien faible part dans la résolution que prit Suinthila d'abdiquer le pouvoir.

constitutionnelle des Wisigoths, qui excluait absolument les enfants de l'exercice du pouvoir, et qui, de plus, déclarait la royauté élective et non héréditaire. Cette double violation des coutumes antiques, se produisant pour la seconde fois à peu d'années d'intervalle, excita sans doute un profond mécontentement chez les grands du royaume et chez tous les prétendants au pouvoir¹. Ce mécontentement donna très probablement naissance à des conspirations et à des révoltes, dont la répression aura été d'autant plus énergique et sévère, que Suinthila se croyait plus de droits à l'amour et à la reconnaissance de ses sujets. En dépit de ces exécutions sanglantes, désignées très probablement sous le nom de crimes (*scelera*) par les Pères du IV^e concile de Tolède, et des confiscations qui en étaient la conséquence légale, une dernière insurrection éclata, plus heureuse que les précédentes. Nous en avons raconté plus haut le résultat final. Après son abdication, Suinthila rentra tranquillement dans la vie privée. Mais la paix dont il jouissait ne fut pas de longue durée. Soit que ses partisans aient pris les armes pour le replacer sur le trône, et que son frère Geila, traître à Sisenand après l'avoir été à Suinthila, l'ait compromis en se mettant à leur tête, soit plus simplement qu'on ait voulu donner une satisfaction à la vengeance inassouvie de ses adversaires, l'ex-roi, traduit devant les Pères du IV^e concile de Tolède, y fut frappé des peines que l'on sait.

A dire franchement ce que je pense, Suinthila n'était coupable que d'avoir voulu transmettre la couronne à son fils, de s'être vaillamment défendu contre les rebelles tant qu'il fut sur le trône, et d'effrayer encore après sa chute son rival triomphant. La modération relative du châtement infligé au roi déchu et aux siens par les Pères du IV^e concile de Tolède, me porte à croire que ceux-ci n'avaient pas en la culpabilité de Suinthila une foi plus robuste que la mienne. Mais quelle qu'ait pu être l'opinion des juges devant lesquels lui et ses complices furent traduits, Suinthila n'a certainement pas nourri de bien vives appréhensions sur l'issue de son procès et le sort qui l'attendait. Car, fidèles à leur mission de paix en ce monde, les évêques, réunis en concile à Tolède, n'avaient consenti à se constituer en cour de justice, qu'après serment prêté préalablement par le nouveau roi, en vertu d'un canon promulgué à cet effet, serment par lequel Sisenand s'obligeait à user de miséricorde².

Tous les chroniqueurs postérieurs s'accordent avec l'Anonyme sur le nombre des années de règne de Suinthila.

1 Roessler, dans son édition de l'*Historia Gothorum*, émettait bien avant moi cette conjecture (not. 43).

2. Can. 31 : « Principes contra quoslibet majestatis obnoxios sacerdotibus negotia sua committunt. Sed quia sacerdotes a Christo ad ministerium salutis electi

sunt, ibi consentiant regibus fieri iudices, ubi jurejurando supplicii indulgentia promittitur, non ubi discriminis sententia praeparatur. Si quis ergo sacerdotum contra hoc commune consultum discursor in alienis periculis extiterit, sit reus effusi sanguinis apud Christum, et apud Ecclesiam perdat proprium gradum. »

IV

LA MAURITANIE TINGITANE ET L'ESPAGNE GOTHIQUE

La plupart des historiens et des savants modernes placent la Mauritanie Tingitane au rang des provinces du royaume gothique de Tolède. Mais tandis que les uns font honneur au roi Sisebuth de l'annexion de ce pays à l'Espagne des Wisigoths¹, honneur que d'autres transportent à Suintila², et qu'enfin il en est qui pensent que la Tingitane, une politiquement à l'Espagne au temps de l'Empire, n'en a jamais été séparée³, le plus grand nombre, à la suite des chroniqueurs hispano-latins et arabes du moyen âge⁴, compte cette province parmi les possessions des rois wisigoths, sans expliquer quand, comment et par qui cette province fut conquise⁵.

Je me propose, dans la présente note, de traiter la question dans son sens le plus général, et par conséquent de rechercher si vraiment les Goths d'Espagne ont jamais possédé la Mauritanie Tingitane. Cette question une fois résolue, les questions subsidiaires d'auteur et d'époque de cette prise de possession problématique le seront également.

Il est certain que, peu après leur entrée en Espagne, et à la fin de l'an 415 ou dans les premiers mois de l'année suivante, les Wisigoths, bloqués dans Barcelone par le patrice Constance, vaillant et habile capitaine, très redouté des Barbares de toute race et de toute dénomination, songèrent à passer en Afrique. Une flotte fut équipée sur laquelle s'embarqua un corps nombreux d'avant-garde, destiné à prendre pied sur cette terre nouvelle et à préparer les voies au reste de la nation. Mais, surprise par une violente tempête à douze milles du détroit de Gadès, la flotte expéditionnaire périt corps et biens. Ainsi avorta misérablement cette tentative d'émigration africaine. Elle ne fut pas renouvelée. Effrayés par une aussi terrible catastrophe, les Wisigoths et Wallia leur roi crurent plus sage de se retourner du côté des Romains. Acceptant donc les conditions de Constance, ils se mirent au service de l'Empire⁶. C'est en vertu de ce pacte d'alliance offensive, que Wallia et ses Wisigoths commencèrent en 417, contre les Barbares qui avaient envahi avant eux la Péninsule, une guerre qui dura deux ans et amena la destruction à peu près complète d'une portion considérable de ces odieux pillards, les Vandales Silinges et les Alains. Puis, en 419, sur l'ordre du même Constance, remettant aux Romains la Carthaginoise, la Bétique et la Lusitane, entièrement délivrées des Barbares, les Wisigoths reprirent le chemin de la Gaule, et s'établirent en Aquitaine, dans les cantonnements qui leur furent assignés et qu'ils ne quittèrent plus de longtemps⁷.

C'est là, en effet, que leurs rois fixèrent leur résidence pendant près d'un siècle (419-507). C'est de là que, tantôt comme alliés et stipendiaires, tantôt comme ennemis, puis enfin comme héritiers de l'empire d'Occident expiré, ils partent pour aller combattre, à la tête de leurs guerriers, c'est-à-dire de tous les hommes valides de la nation, sur les bords de la Durance, du Rhône, de la Loire, de l'Èbre, du Duero, du Tage, de l'Ana et du Bétis, jamais au delà des mers et en Afrique,

1. Rodrigo Sanchez, *Hist. Hisp.*, part. II, c. 24, Le Beau, *Hist. du Bas-Emp.*, I. LVI, c. 7; H. Fournel, *Etude sur la Conq. de l'Afrique par les Arabes*, p. 2, not. 2.

2. P. Cahier, *Souvenirs de l'Eglise d'Afrique*, p. 412.

3. Fernandez-Guerra, *Caida y ruina del imp. Visig.*, p. 63.

4. *Chron. Sil.*, c. 1, n. 7, *Alhb. Madym*, p. 18, 19 de la trad. esp., Ruder. Tolet, *De Reb. Hisp.*, lib. III, c. 18, Luc. Tud., *Chron. Mundi*, p. 70, etc., etc.

5. Morales, *Chron. Gen.*, I. XII, c. 67, n. 4, Mariana, I. VI, c. 21, Amador de los Rios, *Hist. crit.*, II, p. 466, etc., etc.

6. « Deinde Wallia successit in regnum, ad hoc electus a Gothis ut pacem infringeret, sed ad hoc ordinatus a Deo ut pacem confirmaret. Hic igitur, territus maxime iudicio Dei, quod, cum magna, superiore abhinc anno, Gothorum manus, instructa armis navigisque, transire in Africam moliretur, in duodecim milibus passuum Gaditani freti tempestate correpta miserabili exitu perierat. . . pacem optimam cum Honorio imperatore, datus lectissimis obsidibus, pepigit, Placidiam . . . fratri reddidit, Romanae securitati periculum suum obtulit, ut adversus caeteras gentes quae per Hispanias consedissent sibi pugnaret et Romanis vinceret. » (Paul. Oros., *Hist.* VII, 43, p. 561, edit. Vindob. a. 1832.) — Nous savons par Idace, contemporain des événements et Espagnol comme Paul Orose, que Wallia, élu roi en 416, après l'assassinat d'Ataulphe et de Sigéric, se lia par un traité de paix et d'alliance avec les Romains en cette même année, et

qu'il ouvrit, en 417, la campagne contre les autres envahisseurs barbares de l'Espagne (*Chron.*, *infr. cit.*) Si donc, dans le passage d'Orose qu'on vient de lire, les mots *superiore abhinc anno* doivent s'entendre de l'année qui précéda la conclusion de la paix entre Goths et Romains, c'est en 415, et par conséquent sous Ataulphe, qu'eut lieu l'expédition navale des Wisigoths. S'il faut les rapporter à l'année qui précéda l'entrée en campagne de Wallia contre les Alains et les Vandales, c'est en 416 et par conséquent dans les derniers mois d'Ataulphe, ou au début du règne de Wallia, qu'il faudra placer la tentative en question. Saint Isidore de Seville (*Hist. Goth.*, era 454), par une erreur qu'on s'explique difficilement, rejette cette expédition après les guerres gothiques contre les Vandales et les Alains.

7. « Cui (Ataulphus) succedens Wallia in regno, cum Patricio Constantio pace mox facta, Alanis et Vandalis Silingis in Lusitania et Betica sedentibus adversatur (a. 416). Wallia rex Gothorum, Romani nominis causa, intra Hispanias caedes magnas efficit Barbarorum (a. 417). Vandalis Silingis in Baetica per Walliam regem omnes extincti. Alani, qui Vandalis et Suevis potentantur, adeo caesi sunt a Gothis, ut, extincto Atace rege ipsorum, pauci qui superfuissent. Gundeni regis Vandalorum, qui in Gallacia resederat, se patrocinio subjugarent (a. 418). . . Gothi, intermisso certamine quod agebant, per Constantium ad Gallias revocati, sedes in Aquitanica, a Tolosa usque ad Oceanum acceperunt (a. 419). » (Idat. *Chron.*)

et ce pour plusieurs et excellentes raisons. La première est celle que je signalais plus haut, à savoir la terreur salubre que la mer et ses tempêtes inspiraient aux Wisigoths et à leurs chefs, depuis le double naufrage qui, sous Alaric et tout récemment encore, avait englouti la fleur de leurs guerriers¹. La seconde n'est autre que l'absence de tout prétexte et de toute occasion de tenter une pareille entreprise. Au début de leurs campagnes dans la Péninsule, les Wisigoths n'y guerroyaient que sous la haute et très effective direction du patrice Constance, qui les arrêta au plus fort de leurs succès contre les autres Barbares, et qui, certes, ne leur eût pas permis de tenter une expédition contre une des Mauritanies, toutes encore en possession plus ou moins paisible de l'Empire. Nous savons d'ailleurs, par Idace, chroniqueur espagnol contemporain, que les Goths de Wallia, après avoir purgé de Barbares la Carthaginoise, la Bétique et la Lusitanie, rentrèrent tous dans les Gaules, ce qui ne leur ouvrait guère le chemin de la Tingitane². Plus tard, en 622, sous Theudérède ou Théodoric I^{er}, un corps d'auxiliaires Wisigoths franchit de nouveau les Pyrénées, descend en Bétique pour y combattre, avec le maître de la milice Castinus et son armée, contre les Vandales de Gundéric. Mais ces singuliers auxiliaires s'arrangent de façon à hâter la déroute des troupes impériales auxquelles ils sont venus se joindre; puis, avec Castinus et avec les débris de son armée, ils rentrent dans la Tarragonaise, en tournant plus que jamais le dos à toutes les Mauritanies³. De cette année 422 à l'année 446, Theudérède et ses turbulents sujets, tantôt en paix, tantôt en guerre avec l'Empire, n'en restent pas moins cantonnés dans la Gaule méridionale et ne prennent aucune part connue aux affaires de l'Espagne⁴.

Or c'est précisément dans cet intervalle de vingt-quatre ans que s'accomplissait, dans la Péninsule et de l'autre côté du détroit de Cadix, une série d'événements qui devaient, pour plus d'un siècle, enlever aux Wisigoths l'occasion et même l'envie d'étendre leur domination sur une portion quelconque de la Mauritanie.

Nous avons vu, il n'y a qu'un instant, les Vandales, descendus de la Galice romaine en Bétique et en Lusitanie, battre en 622 l'armée romano-gothique de Castinus. Restés maîtres de ces deux provinces, ces barbares les pillèrent consciencieusement pendant huit ans. En 429, Genséric, leur nouveau roi, répondant à l'appel du comte Boniface, passe avec tout son peuple d'Espagne en Afrique⁵. Franchissant en son point le plus étroit le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique⁶, c'est très probablement à Ceuta, et certainement dans la Tingitane qu'il débarque; c'est d'elle qu'il se saisit tout d'abord; c'est par elle qu'il commence la conquête de la Mauritanie et des autres provinces romaines jusqu'à la Tripolitaine inclusivement, conquête couronnée par la prise de Carthage⁷ et par l'occupation de la Sardaigne, de la Corse et d'une autre ancienne dépendance politique de l'Espagne, les îles Baléares. Donc, dès 629, la Tingitane cesse d'appartenir à la Péninsule, elle échappe à l'administration hispano-romaine, et ne relève plus que des Vandales ou des Empereurs. Ainsi prend fin l'union politique entre les deux pays qu'on nous montrait naguères subsistant sans interruption pendant plus de six siècles, jusqu'à l'invasion arabe.

Cette union, que les Vandales avaient brisée, les Wisigoths ne cherchèrent à la rétablir ni à leur profit ni à celui de l'Empire. De même race que les sujets de Genséric, ils vivaient avec eux en trop bonne intelligence pour aller leur chercher querelle en Afrique. De la fondation à la ruine du royaume vandale de Carthage, on ne trouve ni dans les chroniqueurs latins, ni dans les historiens grecs, la moindre trace, je ne dis pas d'un projet formé par les Wisigoths de reprendre aux Vandales la Tingitane que ceux-ci avaient enlevée aux Romains, mais d'une hostilité quelconque entre les deux nations, même alors qu'elles ne sont plus séparées l'une de l'autre que par un étroit bras de mer. Ni l'évêque Idace qui nous donne année par année les diverses expéditions des deux plus puissants rois goths de Toulouse, Théodoric II et son frère Euric, en Espagne, de 456 à 469, ni la chronique de Prosper, ni celle du pseudo-Sulpice Sévère, ni Jornandez, ni Procope, ne nous permettent de supposer rien de semblable. C'est bien plutôt le contraire qu'on peut conclure de leurs récits⁸. Les Vandales gardèrent donc la Mauritanie Tingitane, comme toutes leurs conquêtes d'Afrique, jusqu'à Gélimer, le dernier de leurs rois.

Un écrivain contemporain, compagnon de Bélisaire dans sa rapide et glorieuse campagne de reconquête en Afrique, l'historien Procope, nous en est l'irrécusable garant. Il nous montre le général byzantin, déjà maître de Carthage, envoyant de tous côtés des troupes de terre ou de mer pour *prendre possession de tout ce qui avait appartenu aux Vandales*⁹: Cyrille en Sardaigne et en Corse, l'Italien Apollinaire aux îles Baléares et à l'île d'Iviza, un de ses lieutenants nommé Jean, avec une

1. « Territus maxime . quod cum . . Gothorum manus.. transire in Africam moliretur .. tempestate correpta, miserabili exitu perierat. Memor etiam illius acceptae sub Alarico cladis, cum in Siciliam Gothi transire conati, in conspectu suorum miserabiliter arrepti et demersi sunt. » (P. Oros, *supr cit*)

2. V p. 66, note 7.

3. « Castinus magister militiae, cum magna manu et auxilio Gothorum, bellum in Baetica Vandalis infert, quos cum ad inopiam vi obsidionis arclaret .. inconsulte publico certamine conficiens, auxiliorum fraude deceptus, ad Tarraconem victus aufugit » (Idat. *Chron*, p. 69-84.)

4. Cf. Idat. *Chron*, p. 69-84

5. « Gaisericus rex de Beticae provinciae littore cum Wandalis omnibus eorumque familiis, mense Maio ad Mauritaniam et Africam relictis transiit Hispanis. » (Idat. *Chron.*, a. 428, *editoris incerta*, Garzon, 429). Résumant d'avance en peu de mots, sous l'année 425, les derniers faits et gestes des Vandales dans le sud-est de l'Espagne, Idace avait déjà fait mention de leur invasion finale en Mauritanie. « Hispani eversa, Hispanis depraedatis, Mauritaniam invadunt » En ce point, je me sépare du docte P. Garzon qui admet deux invasions de ces

Barbares en Mauritanie, l'une en 425 par manière de razzia, l'autre en 429 à titre permanent

6. « Transvadens facili transitu per angustias maris, qua inter Hispaniam Africamque aequor hoc magnum et spatiosum bisseis milibus angusto se limite coarctavit. » (Vict. Vitens. *De Persec. Vandal.*, I, c. 10 Cf. Procop., *de Bell. Vand.*, I, c. 3, p. 349)

7. « Carthagine fraude decepta xiv kal. novembres, omnem Africam rex Gaisericus invadit. » (Idat., *Chron*, a. 439, p. 79.)

8. On a vu précédemment les Goths trahir les Romains en 422, au profit des Vandales. La flotte que l'empereur Majorien avait armée dans le port de Carthage, pour aller porter la guerre en Afrique, est livrée aux Vandales par une trahison, dont on ne peut guère soupçonner que les Wisigoths, alors, mais fort à contre-cœur, alliés des Romains (Id. *Chron*, a. 450). Enfin lorsque Gélimer se voit sérieusement menacé par Bélisaire, c'est au roi Theudis qu'il envoie en toute hâte demander du secours (Procop., *De Bell. Vand.*, I, c. 24.)

9. Στρατεύματα ἑστάντων ἐπ' ἣ ἀναχώσονται Ῥωμαίοις ἀπαντα, ὧν Βανδάλαι ἤρχον. (Id., *ibid.*, II, 5.)

cohorte d'infanterie, à Césarée de Mauritanie, enfin un de ses écuyers du même nom jusqu'au détroit de Cadix et à la seconde colonne d'Hercule, pour y occuper Ceuta. Or Ceuta et la colonne africaine d'Hercule appartiennent à la partie occidentale de la Tingitane, c'est bien aussi cette portion de la même province dont les côtes sont baignées par les eaux du détroit; donc, la Tingitane elle-même tout entière était, comme Ceuta, soumise aux rois vandales d'Afrique et non aux Wisigoths d'Espagne, en 534, époque où cette province retomba au pouvoir des Romains de Justinien¹. Le même historien, dans un autre de ses ouvrages, donne à l'assertion précédente une confirmation qui ne laisse rien à désirer. Traçant une esquisse de la géographie politique de l'Europe occidentale contemporaine, il limite la domination des Wisigoths à l'Espagne et à la Gaule méridionale². Et qu'on ne prétende pas que sous le nom d'Espagne, l'écrivain grec comprend la Péninsule avec son annexe africaine, car il a soin d'ajouter que l'Espagne des Wisigoths appartient à l'Europe et que, comme la Gaule sa voisine, elle est baignée au nord par l'Océan septentrional, et au midi par la mer Tyrrhénienne ou Méditerranée. Cette Espagne, d'après Procope, est donc bien l'Espagne proprement dite. Procope nie donc ici, sans équivoque possible, toute extension en Afrique de la domination des rois espagnols de Tolède. L'empereur Justinien ne la nie pas moins carrément dans la Constitution adressée au préfet du prétoire d'Afrique, Archelaus, par laquelle il ordonne que la province de Tingi soit désormais régie par un Consulaire, comme la Byzacène, la Tripolitaine et Carthage³.

Le roi Theudis, sollicité par les envoyés de Gélimer de conclure avec ce prince une alliance offensive et défensive, mais sachant déjà la cause de ce prince et celle de son peuple à peu près perdues, les éconduisit poliment sans vouloir s'engager à rien⁴. Mais s'il refusa de mettre les forces de l'Espagne gothique au service des Vandales, il se donna volontiers la satisfaction d'employer une partie de ces mêmes forces à s'emparer de Ceuta et de son territoire. Les Goths débarqués en Mauritanie prirent, sans aucune difficulté, possession d'une forteresse démantelée jadis comme toutes celles de l'Afrique, Carthage exceptée, par ordre de Genséric, et qu'on avait depuis lors laissée tomber en ruines⁵. Ceci se passait vraisemblablement après la défaite et la prise de Gélimer, et avant l'arrivée à Ceuta du lieutenant de Bélisaire, c'est-à-dire dans les premiers mois de 634. Les Wisigoths s'établissaient de leur mieux dans leur pacifique conquête, lorsque Jean et ses Byzantins se présentèrent pour la leur disputer. Que se passa-t-il alors? Les troupes de Theudis évacuèrent-elles une place dont elles jugeaient la défense impossible? Furent-elles surprises et écrasées par un ennemi supérieur en nombre? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que Ceuta resta aux mains des Impériaux et fut, par ordre de Justinien, réparée et fortifiée. Ce que l'on sait aussi par saint Isidore de Séville — car Procope se tait absolument sur ce curieux épisode des guerres byzantines en Afrique — c'est que Theudis se piqua au jeu, et ne voulut pas laisser aux mains des Impériaux cette porte ouverte sur l'Espagne. Si ma conjecture sur l'époque de la première occupation de Ceuta par les Goths est véritable, il faut avouer que leur roi prit son temps pour préparer sa nouvelle expédition en Mauritanie. Ce ne fut guère, en effet, avant la dernière année de son règne (547, 548), que Theudis mit son projet à exécution. Mais son armée dut cette fois entreprendre un siège en règle. Il durait déjà depuis quelque temps, lorsque, un dimanche, les assiégeants se virent inopinément assaillis par de nombreux ennemis, Grecs et Maures leurs alliés, qui les cernaient du côté de la terre, tandis que la mer leur fermait toute retraite. Ils auraient pu échapper peut-être au danger qui les menaçait, en combattant vaillamment leurs adversaires; mais craignant de manquer ainsi au repos dominical, ils se laissèrent tous égorger sans résistance. Pas un n'échappa au massacre et, pour comble de malheur, Theudis, assassiné peu après, ne put venger cette dernière et sanglante injure faite à ses armes⁶. Ceuta et la Tingitane échappèrent donc cette fois encore aux Wisigoths.

Après Theudis, l'Espagne gothique entre dans une longue période de trouble, de désordre, de guerres civiles ou étrangères, qui, compromettant son existence comme nation, ne permettent pas aux successeurs de Theudis de former et, à plus forte raison, d'exécuter des plans de conquête au dehors. Theudisclé, le premier de tous, est, au bout de quelques mois, égorgé au milieu d'un festin par les grands du royaume, dont il avait outragé l'honneur et menacé la vie⁷. Agila, élu en 549 pour le remplacer, aurait dû, ce semble, faire son profit de cette mort tragique et rejeter bien loin toute tentative

1. Βελισάριος... Ἰωάννην δὲ ἄλλον, τῶν οἰκείων ὑπασιπαιστῶν ἑνα, ἐς τὸν ἐν Γαδεΐροις πορρὸν καὶ σὴν ἐτέραν τῶν Ἰεροσολίμων στῆλιν ἐπεμψε, τὸ ἐλεῖν προύριον, ὃ Σέπτον γαιούσι, καθέξοντα. (Procop. *ibid.*) Procope nous apprend ailleurs que Justinien fit réparer Septa ou Septum, ancienne possession romaine près des colonnes d'Hercule, que les Vandales avaient laissée tomber en ruines. (*De Aedif.*, l. VI, c. 8)

2. Ἡ πρώτη. Ἰσπανία ὠνόμαστα, ἔχει ἐς Ἀλπεὶς τὰς ἐν ὄρει τῇ Πυρηναίῳ οὐσας... ἡώρα δὲ αὐτὴ ἐνατέρᾳ τὰ μὲν πρὸς Βόρρᾳν ἀνεμὸν, πρὸς τὸ ὠκεανὸς περιβάλλεται, τὰ δὲ πρὸς νότον θαλασσοῦ τὴν Τυρρηνίαν καλουμένην ἔχει... Οὐσίγοτθοι, τὴν Ρωμαίων ἀρχὴν βιασόμενοι. Ἰσπανίαν τε πᾶσαν καὶ Γαλλίαν, τὰς ἐκτὺς Ροδανοῦ ποταμοῦ. ἔχον. (Procop. *De Bell. Goth.*, I, c. 12)

3. Cod. Tit. xxvii, 1, § 2 Voir aussi *ibid.*, 2, § 2.

4. Un vaisseau marchand, sortant du port de Carthage au moment où Bélisaire prenait possession de cette ville, avait apporté en Espagne la nouvelle de cet événement qu'ignoraient encore les envoyés de Gélimer, partis avant le débarquement de l'armée impériale en Afrique, et venus tranquillement dans la Péninsule par la voie la plus commode et la plus longue. Voir Procope. *De Bell. Vand.*, I, c. 24.

5. Ὑστερον δὲ Γεζέριχος ἐπενόει τοιάδε τῶν ἐν Λιβύῃ πόλεων πλὴν Χαργιδόνας, τὰ τείχη λαθεῖεν. (Id., *ibid.*, c. 5.) — Ἐν δὲ Γαδεΐροις... ἐν δεξιᾷ, κατὰ τὴν Α' θύλῃς ἀκτὴν, προύριον ἦν ποτε, Σεπτὸν ὀνομα, ὅπερ ἐδείμαντο μὲν ἐν τοῖς ἄνω χρόνοις Ρωμαίων Βασιλέων δὲ οὐκ ἐπιμελουμένων, καθεῖλεν ὁ χρόνος. Ὁ δὲ... Ἰουστινιανὸς τελεγε μὲν

ἐρυμνὸν, φυλακτῆριον δὲ ἰσχυρὸν κατεσκήσατο (Id., *De Aedif.*, VI, c. 8.) — Ce récit du démantèlement de toutes les places fortes de l'Afrique, moins une, par ordre de Genséric, n'aurait-il pas franchi le détroit, et fourni le fond de la légende qui fait prendre une pareille mesure, en Espagne, par Witiza ou par Rodrigue?

6. *Post tam felix successum victoriae, trans fretum, Inconsulte Gothi se gesserunt, Denique dum adversus milites qui Septem oppidum, Pulsis Gothi, invaserant (invaserunt), Oceani freta transissent, Idemque castrum magna vi certaminis expugnarent, Adveniente die Dominico, deposuerunt arma, Ne diem sacrum praelio funestarent. Hac igitur occasione reperta, Milites repentino incursu aggressi exercitum, Mari undique terraque conclusum, Ignamum atque inermem, Adeo prostraverunt, ut ne unus quidem Superesset, Qui tantae cladis excidium praeteriret. Nec mora, praevenit mors debita principem, etc., etc.*

Isid. *Hisp. Hist. Goth.*, er. 569

7. Isid. *Hisp., Hist. Goth.*, era 586.

de s'abandonner à ses instincts tyranniques. Il n'en fut rien. Ce prince brutal et maladroit trouva même le moyen de se faire plus d'ennemis que l'infâme Theudisclé. Les Hispano-romains de Cordoue, jusqu'alors sujets soumis et tranquilles des rois goths de Tolède, donnèrent les premiers le signal de la révolte contre Agila. On ignore quels étaient leurs griefs. Ce qui est certain, c'est qu'après s'être mis en insurrection ouverte, ils prirent la liberté grande de battre l'armée que ce prince avait levée pour les réduire. Le roi vaincu perdit son fils tué dans le combat, ses trésors tombés aux mains des Cordouans et de nombreux soldats restés sur le champ de bataille. Lui-même n'échappa qu'avec peine et s'enfuit honteusement jusqu'à Mérida. Sa tyrannie l'avait rendu odieux aux Espagnols, sa lâcheté le livra au mépris des Wisigoths. Athanagilde en profita pour lever à son tour l'étendard de la révolte à la tête d'un puissant parti. Ce rival d'Agila était catholique, et les sacrilèges attentats du roi arien, contre les églises de Cordoue et le tombeau du glorieux martyr saint Aciscle, ne furent peut-être pas étrangers à sa détermination. Cette même foi, qu'il tenait cachée, mais pas assez sans doute pour qu'on n'en eût pas quelque soupçon, rallia vraisemblablement autour d'Agila tout ce que la nation comptait d'ariens fanatiques. Il est certain qu'Athanagilde, pour cette raison ou pour une autre, vint se heurter à une résistance obstinée, à laquelle il ne devait pas s'attendre de la part d'un pareil adversaire.

Désespérant de venir à bout de son entreprise par ses seules forces, ce prince eut la malheureuse pensée d'implorer le secours de l'empereur Justinien. Le vieux César byzantin, dont l'âge n'avait point affaibli l'ambition, se berça de l'espoir de faire en Espagne, à la faveur des discordes intestines auxquelles ce pays était en proie, ce qu'il avait fait quelques années auparavant en Italie et en Afrique, c'est-à-dire de rattacher à l'Empire romain, dont il poursuivait la restauration en Occident, le royaume des Wisigoths, après celui des Ostrogoths et des Vandales. Il octroya donc le secours demandé, mais à la condition qu'Athanagilde lui céderait Carthagène et une grande partie de la côte orientale et méridionale de la Péninsule¹. Les Impériaux après s'être mis en possession des villes et des districts cédés à leur maître en vertu de ce traité, aidèrent Athanagilde à battre l'armée d'Agila sous les murs de Séville. Faisant ensuite tourner la victoire commune au profit de leur cause, ces mêmes Impériaux ne songèrent plus qu'à l'agrandissement continu de leurs nouvelles acquisitions territoriales. Dieu sait jusqu'où ils l'auraient poussé, si les Goths d'Agila ne se fussent hâtés de prévenir le danger que courait leur patrie de la part des Byzantins. Ils égorgèrent Agila et se soumirent à son rival (a. C. 554). Celui-ci, devenu ainsi du jour au lendemain le chef incontesté de la nation, se retourna immédiatement avec toutes ses forces contre les Impériaux, ses alliés de la veille, dont il voulait se débarrasser à tout prix². Mais il était malheureusement trop tard. Un acte de folie politique avait suffi pour introduire la lèpre byzantine en Espagne, il ne fallut rien moins que trois quarts de siècle (554-622) et les efforts successifs de sept rois de Tolède, pour l'en extirper complètement. Après Athanagilde, qui engagea sans grand succès cette lutte presque séculaire, Léovigilde eut l'insigne honneur, non seulement d'arrêter tout nouveau progrès des Byzantins, mais encore de leur enlever une bonne partie des villes et des territoires dont ils s'étaient rendus maîtres dans l'intérieur de la Péninsule³. Après Léovigilde, son fils Récarède continua glorieusement l'œuvre de reconquête inaugurée par son père⁴; puis successivement Witeric et Gundemar, dont les nombreuses campagnes contre l'étranger n'eurent aucun résultat sérieux⁵.

jusqu'à cette époque, nous les avons vus toujours exclus? Je n'hésite pas à répondre négativement. Voici les principaux motifs de ma conviction à cet égard.

Premièrement, les princes qui se succédèrent alors sur le trône de Tolède furent, plus que leurs prédécesseurs, en butte aux conspirations et aux révoltes des ennemis du dedans, ou aux invasions des ennemis du dehors, Francs, Grecs et Vascons; trop occupés par conséquent à défendre leur personne, leur autorité et leur patrie, pour songer à des conquêtes, et pour s'en aller en guerre dans cette Afrique mauritanienne, si fatale à ceux de leurs prédécesseurs qui, prenant inopportunément l'offensive, avaient essayé de s'en emparer. Un fait d'ailleurs très remarquable dans l'histoire de ces derniers souverains de l'Espagne gothique, c'est, même dans les plus vaillants et les plus heureux en leurs *entreprises*, une absence complète d'ambition territoriale, qui les laisse indifférents à toute annexion nouvelle de cités ou de provinces à leurs états. Ainsi Wamba, vainqueur des rebelles de la Narbonnaise et des Francs leurs alliés, aurait pu tirer contre ces derniers un profitable parti de la victoire qui les avait terrifiés, en leur enlevant quelques lambeaux des immenses territoires dont Clovis s'était emparé sur les Wisigoths, après la défaite et la mort d'Alaric II. Wamba ne songe pas plus à cette revanche, que son prédécesseur Suinthila n'avait eu l'idée, très naturelle cependant, de diriger sur les îles Baléares la flotte avec laquelle il venait de reprendre les dernières places maritimes de la Péninsule occupées encore par les Grecs, afin de reconquérir sur ces mêmes Byzantins cette antique annexe de l'Espagne romaine.

Secondement, dans ce même espace de temps, furent célébrés à Tolède sept conciles nationaux, auxquels, d'après l'antique usage, devaient assister, par eux-mêmes ou par leurs représentants, les évêques des diverses provinces du royaume. Or dans aucun de ces conciles on ne voit au bas des actes figurer, parmi les noms des évêques de l'Espagne ou de la Gaule gothique, le nom d'un seul évêque de la Mauritanie Tingitane. Il faut donc supposer ou que les évêques de cette province se sont tous et toujours entendus pour ne tenir aucun compte de la coutume antique ayant force de loi, ce qui est inadmissible; ou qu'à cette époque, pas plus qu'aux époques antérieures, depuis l'an 429, leur province n'appartenait politiquement à l'Espagne. On essaie d'échapper à ce dilemme en affirmant, sans en fournir la plus légère preuve, que sous les derniers rois de Tolède, comme au temps des empereurs d'Occident, la Tingitane relevait de Carthage et de l'Afrique au spirituel, et de l'Espagne au temporel. Mais cette affirmation pêche à la fois contre la vraisemblance et la vérité. Que les empereurs chrétiens d'Occident aient toléré l'état de choses dont il s'agit, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Peu leur importait, en effet, qu'une de leurs provinces dépendît, dans l'ordre de la hiérarchie sacrée, d'une province ou d'une cité de leur empire, et, dans l'ordre administratif, d'une autre province de ce même empire: il n'y avait là rien de menaçant pour leurs intérêts politiques ou religieux. Il n'en était plus de même des chefs des divers royaumes, qui se formèrent en Occident des débris de l'empire écroulé. La subordination hiérarchique de quelques-uns de leurs évêques à un métropolitain étranger, eût été à leurs yeux une intolérable atteinte à l'indépendance de leur nouveau royaume. Ils ne s'y seraient donc pas résignés et, de fait, il ne s'y résignèrent jamais. Nous n'avons pas besoin de quitter le royaume goth de Tolède pour trouver la preuve de ce que j'avance. Du jour où la Narbonnaise fut annexée politiquement à l'Espagne gothique, les évêques de ce pays brisèrent toutes relations de dépendance ou de suprématie ecclésiastique avec le reste de la Gaule, pour se rattacher à l'Église d'Espagne. Ils siégèrent dans les conciles de Tolède et ne parurent plus dans ceux qui se réunissaient, soit dans la ville d'Arles, leur antique métropole, soit en quelque autre cité de la Gaule franque¹. Si la Tingitane eût jamais appartenu à l'Espagne gothique, le même changement s'y serait aussitôt accompli.

Troisièmement enfin, l'Anonyme de Cordoue racontant les dernières conquêtes des Arabes en Afrique, celles qui n'ont précédé que de trois ou quatre ans, au plus, l'invasion arabe de la Péninsule, nie l'existence de toute connexion politique entre la Tingitane et le royaume de Tolède. « Walid, dit-il, homme d'une rare prudence et si habile dans le commandement des armées qu'il brise, quoique déshérité de la grâce de Dieu, la puissance des nations qui entourent son empire... subjugué toute la Mauritanie. Dans les régions de l'Occident, il attaque et conquiert par Muza, un de ses généraux, le royaume des Goths dont l'antique vigueur lui avait assuré... une existence paisible en Espagne pendant près de cent cinquante ans, de Léovigilde à l'ère 750² (a. c. 712). » Quoi de plus clair que ce langage? Par Mouzâ, Walid a pu subjugué *toute la Mauritanie*, c'est-à-dire les trois provinces dont se composait cette grande subdivision de l'Afrique romaine, sans toucher au royaume des Goths. C'est dans les *contrées occidentales* par opposition aux régions australes dont les provinces d'Afrique ou de Libye font partie, c'est en Espagne que Mouzâ doit entrer pour *attaquer et subjugué le royaume des Goths*, parce que c'est en ce pays qu'il subsiste pacifiquement depuis un siècle et demi. C'est sans doute aussi parce que la Tingitane était, aussi bien que le reste de la Mauritanie, un pays étranger à l'auteur, que celui-ci enregistre sèchement le nom de cette province dans le nécrologe de la Libye (*Afrique*) chrétienne, à la suite de ceux des autres villes et provinces du même pays, tombés au

1. Les Francs, pas plus que les Wisigoths leurs voisins, ne permettaient aux évêques de leurs états d'assister à des conciles nationaux ou provinciaux célébrés en pays ennemi, ou simplement étranger. Lodeve étant tombée en 533 au pouvoir de Théodebert I^{er}, roi d'Austrasie, son évêque Deuterius s'asseyait en 533 parmi les évêques francs réunis en concile à Clermont. Mais les Goths d'Espagne ayant, sous Léovigilde, repris possession de cette cité épiscopale, Agripinus, un des successeurs de Deuterius, figure parmi les Pères présents au célèbre concile de Tolède tenu en 589 par les ordres du roi Récarède, et sous la

présidence de saint Léandre, métropolitain de Séville. Bordeaux soumis aux Wisigoths voit son évêque Cyprien assister au concile d'Agde, qui se réunit en cette ville avec l'autorisation du roi goth arien Alaric de Toulouse, en l'année 506. Cinq ans plus tard, en 511, ce même évêque, dont la cité est devenue possession franque, après la bataille de Vouille et la défaite d'Alaric, prend place parmi les évêques du concile d'Orléans, etc., etc. Cf. Longnon, *Géogr. de la Gaule au vi^e siècle*, ch. 13 et 14 passim.

2. Anonym. Cordub., VIII, 2.

pouvoir de l'Islam, sans un seul mot de deuil et de regret, lui que la douleur rend éloquent et presque prolixe dans sa lamentation sur les infortunes de l'Espagne sa patrie.

A ces témoignages si nombreux et si divers contre toute annexion de la Mauritanie Tingitane à l'Espagne gothique, témoignages exclusivement empruntés aux écrivains contemporains, qu'oppose-t-on? Que peut-on légitimement opposer?

On oppose en premier lieu le passage des *Étymologies*, où Isidore de Séville place la Mauritanie Tingitane parmi les provinces d'Espagne¹. Mais on l'oppose sans aucun droit. Dans cet ouvrage, répertoire encyclopédique des connaissances, des mœurs et des usages de l'antiquité, tiré des écrits d'anciens auteurs dont Isidore reproduit assez souvent jusqu'aux paroles, le Docteur espagnol n'a que très rarement l'occasion de traiter des choses et des personnes de son temps. Dans le passage cité, en particulier, il n'est nullement question de l'Espagne gothique, mais de l'Espagne romaine et impériale. Soutenir le contraire ce serait, sans le vouloir bien évidemment, exposer ce saint et docte Père au reproche mérité d'étourderie et d'ignorance : d'étourderie, puisque de la liste des provinces du royaume de Tolède, Isidore aurait exclu la Gaule gothique, ayant certes autant et parfois plus de droit d'y figurer que tout autre²; d'ignorance, pour n'avoir pas su, quand il composait son livre, ce que les écrivains byzantins nous apprennent, ce que tout le monde savait alors en Espagne, que la Tingitane n'était pas soumise aux Wisigoths.

Voulant épargner le premier de ces reproches au saint évêque de Séville, un écrivain ou compilateur du ix^e siècle, auteur du catalogue des provinces d'Espagne sous les Wisigoths, qui figure dans le manuscrit de San Millan en tête de la chronique anonyme dite d'Albelda, clôt ce catalogue par la déclaration suivante : « La Gaule, quoique soumise aux Goths, n'était pas comptée parmi les provinces d'Espagne³. » Mais cette affirmation, dictée par les besoins d'une cause mal étudiée et mal comprise, avait, vers la fin du viii^e siècle et, par conséquent, près de cent ans auparavant, reçu un premier et formel démenti. Dans le catalogue des provinces du même royaume de Tolède, catalogue que renferme le célèbre manuscrit d'Oviédo, aujourd'hui à la bibliothèque de l'Escorial, la Gaule gothique a sa place parmi ces provinces, entre la Carthaginoise et la Galice⁴. Ce premier démenti donné au catalogue d'Albelda par un catalogue plus ancien, était suivi d'un second de même nature, mais postérieur d'un siècle, celui du catalogue des provinces d'Espagne, dressé au x^e siècle, et publié par Florez, d'après le recueil manuscrit des canons de l'Église d'Espagne, dit de Séville ou de San Millan⁵.

On oppose en second lieu à ces mêmes témoignages contre l'*hispanisation* de la Mauritanie Tingitane, au temps des rois goths de Tolède, le catalogue du manuscrit d'Oviédo dont il vient d'être question. Le catalogue ne compte, il est vrai, que six provinces d'Espagne : la Tarragonaise, la Carthaginoise, la Gaule, la Galice, la Cellibérie et la Bétique. Mais si la Tingitane n'y brille que par son absence, Tingi du moins, Tingi sa métropole, figure parmi les sièges épiscopaux de la Bétique, d'où l'on croit pouvoir tirer cette conclusion que les lettrés de la fin du viii^e siècle, époque trop rapprochée des événements pour qu'on ait pu se tromper sur un fait de cette importance, regardaient Tingi et par conséquent la Tingitane comme ayant appartenu à l'ancien royaume de Tolède. Laissant de côté la question de savoir si l'auteur du catalogue d'Oviédo a pu se tromper ou non, je me bornerai aux deux observations suivantes, qui enlèvent toute valeur à son catalogue sur le point qui nous occupe : 1^o l'idée plus que singulière de ranger *Tingi* parmi les sièges épiscopaux de la Bétique n'a pu venir à personne en Espagne au viii^e siècle ; de ce seul fait le passage du catalogue, qui contient cette énormité en géographie ecclésiastique, rend très probable un remaniement par interpolation ; 2^o cette interpolation est plus que probable, elle est certaine, et se trahit elle-même par la forme trop antique dont elle s'est maladroitement revêtue. Tandis, en effet, que tout le catalogue est écrit en minuscule wisigothique, le seul nom de Tingi l'est en onciale⁶.

Mais supposons ce catalogue authentique dans toutes ses parties, supposons-le de plus aussi complet que celui d'Albelda, c'est-à-dire donnant à Tingi ou à la Tingitane sa place distincte à côté des autres provinces, qu'en pourrions-nous, qu'en devons-nous conclure? Rien, sinon qu'au viii^e, comme au x^e siècle, deux écrivains ont cru faire œuvre utile en dressant la liste de toutes les provinces qui, à une époque quelconque, avaient fait partie de l'Espagne ; ou que, ayant sous les yeux les catalogues des provinces de l'Espagne impériale et de l'Espagne gothique, et persuadés, dans leur ignorance, que ces catalogues appartenaient à la même époque et étaient respectivement incomplets, ils auront voulu, en donnant le leur, réparer l'oubli et la distraction dont ils croyaient leurs prédécesseurs coupables. Car je ne veux pas supposer qu'il puisse venir en pensée à qui que ce soit de refuser la connaissance de la vérité aux nombreux témoins précédemment entendus sur la question présente, qui, tous, d'Idace à l'Anonyme de Cordoue, en passant par Procope, par Justinien, par Nicéphore de Constantinople et par les conciles de Tolède, se prononcent directement ou indirectement, positivement ou négativement,

1. « Hispania... habet provincias sex : Tarraconensem, Carthaginensem, Lusitaniam, Gallaeciam, Boetiam, et trans freta, in regione Africae, Tingitaniam. » Isid. *Etymol.*, XIV, IV, 28, 29.

2. Autant certes que la Galice, rattachée à l'Espagne par les mêmes liens que la Gaule, mais beaucoup plus tard, et à bien meilleur titre que la Tingitane, qui, d'après nos adversaires eux-mêmes, n'aurait été qu'une dépendance administrative de l'Espagne gothique, tandis que la Narbonnaise s'y rattachait par le double lien de la subordination ecclésiastique et civile.

3. « Spania habet provincias sex cum sedibus episcoporum. Prima, Carthago, quae est Carpentaria... Secunda provincia Betica... sexta provincia est ultra mare, Tingitana. Gallia non est de provinciis Spaniae, sed sub regimine Gothorum erat. » B. *Antig.*, II, p. 548, 549, F., *E. s.*, IV, p. 253, 254.

4. Voir dans le magnifique ouvrage de MM. Ewald et Loewe (*Exempla scripturae Wisigoticae*, in-8°, Heidelbergae, 1883, pl. VI) la reproduction phototypique du f° 65 r. du ms. d'Oviédo qui contient ce catalogue.

5. « Divisio provinciarum Hispaniae et earum sedium : Provincia Gallaeciae... provincia Galliae... provincia Lusitaniae... Provincia Carthaginis... Provincia Beticae... Provincia Tarraconensis. » F. *E. s.*, IV, 255, 256.

6. « Nomina civitatum ispanie sedes episcoporum. Provincia Cartaginensis Spartaria ; Toletum, Oretum... Provincia Gallie : Narbonna, Beterres... Betica : Spali, Italica, Asidona, Elepta, Malaca, Iuberr, Astigi, Cordoba, Egabro, Tucci, TINGI. » Voir Ewald et Loewe, *Exempla scripturae Wisigoticae*, pl. VI, et le texte explicatif, p. 4 et 5.

contre la possession de la Tingitane par les rois de Tolède, et de n'accorder cette connaissance qu'à l'Anonyme d'Oviédo et à son collègue d'Albelda, écrivains postérieurs de plus d'un siècle et dont le savoir est loin d'être avéré¹.

Les Espagnols du haut moyen âge, dans leur ignorance des documents byzantins, étaient très excusables de se tromper, et ils se trompèrent presque tous, comme on l'a vu au début de cette notice. Leur erreur, née de l'interprétation d'un texte équivoque de saint Isidore, fit d'autant plus rapidement son chemin dans la Péninsule, qu'elle se produisait sous le patronage et l'autorité de ce grand homme, oracle et Docteur de toutes les Espagnes, de l'Espagne mozarabe captive des Musulmans, aussi bien que de la libre et glorieuse Espagne des Asturies, de Castille et de Léon. Les traditions arabes l'accueillirent avec leur crédulité ordinaire, comme on le voit par l'*Akhbar Madjmoua* : les traditions chrétiennes de qui, selon toute apparence, les premières l'avaient reçue, la communiquèrent aux écrivains hispano-latins qui l'acceptèrent sans difficulté². Ce qui accrut encore le succès de cette erreur historique et en assura la fortune, c'est que, dès sa première apparition dans les chroniques arabes ou hispano-latines, dans l'*Akhbar Madjmoua* au XI^e siècle et dans le *monje de Silos* au début du XII^e, elle eut sa place marquée dans la célèbre légende du comte Julien, légende si populaire et si peu digne de l'être³. Dès lors toutes les portes de l'histoire lui furent ouvertes, et l'annexion de la Tingitane à l'Espagne passa presque à l'état d'axiome indiscutable. Je n'ai cependant pas hésité à discuter cet axiome prétendu et, après l'avoir discuté, je n'hésite pas un seul moment à le rejeter. Si multipliés que soient les échos qui, de la fin du VIII^e siècle à l'heure présente, se le renvoient d'âge en âge, cet axiome n'en reste pas moins, en effet, une affirmation gratuite, démentie par la voix autrement autorisée des contemporains : il ne mérite donc aucune créance⁴.

1. Qu'on veuille bien en outre le remarquer : le catalogue d'Oviédo est en désaccord avec celui de saint Isidore, en tant que le premier inscrit dans ses colonnes la province de la Gaule et ses cités épiscopales, dont le second ne fait pas mention. Il l'est aussi, par le fait de l'insertion de *Tingit* dans la liste des cités de la Bétique, avec le catalogue publié par Florez (*E. s.*, t. IV, p. 255, 256), et avec la division des évêchés du royaume de Tolède attribuée au roi Wamba (*Ibid.*, pp. 236-240), qui ne parlent ni de Tingi, ni de la Tingitane.

2. Il y eut cependant des exceptions, comme le prouvent les deux catalogues des provinces d'Espagne déjà cités, d'où la Tingitane est exclue.

3. Cf. *Akhbar-M.*, p. 19; *Mon. Sil.*, *Chron.* II, 16.

4. On peut et doit appliquer à l'erreur historique dont il s'agit, ce que disait le sage Florez (*E. s.*, t. IV, p. 183, § 132) d'un document accepté, lui aussi, presque universellement comme authentique, quoique très certainement apocryphe : « Por mas estendido y recibido que se halle, debe prevalecer la verdad. » Le regretté M. Dozy a le premier, que je sache, combattu et réfuté

l'opinion d'une Mauritanie Tingitane gothique, dans ses savantes *Recherches* (2^e édit., t. I, p. 68-70, et 3^e édit., t. I, p. 61-65). Sans se prononcer directement contre cette même opinion qu'il a ou dédaignée ou ignorée, le savant Morelli, bien avant Dozy, avait fourni au lecteur de son *Africa christiana* les preuves démonstratives de sa fausseté. Il établit en effet : 1^o que dès l'an 429, et jusqu'à la mort de Valentinien III, toutes les provinces de l'Afrique romaine, y compris la Mauritanie Tingitane, n'ont plus dépendu politiquement que de Genséric et de ses Vandales, ou de l'empereur d'Occident (*A. C.*, t. III, a. C. 430, p. 144, 145); 2^o que de la mort de Valentinien III (mars 455) à l'arrivée de Bélisaire en Afrique en 533, toutes ces mêmes provinces sans exception furent soumises aux Vandales (*Ibid.* a. C. 455, p. 165, § 2, et 167, § 5, a 476, p. 189, § 2); enfin 3^o que toutes les possessions vandales d'Afrique furent conquises et annexées à l'empire d'Orient par Bélisaire et ses lieutenants (*Ibid.* a. 544, p. 279).

V

SISENAND

Sisenand s'empara du trône à main armée, dans les derniers jours du mois d'avril de l'an 631 de l'ère vulgaire, 669 de l'ère espagnole. Son usurpation, justement flétrie par notre chroniqueur du nom de *tyrannie*, offrit ceci de particulièrement odieux que, pour en assurer le succès, le rival de Suintila rouvrit aux invasions du dehors l'Espagne délivrée, à peine depuis quelques années, des Byzantins auxquels l'avait en partie vendue, un siècle auparavant, l'imprudente et coupable politique d'un autre usurpateur. Rendons toutefois justice à qui de droit. Sisenand, vainqueur de Suintila, se hâta de réparer de son mieux le mal qu'il avait fait. Son premier soin fut de faire oublier autant que possible l'illégalité de son avènement. Les nobles et les grands du royaume se réunirent par son ordre à Saragosse, à deux pas de l'armée franque, encore campée sous les murs de cette cité, et procédèrent à l'élection du successeur de Suintila. Le résultat de cette élection ne pouvait être douteux. Sisenand fut proclamé roi¹. Il songea tout aussitôt à se débarrasser de ses auxiliaires étrangers et en vint à bout sans grande difficulté. Car, plus habile qu'Athanagilde, il avait promis, non des villes et des provinces, mais de l'argent, en échange du concours prêté à sa révolte. Fidèle aux stipulations conclues avec le roi des Francs Dagobert I^{er}, Sisenand remit aux envoyés de ce prince un magnifique plat ou bassin en or, du poids de cinq cents livres, donné autrefois par le célèbre Aélius au roi Thorismond, en récompense sans doute de la part que ce prince, son père Theudérède et les Wisigoths avaient prise à la bataille gagnée sur Attila et ses Huns, dans les champs Catalauniques². Mais la noblesse du royaume ne put voir sans indignation tomber ainsi au pouvoir des Francs ce glorieux trophée, qui, depuis près de deux siècles, appartenait au trésor de la nation. On dressa donc une embuscade aux ambassadeurs de Dagobert, et ceux-ci se virent enlever de force le vase d'Aélius. Comme on devait s'y attendre, le roi des Francs réclama, mais en vain. Les Goths ne permirent pas à leur roi de tenir sa parole et, après de longs pourparlers, les envoyés francs se retirèrent emportant deux cent mille sous d'or, prix du vase que Sisenand ne pouvait plus leur remettre³.

Le nouveau roi, ayant ainsi délivré sa patrie de la présence des Francs de Dagobert, s'appliqua, pendant les deux premières années de son règne, à rétablir, puis à maintenir l'ordre et la paix dans ses États, où la révolution, dont lui-même avait été l'instigateur et le chef, avait déposé de nombreux germes de mécontentement et de discorde⁴. Il paraît avoir entrepris cette œuvre de réparation avec un grand désir du bien, une modération très remarquable et un souci des véritables intérêts de ses sujets et du royaume qui lui fait honneur. C'est ce qu'on peut conclure des divers décrets portés avec son assentiment, ou même sous son inspiration directe, par le IV^e concile plénier de Tolède, célébré, comme je l'ai dit ailleurs, le 5 décembre 633. Laissant de côté les canons purement dogmatiques ou disciplinaires, dans la discussion et la promulgation desquels le roi ne jouait qu'un rôle à peu près négatif⁵, je citerai d'abord les mesures prises par le concile, évidemment à la demande ou du consentement formel de Sisenand, pour garantir le peuple de l'oppression, et pour assurer à ceux qui en auraient été victimes, la réparation complète du tort souffert dans leur personne ou dans leurs biens. Par un de leurs canons, les Pères assemblés enjoignent aux évêques, témoins de pareils désordres, d'admonester les juges et les seigneurs qui s'en seraient rendus coupables. Si leurs avertissements sont méprisés, ils dénonceront au roi ces insolences, afin que l'autorité du prince paralyse la méchanceté de ceux qui fermentaient l'oreille aux admonestations épiscopales. Toute négligence à remplir ce devoir rendra l'évêque justiciable du concile⁶. Un autre canon ordonne que tout individu, de quelque état

1. Cf. Frédeg., *Chron.*, c. 73, cite plus haut (p. 64, not. 3).

2. Peut-être aussi pour calmer l'irritation de ce prince quand il se reconut dupé par le général romain, irritation que ce magnifique présent n'aurait pas apaisée, puisqu'il allait déclarer la guerre aux Romains, lorsqu'il fut assassiné par deux de ses frères, Théodoric et Frédéric. L'une et l'autre de ces deux conjectures, dont Frédegair, auquel j'emprunte tout ce récit, est parfaitement innocent, me paraissent également probables. Jornandez, par ce qu'il raconte des exploits de Thorismond dans la grande lutte contre Attila (*Getica*, p. 112-114, ed. Mommsen); Idace (*Chron.*, a. 452) et Isidore de Séville (*Hist. Goth.*, era 490) par ce qu'ils nous disent des projets hostiles de ce même Thorismond, au moment de son assassinat, m'ont suggéré ces conjectures. Voir aussi Gre-goire de Tours (*Hist. Franc.*, II, vii).

3. Frédeg., *Chron.*, c. 73.

4. Quelques-uns de ces germes portèrent leurs fruits. Ainsi, Geila, après avoir trahi son frère Suintila au profit de Sisenand, trahit Sisenand à son profit ou à celui de quelque autre prétendant. C'est ce que nous apprennent les Pères du IV^e concile de Tolède (can. 75, p. 314).

5. J'en ai d'ailleurs dit quelques mots précédemment (p. 7, not. 3).

6. « Episcopi in protegendis populis ac defendendis impositam a Deo sibi curam non ambigant. Ideoque, dum conspiciunt iudices ac potentes pauperum oppressores existere, prius eos sacerdotali admonitione redarguant, et si contempserint emendari, eorum insolentias regis auribus intiment, ut quos sacerdotalis admonitio non flectit ad justitiam, regalis potestas ab improbitate coerceat. Si quis autem episcoporum id neglexerit, concilio reus erit » Can. 32.

ou condition qu'il soit, prêtre, diacre, clerc ou laïque, puisse porter ses plaintes et ses réclamations au concile de sa province, célébré chaque année, le 18 mai, une heure avant le lever du soleil, sous la présidence du métropolitain, dans la ville qu'il aura désignée d'avance. A cet effet, après l'expédition des affaires ecclésiastiques soumises au jugement du concile, l'archidiacre de la métropole, auquel les plaignants auront préalablement remis leurs noms, les appellera successivement et les introduira dans le lieu de l'assemblée, où les Pères les entendront et porteront leur jugement, dont le délégué royal présent à la séance poursuivra l'exécution¹.

Après la justice ainsi garantie aux petits et aux faibles, Sisenand et le concile s'occupent de la part plus large à faire à la miséricorde dans la répression des crimes. J'ai déjà en l'occasion de citer le canon par lequel les Pères, de concert avec le nouveau roi, interdisent absolument aux évêques présents et futurs de siéger comme juges dans les causes de lèse-majesté, à moins que, préalablement, le roi ne s'oblige par serment à user de clémence envers le coupable². Je n'y reviendrai donc pas. Mais cette invitation indirecte à la pitié et à la miséricorde ne suffit pas à Sisenand. Sur sa demande, ou du moins avec sa permission, le concile, s'adressant à ce prince et à tous ses successeurs sur le trône de Tolède, les conjure d'user de modération et de douceur envers leurs sujets, de gouverner leurs peuples en toute pitié et justice, de payer de retour le Christ qui les a faits ce qu'ils sont, en exerçant le pouvoir suprême avec humilité de cœur et pureté d'intention, de ne jamais, quand la vie ou les biens de leurs sujets sont en cause, prononcer seuls et sans conseil des arrêts clandestins, mais que leur sentence soit publique et rendue avec le concours des seigneurs, après pleine conviction de l'accusé, de pencher, dans la sentence à intervenir, vers l'indulgence, plus que vers la sévérité, afin qu'ainsi les rois dans les peuples, les peuples dans les rois, et Dieu dans tous se réjouissent également³. Quant au prince qui, au mépris des lois, poussé par le faste et l'orgueil du pouvoir, ferait, par ses crimes et ses exactions, peser sur les peuples le joug d'une autorité tyrannique, le concile le voue à l'anathème du Christ, au jugement de Dieu et à la réprobation⁴.

En procurant la promulgation de pareils décrets, si profondément marqués du sceau de la mansuétude, de la charité et de la justice, Sisenand se montra sur le trône fidèle à ses antécédents de prétendant. Il prouva que, lorsqu'il prenait les armes contre son prédécesseur au nom de la justice et de l'humanité, plus ou moins méconnues, il ne jouait pas une pure comédie au profit de son ambition. Si quelques doutes restaient encore là-dessus dans certains esprits, ils durent complètement s'évanouir, lorsqu'on vit le nouveau roi prendre en main la cause de la vieille constitution gothique, trop souvent violée par ses prédécesseurs au profit de leur famille, et s'efforcer, avec le concours du concile, de la mettre au dessus de toute nouvelle attaque.

Chez les Wisigoths, on le sait, comme chez la plupart des peuples barbares, la royauté était élective. C'est sous cette forme qu'elle se montre à nous aux jours d'Alaric, lorsque, regrettant de s'être trop complètement donnés aux Romains et voulant se reconstituer en corps de nation indépendante, ces mêmes Wisigoths choisirent pour roi ce chef habile et vaillant entre tous. Elle resta telle chez eux, sinon en fait, du moins en droit, durant leurs migrations successives d'Italie en Gaule et de Gaule en Espagne, jusqu'à leur établissement définitif en ce pays et jusqu'aux dernières années du puissant royaume qu'ils y fondèrent. Ils n'y a d'ailleurs dans ce fait historique rien qui doive nous surprendre. Qu'était-ce qu'un roi pour les Wisigoths, et que devait-il être pour répondre à leur attente? Un chef de guerre expérimenté et résolu, en état, par conséquent, de guider la grande caravane armée dont on lui confiait le commandement, à travers tous les obstacles semés sur son chemin, vers le but qu'elle se proposait d'atteindre : une patrie nouvelle à conquérir, en remplacement de l'ancienne patrie trans-danubienne trop précipitamment abandonnée au seul bruit de l'approche des Huns. Or par l'élection, en théorie du moins, on était à peu près sûr de ne confier ce poste d'honneur et de péril qu'à l'homme digne de l'occuper; tandis qu'avec l'hérédité, il pouvait échoir en partage à un lâche, à une femme, à un enfant, tous également incapables de guider leurs sujets à la guerre, indignes par conséquent de l'obéissance d'un peuple de soldats. A ce motif d'intérêt public s'en joignait un second plus puissant encore, quoique d'intérêt privé, qui ralliait à ce système de gouvernement de nombreux et fanatiques

1 « Hora itaque diei prima ante solis ortum, ejiciantur omnes ab ecclesia, obseratisq[ue] foribus cunctis, ad unam januam, per quam sacerdotes ingredi oportet januam stent. et convenientes omnes episcopi pariter introeant... vocentur deinde presbyteres. post hos ingrediantur diacones probabiles. deinde ingrediantur laici, qui electione concilii interesse meruerint, ingrediantur quoque et notarii quos ad recitandum vel excipiendum ordo requirit (Cf. Anonym, v. 310-322), et obserentur januae. si presbyter aliquis aut diaconus, clericus, sive laicus, de his qui foris steterint, concilium pro qualibet re crediderit appellandum, ecclesiae metropolitanae archidiacono causam suam intimet, et ille concilio denuntiet. Tunc illi et introeundi et proponendi licentia concedatur » (Can. 4). Dans le canon précédent, il est ainsi parlé du délégué royal : « Pro compellendis iudiciis vel saecularibus viris, ad synodum, metropolitani studio, idem exsequutor a principe postuletur. » Ce délégué présent au concile n'intervenait que dans les causes de violences, de torts ou d'injustices ayant des *séculiers laïques* pour auteurs — Je dois faire observer que, dans son 4^e canon, le concile n'entend donner que le formulaire du concile provincial annuel. Il est toutefois très probable qu'on s'y conformait en tout ou en partie dans la célébration des conciles pléniers ou nationaux. Ainsi, dans le concile de ce genre tenu sous Chindasvinthe, deux au moins des prescriptions du formulaire furent fidèlement gardées, comme on peut s'en convaincre par la lecture du passage de l'Anonyme précédemment cité.

2. *Te quoque praesentem regem, futurosque aetatum sequentium principes, Humilitate qua debemus deprecari, ut, moderati et mites Erga subiectos existentes, Cum iustitia et pietate populos a Deo vobis creditos regalis, Bonamque vicissitudinem qui vos constituit largitori Christo respondeatis* (rependatis).
Regnantes in humilitate cordis, Cum studio bonae actionis. Nec quisquam vestrum solus, in causis capitum aut rerum, sententiam ferat, Sed consensu publico, cum rectoribus, ex iudicio manifesto delinquentium *culpa pateat*.
Ut dum omnia haec, auctore Deo, pio a vobis moderamine conservantur, Et reges in populis, et populi in regibus, et Deus in utrisque laetetur
Conc. Tol., IV, c. 73, p. 313.

Voilà certes, un langage qui honore autant les évêques qui le tiennent, que le roi qui se le fait adresser.

3. « De futuris regibus hanc sententiam promulgamus, ut si quis ex eis contra reverentiam legum, superba dominatione et fastu regio, in flagitiis et facinore sive cupiditate crudelissimam potestatem in populis exercuerit, anathematis sententia a Christo Domino condemnatur, et habeat a Deo separationem atque iudicium, etc. » Conc. Tolet., IV, c. 75.

partisans. Sous le régime d'une royauté élective, tout fils de bonne mère, pourvu qu'il fût de race gothique, pouvait nourrir l'espoir de ceindre un jour la couronne, et cet espoir, on le sait, est le plus séduisant entre tous ceux dont le cœur humain aime à se bercer.

Cette forme de gouvernement, quels que soient les avantages qu'elle offre en théorie, n'en est pas moins, en pratique, une des plus détestables qu'une nation puisse se donner. Les ambitieux de toute catégorie, mécontents ou satisfaits, repus ou affamés, s'en donnent à cœur joie. Chaque jour amène avec lui un nouveau complot, quelque insurrection nouvelle, dont les auteurs ne nourrissent d'autre dessein que de mettre la main sur la royauté qu'ils ne possèdent pas et qu'ils se croient dignes de posséder, tandis que ceux qui l'ont reçue à titre viager, se livrent à mille intrigues pour en perpétuer la possession dans leur famille, en la rendant héréditaire d'élective qu'elle était auparavant. La monarchie élective produisit ses fruits naturels chez les Wisigoths, comme ailleurs. Leur histoire politique en Gaule et en Espagne, dès les premières années de leur apparition dans ces contrées de l'extrême Occident, nous en fournit d'abondantes preuves. Elle n'offre guère, en effet, qu'une succession presque ininterrompue de brusques révolutions, accomplies ou tentées en sens opposé, à l'aide de régicides multipliés, d'insurrections au dedans ou d'invasions du dehors. Qu'il me suffise de rappeler d'une part, les sanglants souvenirs d'Ataulphe, de Sigéric, de Thorismond, de Théodoric II, d'Amalaric, de Theudis, de Theudisclé, d'Agila, de Liuba et de Witéric, égorgés tour à tour en moins de deux siècles par leurs sujets ou par des prétendants trop pressés de leur succéder¹; de l'autre, Euric léguant sa couronne à son fils Alaric II, Leuvigilde s'associant d'abord l'aîné de ses fils, Herménégilde, puis Récarède, le second de ses enfants; celui-ci à son tour, puis Sisebuth et Suinthila, éludant par le même moyen la loi fondamentale d'élection; enfin les nombreuses insurrections contre les rois élus, dont Jean de Valclara et Isidore de Séville nous ont conservé la mémoire, et qui, sous Athanagilde et sous Sisenand lui-même, introduisirent l'étranger en armes au sein de la patrie espagnole. C'est à ces abus, à ces illégalités, à ces violences, aux désordres qui en étaient la suite et aux dangers où ils jetaient le royaume, que le nouveau roi était résolu de mettre fin.

Le meilleur moyen, le seul vraiment efficace d'y parvenir, eût été sans aucun doute de substituer la monarchie héréditaire à la monarchie élective, source de tous ces maux. Ni Sisenand, ni les Pères du IV^e concile de Tolède, ses collaborateurs dévoués dans ses projets de réforme, ne songèrent à cette substitution, ce qui fait honneur au désintéressement du prince et à la sagesse pratique de tous. Ils devinaient sans doute d'avance le sort réservé à toute proposition de ce genre. L'abrogation d'une loi qui, depuis plus de deux siècles, réglait les destinées de la nation, même depuis qu'elle avait cessé d'être une armée en marche ou simplement campée au milieu de populations étrangères ou hostiles, d'une loi qui faisait de la couronne l'enjeu d'une partie, dont tous ou presque tous pouvaient courir les chances, verrait se lever contre elle deux des trois factions dont les compétitions troublaient si souvent l'Espagne gothique : celle des ambitieux de toute catégorie, ambitieux turbulents, tramant sans cesse de nouveaux complots pour s'emparer de la royauté que l'élection leur avait refusée, ambitieux pacifiques, comptant sur l'élection prochaine; puis celle non moins nombreuse des défenseurs intraitables des vieilles mœurs, aussi disposés à combattre toute tentative d'usurpation armée que les manœuvres dynastiques des souverains. Rejetée par l'immense majorité des Wisigoths, directement intéressés dans la question, cette abrogation n'aurait recueilli guère plus de suffrages chez les Hispano-Romains, que trois siècles d'empire électif avaient habitués à la forme de gouvernement en vigueur chez leurs nouveaux concitoyens, et quelque peu blasés sur ses inconvénients². On n'y pensa donc pas, et l'on fit bien.

Le parti auquel on s'arrêta fut, au contraire, de donner à la loi fondamentale d'élection la sanction religieuse la plus élevée, celle du concile national. On lui imprimait ainsi un caractère sacré, dont elle avait été jusqu'alors privée, et qui devait, on l'espérait du moins, lui assurer à l'avenir le respect de tous. On se proposait, en outre, d'entourer les élections royales de toutes les garanties désirables de liberté, de sincérité et de régularité, de protéger enfin la personne et l'autorité du prince contre toute attaque. C'est pour atteindre cette triple fin, que les Pères du concile promulguèrent leur canon soixante-quinzième, le dernier et le plus important de tous. Ils débutent par recommander instamment à tous la fidélité jusqu'à la mort aux serments prêtés au roi, l'horreur des trames perfides, des conjurations, des révoltes, du régicide et de toute prétention présomptueuse à la royauté vacante par la mort du titulaire³. Passant ensuite à l'élection des rois et au mode d'y procéder, ils décident que cette élection se fera, d'un commun accord, par les chefs de la nation et par les évêques. Cet accord dans

1 Il n'est pas inutile de faire observer que ces régicides si multipliés appartenaient tous ou presque tous à la période arienne du royaume de Tolède. Car si Liuba fut égorgé après la conversion des Goths au catholicisme, il le fut par Witéric, arien peu ou point converti, et si Witéric le fut à son tour, il le fut par les *stems*, c'est-à-dire par ses amis, ses confidentes, ses convives, tous probablement d'un catholicisme aussi apocryphe que celui de leur victime. Cf. Isid. *Hisp. Hist.*, *Goth.*, era 641.

2 La meilleure preuve que l'on en puisse donner, c'est que dans le IV^e concile de Tolède, présidé et dirigé par saint Isidore, hispano-romain de race pure, la monarchie élective reçut la sanction des soixante-six Pères présents, parmi lesquels une bonne moitié étaient, comme saint Isidore, étrangers par le sang à la race gothique. D'autre part le cinquième concile de Tolède qui, sur vingt-deux évêques en comptait seize hispano-romains de nom et probablement de naissance, confirme, par son troisième canon, la loi d'élection promulguée dans le concile précédent, en y ajoutant cette clause que le choix des électeurs ne pourra

tomber que sur un Goth de noble extraction. Le VI^e concile, composé en majorité de prélats espagnols (29 sur 48) sanctionne les décrets précédents en élargissant encore le cercle des exclusions (Conc. Tolet., VI, can. 27).

3. *Si divinam acundiam vitare volumus,
Et severitatem ejus ad clementiam provocare cupimus,
Servemus erga Deum religionis cultum atque timorem
Et usque in mortem
Custodiamus erga principes nostros pollicitam fidem
Atque sponsonem.
Non sit in nobis infidelitatis subtilitas impii,
Non subdola mentis perfidia,
Nec perjurii nefas, nec conjurationum nefanda molimina,
Nullus apud nos praesumptione regnum
Arripit, nullus excitet mutuas seditiones civium,
Nemo meditetur interitus regum.*

Can. 75 (p. 312).

l'unité, au dire des Pères du concile, devant, s'il est fidèlement gardé, épargner au peuple et à la patrie les dissensions que sèment dans les Etats l'ambition et la violence¹. Les Pères poursuivent par l'anathème solennel, trois fois répété, lancé contre quiconque, soit des membres du concile, soit des habitants de l'Espagne, par conspiration ou cabale, aura violé son serment de défendre la patrie, le peuple goth et la personne du roi, quiconque par les mêmes moyens aura attenté à la vie du prince, l'aura dépouillé de sa dignité et aura porté sa tyrannique audace jusqu'à s'en revêtir. Par cet anathème prononcé en face de Dieu le Père et de ses anges, celui qui se l'est attiré est déclaré désormais étranger à l'Eglise, que son parjure a profanée, et banni de toute société chrétienne². Le canon se termine par une invitation à tous les assistants de s'associer à ces malédictions ; et tous de s'écrier aussitôt : « Anathème, c'est-à-dire damnation au jour de l'avènement du Seigneur, à quiconque violera ces décrets ! Que sa part et celle de ses complices soit avec Judas l'Iscaïote³ ! »

Ainsi fut promulguée la *grande charte des devoirs* du roi et du peuple dans l'Espagne gothique. Car c'est bien le nom qu'il convient de donner à ce décret, glorieux et impérissable monument de la sagesse la plus éclairée, mise au service du plus pur patriotisme. Cette charte, approuvée solennellement par la plupart des conciles provinciaux ou nationaux célébrés à Tolède⁴, n'eut à subir que des retouches sans importance, tant l'œuvre était sortie parfaite des mains de l'ouvrier⁵. Si les dispositions qu'elle renferme eussent été toutes et toujours fidèlement exécutées, elle aurait assuré la paix et la prospérité de l'Espagne, en ne lui donnant que des rois dignes du commandement, et aux rois que des sujets loyaux et dévoués, tels qu'il les leur fallait pour maintenir l'ordre à l'intérieur et la crainte au cœur des ennemis du dehors. Malheureusement, les espérances qu'on avait pu concevoir en ce sens ne se réalisèrent pas. L'amour du pouvoir, le plus indomptable de tous les amours, ne se laissa intimider ni par les anathèmes, ni par les châtements. Après, comme avant l'intervention des conciles, l'Espagne se trouva livrée aux compétitions des partis contraires. Mais ce n'est pas là une raison de refuser à l'initiative prise par Sisenand, et aux décrets du concile qui en furent la conséquence, la louange qui leur est due.

Ce prince, monté sur le trône en avril 631, ne l'occupait plus le 30 juin 636. Ce jour-là même, en effet, son successeur Chintila confirmait les actes du V^e concile de Tolède datés de la première année de ce prince. La mort de Sisenand, son prédécesseur, après les cinq années de règne que l'Anonyme lui attribue, doit donc être placée en mai ou en juin de cette année 636 de l'ère vulgaire, 674 de l'ère espagnole.

La chronique des Wisigoths s'accorde, à quelques jours près, avec la nôtre sur la durée du règne de Sisenand (quatre ans, onze mois et neuf jours)⁶. Celle des rois wisigoths de San Isidro de Léon omet les années — pure distraction du copiste — et réduit ainsi à onze mois le règne du même Sisenand⁷. Celle d'Albelda abaisse les années du même règne à quatre en chiffres ronds⁸. Enfin, le fragment inédit d'une autre chronique des rois goths de Tolède donne les mêmes chiffres que la chronique des Wisigoths, sauf en ce qui concerne les jours portés de neuf à seize⁹.

1 « Defuncto in pace principe, primatus totius gentis cum sacerdotibus successorum regni, consilio communis, constituunt, ut dum unitatis concordia a nobis retinetur, nullum patriae gentisque discordium per vim, ambitumque oriantur » Can. 75, p. 312

2. « Audite sententiam nostram. Quicumque igitur, a nobis vel totius Hispaniae populi, quolibet coniuratione vel studio, sacramentum fidei suae, quod pro patriae gentisque Gothorum statu, vel conservatione regni salutis pollicitus est, temeraverit, aut regem necesse attraxerit, aut potestate regni exuerit aut praesumptione tyrannica regni fastidium usurpaverit, anathema sit in conspectu Dei Patris et Angelorum ejus, atque ab Ecclesia catholica quam perjurio profanaverit efficiatur extraneus, et ab omni coetu Christianorum alienus. Quod iterum secundo replicamus dicentes. Quicumque amodo... Hec etiam tertio acclamamus, dicentes. Quicumque amodo, etc. » *Ibid.*

3. « Et ideo si placet omnibus qui adestis haec tertio reiterata sententia, vestrae vocis eam consensu firmate. Ab universo clero vel populo dictum est : Qui contra hanc vestram definitionem praesumpserit, anathema maranatha, hoc est

perditio in adventu Domini sit, et cum Iuda Iscaïote partem habeat, etc. » *Ibid.*, p. 313

4. Conc. Tolet., V, can. 2-5, VI, can. 17, 18, VIII, can. 10, X, can. 2, XVI, c. 9 et 10. Ce dernier, non seulement rappelle et approuve, mais applique le canon 75 du IV^e concile.

5. Le V^e concile exige dans tout candidat à la royauté la noblesse gothique (can. 3). Le VI^e déclare incapables d'être élus, les moines, les infâmes déclarés tels par la perte de leur chevelure, les Goths d'origine servile (can. 17). Le VIII^e entend des *Mayores Palatii*, ce qui est dit du *Primatus totius gentis* dans le 75^e canon du concile de Tolède cité plus haut (note 1).

6 « Sisenandus regnavit ann. IV, menses IV, dies ix. » *E. S.*, II, p. 178

7 « Sisenandus regnavit annos Menses XI » (pl. XX, col. 2).

8 *Chron. Albeld.* n. 154 (al. 39)

9 « Et post Recemirum, Sisenandus successit in regno. Regnat annos III menses XI, dies xvi. » (*Lib. Comitis*, p. 22, ms. de Silos auy. à la Bibl. Nationale de Paris, nouv. acq. Lat., 2171).

VI

ARIANISME ET MILITARISME DANS L'ESPAGNE GOTHIQUE

Un savant espagnol, cherchant la cause des fréquentes révolutions du royaume goth de Tolède, croit l'avoir trouvée dans l'influence combinée de l'hérésie arienne et du militarisme. Il affirme donc : 1° que l'arianisme survécut chez les Goths d'Espagne à l'abjuration solennelle qu'en firent le roi, les seigneurs, le clergé et le peuple au III^e concile de Tolède, 2° qu'il se perpétua au sein d'une faction à la fois hérétique et militaire, hostile à la civilisation hispano-romaine et à l'Église, qu'elle poursuivait dans la personne des rois que cette Église protégeait, 3° enfin que cette faction, représentée d'abord par Witéric, se montre ensuite, sous un masque plus ou moins transparent, dans l'usurpation de Chindasvinthe, dans la guerre d'Hildéric et de Paul contre Wamba, et surtout dans Witiza et ses enfants¹. Ces affirmations ayant sans doute paru à leur auteur évidentes par elles-mêmes, il ne les appuie d'aucune preuve.

Leur évidence ne me frappant pas au même degré, et la question étant en elle-même du plus haut intérêt, je me propose de l'étudier à nouveau, pour démêler ce que renferme de vérité ou d'erreur la solution qu'on lui a donnée. Parlons d'abord de l'arianisme, le militarisme aura son tour.

Les Wisigoths convertis au christianisme par politique, et par hasard à l'arianisme, grâce à la sottise sectaire de Valens², s'étaient, depuis leur entrée sur les terres de l'empire et dans le cours de leurs migrations successives de Thrace en Illyrie, d'Illyrie en Italie, d'Italie en Gaule et de Gaule en Espagne, trouvés toujours en contact avec des populations foncièrement catholiques. A ce contact prolongé s'étaient, sinon complètement dissipés, au moins singulièrement affaiblis, les préjugés que leurs maîtres en hérésie leur avaient sans doute inspirés contre la véritable Église de Jésus-Christ. Ils la voyaient, peu après leur passage du Danube, remonter sur le trône de Constantinople avec le catholique Théodose, et raffermir en Orient sa domination un moment ébranlée par la persécution de Valens. Ils la retrouvaient plus tard toute-puissante dans l'Occident romain. Le spectacle de sa grandeur et de ses magnificences partout étalées à leurs yeux ravissait d'admiration ces Barbares à demi chrétiens, touchait même le cœur d'un certain nombre d'entre eux et y faisait naître des désirs de conversion souvent obéis³. A tous, il inspirait je ne sais quelle respectueuse vénération pour cette mère glorieuse des rois et des peuples, pour ses temples, ses ministres, les objets de son culte, les reliques de ses saints. La conduite d'Alaric et de ses Wisigoths à la prise de Rome en est une des plus remarquables manifestations, la plus remarquable peut-être⁴. Car, en cette circonstance, la vénération pour les choses saintes dompta momentanément chez les vainqueurs et les maîtres de la cité-reine, non la cruauté trop adoucie par le christianisme pour être fort à redouter⁵, mais la cupidité dont leur foi à l'Evangile n'avait pu avoir raison, et qui, alors et plus tard encore, faisait de ces Barbares des pillards absolument intraitables⁶. Les successeurs d'Alaric, rois ariens de Toulouse ou de Tolède, à l'exception de quelques princes persécuteurs plus ou moins obstinés de l'Église, les uns par brutalité pure, comme Amalaric et Agila, les autres par politique, comme Euric en Gaule⁷ et Léovigilde en Espagne⁸, laissent leurs sujets catholiques pratiquer en paix leur religion, entretiennent avec le

1. Menendez Pelayo (*Heterodoxos*, I, p. 195). « No todo el pueblo consintió en la abjuración... Hubo un elemento guerrero, hostil é intratable, que no se ajustó a la civilización hispano-romana... ni oyó las enseñanzas de la Iglesia, antes la persiguió... en conjuras y levantamientos contra los monarcas que ella amparaba. Esta oposición militar y herética, representada primero por Witerico, aparece mas o menos embozada en la usurpación de Chindasvinto, en la guerra de Hildérico y Paulo contra Wamba, y sobre todo en Witiza y en sus hijos. »

2. Cf. Jordanis, *Getica*, p. 92 (ed. Mommsen, Béról., 1882), S. Isid., *Hisp.*, *Hist. Goth.*, era 415.

3. Dès le temps d'Arcadius, il y avait à Constantinople une église à l'usage des Goths catholiques. Deux des plus illustres et des plus constants défenseurs de la vraie foi, sous Léovigilde, les Goths Mazona et Jean de Valclara étaient nés de parents catholiques, etc.

4. Lire le récit de la prise de Rome par Alaric dans Paul Orose. (*Hist.*, VIII, 39.)

5. Le même historien, parlant des Goths chrétiens d'Alaric et des Goths payens de Radagaise, s'exprime en ses termes « Duo tunc Gothorum populi per Romanas provincias bacchabantur... quorum unus christianus, propiorque

Romano et, ut res docuit, timore Dei mitis in caeteris » (*Ibid.*, 37.)

6. J'ai cité ailleurs le trait des Wisigoths et autres barbares commandés par Theodoric II, emportant Braga de vive force, n'y versant pas une goutte de sang, n'y outrageant pas une seule vierge chrétienne, mais ne laissant pas aux habitants une chemise pour couvrir leur nudité (*V. Biblioth. espagn.*, p. 220, et *Idat.*, *Chron.*, p. 90.)

7. Isidore, dans son *Histoire des Goths*, ne mentionne aucune persécution sous le règne d'Euric, ce qui permet de croire que ce prince ne s'est pas soucié d'étendre à l'Espagne, celle dont il affligea les églises de la portion de la Gaule qui lui était soumise. Il aura crant, sans doute, d'exciter quelque soulèvement dans un pays récemment annexé, et non sans difficulté, à sa couronne. (Cf. *Isid. Hisp. lib.*, cit., era 504.)

8. Léovigilde ne paraît pas avoir persécuté les catholiques avant la neuvième ou la dixième année de son règne (a. c. 578 ou 579). Jusque-là, il s'était montré plutôt favorable que contraire à la vraie religion, accueillant avec bonté et générosité ceux de ses ministres que les troubles de l'Afrique romaine forçaient de chercher un refuge dans ses États. (Paul Emerit., *VV. PP. Emerit.*,

évêques de leurs États des relations amicales, leur prêtent au besoin aide et protection, soit dans leurs affaires de famille¹, soit contre les menées d'esprits inquiets ou turbulents qui méconnaissent leur autorité², bref octroient à l'Eglise catholique, dans la personne de ses légitimes représentants, l'indépendance et l'appui qui lui sont nécessaires pour remplir sa divine mission. On voit donc, sous le règne de plusieurs d'entre eux, les conciles se réunir, traiter les questions qui leur sont soumises, et porter leurs décrets avec une liberté au moins égale à celle dont ils jouiront plus tard sous les successeurs catholiques de ces rois ariens³.

Comme leurs rois, les Goths ariens paraissent avoir vécu d'ordinaire en bonne intelligence avec les Espagnols catholiques et ceux des leurs qui professaient la même foi. Aux heures de persécution, ils laissent l'administration arienne s'acquitter de son œuvre de confiscation ou d'exil contre les évêques et leurs églises, sans y prendre une part personnelle, et en quelque sorte indépendante, par des violences populaires des pillages ou des incendies. Rien du moins de pareil ne se lit dans le récit assez détaillé que l'historien des évêques de Mérida nous a laissé de la persécution en cette ville, sous le règne de Léovigilde et sous l'épiscopat de saint Mazona⁴. Au fond, s'il n'existait point encore alors entre les deux races de fusion complète, rendue impossible par la différence de religion, nulle hostilité ne les animait l'une contre l'autre⁵. Entre Goths ariens et catholiques espagnols, s'établissaient même parfois des relations assez intimes, qu'amenaient l'attrait de plus en plus vif des premiers pour l'antique civilisation romaine dont les seconds possédaient tous les secrets. Ainsi le jeune Witéric, plus tard roi de Tolède, aurait, si je saisis bien le sens des paroles de Paul de Mérida, vécu auprès de Claude, Espagnol catholique et duc de la Lusitanie, pour s'y former sans doute à l'art de la guerre sous ce capitaine expérimenté et, très probablement aussi, aux belles manières romaines que leur adoption par le roi Léovigilde et par son successeur Récarède avaient mises en grand honneur⁶.

Quand donc le premier de ces deux rois eut vu misérablement échouer le projet d'unification de l'Espagne gothique par l'arianisme, lorsque le sang de son propre fils Herménégilde cruellement et inutilement versé pour amener la réalisation de ce projet, et le remords du parricide dont il s'était souillé lui eurent rendu odieux ce même projet si longtemps caressé, cet habile homme, persécuteur jusqu'alors, moins par fanatisme sectaire que par politique, fit volte-face à peu près complètement et se réconcilia avec le catholicisme, dans l'espoir qu'il ferait ce que l'arianisme n'avait pu faire : l'unité de l'Espagne. Sans se convertir lui-même, il prépara les voies à la conversion de son peuple, en confiant à saint Léandre de Séville, l'un des proscrits de la dernière persécution, l'instruction religieuse de Récarède, son second fils et son successeur⁷. Léovigilde avait aussi, avant de mourir, très probablement rendu aux églises d'Espagne leurs biens confisqués et leurs évêques proscrits⁸.

Après sa mort et l'avènement de Récarède, dont tous, sous le règne précédent, avaient déjà pu apprécier en maintes rencontres la bonté, la prudence, la générosité, la bravoure, bref l'ensemble des heureuses et brillantes qualités qui font les grands rois, les Wisigoths ariens se laissèrent promptement gagner à ses instances et entrèrent presque aussitôt que lui dans la voie de la vérité où il venait de s'engager. Récarède avait renoncé à ses erreurs et reçu le baptême catholique le dixième mois de la première année de son règne, c'est-à-dire vers les derniers jours de l'année 586, ou les premiers de l'année suivante; dès le mois de janvier ou de février 587, ce prince réunissait les évêques goths ariens et leur parlait avec tant de sagesse que, cédant beaucoup plus à la force de ses raisons et à l'habileté de son argumentation qu'à son autorité royale, ces prélats renoncèrent à leurs dogmes impies. C'est ainsi, poursuit l'écrivain contemporain d'où nous avons tiré ce qui précède, que le roi ramenant à l'unité et à la paix de l'Eglise chrétienne la nation entière des Goths et des Suèves, les sectes ariennes d'Espagne revinrent à la profession de la foi catholique⁹. Tout ceci s'accomplit sans violence ni effusion de sang; car le meurtrier de saint Herménégilde, condamné à une mort honteuse par Récarède, fut exécuté avant la conversion de ce prince et très probablement dès le début de son règne¹⁰.

Bientôt toutefois l'arianisme, revenu de sa surprise, essaya sur plusieurs points d'organiser la résistance et la révolte. Dans les premiers mois de 587, à Mérida, métropole de la Lusitanie, l'évêque hérétique Sunna, homme énergique et résolu,

c. III, n. 2.) Même au plus fort de la persécution, il témoignait un grand respect pour les reliques des saints et un vif désir de les posséder, ainsi que le prouve sa très vive discussion avec S. Mazona, au sujet de la tunique de sainte Eulalie de Mérida, dont le roi voulait s'emparer à tout prix; mais que Mazona sauva de ce danger par une équivoque singulièrement hardie. (Id., *ibid.*, c. XII, n. 29, 30.)

1. Paul, évêque de Mérida, se croyait si assuré de l'appui du pouvoir royal de son temps (540 à 545?), qu'il n'hésita pas à retenir près de lui son neveu Fidèle, malgré les marchands grecs qui l'avaient amené, les menaçant, s'ils ne le lui cédaient point, de les retenir captifs toute leur vie loin de leur patrie. (Cf. Paul. Diac., *VV. PP. Emerit.*, c. V, n. 12.)

2. Montan, évêque de Tolède sous Amalaric et Theudis, dans un fragment de lettre aux habitants de Palencia, les menace, s'ils n'obéissent à ses ordres, d'en appeler contre eux à l'autorité royale. Voir ce fragment à la fin de la lettre adressée par Montan à Thuribius, lettre à laquelle on l'a rattaché je ne sais pourquoi. (*B. s.*, v, p. 416, § 4.)

3. Nous possédons encore les actes des conciles célébrés à Tarragone et à Gironne, sous Théodoric le Grand, roi des Goths d'Italie et d'Espagne, pendant la minorité de son petit-fils Amalaric; à Tolède, sous Amalaric, à Lerida, sous Theudis; à Valence, sous ce dernier prince ou sous Theudisclé son successeur.

4. Cf. Paul. *VV. PP. Emerit.*, c. X, XI.

5. C'est ce que j'établirai en son lieu.

6. « Claudius nobili genere ortus, romanis fuit parentibus progenitus Existebat prorsus fide catholicus .. in pialus strenuus, in timore Dei valde promptus, in bellicis studiis eruditus, in causis bellicis nihilominus exercitatus... Witricus juvenis fortissimus, stans post seapulam egregi viri Claudii ducis, utpote junior adhuc actate reddens obsequium seniori, imo nutritori suo. » (Paul. *Em.*, *VV. PP. Em.*, c. XVII, n. 30.)

7. Saint Grégoire le Grand nous a donné de cet événement un très curieux récit, tiré de la relation à lui faite par un ami de saint Léandre, qui avait joué en tout ceci un des principaux rôles. (Cf. *Dialog.*, lib. III, c. 31.)

8. Lire dans Paul de Mérida le récit du retour triomphal de Mazona et de la fuite du pseudo-évêque mis par Léovigilde en sa place (*VV. PP. Em.*, c. XIV, XV).

9. « Reccaredus primo regni sui anno, mense X, catholicus Deo juvante efficitur, et sacerdotes sectae arianæ sapienti colloquio aggressus, ratione potius quam imperio converti ad catholicam fidem facit, gentemque omnium Gothorum et Suevorum ad unitatem et pacem revocat Christianæ Ecclesiæ. Sectæ arianæ, gratia divina, in dogmate veniunt christiano. » (Ioann. Bicl. ad a. 587.) Récarède, dans son discours aux évêques du III^e concile de Tolède, confirme tout ce qu'on vient de lire ici. Cf. *Conc. de Esp.*, II, p. 218 sqq.

10. Dans Jean de Valclara, la mention du châtement de Sisbert précède immédiatement le passage qu'on vient de lire (not. 9).

parvint à ramener bon nombre de nobles et de seigneurs, dont plusieurs comtes, et une grande foule de peuple à l'erreur qu'ils avaient abjurée¹. De concert avec eux, il essaya d'abord de faire égorger, au milieu d'une conférence sollicitée par lui, le saint évêque Masona et le duc de la province. Witéric, chargé de ce double meurtre, n'ayant pu l'accomplir et croyant reconnaître un miracle dans l'impossibilité où il s'était vu réduit, se jeta aux pieds de Masona, lui avoua son crime et, pour mieux montrer son repentir, dénonça à l'évêque et au duc de Lusitanie un second complot tramé par Sunna et ses complices, complot qui, s'il eût réussi, eût amené le massacre du clergé et du peuple catholique de Mérida. Le duc Claude averti dressa aux conjurés une contre-embuscade, les surprit au lieu d'en être surpris, égorgea ceux qui voulurent se défendre, fit les autres prisonniers, ainsi que Sunna, arrêté par son ordre dans son palais épiscopal. A l'exception de Witéric, auquel ses aveux valurent grâce pleine et entière, les coupables eurent leurs biens confisqués et furent bannis². Ceci se passait en mai ou juin 687, d'après le contemporain Jean de Valclara; en mars de la même année, suivant l'historien des évêques de Mérida³. Un autre complot du même genre, tramé par l'évêque goth Uldila et la veuve de Léovigilde, la reine Gosvinthe, fut éventé et déjoué par Récarède, la troisième année de son règne, en 588, par conséquent un des huit derniers mois de cette même année⁴.

Ces convulsions de l'arianisme expirant n'effrayèrent pas le jeune roi. Il poursuivit avec une ténacité, qui n'eut d'égale que sa prudence, le plan qu'il s'était tracé, gagnant par ses entretiens les cœurs encore rebelles à la vérité, et recueillant parmi les nobles et les seigneurs encore hérétiques des adhésions de plus en plus nombreuses à la foi catholique. Quand il eut à peu près accompli son œuvre de conversion, Récarède voulut associer de la façon la plus éclatante toute l'Église d'Espagne et de la Gaule gothique à sa joie et à son triomphe⁵. Il invita donc tous les évêques de ses États à se réunir dans un concile plénier ou national, qui s'ouvrit le 8 des ides de mai de l'ère 627, c'est-à-dire le 8 mai 589. Après avoir entendu le *tome* ou discours lu au nom de Récarède, dans lequel ce prince rendait compte des résultats obtenus par ses soins et ses démarches, les Pères firent lire le symbole de Nicée et la profession de foi du concile de Chalcédoine, à laquelle le roi, les prélats, les grands et le peuple réunis donnèrent leur publique et enthousiaste adhésion⁶. Vint ensuite l'abjuration solennelle de toutes les erreurs, ou plutôt le renouvellement solennel d'une abjuration faite auparavant sans aucun appareil. Cette abjuration n'admet ni restriction ni réserve. Récarède et les Wisigoths renoncent à toutes les fausses doctrines de leur secte, aux livres où ces doctrines sont exposées et défendues, à leur discipline et à leur liturgie particulière. Ils jettent l'anathème à leurs antiques croyances, honnies désormais et délestées par eux comme une contagion odieuse et funeste, dont ils doivent se purifier à tout prix, afin d'entrer dans la véritable Église pleinement régénérés et rayonnant des splendeurs de la vraie foi⁷. Leur docilité et leur bonne volonté sont telles, qu'avec les catholiques d'Espagne et bien avant que l'Église romaine ait placé cette vérité parmi les dogmes de foi, ils professent solennellement que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils et disent anathème à quiconque oserait soutenir le contraire⁸.

C'en était fait de l'arianisme en Espagne. Saint Isidore de Séville, frère et successeur de celui qui avait pris avec Récarède la plus grande part à la conversion des Wisigoths, ne permet à ses lecteurs aucun doute sur la disparition totale de cette antique hérésie. Dans son *Histoire des Goths*, écrite vers l'année 624, par conséquent trente-cinq ans après le III^e concile de Tolède, ce grand Docteur affirme que Récarède rappela toutes les classes de la nation gothique, purifiées de leur antique erreur, au culte de la véritable foi⁹. Aurait-il pu tenir ce langage si, de son temps, un parti arien eût encore existé en Espagne¹⁰? Jean de Valclara nous donne la raison vraie de cette prompte disparition : le coup reçu par l'arianisme à Tolède, en 589, l'avait atteint dans les sources mêmes de la vie, le frappant ainsi d'une irrémédiable stérilité¹¹. Ne recrutant

1 « Sunna namque gothicus episcopus... irritatus a diabolo, quibusdam Gothis nobilibus genere, opibusque per quam ditissimis, e quibus nonnulli in quibusdam civitatibus comites a rege fuerant constituti... persuasit, eosque de catholicorum agmine... cum innumerabili multitudine populi separavit, et contra famulum Dei Masonam episcopum fraudulenta consilia, qualiter eum interficeret, commentavit, » etc., etc. (Paul. Emerit, *VV PP. Emerit*, c. xvii Cf. Jo. Bicl., a. 587.)

2 Le récit fort curieux et très détaillé des projets de Sunna et de ses complices, et la façon dont ces mêmes projets avortèrent misérablement, fait partie de l'*Histoire des Pères de Mérida* et mérite d'être lu Cf. Paul. Em., *VV PP. Emer*, c. xvii et xviii.

3 La seconde année de Récarède s'étendant de fin avril 587 à fin avril 688, les événements qui appartiennent à cette année n'ont pu s'accomplir au plus tôt qu'en mai, or c'est en la seconde année de Récarède que Jean de Valclara place le double complot de Sunna, l'historien de Mérida se trompe donc en le plaçant un peu avant Pâques, car, en 587, Pâques tombait le 30 mars.

4 « Anno VII Maurici imperatoris, qui est Reccaredi III annus, Uldila episcopus cum Gosvintha regina insidiantes Reccaredo manifestantur, etc. » Jo. Bicl., a. 588.

5 Cf. Reccaredi *Tom.*, Conc. III, Tol., p. 217.

6 Cf. AA. Conc. III, Tolet., p. 220 sqq.

7 « Eo itaque fiat, ut et vos Christi esse corporis membra significetis... dum patuerit vos talem perfidiae arianæ cum omnibus dogmatibus, regulis, officiis, communione, codicibus, prædamnare, et detestandæ hæreseos expoliati contagione, innovati quodammodo, intra ecclesiam Dei, splendide habitu fidei clareatis. Tunc Episcopi omnes una cum clericis suis primoresque gentis

gothicae pari consensione dixerunt... Confitemur... nos ex hærese ariana toto corde, tota anima, et tota mente nostra ad ecclesiam catholicam fuisse conversos. » (Concil. Tolet., III, *Concil. de Esp.*, II, p. 223 et 225, XVIII.) Parmi les livres ariens signalés dans les lignes précédentes, il faut compter le traité qu'avaient composé les évêques de cette secte, réunis en concile la XII^e année du règne de Léovigilde, sur la méthode à suivre pour amener les Romains à l'hérésie arienne, et les actes du concile de Rimini. (*Ibid.*, p. 224, XVI, et 225, XVII.)

8. « Quicumque Spiritum sanctum non credit aut non crediderit a Patre et Filio procedere, eumque non dixerit coæternum esse Patri et Filio, et coessentialium, anathema sit » (*Ibid.*, p. 224, III.)

9 In ipsis enim regni sui exordiis catholicam fidem adeptus (Reccaredus), totius gothicae gentis populos, inolti erroris labe deterasa, ad cultum rectæ fidei revocavit. » Isid., *Hist. Goth.*, era 624.

10. On me répondra sans doute, ce qu'on a déjà dit, que ce parti était masqué, à quoi je réplique sans hésiter : Comment pouvez-vous, à douze siècles de distance, découvrir ce masque, et sous ce masque l'arianisme, toutes choses qui ont échappé aux regards de saint Isidore et des autres contemporains, dont le regard théologique était au moins aussi perçant que le vôtre et avait les objets à sa portée ? On ne répondra pas de sitôt à cette question.

11. « In præsentis vero sanctæ Toletanæ synodo, Ari perfidia... ita radicitus amputata est, insistente principe memorato Reccaredo rege, ut ulterius non pullulet, catholica ubique pace data ecclesis » (Jo. Bicl. a. 589.) L'arianisme n'a jamais pu subsister que par la faveur des empereurs ou des rois. Partout où cette faveur lui fut retirée, cette hérésie de cour languit et ne tarda pas à secher sur pied. L'empire romain en eut le spectacle sous Théodose et ses successeurs, comme l'Espagne sous Récarède.

plus de nouveaux partisans, perdant chaque jour quelques-uns des rares adhérents qui lui étaient restés fidèles, il était condamné à une extinction certaine et totale et, en attendant le jour prochain de cette extinction, il se voyait réduit à une impuissance complète. Il fallait que, dès l'an 603, cette impuissance fût chose parfaitement avérée, pour que Witéric, le séide manqué de Summa et des Ariens de Mérida, en 687, porté au trône par une révolution, n'ait étendu sa rage d'arien mal converti que sur le malheureux fils de Récarède, cruellement égorgé par son ordre, et n'ait osé tenter quoi que ce soit contre l'Eglise catholique pendant les sept années de son règne, ni même se déclarer arien, si toutefois il l'était encore, ce dont aujourd'hui, après nouvelle étude des textes, je doute absolument¹. Mais quelque idée qu'on se fasse de ce prince, un fait est certain, c'est qu'après lui le trône de Tolède n'est plus occupé que par des catholiques vrais et sincères, dont l'orthodoxie, mise parfois en suspicion en ces derniers temps, mais sans ombre de preuves, n'a de leur temps fait doute pour personne, et nous est d'ailleurs garantie par l'entente parfaite qui ne cesse de régner entre chacun de ces rois et les plus fermes soutiens que le catholicisme ait eus alors dans la Péninsule, entente dont il ne sera pas inutile de résumer les preuves aussi nombreuses qu'irrécusables.

Nous savons par la lettre que Recarède adressait à saint Grégoire le Grand, combien étaient étroits les liens d'affection qui rattachaient à saint Léandre de Séville son royal néophyte². Saint Isidore son frère, oracle des Eglises d'Espagne, dédie son traité *de la Nature des choses* à son ami le roi Sisebut, savant lui-même et zélé controversiste³. Ce même Docteur clôt son *Histoire des Goths* par un éloge du roi Suintila, dont l'affection la plus vive a pu seule dicter les termes⁴ et qui ne le cède en rien à l'éloge enthousiaste précédemment consacré, en cette même *Histoire des Goths*, à la mémoire de son prédécesseur, le très chrétien roi Sisebut⁵. C'est encore Isidore de Séville qui, d'accord avec ses collègues du IV^e concile de Tolède qu'il préside par droit d'ancienneté, et sur les plus vives instances du roi Sisenand, édicte les décrets dogmatiques, disciplinaires et politiques les plus propres à sauvegarder et à promouvoir, au sein de l'Espagne gothique, la prospérité de l'Eglise et de l'Etat⁶. Plus tard, saint Braulion de Saragosse entretient une correspondance intime avec le roi Chindasvinthe, celui-là même dont l'avènement aurait été, nous dit-on, l'œuvre de l'arianisme masqué⁷. Saint Eugène II de Tolède, disciple de saint Braulion, est arraché à l'affection de son vieux maître et placé sur le siège primatial de l'Espagne par ce même roi Chindasvinthe⁸, qui fournit de plus libéralement à Taion, encore simple prêtre, les moyens de se rendre à Rome et d'y remplir la mission littéraire qu'il s'était donnée⁹. Récessvinthe, fils et successeur de ce prince, choisit saint Braulion pour correspondant littéraire¹⁰. Il compte, parmi ses amis et les défenseurs de ses droits attaqués par un rebelle, le prêtre Taion, revenu d'Italie, promu à l'épiscopat et remplaçant saint Braulion sur le siège de Saragosse¹¹. Saint Julien de Tolède, admirateur du roi Wamba dont il a raconté l'élection et les glorieuses campagnes, au début de son règne, contre les Vascons et les rebelles de la Tarragonaise et de la Gaule¹², compose, sur la demande d'Ervige, successeur de Wamba, sa *Démonstration du sixième âge*¹³. C'est aussi sur les instantes prières d'Egica, gendre d'Ervige, que ce même Docteur rédige, pour être inséré aux Actes du XV^e concile de Tolède, l'abrégé que nous possédons encore de l'éloquente *Apologie* envoyée par lui à Rome, et qui valut à son auteur un si beau triomphe¹⁴. Félix, successeur de Julien et son biographe, homme d'une gravité de mœurs et d'une prudence admirables, réunit d'accord avec le roi Egica seul, puis avec ce prince et Witiza son fils alors associé à la couronne, plusieurs conciles dont les décrets, aujourd'hui malheureusement perdus, étaient, au dire de l'Anonyme, remarquables par leur sagesse¹⁵. Witiza enfin, resté par la caducité de son père, puis par sa mort, l'unique possesseur du pouvoir, place sur le siège de Tolède, pour y remplacer Félix décédé, le vénérable Gunderic, que sa sainteté rend illustre entre tous les prélats de son temps et dont le choix fait le plus grand honneur à la piété éclairée du prince¹⁶. Privé par la mort de Gunderic d'un sage conseiller, Witiza, vers les derniers mois de son règne, lui donne pour successeur le pieux Sindérède, qui, s'il ne fut pas aux jours de l'épreuve un modèle d'héroïsme et de dévouement, n'a du moins jamais vu soupçonner l'intégrité de sa foi, ni la pureté de ses mœurs¹⁷.

C'est au constant accord de ces rois fermement catholiques et de ces évêques zélés et pieux, dont plusieurs n'acceptaient l'épiscopat que contraints et forcés par l'ordre formel du prince¹⁸; c'est à leur zèle toujours en éveil qu'on doit l'extir-

1. Saint Isidore qui parle du meurtre de Liuba et de la criminelle usurpation de Witéric, ne dit mot de son arianisme. L'historien des évêques de Mérida se tait également sur toute persécution de ce prince. C'est bien, cependant, sur la catholique Mérida, où il avait fait ses premières armes d'arien militant, et où il avait essuyé de si cruels deboires, que Witéric, roi arien et persécuteur, aurait dû porter ses premiers coups. Enfin la trahison dont il se rendit coupable envers ses coreligionnaires et complices, en 787, ne permet guère de supposer qu'il ait eu la pensée de rentrer dans leurs rangs après en être sorti. Or, le récit de Paul de Mérida (VV. PP. *Emerit.*, c. XVIII) laisse suffisamment entendre qu'il renia sa foi arienne comme il avait renié ses complices.

2. « Leandrum vero Spalensis ecclesiae sacerdotem tuae in Christo Sanctitati cum omni veneratione commendo. Quia per ipsum tua benevolentia nobis est lucidata, et dum cum eodem antistite de tua vita loquimur, in bonis actibus vestris nos minores esse censemus, etc. » *Epist.* Recaredi regis ad Greg. M (*Concil. de Esp.*, t. II, p. 217).

3. La préface ou la dédicace de cet ouvrage débute en des termes qui denotent clairement combien étaient étroits les liens d'affection qui rattachaient le roi à l'évêque : « Domino et filio Sisebuto Isidorus. Dum te praestantem ingenio, facundiaque ac vario flore litterarum non nescium, impendis tamen am-

plus curam, et quaedam ex rerum natura vel causis a me tibi efflagitas suffraganda, etc. » *Isid.*, *Hisp.*, de *Rer. Nat.*, Praef. (Opp., t. VII).

4. *Id.*, *Hist. Goth.*, era 650.

5. *Id.*, *ibid.*, era 650.

6. Voir la notice sur Sisenand.

7. S. Braul., *Epist.*, 31-33, 37.

8. *Id.*, *ibid.*

9. Anonym., v. 326-329.

10. S. Braul., *Epist.*, 33-41.

11. Cf. Taionis, *Sentent.*, Praef. ad Quinicum, n. 2 (*E. s.*, XXXI).

12. S. Jul. Tol., *Historia Wambae regis* (*E. s.*, VI, apend.).

13. S. Jul. Tol., *De Comprob.*, VI, *Aetui* Praef. (Patrol., t. XCVI).

14. Anonym., v. 685 sqq.

15. *Id.*, v. 737-742.

16. *Id.*, v. 756-760.

17. *Id.*, v. 829 sqq.

18. Saint Eugène II arrache à l'amour de Braulion et intronise de force à Tolède par le roi Chindasvinthe : « Principali violentia reductus atque in pontificatum adscitus » (S. Ildeph., *Suppl. Cat. Vr. Ill. Isid.*, c. 14; *Ep.* 31 et 32).

pation de l'arianisme du sol de l'Espagne. Cette extirpation est si complète, si radicale, que nul historien, nul des conciles généraux ou provinciaux célébrés à Tolède et ailleurs, de la quatrième année de Récarède à l'invasion arabe, n'en font plus mention. Dans les canons si nombreux promulgués presque sous chaque règne contre les perturbateurs du royaume, les conspirateurs, les rebelles, les traîtres, pas un mot, un seul, qui vise d'une façon quelconque l'arianisme. Les crimes d'insurrection, de complot ou de trahison que les Pères ne se lassent pas de flétrir, sont toujours attribués à l'orgueil, à l'ambition, à la cupidité, jamais à l'hérésie ou à la haine de l'Église. Tant que dura cette mutuelle entente, c'est-à-dire tant que les successeurs de Récarède régnaient sur la Péninsule, non seulement l'arianisme ne put y vivre, mais aucune erreur nouvelle ne parvint à s'implanter dans ce sol devenu rebelle à toute autre culture que celle de l'enseignement catholique. Ce ne fut qu'après la destruction du royaume de Tolède qu'on vit, au contact des musulmans, se produire la tentative impie de conciliation entre l'Évangile et le Coran, connue sous le nom d'adoptianisme. Mais les fauteurs de cet arianisme hypocrite essayèrent vainement de le propager dans les Asturies, où régnaient les descendants du premier roi goth catholique et où, sous leurs auspices, se reconstituait la société hispano-gothique plus dévouée que jamais à sa vieille foi. Hâtons-nous d'ailleurs de le remarquer sur les trois apôtres de l'adoptianisme, un seul, Elipand primat de Tolède, était Goth de nom et de race; les deux autres, Félix d'Urgel et Claude de Turin, bien plus instruits, plus rusés et, partant, plus dangereux que leur complice, homme aux allures par trop tapageuses pour être bien redoutable, étaient hispano-romains de nom et très vraisemblablement d'origine¹. Il y aurait par conséquent injustice à porter au compte des seuls Wisigoths espagnols cet arianisme de fraîche date.

Il reste donc établi et démontré que, de la fin du VI^e siècle au commencement du VIII^e, il n'exista dans le royaume goth de Tolède ni arianisme, ni parti arien masqué ou démasqué.

J'ajoute que parvint-on à découvrir, en quelque obscur recoin de l'histoire, la preuve, introuvable jusqu'ici, de la persistance de l'arianisme en Espagne à l'époque dont nous parlons, on n'en serait pas plus avancé. Avant, en effet, de pouvoir, avec quelque certitude, attribuer à une lutte de l'hérésie vaincue contre le catholicisme triomphant les révolutions dont, après Récarède, l'Espagne gothique fut périodiquement affligée, il faudrait établir qu'antérieurement à ce prince, lorsque tous les Wisigoths, roi, noblesse, clergé et peuple professaient une seule et même foi, la foi arienne, antérieurement par conséquent à toute formation parmi eux d'une *faction hérétique* distincte du reste de la population, les mêmes désordres, les mêmes insurrections n'ensanglantaient pas la Péninsule. Or c'est le contraire qui est historiquement démontré. Lorsque, à Narbonne, l'armée gothique, irritée de la lâcheté de son chef, le persécuteur Amalaric, le massacrait et proclamait Theudis à sa place, lorsque, peu d'années auparavant, Théodoric le Grand chassait du trône Gislair, fils naturel d'Alaric II, et que celui-ci s'efforçait de le reconquérir à main armée; lorsque, enfin, Athanagilde levait l'étendard de la révolte contre le roi Agila, sectaire brutal et sacrilège, on était en plein règne de l'arianisme chez les Wisigoths d'Espagne.

On dira peut-être que les Wisigoths vraiment catholiques étaient de trop dociles enfants de l'Église pour violer, si souvent et si outrageusement, les décrets portés contre les promoteurs de troubles et de révoltes par une mère qu'ils entouraient d'amour et de respect; que, par conséquent, les révolutions tentées ou accomplies dans le royaume de Tolède, après la conversion de ce royaume à la vraie foi, ne sauraient leur être attribuées; que l'arianisme seul a pu en inspirer la pensée à ses sectateurs. Mais ce serait là une illusion que l'histoire se charge de dissiper. La règle de foi n'est pas toujours, hélas! la règle des mœurs. Combien d'enfants affligent, par leurs désordres, leur mère, la sainte Église, qu'ils aiment et vénèrent cependant toujours au fond du cœur. L'histoire ne nous fournit que de trop fréquents exemples de ces défaillances morales. Est-ce que la foi ardente et pure dont il était animé empêcha jadis l'espagnol Théodose d'ordonner, dans un premier et fatal accès de ressentiment, l'abominable égorgement de Thessalonique? Et, pour rentrer dans le sujet spécial qui nous occupe, le catholicisme d'Athanagilde, attesté par saint Isidore², fut-il assez puissant pour arrêter les projets ambitieux qu'il réalisa en détrônant le roi Agila? Saint Herménégilde, poussé à bout par les intrigues d'une marâtre, ne s'oublia-t-il pas jusqu'à prendre les armes contre son propre père? Et n'a-t-il pas fallu le martyr courageusement souffert par ce prince, pour laver cette faute et le rendre digne du culte public dont il est honoré³? Sisenand, catholique lui aussi, imite Herménégilde dans la seule chose qui ne fut pas imitable, mais il réussit où son modèle avait échoué et monte sur le trône dont il a chassé Suinthila. Catholique comme Sisenand, et si bon catholique, quoi qu'on en dise, que les Pères du

inter Braulimanas, *Esp. sagr.*, t. XXX), S. Fructueux élève malgré lui au siège de Braga. « Licet invitus, contra voluntatem suam, languoris moerore depressus, pertinaciter resistendo... ordinatus est pontifex » (S. Valel., *Vit. S. Fruct.*, n. 20, E. s., t. XV), S. Hildephonse enlevé à son monastère et contraint, par ordre de Recesvinthe, de monter sur le trône primate de Tolède « Hildesonus... rector... effectus Agaliensis coenobii... principali violentia Toleum reducit, atque mihi, post decessoris sui obitum, pontifex subrogatus. nono gloriosi Recesvinthi principis anno. » (S. Julian. Tolet., *Suppl. cat. Vir. Ill.*, c. 15) Etc., etc.

1. A l'adoptianisme, Claude, faisant un pas de plus que ses frères en hérésie vers l'islamisme, joignait l'œconoclastie. Jonas d'Orléans ne laisse aucun doute là-dessus. Voici en quels termes nets et précis ce contemporain parle de l'adoptianisme de Claude, qu'on a nié récemment en Espagne et en Allemagne « Audiens eundem Claudium, juxta humanam conditionem, ultimum clausisse diem, ab eodem opere (*opusculo*, scilicet, contra ejus errores) perficiendo stylum

meum ferendum statui. Rebar enim quod, illo momento, pariter ejus error nunquam comparuisset. Sed quia, ut relatione veridica didici, non modo error de quo agitur in discipulorum suorum mentibus reviviscit, quin potius, eo dicente, haeresis ariana pullulare deprehenditur, de qua fertur quaedam monumenta librorum congeississe, et ad simplicitatem et puritatem fidei catholicae et apostolicae oppugnandum, in amario episcopi sui clandestina calliditate reliquisse, etc. » *De Cultu mag.*, P. I. (Patrol., t. CVI, col. 307). Plus loin (col. 308) Jonas, revenant sur la double hérésie de Claude, s'exprime sur son arianisme en termes encore plus formels « Arii se sectatorem discipulumque et in vita et in morte extitisse monstravit in vita quidem docendo et praedicando, in morte quoque eundem errorem a se scriptum relinquendo »

2. « Athanagildus... idem catholicam occulte tenuit. » (*Hist. Goth.*, era 592)

3. Jean de Valclara et saint Isidore de Séville n'hésitent pas à flétrir du nom de *tyrannie* la levée d'armes d'Herménégilde contre son père. (Cf. Io. Biel. *Chron.*, era 579, 582, Isid., *Hist. Goth.*, era 606.)

VII^e concile de Tolède le proclament *l'ami du Christ*¹, et que, au témoignage de son contemporain saint Braulion de Saragosse, ce prince avait été *suscité de Dieu* pour arracher, par la sagesse de son gouvernement, l'Espagne gothique aux dangers qui la menaçaient²; Chindasvinthe n'en fut pas moins, comme nous le verrons, un maître juré en complots et insurrections, dont la dernière le porta sur le trône, objet de ses longues et ardentes convoitises. Paul lui-même, le chef de la grande révolte contre le saint roi Wamba, était catholique, et la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que, parmi les accusations et les injures jetées par l'admirateur et l'historien de Wamba à la face de l'usurpateur Paul, de ses complices et de tous les habitants de la Narbonnaise, premier et principal foyer de la rébellion — et Dieu sait si ces accusations et ces injures tombent nombreuses et pressées de sa plume indignée³ — la seule qui ne figure pas est précisément celle d'hérésie et d'hérétique⁴. Elle ne figure pas davantage dans la sentence rendue contre les rebelles prisonniers⁵.

On parviendrait donc à démontrer — ce qu'on n'a pas fait jusqu'ici et ce que, je le crains, on ne fera pas de longtemps — l'existence d'un prolongement de l'arianisme au sein du royaume catholique des Wisigoths, que ni le critique, ni l'historien n'auraient le droit d'y recourir pour expliquer les révolutions dont ce royaume fut le théâtre. Ce recours ne leur est pas d'ailleurs nécessaire, car l'ambition surexcitée, et singulièrement aidée par la constitution politique du pays, leur fournit de ces désordres l'explication la plus naturelle et la seule vraie⁶.

Il n'existait pas plus de *faction militaire* dans le royaume goth de Tolède, aux VII^e et VIII^e siècles, que de *faction arienne*. Ou bien, en effet, par *faction militaire* on entend un corps de soudards mercenaires, analogue aux prétoriens de la Rome impériale, aux janissaires de Stamboul et aux mameluks du Caire, et alors il est évident que rien de semblable n'a existé, n'a pu même exister dans un pays organisé comme l'Espagne gothique, où les armées permanentes étaient absolument inconnues, où, en temps de guerre, tout homme valide, soit Goth, soit Romain, était soldat, où enfin, la guerre terminée, chacun déposait les armes et rentrait dans le courant pacifique de la vie civile⁷. Le militaire de profession y était donc un mythe, et le militarisme une chimère. Ou bien par *faction militaire* on désigne un parti qui, seul entre tous ceux qui se disputaient le pouvoir en Espagne, aurait eu l'habitude d'en appeler aux armes toutes les fois que ses droits ou ses intérêts étaient en jeu, pour imposer sa volonté à ses pacifiques rivaux. Si c'était là le sens qu'on attache à cette expression — ce que j'ai peine à croire — l'erreur commise par ceux qui affirment l'existence de cette faction serait plus forte encore que la précédente. Car, s'il est un fait incontestable, c'est que les révoltes armées ont toujours eu à vaincre dans l'Espagne gothique une défense armée très sérieuse et parfois triomphante. Athanagilde sans doute l'emporta sur Agila, mais après une résistance dont il ne vint à bout qu'en appelant à son aide les Romains de Byzance. Herménégilde et son parti sont écrasés par Léovigilde. Récarède fait subir le même sort à tous les ambitieux qui se soulèvent contre lui. Sisenand, pour triompher de Suinthila, doit appeler les Francs, comme Athanagilde les Grecs. Chindasvinthe, usurpateur de la couronne, est combattu six ans par les Goths du parti contraire. Son fils Récesvinthe sort vainqueur de la lutte engagée avec la formidable insurrection dont Froia était le chef. En six mois, et quoique trahi par un de ses généraux entraînant avec lui dans sa défection l'armée qui lui était confiée, Wamba soumet la Vasconie espagnole jusqu'alors indomptée, reconquiert la Tarraconaise et la Narbonnaise révoltées, et emporte d'assaut la ville de Nîmes où l'élite de ses adversaires s'était enfermé. Enfin, aux derniers jours de la monarchie gothique, Rodrigue, appelé à la couronne par le vote de l'assemblée des seigneurs et des prélats du royaume, ne monte sur le trône qu'après six mois de guerre civile⁸.

Que conclure de tout ceci, sinon que, dans le royaume goth de Tolède, nul parti ne s'arrogea le privilège du militarisme, même occasionnel et intermittent, et par conséquent qu'il n'y exista pas plus de faction militaire que de faction arienne sous les divers rois qui le gouvernèrent, de la fin du VI^e siècle au commencement du VIII^e. Ce qui, par contre, est incontestable, mais ce qui n'est pas plus vrai des Wisigoths d'Espagne que des Francs de la Gaule, des Lombards de la haute Italie et des pseudo-Romains de Constantinople, c'est qu'en ce temps-là et dans beaucoup d'autres, on courait trop souvent aux armes, ceux-ci pour conquérir le pouvoir, ceux-là pour le garder.

1. « Quum in sanctae nomine Trinitatis... tam nostra devotione, quam studio serenissimi et amatoris Christi Chindasvindi regis, noster... conventus adesset, etc., etc. » (Cone. Tolet., VII, can. 1.)

2. « Pie Domine, libenter servorum tuorum suscipe preces, quas fidei intentione vides anhelare. Praeterita discrimina reminiscens, animadvertimus, quantis periculis, quantis necessitatibus, quantis etiam paluerimus adversariorum incursibus, quibus caelesti misericordia vos excitatos et vestro regimine nos ereptos dum magna contemplatione videmus, et vestros labores cogitantes, etc., etc. » Braul., Eutropii episcop. Celsique comitis, *epist. ad Chindasvintum regem* (E. s., XXX, p. 373, 374).

3. Cf. S. Jul., *Hist. Wambae*, nn. 5-8. Voici, comme échantillon, le portrait moral de mes chers compatriotes de la Narbonnaise en l'an de grâce 672. « Galliarum terra, alitrix perfidiae, infamam denotatur elogio. Quid enim non in illa crudele, vel lubricum, ubi conjuratorum conciliabulum, perfidiae signum,

obscenitas operum, fraus negotiorum, vaenale iudicium, et quod pejus his omnibus est. Judaeorum blasphemantium prostibulum habebatur » (L. c., n. 5.)

4. Cf. eumd., *ibid.*, n. 31 sqq.

5. Julien de Tolède ne cherche pas d'autre explication à la trahison et à la révolte de Paul : « Paulus in Sauli mentem conversus... regni ambitione illectus, spoliatus subito fide, promissam religiosi principis maculat charitatem, etc. » *Hist. Wamb.*, n. 7. Notez, s'il vous plaît, que la *foi* dont il est ici question, est la foi au serment prêté, la foi due au roi, et non la foi catholique, comme cela ressort du contexte et de tout le paragraphe trente-deuxième.

6. Voir la preuve de tout ceci dans la note XII sur l'organisation militaire du royaume de Tolède.

7. On trouvera sur les événements que je me borne à rappeler ici, les renseignements nécessaires dans les notices consacrées aux divers princes dont il vient d'être question.

VII

CHINTILA

Comme Sisebuth et Suinthila ses prédécesseurs, Chintila ou Cintila dut la couronne à la libre élection des grands et des prélats du royaume. L'expression dont l'Anonyme se sert en parlant de l'avènement de ce prince ¹, jointe à l'absence de toute accusation de *tyrannie*, nous en est un sûr garant. Sisenand, qu'il remplaça sur le trône, était mort, nous l'avons vu précédemment, dans l'un des premiers mois, et très probablement après le 1^{er} avril de l'an 636 ; le nouveau roi ayant d'autre part convoqué à Tolède un concile dès le début de son règne ², concile dont les actes reçurent la confirmation royale le 30 juin de la même année ³, on peut, avec erreur possible de quelques jours, rattacher la mort de Sisenand et l'élection de son successeur à la dernière moitié du mois de mai, l'indiction et la célébration du concile, l'une au commencement, l'autre à la fin du mois de juin 636. Car un intervalle de vingt à vingt-cinq jours a dû être laissé entre l'indiction et la célébration, afin de donner aux titulaires des sièges les plus éloignés le temps de se rendre à l'appel qui leur était fait.

Le V^e concile de Tolède ne compta que vingt-quatre évêques ou vicaires d'évêques, appartenant aux diverses provinces du royaume, parmi lesquels un seul métropolitain, celui de la capitale, saint Eugène I^{er}, qui le présida. Il est cependant et à juste titre regardé comme national, précisément parce qu'en dépit de leur petit nombre, les prélats qui le composaient, venus de divers points de l'Espagne, représentaient assez bien l'Eglise gothique toute entière. On s'y occupa presque exclusivement des intérêts politiques du pays, et on le fit avec une sagesse qui ne le céda en rien à celle dont, en pareille matière, le concile précédent avait donné de si éclatantes preuves.

Après avoir solennellement approuvé les mesures prises par leurs prédécesseurs du IV^e concile de Tolède pour garantir la libre élection des souverains et la sûreté des rois ⁴, les Pères du V^e concile promulguent un certain nombre de décrets concourant tous au même but. Ils prononcent donc l'anathème contre quiconque poursuivra de ses injures ou de ses sévices la postérité du prince ⁵, contre quiconque essaiera de parvenir au trône par une autre voie que celle de la libre élection de ses pairs, ou qui osera y prétendre quoique étranger par la naissance à la noblesse gothique ⁶; contre celui qui userait de sortilèges pour connaître d'avance l'époque de la mort du roi régnant, ou qui, du vivant du prince, nouerait des intrigues et recruterait des partisans en vue de la future élection ⁷; contre tous ceux enfin dont l'audace effrénée, bravant la défense faite par Dieu même, oserait maudire publiquement le roi ⁸. Le concile clôt la série de ces mesures par la défense faite à tous d'inquiéter les fidèles du roi défunt, en leur demandant compte des dépenses faites pour eux ou des dons qu'ils auraient reçus sous le règne précédent ⁹.

Quelques écrivains espagnols, se croyant peut-être lésés dans la personne des Hispano-Romains, leurs hypothétiques ancêtres, ont blâmé le monopole de la royauté constitué au profit des Wisigoths par les IV^e et V^e conciles de Tolède. Ils pensent que les compatriotes des Trajan et des Théodose auraient fait meilleure figure sur le trône que les héritiers d'Alaric ou d'Ataulphe. Cette idée en vaut une autre, et je ne me chargerai pas plus de la condamner que de la défendre. Je me permettrai seulement de soumettre à ceux qui l'ont mise en circulation les observations suivantes : 1^o Les conciles où les décrets dont ils se plaignent ont été portés étaient très probablement, si l'on en juge par les signatures apposées au bas des actes, composés en majorité d'Hispano-romains. Ce serait donc à l'aveuglement ou à la complaisance d'évêques de leur race, et non à l'orgueil des Wisigoths qu'ils ont le tort de mettre en cause, que ces vengeurs de l'honneur hispano-romain devraient s'en prendre de l'injure que cet honneur aurait reçue ; 2^o il me paraît que les Pères hispano-romains de ces conciles ont pu, sans se rendre coupables d'aveuglement ou de lâche complaisance, voter avec leurs collègues wisigoths le monopole dont on s'indigne ou s'afflige aujourd'hui. Car enfin, et nul de ces évêques ne l'ignorait, lorsque les premiers envabisseurs

1. « Cintila... Gothis praeficitur » v 251, 261.

2. « Gratiarum actiones omnipotenti Domino persolvimus, propter gloriosi principis nostri Chintilani regis initia. » (Conc. Tol., V, *Proem.*) En tête des actes, on lit « era 674, anno primo D. N. Chintilani regis. »

3. « Flavius Chintila rex, etc., etc., Datum sub die pridie calendas julias, anno feliciter primo regni nostri, Tolet. » (Conc. de Esp. II, p. 323, 324.)

4. Concil. Tolet., V, can. 2.

5. Id., *ibid.*

6. « Quisquis talia (scilicet, ad regiae potestatis pervenire fastigium) meditatus fuerit, quem nec electio omnium provehit, nec gothicae gentis nobilitas ad hunc honoris apicem trahit, sit anathemate condemnatus. » Can. 3.

7. Can. 4.

8. Can. 5.

9. Can. 6.

barbares, Alains, Vandales et Suèves, menaient à travers les plus riches provinces de l'Espagne leurs sanglantes barcinales, on ne vit pas les Hispano-Romains se lever en armes pour défendre et sauver la patrie, ce n'est pas de leur sein que sortit un chef vaillant et libérateur. Si l'Espagne fut alors sauvée de la barbarie qui menaçait de l'étouffer dans la boue et dans le sang, elle le fut par les Wisigoths et par leur roi Wallia. Ce furent ces mêmes Wisigoths, et non les Hispano-Romains, qui rendirent à l'Espagne et à ses habitants, asservis et exploités tour à tour par les Phéniciens, les Carthaginois et les Romains, leur indépendance nationale¹, c'étaient eux qui avaient construit pièce à pièce et vaillamment défendu contre les attaques des Vascons, des Francs et des Byzantins, ce royaume de Tolède dont on leur réservait le gouvernement. Seuls, ils avaient été à la peine, était-il injuste ou malséant que seuls ils fussent à l'honneur ? Les Pères du IV^e et du V^e concile de Tolède ne l'ont pas pensé, et je suis assez de leur avis.

Le 9 janvier 638, seconde année de Chintila, ce prince convoquait un nouveau concile à Tolède, le VI^e dans la série de ceux qui ont été célébrés dans cette ville et dont les actes nous soient parvenus. Cinq métropolitains, quarante-trois évêques suffragants et cinq vicaires d'évêques retenus pour diverses causes dans leurs diocèses, prirent part aux délibérations de cette assemblée qui fut véritablement, c'est-à-dire de fait comme de nom, un concile national. Des deux conciles tenus à Tolède, celui-ci est le seul dont l'Anonyme ait parlé, parce qu'il est le seul des deux, ainsi que je l'ai observé ailleurs, où l'on ait *traité des choses divines* en même temps que *des choses humaines*². Sur les dix-huit canons promulgués dans ce concile, huit (1-8) concernent de près ou de loin le dogme et la discipline ecclésiastique ; trois (9-11) touchent à des questions d'ordre social ; les sept derniers (12-18) se rapportent à l'ordre politique. Ces derniers ne sont guère que la confirmation ou la répétition accentuée des décrets du concile précédent sur l'élection des rois, les qualités requises dans les prétendants à la couronne, le respect pour la personne et l'autorité du roi, pour les droits et la personne de ses enfants et de ses fidèles³. Tout ceci, ce me semble, montre dans Chintila la ferme volonté de conserver dans son intégrité, autant que cela dépendait de lui, l'antique constitution du pays. Ce luxe de précautions prises par les conciles dénote plus clairement encore combien étaient fréquents les assauts livrés aux anciennes institutions par l'ambition des prétendants au pouvoir.

Chintila mourut en paisible possession de la couronne qu'il tenait de l'élection⁴. Mais, quoique légitimement acquise, elle lui avait été souvent disputée de son vivant. C'est ce que nous apprend une loi du code hispano-gothique promulguée par Chindasvinthe et qui décrète la peine de mort sans grâce ni sursis contre tous ceux qui, d'accord avec l'étranger, auraient, depuis le règne de Chintila, conspiré contre la sûreté du peuple goth et l'intégrité de la patrie⁵. Si certaines expressions de cette loi laissent quelque doute à ce sujet dans l'esprit du lecteur, il suffira, pour le dissiper, de jeter les yeux sur le douzième canon du VI^e concile de Tolède, célébré la deuxième année de Chintila. Ce canon prononce, en effet, contre les transfuges qui complotent avec les ennemis du dehors contre leur prince et leur patrie, la double peine d'excommunication et d'emprisonnement perpétuel⁶.

Chintila aurait régné six ans, d'après l'Anonyme de Cordoue. Tel est du moins le chiffre d'années que donnent à ce prince le manuscrit de l'Arsenal et ceux que suivaient Sandoval et Berganza⁷. Mais l'interpolateur ou annotateur marginal de l'Abréviateur l'abaisse à quatre ans⁸, et avec pleine raison. L'Anonyme lui-même se charge de le prouver et s'en tire à merveille. Il rattache, en effet, un peu plus loin⁹, l'avènement de Tulgas, successeur immédiat de Chintila, à l'an 678 de l'ère espagnole et 640 de l'ère vulgaire. Or, de cette année à l'an 674 de l'ère espagnole et 636 de Jésus-Christ, on compte, non six ans comme le veut ici notre Anonyme, mais quatre ans avec quelques mois peut-être en plus ou en moins. Rodrigue de Tolède et Florez s'arrêtent à ce même chiffre de quatre années¹⁰, que reproduisent avec la légère modification indiquée plus haut d'abord la *Chronique des Wisigoths* et le *Catalogue de San Isidro*, donnant au règne de Chintila une durée de trois ans, neuf mois et neuf jours¹¹, et de trois ans, huit mois et sept jours¹² ; puis le fragment de Silos qui prolonge cette durée de règne jusqu'à quatre ans, deux mois et neuf jours¹³. C'est à ce chiffre de quatre ans que je crois devoir m'arrêter. Je place par conséquent la mort de Chintila en mai ou juin de l'an 640.

1. Chose remarquable : l'indépendance que l'Espagne antique ne sut jamais ni conserver, ni reconquérir, l'Espagne du moyen âge et l'Espagne moderne, vivifiées par une abondante infusion de sang barbare, ne peuvent plus la perdre entièrement. Elles finissent toujours par rejeter hors de leur sein l'étranger qui les a envahies, qu'il vienne du Sud, comme les musulmans de Mousà, ou du Nord, comme les Français de Napoléon.

2. *Ubi non solum de rebus mundanis
Verum et de divinis
Multa ignavis mentibus infundendo illuminat*

Anonym., vv. 261-266

3. Parmi ces derniers canons, signalons en particulier celui qui frappe d'anathème les traîtres passés à l'ennemi (can. 12). A voir l'honneur manifesté pour ce crime par ce concile et les suivants, on serait tenté de croire qu'ils y devaient la cause future et prochaine de la ruine de l'Espagne.

4. Cf. Frédég., *Chron.*, c. 82.

5. « Hac per omne aevum lege valitura sancimus, ut quicumque ex tempore reverendae memoriae Chintilani principis vel amodo et ultra ad adversam gentem, vel extraneam partem perrexit, sive perrexerit, aut etiam ne voluit, vel quandoque voluerit, ut, scelestissimo ausu, contra gentem Gothorum vel patriam ageret, aut fortasse conetur aliquid agere... intractabilem mortis senten-

tiam excipiat » (*For. Iud.*, II, 1, 6.) Un peu plus bas cependant Chindasvinthe autorise, *ad durtiam cordis*, le prince affligé d'une intraitable clémence de commuer la peine de mort en celle de l'aveuglement.

6. *Pravarum audacia mentium
Saepe, aut malitia cogitationum
Aut causa culpam, refugium appetit hostium.
Unde quisquis patratior causarum exultavit talium...
Et patriae vel genti suae delicta intulerit serum,
In potestate principis ac gentis reductus,
Excommunicatus et retrusus,
Longinquioris poenitentiae legibus subdatur.*

7. *Epit. Imp.*, v. 261.

8. Era 675 (leg. 674) « Chintila Gothis praeficitur. Regnat ann. IIII. » (*E. s.*, VI, p. 417.)

9. *Epit.*, vv. 280, 281.

10. « Chintila . regnat quatuor annis » (*De reb. Hisp.*, II, c. 19.)

11. « Chintila regnat annos III, mens. IX, dies IX. » (*E. s.*, II, p. 178.)

12. « Chintila regnat annos III, mens. VIII, dies VI. » (*Pl.* XX, col. 1, l. 15.)

13. « Post Siseuandus, Chintilam successit in regno, Regnat ann. IIII, mens. II, dies VIII. » — Luc de Tuy ajoute à ce chiffre quatorze mois (regnavit ann. quinque, menses quatuor); mais il ne doit pas être écouté.

VIII

TULGAS

Tulgas ou Tulga succédait à Chintila en l'année 640 de l'ère vulgaire, vers le mois de mai ou de juin. Ces dates sont, quant à l'année, implicitement confirmées ici par l'Anonyme qui, ne donnant que deux années de règne à Tulgas, place l'usurpation de Chindasvinthe, son successeur, en l'année 642 de Jésus-Christ, 680 de l'ère espagnole. Ce prince était, d'après Frédégaire, fils de Chintila et celui-ci aurait avant de mourir supplié les grands du royaume chargés de lui donner un successeur de faire tomber leur choix sur Tulgas, prière favorablement accueillie par les électeurs, qui, à la mort du père, se donnèrent le fils pour roi¹. L'Anonyme ne paraît pas avoir connu la royale origine de Tulgas, ni l'intervention de Chintila dans son élection. Il n'y fait aucune allusion dans sa chronique. Mais le silence qu'il garde sur ces deux faits n'est pas une raison suffisante de les nier ou même de les révoquer en doute. Le chroniqueur franc, qui nous en a transmis le souvenir, était contemporain des événements et très au courant des affaires d'Espagne. Il a donc pu connaître sur ce pays et sur ses souverains bien des choses ignorées de l'Anonyme, postérieur de plus d'un siècle aux rois de Tolède dont il est présentement question.

Sans doute, et à première vue, il peut paraître étrange que Chintila porté au trône par les tenants de la monarchie élective, et qui, dans le cours de son règne, prit, de concert avec ses évêques, de si nombreuses et de si efficaces mesures pour mettre hors de toute atteinte cette forme de gouvernement, se soit, à la fin de ce même règne, arrangé de façon à faire tomber la couronne sur la tête de son fils. Mais les sollicitations du roi mourant laissaient les électeurs royaux en pleine possession de leur libre vote; elles ne constituaient donc pas une manœuvre directement ou indirectement opposée soit à la lettre, soit à l'esprit des canons et décrets protecteurs de l'antique constitution du pays. Chintila ne se donnait pas un héritier; il le recevait du libre choix des électeurs, choix auquel on ne procéda, d'ailleurs, qu'après la mort de celui qui l'avait sollicité. Le seul tort de Chintila en tout ceci fut de se faire illusion sur les qualités et les aptitudes de l'enfant qu'il voulait voir monter sur le trône.

Non certes que ce fils fût indigne de régner. Tulgas, en effet, sortait d'une noble race, rehaussée encore par l'éclat que la royauté paternelle venait de jeter sur elle. Il était de plus doué d'un bon naturel², ce qui nous permet, par voie d'interprétation, de le supposer doux, humain, affable, généreux, bref, orné de toutes les vertus qui font les bons rois. Mais il avait un défaut capital : comme les fils couronnés de Récarède I^{er}, de Sisibuth et de Sunthila, il était trop jeune pour gouverner cette hardie et turbulente nation des Goths, qui ne se résigne au joug que s'il est lourd à porter³. C'est là qu'il faut chercher la cause des malheurs de Tulgas et de sa prompte chute, et non dans son irréprochable orthodoxie, sur laquelle les contemporains se taisent, précisément parce qu'elle ne le distinguait en rien des Espagnols goths ou romains du VII^e siècle. Si Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède ont pris, six cents ans plus tard, la peine très inutile de signaler à leurs lecteurs cette pureté de foi, comme un titre spécial à leur estime ou à leur sympathie⁴, c'est par ignorance de la véritable histoire de ces temps reculés, ignorance dont les preuves sont, d'ailleurs, trop multipliées dans les écrits de ces deux chroniqueurs pour qu'on puisse légitimement la révoquer en doute⁵.

Le nouveau roi montait donc sur le trône lorsqu'il n'était qu'en sa première adolescence et dans un âge encore tendre, incapable par conséquent d'inspirer à ses sujets la crainte salutaire qui, seule, pouvait les maintenir dans le devoir. Aussi, à peine eut-il pris le pouvoir en main, qu'il se vit en butte aux attaques ouvertes ou cachées de tout ce que le royaume de Tolède renfermait de brouillons et d'ambitieux. L'Espagne fut bientôt envahie par le désordre et troublée par des violences de tout genre que la faiblesse et l'inexpérience de Tulgas ne lui permettaient pas de réprimer, et l'on se demande comment ce prince put garder deux années entières quelques lambeaux de cette autorité si combattue d'une part, et si mal défendue

1 « Eo anno, Sintela rex Spaniae defunctus est. Hujus filius, nomine Tulga, sub tenera aetate, Spanus, petitione patris, sublimatur in regno. » (Frédeg., *Chron.*, c. 82)

2. « Tulgas bonae indolis et radicus. »

3. « Gothorum gens impatiens est, quando super se forte jugum non habuerit. » (Frédeg., c. 82)

4. « Iste blandus et catholicus per omnia fuit. » (Luc. Tud., *Chron.*, *Mundi*, p. 54, lin. 55.) — « Iste blandus et catholicus in omnibus est inventus. » (Rud. Tolet *De Reb. Hisp.* II, 29) — La Chronique d'Albelda que ces deux écrivains reproduisent ici, omet *et catholicus*.

5. Leur récit de la vie de Tulgas va nous en fournir une nouvelle preuve, plus convaincante encore que la précédente.

de l'autre. Mais toute chose a son terme. Au bout de deux ans, avant même leur expiration, un conspirateur émérite dont la vieillesse déjà avancée — il comptait, au plus bas mot, soixante-neuf, sinon soixante-dix-neuf ans¹ — n'avait ni refroidi l'ambition, ni brisé les forces, ni tempéré la rude énergie, Chindasvinthe prit les armes contre son roi et, réunissant sous son drapeau tous les séditionnaires et les mécontents, triompha des dernières résistances du parti fidèle à Tulgas, dépouilla ce prince de la royauté, puis, pour lui en fermer à jamais l'accès, lui fit conférer la tonsure, et grossit ainsi les rangs du clergé d'une recrue quelque peu involontaire, mais qui, vu ses qualités personnelles, n'était pas indigne d'y figurer².

Le récit qu'on vient de lire est emprunté au chroniqueur Frédégaire. L'Anonyme le confirme dans sa partie la plus importante, l'usurpation armée du trône par Chindasvinthe, lorsqu'il déclare que ce personnage s'étant emparé *tyranniquement* du pouvoir, c'est-à-dire contre tout droit et par la force, gouverna glorieusement l'antique Ibérie³. Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède nous donnent du règne de Tulgas une idée tout opposée. A les en croire, ce prince *dilata pacifiquement ses royaumes*. Doné d'un jugement droit, il s'illustra par sa douceur et sa générosité, confirma les conciles tenus sous ses prédécesseurs et mourut à Tolède⁴. Laisant de côté, dans ce texte commun aux deux écrivains, ce qui concerne les vertus du jeune roi, simple paraphrase de ce que l'Anonyme et la chronique d'Albelda ont écrit de Tulgas, on sera tenté de se demander ce que pouvaient bien entendre Luc et Rodrigue par cette *dilatation pacifique du royaume* dont ils nous parlent. Mais qu'on se garde bien de céder à cette tentation : d'abord parce qu'à la question posée, il serait impossible de trouver une réponse satisfaisante ; et, en second lieu, parce qu'il n'y a là qu'imagination pure, ou conte puisé à une source commune, celle qui a fourni tant d'autres fables à ces mêmes écrivains sur cette période du haut moyen âge espagnol.

Qu'on veuille bien maintenant le remarquer : voici deux récits contradictoires d'un même règne, celui de Tulgas, l'un contemporain et vraiment historique, l'autre plus récent d'au moins six cents ans, et presque entièrement légendaire. Hé bien ! de ces deux récits il n'en est pas un qui n'exclue formellement de l'histoire de Tulgas cette intervention plus ou moins déguisée de l'arianisme dont on a récemment cru y reconnaître la trace. Le récit de Frédégaire n'assigne aux troubles qui agitérent alors l'Espagne et à la catastrophe finale qu'ils amenèrent, d'autre cause que la jeunesse du roi et la turbulence de la nation. Celui de Luc de Tuy et de Rodrigue de Tolède nous présente ce règne trop court s'écoulant au sein d'une paix triomphante et d'une rare prospérité. En outre, le premier de ces deux derniers chroniqueurs ignore l'usurpation de Chindasvinthe ; le second en parle, sans doute, mais par la façon dont il s'exprime, il nous laisse dans l'incertitude sur le moment de l'usurpation, à savoir si elle précéda ou suivit la mort de Tulgas, si elle eut pour effet de chasser ce prince du trône encore occupé par lui, ou de faire asseoir Chindasvinthe sur ce trône déjà vide, mais par la force des armes et non par l'élection. L'intervention de l'arianisme dans l'avènement de Chindasvinthe et la chute de Tulgas est donc ignorée de tous les historiens sans exception ; elle est par conséquent inadmissible⁵.

Aux deux ans que régna Tulgas, d'après l'Anonyme, suivi par Rodrigue de Tolède, la *Chronique des Wisigoths*, dite de Wulsa et celle de San Isidro de Léon ajoutent quatre mois⁶ ; la *Chronique* d'Albelda et Luc de Tuy, un an⁷ ; le *Fragment* de Silos, quinze mois⁸. Je ne vois aucun motif raisonnable de m'écarter du chiffre de l'Anonyme, légèrement modifié dans le sens de la *Chronique des Wisigoths*. Je crois donc pouvoir placer la chute de Tulga et l'usurpation de Chindasvinthe dans l'un des deux mois d'août ou de septembre de l'an 642 de l'ère vulgaire et 780 de l'ère espagnole. Ce qui est certain, c'est que ce double événement précéda le 18 octobre de cette année, car les actes du VII^e concile de Tolède étant à la fois datés du 18 octobre de l'ère 684 et de la cinquième année du roi Chindasvinthe, il est évident que ce prince était déjà maître du pouvoir le 18 octobre de l'ère 680 (642 de J.-C.)⁹.

1. Chindasvinthe serait mort nonagenaire, d'après un bruit public recueilli par le chroniqueur franc déjà cité (Fredeg., *Chron.* c. 82). Supposons que la renommée ait quelque peu grossi le chiffre, Chindasvinthe, simplement octogénaire à l'heure où il rendait le dernier soupir, aurait eu soixante-huit ans au moment de son usurpation accomplie douze ans auparavant.

2. « Hujus Tulganis adolescentia omnis Spania more solito vitatur, diversa committens insolentia. Tandem unus ex primatibus, nomine Chintasindus, collectis plurimis senatoribus caeteroque populo, in regnum Spaniae sublimatur. Qui Tulganem degradatum ad onus clericatus tonsurari fecit. » (Fred. c. 82)

3. *Epit.* vers. 308-310.

4. « Regna sibi subdita pacifice (Luc. T. *in pace*) dilatavit. In judicio rectus, claruit largitate, magna fuit lenitate (L. T. *et largitate et lenitate claruit*) Synodos a suis praecessoribus confirmatas, simili auctoritate confirmavit (L. T. *Synoda a suis decessoribus facta firmavit*)... Toleti propria morte decessit »

(L. T. *Toletum decessit*). (Rud. Tolet., *De Reb. Hisp.*, II, c. 19 ; Luc. Tud., p. 51, lin. 55-58.) Inutile de dire qu'on ne trouve aucune trace de cette confirmation des conciles antérieurs par Tulgas dans l'antique collection des canons de l'Eglise d'Espagne.

5. Comment l'idée en est-elle venue au très savant homme qui l'a émise ? Il est difficile de le deviner. Je croirais assez volontiers que c'est à l'occasion de la mention très inoffensive de la foi pure du jeune roi par les deux chroniqueurs du XII^e siècle.

6. « Tulga regnavit ann. II, mens. III » (*E s* II, p. 179), la *Chronique* de S. Isidro s'exprime dans les mêmes termes. Cf. pl. XX, col. 2, lin. 15.

7. « Tulga regnavit ann. III. » Chron. Albeld, n. 152 (al. 41).

8. « Post Chilam successit in regno Tulga. Regnavit [ann.] III, mens. III. »

9. « Concilium Toletanum... gestum anno V. . Chindasvindo rege regnante, die XV calend. novembrium, era 684. » *Conc. de Esp.*, II, p. 350.

IX

CHINDASVINTHE

Chindasvinthe avait, on l'a vu dans la notice précédente, dépassé la soixantaine de bon nombre d'années, lorsqu'il conquît par la force le trône qui ne lui appartenait pas. On ne pouvait donc lui reprocher *le péché de jeunesse* qui avait armé naguère tant de bras contre son prédécesseur. Il est même à croire que son âge si avancé lui rallia bien des partisans qui ne l'auraient certes pas choisi pour chef, s'ils n'eussent espéré la prochaine ouverture à leur profit de l'héritage royal, par la prompte mort du vieillard qu'ils se donnaient pour souverain, et s'ils n'eussent compté, durant cette courte attente, sur une condescendance et un laisser-aller à toute épreuve de la part de leur vieux complice. Ce double espoir fut singulièrement déçu. Mis en possession de la royauté par une insurrection triomphante, Chindasvinthe la garda longtemps et en exerça les pouvoirs avec une énergie et une activité qui surprirent désagréablement ses anciens amis.

La maladie chronique des Wisigoths était, on ne l'ignore pas, la manie de jeter bas leurs rois, moins pour le plaisir de les voir à terre, que pour celui de les remplacer sur le trône d'où ils étaient tombés. Tant que Chindasvinthe vécut confondu avec beaucoup d'autres dans les rangs de la haute noblesse gothique, cette maladie, loin de lui inspirer la moindre appréhension, fut choyée et entretenue par lui avec amour. Ses accès n'étaient alors à ses yeux que ceux d'une noble ambition auxquels il est doux et glorieux de céder. Mais dès qu'il eut échangé son titre de prétendant contre celui de roi, Chindasvinthe vit les choses sous un tout autre aspect. Le révolutionnaire couronné se transforma soudain en conservateur ardent et convaincu. Sa première et désormais son unique occupation fut donc de guérir son peuple de cette maladie jusqu'alors incurable, et il s'en imposa la tâche. Il mit à l'accomplir un zèle d'autant plus tenace que son propre salut se confondait en cette occurrence avec le salut du peuple et de la patrie. Ses antécédents lui rendaient d'ailleurs, en apparence du moins, le succès facile. Conspirateur émérite, comme je l'ai dit précédemment, mêlé par conséquent à tous les complots tramés depuis quarante ans, et peut-être plus, contre les rois qui s'étaient succédés sur le trône de Tolède, ayant pris part à toutes les insurrections que ces mêmes rois avaient eues à combattre, lui, leur successeur actuel ; il connaissait la maladie aussi bien que les malades. Nous ne serons donc nullement étonnés de ne surprendre chez lui ni hésitation dans le choix des remèdes, ni embarras dans leur application.

Ces remèdes furent véritablement héroïques, et administrés sans pitié à tous les malades que le royal médecin jugeait à propos de soumettre au traitement de son invention, c'est-à-dire, à tous ceux qui, à sa connaissance et en sa compagnie, avaient travaillé à la chute de quelqu'un des rois précédents, soit par complot, soit par révolte ouverte. La peine de mort ou d'exil leur fut appliquée à tous, suivant la gravité de leur faute. La confiscation des biens fut la conséquence obligée de chacune de ces condamnations dont le total forme un chiffre presque formidable. Deux cents nobles du rang le plus élevé et cinq cents de moindre condition périrent de la main du bourreau. Qu'on juge par là du nombre des bannis. Leurs femmes, leurs filles et leurs biens furent partagés entre les *fidèles* du nouveau roi. Quant au glaive de la justice ou de la vengeance, il ne rentra au fourreau qu'après avoir fait tomber la tête du dernier coupable et même du dernier suspect ; car alors seulement les Goths domptés par la crainte cessèrent de conspirer contre leur vieux souverain¹. La cure avait été longue et — nous le verrons bientôt — ne fut pas radicale. Le vieux roi cependant ne négligeait aucun moyen de la rendre telle. Après l'avoir appliquée aux conspirateurs d'autrefois, à ceux avec lesquels il avait si longtemps frayed, Chindasvinthe dut l'appliquer aux conspirateurs du jour. Il étendit donc la sanglante répression, dont nous traçons le tableau d'après le chroniqueur Frédégaire, aux conspirateurs de l'heure présente, à ceux dont les complots étaient dirigés contre sa personne et son autorité, dont les insurrections, du propre aveu de ce prince, troublèrent les deux premières années de son règne, et le forcèrent de tourner ses armes contre eux beaucoup plus souvent que contre les ennemis du dehors. La loi de Chindasvinthe qui nous

1. « Cum . . omne regnum Spaniae suae ditioni firmasset, cognito morbo Gothorum quod de regibus degradandis habebant, unde saepius cum ipsis in consilio fuerat, quoscumque ex eis hujus vitii . . contra reges qui a regno expulsi fuerant cognoverat fuisse noxios, totos sigillatim jubet interfici, aliosque exilio condemnari, eorumque uxores et filias suis fidelibus cum facultatibus tradit. Fertur de primatibus Gothorum, hoc vitio reprimendo, ducentos

fuisse interfectos. De mediocribus quingentos interficere jussit. Quoadusque hunc morbum Gothorum Chintasindus cognovisset perdomitum, non cessavit quos in suspitione habebat gladio trucidare. Gothi vero a Chintasindo perdomiti, nihil (leg. *nullum*) adversus eundem ausi sunt, ut de regibus consueverant, inire concilium. » (Fredeg., *Chron.* c. 82.) On ne voit pas que les Goths aient gardé une très longue rancune à leur terrible médecin.

fournit ces détails prouve, par la gravité même de la peine portée contre ces rebelles, combien était aiguë en ce moment la crise révolutionnaire au sein de l'Espagne gothique, et combien peu les abondantes saignées pratiquées par le roi en avaient calmé les transports. Les coupables de conspiration ourdie à l'étranger contre le peuple goth et la patrie y sont déclarés passibles de la peine de mort, dont on ne pourra jamais leur faire grâce¹. Au début de la cinquième année du règne, l'état de choses ne s'était guère amélioré. Les transfuges complotaient toujours à l'étranger avec la même ardeur fébrile de vengeance et le même orgueilleux espoir de se rouvrir, par la force, les portes de la patrie d'où ils étaient bannis. Les Pères du VII^e concile de Tolède, alors réuni, constatent même, avec une douloureuse surprise, la présence de clercs de tout rang parmi ces traîtres et ces factieux, et prononcent contre eux la double peine de la déposition et de la privation des sacrements jusqu'à l'article de la mort². L'Anonyme de Cordoue, résumant cent ans plus tard ce que lui avaient appris les contemporains sur les sanglantes répressions de Chindasvinthe, fixe leur durée à six ans³. Aux guerres civiles, se joignit vers la même époque la guerre étrangère contre les peuplades hostiles de la Vasconie, chez lesquelles très vraisemblablement s'étaient réfugiés quelques-uns des proscrits de Chindasvinthe. Dès le début de son règne, ces tribus aguerries et pillardes, profitant de la confusion qui accompagna et suivit le détronement de Tulgas, s'étaient élancées sur les terres gothiques, et les avaient mises à feu et à sang. Une inscription du temps nous apprend que le 12 septembre 642, l'armée levée pour refouler ces incorrigibles maraudeurs dans leurs montagnes était en marche ou déjà aux prises avec eux; car ce jour-là même un convoi d'armes destiné aux troupes royales était surpris par un parti ennemi et le chef de l'escorte tué⁴. Il faudrait méconnaître singulièrement le caractère et les mœurs des Vascons, pour douter un instant qu'ils n'aient renouvelé leurs incursions dans les basses terres, toutes les fois que, au cours des six premières années de Chindasvinthe, les révoltes et les guerres civiles leur laissaient le champ libre en occupant ailleurs les forces du royaume. Ceci trouve sa confirmation dans la lettre de saint Braulion et de ses amis à Chindasvinthe pour l'engager à se donner son fils comme collègue, lettre écrite, par conséquent, vers la sixième année de ce prince. Il y est en effet parlé des nombreux dangers dont Chindasvinthe a délivré l'Espagne et des incursions non moins nombreuses qu'il avait jusqu'alors repoussées ou prévenues⁵.

Si acharnée toutefois qu'ait été la lutte du vieux roi contre ses adversaires politiques, si longue résistance que ceux-ci lui aient opposée, Chindasvinthe en sortit vainqueur et son indomptable énergie vint à bout de la rude tâche dont il s'était vaillamment chargé. Ses ennemis du dedans, une fois disparus par la mort ou l'exil, tout se tut devant lui en Espagne. Mais si l'on se taisait, on se dédommageait de ce mutisme forcé en écrivant : témoin l'épithaphe satirique de ce prince, où il est difficile, sinon impossible, de méconnaître la haine anonyme d'une des victimes politiques de Chindasvinthe⁶. Quant aux ennemis du dehors, leurs agressions ne se produisant qu'à la faveur des discordes intestines, ils ne se hasardèrent pas à les renouveler à partir du moment où la paix cessa d'être troublée à l'intérieur du royaume.

Chindasvinthe, comme la plupart de ses prédécesseurs, se montra l'ami des lettres et le protecteur des lettrés. Nous l'avons vu ailleurs faire les frais du voyage littéraire que saint Taïon entreprit à Rome⁷. Ce fut lui également qui, découvrant les talents de saint Eugène II, arracha ce saint homme de la chère retraite de Saragosse où il se cachait de son mieux, pour le placer sur le siège métropolitain de Tolède, et mettre ainsi en pleine lumière son génie et ses vertus⁸. Lui-même fut un

1. « Quantis hactenus Gothorum patria concussa sit cladibus, quantisque jugiter quatiatur stimulis profugorum... ex eo pene cunctis cognitum est, quod et patriæ diminutionem ostendunt, et hac occasione potiusquam expugnandorum hostium externorum arma sumere saepe compellimur. Ut ergo tam dira temeritas tandem victa depereat... hac omne per ævum lege valitura sancimus, ut quicumque, ex tempore... Chintilani principis, usque ad annum, Deo favente, regni nostri secundum... ad adversam gentem vel extraneam partem perrexerit, sive perrexerit, aut etiam ire voluit... ut... contra gentem Gothorum vel patriam ageret... irrefractabilem sententiam mortis excipiat, etc » (*For. Judicium* II, I, 6.)

2. « Quis enim nesciat quanta sint hactenus per tyrannos et refugas transfendo se in externas partes illicite perpetrata... quae et patriæ diminutionem afferrent, et exercitui Gothorum indesinentem laborem imponerent. Quod quidem laicorum insania factum tolerandum nobis forsitan aliquoties videretur, illud tamen est vehementius stupendum, quia, quod pejus est, tanti ex religionis proposito in hac interdum praesumptione praecipites efferuntur... Ideoque placuit nunc concordii sententia definire, ut quisque in ordine clericatus, a maximo gradu usque ad minimum constitutus, in alienae gentis regionem se quicumque occasione transduxerit, ut exinde superbiendo vel redditum suum, vel quodlibet aliud videatur expelere... quod gentem Gothorum vel patriam aut regem... possit nocere... Iste ita indubitanter omni honoris sui gradu privetur, ut locum ejus... alter... continuo accipiat » *Conc. Tolet.*, VII, can. 1 (*Conc. de Esp.*, II, p. 351).

3. « Demoliens Gothos, sexque per annos. »

4. Cette inscription est en prose rythmique et rimée. Elle a été publiée d'abord dans le t. VII des *Mémoires de l'Académie de l'Histoire* de Madrid (p. xxv, xxvi), puis par Hubner (*Inscr. Hisp. Christ.*, n. 123). En voici quelques fragments :

*Haec cava saxa
Oppilam continet membra...
Opibus quippe pollens
Et artium viribus cluens*

*Iacula veli praecipitur,
Praedoque Baccis destinatur,
In procinctum belli necatur
Opitulatione sodalium desolatus...
Pridie septembrum Idus
Morte a Vasconibus multatus
Era sescentesima et octagensima
Id gestum memento, etc., etc.*

Si l'événement consigné ici eut lieu, comme je le pense, sous Chindasvinthe, car aux derniers mois de son règne le pauvre Tulgas n'avait ni le temps ni les moyens de s'opposer aux Vascons envahisseurs, l'inauguration du premier de ces deux princes dut avoir lieu au plus tard au commencement d'août.

5. « Praeterita discrimina reminiscens, animadvertimus, quantis periculis, quantis necessitatibus, quantis etiam patuerimus adversariorum incursibus, quibus coelesti misericordia vos excitatos et vestro regimine nos ereptos... videmus » S. Braul. et aliorum *epist. ad Chindasvinthum*. (*E. s.*, XXX, p. 373-374.)

6. *Chindasvinthus ego noxarum semper amicus,
Patrator scelerum Chindasvinthus ego,
Impius, obscenus, probrosus, turpis, iniquus,
Optima nulla volens, pessima cuncta valens, etc., etc.*

Cette épithaphe figure parmi les poèmes de S. Eugène II, sous le numéro 75. Mais ce saint homme n'a jamais pu composer contre son souverain et son protecteur une aussi odieuse et aussi médiocre satire. Amador de los Rios (*Lit. Esp.* I, 420-421), l'attribue à Chindasvinthe lui-même. Supposition encore plus invraisemblable que la précédente. On peut se dire ces choses-là à soi-même, les répéter même aux autres, mais de vive voix dans le secret espoir de recevoir un démenti, on ne les écrit jamais - on craindrait trop d'être cru.

7. L'Anonyme a donné de ce voyage un récit très complet dans son *Epitoma*.

8. J'ai cité précédemment la correspondance qui s'engagea à ce sujet entre le roi et Braulion de Saragosse.

juriste distingué. C'est très vraisemblablement à ce prince qu'est due la première idée de la refonte des diverses législations alors en vigueur dans le royaume, en un code unique et commun à tous les sujets des rois Wisigoths, quelle que fût, je ne dis pas leur langue, il n'en existait plus guère alors qu'une seule en Espagne, le latin plus ou moins rustique, mais leur nationalité. Quoi qu'il en soit, une large part revient à Chindasvinthe dans cette œuvre glorieuse, qui ne compte pas moins de cent lois inscrites à son nom et dont on peut le regarder comme l'auteur. Rien d'ailleurs dans ses lois qui sente le barbare, ce dont il n'y a pas lieu d'être surpris. Car au milieu du VII^e siècle, les Goths catholiques de la Péninsule n'avaient gardé de leur ancienne barbarie que cet esprit d'insubordination et de révolte qui devait, hélas ! amener bientôt leur complète ruine. Ce qui paraîtra plus étrange, c'est de retrouver dans quelques-unes des lois de cet implacable justicier les traces d'une sollicitude inquiète et presque tendre pour les pauvres et les petits ¹.

Outre ces lois disséminées en si grand nombre dans les douze livres du code hispano-gothique, il nous reste de Chindasvinthe une lettre à saint Braulion de Saragosse, écrite en ce style précieux, dont usaient volontiers au VII^e siècle les Goths espagnols qui se piquaient de littérature et de bon goût ². On y voit, par exemple, *une éloquence ornée des mots les mieux fleuris et ceinte de toutes les harmonies du beau langage*, on y voit encore cette même *éloquence suggérant à la clémence royale une observation où brille le zèle déployé dans les travaux de composition littéraire*, et qui laisse deviner que si Braulion veut garder Eugène, son archidiacre, *ce n'est pas qu'il succombe sous une nécessité d'entendement*, ou qu'il soit *chétif par indigence de sagesse* ³. Vraiment, pour mieux goûter ces belles choses, on serait tenté de se faire voiturier une de ces *commodités de la conversation* si chères aux précieuses d'autrefois. A parler franchement, on n'aurait pas tout à fait tort de s'y installer, car, à côté des drôleries qu'on vient de lire, on verrait, en maint autre passage de cette lettre, le roi montrer la rare perspicacité dont il était doué, comment il en usait pour arracher de leurs retraites les plus cachées les hommes de mérite dont l'Eglise et l'Etat, alors indissolublement unis, avaient besoin, de quelle inébranlable fermeté il faisait preuve dans ce qu'il croyait exigé par la gloire de Dieu, ainsi que son zèle pour les intérêts de l'Eglise, toutes choses fort agréables à savoir d'un prince dont tout récemment on a essayé de faire un hérétique. Ce sont, sans aucun doute, ces qualités bien connues des prélats de son temps qui valurent à Chindasvinthe l'estime et la reconnaissance des plus illustres d'entre eux, et, au besoin, leur cordial appui ⁴.

Ce prince en était à la sixième année de son règne, et aux premiers jours de paix et de tranquillité qui suivirent la période de ses combats si vaillamment soutenus contre l'anarchie, lorsqu'il reçut, de Braulion et de quelques-uns des amis de ce saint évêque, un témoignage éclatant de ces sentiments d'estime et de dévouement dont je parlais tout à l'heure. Heureux du calme dont jouissait alors l'Espagne, mais craignant que, s'il venait à être de nouveau troublé par la guerre civile ou la guerre étrangère, le grand âge du roi ne le mit hors d'état de défendre l'ordre menacé, les signataires de cette respectueuse supplique priaient Chindasvinthe de prendre pour collègue son fils Récesvinthe, alors dans le plein épanouissement de ses forces, pouvant par conséquent affronter et supporter toutes les fatigues de la guerre pour la défense du pays et le repos du vieux roi ⁵. Ce conseil fut suivi et Chindasvinthe fit asseoir son fils à côté de lui sur le trône de Tolède.

Quand fut inaugurée la royauté commune de Récesvinthe et de son père ? Le mois et le jour de cette inauguration sont, grâce à saint Julien, connus avec certitude. Ce savant homme, contemporain des événements, nous apprend, en effet, dans sa notice sur saint Ildephonse, que les années du règne du roi Récesvinthe se fermaient le 22 janvier ⁶. C'est, par conséquent, ce même jour et dans le même mois que le fils de Chindasvinthe fut proclamé roi. Reste à déterminer l'année, ce qui n'offre pas de bien grandes difficultés. Tous les anciens chroniqueurs, Luc de Tuy excepté, donnent au règne de Chindasvinthe seul une durée qui n'est jamais inférieure à six ans et qui, presque toujours, dépasse ce chiffre de plusieurs mois. Ce prince s'empara du trône vers le mois d'août 642, c'est en août 648 qu'il accomplissait sa sixième année ; c'est donc le 22 janvier de l'année suivante 649 qu'il s'associa son fils Récesvinthe. Je dis 649 et non 648 ou 650, parce qu'au 22 janvier 648, Chindasvinthe ne comptait encore que cinq ans et six mois de règne, et qu'au 22 janvier 650, il en eût compté sept et demi, or ces chiffres s'éloignent par trop, soit en moins, soit en plus, du chiffre de six années et quelques mois de règne communément reçu, pour ne pas être écartés sans hésitation. Nous savons d'ailleurs par l'Anonyme que Récesvinthe régna vingt-quatre ans seul ou avec son père, ce qui ne se vérifierait pas si nous placions son avènement au 22 janvier 648 ou au 22 janvier 650. Récesvinthe étant mort le 1^{er} septembre 672 aurait, en effet, régné vingt-quatre ans, sept mois et huit jours

1. « Qui necessariam culpâs hominum severitatem disponimus, convenit ut Deo placita remedia miseris impendamus. Obtestamur itaque iudices omnes, cunctosque quibus iudicandi concessa potestas est et, teste virtutum omnipotentis Domini, commonemus... absque personarum acceptione negotiorum omnium contentiones examinare, severitatem legis aliquantulum temperare. Nam si in totum iudicii proprietates adtendatur, misericordiae procul dubio mansuetudo deseritur. » (*F. Ind.*, XII, I, 1)

2. On n'a pour s'édifier complètement sur ce point qu'à lire les lettres de Sisibuth (*E. s.*, VII, apend.), et celles de Récesvinthe (*Ep.* 39 et 41 inter Braulionianas. *E. s.* XXX, p. 365).

3. « Suggestionem Eloquentiae vestrae, verbis florentissimis adornatam, cunctisque euphoniis verborum succinetam, quam ad nostram clementiam tuam curavit sanctitas transmittendam suscepimus, in qua, per lucubrationum tuorum verborum studium, nobis datur intelligi, nulla vos intellectus necessi-

tate compressos nullaque indigentia sapientiae exiguos, apud vos Eugenium archidiaconum retineri etc. » Chindasvinthi *Epist. ad Braulionem* (32^a inter Braulionianas, *E. s.*, XXX, p. 365).

4. Voir la lettre de Braulion et de ses amis à Chindasvinthe précédemment citée (p. 82, not. 2), et les canons 1 et 6 du VII^e concile de Tolède.

5. « Ad tuam pietatem recurrere decrevimus, ut, quia compendiosius nihil nec quieti vestrae, nec casibus nostris prospicimus, in vita tua et te bene valente, servum tuum Recesvintum, Dominum nobis et regem deposcimus, ut ejus aetatis est belligerare et bellorum sudorem suffere... et noster possit esse Dominus et defensor, et serenitatis vestrae refectio. » Braul. *Epist. ad Chindasv.* (*E. s.*, XXX, 374).

6. « Accitus autem in pontificatu nono gloriosi Recesvinthi principis anno... expletoque octavo decimo praedicti principis anno, sequenti die, X^o klds. Februarias, domicilio carnis exiit. » J. Jul. Tolet. *Catal. Vir. Illustr. Suppl.* c. 15 (*E. s.*, t. V, p. 403).

dans le premier cas, et vingt-deux ans, sept mois et huit jours dans le second. Or, ici encore, ces chiffres s'écartent trop du chiffre officiel pour être acceptés. La date assignée plus haut au commencement du règne commun des deux rois est, en outre, la seule qui s'accorde avec la chronologie des conciles célébrés à Tolède ou ailleurs sous le roi Récesvinthe¹. C'est donc bien le 22 janvier 649 de l'ère vulgaire, 687 de l'ère espagnole et non 683, comme le dit par erreur ou distraction l'Anonyme de Cordoue, dans sa notice de Récesvinthe, que celui-ci fut revêtu de la royauté en société avec son père.

Chindasvinthe comptait alors six ans et près de six mois de règne que l'Anonyme réduit à six ans en nombre rond. La *Chronique des Wisigoths* porte ce chiffre à six ans, huit mois, onze jours²; le *Catalogue des Rois Goths*, à six ans, neuf mois et trois jours³; le *Fragment de Silos*, à six ans, neuf mois et quinze jours⁴; la *Chronique d'Albelda* reproduit le chiffre de l'Anonyme⁵, que Rodrigue de Tolède grossit de neuf mois⁶. Luc de Tuy, au contraire, l'abaisse à quatre ans et huit mois⁷. Mais il est très probable qu'une distraction lui a fait porter au compte de la royauté solitaire de Chindasvinthe les années de sa royauté partagée, et réciproquement.

Lorsque s'ouvrit cette seconde période du règne de Chindasvinthe, le silence s'était fait depuis quelque temps déjà autour de l'énergique vieillard, et la paix longtemps troublée régnait dans le royaume de Tolède⁸. Ce prince en profita pour se livrer à son œuvre de prédilection en légiférant à son aise, car il n'est guère vraisemblable qu'il ait pu le faire auparavant. Ce serait donc alors qu'il aurait commencé cette codification des lois hispano-gothiques dont il a déjà été question, et que son fils eut l'honneur de terminer. Les dernières années d'une vie prolongée au delà des limites ordinaires furent donc consacrées à ces travaux de l'esprit et, chose merveilleuse, c'est en pleine décrépitude, au moment où chez le commun des hommes l'intelligence s'éteint ou ne jette plus que d'incertaines clartés, c'est précisément alors que, sans se désintéresser des soins ordinaires du gouvernement, Chindasvinthe aurait composé ses nombreuses lois, dont pas une ne laisse deviner dans son auteur la moindre défaillance intellectuelle. L'histoire n'offre pas, que je sache, d'autre exemple d'une aussi robuste et vaillante vieillesse dans un souverain.

Chindasvinthe mourut à quatre-vingt-dix ans, d'après un on-dit recueilli par Frédégaire, après avoir pieusement reçu la pénitence canonique et répandu d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Le rude et indomptable vieillard comprenait, sans doute, au moment de paraître devant Dieu, que ces pauvres seraient encore ses meilleurs avocats auprès de lui. Puisse ce Dieu des miséricordes avoir exaucé leurs prières et accepté les largesses à lui faites, dans leur personne, en expiation du sang trop facilement versé par ce prince! Mais l'histoire impartiale ne lui doit que la vérité. Donc, tout en lui tenant compte de la pureté de sa foi, de son dévouement aux intérêts de l'Église, de son amour tardif de la justice et de ses bonnes œuvres finales, elle ne peut, ni ne doit oublier son usurpation criminelle, ses répressions trop sanglantes, ses confiscations à outrance, et la part trop considérable qu'il se réserva dans les dépouilles enlevées à ses ennemis politiques⁹.

L'Anonyme nous laisse ignorer quand se termina par la mort de Chindasvinthe ce règne commun du père et du fils, inauguré en janvier 649. La *Chronique des Wisigoths* affirme qu'il prit fin après quatre ans, sept mois et onze jours¹⁰; le *Catalogue* de San Isidro de Léon, après quatre ans, sept mois et dix jours¹¹; le *Fragment de Silos* et Rodrigue de Tolède, après quatre ans et quinze jours¹², la *Chronique d'Albelda*, après quatre ans¹³; Luc de Tuy, après six ans et sept mois¹⁴. Un fait est certain : le 16 décembre 653 de l'ère chrétienne et 691 de l'ère espagnole, en la cinquième année de Récesvinthe, au jour où ce prince ouvrait solennellement le VIII^e concile de Tolède convoqué par lui, Chindasvinthe avait depuis quelque temps déjà cessé de vivre. Car dans la brève allocution adressée par le roi aux Pères assemblés avant la lecture de son discours ou *tome*, il est parlé de la mort de son prédécesseur et père en termes qui permettent de tenir cet événement pour récent à cette date¹⁵. Ceci nous permet d'accepter comme suffisamment exacts les chiffres des années du règne

1. Le VIII^e concile de Tolède tenu le 16 décembre 653, V^e année du Récesvinthe, le IX^e célèbre le 24 novembre de l'an 655, VII^e année du même prince, le X^e date à la fois de la VIII^e année du même et du 1^{er} décembre 656, celui de Mérida daté du 6 novembre 666 et de la XVIII^e année du même. Or tout cela n'est vrai que dans l'hypothèse de l'inauguration de Récesvinthe en janvier 649.

2. « Chindasvinthus solus regnavit annos VI, mens VIII, dies XI. »

3. « Chindasvindus solus regnavit an. VI, ms. VIII, dies III. » (Pl. XX, col. I, l. 16.)

4. « Era 671 (680) [post] Tulgano successit Cidasvindus. Regnat solus an VI, m. VIII, d. XV. »

5. « Chindasvindus regnat solus an. VI. »

6. « Chindasvindus... regnans per se annos sex, menses novem. » (*De Reb. Hisp.* II, 21.)

7. « Chindasvinthus regnavit solus quatuor annis, mensibus octo. » (*Chron. Mundi*, p. 54-55.)

8. C'est ce qu'indique clairement S. Braulion dans sa supplique à ce prince, supplique si souvent citée et qui certainement fut écrite un ou deux mois avant l'intronisation de Récesvinthe. Il y parle en effet au passé des perils, des dangers et des souffrances de la patrie espagnole et de ses habitants : « Praeterita discrimina remissantes, advertimus quantis periculis, quantis necessitatibus, quantis etiam patuerimus adversariorum incursibus, quibus... vestro regimine nos ereptos... videmus » (*Epist.* 37, E. S., XXX.) C'est donc aussi à cette seconde période et à elle seule, que s'appliquent ces paroles de la *Chronique d'Albelda* (n. 157, al. 41) : « Hujus (*Chindasvincti*) tempore quievit Spania. »

9. Deux lois de Récesvinthe, promulguées dans le VIII^e concile de Tolède et annexées aux actes de ce concile (*Conc. de Esp.* II, p. 391 et 393), me paraissent

viser les exactions paternelles. Par la première, il est décrété que dorénavant les richesses amassées par un souverain, durant le cours de son règne, ne pourront être transmises par lui à ses enfants, mais entreront pour n'en plus sortir dans le domaine de la couronne; il est interdit par la seconde aux souverains de se faire livrer de gré ou de force les obligations souscrites au profit des tiers qu'ils veulent dépouiller.

*Sincera mansuetudinis deliberatione, tam nobis,
Quam cunctis nostrae gloriae successoribus adfuturis,
Deo mediante, legem ponimus,
Decretumque divinis observantiae promulgamus,
Ut nullus regum, impulsione suae quibuscumque motibus
Aut factionibus,
Scripturas de quibuslibet rebus
Alteri debitis extorqueat
Vel extorquendas instituat,
Quatenus injuste ac solerter debitum sibi
Quisque privari possit dominio rerum, etc., etc.*

10. « Item cum filio suo Recesvinto rege, regnavit annos IIII, menses VIII, dies XI. Obiit pridie kalendas octobris era DCXCI » (30 septembre 653).

11. « Et cum filio suo Recesvindo regnavit annos IIII, ms. VIII, dies. X » (Pl. XX, col. 2, l. 16.)

12. « Et cum filio suo Recesvindo annos IIII, d. XV era DCLXXXII (leg. DCLXXXI). » — Ruder. Tol., *de Reb. Hisp.*, ubi. supr.

13. *Chron. Albeld.*, ubi. supra.

14. Luc. Tud., *Chron. Mundi*, l. c.

15. « Summus auctor rerum, me, D. M. Domini et genitoris mei temporibus,

en commun donnés par la *Chronique des Wisigoths* et le *Catalogue* de San Isidro, de placer par conséquent la mort de Chindasvinthe dans les premiers jours de septembre de l'an 653 de l'ère vulgaire et 691 de l'ère espagnole, après quatre ans, sept mois et quelques jours de règne en commun avec son fils, six ans et près de six mois de règne non partagé et, par conséquent, après un règne total de onze ans, un mois et quelques jours.

Mais si les deux rois ont régné ensemble moins de cinq ans, si Chindasvinthe n'a occupé le trône de Tolède soit seul, soit avec son fils que moins de douze ans, comment expliquer que l'inscription d'Acci (Cadix) publiée par Hubner dans son *Recueil des inscriptions de l'Espagne chrétienne*, soit datée de l'année qui précéda la quatorzième (ou quinzième) des deux glorieux rois Chindasvinthe et Récesvinthe? Par une erreur, soit de l'ouvrier chargé de graver l'inscription, soit de l'auteur lui-même. Qu'il y ait erreur, on peut d'autant moins en douter que l'inscription se charge de nous en fournir la preuve quelques lignes plus loin. On y voit, en effet, l'année antérieure à la quatorzième (ou quinzième) des deux princes (lign. 4 et 5) identifiée avec la quinzième de l'épiscopat de Juste d'Acci (lign. 9 et suiv.)¹. Or cet évêque, ainsi que Florez l'a démontré², fut certainement promu après le 1^{er} juillet et avant le 31 décembre de l'an 637. Sa quinzième année tombait donc en l'an 652, mais cette dernière année n'a certainement précédé ni la quatorzième année de Chindasvinthe et Récesvinthe dont le règne commun date de janvier 649, ni même de Chindasvinthe seul, puisque ce prince ne s'est emparé du trône qu'au mois d'août 642, il y a donc contradiction entre les deux dates consignées dans cette inscription, et puisque la seconde est d'accord avec les faits connus d'ailleurs, il y a erreur dans la première³.

in regni sedem subvexit... Nunc tamen cum ipse requiem æternarum adeptus est mansionum ea quæ in me totius regiminis transfusa jura reliquit, ex toto mihi divina potentia subjugavit. » Conc. Tolet. VIII (*Conc. de Esp.* II, p. 362).

1.

*In nomine Dni sacraia
est ecclesia domne mee
sce crucis die tertio
idus Maias ant an
nu decimo quarto (into)
regno gloriosissimo
rum Dominor. nrorum
Cindasvinti et Reccesvin
di regum et quinto deci*

mo pontificatus sanctis

sini Iusti episcopi.

Inscr. Hisp. Christ., II, 175.

2. *Exp. sagr.* VII, p. 36. Florez ne connaissant pas notre inscription, place par conjecture la mort de ce saint évêque en 646. En réalité saint Juste, vivant encore le 13 mai 652, comme on le sait maintenant par l'inscription d'Acci, était certainement mort quelques mois avant le 16 décembre 653. Car à cette date, quand s'ouvrit le VIII^e concile de Tolède, ce fut Julien qui y siégea en qualité d'évêque d'Acci.

3. On peut expliquer cette erreur en supposant que l'auteur, au lieu de *ante annu quartum* qui est le chiffre exact, aura, par une distraction, dont le *quarto decimo anno* de Juste présent à sa pensée serait la cause, écrit *decimo quarto*.

X

RÉCESVINTHE

Resté seul maître du pouvoir par la mort de son père, Récesvinthe se hâta de convoquer à Tolède un concile national, moins pour y faire reconnaître solennellement une royauté que personne alors ne lui disputait, que pour y proclamer en présence des prélats, des grands et du peuple goth réunis, la nouvelle politique d'apaisement qu'il voulait inaugurer, en portant dans l'accomplissement des devoirs et la revendication des droits de la royauté, dont il recueillait le plein héritage, un esprit de mansuétude et de miséricorde, dont son père n'avait que rarement suivi les inspirations.

Dans le *tome* lu aux Pères du concile, le 16 décembre 653, le nouveau roi rappelle d'abord le souvenir du premier canon promulgué dans le précédent concile, en vertu duquel doivent être punis du dernier supplice tous ceux qui auraient exécuté ou simplement formé quelque projet contre la vie du roi, la sûreté de la nation et le salut de la patrie, avec défense absolue de faire grâce aux coupables, sauf en substituant, mais très rarement, l'aveuglement à la peine de mort. Dans la suite de ce même discours, Récesvinthe fait aussi mention du serment d'observer inviolablement ce décret qu'avaient dû prêter solennellement, par ordre de Chindasvinthe, et le clergé, et la noblesse, et le peuple. Il supplie ensuite les Pères de le dispenser de ce serment, afin que, sans se parjurer, il puisse rouvrir la porte à la piété chrétienne si recommandée par l'Apôtre, et aux œuvres de miséricorde et de pardon qu'elle inspire à ceux qui la pratiquent¹.

Aussi désintéressé qu'il était doux et humain, Récesvinthe proposa à l'acceptation de tous les membres clercs ou laïques de ce concile une loi, en vertu de laquelle tous les biens amassés par un roi, dans le cours de son règne, ne pourraient plus être ni sa propriété personnelle, ni celle de sa famille, mais passeraient à ses successeurs comme apanage de la couronne. En conséquence, et pour donner l'exemple, il déclara, dans cette même loi, se dépouiller de la nue-propriété des biens ainsi acquis par son père Chindasvinthe, pour n'en conserver que l'usufruit, et ne garder pour lui et ses frères en pleine propriété que la fortune dont son père était en possession au moment où il monta sur le trône². S'adressant ensuite tour à tour aux évêques et aux grands dignitaires du royaume, Récesvinthe les conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'unir la miséricorde à la justice dans le jugement des causes qui leur seront soumises et dans le gouvernement des peuples³. Il invite aussi les prélats à lui prêter leur concours dans la refonte des lois du royaume, et à faire disparaître du recueil des canons de l'Église d'Espagne tout ce qui pouvait s'y rencontrer d'obscur ou d'équivoque⁴.

J'ignore si les évêques, s'acquittant de cette seconde partie de leur tâche, accomplirent sous le règne de Récesvinthe la revision des lois canoniques d'Espagne et en donnèrent une nouvelle édition. En revanche, on peut assurer que leur concours dans le travail de codification et correction des lois civiles ne fut pas refusé au roi; car celui-ci, vraisemblablement dès les premières années de son règne, put terminer cette codification, publier ce nouveau code et en imposer l'usage à tous ses sujets⁵. Légiste comme son père, Récesvinthe acheva la grande œuvre commencée par son prédécesseur et promulgua

1 *Ilaque revolutis retro temporibus,
Ita vos, imminetque populum juvare recolimus,
Ut cujuscunque ordinis vel honoris persona
In necem regiam exciditque Gothorum gentis ac patriae
Detecta fuisset vel cogitasse noxia,
Vel egisse, irrevocabilis sententiae
Mulctatus atrocitate, nunquam mereretur veniae
Remediorum,
Vel alitujus temperantiae
Periret quaecumque subsidium.*
Concil. VIII, Tol. *Recesvinth.* Tom. I, p. 364.

2. Voir cette loi à la fin des actes du VIII^e concile (p. 391-392).

3. *Decernimus, attestantes universalem vestram
Ut quaecumque negotia de quorumlibet querela,
Vestris auditibus extiterint patefacta,
Cum justitiae rigore, misericorditer, et cum temperamento miserationis,
Iustissime, cum nostra conventia, terminetis ..
Vos etiam illustres viros quos ex officio palatino
Illic sanctae synodo*

*Interesse mos primaevis obtinuit,
Et nobilitas expectabilis honoravit,
Et experientia aequitatis plebium rectores exegit
Quos in regimine socios,
In adversitate fidos
Et in prosperis amplector strenuos,
Per quos justitia leges implet, miseralio leges inflectit ..
Adjuvans obtestor. ut quidquid innocentiae vicinum,
Quidquid justitiae proximum,
Quidquid a pietate non alienum,
Vel soli Deo cognoveritis existere placitum,
Instanter, modeste, et cum omni dignemini intentione implere.*
Id. *Ibid.*, p. 365.

4. « In legum sententiis, quaequae aut depravata consistunt aut ex superfluo vel indomito conjecta videntur, nostrae serenitatis accommodante consensu, haec sola quae ad sinceram justitiam et negotiorum sufficientiam conveniunt ordinatis canonum obscura quaedam et in dubium versa in meridiem lucidae intelligentiae reducat. » Id., *ibid.*

5. Cfr. *For. Iulic.* II, 1, 3, 8, 12, et V, iv, 22. Je range ici ces lois dans

solennellement le code hispano-gothique¹. A côté des lois dont Chindasvinthe est l'auteur, le nouveau roi a inséré dans ce code cent douze des siennes, chiffre qui, d'après certains manuscrits, s'élèverait à cent soixante-deux. Nous ignorons l'époque de cette promulgation, mais il est très vraisemblable qu'elle eut lieu dans les premières années du règne de Récesvinthe seul, alors que l'ombre redoutée de Chindasvinthe, se projetant encore sur l'Espagne gothique, en imposait aux perturbateurs et assurait à son fils, avec la tranquillité maintenue au dehors et au dedans, les loisirs que réclamaient ses travaux législatifs et ses études littéraires². Car, chez Récesvinthe, le législateur était doublé d'un lettré, comme le prouve le *tome* en prose élégamment rimée composé par lui et lu en son nom aux Pères du VIII^e concile de Tolède³. Ce lettré était en outre un bibliophile délicat, recherchant avant tout dans les manuscrits dont il faisait l'acquisition, la correction parfaite du texte. Aussi lorsque, par hasard, quelques-uns de ceux dont il avait enrichi sa bibliothèque trompaient en ce point ses désirs et ses espérances, s'empressait-il de faire appel au dévouement des plus savants hommes de son temps, à celui de saint Braulion, par exemple, et leur confiait-il le soin de revoir et de corriger ces livres avec une minutieuse exactitude⁴.

Ces heureuses qualités de l'esprit et du cœur justifient pleinement l'éloge du *bon naturel* de ce prince consigné par l'Anonyme dans sa chronique⁵. Elles justifient plus encore ceux que les Pères du VIII^e concile de Tolède lui prodiguent dans leur décret final, évidemment dicté par la reconnaissance, aussi vraie que profondément sentie, dont tous les cœurs étaient pénétrés pour ce très glorieux et très clément souverain, dispensateur prodigue de tous biens, et dont les miséricordieuses mesures avaient mis un terme aux malheurs de l'oppression⁶. A l'exemple de tous ses prédécesseurs catholiques, Récesvinthe déploya le plus grand zèle pour les intérêts et la prospérité de l'Eglise de Dieu. Saint Taion de Saragosse lui rend là-dessus le plus éclatant témoignage. Dans sa lettre à Quiricus, ce savant prélat donne au fils de Chindasvinthe les titres d'*orthodoxe*, de *grand serviteur de Dieu*, de *très pieux roi*, de *prince très miséricordieux*, pour le salut duquel montaient jusqu'au trône céleste les *prières et les supplications des pauvres*⁷. Ce zèle se montra aussi habile qu'éclairé lorsqu'il poussa Récesvinthe à faire pour saint Hildephonse ce que son père avait fait pour saint Eugène, c'est-à-dire à tirer le premier de sa retraite d'Agalia, comme le second l'avait été de Saragosse, pour le placer sur le siège primateal de Tolède, illustré récemment par la vertu et la sainteté de saint Eugène⁸. Ce zèle fut beaucoup moins bien inspiré, lorsqu'il lui fit reprendre ou continuer la guerre déclarée aux Juifs par la plupart de ses prédécesseurs. Toutefois, vu la douceur naturelle de ce prince, il est à croire que les lois dictées par lui contre ceux d'entre ces Juifs qui étaient mal convertis, ou contre ceux de leurs frères obstinés dans leurs erreurs, restèrent à l'état de lettre morte⁹.

L'éclat des belles qualités de Récesvinthe aurait, au dire de notre auteur, été obscurci par la conduite licencieuse de ce prince¹⁰. Cixila, évêque de Tolède et postérieur à l'Anonyme d'une vingtaine d'années, force la note dans sa vie de saint Hildephonse. Il nous représente ce saint Docteur objet des ressentiments de Récesvinthe dont il aurait librement repris les désordres¹¹. Si l'on tient pour exactes ces informations, recueillies à un siècle de distance des événements par ces deux chroniqueurs, il faudra admettre que l'immoralité du roi n'éclata au grand jour qu'après les lettres échangées entre Taion et Quiricus, et même après la promotion d'Hildephonse à l'épiscopat, par conséquent après la neuvième année du règne de ce prince¹². Car il est absolument invraisemblable que Taion ait vanté à son correspondant la sainteté d'un roi notoirement débauché. Il est encore moins vraisemblable que Récesvinthe ait arraché à sa solitude et placé sur le siège de sa capitale un religieux tel qu'Hildephonse, dont il connaissait trop les vertus pour ne pas deviner en lui le censeur intraitable de ses propres vices.

Mais, au fond, que penser de cette accusation si tardivement lancée contre Récesvinthe, et si opposée à ce que les con-

leur ordre naturel, celui où sans doute Récesvinthe les avait placées dans l'édition originale du code hispano-gothique. La seconde de ces lois (II, 1, 8) est attribuée par erreur à Chindasvinthe par quelques mss, suivis par l'Académie espagnole dans son édition de 1815. Il suffit cependant de la lire, pour s'assurer qu'elle se rattache à la promulgation du code hispano-gothique, comme l'effet à sa cause, et qu'elle n'a pu par conséquent avoir d'autre auteur que Récesvinthe.

1 « Nullus prorsus ex hominibus regni nostri praeter hunc librum, qui nuper est editus, atque secundum seriem hujus amodo translatus, librum alium legum, pro quocumque negotio iudici offerre poterit. Quod si facere praesumpserit, triginta libras auri fisco persolvat. Illos tamen a damno huius legis immunes esse iubemus, qui praeteritas et anteriores leges, non ad confutationem harum legum nostrarum, sed ad comprobationem praeteritarum causarum proferre in iudicio... voluerint. » F. I. II, 2, 9.

2. Il est toutefois certain que la promulgation n'eut pas lieu la première année du règne de Récesvinthe seul. Cf. *Ibid.* II, I, 12.

3. Cf. *Conc. de Esp.*, t. II, p. 363 sqq.

4. Lire les lettres échangées à ce propos entre Récesvinthe et S. Braulion *E. s.* XXX, p. 374-377.

5 « Chindas Recesvinthum .. bonimotum filium suum regno Gothorum proposit. » V. 440-442.

6. *Salus et benedictio
Ab exercitu Domini
Super serenissimum Recesvinthum
Principem gloriosissimum
Gratiarum actio
Et reverentiae plenitudo
A nobis omnibus in commune ipsi*

*Clementissimo principi,
Bonorum gratifico largitori
Cujus dispositio piumma
Pressurarum removit exitia,
Cujus temporibus confertur vigere iustitiam,
Et exuberare misericordiam opulentum,
Cui, post praesentis aevi tempora, diuturnam
Cum sanctis omnibus tribuit in remuneratione coronam.*

Déjà, dans leur premier canon, ces mêmes Pères avaient célébré la clémence du nouveau roi (*Conc. de Esp.* II, p. 371).

7. « Homo pestifer atque insani nominis Froia tyrannidem assumens .. adversus orthodoxum magnumque Dei cultorem Recesvinthum principem .. omnipotentis Domini misericordiam efflagitabamus, ut tyrannicae jugum dominationis nequaquam cervicibus nostris sineret imponi auxiliumque dexterae suae piummo principi .. quantocius imperiret. Sed orationes pauperum et deprecationem misericordissimi principis protinus exaudivit Dominus, etc. » *Epist. ad Quiricum* (*E. s.* XXXI, p. 172).

8. « Rector deinde effectus coenobii Agaliensis (*Hildefonsus*) .. principali post haec violentia Toletum reducit, atque ibi post decessoris sui obitum pontifex subrogatur. » S. Julian. Tolet. *Suppl. ad Catal.* VV. III, c. 15 (*E. s.* V, p. 483).

9. Cf. *Recesvinthi Tom.* ad Concil. VIII Tolet. (*Conc. de Esp.*, II, p. 366).

10. « Chindas Recesvinthum, licet flagitiosum, tamen bonimotum, etc. » Anonym. (*loco, sup. cit.*).

11. « Princeps quondam Recesvinthus qui eum ob iniquitates suas incipatas superbo oculo intuebatur. » Cixila, *Vit. S. Hildefonsi* (*E. s.* V, p. 306).

12. « Adscitus autem in pontificatum (*Hildefonsus*) nono gloriosi Recesvinthi principis anno. » S. Jul. Tol. *Catal.* VV. III, c. 15 (*Ibid.*, p. 483).

temporains nous en ont appris? Faut-il l'accepter comme vraie sur le seul témoignage des deux historiens précédemment cités? Faut-il, au contraire, la rejeter comme une calomnie des ennemis de Récesvinthe, calomnie méprisée des honnêtes gens de son temps, mais accueillie par la foule hostile et crédule, puis se propageant par voie de tradition orale jusqu'à la troisième ou quatrième génération, et acceptée alors trop facilement par l'Anonyme de Cordoue? Le doute a pour lui les nombreux exemples d'accusations mensongères lancées à cette même époque par les partis, qui se disputaient le pouvoir ou la prépondérance en Espagne et dans les Gaules, contre leurs adversaires du jour ou de la veille. Est-il nécessaire de rappeler Witiza et Rodrigue, victimes l'un et l'autre de la même calomnie que Récesvinthe; Abdélaziz, accusé par ses assassins de desseins cachés contre le calife et d'un projet de royauté espagnole constituée à son profit, toutes choses auxquelles le fils de Mousâ n'avait jamais songé; Eudes, enfin, le vaillant duc d'Aquitaine, toujours en lutte avec les Arabes, et cependant accusé, par certains chroniqueurs d'une nation rivale (les Francs), d'avoir appelé Abdérame et ses musulmans dans les Gaules? Mais d'autre part il ne faut pas oublier que nous avons ici affaire à un historien d'une impartialité au-dessus de tout soupçon et très versé dans la connaissance de l'histoire d'Espagne au siècle qui précéda le sien, c'est-à-dire au siècle de Chindasvinthe et de Récesvinthe; que ce même écrivain parle d'ordinaire des événements de ce temps-là d'après les documents les plus autorisés, comme le prouve la comparaison de son récit avec les sources où il en a puisé les éléments, toutes les fois que l'emploi de ce moyen de contrôle nous est possible. Est-il dès lors vraisemblable qu'il se soit départi en cette rencontre de sa prudence ordinaire, et qu'il ait affirmé l'immoralité de Récesvinthe simplement sur la foi de rumeurs populaires? Je ne le pense pas et je compte par conséquent, avec l'Anonyme de Cordoue, le fils de Chindasvinthe parmi les souverains dont la conduite privée a été un sujet de scandale. Ceci est d'autant plus fâcheux pour la mémoire de ce prince, d'ailleurs si bien doué, que sont plus rares, parmi les rois de sa race, ceux qui se sont abandonnés à de pareils désordres. Sur les trente et un que les Wisigoths se sont donnés du IV^e au VII^e siècle, c'est à grand-peine, en effet, qu'on en découvrirait deux auxquels on puisse avec justice reprocher de semblables faiblesses, faiblesses dont le peuple naturellement chaste qu'ils étaient appelés à gouverner, ne supportait le spectacle qu'avec dégoût, surtout chez les siens; car, à son avis, ces ignominies n'étaient tolérables que chez les Romains¹.

Nous entendions naguère un chroniqueur franc affirmer, sous forme d'axiome indiscutable, que les Goths ne se résignent pas au joug à moins qu'il ne les écrase. Les vicissitudes du règne de Récesvinthe confirment cette assertion d'une façon éclatante. Maintenus sous le joug jusqu'à l'écrasement par la rude main de Chindasvinthe, les Goths, au début du nouveau roi, redoutaient encore en lui son prédécesseur et son collègue. Nul ne remua donc en Espagne tant que subsista dans les esprits cette terreur salutaire. Quatre ans suffirent à peine à la dissiper. C'est ce que nous apprennent les Pères du XI^e concile de Tolède tenu le 7 novembre 675 dans le troisième mois de la quatrième année du règne de Wamba. On lit, en effet, dans les actes de ce concile, qu'aucune assemblée de ce genre n'avait pu se réunir dans le cours des dix-huit dernières années, parce que, en ces années, le royaume était livré au trouble et à une confusion véritablement babylonienne². Si de l'année 675 où ces paroles furent prononcées, nous retranchons les dix-huit de désordres signalés ici, nous remontons à l'an 657, c'est-à-dire aux premiers mois de la cinquième année du règne de Récesvinthe seul, et à la fin de la huitième année écoulée depuis l'association de ce prince à la couronne. C'est donc en cette année que s'est fermée, pour ne plus se rouvrir jusqu'à la mort de Récesvinthe, cette ère de calme politique dont nous parlions tout à l'heure. Ceci est confirmé en tant que besoin par ce que l'histoire ecclésiastique d'Espagne nous apprend de la célébration régulière de conciles nationaux ou provinciaux à Tolède en 654, 655 et 656, soit en trois des cinq années que compte cette première partie du nouveau règne.

C'est donc aussi en 657 que le souvenir redouté de l'implacable Chindasvinthe s'étant affaibli, les Goths ne sentant plus peser sur leurs épaules le joug qui les avait si longtemps meurtries, se cabrèrent violemment et se précipitèrent avec plus de frénésie que jamais dans cette voie du désordre et de la sédition qu'ils n'avaient quittée que contraints et forcés. Ce nouvel accès de la fièvre d'insubordination que Chindasvinthe avait voulu guérir, fut certainement le plus long de tous ceux dont l'histoire des rois catholiques de Tolède nous a transmis le souvenir, puisqu'il dura dix-huit ans et ne parut se calmer un moment à la mort de Récesvinthe, que pour se réveiller sous son successeur Wamba avec plus de violence que jamais, ainsi que nous le verrons bientôt.

De ces révoltes et de ces discordes intestines qui, suivant la pittoresque comparaison empruntée par les Pères du XI^e concile de Tolède à la Sainte Écriture, faisaient ressembler l'Espagne à une gigantesque chaudière en ébullition, nous ne savons que très peu de chose. On peut affirmer d'abord que ces révoltes, comme toutes celles qui avaient précédemment désolé le royaume de Tolède, eurent pour auteurs et pour complices, les défenseurs obstinés du vieux droit d'élection, les ambitieux convoitant la couronne et trouvant plus facile de la conquérir l'épée au poing que de l'obtenir du libre suffrage de leurs

1. « Esse inter Gothos non licet scortatorem gothum, soli inter eos, praejudicio nationis et nominis, permittuntur impuri esse Romani. » (Salvian *de Gubern. Dei*, VII, VI, p. 88, édit. Halm, Berl., 1877) Salvien écrivait ceci vers 440, soixante-deux ans après le passage du Danube par les Goths. Il y avait donc plus d'un demi-siècle que ces barbares chrétiens, en contact quotidien avec l'abominable corruption de l'Orient et de l'Occident romain, s'y montraient absolument refractaires. En attendant la démonstration en règle d'un fait qu'on a me sans preuves, on voit, par ce qu'on vient de lire sur la pureté de mœurs à peu près constante de leurs rois, que les Goths se montrèrent pen-

dant les deux siècles suivants tout aussi insensibles aux séductions réunies du climat de l'Espagne et de la corruption hispano-romaine. Il n'y a donc pas, quoi qu'on en dise, *naïveté* à croire les Wisigoths relativement chastes.

2. « Ce nebamus enim quomodo Babylonicæ confusionis olla succensa nunc tempora conciliorum averteret, nunc sacerdotes Domini irreliret. Purpuratæ enim meretricis sequebantur invitamenta, quia ecclesiastici conventus non aderat disciplina. qui decursis longe ante temporibus, post decem et octo scilicet labentium annorum excursus, in unum meruimus convenire, etc. » *Conc. de Esp.* II, p. 431.

pairs, les électeurs royaux, et bien certainement aussi les nombreux proscrits du règne précédent, qui, de la Gaule franque où ils s'étaient réfugiés, n'avaient cessé de conspirer contre Chindasvinthe¹, et qui, restés en exil ou rentrés dans leur patrie à la suite de quelque amnistie, s'estimaient d'autant plus heureux de travailler au renversement de son successeur qu'ils espéraient y réussir plus facilement. Ce qu'on peut affirmer ensuite avec assez de probabilité, c'est que de toutes ces insurrections, la plus formidable fut celle qui éclata dans le nord de l'Espagne et de laquelle Taion, successeur de saint Braulion sur la chaire épiscopale de Saragosse, nous a transmis quelques détails. Elle eut pour chef un certain Froia, que le saint évêque nous dépeint sous les plus noires couleurs. Les Vascons fournirent aux rebelles l'appoint de leur convoitise brutale et sanguinaire, ce qui imprima à cette guerre civile un caractère très marqué de férocité. S'élançant de leurs montagnes sur les basses terres soumises au roi de Tolède, ces hordes farouches y promènèrent le meurtre et la dévastation. Les églises profanées et brûlées, le sang chrétien répandu à flots marquaient partout leur passage. Rien n'échappait à leur rapacité : les habitants des provinces envahies que le glaive avait épargnés, se voyaient dépouillés par ces barbares de tous leurs biens et de leur liberté². Cette guerre à la fois civile et étrangère fut d'assez longue durée. Bloqué par les insurgés dans sa ville épiscopale, Taion put, dans l'intervalle écoulé entre leur apparition sous les murs de l'antique cité et leur disparition, extraire des œuvres de saint Grégoire le Grand et rédiger les cinq livres de ses *Sentences*³. Récesvinthe finit par triompher de cette insurrection, mais sans pouvoir assurer à son règne une paix durable. Cette paix ardemment désirée, mais troublée sans cesse, soit par de nouvelles invasions des Vascons qu'il ne repoussa qu'au prix de pertes cruelles⁴, soit par des révoltes de ses propres sujets⁵, Récesvinthe ne la goûta que dans la mort.

Celle-ci le surprit à Gerticos, villa royale située sur le territoire de Salamanque, le 1^{er} septembre de l'an 672 de l'ère vulgaire, 710 de l'ère espagnole. Le jour et le mois de la mort de Récesvinthe nous sont donnés par saint Julien de Tolède, au début de sa notice sur Wamba et les premières expéditions du règne de ce prince⁶; l'année, par le XI^e concile de Tolède célébré en novembre 675 et daté de la quatrième année du successeur de Récesvinthe⁷. L'Anonyme lisait cette même date dans l'exemplaire des actes de ce concile qu'il avait sous les yeux et l'inscrivait fidèlement dans sa chronique⁸.

Récesvinthe, comme nous l'avons vu, avait régné soit seul, soit avec son père, vingt-trois ans, sept mois et neuf jours, soit vingt-quatre ans en nombre rond, celui-là même que donne l'Anonyme de Cordoue. La *Chronique des Wisigoths* réduit la durée de ce règne à vingt-trois ans, six mois et vingt-deux jours⁹, celle de San Isidro de Léon, à vingt-trois ans, six mois et dix jours¹⁰, le *Fragment* de Silos, à vingt-deux ans, onze mois et quinze jours¹¹.

Jusqu'ici nous avons raconté l'histoire du père et du fils d'après des documents contemporains ou presque contemporains d'une incontestable autorité. Consacrons maintenant quelques instants à l'étude de leur légende telle que nous la donnent, avec une crédulité qui n'a d'égale que leur bonne foi, deux célèbres chroniqueurs du XIII^e siècle, Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède.

D'après ces deux historiens, répétant les affirmations du faux Hildephonse, le règne de Chindasvinthe eut ceci de remarquable, que la paix de l'Espagne n'y fut jamais troublée et que, dans toute sa durée, il ne se rencontra pas un seul parjure à ses serments, un seul rebelle se levant en armes contre ce prince¹², qui s'adonnait à la recherche des écrits des saints Pères¹³. Or il arriva qu'au VII^e concile de Tolède, un grand trouble mêlé de confusion s'éleva parmi les prélats assemblés, lorsqu'on apprit que le livre des *Morales*, écrit par saint Grégoire le Grand à la demande de saint Léandre de Séville, avait péri par négligence de ceux qui en étaient dépositaires. Pour réparer cette perte, Chindasvinthe, de l'avis et avec l'approbation du concile, chargea Taion, évêque de Saragosse, d'aller à Rome chercher un nouvel exemplaire de l'ouvrage si malheureusement perdu¹⁴. Ce prince tint constamment la main à la stricte observation dans l'Eglise d'Espagne de la discipline Isido-

1 Sur ces proscrits et leurs incessants complots, voir le canon I^{er} du VII^e concile de Tolède, tenu en 646 sous Chindasvinthe (supr. p. 88, n. 2).

2 « Hujus itaque (Froiae) sceleris causa, gens effera Vasconum Pyrenaeis montibus promota, diversis vastationibus Iberiae patriam populando grassatur. . . innoxius quippe multorum Christianorum sanguis effunditur : alii jugulis, nonnulli missilibus, plerique diversis jaculis sauciantur. Innumerabilis captivorum multitudo abducitur, immensa spolia subtrahuntur, templis Dei inlaustum bellum inferitur, sacra altaria destituuntur, plerique ex clericatus officio ensibus obtruncantur. Cum nos hujuscemodi causa Caesaraugustanae urbis circumseptus murorum ambitus contineret, adventumque suprafati principis (Recesvintus) praestolaremur, etc. » Taion Caesar Episc. ad Quiricum. *Epist.* (E. s., t. XXXI, p. 172).

3. « In hac igitur supra taxatae tempestatis turbine, licet diebus continuis periculis circumquaque saevientibus minime quippiam agere liceret. . . nocturnum tamen otia laborum specialium sacramentis, ac de sacris voluminibus, scilicet S. Papae Gregorii Romensis, sententiarum capitula... colligendo decerpimus. » Id. *ibid.*, p. 173.

4 *Epit. Imp.*, v. 459-461.

5 Le XI^e concile de Tolède, en parlant des desordres qui depuis dix-huit ans désolaient le royaume, suppose évidemment que les discordes civiles que dut réprimer Wamba, au début de son règne, avaient, maintes fois, ensanglanté l'Espagne pendant les quinze dernières années de Récesvinthe. On a essayé de déterminer la date à peu près exacte, sinon de ces guerres intestines continues seulement en général, au moins des invasions des Vascons et de l'in-

surrection de Froia. Mais on n'y a pas réussi. Ce qu'on peut dire d'à peu près certain, c'est qu'elles sont postérieures à l'an 757.

6. « Gerebantur enim tria haec in villa cui antiquitas Gerticos nomen dedit, quae . . . in Salmanticensi territorio sita est. Ibi uno eodemque die, scilicet in ipsis Calendis septembris, et decedentis regis scilicet vitalis terminus fuit, et pro subsequentis viri jam dicti (Wambae) electione . . . populi acclamatio extitit. » Jul. Tolet. *Hist. Wambae*, n. 3 (E. s. VI, 535).

7. « Concilium Toletanum habitum anno IIII regni gloriosi principis Wambani sub die VII Iduum novembrium, era DCCXIII (Cone. de Esp. II, p. 430).

8. « Wamba a Gothis praefectus... iam in suprafata era (712) anni tertii sceptrum regia meditans. Anonym. vv. 72, 73.

9. « Recesvintus solus regnavit annos XXIII (leg. XVIII), menses VII, dies XI. Idem cum patre suo regnavit annos IIII, menses VIII, dies XI. » E. s. II, p. 179.

10. « Cum filio suo Recesvindo re. an. IIII, ms. VII, d. X. Recesvindo solus re. an. XVIII, ms. XI » Cf., pl. XX, col. 1 et 2, ln. 16.

11. « Cum filio suo Recesvindo, ann. IIII, dies XV. [Post] Tugane (l. Chindasvindo) successit in regno Recesvindo. Regnavit ann. XVIII, menses XI. »

12. « Cujus tempore ab omni perturbatione quievit Hispania, adeo ut nullus in ea infidelis reperiretur, vel qui rebellionis sumeret arma. » Luc. Tud. *Chron.* M, p. 55, ln. 4; Ruderic. *Tol. de Reb. Hisp.* II, c. 21.

13. « Libros SS Patrum diligenter fecit perquiri. » Luc. Tud. *Ibid.*, ln. 6, Rud. Tolet., l. cit.

14. Rud. Tol. *Ibid.* II, c. 20.

rienne ¹. Il obtint en outre du souverain Pontife un privilège en vertu duquel les évêques du royaume pouvaient à leur gré conférer la primatie de toute l'Eglise d'Espagne à l'évêque de Tolède, d'après Rodrigue, à l'évêque de Tolède ou de Séville au choix, d'après Luc de Tuy et son inspirateur le faux Hildephonse ².

Quant à Récesvinthe son successeur, ce fut un prince d'une foi vive qui goûtait un tel charme aux conversations dont les Saintes Ecritures et leur explication fournissent la matière, qu'il recherchait avec le plus vif empressement l'occasion d'y assister, et demandait des éclaircissements sur les dogmes chrétiens à tous ceux qui étaient versés dans la science de la théologie ³. Attaqué une seule fois par les Vascons, il marcha contre eux à la tête d'une puissante armée et les repoussa sans perte sensible ⁴. Aimant merveilleusement son peuple, il en était tendrement aimé, si doux d'ailleurs et si humble de cœur qu'il vivait au milieu de ses sujets comme le dernier d'entre eux. Son règne s'écoula dans une paix profonde ⁵. En ce temps-là, lorsque Hildephonse occupait le siège épiscopal de Tolède, virent des Gaules en Espagne deux hérésiarques fameux, Helvidius et Pélage, qui, blasphémant contre la perpétuelle virginité de la mère de Dieu, infectèrent de leurs erreurs la plupart des provinces. Mais saint Hildephonse accourant à leur rencontre, les réfuta si éloquemment, que ces deux misérables, couverts de confusion, quittèrent la Péninsule en toute hâte ⁶. Rodrigue de Tolède, à qui nous devons cette belle histoire, l'avait sans doute empruntée à quelque document inconnu, déposé à ces archives inépuisables de la crédulité populaire, d'où Luc de Tuy et son inspirateur le faux Hildephonse avaient tiré le non moins merveilleux récit de la venue de Mahomet en Espagne, de ses prédications à Cordoue, soudainement interrompues par le retour de saint Isidore de Rome à Séville et par l'envoi des familiers du prélat à la poursuite du faux prophète, qui, averti par le diable du danger dont il était menacé, se hâta de fuir en Afrique ⁷. En égalant au point de vue du merveilleux ce dernier conte à celui de Rodrigue, je fais vraiment tort à ce dernier historien. Mahomet et Isidore de Séville étaient contemporains pour les mettre aux prises, Luc de Tuy n'a donc eu besoin de ressusciter personne, tandis que Rodrigue a dû, préalablement au colloque d'Hildephonse avec Helvidius et Pélage, faire revivre ceux-ci morts à peu près depuis trois siècles.

Ces légendes donnent lieu à deux remarques très importantes: l'une, sur le manque absolu de critique dans les deux historiens qui se sont imposé la tâche de nous les transmettre, l'autre, sur l'incroyable facilité avec laquelle des faits dépourvus de toute réalité objective prennent place dans les récits écrits ou purement traditionnels du bas-moyen âge espagnol, à côté d'événements d'une vérité incontestable.

La première est corroborée par de nombreux exemples. C'est même un spectacle aussi curieux qu'instructif, que celui de la lutte engagée entre Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède, écrivains d'ailleurs très sérieux et très dignes de foi lorsqu'ils traitent des choses de leur siècle, à qui montrera le plus d'ignorance ou de crédulité dans l'exposé des événements accomplis en des temps plus anciens. Les voici d'abord qui affirment tous deux, à la suite du faux Hildephonse, que le règne de Chindasvinthe ne fut jamais troublé, qu'en toute sa durée on ne vit pas se produire un seul exemple d'un parjure au serment de fidélité prêté à ce prince par ses sujets; assertion d'une fausseté scandaleuse et qui eût sauté aux yeux de nos deux chroniqueurs, s'ils se fussent donné la peine de lire, dans le recueil des canons de l'Eglise d'Espagne qu'ils avaient entre les mains, le premier canon du VII^e concile de Tolède célébré sous Chindasvinthe et le *tome* de Récesvinthe lu aux Pères du VIII^e concile tenu en la même ville. Ici, cependant, Rodrigue l'emporte en absence de toute critique sur son concurrent. Il possédait, en effet, l'*Epitoma* de l'Anonyme de Cordoue inconnu à Luc de Tuy, il transcrivait presque tout le paragraphe que ce chroniqueur consacre à Chindasvinthe, dans le chapitre où lui-même raconte la vie de ce prince, et où il commet la grossière bévue que l'on sait; mais, par une aberration incompréhensible, il omet précisément le passage de l'*Epitoma* où il est question des six années d'écrasement et de *démolition* des Goths rebelles par leur rude et intraitable monarque. Voici encore nos deux chroniqueurs d'accord pour octroyer, sur la foi du même écrivain apocryphe, au règne de Récesvinthe une perpétuelle paix et tranquillité, contrairement à l'affirmation formelle du XI^e concile de Tolède dont nous avons précédemment reproduit les paroles. Toutefois, ici encore la palme reste à Rodrigue, qui, après avoir lu dans l'Anonyme le résumé très exact du texte de ce concile, non seulement n'en tient aucun compte, mais dénature quelques-uns des vers de l'*Epitoma*, transcrits par lui dans son histoire, pour les accommoder à ses idées préconçues au détriment de celles de l'auteur original et de la vérité historique ⁸. Précédemment ce même Rodrigue nous entretenait du trouble et de la confusion que produisit en plein concile l'annonce de la perte des *Morales* de saint Grégoire, d'une délibération des Pères sur ce sujet important, de l'intervention de Chindasvinthe, etc., etc., toutes choses sans ombre de fondement, ainsi que Rodrigue eût pu s'en assurer, comme nous, par un simple coup d'œil jeté sur les actes de l'unique concile de Tolède célébré sous ce prince, ou, plus simplement encore, par une lecture plus attentive du récit de la mission de Taron à Rome, donné par l'Anonyme de Cordoue, et analysé par Rodrigue

1. « Instituta B. Isidori firmiter observari fecit. Rud. Tolet. II, 21. »

2. « Iste a Romano Papa obtinuit privilegium, ut, secundum beneplacitum pontificum hispanorum, primatie dignitas esset Hispani vel Toleti. » (Rud. T. esset Toleti, *sicut fuerat ab antiquo*) L. Tud. *Chron. M*, p. 55, l. 2, R. Tol. II, 21.

3. « Hic fidem catholicam in tantum dilexit, ut semper perquireret viros litteratos qui frequenter coram ipso conferrent de articulis fidei. Delectabatur enim in Divinis Scripturis. » Luc. Tud. *Ibid.*, lin. 13, sqq. — « Hic fidem catholicam ex corde diligens a seculis Sanctae Scripturae petebat dubia Scripturarum et articulos fidei explicari, adeo quidem eum Divinae Scripturae semper collatio delectabat. » R. T. *Ibid.*, c. 22.

4. « Inruptionem Vasconum non cum modico exercitu repulit sine damno. » R. T. *Ibid.*

5. « Cunctos mire dilexit et ab omnibus valde dilectus fuit. Erat enim adeo mitis et humilis, ut inter subditos, quasi unus ex illis videretur. In pace regnum sibi subditum rexit. » L. T. *Ibid.*, lin. 24, sqq. — Cunctos mire dilexit R. T. II, c. 22.

6. Rud. Tol. *Ibid.*

7. Luc. Tud. *l. cit.*, p. 51, lin. 12, sqq.

8. Anonym. Cord. (v. 459-461) « Incursionem Vasconum non cum modico exercitus damno prospectat. » Rodrigue (supr. not. 4), au moyen d'un seul mot intercalé dans ce texte, affirme tout le contraire.

et dont l'auteur dit sur l'origine de cette mission tout le contraire de ce que rapporte l'archevêque de Tolède¹. En voilà assez, je pense, pour montrer combien la critique de ces deux chroniqueurs laisse à désirer, et dans quelles erreurs ils feraient tomber l'historien du haut moyen âge espagnol qui s'aviserait de les prendre pour guides. Ce qui me reste à dire le prouvera mieux encore.

Quant à la facilité avec laquelle les récits les plus mensongers pénétraient alors dans le domaine de l'histoire, deux exemples, ajoutés aux précédents, suffiront, je l'espère, à la démontrer aux esprits non prévenus. Quoi de plus ridiculement fabuleux, je vous prie, quoi dont l'invention soit de prime abord plus inexplicable, quoi dont la propagation active ou passive accuse une plus profonde ignorance des hommes et des choses que la double légende de la venue de Mahomet en Espagne, et du combat théologique livré par saint Hildephonse à Pélage et à Helvidius? Hé bien! pour donner à ces récits naissance et droit de cité, il a suffi d'un mot mal interprété par un ignorant, et d'un titre d'ouvrage réveillant, très mal à propos, dans un esprit trop peu familiarisé avec les antiquités ecclésiastiques, le souvenir d'une discussion antérieure de trois siècles au susdit ouvrage².

1. « Ille Taronem Caesaraugustanum... Romae, ad suam petitionem, pro rescriptis libris Morahum navatiter porrigit destinatum » Anonym v. 323-328

2. Dans la première chronique inédite de san Isidro de Leon (inf. pl. XIX, lin 1, 2), on lit : « era 656, profetavit Mahomali pseudoprofete in regno Sisebuti regis et Isidori Spalensis episcopi » Les *Annales complutenses* donnent un texte plus complet en insérant après les mots *Sisebuti regis*, ceux-ci que le sens exige : *in tempore*, etc. (E. s. XXIII, p. 311) C'est, je n'en doute pas, de ce texte qu'est née la légende de Mahomet. On a compris et traduit

Mahomet prêcha dans le royaume de Sisebut, au lieu de *præchi* sous le règne de Sisebut — En ce qui concerne Helvidius et Hildephonse, Rodrigue de Tolède sachant par l'Anonyme que ce saint avait écrit un traité de la *Perpetuelle Virginité de Marie*, contre des hérétiques, et se souvenant d'autre part qu'Helvidius avait attaqué cette même virginité de Marie, en conclut, sans s'inquiéter des trois siècles écoulés entre cet hérétique et Hildephonse, qu'ils avaient combattu en personne l'un contre l'autre. Mais que vient faire ici l'adversaire de saint Augustin et de la Grâce, l'hérétique Pélage? Dieu seul le sait.

XI

WAMBA

Récesvinthe mourant n'avait pu ou voulu régler quoi que ce soit relativement à sa succession, soit parce qu'il ne se connaissait pas le fils que Rodrigue de Tolède et d'autres lui ont donné depuis ¹, soit qu'il ait été, comme je l'ai supposé, surpris par la mort. Toujours est-il que les nombreux partisans de la monarchie élective ne laissèrent pas échapper l'occasion d'appliquer une fois encore à la transmission du pouvoir suprême l'antique loi nationale — et — rendons-leur cette justice — ils l'appliquèrent dans toutes les conditions présentes de sincérité, de liberté et de désintéressement.

Jamais, en effet, depuis que les Wisigoths se donnaient des rois, on ne vit une élection plus spontanée, par conséquent plus à l'abri de tout soupçon de brigue ou de violence. C'était le jour même de la mort de Récesvinthe, on procédait aux funérailles du roi défunt et nul ne songeait encore à lui donner un successeur. Parmi les seigneurs qui conduisaient le deuil, figurait Wamba, un des chefs wisigoths les plus habiles et les plus vaillants. Tout à coup un cri s'élève du sein de la foule : « Wamba roi ! Nous n'en voulons point d'autre ! » Ce cri, répété à l'envi, se change en une clameur immense, dans laquelle se confondent les voix de tous les assistants, sans distinction de rang, de condition ou de race. Joignant les actes aux paroles, les chefs du peuple, évêques, ducs, comtes et gardugues se jettent aux pieds de l'élu, le suppliant de ne pas repousser le vœu unanime de l'assemblée. Wamba se refuse absolument à la royauté qu'on lui offre. Aux prières des seigneurs et des prélats, il ne répond d'abord que par un silence entrecoupé de sanglots, puis par la protestation ferme et répétée de ne jamais ceindre une couronne dont il n'est pas digne. Son bras, affaibli par l'âge, n'est plus assez fort pour retenir l'État sur le penchant de sa ruine : qu'on en cherche ailleurs de plus jeunes et de plus vigoureux pour leur confier une tâche aussi lourde. Spectacle merveilleux et unique peut-être dans l'histoire, que cette lutte entre la modestie d'un grand homme et l'amour enthousiaste de tout un peuple qui s'obstine à le vouloir pour chef ! De cette lutte longtemps prolongée, le peuple sortit vainqueur. Un des ducs wisigoths, fatigué de l'invincible résistance de Wamba, se redresse fièrement en face de ce prince, et lui jetant un regard courroucé : « Règne ou meurs, lui dit-il ; nous ne nous séparerons pas que tu n'aies accepté la couronne ou expié dans ton sang le crime de ton refus. » Devant une pareille menace, l'élu récalcitrant dut s'avouer vaincu. Il fut immédiatement proclamé roi aux applaudissements de tous ². Ces applaudissements étaient bien mérités, car, dans cette élection vraiment populaire, la voix du peuple — une fois n'est pas coutume — avait été l'interprète incontestable de la voix de Dieu.

En dépit de l'unanimité des suffrages qui lui décernaient la couronne, le nouveau roi ne voulut pas recevoir l'onction sainte avant son retour à Tolède, afin que ceux des électeurs auxquels leur absence de Gerticos n'avait pas permis de prendre à l'élection la part qui leur était due, eussent toute facilité de la ratifier librement, avant que la cérémonie du sacre l'eût rendue irrévocable ³.

1. « Reliquerat enim Recesvinthus filium parvulum Theodetredum, cui regni successio debebatur » Rud. Tol., III, c. 13. Le bon Rodrigue ne pouvait en moins de mots donner plus de preuves de son ignorance complète du droit public de l'Espagne gothique. Aux VI^e et VII^e siècles, les fils de rois, fussent-ils majeurs à la mort de leur père, n'avaient par leur naissance aucun droit à la couronne. Non seulement ils n'y avaient aucun droit, mais si, comme l'hypothétique Theudefred, ils étaient encore enfants, leur bas âge les rendait inéligibles. — Luc de Tuy transporte de Recesvinthe à Chindasvinthe la paternité de Theudefred (p. 69, lin. 46, 47). Nous aurons à revenir sur ce personnage en traitant de la légende de Witiza.

2. « Adfuit enim in diebus nostris clarissimus Wamba princeps, quem digni principari Dominus voluit, quem sacerdotalis unctio declaravit, quem totius gentis et patriae communio elegit... Qui clarissimus vir, dum, decedentis Recesvinthi morte, exequiale funus solveret et lamenta, subito una omnes in concordiam versi... illum se delectanter habere principem clamant, illum se nec alium in Gothis principari (velle), unitis vocibus intonant, et catervatim ne postulantibus abnueret, sub pedibus obvolvuntur. Quos vir omni ex parte refugiens, lachrymosis singultibus interclusus, nullis precibus vincitur nulloque

voto flectitur populorum. Modo non se suffecturum tot ruinis imminuentibus clamans, modo semo se confectum pronuntians; cum acriter reluctante unus ex officio ducum, quasi vicem omnium acturus, audacter in medio, minaci contra eum vultu prospiciens, dixit : « Nisi consensurum te nobis modo promittas, gladii modo mucrone truncandum te scias, nec hinc tamdiu exibimus, quamdiu aut expeditio nostra te regem accipiat, aut contradictorem cruentus hic hodie casus mortis absorbeat. Quorum non tam precibus quam minis superatus tandem cessit, regnumque suscipiens, ad suam omnes pacem recipit. » S. Jul. Tolet. *Hist. Wamb.* § 2 et 3.

3. « Ungi se tamen per sacerdotis manus ante non passus est, quam sedem adiret regiae urbis, atque solum peteret paternae antiquitatis, in qua sibi opportunum esset et sacrae unctionis vexilla suscipere, et longe positorum consensum in electione sui patientissime sustinere » Id. *Ibid.*, § 3. Il ne faudrait pas conclure de là que les rois goths d'Espagne pussent être sacrés ailleurs qu'à Tolède, contrairement à ce que Julien laisse entendre ici-même. Ce que fit Wamba d'après Julien, ce fut de retarder son départ pour cette ville jusqu'au 19 septembre, afin de laisser le temps à tous les électeurs de ratifier son élection et d'assister à son sacre.

Wamba faisait son entrée dans la capitale du royaume le 20 septembre 672, dix-neuf jours après son élection par acclamation. Le dimanche suivant, 25 du même mois, ce prince, revêtu des ornements royaux et debout au pied de l'autel de l'église du palais, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, prononça, la face tournée vers le peuple, sa profession de foi ; puis, se retournant et s'agenouillant sur les degrés de l'autel, il reçut l'onction sainte des mains de Quiricus, prédécesseur de saint Julien sur le siège de Tolède ¹.

L'homme que les suffrages unanimes des grands, du clergé et du peuple avaient élevé à la royauté n'était pas le premier venu. Goth de haute naissance, il était, dès 656, classé parmi les *Viri illustres* de l'Espagne gothique, revêtu, par conséquent, de la dignité de comte ou de celle de duc, de toutes les deux peut-être ². Le poète du *Romancero*, Lope de Vega et d'autres sans doute avant eux se sont donc singulièrement mépris sur son compte, quand ils l'ont transformé en humble et naïf laboureur ³. Lui-même, d'ailleurs, s'était le premier étrangement méconnu et calomnié, lorsque, pour échapper à la couronne, il parlait de la faiblesse de son bras et de l'impuissance où il serait d'arrêter l'État sur le penchant de sa ruine. Sur ce point, les événements ne tardèrent pas à lui donner le plus éclatant démenti.

Sept mois en effet s'étaient à peine écoulés depuis le sacre solennel de Wamba à Tolède, lorsque, en mars ou avril de l'an 673 (ère 711), Ildéric comte de Nîmes, de concert avec Gumilde évêque de Maguelonne et un certain abbé Ranimire ou Ramire, leva l'étendard de la révolte dans la Gaule Narbonnaise ⁴, province dont à cette occasion le saint historien de Wamba maltraite singulièrement les habitants ⁵. Quand éclata cette insurrection, le roi était tout entier aux préparatifs de la guerre d'extermination qu'il allait porter en Vasconie. Ne voulant pas s'en distraire, il confie à l'un de ses généraux, le duc Paul, la mission d'étouffer la révolte naissante. Celui-ci, saisissant au vol l'occasion longtemps guettée de réaliser les rêves de son ambition, éteint la première ardeur de ses troupes par la lenteur calculée de sa marche, entame en même temps de secrètes négociations avec Ranosinde, duc de la Tarragonaise, le gagne à ses projets et, avec son concours, se fait proclamer roi. Les rebelles de la Gaule se hâtent de le reconnaître, et tout le nord-est du royaume se trouve ainsi en un moment soustrait à l'obéissance de son légitime souverain ⁶. Paul, enivré de ses premiers succès, prend le titre pompeux de *Roi suprême oriental*, ne donnant à Wamba, dans le défi insolent qu'il lui adresse, que celui de *Roi du midi* ⁷. Le malheureux et ses complices ne soupçonnaient évidemment pas à qui ils avaient affaire.

Wamba n'était pas homme à reculer devant un ennemi, si redoutable qu'il pût être. Roi malgré lui, il n'en était que plus décidé à ne pas se laisser ravir une autorité qu'il n'avait ni recherchée, ni désirée, mais que Dieu même lui avait naguère miraculeusement confiée ⁸. La nouvelle de la trahison et de l'usurpation de son lieutenant lui parvint en Cantabrie, au moment où il allait ouvrir la campagne contre les Vascons, ces ennemis héréditaires des rois de Tolède ⁹. Elle le surprit — ce prince était trop loyal pour s'attendre à une pareille perfidie —, mais ne le déconcerta pas. Sans se laisser arrêter par les hésitations de son conseil et donnant suite à ses premiers desseins, Wamba fit irruption avec toutes ses troupes en Vasconie, la parcourut en tous sens pendant sept jours entiers, livrant le pays à l'incendie et à une dévastation méthodique. Terrifiés par ce châtement exemplaire, les Vascons se rendirent à merci et subirent le joug qu'ils n'osèrent plus secouer ¹⁰.

Après avoir fait bonne justice de ces incorrigibles pillards et mis pour longtemps, pour toujours peut-être, le royaume à l'abri de leurs attaques, le roi goth marche avec toutes ses troupes contre les rebelles de la Tarragonaise et de la Gaule. Il n'apporte dans la dispersion ou la répression des ennemis de sa personne et de son autorité, ni moins d'activité, ni moins de promptitude et d'énergie que dans l'écrasement des Vascons. Arrivé par Calahorra à Huesca, Wamba s'arrête quelques moments dans cette ville pour y prendre les dernières mesures relatives à l'exécution de son plan de campagne ¹¹. Mais avant, et pour attirer sur elle les bénédictions du ciel, il veut couper court à certains désordres qui se sont produits parmi ses soldats, lors des dernières marches. Quelques-uns d'entre eux s'étant permis, en pays ennemi, non seulement le pillage et l'incendie, mais le viol, le roi indigné inflige aux coupables un châtement qui leur rend impossible tout nouveau méfait de ce genre ¹². Réparation ainsi faite à la morale outragée par les siens, Wamba, gardant pour lui-même le commandement du gros de ses troupes, partage le reste en trois divisions, destinées aussitôt après la pacification de la Tarragonaise à franchir la chaîne orientale des Pyrénées par les routes de Livia et de la Cerdagne, de Vich, et enfin du littoral. Ce plan s'exécute avec la

1. « At ubi ventum est quod sanctae unctionis susceperet signum... regio jam cultu conspicuus, ante altare divinum consistens, ex more fidem populis reddidit. Deinde curvatis genibus oleum benedictionis per sacri Quirici pontificis manus vertici ejus refunditur, et benedictionis copia exhibetur... nam mox e vertice ipso, ubi oleum ipsum perfusum fuerat, evaporatio quaedam fumo similis, in modum columnæ sese erexit in capite, etc. » Id. *Ibid.* 4.

2. « Delatum est ad nos in conventu sancti concilii ex directo gloriosi Domini nostri Recesvinti regis, per illustrem virum Wambanem testamentum gloriosae memoriae sancti Martini ecclesiae Bracarenensis episcopi » Conc. Tolet., X, p. 420.

3. Voir dans le *Romancero General* de Durand le *Romance* 578, et la *Comedia de Wamba*, insérée dans le recueil publié à Milan en 1619, par Grassa, sous le titre de *Las Comedias del famoso poeta Lope de Vega Carpio* (p. 168, sgg.).

4. La révolte d'Ildéric se termina le 2 septembre de l'an 673 (ère 711), un an et un jour après l'élection de Wamba (S. Julian Tolet., H. W., § 20), lorsqu'elle éclata, le nouveau roi achevait en Cantabrie les préparatifs de son expedition contre les Vascons (Id., *Ibid.* 9), ce qui n'a pu avoir lieu, vu les usages militaires du temps, qu'au mois de mars ou d'avril de cette même année 673, soit, comme je l'ai dit dans le texte, six ou sept mois après le sacre

de Wamba, qui eut lieu à Tolède le dimanche 4 septembre 672.

5. *Ist. Wamb.*, § 5.

6. *Ibid.*, § 6, 8.

7. Pauli *Epist.* (*Esp. sagr.*, VI, p. 533).

8. « Ante regni fastigium, multorum revelationibus (Wamba) celeberrimè prædicatur regnaturus. » Jul. Tol., *Ist. Wamb.*, § 2.

9. Les irruptions des Vascons dans l'Espagne gothique commencent sous Récarède, et se poursuivent presque sans interruption sous les successeurs de ce prince, jusqu'à Wamba. De ce roi, à la ruine du royaume de Tolède par les Arabes, les Vascons disparaissent de la scène.

10. Jul. Tol., *supr. cit.*, 9, 10.

11. S. Julian. H. W., 10.

12. « Sed quia insolens quorundam nostris motio, non solum praedae inibat, sed etiam cum incensione domorum adulteri facinus perpetrabat, tanto disciplinae vigore, jam dictus princeps in his et talibus patratis vindicabat scelus, ut grav ora his supplicia illum putares impendere, quam si hostiliter contra illum egissent. Testantur hoc praecisa quorundam adulterorum praepudia, quibus pro fornicatione hanc ultionis irrogabat jacturam » Id., *ibid.*

rapidité de la foudre. En peu de jours Barcelone et Gironne, puis Vich, Livia, Collioure et toutes les forteresses pyrénéennes tombent entre les mains du roi ou de ses généraux¹. Narbonne, attaquée par terre et par mer, est emportée d'assaut en quelques heures². Béziers, Agde et Maguelonne se hâtent d'ouvrir leurs portes³. Le 1^{er} septembre 673, anniversaire de l'élection de Wamba, l'avant-garde royale, composée d'un petit nombre d'hommes d'élite, paraît devant Nîmes. C'est en cette ville que se sont concentrées toutes les forces de l'insurrection, grossies d'une multitude de Vascons et de Francs attirés sous les drapeaux des rebelles par l'appât de riches récompenses, tant distribuées que promises⁴.

Les Goths arrivent après une marche de nuit sous les murs de la ville, dont ils commencent immédiatement le siège. Le lendemain, grâce à un renfort de dix mille hommes expédié par Wamba, les assiégeants reviennent à l'assaut et emportent la place. Le troisième jour, l'usurpateur et les débris de son armée, réfugiés dans les Arènes, sont contraints de se rendre à discrétion et, sur la prière du saint évêque de Narbonne, le roi leur accorde la vie sauve⁵. La clémence du prince ne pouvait toutefois dégénérer en faiblesse préjudiciable à l'État. Sa justice et sa bonté s'unirent et se tempérèrent donc d'une façon admirable dans le traitement fait aux prisonniers de guerre. Aux Francs tombés entre ses mains, le vainqueur rendit la liberté sans rançon, puis il les renvoya dans leur pays, comblés par sa munificence de largesses, rendues probablement nécessaires par le dénuement où la captivité les avait réduits. Wamba se crut assez vengé de ces turbulents voisins par la honte de leur défaite, les humiliations dont cette défaite fut suivie et la terreur salutaire des armes gothiques qu'elle leur inspira⁶.

Paul et ses complices ne s'en tirèrent pas à si bon compte. L'orgueil les avait poussés à la révolte, c'est par l'orgueil que Wamba résolut de les châtier. Leur indigne chef, forcé de se rendre à discrétion, dut tout d'abord passer à travers les rangs de l'armée rangée en bataille, marchant nu-pieds entre deux ducs à cheval qui le conduisaient en laisse, chacun par une poignée de sa longue chevelure. Derrière lui venaient les autres rebelles. A un stade de Nîmes, le cortège se trouva en présence de Wamba à cheval, entouré de ses principaux officiers. Paul, prosterné la face contre terre, ôta son ceinturon et écouta les justes reproches qu'il méritait⁷. Le 7 septembre⁸, les coupables, tirés de leurs prisons et chargés de leurs chaînes, comparaissent de nouveau devant le roi siégeant sur son tribunal. Après avoir été foulés sous son pied vainqueur, suivant un usage emprunté aux Césars de Byzance, ils sont condamnés par sentence solennelle, non à la mort des traîtres qu'ils avaient méritée, mais à la dégradation et à l'infamie par la perte de leurs cheveux⁹. Cette sentence nous a été conservée et, ainsi que j'ai eu l'occasion de le remarquer ailleurs, ne contient pas un mot, un seul, qui vienne à l'appui de l'accusation d'arianisme lancée récemment contre les adversaires de Wamba¹⁰. Une dernière humiliation était réservée à ces perfides, parmi lesquels on comptait jusqu'à quatre évêques¹¹. Lorsque le roi fit à Tolède son entrée triomphale, ils figuraient au milieu du cortège, pieds nus, revêtus d'un sac ou cilice en poil de chameaux et complètement tonsurés et rasés. Sur l'avant du premier des chariots sur lesquels ils étaient entassés, apparaissait l'usurpateur, le front ceint d'une couronne de laurier, dont les feuilles taillées dans du cuir étaient collées l'une à l'autre par de la poix¹². Il y avait six mois que Wamba avait quitté sa capitale pour châtier les Vascons¹³.

L'Anonyme garde sur les événements dont on vient de lire le récit un silence aussi profond qu'inexplicable. Sa notice sur Wamba s'ouvre en la troisième année de ce prince, 712^e de l'ère espagnole et 674^e de l'ère vulgaire, et par conséquent

1. Id., *ibid.*, § 11.

2. « Per quatuor duces lectum numerum bellatorum ad expugnationem Narbonae ante faciem suam mittit. Alium exercitum destinans, qui navali praelio bellaturus accederet... Unde ab hora fere quinta diei usque ad horam ipsius diei octavam acriter pugnatum est... incalescunt nostrorum animi... portas incendunt... civitatem victores ingrediuntur. » Id. *ibid.* 12.

3. Id., *ibid.* 13.

4. Id., *ibid.* 8, 13. Les Vascons dont il est question dans ce passage étaient ceux de la Gaule. Les Vascons de l'Espagne venaient, on l'a vu, d'être réduits à l'impuissance.

5. S. Julian, Tol., *Hist. Wamb.*, §§ 13, 15, 18, 21 et 22.

6. Id., *ibid.*, §§ 24, 25-27. — Les Francs ne justifient que trop par leurs frayeurs paniques et leurs fuites précipitées devant les armées de Wamba, le jugement que ce prince portait sur eux, dès le début de la campagne : « C'est une chose reconnue, disait-il à ses soldats, que ni les Francs ne peuvent tenir tête aux Goths, ni les Gaulois (de la Narbonnaise) accomplir la moindre prouesse sans notre concours. » *Hist. Wamb.*, § 9.

7. « Eminus ab urbe fere uno stadio positus (Wamba), incredibili animi accensione permotus, disponit duces, subregit plebes, dividit acies... Cumque caterva illa perfida cum rege suo capta, jam in unum consisteret, dextera laevaue adstante exercitu, duo e ducebus nostris equis insidentes, protensis manibus hinc inde Paulum in medio sui constitutum, innexas capillis ejus manus, tenentes, pedissequa illum protectione oblatum principi deferunt... Tyrannus... erectis oculis faciem principis ut vidit, statim se humo prostravit, sibi que cingulum solvit... Quid multa? Cum jam ante equum principis, Paulus ipse vel caeteri... consisterent, etc. » Jul., *l. cit.* 24, 25 — Le roi figure ici à cheval. Les conteurs arabes n'avaient point encore introduit dans les remises des rois de Tolède, le légendaire char d'ivoire sur lequel ils font monter Rodrigue à Guadalété.

8. « Tertia jam post victoriam victoribus advenerat dies, » écrit S. Julien au début de son paragraphe 27, et au paragraphe précédent la victoire définitive de Wamba est fixée au 4 septembre. « Tertio die (*Calendurum*) qui fuit quarto nonarum septembris. »

9. S. Jul. Tol., *H. W.* 27.

10. Cette sentence forme l'appendice de l'*Histoire de Wamba* par S. Julien (*E s.* VI, p. 557).

11. Jacinthe de Livia, Ranimire intrus de Narbonne, Wilesinde d'Agde et Gumilde de Maguelonne. Cf. Jul., *l. cit.* 33, 34.

12. Cette couronne de comédie imposée au seul Paul, à l'exclusion de Ranimire duc de la Tarragonaise, prisonnier comme lui (Jul. Tol., § 7 et 11), ainsi que la forme de cette couronne, me paraissent démontrer. 1^o que les rois goths portaient la couronne *laurée*, et 2^o que, dans le royaume de Tolède, la couronne était le symbole et l'apanage de la royauté, réservée par conséquent aux rois seuls, quoi qu'ils puissent dire à l'encontre les conteurs arabes du 1^{er} siècle. (*Ahhb. Madym*, p. 31, 32.)

13. « Exinde (*Helena*) profectus (Wamba)... Hispaniam rediit, sedemque sui soli sexto postquam inde commigraverat mense repetiit » Id. *ibid.*, § 29 — « Quarto fere ab urbe regia miliario, Paulus princeps tyrannidis vel ceteri incitores seditionum ejus, decalvatis capitibus, abradis barbis, pedibusque nudatis vel squalentibus, veste vel habitu camelorum induti vehiculis imponuntur. Rex ipse proditiōnis praeibat in capite, omni confusionis ignominia dignus, et picea ex cornu laurea coronatus, etc. » Id. *ibid.* 30 — Le moine de Silos a résumé en quelques lignes le récit de saint Julien de Tolède qu'il attribue à saint Isidore de Seville (*Chron.* c. I, § 6). Luc de Tuy (*Chron. Mundi*, p. 58-68) l'a reproduit en entier. Rodrigue de Tolède (*De R. H.* III, I-XI), après avoir retranché ce qui concerne l'élection et le sacre de Wamba, modifie et interrompt singulièrement le reste.

après le 1^{er} septembre de cette année, puisque ce jour-là seulement commençait la troisième année du nouveau règne. Quel que soit le motif de ce silence, qui s'étend sur la fin équivoque de ce même règne aussi bien que sur ses glorieux commencements, l'Anonyme débute brusquement par une description sommaire de la restauration de Tolède entreprise et menée à bonne fin par ce prince. Cette œuvre, digne du grand roi qui l'avait conçue, changea complètement la face de la capitale hispano-gothique. Les remparts reconstruits ou réparés furent percés de portes monumentales. Chacune de ces portes était surmontée d'une tour qui, à son sommet, portait un édicule ou chapelle dédié aux saints patrons et défenseurs de la cité royale¹. Wamba suivait en ceci un usage dont les Byzantins d'Espagne lui avaient donné les premiers l'exemple, au siècle précédent. En la VIII^e année de l'empereur Maurice (13 août 589 au 13 août 590), le patrice Comentiolus, maître de la milice dans la partie de la Péninsule retombée au pouvoir des Césars de Byzance, élevait sur les portiques, dont à droite et à gauche était flanquée la double porte de Carthagène, de semblables édicules en l'honneur des saints (*superum*), ainsi que nous l'apprend l'inscription commémorative gravée à cette occasion².

L'année suivante, au début de la quatrième année de son règne (7 novembre 675), Wamba réunit un concile à Tolède. L'auteur, qui avait les actes sous les yeux et qui en reproduit presque textuellement un passage, affirme qu'on y vit réunis les évêques de l'Espagne et de la Gaule³. Ce XI^e concile de Tolède fut donc national, c'est-à-dire que les évêques de toutes les provinces du royaume y furent convoqués. Au fait, on ne comprendrait pas ou l'on ne comprendrait que bien difficilement qu'un prince aussi zélé, dont les États jouissaient alors de la paix la plus profonde, eût rouvert par un simple synode provincial l'ère des conciles fermée en Espagne depuis dix-huit ans. C'est cependant ce qu'il faudrait supposer contre toute vraisemblance et en contradiction formelle avec l'Anonyme, si l'on admettait comme appartenant à ce concile les signatures qu'on lit aujourd'hui au bas des actes. Car toutes sont d'évêques ou d'abbés de la seule province dont Tolède était la métropole, la Carthaginoise. Peut-être dans l'exemplaire d'où sont dérivés les manuscrits actuels des canons de l'Église d'Espagne, les signatures d'un des conciles provinciaux célébrés à Tolède sous Wamba, postérieurement au concile national de 675, ont-elles remplacé, à la fin des actes de ce dernier, celles des évêques de la Péninsule et de la Gaule qui primitivement y figuraient, et que l'Anonyme lisait dans son exemplaire. Cette célébration de conciles provinciaux à Tolède, de l'an 675 à la fin du règne de Wamba, ne me paraît pas pouvoir être révoquée en doute; il serait étrange, en effet, qu'on eût si promptement mis en oubli le décret tout récent du XI^e concile, par lequel les Pères ordonnaient la tenue annuelle d'un concile provincial dans chaque métropole, laissant au roi ou au métropolitain le soin de fixer le jour de sa réunion⁴.

De concert avec les Pères du XI^e concile de Tolède et de sa propre autorité, Wamba prit les mesures à son avis les plus efficaces pour maintenir l'Église d'Espagne dans sa pureté primitive, par la pratique des vertus évangéliques de chasteté, de désintéressement, de mansuétude, de justice et de paix recommandée à ses ministres dans les canons de ce même concile⁵. A ceci, il n'y avait rien à dire. Il ne fut pas aussi heureux lorsque, dans le désir, bien légitime sans doute, de promouvoir l'évangélisation de ses peuples, il crut pouvoir de sa propre autorité ériger de nouveaux évêchés. Celui qu'il avait ainsi créé dans la province ecclésiastique de Mérida, fut, sur la plainte du métropolitain lui-même, supprimé par les Pères du XII^e concile de Tolède⁶. Après s'être occupé de l'Église un peu plus peut-être que de raison, le roi désirant rétablir le royaume dans sa force et sa grandeur premières, s'applique à le mettre en état de se défendre victorieusement contre toute agression future. Dans ce but, par deux lois où circule d'un bout à l'autre le souffle du plus ardent et du plus généreux patriotisme, ce prince rend, en cas d'invasion, le service militaire obligatoire pour tous les citoyens, sans distinction de race, d'état et de condition. Les peines les plus sévères, l'exil, la confiscation des biens, la dégradation civique, l'esclavage fiscal, sont édictées contre quiconque ne répondra pas immédiatement à l'appel du roi ou des chefs inférieurs sous les ordres duquel il sera placé⁷. Wamba pourvoit ainsi au prompt recrutement de l'armée en temps de guerre civile ou étrangère et, du même coup, au réveil de l'esprit militaire quelque peu assoupi chez ses sujets de toute race. Voulant enfin prévenir le bouleversement de la hiérarchie sociale dont l'Espagne lui paraissait menacée par la multiplication de honteuses mésalliances, ce prince interdit tout mariage entre personnes libres de naissance et affranchis encore rattachés à leurs anciens maîtres par les liens du patronage légal⁸.

Les lois en trop petit nombre qui nous restent de ce prince, et celles qui, sous son inspiration ou avec sa cordiale approbation, furent promulguées dans le seul concile célébré sous son règne dont les actes nous soient parvenus, nous montrent donc Wamba exclusivement occupé des grands intérêts de l'Église et du royaume, et s'adonnant aux soins du gouvernement avec une ardeur et une énergie qui ne se ressentaient en rien de sa vieillesse.

Il y avait déjà huit ans que ce pieux et sage monarque travaillait ainsi résolument à la grande œuvre de restauration ou de conservation religieuse, militaire et sociale, lorsque la maladie suivie bientôt de la mort vint soudainement interrompre

ce glorieux labeur. Atteint d'un mal qui ne lui laissait aucun espoir de guérison, Wamba reçut avec l'habit monastique la pénitence canonique, dont cet habit était le signe extérieur. Puis, par une cédule signée de sa main, il désigna pour lui succéder un des seigneurs de sa cour nommé Ervige, qui fut immédiatement proclamé roi¹. Tel est le récit officiel de la fin du règne de Wamba et de l'inauguration de son successeur, que nous ont transmis les actes du XII^e concile de Tolède, célébré le 9 janvier 681, trois ou quatre mois à peine après ce double événement. Ce récit rencontra dès l'abord d'innombrables contradicteurs, ainsi qu'Ervige lui-même le laisse clairement entendre dans un passage de son adresse aux Pères du concile². La voix publique accusait le nouveau roi et ses complices du Palais d'avoir fait imposer la pénitence canonique à Wamba avant que ce prince l'eut demandée et lorsque la force de la maladie l'avait privé de tout sentiment; elle affirmait que, revenu à lui, le vieux roi avait évergiquement protesté contre la précipitation calculée avec laquelle on l'avait revêtu de l'habit monastique, elle maît enfin que Wamba mourant eût légué sa couronne à Ervige.

Ces rumeurs partout répandues étaient l'expression de la vérité. Aussi le nouveau roi en fut-il vivement alarmé et résolut-il d'y couper court au plus vite. Dans ce but, il réunit à Tolède le XII^e concile de ce nom, auquel il soumit la légitimité controversée de son élection. Ce concile s'ouvrit à la date que nous avons indiquée plus haut et, suivant la promesse faite aux Pères par Ervige dans le *tome* qu'il leur adressa, on mit sous leurs yeux les documents officiels se rapportant à la grande affaire soumise au jugement des évêques. Ces pièces étaient au nombre de trois : le procès-verbal de la pénitence reçue par Wamba, procès-verbal signé des principaux officiers du Palais, plus deux billets du même Wamba, dont l'un déclarait Ervige son successeur à la couronne, et l'autre contenait l'ordre au primat de Tolède de sacrer Ervige au plus vite.

Mais ces documents n'étaient guère de nature à porter la conviction dans les esprits. Pourquoi, d'abord, au lieu de cédules toujours si faciles à contrefaire, Wamba mourant n'avait-il pas déclaré de vive voix ses dernières volontés aux seigneurs et aux prélats réunis autour de lui par son ordre, comme Ervige le fit plus tard, lorsqu'il voulut transmettre *authentiquement* la couronne à son gendre Égica³? Puis, comment croire à l'authenticité des deux billets attribués à Wamba, sans faire au roi défunt et à sa probité politique la plus sanglante injure? Quoi! ce serait ce prince, partisan déterminé des vieilles lois et des vieilles mœurs, qui, proclamé roi par l'unanime suffrage des électeurs présents à Gerticos, avait retardé son sacre de dix-neuf jours, pour obéir à des scrupules de légalité constitutionnelle aussi honorables que peu fondés, ce serait lui qui, sur son lit de mort, aurait renié tout son passé en usurpant le droit de se choisir un successeur et de le faire sacrer? Dieu nous garde d'infliger à l'intègre Wamba la honte d'une pareille palinodie! Que signifiait enfin ce procès-verbal pompeusement produit constatant un fait que personne ne songeait à révoquer en doute? Ce qu'il fallait offrir au concile, c'était la preuve irrécusable que le roi défunt n'était pas privé de tout sentiment lorsqu'on le revêtit de l'habit religieux; que revenu à lui, il n'avait pas protesté avec indignation contre la surprise dont il avait été victime et qui avait pour effet immédiat de le rendre désormais inhabile à régner. Or cette preuve on ne la produisit pas, et pourquoi, sinon parce qu'on ne pouvait la produire. C'est ce dont on reste convaincu après lecture du second des décrets promulgués dans ce même concile. Par ce décret, en effet, les Pères interdisent d'une part l'imposition de la pénitence aux malades privés de sentiment, sauf le cas où ils l'auraient demandée avant de tomber en cet état et, d'autre part, défendent aux malades qui ont reçu la pénitence à leur insu toute réclamation contre le fait accompli. Porter un pareil décret dans les circonstances présentes, n'était-ce pas équivalement reconnaître que ce qu'on racontait de la pénitence involontaire et des protestations de Wamba était vrai, et par conséquent donner raison aux adversaires d'Ervige sur un de leurs principaux griefs?

On comprend toutefois que les Pères du XII^e concile de Tolède aient reculé devant la seule pensée de déclarer fausses les pièces qu'on leur présentait, et faussaire Ervige proclamé et sacré roi depuis trois mois. Acceptant donc les fameuses cédules comme authentiques, ils déclarèrent Ervige légitimement élu⁴. Nous ne sommes pas tenus aux mêmes égards aujourd'hui. Il nous est donc très permis de rejeter comme insuffisantes les preuves dont les évêques du VII^e siècle ont été par la force des circonstances contraints de se contenter, et de croire à la réalité de l'odieuse intrigue nouée autour du lit de mort de Wamba, intrigue qui eut pour résultat de placer sur le front d'un prince peu digne de la porter, une couronne que les vertus de son prédécesseur avaient rendue illustre entre toutes celles de ce temps. Après le lion, le renard; l'Espagne gothique ne pouvait que perdre au change.

Les traditions populaires recueillies à la fin du IX^e siècle par Alphonse III ont singulièrement embelli le récit qu'on vient de lire, et avec lequel, quant au fond des choses, elles sont assez d'accord. D'après cette légende, le comte Ervige, initié à tous les secrets de la cour, aurait fait prendre au roi, alors en parfaite santé, une infusion ou décoction de chanvre (*has-*

chich?) qui, plongeant Wamba dans l'ivresse, lui enleva la mémoire et sans doute aussi le jugement. L'évêque de Tolède et les fidèles du roi, le voyant dans ce triste état et en ignorant la véritable cause, le crurent en danger de mort. Ils se hâtèrent donc d'imposer à Wamba la pénitence et l'habit monastique. Revenu à lui-même et sachant ce qui venait de se passer, le prince quitta le palais, s'enferma dans le monastère de Pamphlega¹, où il vécut sept ans et trois mois en saint religieux², et douze ans d'après Luc de Tuy³, qui reproduit le récit d'Alphonse III, ainsi que Rodrigue de Tolède⁴.

Mais les actes des XII^e et XIII^e conciles de Tolède ne nous permettent guère d'ajouter foi à cette légende du monachisme proprement dit et si longtemps prolongé de Wamba. Trois ans après l'abdication de ce prince, le 4 novembre 683, jour où s'ouvrit le second de ces conciles, l'ancien roi n'était certainement plus de ce monde. Il est en effet qualifié de *prédécesseur de sainte mémoire* dans le tome qu'adressait Ervige aux Pères assemblés; or cette formule ne laisse jamais de doute sur le décès préalable du personnage auquel on l'applique. Il est d'ailleurs certain que la maladie de Wamba fut véritable et dangereuse, que lorsqu'on revêtit hâtivement ce monarque de l'habit monastique, son état était des plus graves et ne laissait aucun espoir de guérison, ainsi que les Pères du XI^e concile de Tolède l'affirment dans le passage de leurs actes qu'on a lu plus haut⁵. La façon d'agir d'Ervige et des Pères du même concile en cette affaire me portent d'ailleurs à croire que les craintes sur l'issue fatale de la maladie de Wamba, consignées dans le passage auquel je viens de faire allusion, non seulement étaient sérieuses, mais furent bientôt justifiées, et que ce prince n'était déjà plus de ce monde le 9 janvier 681, jour de l'ouverture du concile. Supposons en effet Wamba vivant alors sous le froc à Pamphlega ou ailleurs, comme le veut sa légende, le seul moyen vraiment efficace d'imposer silence aux accusations des ennemis d'Ervige était de faire comparaître son prédécesseur devant le concile chargé d'examiner l'élection du nouveau roi, pour lui faire attester la vérité des faits révoqués en doute ou rondement niés par l'opposition. Au lieu de cela, laisser dans l'ombre de son monastère cet irrécusable témoin, et ne produire à sa place que des documents écrits si faciles à contrefaire, eût été de la part d'Ervige, une comédie qui n'aurait trompé personne, ni dans le concile, ni au dehors, comédie dont cet habile intrigant n'aurait jamais affronté le ridicule, et dont les Pères de Tolède n'auraient, de leur côté, ni voulu, ni osé se faire les complices. Ervige n'a donc soumis son élection au jugement du concile réuni en janvier 681, qu'après la mort de Wamba, et parce que cette mort le délivrait du seul contradicteur sérieux qu'il eut à redouter.

L'Anonyme donne huit ans de règne à Wamba. Il est d'accord en ceci avec un document contemporain d'une indiscutable autorité. Le XIII^e concile de Tolède, ouvert le 4 novembre 683, est, en effet, daté de la quatrième année d'Ervige, ce qui, en rejetant l'avènement de ce prince et la fin du règne précédent à une date antérieure au 4 novembre 680, assure à Wamba les huit années de royauté mentionnées par notre auteur (1^{er} septembre 672 à septembre ou octobre 680). La Chronique des Wisigoths ajoute à ces huit années un mois et quinze jours; celle de San Isidro, un mois et vingt jours; le fragment de Silos, un mois et vingt et un jours⁶. Ceci se concilie à merveille avec les données chronologiques de l'Anonyme de Cordoue et du XIII^e concile de Tolède. Car les huit années du premier n'excluent nullement la légère augmentation assignée à la durée du règne de Wamba par les autres chroniqueurs, vu l'habitude qu'a cet écrivain de ne pas tenir compte des fractions d'année dans ses calculs chronologiques, lorsque, comme dans le cas présent, ces fractions sont de minime importance. D'autre part, les actes du XIII^e concile nous permettant de reculer l'avènement d'Ervige jusqu'à la fin d'octobre 680, mettent à notre disposition le mois et demi de supplément réclamé par la Chronique des Wisigoths et celle de San Isidro de Léon. Alphonse III et l'Anonyme d'Albelda, suivis par Rodrigue de Tolède, laissent Wamba neuf ans sur le trône, et Luc de Tuy dix ans pleins⁷. les uns et les autres se trompent évidemment.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une des nombreuses erreurs de Rodrigue et de Luc de Tuy, toujours prêts à quitter les meilleurs guides pour s'égarer dans les sentiers perdus de la légende. Ainsi, ces deux écrivains interpolent avec une touchante unanimité le récit contemporain de saint Julien de Tolède qu'ils ont la prétention de reproduire, pour le seul plaisir d'attribuer, Dieu sait sur quels documents apocryphes, à l'usurpateur Paul une extraction grecque, et cela sans même soupçonner l'absurdité historique d'une pareille assertion⁸. Ainsi encore, non contents d'enfermer Wamba dans un monastère, Rodrigue

1 Le nom du monastère manque dans les mss. de Mariana et de la Bibliothèque royale de Madrid (Florez, *E. s.* XIII, 479, not 3), il manque aussi dans la reproduction de la Chronique d'Alphonse, par Luc de Tuy (*Chron. Mundi*, p. 68).

2. « Ervignus, cum esset palatina peritia eruditus, et honore comitis sublimatus, elate et callide adversus regem excogitans, herbam, cui nomen est spartum, illi in potum miscuit, et statim regis memoria est ablata. Cumque episcopus civitatis seu optimates palatii, qui regi fideles erant, quos penitus causa potionis latebat, viderent regem absque memoria jacentem, causa pietatis commoti... Statim ei confessionis et poenitentiae ordinem dederunt. Cumque rex a potione convalesceret et ordinem sibi impositum cognovisset, monasterium Pamphlegiae petiit, ibique quamdiu vixit in religione permansit in monasterio vixit ann. » VII, m III » Adef. III, Chron 5 (al 4).

3. « In monasterio vixit annos XII » L. Tud, sup. cit. Mais il se pourrait bien que par une erreur de copiste la leçon de l'original VII se soit changée en XII.

4. *De Reb. Hisp.*, lib III, c XII. L'Anonyme d'Albelda, qui écrivait sa chronique peu après Alphonse III et qui paraît avoir eu connaissance de celle qu'avait composée le roi asturien (Voir *Nouv. Mel. d'Arch.* IV, 336, not 5), omet toute cette histoire et se borne à dire qu'Ervige enleva la couronne à Wamba (Ab Ervigio regno privatur).

5. « Divae memoriae praecessor noster. » Conc. Tol. XIII, p. 405.

6. « Regnavit annos VIII, mensem I, dies XIII... accepit quoque poenitentiam die Dominico exeunte, hora noctis prima, quod fuit pridie idus octobris, luna XV^a, era DCCXVIII » (*E. s.* II, p 179) Le 14 octobre de l'ère espagnole 718 (a c 680) tombait en effet un dimanche. — « Wamba regnat, annos VIII, mens I, dies XX » (infr Pl XX, col 2, l 17) — « Post Recesvindo, successit in regno Banbam. Regnat ann VIII, mens. I, dies XXI, era DCCXVIII »

7. « Wamba regnat annos VIII Ab Ervigio regno privatur » *Chron. Albeld.* n 158, al. 48) — « Regnavit annos VIII, mensem I, dies XIV » *Chron. Adef.* III (c 3, al 5). — « Vixit in regno annis novem. » *Ruder. Tol.* III, c. 12. — « Regnum feliciter rexit annis decem. » *Luc. Tud.* p. 68, lin. penult.

8. « Misti illico Paulum ducem qui ex Graecorum prosapia nobili ortus erat » *R. Tol.* III, c 2 — « Exercitum per manum Pauli ducis qui erat de Graecorum nobili natione in Gallias destinavit » *Luc. Tud.*, *Chron. mundi*, p 59, lin. 56. Comment supposer que les chefs goths de la révolte se soient donné ou aient accepté un roi grec au risque de rendre leur cause absolument impopulaire ? D'ailleurs, Paul, Grec d'origine, eût été deux fois usurpateur, 1^o à titre de rébelle contre un roi légitimement élu, 2^o à titre d'étranger à la nation. Ni dans le récit de Julien, ni dans la sentence de condamnation

après Alphonse III pendant sept ans, Luc de Tuy, pendant douze années entières¹, non contents d'avoir, avec ce même Alphonse, fait de Wamba l'oncle d'Egica², Rodrigue et Luc de Tuy font sortir le saint homme de son couvent à la mort d'Ervige, et pourquoi, s'il vous plaît ? Pour imposer par esprit de vengeance à son prétendu neveu un criminel divorcé³, dont fort heureusement l'un et l'autre sont innocents : Wamba, parce qu'il avait précédé de trois ans au moins, et vraisemblablement de sept, Ervige dans la tombe ; Egica, parce qu'il n'aurait jamais, comme nous le verrons en son lieu, obéi à cet ordre, si par impossible il lui eût été donné.

ses complices, il n'est fait aucune allusion, si légère, si indirecte que ce soit, à cette seconde usurpation, la plus criminelle et la plus odieuse de toutes.

1. Cf. Adef., *Chron. supr. cit.* — « Rex gloriosus... religionis habitum postulavit, et ad monasterium convolvavit in villa que Panniplica dicitur... vixit... in monasterio annis septem » Rud. Tol. III, 12. — « In monasterio vixit annis duodecim. » Luc. Tud., p. 68, l. ult.

2. « Filiam suam Cixilonem egregio viro Egeam consobrino Wambanis in conjugio dedit » Adef. III, *Chron.* 1 (al. 6); Rud. Tolet. et Luc. Tud. I., *infr. cit.*

3. Cf. « Dum regnum accepit (Egica), linam Ervigi, conjugatione Bambae, abiecit. » Rud. Tol. III, c. 48; Luc. Tol. — « Cum autem confirmatus esset in regno, avunculus ejus rex Bamba ei praecepit, ut conjugium dimitteret, eo quod pater ejus Ervigijs eum calide expulset a regno » *Chron. mun. L.*, p. 69, l. 13. La chronique d'Albeida (n. 45, al. 160) est la source où ces deux auteurs ont puisé l'histoire de ce divorce, mais cette ancienne chronique ne dit rien de la parenté d'Egica et de Wamba, qui n'est, nous le verrons en son lieu, qu'une fable de plus.

XII

L'ARMÉE ET LA GUERRE CHEZ LES GOTHES D'ESPAGNE

Que le lecteur effrayé se rassure. Je n'ai nulle envie d'infliger à sa patience l'ennui d'un traité de tactique. Mes prétentions sont plus modestes, et pour cause. Réunir et coordonner de mon mieux les renseignements puisés aux sources contemporaines sur l'armée du royaume goth de Tolède, et sur la façon dont aux ^{vi}^e et ^{viii}^e siècles l'art de la guerre y était entendu et pratiqué, tel est l'objet de la présente note. Les faits recueillis sont en si petit nombre, qu'ils tiendront à l'aise dans quelques pages.

L'Espagne gothique ne connaissait pas plus les armées permanentes que la Gaule franque ou l'Italie lombarde. Le seul corps organisé en vue d'un service militaire habituel, existant à cette époque dans la Péninsule, est celui des *spataires* ou porte-glaives, préposés à la garde du roi, dont le chef, honoré du titre de comte, figure parmi les grands de la cour admis aux conciles de Tolède et en signe les actes¹. On peut aussi sans trop d'in vraisemblance assimiler les *cubicularii* aux spataires. Car, attachés eux aussi au service personnel du roi, ils étaient armés sans doute et prêts au besoin à le défendre, sous les ordres du comte ou même du comte-duc placé à leur tête². Dans cette hypothèse, les spataires unis aux *cubicularii* auraient formé ce qu'on pourrait appeler la maison militaire des rois goths de Tolède. Quant aux *fidèles*, dont il est parfois question dans les documents hispano-gothiques³, la définition que nous en a laissée le ^{vi}^e concile de Tolède, nous permet de comprendre sous ce titre tous ceux qui, voués d'une façon quelconque au service personnel du prince, se tenaient prêts à exécuter, à faire exécuter et respecter ses ordres, à défendre ses intérêts et ceux de sa famille. Ces *fidèles* ne formaient donc pas un corps distinct des spataires, des *cubicularii*, et des autres serviteurs attitrés du roi.

Cette garde armée des spataires et probablement des *cubicularii*, en service permanent auprès du monarque, ne devait pas être très nombreuse. Revêtus du pouvoir à titre purement viager, les rois goths d'Espagne étaient, on le comprend, condamnés à l'économie. Ne point y viser en tout ce qui ne nuisait pas au bon gouvernement de l'État, eût été de leur part une faute qu'ils auraient eu raison de se reprocher. Ils étaient, en effet, époux et pères en même temps que souverains, et devaient par conséquent songer aux moyens de sauver, après leur propre mort, ceux qui leur étaient chers d'une trop profonde déchéance. Le seul qui fût à leur portée était de réserver aux besoins futurs de leur famille, le superflu présent des revenus de la couronne, au lieu de le gaspiller en vaines dépenses de luxe et d'apparat. Porter par conséquent à une centaine le chiffre des *fidèles* armés et entretenus par le roi, me paraît atteindre, sinon dépasser, l'extrême limite de la vraisemblance. Mais une garde d'une centaine d'hommes, est, au point de vue du nombre, une force militaire d'une importance nulle, ou peu s'en faut. Aussi ne l'aurais-je pas mentionnée dans cette note consacrée à l'armée wisigothique, s'il n'était permis d'y voir la pépinière d'où chaque souverain tirait, en grande partie, les ducs, comtes et autres administrateurs d'ordre moins élevé, chargés en temps de paix de gouverner sous l'autorité suprême du monarque, les provinces, les cités, les districts et, en temps de guerre, de commander en sous-ordre les troupes dont le roi se réservait la direction suprême⁴.

L'Espagne gothique ignorait, on le voit, la séparation des pouvoirs. Comme le roi dans son royaume, ainsi le duc dans sa province, le comte dans sa cité, le gardingue dans son gardingat⁵, étaient à la fois administrateurs civils, juges, et chefs

1. « Cumefrendus (*cunefredus*?) comes spatariorum » Conc. Tol. VIII; « Severinus, comes spatariorum. Wiliangus spatarius et comes. Sisimirus spatarius, comes et dux » Conc. Tol. XIII. Voici deux simples spataires revêtus de dignités égales ou supérieures à celles de leurs chefs.

2. « Hodoacrus, comes cubiculariorum et dux. Offila, comes cubiculariorum et dux » Conc. Tolet. VIII. « Etherius, comes cubiculariorum. » Conc. Tol. IX. Cet Etherius et le Severinus de la note précédente étaient probablement de ces Goths romanisés ou hellénisés de nom, dont en Espagne le nombre était très considérable.

3. Cf. conc. Tolet. V, can. 6, conc. Tol. VI, can. 14. Ce dernier canon est devenu la loi 18^e du titre I^{er} (préliminaire) du code hispano-gothique. Aucun de ces textes n'est cité dans Du Cange.

4. « Omnes qui fidei obsequio et sincero servitio voluntatibus vel jussis pa-

ruerint principis, totaque intentione salutis ejus custodiam vel vigilantiam habuerint. » Conc. Tol. VI, can. 14.

5. Aux textes réunis par Du Cange sur les gardingues, on peut ajouter celui que nous fournit une charte de Bermude II, roi de Léon, datée du 26 novembre 990 et dont un des signataires, Vilulphe Gannuz (*Ioanniz*?) prend le titre de *gardingue du roi* (Yepes, V, p. 449). — Ce que nous savons de plus clair sur les gardingues et la nature de leurs fonctions se réduit aux deux points suivants : 1^o en temps de paix, il y avait des gardingues en exercice dans les provinces. Ceci se déduit du passage de la vie de Wamba par saint Julien où il est dit que Paul, marchant contre les rebelles de la Narbonnaise et songeant déjà à trahir son maître, gagna secrètement à ses perfides desseins Ransinde, duc de la Tarragonaise, et Hildegise qui n'y exerçait encore que les fonctions de gardingue (*adlectus sibi perfidiae suae socius Ransindo Tarraconensis provin-*

militaires. Ces trois derniers fonctionnaires, occupant, après le roi, le plus haut rang dans la hiérarchie administrative, formaient en temps de guerre le corps des officiers supérieurs¹. Au-dessous du gardingue, et remplissant des fonctions administratives et judiciaires d'ordre plus ou moins subalterne, venaient en première ligne les thiufades préposés à un district d'une étendue et d'une population telles, qu'on pût y lever mille hommes de guerre, dont le thiufade prenait le commandement. Le thiufade avait sous lui deux cinqcenteniers (*quingentenarii*), chargés, ainsi que leur nom l'indique, d'enrôler et de commander, sous l'autorité de leur chef immédiat, la moitié du contingent total que devait fournir leur thiufadie, c'est-à-dire cinq cents hommes. Au-dessous du cinqcentenier se trouvaient placés cinq centurions ou chefs d'une compagnie de cent hommes. La centurie enfin se subdivisait en dix escouades ayant chacune un dizainier ou dècurion à sa tête². Thiufades, cinqcenteniers, centurions et dizainiers sont relégués par les lois de Wamba dans les rangs inférieurs de la société civile, et par conséquent au plus bas degré de la hiérarchie militaire³. Ils sont aussi désignés parfois sous le nom générique de *missi dominici* et de *compulsores exercitus*⁴. Grâce à cette organisation d'une admirable simplicité, les cadres de l'armée, à défaut de l'armée entière, étaient constamment sous la main du souverain.

Quant à la masse des simples soldats destinés en cas de guerre à venir prendre place dans ces cadres, elle ne pouvait en aucune circonstance faire défaut au roi et à la patrie également menacés. En effet, sauf les malades et ceux que le prince dispensait du service tout homme valide, à quelque race qu'il appartînt, de quelque condition qu'il fût, Goth ou Romain, libre de naissance, affranchi, serf du fise, devait se lever au premier signal et partir pour le lieu du rendez-vous des troupes, emmenant avec lui le dixième de ses esclaves dûment équipés à ses frais⁵. Dans la première de ses lois militaires, le roi Wamba, trop exclusivement occupé des dangers que pouvait courir l'Espagne, avait soumis à la même obligation tous les membres du clergé, de l'évêque au dernier des clercs⁶. On fit sans doute observer à ce sage et pieux souverain que cette prescription était en opposition formelle avec les canons de l'Église universelle et avec ceux de sa propre Église, notamment avec le huitième canon du I^{er} concile de Tolède⁷, avec le quarante-cinquième du VI^e concile tenu en cette même ville⁸ et avec le premier du concile de Lérida⁹, canons respectés de tous ses prédécesseurs¹⁰. Il n'en fallut pas davantage, sans doute, pour faire revenir Wamba sur une détermination prise trop précipitamment. Toujours est-il que, dans la seconde de ses lois, les clercs ne figurent plus sur la liste des personnes astreintes au service en temps de guerre.

Malgré cette exception légitimée par la sainte et pacifique mission de ceux qui en étaient l'objet, rien, en théorie, n'exigeait ni moins de peines, ni moins de temps que la levée d'une armée. A la première alerte et sur l'ordre du roi transmis de Tolède au duc de chacune des provinces du royaume, par celui-ci à ses comtes, par les comtes aux gardingues et par les

duc, et *Hillegiso sub gardingatus adhuc officio consistente*; 2^o en temps de guerre, les gardingues exercent dans l'armée un commandement supérieur, avec les autres hauts titulaires de l'administration (v. la note suivante). Je crois donc assez volontiers que le gardingue de la monarchie de Tolède répondait aux *mayoribus* ou *meribus* des royaumes des Asturies et de Léon; que le *gardingus* des temps anciens était par conséquent une subdivision du comte analogue à la *merindad*. Il faut avouer toutefois qu'en 991 cette identité du *merino* et du *gardingus* n'existait plus, puisqu'à côté du *gardingus* Vilulphe figure, parmi les signataires de la charte citée plus haut, le *merino* Calinudalis (2).

1. « Si majoris loci persona fuerit, id est, dux, comes, seu etiam gardingus. » F. I, lb. IX, Tit. II, l. 9. Ce texte prouve que dans la loi précédente, qui a, comme celle-ci, Wamba pour auteur, l'ordre hiérarchique des fonctions administratives et militaires n'a pas été rigoureusement observé dans l'énumération que le législateur en donne (dux aut comes, thiufadus atque vicarius, gardingus vel quaelibet persona, etc.). Je dois en outre faire observer qu'aucune de ces deux énumérations ne figure dans l'antique version espagnole. La première est remplacée par l'expression générale de *rico omne* qui s'applique par conséquent au duc, au comte et au thiufade aussi bien qu'au gardingue, et la seconde par l'expression non moins générale de *omne de grand guiso*. Il n'est donc pas exact que l'antique traducteur espagnol du code gothique ait identifié les gardingues aux *ricos hombres*.

2. « Si thiufadus ab aliquo de thiufadia sua fuerit beneficio corruptus, ut eum ad domum suam redire permitteret, quod acceperat (*acceperit*) in novocuplum reddat... Et si ab eo nullam mercedem acceperit, sed sic eum, dum sanus est, ad domum remisit, vel de domo in exercitum exire non compulerit, solvat solidos trigenta; quingentenarius vero, quindecim, et centenarius decem. Si certe decanus fuerit, quinque solidos reddere compellatur, et ipsi solidi dividantur in centena, ubi fuerint numerati. » F. I, IX, II, 1. — « Si aliquis, qui in thiufadia sua fuerat numeratus, sine permissu thiufadi sui vel quingentenarii aut centenarii vel decani sui de hoste ad domum suam refugerit, etc. » *Ibid.*, 4. — Chez les Vandales, il existait aussi des chefs de mille hommes (ductores millenarii). Cf. Morcelli, *Afr. christ.*, III, p. 172, § 2.

3. « Inferiores sane viroresque personae, thiufadi scilicet, omnesque exercitus compulsores. » *Ibid.*, 9.

4. « Servi dominici, id est, compulsores exercitus, quando Gotos in hostem exire compellunt, etc. » *Ibid.*, 2. — « Servi dominici qui in hostem exire compellunt. » *Ibid.*, 5.

5. « Praefinito die vel tempore quo aut princeps ire decreverit, Aut quemlibet de ducibus vel comitibus profecturum in publicam utilitatem [*acceperit*,

Quisquis ille sine admilationem cupisset suscipiat, seu etiam nec admittit, quilibet tamen cogitatione ut sentiat, Vel quorumque sibi indicio innotescat, Quo in loco exercitus bellatorum accedat, Domi ulterius resolare non audeat, Nec qualemcumque remotionem vel excusationem profecturus eribeat, Sed .. praestum se unusquisque, ut dictum est, defuncto loco vel tempore exhibeat.

Seu sit Gotos sive Romanus, Necnon ingenuus quisque vel etiam manumissus, Sive etiam quilibet ex servis fiscalibus, Quisquis horum est in exercitum progressurus Decimam partem servorum suorum serum... ducturus accedat : Ita ut haec pars clericum verum non inermis existat, Sed raro armorum genere instructa permanent. »

F. I, IX, II, 9.

6. « Si quaelibet inimicorum adversitas contra partem nostram commota extiterit, seu sit episcopus, sive etiam in quocumque ecclesiastico ordine constitutus, seu sit dux aut comes... et ad defensionem gentis vel patriae nostrae praestus cum omni virtute sua... non fuerit... et superveniens adversariorum hostilitas aliquid damni vel captivitatis in populos vel provincias regni nostri amodo intulerit... Si quisquam ex sacerdotibus vel clericis fuerit, et non habuerit unde damna rerum terrae nostrae ab inimicis inflata de propriis rebus satisfaciat... districtiori mancipetur exilio. Haec sola sententia in episcopis, presbyteris, diaconibus observanda est. In clericis vero non habentibus honorem, juxta subterfugium de laicis ordinem constitutum, omnis sententia adimplenda est. » F. I, IX, II, 8.

7. « Si quis post baptismum militaverit... etiamsi gravia non admiserit, si ad clericum admissus fuerit, diaconi dignitatem non accipiat. »

8. « Clerici qui in quacumque seditione arma volenter sumpserint... amisso ordinis sui gradu in monasterium paenitentiae contradantur. »

9. « De his clericis qui, in obsessionis necessitate positi fuerint, id statutum est, ut qui altario ministrant et Christi sanguinem tradunt vel vasa sacro officio deputata contrectant, ab omni humano sanguine, etiam hostili, abstineant. »

10. Cette exemption s'étendait à tous les religieux sous les rois Chindasvinte et Réceswinthe, comme on le voit par le passage de la vie de saint Fructueux, où il est dit que les ducs de l'armée en Bétique adressèrent au roi, alors régnant, une supplique dans laquelle il lui déclaraient que si l'arrêtait pas la foule qui se précipitait chaque jour plus nombreuse dans le monastère fondé par ce grand saint dans leur province, ils n'auraient plus de soldats à lui fournir en temps de guerre. Cf. S. Fruct., *Vit.*, c. 16.

gardingues aux thiufades, toute la hiérarchie des *compulsores* se mettait à l'œuvre. En peu de jours, le contingent de chaque thiufadie était sur pied et présent au lieu du rendez-vous assigné par le comte, d'où le contingent de tout le comté se dirigeait, sous les ordres du comte, vers le chef-lieu de la province ou tout autre point de ralliement fixé par le duc, qui, à son tour, prenant en main le commandement de toutes les forces de sa province, allait rejoindre le camp royal.

En pratique toutefois ce système de levée et d'organisation des milices nationales avait au VII^e siècle beaucoup perdu de son efficacité. Ceci tenait à plusieurs causes : d'abord à l'affaiblissement de l'esprit militaire dans les diverses classes de la société hispano-gothique, affaiblissement amené sans aucun doute par la rareté des guerres sérieuses qu'eut alors à soutenir le royaume de Tolède, puis aux besoins et aux nécessités de la vie civile, qu'on ne sacrifiait qu'à regret et malgré soi aux exigences de la vie militaire, à laquelle on était soudainement et momentanément condamné. Quand se faisait entendre l'appel aux armes, il se trouvait que le tenancier goth et romain avait à rentrer sa moisson, à faire ses vendanges ou ses semailles. Au même moment, le grand propriétaire était justement retenu chez lui par les soins multiples que réclamait l'administration de ses vastes domaines. Car chez les Goths — imités en ceci, j'aime à le croire, par les seigneurs hispano-romains — les intendants étaient inconnus. Ducs et comtes, même de race royale comme le père de saint Fructueux, allaient chaque année visiter et inspecter leurs villas de la plaine ou de la montagne, dénombrer leurs immenses troupeaux de gros et de menu bétail, prenant bonne note du croît et exigeant un compte exact de tous les produits¹. Donc, pour une cause ou pour une autre, l'appel aux armes excitait chez la plupart de ceux auxquels il s'adressait, et quel que fût leur rang, toute autre chose que l'enthousiasme. Les ordres donnés ou n'étaient pas obéis, ou ne l'étaient que mal et tardivement. Les officiers inférieurs, dont on a lu plus haut l'énumération et auxquels était dévolu le soin de l'enrôlement des troupes, laissaient trop facilement au coin de leur feu ou derrière leur charrue, les gens casaniers qui finançaient pour qu'on les oubliât. Parfois même, et par pure bonté d'âme, ces *compulseurs* accommodants rendaient gratuitement le même service à leurs amis ou connaissances². Très probablement aussi ils ne se la refusaient pas toujours à eux-mêmes³. Ils n'y étaient que trop encouragés par l'exemple de certains officiers supérieurs, répondant avec une prudente lenteur à l'appel qui venait inopportunistement les arracher aux joies de leur intérieur et à leurs occupations quotidiennes. Enfin, parmi les riches propriétaires, beaucoup n'apportaient avec eux qu'un nombre dérisoire d'esclaves, tant pour ne pas exposer à des dangers trop certains des vies qu'ils avaient payées à beaux deniers comptants, que pour s'épargner les frais d'armement de ces mêmes esclaves, frais laissés à leur charge⁴.

Pour ces diverses raisons, le contingent effectif des armées gothiques restait presque toujours au-dessous de la demande. Puis, une fois en marche, il était journellement affaibli par les désertions, non pas seulement de simples soldats, mais aussi d'officiers de tout rang. Escouades et compagnies se réveillaient assez souvent veuves de leurs chefs respectifs. Et cependant la loi ne badinait pas avec les réfractaires et les déserteurs, étaient-ils ducs, comtes ou gardingues, la confiscation de tous leurs biens et l'exil les attendaient⁵. *Compulseurs* de tous degrés et *compulsés*, coupables du même crime, recevaient deux cents coups de fouet, étaient notés d'infamie par la perte de leur chevelure et condamnés à une livre d'or d'amende ou à être vendus comme esclaves⁶. Une loi plus sévère condamnait à mort le centurion qui désertait son poste⁷. Mais tous ces châtiments fiscaux ou corporels, amendes, confiscation, exil, note d'infamie, flagellations, dernier supplice, ne suffisaient pas à prévenir le mal.

Ce mal n'était cependant pas tel, même aux derniers jours du royaume goth de Tolède, qu'il ait jamais empêché ceux qui le gouvernaient de lever des armées assez nombreuses pour faire face à tous les dangers et repousser toutes les attaques. En temps ordinaire, c'est-à-dire lorsque le roi, n'ayant à combattre que les ennemis du dehors, pouvait faire appel à toutes les forces du pays, l'armée réunie autour de lui atteignait à peu de choses près le chiffre respectable de cent mille soldats. On peut le conclure du récit que Julien de Tolède nous a laissé des premières campagnes du roi Wamba. Lorsque ce prince

1. « Hic (S. Fructuosus) .. ex clarissima regali progenie exortus .. alique ducis exercitus Hispaniae proles, cum adhuc parvulus sub parentibus degeret, contigit, ut pater ejus, eum secum habens, inter montium convallia Bergidensis territorii gregum suarum requireret rationes. Pater autem suas greges describebat, et pastorum rationes discutebat, etc., etc. » S. Valer. *Vil. S. Fruct.*, 2 (*E. s.*, XV, p. 451).

2. Voir sur les complaisances payées ou gratuites des compulseurs de tout ordre, du thiufade au ducurion, la loi 1^{re} du titre II du code hispano-gothique citée plus haut, et la loi 5^e du même titre.

3. La loi gothique suppose ces défaillances personnelles dans les compulseurs et les punit sévèrement : « Si quis centenarius, dimittens centenam suam in hoste, ad domum suam refugerit, capitali supplicio subiacebit. Quod si ad altaria sancta vel episcopum confugerit, trecentos solidos reddat comiti civitatis... et pro vita sua non pertimescat... Partiantur solidi illi ad ipsam centenam quae ei fuerat adscripta » F. I. IX, II, 3. — « Si decanus, relinquens decaniam suam, de hoste ad domum suam refugerit, aut de domo sua, cum sanus est, exire et ad expeditionem proficisci noluerit, det comiti civitatis solidos decem... et... dividantur inter eos, in quorum centena (decana?) fuerat adscriptus. » *Ibid.*, 4.

4. Si amatores patriae hi procul dubio adprobantur,
Qui se periculis ultro pro ejus liberatione obiciunt,
Cur desertores potius non dicantur

Qui vindicatores ejus se esse desistunt?

Nam quando hi tales voluntarie terram salvatam credendi sunt,

Qui etiam admoniti pro liberatione patriae non insurgunt..

Quam quidam illorum laborandis agris studentes, servorum multitudines

[regunt,

Et procurandae salutis suae gratia, nec vicissimam quidem partem suae familiae

[secum ducunt.

5. « Si majoris loci persona fuerit, id est dux, comes seu etiam gardingus, a bonis propriis ex toto privatus, exili relegationi jussu regio mancipetur. » *Ibid.* A propos des châtiments infligés ici par la loi, non seulement aux gardingues et aux comtes, mais encore aux ducs ou gouverneurs de province, et ce, trente ou trente-cinq ans avant l'invasion arabe, je signalerai le ridicule de la légende arabe qui transforme ces mêmes ducs en rois à couronne, marchant de pair, ou peu s'en faut, avec leur souverain (*Akhb. Madjm.*, p. 24, 27).

6. « Inferioris sane viroresque personae, thiufadi scilicet, omnesque exercitus compulsores et ii qui compelluntur si... proficisci neglexerint, seu de expeditione publica... effugiendo se subtraxerint, non solum ducentorum flagellorum ictibus verberari, sed et turpiter decalvatione foedari, et insuper singulas libras auri cogantur exsolvere... Quod si non habuerint... regiae potestati sit licitum hujusmodi transgressorem perpetuae servituti subicere. » F. I. IX, II, 9.

7. « Si quis centenarius, dimittens centenam in hoste ad domum suam refugerit, capitali supplicio subiacebit. » *Ibid.*, 3.

apprit le soulèvement de la Gaule Narbonnaise, il envoya contre les rebelles, le duc Paul à la tête d'une armée de dix ou quinze mille hommes au plus, que devaient grossir les contingents de la Tarragonaise, province encore fidèle. Puis Wamba partit à la tête de toutes les autres troupes disponibles de son royaume pour sa grande expedition contre les Vascons. Qu'il ait alors emmené avec lui tout ce qui lui restait de forces, on le comprendra aisément, si l'on veut bien se rappeler qu'il s'agissait, non de rejeter dans leurs montagnes quelques milliers de maraudeurs en rupture de ban, ou d'opérer quelque rapide razzia dans l'un ou l'autre de leurs cantons, mais de mettre fin une fois pour toutes aux brigandages sans cesse renouvelés de ces pirates de terre ferme. Wamba se proposait donc d'envahir et d'occuper la Vasconie entière, d'y mettre tout à feu et à sang et de n'arrêter cette œuvre de justice vindicative, que lorsqu'il aurait réduit à merci ces intraitables montagnards. Pour enserrer ainsi une vaste et populeuse province dans un cercle infranchissable de fer et de feu, pour en faire occuper tous les défilés, pour organiser en un mot cette battue gigantesque, ce n'était pas trop pour Wamba, je le répète, de toutes ses forces. De cette armée, victorieuse des Vascons et déjà entrée dans les Gaules, Julien nous dit qu'elle était très nombreuse¹, quoique le roi en eût détaché sous forme de double avant-garde, quinze mille soldats d'élite au minimum². Nous ne pouvons donc en abaisser le chiffre au-dessous de soixante mille hommes qui, joints aux dix ou quinze mille de Paul, à la double avant-garde dont il vient d'être question, et aux contingents de la Tarragonaise et de la Narbonnaise que Wamba n'avait pu appeler sous les drapeaux, nous donnent, à peu de chose près, le chiffre indiqué plus haut de l'effectif total de l'armée dont un roi goth de Tolède, maître incontesté de ses états, pouvait disposer contre une agression venue du dehors.

Cet effectif militaire se composait de cavalerie et d'infanterie. L'existence de la première nous est attestée par les historiens qui se sont occupés des faits et gestes de nos Wisigoths sur les terres de l'empire à la fin du IV^e siècle. Lorsqu'après leur passage du Danube, les Barbares, poussés à bout par la perfidie et la cupidité romaines, se révoltèrent et mirent au pillage la Thrace et la Mésie, Valens marcha contre eux avec son armée et la bataille s'engagea. Or, dès le début de l'action, l'infanterie romaine, abandonnée par la cavalerie qui s'était honteusement débandée au premier choc de l'ennemi, se vit en un moment complètement cernée par la cavalerie gothique, couverte d'une nuée de flèches lancées d'une main sûre, et si furieusement chargée que, folle d'effroi, elle prit la fuite, mais périt presque toute entière sous le fer des Wisigoths acharnés à la poursuite des vaincus³. Le corps d'avant-garde de l'armée de Théodose, composé en entier de Barbares, parmi lesquels les Goths étaient en immense majorité, et dont Alaric fut un des capitaines⁴, comptait de nombreux archers à cheval dans ses rangs⁵. S'il n'est plus question de cavalerie gothique dans les récits des historiens ou des chroniqueurs des âges suivants, ce n'est pas qu'un changement absolument invraisemblable dans les mœurs militaires de la nation eût fait disparaître la cavalerie, mais parce que ces chroniqueurs se bornent d'ordinaire à enregistrer sèchement les victoires gagnées ou perdues par ces Barbares, sans dire un mot des manœuvres qui ont préparé la victoire ou amené la défaite. Ce silence tontefois laisse de temps à autre deviner la part qui revient aux cavaliers goths dans certaines batailles. Ainsi lorsqu'on lit dans Idace la simple mention de la destruction complète des Alains et des Vandales Silinges en Bétique par les Goths du roi Wallia⁶, on se sent porté à croire que ce désastre si complet est dû aux mêmes causes et aux mêmes manœuvres qui, un demi-siècle plus tôt, avaient assuré le triomphe non moins complet de leurs pères sur l'armée romaine de Valens. Nous pouvons donc tenir pour très vraisemblable qu'au VI^e et au VII^e siècles la cavalerie entraînait encore pour une part très considérable dans la composition des armées gothiques. Tous ceux qui, dans la nation, s'élevaient, par leur naissance ou par leurs richesses, au-dessus du vulgaire, se faisaient sans doute un honneur de combattre à cheval aux côtés du roi et des principaux chefs. Il en était sans doute de même parmi les Hispano-romains. La plèbe, composée de petits tenanciers libres, de serfs ou d'esclaves, formait le gros de l'infanterie.

Les armes offensives en usage chez les Goths étaient d'abord, comme on l'a vu, l'arc et les flèches, armes encore en grand honneur chez eux au temps du roi Sisebuth, puisque ce prince envoyait un arc en présent au Patrice Césaire, dans un des rares moments de bonne amitié entre lui et ce gouverneur des possessions bysantines en Espagne⁷. Cavaliers et fantassins s'en servaient également⁸. Venaient ensuite la lance ou l'épieu (*contus*)⁹, le javelot¹⁰, la spate ou longue épée à double tranchant dont tiraient leur nom les gardes des rois de Tolède; la hache avec laquelle Sisebert fendit la tête au roi-martyr

1. « Ecce progressum celerem principis cum inestimabili agmine. » S. Jul. *Hist. Wamban*, § 21.

2. La première avant-garde était très peu nombreuse et ne devait, par conséquent, pas dépasser le chiffre de six mille hommes. Voici ce qu'en dit Julien (§ 13) : « Prima per quatuor duces praelandi facies cum electo pugnatorum agmine destinata est... apparuere... nostrorum acies... quas ubi e civitate (*Nemausensi*) conspiciunt, utpote cum paucis dimicaturi, in patentes campos armis eos se excepturos definiunt. » — La seconde avant-garde envoyée par Wamba ne comptait pas dix mille hommes. Julien l'affirme expressément (§ 15) : « Per Wandemarum ducem electos de exercitu fere decem millia viros ad auxilium pugnantibus destinavit. »

3. « Bellum in Thracia cum Gothis, iam tunc exercitatione virum rerumque abundantia instructissimis, gessit, ubi, primo statim impetu Gothorum, perturbatae Romanorum equitum formae nuda peditum deseruere praesidia, mox legiones peditum, undique equitatu hostium cinctae, ac primum nubibus sagittarum obrutae, deinde cum amentes metu sparsim per devia cogerentur, funditus caesae gladius insequentium contisque perierunt. » Paul Or., *Hist.*, VII, p. 519.

4. « Ἰβανόαται γὰρ (Ἰβανόατος), ὅτι μὴ στρατιωτικῶν ἤγειτο δυνάμεων, ἀλλὰ μόνους

ἔφερε τοὺς βαρβάρους οὗς Θεοδοσίος ἔστειλεν αὐτῷ παραδοῦς, ὅτε σὺν αὐτῷ τὴν Εὐγενίου τραπεζίδα κατείχε. » Zozim., *Hist.*, V, 5.

5. « Γαίνην ἔταξε σὺν τοῖς ὑπ' αὐτὸν ἔθνεσιν ἐπὶ τοῖς ἐπομένῳ αὐτῷ καὶ τῶν ἄλλων ἡγεμόνων, ὅσοι τῶν βαρβαρικῶν ἔλαχον ἐξ ἡγεῖσθαι ταχυμάτων ἰππίων τε ὁμοῦ καὶ ἰπποτοξοτών, καὶ πεζόν. » Id., *ib.*, IV, 58.

6. Idat. *Chron.*, a. 418.

7. « Arcum nobis Ansemundo a vestra Gloria destinatum adduxit. Ob hoc gratias vobis amphores persolvimus, quod simul et verbis a vobis ditamur et munera. » Sisebuthi *Epist.* (E. s., VII, p. 323). Voir sur ces armes et les suivants le code hispano-gothique (Loi 9^e, titre II, livre IX^e).

8. Zozime parle, en effet, d'archers à cheval (not. 2, supr.), et le code wisigoth met l'arc et les flèches parmi les armes dont le maître pourra munir son esclave.

9. Cf. Paul. Oros., *Hist.*, VII, p. 519 supr. cit. — « Cumque Alaricum interficeret, duo Gothi cum contis eum ex adverso feierunt. » *Gest. Reg. Franc.*, a. 507 (D. B. II).

10. « Solis occasu, congregatis etiam, quodam die concili sui, Gothi, tela quae habebant in manibus, etc., etc. » Idat., *Chron.*, a. 312, p. 120.

Herménégilde¹, la *scrime*, longue et lourde épée à deux mains, et enfin la fronde. La *zabe* ou cuirasse et le bouclier sont les seules armes défensives qui aient trouvé place dans le catalogue des armes de tout genre dont le maître, partant pour la guerre, devait, d'après la loi, pourvoir le dixième de ses esclaves servant sous ses ordres². Mais, précisément parce que ce n'est là qu'une liste d'armes à l'usage des derniers rangs de l'armée, nous avons le droit de supposer chez les hommes libres, chez les nobles et les seigneurs surtout, une armure défensive plus complète.

L'État laissait les premiers frais d'armement à la charge des particuliers³. Mais quand chacun s'était pourvu de son mieux lui et les siens, il lui était fourni dans tout le cours de la campagne et aux frais du trésor public les armes de trait qui, par le fait même de la guerre, avaient besoin d'être sans cesse renouvelées. C'est ce que nous apprend l'inscription funéraire d'Oppila, noble et riche Wisigoth, surpris et tué par les Vascons, à la tête d'un convoi de flèches ou de javalots qu'il avait été chargé de conduire à l'armée de Chindasvinthe, en 642, au début du règne de ce prince et de sa première guerre⁴. Il était aussi pourvu par l'État à l'approvisionnement de l'armée dès les premiers jours de la marche des troupes et de leur entrée en campagne. Le service de l'annone paraît avoir été assez pratiquement organisé dans le royaume de Tolède. Les lois militaires de l'Espagne gothique nous fournissent sur cette organisation quelques détails curieux. Auprès de chaque comte, et par conséquent dans chacune des grandes cités épiscopales, un *annonaire* était chargé de réunir, par voie d'impôt, de réquisition ou d'achat, les approvisionnements nécessaires à l'entretien et à l'alimentation des troupes qui traversaient le comté pour se rendre à l'appel du roi. Il devait ensuite répartir les approvisionnements ainsi amassés entre les *distributeurs de l'annone* établis dans les villes moins importantes et dans les bourgades. Bien entendu que cette répartition était faite proportionnellement aux besoins probables de chacun. A leur tour ces distributeurs en sous-ordre vidaient au profit des troupes en marche les magasins que l'*annonaire* avait préalablement remplis. De cette façon, le soldat se rendant au lieu du rendez-vous de l'armée, de si loin qu'il fût parti, trouvait préparés à chaque étape les vivres dont il avait besoin. Prenait-il fantaisie à l'*annonaire* ou au comte, ou à l'un et à l'autre, de ne pas faire ou d'empêcher cette répartition, soit en négligeant de réunir les approvisionnements requis, soit en gardant par devers soi et pour soi l'annone qui devait être répartie; le distributeur ou répartiteur ainsi mis à la portion congrue avertissait le comte chargé du commandement de l'armée, et celui-ci à son tour dénonçait au souverain la négligence ou la fraude commise, avec indication des rations quotidiennes dont ses soldats avaient été privés du fait de ces fonctionnaires prévaricateurs. Le roi, sur le vu de cette plainte, condamnait les coupables à restituer au quadruple le montant du dommage causé par leur négligence ou leur cupidité⁵.

Tant que l'armée n'avait pas franchi les frontières, cette intendance gothique pouvait rendre de grands services et les rendait réellement, en pourvoyant d'une façon suffisante à tous les besoins du soldat, lorsque la négligence, la cupidité et la fraude de ses agents n'en paralysaient pas l'action. Mais quand on était en plein cœur du pays ennemi, l'intendance susdite continuait-elle son service? Pouvait-elle le continuer? Y avait-il à Tolède, un préposé supérieur de l'annone qui pût centraliser les ressources réunies par l'annonaire de chaque cité, puis organiser les envois au camp des approvisionnements ainsi rassemblés de tous les points du royaume? L'inscription d'Oppila nous permet de le supposer avec quelque vraisemblance. Car s'il se trouvait, dans l'ancien royaume de Tolède, des gens chargés d'organiser des convois de flèches et autres armes de trait destinés aux troupes de Chindasvinthe entrées depuis peu en campagne, il n'est guère vraisemblable qu'on n'ait pas songé aux vivres, et que les mêmes employés ou d'autres n'aient pas été préposés à l'organisation et à l'expédition de convois alimentaires.

Il n'y avait d'ailleurs, en ce temps là et même beaucoup plus tard, que peu ou point de craintes à concevoir, surtout au début d'une campagne, sur l'insuffisance des approvisionnements. Car le pillage du pays envahi suppléait largement sous ce rapport aux défaillances ou aux retards de l'annone et de ses administrateurs. En vertu des lois de la guerre, une fois les frontières franchies, tout, hommes, femmes, enfants, bétail, blé, vins et autres provisions, or et argent, était, en effet, de bonne prise. Des prisonniers, on faisait des esclaves, si l'envahisseur appartenait, comme les Goths d'Espagne, à une nation chrétienne et civilisée. Si comme les Vascons, par exemple, il était encore livré sans frein à ses instincts barbares, les prisonniers étaient égorgés en grand nombre; l'esclavage prenait le reste⁶. Mais, dans l'un et l'autre cas, l'envahisseur était pour longtemps à l'abri de la famine, grâce à tout ce que lui ménageaient d'approvisionnements ces fructueuses razzias.

1. « Securim cerebro ejus infigentes. » S. Greg. M., *Dial.*, I, III, c. 31.

2. « Haec pars decima servorum non inermis existat, sed vario armorum genere instructa permaneat, sic quoque ut unusquisque de his quos secum in exercitum duxerit, partem aliquam zavis vel loriceis munitam, plerosque vero scutis, spathis, scramis, lanceis, sagittisque instructos, quosdam fundarum instrumentis vel caeteris armis, quae noviter forsitan unusquisque a seniore vel domino suo inuncta habuerit. » *For. Jud.*, IX, II, 9.

3. C'est ce qui ressort très clairement de la loi qu'on vient de lire.

4. « Haec cava saxa Oppilani continet membra. jacula vehi precipitur, predoque (*predaque*?) Baccis destinatur, in procinctum belli necatur, etc., etc. » Hubner, *Insc. Hisp. chr.*, n. 123.

5. « Hoc justum elegimus, ut per singulas civitates vel castella quicumque erogator annonae fuerit constitutus, comes civitatis vel annonae dispensator, annonam quam eis est daturus ex integro in civitate vel castello jubeat exhiberi, et ad integrum eis restituere non moretur. Quod si contigerit ut ipse comes civitatis aut annonarius, per negligentiam suam non habens, aut forsitan

nolens, annonas eorum dare dissimulet, comiti exercitus sui querelam depro-mant, quod annonas eorum eis dispensatores tradere noluerint. Et tunc ille praepositus hostis hominem suum ad nos mittere non moietur, ita ut numerentur dies ex quo annonas eorum... impletae non fuerint. Et tunc ipse comes civitatis vel annonarius... in quadruplum eis invitus de sua propria facultate restituat. » *F. I.*, IX, II, 6.

6. Ce que je dis ici du sort des prisonniers de guerre chez les barbares ou les civilisés du VII^e siècle est confirmé, en ce qui touche les premiers, par ce que raconte Taou de Saragosse, dans sa lettre à Quiricus précédemment citée (*not.* X, p. 95), des cruautés commises par les Vascons en Espagne sous Recesvinthe. Si des barbares nous passons aux civilisés, nous apprenons de la bouche même d'un des belligérants, que les longues guerres entre Goths espagnols et Romains de Byzance avaient rempli le monde d'esclaves de ces deux nations. « Nam et de fostris, vestrisque regionibus multiplicata captivitas orbem pene ignotum implevit. » Caesar. *Patric. Epist. ad Sisebutum*, § 1. (*E. s.*, VII, p. 320).

Remarquons toutefois que l'alimentation et l'entretien des troupes par le pillage du pays ennemi n'eurent lieu que très rarement chez les Wisigoths au dernier siècle du royaume de Tolède. A cette époque, en effet, c'est-à-dire de Sisenand inclusivement à Rodrigue, les Goths d'Espagne n'ont entrepris qu'une seule guerre offensive, celle qui amena, sous Wamba, la dévastation complète et, comme conséquence, la soumission absolue de la Vasconie jusqu'alors indomptée. Toutes les autres sont purement défensives et dirigées contre les invasions du dehors ou les révoltes du dedans. Elles ont donc toutes pour théâtre le sol même de la patrie gothique. Or j'aime à croire que rois et soldats armés pour sa défense ne se joignaient pas à l'étranger ou aux rebelles pour le dévaster. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est le soin qu'apportaient les rois wisigoths à récompenser les hardis partisans qui parvenaient à enlever aux envahisseurs en retraite une partie de leur butin, sans imposer de trop lourds sacrifices au vrai propriétaire des biens ainsi repris à l'ennemi. Une loi que certains mss. du code hispano-gothique attribuent à Réceswinthe, et qui à tous égards est digne de ce prince, ordonne que du butin reconquis, esclaves, bétail, richesses de toute nature, il sera fait trois parts, une pour le vaillant homme qui aura enlevé ces dépouilles aux envahisseurs, les deux autres pour leur ancien propriétaire¹.

L'armée ainsi levée, équipée, approvisionnée, entrait en campagne, presque toujours sous les ordres du roi, plus rarement sous celui d'un comte ou d'un duc et, suivant la nature de l'ennemi qu'elle avait à combattre et le genre de résistance qu'on lui opposait, livrait des batailles rangées, assiégeait des villes fortifiées, ou se bornait à ravager le pays ennemi. Parfois cette dévastation méthodique préparait l'occupation permanente de contrées, que les habitants, vaincus et démoralisés, n'osaient plus disputer au vainqueur.

Sur les batailles rangées livrées par les Wisigoths d'Espagne, je n'ai que peu de chose à ajouter à ce que j'ai dit précédemment. Lorsque les Goths prenaient l'initiative de l'attaque, leur tactique paraît avoir été de disperser d'abord la cavalerie de leurs adversaires par les charges furieuses de leur propre cavalerie; puis, ce premier succès obtenu, d'enfermer dans un cercle de fer, formé de leurs cavaliers victorieux et de leurs fantassins, l'infanterie ennemie, de la décimer par des décharges répétées de flèches et de traits de tout genre, et d'achever sa destruction par la lance et par le glaive. Lorsqu'au contraire c'est l'ennemi qui prend l'initiative de l'attaque, les Goths l'attendent de pied ferme, et lorsque le premier choc des adversaires s'est brisé impuissant contre l'infanterie gothique, la cavalerie placée aux deux ailes charge les troupes contraires, déconcertées et ébranlées par l'accueil qu'elles ont reçu, les met en déroute, les poursuit sans relâche et les sabre sans pitié. C'est du moins ainsi que les choses se passaient chez les Goths d'Italie², et l'on peut sans trop d'in vraisemblance attribuer la même tactique à leurs frères d'Espagne. Ces batailles étaient d'ordinaire très meurtrières. On a vu précédemment toute la nation des Alains périr, en compagnie des Vandales Silinges, sous les coups des Wisigoths de Wallia, dans une seule et courte campagne. Un siècle plus tard, les luttes entre Goths et Byzantins, dans le sud-est de la péninsule, amènent une telle effusion de sang, que, au dire du Patrice Césaire, un des chefs des partis engagés dans ces luttes sans merci, la terre, desséchée par les feux du soleil et attendant les eaux du ciel pour faire germer les moissons, est rassasiée et inondée par un fleuve de sang chrétien³. Sous cette emphase hispano-orientale se cache un fonds lamentable de vérité, qu'exprimait plus simplement le roi Sisebuth dans la douloureuse exclamation que lui arrachaient les égorgements des champs de bataille dont il était le triste témoin⁴.

La poliorcétique était à l'origine la partie de l'art militaire la plus étrangère aux Barbares. Ceux qui les premiers pénétrèrent en Espagne, Alains, Vandales ou Suèves, la parcoururent en tout sens et la pillèrent outrageusement pendant quinze ans avant d'avoir pu s'emparer d'une seule de ses places fortes, c'est-à-dire d'une ville ceinte de murs et de fossés⁵. Les Goths d'Alaric étaient moins novices lors de leur entrée en Italie, au commencement du v^e siècle, puisqu'en l'an 410 ils s'emparaient de Rome, et y traitaient les descendants des anciens maîtres du monde avec une modération et une humanité, dont ceux-ci auraient vainement cherché un exemple dans les glorieuses mais sanglantes annales de leurs ancêtres, toujours implacables dans la victoire⁶. Ce siège de Rome par les Goths d'Alaric paraît bien n'avoir été en somme qu'un long et rigoureux blocus, se terminant par une surprise de la cité-reine amenée par la ruse des assiégeants, disent les uns, par la trahison de quelques-uns des assiégés, au dire des autres⁷. Bloquer son ennemi dans une cité, ou sur la montagne qui lui sert de refuge, jusqu'à ce que la faim le force de se rendre à discrétion, était une manœuvre empruntée comme presque toutes les autres à la tactique romaine par les Barbares de toute dénomination, alliés de Rome ou ses adversaires. C'est ainsi que Radagaise et ses deux cent mille Goths tombent, presque sans coup férir, au pouvoir de Stilicon et des Barbares à demi-romanisés comme lui, qui combattent sous les drapeaux d'Honorius⁸. C'est ainsi encore que les Suèves d'Herméric, réfugiés sur les monts Nerva-

1. « Quicumque, de vitae suae statu desperans, inimicos fuerit adgressus, ita ut mancipia vel quodcumque genus pecuniae vel aliarum rerum ab inimicis possit excutere, et certus rei dominus apud eum aliquid videatur agnoscere, de his ex toto duas partes, pro intuitu misericordiae, domino certo restituit, tertiam vero partem pro laboris sui praemio consequatur. » F. I. IX, II, 7.

2. Lire dans Procope (*De Bello Gothico*, I, c. 29) le récit très intéressant de la bataille livrée par le roi goth Vitiges aux Byzantins de Belisaire sous les murs de Rome, bataille qui se termina par la défaite complète des troupes de l'Empire.

3. « Terra enim quae, fatescente calore, imbrem ad suum gignendum fructum sustinebat, cruore catholicorum immensum excurrrens impetum exsatiavit et alluvionem agere implevit. » Caesarii, *epist.*, § 1 (*E. s.*, VII, p. 320.)

4. J'ai plus haut (p. 60, texte et note 4) cité les paroles du roi Sisebuth.

5. Il est facile de s'en assurer par le simple dépouillement de quelques pages de la chronique d'Idace. Les deux premières villes prises ou pillées par eux, le furent en 425 (Idat., *Chron.*, p. 71, 72). Or ces barbares pénétraient dans la Péninsule en 409.

6. C'est ce qu'a très doctement établi le P. Garzon dans une de ses savantes notes sur Idace. Cf. Idat., *Chron.*, not. XX, p. 149.

7. Voir ce que racontent à ce sujet Olympiodore (Phot., *Biblioth.*, LXXX) et Procope (*de Bello Vand.*, I, c. II, p. 345, 346). D'après le premier de ces deux historiens, la famine fut telle dans Rome qu'on s'y vit réduit à se nourrir de chair humaine.

8. Cf. P. Oros., *Hist.*, VII, c. 37 : « Ejusque (*Rhadagaisi*), secundum eos qui paucissime referunt, ducenta millia hominum, inopum consilii et cibi, in auxilio

siens en Galice où ils sont bloqués par les Vandales, n'échappent au danger imminent d'une destruction complète que par la maladroite intervention d'Asterius, comte et gouverneur de l'Espagne romaine¹. Moins heureux qu'Herméric et ses Suèves, le dernier roi vandale d'Afrique Gélimer est contraint de se livrer à Bélisaire à la suite d'un blocus du même genre dans le massif de l'Edough².

Mais, au besoin, les Goths, mettant à profit les connaissances techniques acquises au service de Rome, faisaient régulièrement le siège des places fortes, battant les remparts à l'aide de leurs puissantes machines de jet, comblant les fossés, multipliant les attaques et contraignant ainsi la ville assiégée à se rendre, si les habitants n'aimaient mieux la voir emportée de vive force par un ennemi obstiné. Alaric ne se résigna au blocus de Rome, dont nous avons parlé, qu'après avoir vu repoussés tous les assauts qu'il lui avait livrés. Procope nous montre Théodoric le Grand, après avoir battu les troupes d'Odoacre en plusieurs rencontres, se rendant maître de presque toutes les places fortes du nord-est de l'Italie à la suite d'un siège en règle³. Mais pourquoi demander à l'Italie ce dont l'Espagne nous fournit des exemples? Quand Wamba avec son armée franchit les Pyrénées pour aller étouffer dans les Gaules la révolte excitée contre lui, Narbonne, capitale de la province trans-pyrénéenne soumise aux rois de Tolède et alors occupée par les rebelles, fut la première ville dont Wamba résolut de s'emparer. Un corps d'élite fut chargé d'en faire le siège. En voici les phases successives, telles que saint Julien nous les fait connaître. Somme toute est d'abord faite aux assiégés de se rendre; elle est repoussée avec mépris. Le comte Witimir, commandant de la place pour l'usurpateur Paul, accompagne son refus d'injures sanglantes et de menaces. Les Goths de Wamba, exaspérés de l'accueil fait à leurs propositions de paix, commencent immédiatement l'attaque en faisant pleuvoir sur les remparts et ceux qui les défendent une grêle de traits et de pierres; les assiégés ripostent avec une ardeur égale. Pendant ce temps-là, une flotte chargée de soldats attaque la ville du côté de la mer. Trois heures durant, la lutte continue furieuse et acharnée. Mais la résistance obstinée qu'on leur oppose accroît l'ardeur des assiégeants au lieu de l'éteindre; ils gagnent du terrain, atteignent les portes, y mettent le feu, et pénètrent en vainqueurs dans la cité dont la garnison demande grâce et se rend à discrétion⁴. Le siège de Nîmes, qui suivit de près celui de Narbonne, offre les mêmes péripéties que le précédent. Ici encore, les assiégeants ont pour objectif la prise des portes et des poternes de la place assiégée, et pour l'attendre emploient les moyens d'attaque dont ils s'étaient récemment si heureusement servis à Narbonne. Les machines des assiégeants font pleuvoir une grêle de lourdes pierres sur les murailles et les maisons de la ville; des décharges continues de traits et de flèches tuent ou blessent les défenseurs des remparts. Après deux jours de combats, que la nuit seule peut interrompre, la prise de Nîmes couronne d'un nouveau et glorieux succès les opérations de l'armée de Wamba⁵. Ces opérations vivement menées n'étaient, on le voit, ni variées, ni compliquées. Elles exigeaient de la part de l'assiégeant beaucoup plus de courage personnel que de réflexion et de calcul, mais puisqu'elles le conduisaient sûrement au but désiré et poursuivi, pourquoi ne s'en serait-il pas contenté?

Je ne connais, dans l'histoire militaire du royaume de Tolède, d'autres invasions à feu et à sang de Wisigoths en pays ennemi, que celle dont la Cantabrie d'abord, les Asturies ensuite, puis, à diverses reprises, la Vasconie furent le théâtre et les victimes; victimes d'ailleurs peu dignes d'intérêt, puisque leurs malheurs n'eurent d'autres causes que la turbulence et les discordes intestines de leurs habitants, ou leurs brigandages en terre gothique. Dès l'an 558 ou 559, saint Millan (Émilien) réunissait autour de lui, le jour de Pâques, les sénateurs ou notables de la Cantabrie. Le saint vieillard leur déclara que Dieu lui avait révélé la ruine prochaine de leur patrie; il leur reprocha vivement les assassinats, les vols, les incestes, les violences de tout genre dont eux et leurs concitoyens ne cessaient de se rendre coupables, et leur montra dans le repentir et la pénitence le seul moyen de conjurer les malheurs dont le ciel les menaçait. On l'écouta respectueusement, mais on ne tint aucun compte de ces recommandations. Or le vaillant roi Léovigilde, sachant quels désordres régnaient dans cette province, de quelles dissensions elle était déchirée, pensa que l'occasion était bonne de pacifier ce malheureux pays en se l'appropriant. Il la saisit avec empressement, mais ne vint à bout de son dessein que par la ruse, la perfidie et des massacres qui firent couler à flots le sang des valeureux Cantabres.

L'ambition avait poussé Léovigilde contre les Cantabres, la défense de son droit méconnu arma Sisibuth contre les Asturiens révoltés, ramenés bientôt à l'obéissance par l'armée que le roi fit marcher contre eux. Quant aux diverses invasions de la Vasconie par les généraux du même roi et par ses successeurs Suinthila et Wamba en personne, elles n'étaient qu'une juste revanche des incursions et des déprédations continuelles des Vascons. Mais, quels que fussent les motifs qui déterminèrent ces princes à ces expéditions, toutes étaient systématiquement dévastatrices, et identiques, sous ce rapport,

et aspero montis jugo, urgente undique timore, concludit (Deus).. Quid multis morer? non disposita in bellum acies fuit.. non caedes acta.. edentibus, bibentibus, ludentibusque nostris, tanti illi, tamque immanes hostes, esurientes et sitientes languentesque confecti sunt, etc., etc. »

1. « Inter Grundericum Wandalorum et Hermericum Suevorum certamine orto, Suevi in Nervasi montibus obsidentur a Wandalis. » Idat., *Chron.*, a. 419 « Wandalis Suevorum obsidione dimissa, instante Asterio Hispaniorum comite. relicta Gallæcia ad Baeticam transierunt. » Id., *ibid.*, a. 430.

2. Cf. Procop., *de Bello Vandal.*, l. II, c. 4, p. 391, c. 6, p. 394, c. 7, p. 395, 396. — Fournel, *Étude sur la cong. de l'Afrique*, p. 4.

3. Procop., *de Bell. Goth.*, I, c. 1, p. 2, C.

4. « Ante annum fere migrationis sue. Quadragesimæ diebus, revelatur

et etiam excidium Cantabrie. Unde, nuntio misso, jubet ad diem festum Paschæ senatum ejus praesto esse. Ad prestitum conveniunt tempus. Narrat ille quod viderat; sceleratorum caedes, furta, incesta, violentias, caeteraque vitia increpat. Poenitentiam ut agant pro his omnibus praedicat. Cumque omnes reverenter auditum praebent cum non respicerent ab iniquis operibus, ira pendente divinitus.. perjurio, doloque adgrediens (Leuvigildus), sanguine est ipsorum crassatus. » S. Braul. *Vita S. Emiliani*, c. 25, 26 (Sandoval, *Fundaciones.. del P. S. Benito*, l. II, S. Millan, p. 9). — « His diebus Leovigildus rex Cantabriam ingressus, provinciae pervasores interfecit, Amariam occupat. opes eorum pervadit, et provinciam in suam revocat ditionem. » Ioann. Biel, *Chron.*, a. C. 571

5. Isid. Hisp., *Hist. Goth.*, supr. cit. (p. 59, not. 3).

à celle de Wamba, dont nous avons ailleurs suffisamment parlé. Ce moyen, on ne l'ignorait pas, était le seul qui pût amener à résipiscence les populations qu'on voulait châtier et dompter. C'est ainsi que la furieuse et implacable razzia de Suinthila, encore simple comte, sur les Rurcons de la vallée de Roncal, laissait après elle dans toute la Vasconie de si terrifiants souvenirs que ce même Suinthila ayant pris les armes, au début de son règne, et marche contre les Vascons orientaux qui pillaient la Tarragonaise, ceux-ci furent saisis d'une telle épouvante au seul bruit de son approche, qu'ils se soumirent sans combat à toutes ses volontés¹. Parfois et pour mieux assurer cette soumission des peuples vaincus et récemment annexés à son royaume, le vainqueur, à l'exemple des anciens Romains, établissait sur leur territoire une colonne de Wisigoths destinés à les tenir en bride et à étouffer dans son germe toute tentative de révolte. L'Oligitis de Suinthila, construite par les Vascons eux-mêmes sur l'ordre de ce prince, n'avait pas d'autre destination². Ne serait-ce pas aussi à la même fin que, en 578, Leovigilde fonda en Celtibérie la ville de Reccopolis, et lui octroyait des privilèges ou *fueros* pour y attirer des habitants³? Une légende, recueillie je ne sais trop où par Luc de Tuy, fait honneur à Wamba de la fondation de Pampelune. Cette fondation aurait eu lieu à la clôture de la victorieuse campagne de ce prince en Vasconie. Mais cette affirmation n'a guère plus de valeur en histoire, que n'en peut avoir en philologie la ridicule étymologie du nom de cette future capitale de la Navarre, acceptée ou inventée par le trop crédule *Chroniqueur du Mon le*⁴.

Ce qui mérite plus d'attention, c'est la parfaite ressemblance, l'identité même de cette troisième sorte d'opérations stratégiques des armées du royaume gothique de Tolède, avec la tactique suivie deux et trois siècles plus tard par les Asturiens, les Léonais et les Castillans dans leur œuvre glorieuse de reconquête de l'Espagne sur les Musulmans. De part et d'autre, au début, invasion, dévastation et pillage du pays ennemi; à la fin, et comme complément de l'expédition, établissement de colonies militaires dans les districts qu'on veut s'annexer, et fueros ou privilèges généreusement octroyés à tous les vaillants et aventureux qui, répondant à l'appel du souverain, viennent repopuler les nouvelles frontières.

La campagne terminée, l'armée gothique était licenciée, et chacun de ceux qui la composaient, rendu à la vie civile, reprenait ses occupations ordinaires, sauf le corps permanent de gardes et de fidèles du roi, dont il a été question au commencement de cette note. Il est assez probable que ce licenciement des troupes n'avait lieu qu'après leur rentrée en Espagne, ou même après leur retour au lieu du rendez-vous général, d'où ces troupes étaient parties en guerre contre l'ennemi intérieur ou extérieur. Ce qui me porte à le croire, c'est l'admiration avec laquelle saint Julien de Tolède raconte le licenciement complet par le roi Wamba de son armée victorieuse, avant d'avoir quitté la Gaule Narbonnaise récemment soulevée contre lui, et lorsqu'il était encore dans le voisinage des Francs, ses ennemis de la veille⁵.

Ajoutons enfin que parfois, au retour d'une expédition glorieuse pour ses armes, le roi se décernait à lui-même les honneurs du triomphe⁶.

1 Cf. Isid. *Hisp. Hist. Goth.*, supr. cit. (p. 63, not. 3). — Sur les Rurcons et leur habitat, voir Risco, *E. s.*, XXXII, p. 315, § 6.

2 Isid., *l. c.*

3. « Leovigildus rex extinctis undique tyrannis, et pervasoribus Hispaniae superatis .. civitatem in Celtiberia ex nomine filii condidit, quae Reccopolis nuncupatur, quam miro opere et moenibus et suburbanis adornans, privilegia populo novae urbis instituit » Ju. Biel, a. 578.

4. « Vascones in finibus Cantabriae crebro rebellantes edomuit, et suo impe-

rio subjugavit. Civitatem quae Cartua vocabatur aedificavit, et eam Pampilonam, quasi *Bambae luvum* vocavit. » Luc. Tul., *Chron. Mun. ti*, p. 51, l. 30.

5. « Tanta enim virtute animi abque constantia positus circum barbarorum gentes, non solum non extimuit, sed contempsit, ut, etiam adhuc intra Gallias positus, in locum qui Canaba nuncupatur, cuncto exercitu, quod feliciter essent, relatione gratifica satisfaceret, omnesque ab eo statim locum absolveret. » S. Jul. Tol., *Hist. Wambae*, § 29.

6. Cf. S. Jul. Tolet., *ibid.*, § 34.

XIII

SAINT HILDEPHONSE

Hildephonse était Goth de naissance, ainsi que son nom germanique en est l'indice certain¹. On l'a récemment nié, mais à tort². Il faut, quoi qu'on en ait, laisser ce grand homme occuper sa place dans les rangs des saints et des docteurs que la race gothique a fournis à l'Église d'Espagne. Ses parents appartenaient à l'aristocratie de leur nation. Les détails suivants empruntés à son biographe contemporain, saint Julien de Tolède, nous en fournissent la preuve. Hildephonse n'était pas encore sorti de l'enfance et n'avait par conséquent pas achevé sa quatorzième année³, lorsque, docile aux impressions de l'Esprit-Saint et cédant aux attraites de la vie monastique, il rompit tous les liens qui l'attachaient à sa famille et au monde et s'enfuit de la maison paternelle, pour aller revêtir l'habit religieux au monastère d'Agalia, situé dans la banlieue de Tolède. A la première nouvelle de la disparition de son fils, le père furieux s'élance sur ses traces à la tête d'une troupe de gens armés, dépasse sans l'apercevoir le fugitif, qui, à son approche, s'était jeté et blotti derrière un mur, arrive au monastère, en force l'entrée et en fouille tous les recoins avec la fougue mal éteinte d'un barbare et le sans-gêne d'un haut et puissant seigneur. Il fallait, en effet, que le père d'Hildephonse fût bien sûr de son crédit auprès du roi, pour oser se permettre de pareils actes de violence contre un des plus célèbres monastères de l'Espagne gothique, devenu en ce siècle une pépinière de primats de Tolède⁴. Convaincu enfin de l'inutilité de ses recherches, le père désolé se retire, pleurant son fils à jamais perdu pour lui. Hildephonse n'attendait que ce moment : dès qu'il le voit arrivé, il sort de sa cachette et se présente à l'abbé qui l'admet avec joie parmi ses religieux⁵.

Hildephonse vécut longtemps simple moine dans la sainte maison qu'il avait choisie pour asile⁶. Il nous apprend lui-même, dans la courte biographie qu'il a consacrée au primat de Tolède Hellade, dans son supplément au *Catalogue des écrivains ecclésiastiques* de saint Isidore, que c'est dans cette abbaye ou monastère d'Agalia que ce saint, la dernière année de son épiscopat, lui conféra l'ordre du diaconat⁷. Cette ordination eut lieu vers la fin de 632 ; Hellade son consécrateur mourut en effet l'année suivante 633, ainsi que l'établit Florez⁸. Bien que l'ancienne discipline, qui interdisait aux clercs l'accès au diaconat avant l'âge de vingt-cinq ans, fût au VII^e siècle tombée en désuétude dans la plupart des églises d'Espagne, ainsi que l'affirment en termes formels les Pères du IV^e concile de Tolède, tenu en 633, un an après l'ordination de saint Hildephonse⁹, on peut néanmoins supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle resta toujours en vigueur dans le monastère d'Agalia, si renommé par sa régularité. Notre saint aurait donc eu vingt-cinq ans en 632, lorsqu'on lui conféra cet ordre sacré, il serait né par conséquent en 607, et serait entré en religion en 621, puisque, ainsi qu'on l'a vu plus haut, c'est en sa quatorzième année qu'il échangea la vie du monde contre celle du cloître.

1. Du V^e au IX^e siècle, l'histoire civile ou ecclésiastique de la Péninsule ne nous offre pas un seul exemple d'Hispano-Romain authentique et connu comme tel baptisé d'un nom barbare. L'une et l'autre au contraire nous en fournissent de très nombreux de Goths incontestables et incontestés se parant de noms d'origine grecque ou latine. Les noms barbares équivalent donc à un certificat d'origine pour ceux qui les portent, les autres ne prouvent rien ou ne fournissent qu'une simple probabilité. Voir ceci expliqué plus au long avec preuves à l'appui, dans mes *Bibliothèques espagnoles* (*Nouv. Mel. d'archéol.*, IV, p. 229, 230).

2. On appuie cette négation sur les noms d'Etienne et de Lucie que les parents d'Hildephonse auraient portés, mais, outre que ces noms sont ignorés de Julien de Tolède et de Cixila, les seuls anciens biographes de notre saint, ils ne prouvent rien dans le cas présent. Car la probabilité quelconque en faveur d'une origine hispano-romaine, attachée à ces noms considérés en eux-mêmes, s'évanouit en présence de la certitude absolue de leur extraction barbare que nous fournit le nom du fils.

3. Voir plus haut p. 62, not. 5.

4. Dans le cours de ce VII^e siècle, trois abbés et un simple religieux d'Agalia s'assirent successivement sur le siège de cette métropole : saint Hellade, Juste, de triste mémoire, saint Hildephonse et saint Eugene I^{er}.

5. « Hic igitur sub rudimentis adhuc infantiae degens, divino tactus spiritu, vita delectatus est monachorum, contemptisque parentum rerumque mundanarum

affectibus, Agaliense monasterium petit, cujus fugam rabido furore insequens pater, uno tantum maceriae impeditus est obice, quo et furentis est delusa quaesitio et fugientis salvata devotio... armata deinde manu Agaliensem cellam impetens gladio, dum quaesitum non invenit, ut perditum deploravit. Perco-gnita igitur praefatus vir absentia parentali, Agaliense illico monasterium adit, monachumque se in eo multis fere annis decenter exhibuit. » S. Julian. Tolet., *Append. ad Catal. VV. Ill.*, c. 15 (E. s., V, p. 482). Quoi qu'en dise le docteur Florez (*Ibid.*, p. 276, n. 107), grammaticalement les trois propositions : *divino tactus spiritu, vita delectatus est monachorum, contemptisque...* monasterium petit, se rapportent toutes à *sub rudimentis infantiae degens*, comme à leur sujet unique et commun. C'est donc bien dans son enfance qu'Hildephonse revêtit l'habit monastique.

6. Cf. S. Jul. Tolet., *supr. cit.*

7. « Me, ad monasterium rediens memoratum, (*Helladius*) ultimo vitae suae tempore levitam fecit » S. Hildeph., *Catal. Viror. Ill.*, c. VII (E. s., V, p. 478).

8. E. s., *ibid.*, p. 259, 260.

9. « Nos et divinae legis et conciliorum praecepti immemores, infantes et pueros levitas facimus, ante legitimam aetatem, ante experientiam vitae, ideoque ne ulterius fiat a nobis, et divinae legis et canonicis admonemus sententiis; sed a viginti quinque annis aetatis vitae consecrentur, et a triginta presbyteres ordinantur. » Can. 20.

Les seize premières années de sa vie religieuse s'écoulèrent dans le recueillement, l'étude des sciences divines et humaines et la pratique de toutes les vertus, sous le gouvernement successif de trois abbés. Le premier, dont le nom nous est inconnu, était le successeur immédiat de saint Hellade, le second, Juste, échangea, comme Hellade, son siège abbatial contre la chaire primatiale de Tolède, qu'il déshonora par ses vices et par sa mort funeste¹, le troisième enfin, Réchila, Goth de nom et de race comme Hildephonse, essaya vainement de se démettre d'une charge, dont son humilité lui persuadait qu'il était indigne². C'est aussi dans cette première période de sa vie religieuse, qu'entré en possession de l'héritage paternel, Hildephonse le consacra tout entier à la construction d'un monastère de religieuses dans le voisinage de celui d'Agalia³. Élu abbé par ses frères à une époque dont il est impossible de préciser la date, Hildephonse prit place en cette qualité au VIII^e concile de Tolède célébré en 653, et au IX^e qui se réunit en 655. Son nom figure avec ceux de quelques autres abbés au bas des actes de ces deux assemblées. Le roi Réceswinthe, qui avait pu apprécier sa science et sa sagesse, soit dans le cours des débats de ces deux conciles auxquels Hildephonse aurait pris part, soit en d'autres circonstances, le choisit pour primate de Tolède après la mort de saint Eugène II (al. III). Le nouvel élu se refusa d'abord aux honneurs ecclésiastiques qu'on lui conférait. Il fallut les lui imposer, et l'ordre formel du roi put seul l'arracher à sa chère solitude⁴. Hildephonse, d'après son biographe contemporain, gouverna l'église de Tolède neuf ans et deux mois presque entiers, de la neuvième année de Réceswinthe au lendemain de la clôture de la dix-huitième année de ce prince, le X des calendes de février⁵. C'est donc le 23 janvier 667, premier jour de la dix-neuvième année du même prince, qu'Hildephonse rendait le dernier soupir, à l'âge d'environ soixante ans. Les anciens calendriers de l'Eglise hispano-gothique, ceux de Cordoue, de Santa-Maria et de San Isidro de Léon et du *Liber comitum* de Silos s'accordent avec Julien de Tolède sur le jour de cette mort. Hildephonse fut enterré dans l'église de Sainte-Leocadie, aux pieds de son prédécesseur⁶, laissant après lui un grand renom de science et de sainteté. Ce renom ne fit que croître d'année en année, ainsi que la vénération des fidèles pour la mémoire du saint prélat. Les choses en vinrent à ce point qu'à la fin du VII^e siècle on faisait sérieusement un crime à Sisebert, son successeur, d'avoir osé s'asseoir sur la chaire épiscopale de saint Hildephonse⁷.

Hildephonse de Tolède fut, après le docteur de Séville saint Isidore, un des écrivains les plus féconds de l'Espagne gothique. Il publia lui-même une édition de ses œuvres en quatre parties ou volumes. Le premier de ces volumes contenait les traités du saint sur des questions de théologie dogmatique ou morale, au nombre de sept. De ces traités trois seulement sont parvenus jusqu'à nous, parmi lesquels figure en première ligne celui de la *Perpétuelle virginité de Marie*, mentionnée si honorifiquement par l'Anonyme de Cordoue⁸, et le livre de la *Connaissance du Baptême*, qui, à mon humble avis, égale de tous points, s'il ne surpasse pas le précédent. Les lettres du saint et celles de ses amis remplissaient le second volume⁹. Dans le troisième, Hildephonse avait réuni ses œuvres liturgiques — messes et hymnes — et ses sermons¹⁰. Enfin le quatrième volume renfermait un recueil de prose et de poésie mêlées¹¹. De ces trois dernières parties il ne nous reste que quatre lettres, deux de Quiricus, évêque de Barcelone, à Hildephonse, et les réponses de ce dernier, quatorze notices ajoutées au *Catalogue des Hommes illustres* d'Isidore de Séville et trois sermons d'une authenticité douteuse. Outre ces ouvrages terminés et publiés de son vivant, Hildephonse laissait à sa mort une foule d'autres écrits, auxquels les malheurs des temps ou les sollicitudes de l'épiscopat ne lui avaient pas permis de mettre la dernière main¹².

Tout ce qu'on a lu jusqu'ici est tiré à peu près textuellement de la biographie d'Hildephonse composée par son contemporain saint Julien, le plus illustre et le plus docte de ses successeurs sur le siège de Tolède. A ces détails, on en joint d'ordinaire quelques autres qui ont trait à l'enfance et à l'éducation du saint. Je les ai momentanément laissés de côté, parce que la pureté de la source où on les puise laisse quelque chose à désirer. Le désaccord qui existe entre quelques-uns d'entre eux et le récit de Julien ne permet pas d'ailleurs d'accepter les premiers sans un sérieux contrôle.

Donc, plus d'un siècle après la mort du saint, soixante ans après la conquête de l'Espagne par les Arabes, Cixila, primate

1. « Justus... ab infantia monachus, ab Helladio ad virtutem monasticæ institutionis affatim educatus, pariter et instructus, in Agaliensi monasterio tertius post illum rector est factus. In pontificatu autem mox illi successor inductus » S. Hildeph. *Catal. Vir. Ill.*, c. 8. Juste ne gouverna que peu d'années (deux ou trois ans) l'abbaye d'Agalia; et Florez ayant établi (*B. s.*, V, § 74, 79, p. 259, 262) qu'il montait sur le siège de Tolède vers la fin de février 633, son élection comme abbé ne doit pas être rejetée au delà de 630 ou 631. Il y avait alors dix ou onze ans qu'Hildephonse était moine d'Agalia. Sur la vie et la mort de ce prélat, cf. Hildeph. *Præf. Cat. VV. Ill.*, § 3.

2. « Justus... scripsit ad Richilanem Agaliensis monasterii patrem epistolam debita et sufficienti prosecutione constructam, in qua patenter adstruit susceptum gregem relinquere penitus non debere. » S. Hildeph. *Ibid.* Juste étant mort en 636, cette lettre n'a pu être écrite à Réchila que de 633 à 636. Or il n'est pas vraisemblable que, dans cet espace de moins de trois ans, Agalia ait eu d'autre abbé que Réchila. Celui-ci était donc le successeur de Juste dans le gouvernement de ce monastère.

3. « Coenobium quoque virginum in Debiensi villula construxit, ac propriis opibus decoravit. » S. Julian. *Tol. Catal. Vir. Ill.*, c. 15. Ceci se passait alors qu'Hildephonse était simple moine, car saint Julien, immédiatement après le passage qu'on vient de lire, poursuit son récit en ces termes : « Rector deinde effectus Agaliensis coenobii monachorum mores exercuit, etc., etc. »

4. « Principali post hæc violentia Toletum reductus, atque inibi, post deces-

soris sui obitum pontifex subrogatur. » S. Jul. *Tol.*, l. c.

5. « Adscitur autem in pontificatum, nono gloriosi Recesvinthi principis anno, novem annis et duobus fere mensibus clarus habitus fuit vitæ meritis... expletoque octavo decimo prædicti principis anno, sequenti die, X kalendas februarii, domicilio carnis exiit. » Id., *ibid.*

6. « In ecclesia B. Leocadiæ tumulatur, ad pedes sui conditus decessoris, cum quo creditur æterno frui receptaculo claritatis. » S. Jul. *Tol.*, *ibid.*

7. Cf. Cixil. *Vita S. Hildeph.*, § 7.

8. « Scripsit sane quam plurimos libros luculentiori sermone potissimos, quos idem in tot partibus censuit dividendos, id est librum Prosopopeiæ imbecillitatis propriæ, Libellum de Virginitate s. Mariæ contra tres infideles, opusculum de Proprietate personarum Patris et Filii et Spiritus sancti, opusculum Annotationis actionis diurnæ, opusculum Annotationum in Sacris, Librum de *Cognitione Baptismi* unum, et de *Progressu spiritualis Deserti* alium, quod totum primæ partis voluit volumini connectendum » S. Jul. *Tolet. sup. cit.*

9. « Partis quoque secundæ liber Epistolarum est » Id., *ibid.*

10. « Partem hanc tertiam Missarum esse voluit, Hymnorum, atque Sermorum. » Id., *ibid.*

11. « Ulterioris denique partis liber est quartus, versibus prosaque concretus in quo Epitaphia et quædam sunt Epigrammata annotata. » Id., *ibid.*

12. « Scripsit autem et alia multa quæ variis rerum ac molestiarum occupationibus impeditus, aliqua coepta, aliqua semiplena reliquit. » Id., *ibid.*

de Tolède de 774 à 783, écrivit un éloge historique de son glorieux prédécesseur, éloge destiné peut-être à être lu aux fidèles le jour de sa fête, comme l'était celui de San Millan, composé par saint Braulion, ou plus vraisemblablement à figurer en tête d'une nouvelle édition de ses œuvres¹. On y lit, entre autres choses, que le saint eut pour premier maître Eugène, métropolitain de Tolède, qui l'envoya terminer ses études sous la direction du savant Isidore de Séville; que celui-ci ne trouvant dans le nouvel élève qu'on lui adressait qu'une instruction à peine ébauchée, mit en œuvre pour la compléter les moyens les plus énergiques, y compris les fers et la prison. Lorsqu'enfin Hildephonse eut atteint par cette rude voie les plus hauts sommets du savoir, il quitta Isidore et Séville, et, toujours au dire de Cixila, revint à Tolède, près d'Eugène son premier maître. Bientôt, il fut, quoique n'étant encore que diacre, élu abbé du monastère des saints Côme et Damien, situé dans un des faubourgs de la cité royale². Ce récit des premières années d'Hildephonse renferme de nombreuses invraisemblances et pas mal d'inexactitudes. Que saint Hildephonse ait commencé ses études littéraires sous un des deux Eugène qui, au VII^e siècle, se succédèrent sur le siège de Tolède, c'est chose possible et qu'on peut admettre sur le témoignage de Cixila. Mais ce qui n'est ni possible, ni vrai, c'est que l'Eugène, premier maître d'Hildephonse, au moment où il envoyait son disciple à saint Isidore, ait été revêtu de la dignité métropolitaine, comme l'affirme le même écrivain. Car de ces deux Eugène de Tolède, le premier ne fut sacré qu'à la fin du mois de mars 636, c'est-à-dire quelques jours à peine avant la mort du grand évêque de Séville, arrivé le 4 avril de la même année³. En 636, d'ailleurs, notre saint, âgé très probablement de vingt-neuf ans, n'était plus un enfant confié aux soins d'un pédagogue quelconque. Il était alors moine d'Agalia depuis une quinzaine d'années, et diacre depuis plus de trois, d'après son propre témoignage⁴. On répondra, peut-être, qu'au moment où il envoyait Hildephonse à Séville, Eugène son maître était encore simple clerc de l'église de Tolède, et que Cixila lui donne par anticipation, dans son récit, le titre qu'il ne devait porter que beaucoup plus tard, soit. Mais ceci admis, il faudra encore expliquer — ce qui est absolument inexplicable — comment le père d'Hildephonse, dont saint Julien nous a si bien fait connaître la jalouse et fougueuse tendresse, se sera laissé enlever ainsi, sans mot dire et pour de longues années, ce jeune fils que, dans l'histoire vraie, il poursuit à main armée jusque dans le sanctuaire où il le croyait caché. Ce qu'il est encore impossible d'admettre, c'est que l'Hildephonse de saint Julien, cet enfant de bénédiction, rempli dès son plus jeune âge des grâces d'en haut et docile à toutes les divines inspirations, ait rien de commun avec l'Hildephonse de Cixila, écolier paresseux ou indocile qu'on doit mettre aux fers pour le contraindre au travail⁵. Cixila contredit plus ouvertement encore saint Julien, soit quand il rejette l'entrée d'Hildephonse au monastère d'Agalia après son retour de Séville et l'achèvement de ses études en cette métropole, sous la direction de saint Isidore, tandis que, au dire de Julien, notre saint revêtait l'habit religieux en ce monastère avant sa quatorzième année révolue, et lorsqu'il en était encore à l'étude des premiers éléments des lettres⁶, soit lorsque ce même Cixila affirme que saint Hildephonse fut élu abbé n'étant encore que diacre, peu après son retour de Séville et les débuts de sa vie monastique; tandis que saint Julien déclare très nettement que notre saint vécut de longues années simple moine dans le monastère où il s'était consacré à Dieu⁷.

Il ne faut pas être surpris outre mesure de ces contradictions. Elles sont l'œuvre des traditions populaires que Cixila recueillait pieusement après plus d'un siècle⁸, sans même soupçonner ce que ces traditions mêlaient de légendes au fonds de vérité dont elles avaient primitivement reçu le dépôt. Mais si nous pardonnons facilement à ce saint homme les quelques erreurs où son défaut de critique l'a fait tomber à son insu, nous n'en rejetons pas moins sans hésiter tout ce qui, dans son récit de la vie d'Hildephonse, est inconciliable avec ce que saint Julien raconte du même personnage.

On peut toutefois, parmi les traits que nous a fait connaître le plus récent des biographes de notre saint, admettre ceux dont Julien ne dit mot, mais auxquels il ne contredit pas formellement. Je tiens donc pour vrai ou plutôt pour vraisemblable : 1° que le second des Eugène du VII^e siècle dirigea saint Hildephonse dans ses premières études, lorsque lui-même n'était encore qu'un simple clerc ou prêtre de l'église de Tolède, 2° que saint Hildephonse quitta son premier maître, en même temps que la maison paternelle, pour se faire moine; 3° que, après la chaude alerte donnée au monastère d'Agalia par le père du saint, en quête de son fils disparu, l'abbé, voulant couper court à de nouvelles violences de sa part, envoya Hildephonse à Séville pour y continuer ses études sous saint Isidore; 4° qu'Hildephonse en est revenu, soit après la mort de ses parents, soit lorsque ceux-ci se furent résignés à donner à Dieu le fils qu'il leur demandait.

1. C'est ce que Cixila me paraît indiquer assez clairement dans cette première phrase de sa notice (*E. s.*, V, p. 504) : « Ecce dapes melliflui illius Domini Ildefonsi, quas de paradiso Dei sapiens, et per totam Hesperiam dispergens, in mediam nostram ingenti satiavit eloquio. »

2. « Directus a sancto ac venerabili Papa Eugenio, Toletanae sedis metropolitano episcopo ad supradictum doctorem (Isidorum), Spalensem metropolitani episcopum, eum sibi jam sciolus videbatur, adeo ab eo tentus et elimatus est et, ut ferunt, temporali ferro constrictus, ut si quid scientiae deerat, plenius instructus, ad pedagogum suum domnum Eugenium remeans, non post multos dies, adhuc diaconi officium peragens, in Ecclesia SS. Cosmae et Damiani, quae sita est in suburbio Toletano, abbas praeficitur » Cixila, *ubi sup.*

3. Cf. Florez, *E. s.*, V, p. 265, 267 et IX, p. 200, 201.

4. Hildephonse était déjà et depuis longtemps moine d'Agalia lorsqu'il fut ordonné diacre par saint Hellade de Tolède vers la fin de 632 Cf. Hildeph. *Catal.* VV. III, c. 7 et Florez, *ubi sup.*, p. 276.

5. « Nam directus a sancto et venerabili papa Eugenio Toletanae sedis metropolitano episcopo ad supra dictum Doctorem Spalensem metropolitani

episcopum... adeo ab eo tentus et elimatus est et, ut ferunt, temporali ferro constrictus » Cixila, *Gest. S. Ildefonsi*, c. 1 (*E. s.*, V, p. 504.) — L'histoire légendaire de saint Isidore prête à ce grand saint de pareilles défaillances dans le travail, et à Léandre son frère et son maître des moyens de coercition aussi énergiques. Cf. Cerratens *Vit. s. Isidori*, c. 2 (*E. s.*, IX, p. 358).

6. « Hic igitur sub rudimentis adhuc infantiae degens, divino tactus spiritu, vita delectatus est monachorum, contemptisque parentum. affectibus, Agaliense monasterium petit » S. Julian, *supr. cit.*

« Adeo ab eo (Isidoro) tentus et elimatus est... ut si quid scientiae deerat, plenius instructus, ad paedagogum suum domnum Eugenium remeans, non post multos dies adhuc diaconi officium peragens... abba praeficeretur » Cixila, § 1.

7. Voir les textes de Julien et de Cixila cités dans les notes précédentes.

8. Cixila ne cite aucune autorité à l'appui de la première partie de son éloge d'Hildephonse, tandis que dans la seconde, consacrée aux miracles du saint, il invoque le témoignage de deux témoins, sinon contemporains, au moins très rapprochés des événements.

J'ai dit plus haut que j'acceptais ces faits comme *vrusemblables*, plutôt que comme *vrais*, parce qu'il me paraît étrange — et je ne serai pas, je pense, le seul de cet avis — que saint Hildephonse, dans les notices qu'il a consacrées à saint Eugène II de Tolède et à saint Isidore, les hypothétiques maîtres de sa jeunesse, n'ait pas eu à leur adresse un seul mot reconnaissant pour les soins qu'ils lui auraient jadis prodigués. Ce qui ajoute encore à l'admiration que me cause ce silence, c'est qu'Hildephonse n'oublie pas de nous rappeler, dans sa notice sur saint Hellade, son ordination au diaconat par ce saint évêque ¹.

On se souvient sans doute encore de la ridicule légende, recueillie avec une si pieuse crédulité par Rodrigue de Tolède, où l'on voit Helvidius et Pélage d'une part, Hildephonse de l'autre figurer ensemble dans une discussion théologique ². Je n'ai donc nul besoin d'y revenir ici. Ce même Rodrigue trouvant, non sans raison, que le fait de s'asseoir, dans le cours des offices liturgiques, sur le trône ou siège pontifical de saint Hildephonse, n'avait dans Sisebert, son successeur immédiat et légitimement élu, rien de bien criminel, substitue dans le passage de Cixila, qu'il s'approprie presque textuellement, le mot *robe* (*vestis*) au mot *siège* (*sedes*), et accuse ainsi Sisebert d'avoir sacrilègement profané la chasuble miraculeuse dont son saint prédécesseur avait été revêtu par la sainte Vierge elle-même ³.

1. « Me, ad monasterium redeans memoratum, ultimo vitae suae tempore
levitum fecit » Hidelph. *Suppl. ad Catal. s. Isid.*, c. 7.

2. Voir plus haut note X, page 96.

3. Rod. Tolet., *De Reb. Hisp.*, II, c. 22.

XIV

ERVIGE

Ervige, monté sur le trône par les voies obliques de la fraude dans le courant d'octobre 680, se vit en butte, dès qu'il y fut assis, aux attaques d'une formidable opposition, composée des nombreux admirateurs de Wamba, des partisans non moins nombreux de l'antique constitution violée par son usurpation hypocrite, enfin de tous ceux dont son origine et ses déloyales pratiques lui avaient à bon droit aliéné les sympathies. Il lutta contre elle pendant tout son règne sans parvenir à la dompter complètement. Ce ne fut certes pas faute de varier les moyens employés pour la vaincre. Au début, c'est-à-dire trois mois à peine après son couronnement, Ervige obtenait en sa faveur des évêques de la Carthaginoise, de la Lusitanie, de la Galice, la déclaration que l'on sait. Mais n'ajoutant qu'une foi médiocre à l'efficacité de ce décret approbateur, le nouveau roi s'efforça de conquérir la popularité qui lui faisait défaut, en sollicitant des Pères de ce même concile deux décrets, l'un contre les Juifs qu'à tort ou à raison poursuivaient alors les haines populaires¹, l'autre en faveur de tous ceux qui, sous le règne précédent, avaient été notés d'infamie pour avoir refusé de se rendre sous les drapeaux en temps de guerre. Leur nombre était si considérable, au dire quelque peu suspect d'Ervige, que la moitié de la population mâle de l'Espagne ne pouvait plus ester en justice².

Ces mesures et les effusions d'une piété sincère peut-être, mais singulièrement déclamatoire, produisirent-elles, en partie du moins, l'effet que le nouveau roi en attendait? La chose est assez vraisemblable, mais Ervige ne s'en trouva guère plus avancé. Ce prince ne pouvait méconnaître un fait qui sautait aux yeux de tous, à savoir qu'en cas de lutte armée contre ses adversaires, les défenseurs qu'il venait de gagner à sa cause ne lui seraient point d'un grand secours. Des clercs et des moines auxquels le port des armes était interdit, des lâches, si nombreux qu'on veuille les supposer, précédemment notés d'infamie pour avoir refusé de se battre, n'étaient pas évidemment des recrues qu'on pût, avec quelques chances de succès, mener en guerre contre la grande armée des ennemis d'Ervige, composée en majeure partie de nobles habitués aux armes, et des vieux soldats de Wamba, que ce vaillant capitaine avait si souvent conduits à la victoire. Ce dont Ervige avait besoin pour se maintenir au pouvoir, c'était d'une troupe d'hommes déterminés et prêts à tout. Ce prince n'eut pas à faire de longues recherches pour la trouver et la grouper autour de lui. Ceux auxquels il se proposait de faire appel étaient, il est vrai, des traîtres notoires, traîtres à Dieu et à leur pays, qui, pris les armes à la main, n'avaient échappé au dernier supplice que grâce à la clémence de son prédécesseur. Mais il n'y avait là rien qui pût faire reculer, ou simplement hésiter un prince d'une loyauté plus que suspecte et qui d'ailleurs, comme on le verra plus loin, ne se rattachait à la patrie espagnole que par des liens très relâchés. Ervige réunit donc un second concile à Tolède, le 4 novembre 683, au début de la quatrième année de son règne, et la première mesure dont il proposa ou imposa l'adoption aux Pères assemblés, fut une amnistie pleine et entière en faveur du traître Paul et de ses complices dans la grande rébellion de la Gaule gothique et de la Tarragonaise contre Wamba. On faisait valoir en faveur de cette proposition, qui fut adoptée par le concile³, les motifs dont on se sert encore aujourd'hui pour justifier des mesures du même genre : la compassion pour les malheureux, le désir et l'espoir de rétablir l'union et la paix dans le corps social déchiré par les dissensions et les haines de partis opposés⁴.

1. « Exurgite, quaeso, exurgite... Judaeorum pestem... radicibus stirpate, leges quoque quae in eorumdem Judaeorum perfidiam a nostra Gloria noviter promulgatae sunt... percurrite, et... tenorem inconvulsum adjicite, » etc. *Ervigi Tom.* (Conc. Hisp. II, p. 455). On voit qu'Ervige n'avait pas perdu de temps pour rouvrir la persécution contre les Juifs. Le Concile répond à cette demande par son neuvième canon (*Ibid.* 476, 477).

2. « Illud quoque vestris Deo placitis infero sensibus corrigendum, quod decessoribus nostris praeceptum promulgata lege sancivit, ut omnis aut in expeditione exercitus non progrediens, aut de exercitu fugiens testimonio dignitatis suae sit irrevocabiler carens, cujus severitatis institutio, dum per totos Hispaniae fines ordinata decurrit, dimidiam fere partem populi ignobilitati perpetuae subjugavit, ita ut, quia... habitatores ipsorum locorum sunt degeneres redditi, quia testificandi nullam habent licentiam, veritatis ex toto videatur intermisisse censura. » *Idem, Ibid.* Cf. Tolet. Conc. XII, can. 7 (p. 475).

3. « Pietas... ad omnia utilis est, cujus virtutis admirabili dono cor gloriosius atque religiosissimi principis nostri divino igne succensum decrevit pariter et elegit, ut in unum coetum omnes Hispaniae adgregati Pontifices, illa decernerent, quae et gravedines pressurarum removeant et sublevationis opem dejectis opulenter impendant, etc., etc. » *Conc. Tolet. XIII, can. 1.* Le roi, dans le tome lu par son ordre aux Pères du concile, avait fait vibrer la corde du patriotisme à propos de cette même mesure. Ce qu'il s'y proposait, c'était, à l'en croire, de céder à sa pitié pour d'infortunés proscrits et de rendre à la société espagnole les membres que les guerres civiles en avaient arrachés. Voir ce passage dans la note suivante.

4. « Illud primum volenti mihi miseris parcere convenit intimare, quod divulgata per tyrannidem (i. e. *armatam injustamque rebellionem*) nostri corporis partem, in societatis nostrae gremio conamur adducere, etc., etc. » *Ervigi Tom.* ad Conc. Tolet. XIII, p. 495.

Cette amnistie nouvelle une fois promulguée, le roi proposa aux évêques un autre projet de loi vraiment digne de louange, qui, dans la pensée du prince, devait plus et mieux que les deux amnisties déjà octroyées aux proscrits du règne précédent, lui gagner les cœurs de ses concitoyens d'origine gothique. Ceux-ci, en effet, si romanisés qu'ils fussent, ne l'étaient point assez pour accepter la procédure criminelle codifiée par les légistes impériaux. Cette procédure si soupçonneuse, si vexatoire, si cruelle même, non seulement pour le coupable déclaré et convaincu, mais pour le simple prévenu, souvent innocent du crime dont on l'accuse, les révoltait. et avec raison. Parmi les peines dont Rome païenne et chrétienne usait sans scrupule contre l'accusé, la torture et l'emprisonnement leur étaient plus particulièrement odieux, l'emprisonnement surtout. Pour les Goths, la prison était un tombeau pire que l'autre. A leur avis, mieux valait être enseveli mort que vivant. Aussi voyait-on souvent les prisonniers s'affranchir de la captivité légale par le suicide¹. Cette répulsion était générale. Les honnêtes gens l'éprouvaient aussi vive que les scélérats, et c'est précisément pour capter la bienveillance des premiers, en acquérant un nouveau titre à celle des seconds, qu'Ervige, proscrivant ces pratiques détestées et détestables, proposa et fit voter par le concile une loi octroyant aux accusés les garanties les plus étendues contre l'arbitraire. Cette loi supprime, en faveur des dignitaires de l'Eglise et de l'Etat, prélats, ducs, comtes ou gardingues, ainsi que de tout homme libre sans exception, quelque soit le crime dont il est accusé à tort ou à raison, hors le cas de flagrant délit, toute mesure préventive de nature à le dépouiller de son droit de posséder, d'aller et de venir où et comme il lui plaît. En conséquence il est interdit tant au roi qu'à ses juges d'arrêter l'accusé, de le jeter en prison, de lui faire subir des interrogatoires et à plus forte raison de le soumettre à la torture pour lui arracher des aveux, de le dépouiller de ses biens, honneurs et dignités. Le prévenu se présentera devant les évêques et les seigneurs réunis en cour de justice, libre, riche, honoré, tel en un mot qu'il était avant toute accusation. La sentence de culpabilité, rendue en pleine connaissance de cause par ses juges naturels, pourra seule le livrer à l'opprobre et à la peine qu'il aura méritée².

Dans cette distribution intéressée de grâces, Ervige se garda bien d'oublier les classes inférieures de la société espagnole. Par une loi, proposée aux Pères du même concile de Tolède, et qui reçut leur pleine approbation³, le roi fit remise aux colons et aux serfs de toute catégorie des dettes par eux contractées envers le fisc, sous les rois ses prédécesseurs⁴. C'était là — il le croyait du moins, et peut-être avait-il raison — un moyen infailible de s'acquérir les bonnes grâces du populaire, toujours ami de sa bourse et de ceux qui lui épargnent le chagrin d'y puiser.

Assuré désormais de l'appui dévoué d'un puissant parti, et de l'estime du clergé séduit par les dernières lois de ce prince en faveur de ses sujets goths ou romains, libres ou serfs sans distinction⁵, Ervige se retourna contre les fidèles de Wamba et les partisans de la monarchie élective, restés ses ennemis irréconciliables, et engagea contre eux une lutte à mort. Fut-il poussé à ces violences par quelque révolte déclarée, ou par la découverte de quelque conspiration tramée dans l'ombre contre lui? Voulut-il simplement, en imprimant la terreur dans les cœurs de ses adversaires, prévenir toute tentative hostile? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est que ce prince, une fois son parti pris, mit résolument de côté le masque de modération dont il s'était jusqu'alors affublé. Plus de protestations hypocrites de pitié pour les malheureux ou de miséricorde envers les coupables. Le roi, jugeant désormais ces protestations inutiles, les met au rebut et ne songe plus qu'à se débarrasser une fois pour toutes d'une opposition aussi tenace qu'importune. Pour y parvenir, tous les moyens lui sont bons. Parmi ses adversaires, les uns, sur un simple ordre royal, sans ombre de jugement, et par conséquent en violation flagrante de la loi des garanties récemment votée sur l'initiative d'Ervige lui-même, se voient dépouillés de leurs dignités et de leurs biens, ou dégradés de leur noblesse et inscrits sur les rôles des esclaves du fisc, ou cruellement torturés; les autres sont frappés de condamnations iniques par des juges à la dévotion du prince⁶. Commencée vraisemblablement vers la cinquième année du règne d'Ervige⁷, cette guerre d'extermination contre les adversaires politiques de ce prince se prolongea près de deux ans. Mais la violence échoua où la modération n'avait pu réussir. Car tandis qu'après tant d'efforts dirigés contre elle, la faction qu'il s'efforçait d'anéantir se redressait en face de lui plus redoutable que jamais, le ciel semblait conspirer avec les ennemis du roi, en livrant l'Espagne aux ravages d'une famine qui fit perdre à ce prince le fruit de ses libéralités envers les débiteurs du fisc. Les colons, en effet, réduits à la plus extrême misère par la stérilité dont le

1. « Quorundam hominum tam grave inolevit desperationis contagium, ut dum fuerint .. pro sui purgatione sceleris... custodiae mancipati... seipsum malunt aut laquei suspendio enecare aut ferro vel aliis mortiferis casibus interire. » Conc. Tolet. XVI, can. 4.

2. Conc. Tolet. XIII, can. 2. J'aurai occasion de donner plus loin quelques extraits de cette loi des garanties.

3. « Gloriosae insinuationis occurrente, liberalitas principalis, longe lateque diffusa, nostro se innoxia coetui agnoscenda, quae, sicut ex puro fonte regiae provisionis processit, ita synodalis conventus debet sanctione praestringi. Et ideo religiosi principis nostri Ervigi regis affectus, in toto gentis suae ambitu usquequoque porrectus... hoc per stylum regiae auctoritatis decrevit, ut omne tributum praeteritorum annorum usque in annum primum regni sui, quod in privatis sive in fiscalibus populis rejacet, absolutionis perpetuae debeat sanctione laxari... quod pietatis beneficium admirantes, etc., etc. » *Ibid.* can. 3.

4. Le rescrit royal accordant ce dégrèvement et en réglant les conditions est annexé aux actes de ce même Concile (p. 516, 517).

5. Voici en quels éloges enthousiastes s'épanchent à ce propos les Pères

du XIII^e Concile de Tolède (can. 4) :

*De hoc sane principe nostro Ervigo rege
Id nos defuisse conveniet, cujus provide,
Pacato imperio, regimur,
Affectu fovemur, pi aemulis fruimur;
Qui profanatoribus perditum
Libertatis decus restituit;
Qui de accusatis modum
Quo justissime examinentur decrevit;
Qui terram gentis propriae et illaesam ab hoste servavit
Et multiplici tributorum relaxatione erexit.*

6. Egica, gendre et successeur d'Ervige, signale et flétrit en plein concile les cruautés et les violences tyranniques de son beau-père. Cf. Egicani *Tom.* ad Conc. Tolet. XV, p. 534.

7. Le langage tenu par les Pères du XIII^e concile de Tolède et par Ervige lui-même, à propos de la célèbre loi de garanties, dont il a été plusieurs fois question, prouve qu'à cette époque, c'est-à-dire en novembre de l'an 683, Ervige n'était pas encore entré dans la période tyrannique de son règne.

sol était frappé, firent sans doute, suivant l'incorrigible habitude de la plèbe ignorante, remonter jusqu'au souverain la responsabilité de leurs privations et de leurs souffrances; souffrances et privations que n'avait allégées en rien le dégrèvement plus illusoire que réel décrété par Ervige¹.

Quoi qu'il eût fait déjà et quoi qu'il fit encore, ce prince se savait donc haï et méprisé d'un parti nombreux et puissant. Cette haine et ce mépris lui étaient une source de préoccupations et d'inquiétudes, moins pour lui que pour sa famille. Car dans Ervige — c'est une justice que je dois lui rendre — le roi n'avait étouffé ni l'époux ni le père; or, comme époux et comme père, ce prince n'était pas sans éprouver des cuisants soucis. Il se demandait souvent avec angoisse quel sort l'avenir réservait aux siens, et la réponse n'était pas rassurante. Sans doute, il comptait bien vivre longtemps et, tant qu'il vivrait, triompher de ses ennemis et de leurs complots, comme il l'avait fait jusqu'alors. Mais, lui mort, la haine comprimée au fond des cœurs pendant tant d'années n'en éclaterait qu'avec plus de fureur sur tous ceux qu'il aurait aimés. Ces appréhensions se trahissent dès avant le 4 novembre 683, lorsque, ainsi que je viens d'en faire la remarque, durait encore l'ère de clémence inaugurée au début de son règne. C'est très probablement dans quelque entretien confidentiel d'Ervige avec les évêques de résidence à la cour en ce moment² que son secret lui échappa. Ceci expliquerait pourquoi, au XIII^e concile de Tolède qui se réunit à la date indiquée plus haut, les Pères, de leur propre mouvement et initiative — le *tome royal* n'émet aucun désir à ce sujet —, recommandent si instamment au respect de tous la famille du roi. A tous sans exception ils interdisent sous peine d'anathème de nuire aux parents et aux alliés du prince, soit en confisquant leurs biens, soit en maltraitant leur personne, soit en leur imposant la tonsure et l'habit monastique³. Plus tard, le roi lui-même fit prêter au peuple tout entier le serment de défendre ses enfants envers et contre tous⁴.

Les craintes d'Ervige croissant chaque jour d'intensité malgré le décret synodique récemment promulgué en sa faveur, il recourut pour les apaiser à un moyen qui lui parut plus pratique et plus efficace. Parmi les grands de la cour et du royaume, on remarquait alors un Wisigoth du nom d'Egica, qu'on peut sans invraisemblance identifier avec le personnage du même nom, revêtu de la double dignité de duc et de comte des celliers royaux, qui assistait au XII^e concile de Tolède et en signa les actes⁵. En cet homme de noble race et de haut renom, Ervige crut trouver le sauveur dont il avait besoin, celui qui, par l'ensemble de ses qualités naturelles ou acquises, pouvait le mieux conjurer tous les périls qu'il redoutait dans un avenir plus ou moins prochain. L'ayant donc fait venir, il lui proposa la main de sa fille et la succession à la couronne, mais à la double condition de s'engager, préalablement et par serment, premièrement à prendre en tous procès, envers et contre tous, la défense des enfants d'Ervige, et secondement de faire toujours et en tout la volonté de son futur beau-père⁶. Egica ayant accepté le pacte qu'Ervige lui proposait, épousa la fille de ce prince. En retour, celui-ci, comme il s'y était engagé, lui assura, pour une époque plus rapprochée qu'il ne pensait, l'héritage d'une couronne dont il n'avait pas le droit de disposer.

Mais puisque le roi se croyait assez puissant pour disposer ainsi à son gré de la royauté dont il était revêtu, pourquoi l'assurer *in petto* à son gendre, au détriment de son propre fils? D'où naissait l'impossibilité constatée par Ervige de faire asseoir après lui sur le trône ce même fils qu'il aimait tant? Je ne trouve pas de réponse à ces questions dans les documents contemporains et me vois contraint de la demander aux traditions qu'Alphonse III recueillait au IX^e siècle, et qu'il consignait dans sa chronique.

On lit donc au chapitre troisième de cette histoire que, sous le règne de Chindasvinthe, parut à la cour de Tolède un certain Ardabaste, venu de Constantinople. C'était un Goth, rompu par un long séjour dans cette capitale de l'Orient grec à toutes les roueries de la politique byzantine⁷. Tombé, on ne nous dit pas pour quel motif, dans la disgrâce de l'empereur, il s'était embarqué pour l'Occident lointain, espérant trouver une compensation à son infortune, dans cette Espagne gothique alors si florissante, et qui apparaissait aux hommes de sa race comme un port assuré après le naufrage, comme la seconde patrie de tous ceux d'entre eux qui n'en avaient plus. Les espérances qu'Ardabaste avait pu former au début de son voyage furent dépassées de beaucoup. Présenté ou se présentant lui-même à Chindasvinthe, le Goth hellénisé reçut le plus favorable accueil de ce roi ami des lettres et lettré à ses heures. Le goût de Chindasvinthe pour le nouvel hôte de sa cour ne fit que grandir avec le temps. Voulant donc se l'attacher par les liens du sang aussi bien que par ceux de la reconnaissance, il lui donna en mariage une de ses parentes. Ervige serait né de cette union⁸.

1. « Cujus (Ervigii) tempore, valida fames Hispaniam populat. » Anonym *Epit.*, vv. 623, 624.

2. Les évêques voisins de la capitale devaient, chaque année, à tour de rôle et sur avertissement préalable, passer un mois dans la cité royale. Cf. Concil. VII Tolet. c. 6, p. 357.

3. Cf. Conc. Tolet. XIII, can. 4. Rapprocher de ce canon, le second du V^e et le seizième du VI^e concile de Tolède.

4. « Adhuc insuper vox in querimoniam venit, quod omnem populum regni sui ob tuitionem filiorum suorum jurare compulerit, et ex hoc cunctis quasi aditum reclamandi obstruxerit. » Egican *Tom.* ad Concil. Tolet. XV, p. 534.

5. « Egica comes scanciarum et dux, similiter » (i. e. ut superius legitur. *haec instituta ubi interfui annuens subscripsi*).

6. « Egit enim divus sacer noster Ervigius princeps inter caetera quibus me incauto et inevitabili conditionum sacramento adstrinxit, quum adhuc mihi gloriosam filiam suam conjungendam eligeret, ut omnimoda sacramenti me

taxatione constrikeret, quo pro omni negotio filiorum suorum ita meipsum opponendo sollicitus essem, qualiter eorum causae ad victoriam pervenirent, et quidquid me pro quibuscumque causis imperasset, in omnibus jussa ejus implerem » Egic *Reg. Tom.*, supr. cit., p. 533.

7. Le nom d'Ardabaste et le fait de l'accession d'Ervige son fils au trône de Tolède sur lequel nul ne pouvait s'asseoir s'il n'était de race gothique, nous autorisent à voir un goth dans l'exilé de Constantinople si bien accueilli par Chindasvinthe. Alphonse III se tait sur l'extraction de cet aventurier.

8. *Tempore namque Chindasvindi regis, ab imperatore expulsus, Quidam Ardabastus Ex Graecia in Spaniam peregrinaturus advenit. Quem Chindasvindus Honorifice suscipiens ei consobrinam suam in conjugem copulavit Ex qua natus est Ervigius.*

Adef. III Chron. 3 (al. 5)

Je suis loin, très loin de vouloir garantir la vérité de tout ce récit, dont Alphonse III a emprunté les détails à une tradition orale, vieille de deux siècles et demi, et — nous le verrons ailleurs — très sujette à caution. J'avouerai même que j'ajoute peu de foi, sinon au mariage d'Ardabaste avec la parente de Chindasvinthe, du moins à la naissance d'Ervige de ce mariage. Car Chindasvinthe n'étant monté sur le trône que vers le mois d'août de l'an 642, Ardabaste n'a dû arriver à la cour de ce prince que dans les derniers mois de cette année. Or, si fin et retors qu'on le suppose, le Goth byzantin aura eu besoin de deux ans au moins pour gagner la confiance et l'affection du conspirateur émérite, du politique soupçonneux qui régnait alors à Tolède, et que son grand âge mettait à l'abri de tout aveugle entraînement. Ce n'est donc pas avant l'année 644 qu'Ardabaste aura pu gagner les bonnes grâces de Chindasvinthe au point d'être admis par l'alliance en question dans la famille de ce prince. Ceci rejetterait la naissance d'Ervige à l'année suivante 645, et par conséquent ce prince n'aurait eu en 683 que trente-huit ans. Or, précisément le 4 novembre de cette année, les Pères du concile alors réuni à Tolède nous apprennent que plusieurs des enfants d'Ervige étaient déjà mariés et que les autres étaient à la veille de s'engager eux aussi dans les liens du mariage¹. Ceci nous autorise à croire que les moins âgés de ces enfants devaient toucher à leur dix-huitième ou à leur dix-neuvième année, et leurs aînés à la vingt-sixième. Leur père Ervige, qui ne comptait alors que trente-huit ans, se serait donc marié avant l'âge de douze ans. Est-ce vraisemblable ? La naissance de ce prince est par conséquent antérieure de huit ou neuf ans au moins à l'an 645 et de cinq ou six à l'arrivée de son père Ardabaste en Espagne.

Mais s'il est permis de rejeter comme légendaire cette partie du récit traditionnel consigné par Alphonse III dans sa chronique, il n'existe pas de raison sérieuse d'en nier le fond, c'est-à-dire l'origine étrangère d'Ardabaste et de son fils Ervige. Tout Goths de naissance qu'ils étaient l'un et l'autre, ils n'en apparaissaient pas moins aux yeux de leurs frères de la Péninsule comme des intriguants byzantins qu'on ne se résignait pas volontiers à tenir pour compatriotes. Ce fut là, sans doute, beaucoup plus que la façon louche et suspecte dont Ervige s'était saisi du pouvoir, beaucoup plus que la cruauté dont il avait usé en ses dernières années pour se maintenir sur le trône, ce qui souleva contre lui la nation, indignée de voir sur un front étranger la couronne de Récarède. D'autres, en effet, avant ou après Ervige, Chindasvinthe et Egica par exemple, usurpèrent la royauté et se montrèrent aussi impitoyables qu'Ervige, sinon plus, dans la répression des complots tramés contre leur vie ou leur autorité; tous deux cependant finirent par s'imposer à leurs adversaires et transmirent paisiblement la couronne à leurs enfants. Pourquoi ? Parce qu'ils sortaient de l'antique souche des Goths espagnols. C'est donc parce qu'il n'en tirait pas son origine, que le roi Ervige renonça bien à contre-cœur au projet reconnu impraticable de se donner son fils aîné pour successeur. Il jugea plus facile et plus avantageux pour les siens d'user de tout son pouvoir pour faire monter après lui sur le trône un des seigneurs goths de sa cour, qui se rattachât par sa naissance aux premiers conquérants de la Péninsule. Il désarmait ainsi les plus violents de ses adversaires, et s'assurait du même coup l'appui d'un vaillant homme, de ses amis et de ses clients. Cette résolution une fois prise, s'exécuta sans trop de difficultés. La joie de voir la royauté échapper aux mains étrangères qui la détenaient, jointe à la crainte qu'inspirait à tous l'énergie bien connue d'Egica, fit momentanément oublier l'illégalité du pacte par lequel les deux parties contractantes disposaient en famille d'une couronne élective.

Nous ignorons la date précise de cet arrangement et du mariage de la fille d'Ervige avec Egica. On peut toutefois, sans chance d'erreur notable, rattacher ce double événement aux derniers mois de l'an 683, ou aux premiers de l'année suivante, qui fut la IV^e du règne d'Ervige, puisque, d'après le passage précédemment cité du XIII^e concile du Tolède, tous les enfants d'Ervige, à cette dernière époque, étaient mariés ou sur le point de l'être². Ces mêmes événements n'ont pu d'autre part précéder de beaucoup le mois d'octobre 683. Il n'est guère vraisemblable, en effet, que le roi Ervige, dès avant la quatrième année de son règne qui s'ouvrait précisément le 16 de ce mois d'octobre 683, ait perdu tout espoir de transmettre la couronne à l'un de ses fils et se soit résigné à se choisir un successeur hors de sa famille.

Rodrigue de Tolède, qui, dans son *Histoire d'Espagne*, entasse pêle-mêle, sans ombre de critique, tout ce que les écrivains antérieurs et les traditions populaires ont pu lui apprendre des derniers temps de la monarchie de Tolède, nous donne sur le mariage d'Egica des renseignements qui seraient curieux, s'ils n'étaient par trop légendaires et à ce titre indignes de toute croyance. D'après cet écrivain, ou plutôt d'après le conte pieusement accueilli par lui, Ervige aurait donné sa fille en mariage à Egica, cousin du roi Wamba, pour mettre les débuts de son règne à l'abri des prétentions d'un certain Theudefrède, soi-disant fils de Chindasvinthe; mais, une fois monté sur le trône, Egica, sur le conseil de Wamba, aurait répudié la fille de son prédécesseur³. Cette historiette accuse dans son auteur, quel qu'il soit, une ignorance complète du droit public de l'Espagne gothique et des faits qui se rattachent aux règnes dont il est ici question. Car en premier lieu la couronne étant élective, et Theudefrède — dont pour un moment nous admettons comme démontrée l'existence plus que douteuse — ayant été écarté du trône par l'élection de Wamba, n'avait aucun droit à faire valoir contre Ervige, et pouvait d'autant moins lui porter ombrage, que, fils d'un usurpateur du pouvoir et d'un justicier impitoyable, son extraction royale ne le rendait que plus

1. « His qui gloriae suae (*Ervigii, scilicet*) filius vel filiabus conjuncti esse noscuntur, sive etiam qui adhuc conjuncti non sunt, sed protinus jungendi sunt. » Conc. Tolet. XIII, can. 4 (4 novembre 683).

2. Cf. Conc. Tolet. XIII *supr. cit.* (not. 1).

3. « Hic (*Ervigus*) Caxilonem filiam suam magno viro Egicae, Bambae principis consobrina dedit uxorem, propter Chindasvinthi (Ed. mend. *Recensvindi*) filium Theodofredum, ne regni ejus primordia impediret... Dum regnum accepit (*Egica*), filiam Ervigii, conjugatione Bambae abiecit. » *De Reb. Hisp.*, III, 13

et 14. Je veux bien croire avec Morales (*Coronica Gen.*, VI, lib. XII p. 160, Madrid, 1731) que le nom de Recesvinthe qu'on lit dans les éditions de Rodrigue de Tolède, est remplacé dans les meilleurs mss. de cet écrivain par celui de Chindasvinthe. Toutefois ceci ne concorde guère, comme nous le verrons dans la note suivante, avec ce que raconte Rodrigue de la jeunesse de Theudefrède à l'avenement d'Egica. Luc de Tuy fait d'Egica, à quelques lignes de distance, le cousin et le neveu de Wamba (*Chron. Mundi*, p. 69, lin. 8 et 13), et de Theudefrède le fils de Chindasvinthe (*ibid.* lin. 46).

impopulaire aux yeux des Goths d'Espagne décimés pendant six ans par les vindictes paternelles. En second lieu, Theudéfrède était alors par son jeune âge hors d'état d'inspirer la moindre crainte¹. En troisième lieu, Wamba était mort bien avant Ervige; il n'a pu donc, à l'avènement d'Egica, successeur de ce prince, donner au nouveau roi le conseil de répudier sa femme. Wamba eût-il d'ailleurs vécu à cette époque, jamais il n'aurait songé, lui si profondément chrétien, à conseiller une répudiation condamnée par les lois de l'Eglise universelle et par celles de l'Eglise d'Espagne en particulier. Enfin dans la série des dispenses sollicitées par Egica des Pères du XV^e concile tenu à Tolède, la première année du règne de ce prince, il n'en figure aucune qui, de près ou de loin, se rapporte à la rupture du mariage contracté avec la fille d'Ervige. Ce prince, au contraire, par la façon dont il parle de son épouse aux évêques assemblés, l'associe à tout l'éclat de sa royauté².

Mais laissons-là ces généalogies plus que suspectes, et revenons au roi Ervige dont il est temps de prendre congé. Atteint d'une maladie mortelle, ce prince déclara, le jeudi 14 novembre 687, le choix qu'il avait fait d'Egica son gendre pour son successeur. Le lendemain le mourant, ayant de son plein gré reçu la pénitence canonique et revêtu l'habit monastique, imposé subrepticement sept ans auparavant à Wamba son prédécesseur, ordonna aux seigneurs de sa cour, réunis autour de sa couche, de transporter à l'élu de son choix l'obéissance qu'ils lui avaient jusqu'alors rendue à lui-même³. Ce fut en ces derniers jours d'une vie qui n'avait certes pas été sans reproche, qu'Ervige imposait à son gendre et successeur un troisième serment aussi juste et raisonnable que l'étaient peu les deux autres précédemment exigés du même personnage, celui de rendre toujours bonne justice à ses peuples⁴. Tenons compte au roi Ervige de cet acte réparateur. Il n'est pas difficile d'y reconnaître l'expression du repentir vrai, quoique bien tardif, que ce politique, jusqu'alors sans scrupules, éprouva sur son lit de mort au souvenir des violences illégales auxquelles il s'était livré contre les adversaires de sa royauté traîtreusement usurpée et de ses projets dynastiques.

Si à ces heures suprêmes les secrets du terrible et prochain avenir de l'Espagne se fussent dévoilés aux regards du roi agonisant, ses regrets et son repentir auraient été plus amers encore. Car dans la scission profonde qui se produisit chez les Goths d'Espagne, à la suite de son usurpation cauteluse et de ses procédés tyranniques, dans l'affaiblissement de l'esprit militaire et du patriotisme, dont, par l'impunité octroyée aux lâches et aux traîtres, il était le véritable auteur, Ervige n'aurait pu méconnaître les principales causes de la prompte conquête du royaume de Tolède par les Arabes, et dans la faction dont il s'était entouré pour sa défense et pour celle de ses successeurs, les auxiliaires éhontés de l'invasion musulmane et ceux qui en assurèrent le succès. Alphonse III ne s'y est pas trompé. Pour lui, la ruine de l'Espagne gothique se rattache à l'avènement d'Ervige, comme l'effet à sa cause⁵.

Au chapitre suivant de sa chronique, Alphonse III affirme, comme un bruit répandu de son temps, que ce prince se montra doux et traitable envers ses sujets⁶. Cette assertion, si contraire à ce que nous racontent d'Ervige, les témoins contemporains les moins suspects d'hostilité contre lui, nous prouve une fois de plus avec quelle réserve il faut accueillir ces légendes populaires, où l'histoire est d'ordinaire si maltraitée qu'elle en devient méconnaissable.

Il est juste toutefois de reconnaître dans Ervige quelques bonnes qualités, notamment son amour pour les lettres et les sciences, amour dont l'intérêt qu'il prit aux travaux des plus doctes écrivains de son temps, de saint Julien de Tolède en particulier, est une preuve incontestable. Ervige n'était encore que comte, lorsque ce savant homme lui dédia son livre des *Jugements de Dieu*⁷. Plus tard et quand il fut monté sur le trône par la voie que l'on sait, Julien composait à la demande du nouveau roi, pour résoudre la principale objection des Juifs contre la venue du Messie, son grand ouvrage de la *Démonstration du sixième âge*⁸. L'épître dédicatoire au roi ne laisse aucun doute sur la part qui revient à ce prince dans la composition de cet important traité, et sur la haute estime en laquelle Julien tenait la foi et le zèle du monarque visigoth⁹.

Ajoutons à la louange d'Ervige que, sous son règne, l'Espagne vécut en paix, sinon avec elle-même, du moins avec ses voisins. C'est ce que nous apprennent les Pères du XII^e concile de Tolède pour les trois premières années de ce règne¹ et ce qu'à défaut de témoignages contraires nous pouvons charitablement supposer des quatre autres années.

Le code hispano-gothique renferme une trentaine de lois portant le nom d'Ervige, ou qui, bien qu'anonymes, sont certainement de ce prince. Presque toutes sont dirigées contre les juifs et les judaïsants. Car dès le début de son règne et à l'exemple de Récesvinthe, le successeur de Wamba reprit contre les fils de Jacob la triste et maladroite campagne ouverte jadis avec si peu de succès par le roi Sisebuth. Ces lois de proscription furent après la mort d'Ervige insérées par son successeur dans le *Forum Judicum*, lors de la dernière édition qu'en donna ce prince. Elles remplissent en totalité le titre III^e du XII^e livre. Le neuvième canon du XII^e concile de Tolède, qui contient le catalogue de toutes les lois antisémitiques promulguées par Ervige, prouve sans réplique possible que, de la première à la dernière, les vingt-huit lois de ce III^e titre même celles en assez grand nombre qui ne portent pas de nom, sont d'Ervige à l'exclusion de tout autre. Car les intitulés de ces vingt-huit lois dans le code hispano-gothique sont identiques à ceux que le XII^e concile de Tolède donne dans son catalogue aux vingt-huit lois d'Ervige contre les Juifs². La plupart de ces lois ne sont qu'une amplification de celles de Récesvinthe contenues dans le titre II^e du même XII^e livre, mais avec détermination et, je le crains, aggravation des peines portées contre les coupables³. Outre ces lois contre les Juifs, le *Forum Judicum* renferme sept autres lois attribuées au même roi par tous ou quelques-uns des mss. de ce recueil judiciaire⁴.

Notre auteur assigne à ce prince sept années de règne, ce qui est parfaitement exact, puisque monté sur le trône dans le courant d'octobre 680, il en descendait vers la mi-novembre 687⁵. Les deux recensions d'Albelda et de San Millan de la chronique anonyme asturienne, ordinairement désignée sous le nom du premier de ces deux monastères, enlèvent un an au règne d'Ervige⁶. Par compensation sans doute la seconde des deux chroniques inédites de San Isidro de Léon, allonge de neuf mois le règne de ce prince⁷. Alphonse III ne donne pas dans sa chronique la somme des années d'Ervige, mais, comme il fixe la mort d'Ervige à l'an 687 avec les plus autorisés des historiens anciens de ce prince, et qu'il prolonge le règne de son prédécesseur Wamba jusqu'au 15 octobre 681, il est évident que, d'après ce chroniqueur, Ervige régna seulement six ans et un mois⁸.

*Vestrae celsitudini reddens honorem,
Et Deo debitam servitutem,
Imperatum mihi opus, etsi minus docte quam debui,
Obedienter tamen ut potui
Explicavi, etc., etc*

Jul. ad Ervig. (p. 539).

1. « Terram gentis propriae, illacsam ab hoste servavit. » Conc. Tol. XIII, can, 4.

2. Conf. Conc. Tol. XII, can 9 et F. J. XII, III.

3. Comparez F. J. XII, III, 4, et 5, avec F. J. XII, II, 5, 7, 11; *ibid* III, 8, avec II 6; III, 7, avec II, 8, III, 12, avec II, 13, 14.

4. F. J. II, I, 1, II, IV, 7; VI, II, 2, 3; IX, I, 8, 16; X, II, 5.

5 C'est la conclusion qu'il faut tirer du passage suivant des actes du XVII^e concile de Tolède (p. 532) : « Concilium Toletanum decimum septimum habitum anno religiosissimi ac sanctissimi domini nostri Egicani regis septimo, sub die quinta id. novembris era DCCXXXII. » Ainsi le 9 novembre 694, Egica n'était que dans la VII^e année de son règne et, par conséquent, le 9 novembre 687 Ervige régnait encore. Nous savons d'ailleurs par la chronique de Wisigoths qu'Ervige abdiqua le 15 novembre de cette même année.

6. « Ervigius regnat ann. VI. » *Chron. Alb.* n. 153 (al. 40).

7. « Ervigius regnat annos VII, ms. X. » (Pl. XX).

8. « Ipse jam dictus Ervigius sine proprio defunctus est Toleti, era DCCXXV (a. 687.) — Regnavit (Wamba) ann. IX, m. 1, dies XIV. » Adep., *Chron.*, c. 3. 4,

XV

SAINT JULIEN DE TOLÈDE

Les décrets dictés au roi Sisebuth par un zèle inconsidéré opérèrent parmi les Juifs d'Espagne des conversions plus apparentes que réelles. La plupart de ces convertis, poussés dans l'Eglise par voie administrative, épiaient le moment de la quitter pour rentrer dans la synagogue. Quelques-uns cependant embrassèrent loyalement la foi nouvelle qu'on leur imposait et firent souche de bons chrétiens. Parmi ces derniers il faut compter les parents de saint Julien. Juifs convertis et domiciliés à Tolède, non seulement ils remplirent avec une scrupuleuse fidélité les devoirs de la vie chrétienne, non seulement ils se hâtèrent de présenter au saint baptême le fils que Dieu leur avait donné, mais encore, et dès ses plus jeunes années, ils confièrent ce fils, qui devait jeter tant de gloire sur le nom de Julien, à l'école épiscopale qui était alors annexée à l'église cathédrale de Tolède. C'est là qu'il fut élevé et nourri dans la pratique des vertus chrétiennes et dans l'étude des lettres et des sciences¹.

Félix, successeur de saint Julien et son biographe, ne dit rien de l'extraction judaïque du saint dans la notice qu'il lui a consacrée, et qui fut écrite trois ou quatre ans après la mort de Julien, en 693 ou 694. Ce silence n'a rien qui doive nous surprendre. On peut même dire que, vu les circonstances au milieu desquelles Félix composait sa notice, ce silence était de rigueur. L'Espagne, en effet, était alors dans le paroxysme d'une violente crise anti-judaïque. La découverte récente d'un complot tramé par les Juifs du dedans avec ceux du dehors pour s'emparer de la Péninsule, avait déchaîné contre les conspirateurs la colère du roi, des grands et du peuple. Ce n'était certes pas le moment de rappeler à un public ainsi disposé les liens qui rattachaient l'illustre docteur, dont l'Espagne pleurait la perte récente, à la race honnie et proscrite des fils de Jacob. Félix le comprit et se tut. L'Anonyme de Cordoue, écrivant soixante ans plus tard, à une époque où les passions étaient depuis longtemps calmées, n'avait aucune raison d'imiter le silence prudent de Félix. Il consigna donc dans sa chronique ce que les amis et les contemporains de Julien, au milieu desquels lui-même était né et avait grandi, lui avaient appris des origines du saint docteur. Le silence de Félix n'enlève donc rien de son autorité à cette affirmation catégorique de notre historien².

Dans l'école où ses parents l'avaient placé, Julien eut pour maître le docte et pieux Eugène II, alors métropolitain de Tolède. Il profita si bien de ses leçons et fit de si rapides progrès, qu'il finit par égaler en doctrine et en sainteté, s'il ne le surpassa pas, celui qui l'avait initié à l'une et à l'autre. Parmi ses compagnons d'études, Julien en distingua un, avec lequel il se lia d'une amitié si étroite que, au dire de son biographe, les deux amis n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Cet ami, Goth de nom et par conséquent de naissance, s'appellait Gudila. Lui et Julien eurent d'abord la pensée d'aller goûter dans la solitude du cloître les douceurs de la vie contemplative; mais, des raisons restées inconnues ne leur ayant pas permis de réaliser ces saints désirs, ils se consacrèrent à Dieu dans les rangs du clergé séculier et s'y livrèrent à tous les exercices du zèle³. Les liens d'amitié sainte qui unissaient si étroitement Julien à Gudila ne se brisèrent qu'à la mort de celui-ci, arrivée le 8 septembre de l'an 679 dans les premiers jours de la huitième année du roi Wamba⁴. Gudila était alors archidiacre

1. « Julianus discipulus Eugeni secundi Carthaginis provinciae metropolitani, post beatae memoriae Quiricum, quarto in loco, praeceptorum suum sequens, urbis regiae pontificale culmen adeptus est. Cujus videlicet civitatis proprius civis extitit, atque in ejusdem urbis principali ecclesia sacrosancti baptismatis fluentis est lotus et illic ab ipsis rudimentis infantiae nutritus. » Félix Tol., *Vit. s. Juliani*, § 1.

2. Florez n'est pas tout à fait de cet avis et révoque en doute le sémisme de Julien, sans autre motif que le silence de Félix (*E. s. V.* 293, § 252). Car ce qu'il ajoute d'une interpolation ou d'une erreur de l'Anonyme ne s'appuie sur rien de sérieux, l'Anonyme n'ayant jamais, quoi qu'en dise Florez, placé S. Hildephonse parmi les contemporains de Wamba, ni par conséquent fourni prétexte à un soupçon d'ignorance en ce qui concerne l'Espagne ecclésiastique du VIII^e siècle. Reste donc uniquement l'argument négatif, dont l'auteur de l'*España sagrada* n'a pas le droit de se servir et pour deux raisons : d'abord, parce que les circonstances spéciales énumérées dans le texte enlèvent toute

autorité à cet argument; puis, parce que Florez lui-même lui refuse toute valeur sur la question de la célèbre apparition de la sainte Vierge à Hildephonse de Tolède, apparition affirmée par Cixila, un siècle après l'événement, et sur laquelle se tait saint Julien contemporain d'Hildephonse, dans la notice qu'il a consacrée à ce saint docteur. Cf. *E. s.*, *ibid.*, p. 520.

3. « Dum ad puerilis formae devenisset aetatem, sanctae memoriae collegae sui Gudilani levitae ita sociali vinculo est innexus, et individuae charitatis unione conjunctus, ut et ambos inviolabilis charitas unum esse ostenderet... Divino afflante Spiritu, theoriae, id est contemplativae quietis, delectati sunt perfrui bono et monasticae institutionis constringi repagulo. Sed quia aliter in superni numinis fuit iudicio, eorum est nihilominus frustrata devotio.... Non tamen desierunt a pia devotionis studio Et dum sibi mallent tantum prodesse per fugam, coeperunt post modum proximorum salute... niti. » Félix Tol., *Vit. s. Juliani*, § 2, 3.

4. « Igitur... sanctae recordationis Gudila diaconus, sexto idus :

de Tolède, si toutefois l'ami de Julien et l'archidiaque du même nom qui signa les actes du XI^e concile célébré à Tolède, le 7 septembre 675¹, sont une seule et même personne, ce qui n'est pas démontré; car, puisque à cette même date l'Église de Tolède comptait, outre notre Julien, deux ecclésiastiques de ce nom, qui signent aux mêmes actes avec la qualité d'abbés, pourquoi cette même Église n'aurait-elle pas compté, dans les rangs de son clergé, deux Gudila, l'un ami de Julien, l'autre archidiaque de Tolède?

Resté seul, Julien se plongea avec plus d'ardeur que jamais dans l'étude des lettres et des sciences sacrées et profanes, sans négliger la pratique des plus hautes vertus. Il acquit ainsi en peu de temps l'estime et l'admiration de tous. Déjà célèbre dès la dix-septième année de Réceswinthe, en 665, lorsqu'il n'était encore que diacre, sa réputation grandit avec les années². Elle attira sur lui l'attention du roi Wamba, et détermina ce sage prince à le donner pour successeur à Quiricus sur la chaire primatiale de Tolède³. L'histoire des débuts glorieux du règne de Wamba écrite par saint Julien, avec l'enthousiasme vraiment communicatif que l'on sait, ne dut pas être absolument étrangère à cette promotion, d'ailleurs si bien méritée. Julien fut élevé à l'épiscopat la huitième année de ce même règne, peu après la mort de Gudila son ami. Il fut sacré le 29 janvier de l'an 680⁴.

Assis sur cette chaire que tant de saints et savants personnages avaient illustrée, Julien s'y montra le modèle achevé des évêques, comme il l'avait été des prêtres avant sa promotion à l'épiscopat. On admirait sa crainte de Dieu, sa prudence, sa sagesse, sa discrétion, ses largesses envers les pauvres, sa compassion paternelle pour les misérables, son esprit d'équité, son amour de la justice et son application à la prière. Son ardeur à défendre les droits de l'Église, quand par hasard, ils étaient méconnus ou violés, n'avait d'égale que sa promptitude à relever les humbles et l'inflexible fermeté avec laquelle il résistait aux superbes⁵. L'Anonyme de Cordoue n'exagère donc rien, lorsque, sur la foi de ceux qui l'avaient connu, il nous montre Julien, quoique sorti de la tige épineuse du judaïsme, s'épanouissant en une des plus éblouissantes fleurs de science et de sainteté, dont l'Espagne gothique eût jamais admiré l'éclat et respiré les parfums⁶.

Égal en effet ou même supérieur aux Braulion, aux Eugène, aux Taion, aux Hildephonse, et ne le cédant qu'au grand Isidore de Séville par l'étendue et la variété de ses connaissances, Julien fut tour à tour historien, orateur, théologien, polémiste, poète et musicien. Tel il se montrait à son siècle émerveillé dans les nombreux ouvrages qu'il composa et dont la moindre partie nous est parvenue. En voici le catalogue dressé par son historien et complété sur quelques points de peu d'importance. J'écris en italiques les titres des œuvres parvenues jusqu'à nous. 1^o Le premier des écrits de Julien par ordre chronologique est très vraisemblablement son *Histoire du roi Wamba*, c'est-à-dire l'histoire de l'élection, du couronnement et des premières campagnes de ce prince⁷. Elle respire d'un bout à l'autre l'enivrement de triomphes encore récents; on n'en peut donc reculer la composition au delà de l'année 674, deuxième du nouveau règne, ou de l'année suivante. 2^o Le *Livre des jugements de Dieu*, extrait tout entier des Saintes Ecritures et dédié au comte Ervige, fut certainement écrit avant octobre 680; car à cette époque le dit Ervige avait échangé son titre de comte contre celui de roi⁸. 3^o Les trois livres de la *Démonstration du sixième âge contre les Juifs* appartiennent au contraire et très certainement par la date de leur publication au règne de ce même Ervige. C'est en effet au roi et non plus au comte qu'est dédiée cette œuvre entreprise par son ordre⁹. Julien en écrivait les dernières pages, lui-même a pris soin de nous l'apprendre, en l'an 724 de l'ère espagnole, 686 de l'incarnation et le sixième du successeur de Wamba¹⁰. L'ère de répression violente et de proscription qui ne se termina qu'à la mort d'Ervige était donc alors ouverte depuis près de deux ans, ce qui n'empêche pas saint Julien de donner en ce moment même à ce souverain le titre si peu mérité de « prince très doux et très pieux¹¹. » Ceci montre une fois de plus que l'amitié aveugle comme l'amour. On sait d'ailleurs, par sa *Vie de Wamba*, que le saint évêque de Tolède n'était pas tendre à l'endroit des conspirateurs et des rebelles. 4^o *Apologétique de la Foi contre les erreurs d'Apollinaire et des monothélites*.

adressée au Pape saint Léon II ¹ 5° « Apologétique de sa propre foi », composée sur la demande de Benoît II, successeur de Léon ². Du premier de ces deux apologétiques rien, sauf le titre, ne nous est parvenu. Le second a péri également; il revit toutefois dans l'abrégé que l'auteur en composa et qui fut inséré aux actes du XV^e concile de Tolède. Ce second apologétique et son abrégé ont reçu du biographe de Julien et des éditeurs anciens et modernes, sauf l'Anonyme de Cordoue, le titre de *Livre des trois chapitres*, je ne sais trop pourquoi, puisque des *quatre questions* soulevées par Benoît II, à propos du précédent apologétique du saint Docteur, *deux* seulement sont traitées et résolues dans celui-ci ³. 6° Les *Trois livres des Περιουσιων du siècle futur*, dont le plan tracé de concert par saint Julien et son ami Idalius de Barcelone, aux fêtes de la Passion de l'an 688, fut exécuté par Julien seul dans les derniers mois de cette même année ⁴. 7° *Deux livres* d'Ἀντικειμένων, ou *Contradictions de l'Ancien et du Nouveau Testament* ⁵. Ce remarquable travail d'exégèse critique est attribué par quelques mss italiens à Berthaire, abbé du Mont-Cassin. Mais cette attribution est tout aussi erronée que celle du commentaire mutilé de l'*Apocalypse* d'Apringius évêque de Beja, à Victorinus de Pettau (*Petavionensis*) par d'autres mss. aussi italiens. Les livres des *Contradictions* sont certainement de saint Julien, non seulement parce qu'un ouvrage portant ce titre est inscrit au catalogue de ses œuvres dressé par Félix, contemporain de l'auteur et son successeur sur la chaire de Tolède, mais aussi et surtout parce que Samson, abbé d'un des monastères mozarabes de Cordoue, au ix^e siècle, cite sous le nom de Julien de Tolède de très longs passages des Ἀντικειμένων, que l'on a essayé d'enlever au docteur espagnol pour les donner à l'abbé du Mont-Cassin ⁶. 8° « Traité des remèdes du blasphème », précédé d'une lettre de l'auteur à l'abbé Adrien ⁷. 9° « Recueil de Poésies diverses, » hymnes, inscriptions et épitaphes ⁸. On voit par là que l'Espagne possédait encore des poètes à la fin du vii^e siècle. Si donc Wamba n'était pas en état de composer lui-même les inscriptions métriques placées sur les portes de Tolède et que l'Anonyme nous a conservées, Julien, son admirateur et son historiographe, a très bien pu mettre sa verve à la disposition du prince qui venait de restaurer magnifiquement la ville natale du poète. 10° « Recueil de ses Lettres » ⁹, dont on ne saurait trop regretter la perte. 11° « Sermons », parmi lesquels un traité de l'inviolabilité des Églises et de ceux qui s'y réfugient ¹⁰. Ce dernier opuscule ayant soulevé des contradictions et des réclamations, Julien écrivit et publia 11° « Une réponse aux adversaires du droit d'asile » ¹¹. 12° « Livre des Sentences », tiré des *Décades* ou *Énarrations* de saint Augustin sur les Psaumes ¹². Si l'on juge de ce que pouvait être cet ouvrage, aujourd'hui perdu, d'après le « Livre des Sentences » de Taon de Saragosse, Julien aurait extrait et condensé en une courte somme théologique les enseignements doctrinaux dispersés un peu au hasard dans le magnifique commentaire du docteur d'Hippone. 13° « Extraits des livres du même saint Augustin » contre l'hérétique Julien d'Eclane ¹³. 14° Une édition revue, corrigée, augmentée, des principaux livres liturgiques de son Église ¹⁴. 15° *Notice sur saint Hildephonse*, formant le quinzième chapitre du supplément au livre des *Hommes illustres* de saint Isidore de Séville. 16° *Commentaire sur le Prophète Nahum*, inachevé, ou, pour parler plus exactement, à peine commencé. Cet ouvrage, que Félix n'a pas inscrit dans son catalogue, est d'une authenticité vigoureusement contestée et non moins énergiquement défendue. La dispute est d'autant plus vive, que le livre en question renferme sur l'apostolat de saint Jacques le Majeur en Espagne un témoignage dont les uns voudraient bien se défaire, et que les autres tiennent à conserver. Les arguments des adversaires sont, à mon avis, loin d'être démonstratifs; ceux que font valoir les partisans de l'authenticité me laissent dans le doute. J'y reste jusqu'à nouvel ordre. Notons toutefois, dans ce commentaire, l'emploi continu, ou peu s'en faut, de cette prose rimée dont les lettrés de l'Espagne gothique, au temps de saint Julien, usaient avec une si singulière complaisance ¹⁵. 17° Enfin, « La musique d'un grand nombre d'offices liturgiques » ¹⁶.

1. « Item Apologeticum Fidei, quod Benedicto (i. e. *Leoni*) Romanae urbis papae directum est » Félix, *Ibid.* Cet apologétique adressé à S. Léon II, fut, comme nous le verrons plus loin, reçu par son successeur Benoît II, d'où l'erreur du Biographe.

2. « Item, aliud Apologeticum de tribus capitulis de quibus Romanae urbis Praeses frustra visus est dubitare » Id. *Ibid.*

3. Cf. Conc. Tol. XV, p. 535. — Saint Julien lui-même, dans l'abrégé que nous possédons, nous apprend que les objections de Benoît II portaient sur quatre assertions du premier apologétique, ou apologétique de la Foi envoyé à S. Léon II (*Ibid.* p. 544); mais saint Julien, dans sa réponse, n'en discute que deux. Pour les deux autres, un simple renvoi aux écrits de saint Ambroise et de saint Fulgence, d'où il avait tiré les formules incriminées, lui paraît suffisant. Id. *Ibid.*

4. « Librum Prognosticorum futuri saeculi ad beatae memoriae Idalius episcopum directum, habentem in capite epistolam quae ipsi est directa et orationem. » Félix, *Ibid.* § 7.

5. « Item, librum de Contrariis, quem graece Ἀντικειμένων voluit titulo adnotari, qui in duobus divisus est libris, etc., etc. » Id. § 9.

6. Cf. Samsonis, *Apol. Contr. Hostegitium*, II, c. 27, § 6, cum Ἀντικειμένων, I, 9, 59, et II, 9, 48.

7. « Item libellum de Remedus blasphemiae cum epistola ad Adrianum abbatem » Félix, *Ibid.* § 8.

8. « Librum Carminum diversorum, in quo sunt hymni, epitaphia, atque de diversis causis epigrammata numerosa. » Id. § 9.

9. « Item librum plurimarum Epistolarum » Id. *Ibid.*

10. « Item librum Sermonum, in quo opusculum modicum de Vindicatione domus Dei et eorum qui ad eam confugiunt. » Id. *Ibid.*

11. « Librum Responsionum contra eos qui confugientes ad Ecclesias persequuntur » Id. *Ibid.* § 10.

12. « Librum Sententiarum ex Decade Psalmorum B. Augustini breviter summative collectum » Id. *Ibid.*

13. « Item Excerpta de libris S. Augustini contra Julianum haereticum collecta » Id. *Ibid.*

14. « Item librum Missarum de toto circulo anni, in quatuor partes divisum, in quibus aliquas . emendavit atque complevit, aliquas vero ex toto composuit. Item librum Oratorum de festivitatibus quas Toletana ecclesia per totum circulum anni est solita celebrare, partim stylo sui ingenu depromptum, partim... studiose correctum, in unum conegessit. » Id. *Ibid.* § 11.

15. Citons comme échantillon les premières lignes de la préface (Patrol XCVI, col. 705) et celles du commentaire (*Ib.* col. 709) :

*Nahum propheta in regnum Assyriorum invadebat.
Historialiter, de Ninive, quae metropolis ejus fuit, destructione loquitur;
Allegorice, de desolatione mundi;
Mystice, de reparatione per Christum generis humani,
Moraliter, de restitutione in pristina dignitate vel majore gloria peccatoris in
sceleribus lapsi.*

.....
*Prologum istum prophetiae suae propheta praeposuisse,
A quibusdam creditur;
Ab alius Esdram eum invenisse,
Asseritur.*

*Sicut enim, post incensam legem a Chaldaeis
Et ab eo reparam, novis inventis litteris,
Singulis psalmorum praefixit titulos,
Ita, doctrinae gratia, singulis fere prophetarum praeposuit prologos etc., etc*

16. « De Officiis, quam plurima dulcissimo sono composuit. » Félix, *Ibid.* § 6.

Julien dut, on vient de le voir, composer deux apologétiques : l'un de la foi chrétienne contre certains hérétiques, l'autre de sa propre foi contre les soupçons injustes auxquels elle était en butte. Un exposé rapide des circonstances qui les rendit nécessaires ne sera pas déplacé ici.

Au mois de novembre 681, le VI^e concile œcuménique célébré à Constantinople frappait d'anathème les erreurs d'Apollinaire renouvelées par les monothélites. Dans les premiers jours de l'an 683, au plus fort d'un rigoureux hiver, un ou deux mois au plus après la célébration d'un concile national à Tolède, arrivait dans cette capitale de l'Espagne gothique le notaire régional Pierre, envoyé du Pape saint Léon II. Il était porteur du décret de condamnation des nouveaux hérétiques par les Pères de Constantinople, et de quatre lettres du souverain Pontife adressées, l'une à tous les évêques de la Péninsule, l'autre à Quiricus prédécesseur de Julien sur le siège de Tolède, la troisième à un certain comte Simplicius, la quatrième au roi Ervige. Par la première de ces lettres, Léon, après un compte rendu sommaire de ce qui s'était fait au concile de Constantinople, invitait les prélats espagnols à confirmer le décret de condamnation finale d'Apollinaire et des monothélites, à apposer leur signature au bas de la copie qui leur en serait présentée¹, et à la lui renvoyer par le porteur des présentes, parce que son intention était de déposer cette pièce sur la tombe du prince des apôtres, en témoignage de la vraie foi, si longtemps opprimée par l'hérésie, et aujourd'hui si glorieusement vengée par l'affirmation contradictoire de l'Église catholique². Il leur recommandait en outre de porter ce décret à la connaissance de tous leurs fidèles par sa solennelle promulgation³. Les trois autres lettres du souverain Pontife traitaient du même argument.

On ne pouvait songer à convoquer de nouveau à Tolède les prélats de la Péninsule et de la Gaule qui venaient à peine de quitter cette ville. Le roi et saint Julien décidèrent donc d'un commun accord que les pièces reçues de Rome seraient immédiatement transmises aux évêques rentrés dans leur diocèse. Ceux-ci en prendraient connaissance, y apposeraient leur signature et les renverraient à Tolède, d'où on les réexpédierait au Pape Léon⁴. On les promulguerait ensuite solennellement dans le prochain concile national, ou si, pour quelque cause que ce fût, ce concile ne pouvait se réunir, dans des conciles provinciaux célébrés à l'époque ordinaire dans chaque métropole. En réalité, cette promulgation se fit au mois de novembre de l'année 684, dans le XIV^e concile national de Tolède⁵.

Ne voulant pas toutefois laisser le notaire Pierre retourner à Rome sans autre témoignage de la foi des évêques d'Espagne que leur signature simplement apposée au bas des actes synodiques de Constantinople, Julien composa en leur nom et au sien sa première *Apologie de la vraie foi*, dans laquelle il exposait et prouvait magistralement les dogmes attaqués par les hérétiques orientaux. Cette *Apologie* et les décrets du XI^e concile, revêtus des signatures demandées, furent confiés aux députés que saint Julien et ses collègues envoyaient à Rome, en compagnie du délégué pontifical⁶. Délégué et députés ne quittèrent Tolède que vers la fin de juin, ou les premiers jours de juillet, c'est-à-dire au moment où, à Rome, terme de leur voyage, le Pape saint Léon rendait le dernier soupir, mais certainement avant que la nouvelle de cette mort fût parvenue en Espagne. Ils arrivèrent dans la capitale du monde chrétien en pleine vacance du Saint-Siège, ou même après l'intronisation de Benoît II successeur de saint Léon, qui n'eut lieu que le 26 juin de l'année suivante 684. Toujours est-il qu'ils durent, pour remplir leur mission, attendre le sacre du nouveau Pape, et que celui-ci reçut toutes les pièces

1. « Clara omnes notio populos Hispaniae implet, quod .. per Romanum Praesulis bajulum gesta synodalia societati nostrae adjecta sunt, quibus Constantinopolim, Constantino pio et religioso principe mediante. . . Apollinaris dogma comperimus fuisse destructum. Cum quibus etiam gestis Leonis quoque antiquae Romae pontificis invitatoria epistolaris gratiae consulta suscepimus, per quae omnis ordo gestorum, gestaque ordinum dilucide ut acta sunt patuerunt. In cujus etiam glorioso epistolae tractu ad hoc omnes praesules Hispaniae invitati sunt, ut praedicta synodalia instituta quae miserat nostri etiam vigorem manerent auctoritate suffulta, omnibusque, per nos, sub regno Hispaniae consistentibus patescerent divulganda. Et haec siquidem totius allegationis illatio exhibita nobis est temporis infesti urgente pressura, quo non solum tilius omnis hyemali stricta gelu, glaciale nivium numerositate duruerat, sed et tunc quando e vicino generali concilio nos absolutos jam esse constabat. » Conc. Tolet., XIV, can. 2 et 3. Lorsque Pierre quittait Rome, les actes du concile de Constantinople n'avaient pas encore été entièrement traduits en latin. Le Pape ne put donc lui remettre que le décret de condamnation porté dans la 17^e session, avec les acclamations (*Prosphonetici* du Pape, *versus adclamatori* de l'Anonyme) en l'honneur de l'empereur ou contre les hérétiques. Dans sa lettre aux évêques espagnols, Léon leur promet l'envoi prochain du reste des actes (Conc. de Esp., t. I, p. 134, 135). Mais la mort le prévint, et la promesse ne fut jamais tenue. Voilà pourquoi l'antique recueil des canons de l'Église d'Espagne ne renferme du VI^e concile œcuménique que le fragment apporté par le délégué de Léon II (Conc. de Esp., I, p. 120-133). C'est de ce fragment et non des actes complets qu'il faut entendre l'expression *gesta synodalia*, employée par les Pères du XIV^e concile de Tolède dans le passage qu'on vient de lire.

2. « Nos qui, licet impares, vice tamen apostolorum principis fungimur, dum vestrarum subscriptionum paginas cum Dei praesidio per latorem praesentium suscepimus, has apud B. Petri apostolorum principis confessionem deponemus (ed. *deponimus*), ut, eo mediante atque intercedente, a quo Christianae fidei descendit vera traditio, offeratur domino Jesu Christo, ad testimonium et gloriam ejus, mysterium fideliter confidentium ac subscribentium, qui verae de

se confessionis praeconium, quod per tot temporum lapsus haereticis opprimebatur insidius... clare veritatis radius ubique concessit fulgescere. » Léon II, *Epist.* (Conc. de Esp. I, 115).

3. « Omnibusque per nos (*episcopos*) sub regno Hispaniae consistentibus patescerent divulganda. » Conc. Tol., XIV, can. 2.

4. Tout ceci est nettement indiqué dans ce passage du XIV^e concile de Tolède (can. 3) : « Generaliter iterato tunc non quivimus aggregari, quos et vicina concilia absolutio propriis sedibus reddiderat imminutos, et procellosi temporis adversitas non sinebat iterum adunari dispersos. Sed licet in unum generaliter colligi per idem tempus hispanorum omnium praesulum societas nequivisset, sparsis tamen sedibus atque locis praefatas gestorum regulas pertractandas suscepimus, susceptas perlegimus, approbantes in his de utrarumque Jesu Christi... differentia naturarum, quo gemina in eo voluntas et operatio praedicatur, recti dogmatis sensum, inculpandae disputationis edictum, apostolicae traditionis stylum. »

5. « Nunc nobis id operis restat, ut... utraque operum gesta et synodico dirimantur examine et discreta conciliorum fuleantur auctoritate, quo, juxta edictum praememorati principis gloriosi (*Ervigii*), adunato per singulas quasque provincias regni ejus conciliorum conventu, synodica iterum examinatione decocta, vel communi omnium conciliorum judicio comprobata, per singula Hispaniae provinciarum concilia praememorata synodi gesta... salubri etiam divulgatione in agnitionem plebium transeant... Adeo nos primum omnes Carthaginis pontifices provinciae pari animorum subsidio praedicta gesta cum antiquis conciliis conferentes .. iterato ea ipsa gesta probavimus.. Nicenae quidem, Constantinopolitanae vel Ephesinae fidei consonantia, Chalcedonensi vero tam unita, utpote ipsis verbis edita vel libata, etc., etc. » Conc. Tol. XIV, can. 4, 5.

6. « Placuit proinde, illo tunc tempore, apologeticae defensionis nostrae responsis satisfaciens Romano Pontifici, ea ipsa gesta firmare, nostraeque fidei sensum purissima verborum enodatione depromere... Ille de hac gemina voluntate et operatione Jesu Christi Filii Dei copiose et dilucide insigniuntur quae vera sunt, quae jam utique per legatos Hispaniae destinata sunt. » Conc. Tolet., XIV, can. 4.

expédiées d'Espagne à l'adresse de son prédécesseur. C'est donc Benoît II qui les examina ou les fit examiner. Cet examen achevé, le Pape écrivit à Julien de Tolède que l'*Apologie de la vraie foi* soulevait des objections qui lui seraient soumises de vive voix par son propre député¹. Il s'agissait de quatre propositions ou assertions émises par le saint Docteur dans le cours de son œuvre et qu'on jugeait à Rome quelque peu hasardées². Le Pape Benoît pria en conséquence de vouloir bien lui envoyer, à l'appui des susdites assertions, des preuves empruntées à l'antique tradition de l'Eglise et à l'enseignement des Pères³. Tout se bornait à cette demande de confirmation ou de démonstration traditionnelle de formules dogmatiques, dont l'étrangeté alarmait quelque peu les théologiens romains. Il n'y avait rien là que le Souverain Pontife n'eût le droit de faire ou d'exiger, rien qui pût blesser la juste susceptibilité du primat espagnol, parce qu'il n'y avait rien qui ressemblât à une condamnation proprement dite, ou à cette espèce d'interdit que, d'après l'Anonyme, le Souverain Pontife aurait jeté sur l'ouvrage de saint Julien⁴.

Les envoyés de Julien partaient de Rome avant le 8 mars 685, jour où mourut Benoît II. Car, en cas contraire, l'évêque de Tolède, instruit de cette mort par ses députés à leur retour en Espagne, ou n'aurait pas répondu au Pape défunt, ou, s'il se fût cru obligé de satisfaire à sa demande d'explications, les aurait adressées au successeur de Benoît sur le siège pontifical, et non à Benoît lui-même, comme il le fit en réalité. L'arrivée des députés à Tolède, la remise du rescrit pontifical à Julien, la composition de la seconde apologie et son envoi au Souverain Pontife eurent lieu après le 11 mai 685 et avant le 11 mai 686, dans le cours de l'année comprise entre ces deux dates. C'est ce que nous permet d'affirmer avec certitude le langage tenu par saint Julien lui-même au XV^e concile de Tolède ouvert le 11 mai 688. Il y déclare, en effet, 1^o qu'il avait reçu les observations du Pape Benoît plus de deux ans auparavant⁵; or, arrivées avant le 11 mai 685, elles auraient été vieilles de plus de trois ans, et de moins de deux ans, si elles n'eussent été communiquées à Julien qu'après le 11 mai 686; 2^o que la réception des lettres de Benoît II à Tolède et le départ de sa seconde *Apologie* pour Rome appartiennent par leur date à une seule et même année⁶. Julien chargea de porter à Rome sa réponse aux demandes pontificales trois ecclésiastiques de son diocèse, un prêtre, un diacre, un sous-diacre, tous trois également distingués par leur savoir et par leurs vertus, très en état par conséquent de défendre au besoin leur évêque et son *Apologie*⁷.

Mais les explications données au Pape par saint Julien étaient si claires, si catégoriques et surtout si bien appuyées de preuves, que les représentants du primat de Tolède n'eurent, comme on le verra, aucune occasion d'intervenir dans le débat. Julien faisait d'abord observer au Souverain Pontife que la première des formules incriminées, *En Dieu, la volonté engendre la volonté*, doit s'entendre de la volonté divine considérée absolument et essentiellement, et non relativement, ou suivant nos concepts humains⁸. Cette distinction, bien comprise, rend l'assertion incriminée absolument inattaquable; car on ne peut nier que le Père qui, en tant que Dieu, est volonté infinie aussi bien qu'intelligence infinie, sagesse infinie, bonté infinie, toutes choses qui ne font qu'un, par identité, avec l'être divin, engendre le Fils qui lui aussi, en tant que Dieu, est volonté, intelligence, sagesse, bonté et être infini⁹. Passant ensuite à la seconde des formules précédemment employées par lui, Julien déclare qu'il est parfaitement vrai que dans le Christ il y a trois substances: la substance infiniment parfaite du Verbe et les deux substances de l'âme et du corps, l'une spirituelle, l'autre matérielle, dont l'union forme la nature humaine du Verbe incarné. Il ajoute que cette affirmation de trois substances en Jésus-Christ offre l'inappréciable avantage d'exclure à la fois et le manichéisme qui nie l'existence réelle du corps en Notre Seigneur, et l'apollinarisme qui supprime son âme¹⁰. Puis, avec une merveilleuse érudition patristique, il montre, suivant la demande qui lui en avait été faite, que, en parlant

1. « Ad illa nos illico convertimus contuenda capitula pro quibus munitis, ante hoc biennium B. M. Romanus Papa Benedictus nos litterarum suarum significatione monuerat, quae tamen non in scriptis suis annotare curavit, sed homini nostro verbo renotanda injunxit. Ad quod illi jam eodem anno sufficienter congrueque responsum est. » Jul. Tolet. (*Conc. Tolet. XV, Conc. de Esp. II*, p. 535).

2. « Ac sane quatuor specialitates capitulorum quae, ut a nobis solida efficerentur, hortati sunt, quid, a quo fuerit doctore prolatum, congesto in uno responsionis nostrae catholicorum dogmate Patrum, ante hoc biennium, parti illi porreximus dignoscendum. » Id. *ibid.*, p. 544. — Dans les pages précédentes de l'abrégé de sa seconde *Apologie*, saint Julien maintient le nombre de quatre chapitres ou quatre chefs d'accusation et d'information si singulièrement réduits à trois par les écrivains postérieurs, en mémoire sans doute de la fameuse question des trois chapitres qui avait longtemps auparavant causé tant de troubles dans l'Eglise. Julien nous fait aussi connaître les deux premiers en ces termes: « In libro illo fidei nostrae (1^{re} *Apologie*) quem per Petrum reginarium Romanae Ecclesiae miseramus, id primum capitulum jam dicto Papae incaute visum fuisse a nobis positum, ubi nos secundum Divinam essentiam, diximus: Voluntas genuit voluntatem, sicut et sapientia sapientiam. » Jul. Tolet. *Conc. Tol.*, XV, p. 535 — « Ad secundum quoque retractandum capitulum transientes (sic) quod idem Papa incaute nos docuisse putavit, tres substantias in Christo Dei Filio profiteri, sicut nos non pudebit quae sunt vera defendere, hinc forsitan quosdam pudebit quae vera sunt ignorare. » Id. *ibid.*, p. 538. — « Tertium sane, quartumque capitulum contuentes, non solum sensa, sed ipsa pene verba ex libris BB. Ambrosii atque Fulgentii nos praeibasse monstravimus. » Id. *ibid.*, p. 544.

3. Voir les textes de S. Julien cités dans les deux notes précédentes.

4. Anonym., vv. 677-680.

5. « Ante hoc biennium. » Cf. *supr.* not. 1.

6. « Illi (*Romano Papae*) jam eodem anno... responsum est. » *Ibid.*

7. Anonym., vv. 686-692

8. « Invenimus quod in libro illo responsionis fidei nostrae... id primum capitulum... incaute visum fuisse a nobis positum, ubi nos secundum divinam essentiam diximus. « Voluntas genuit voluntatem, sicut et sapientia sapientiam, » quod vir ille (*Benedictus Papa*), incuriosa lectionis transcurusione praeteriens, existimavit haec ipsa nomina, id est voluntatem et sapientiam, non secundum essentiam, sed aut secundum relativum, aut secundum comparationem humanae mentis nos posuisse » Julian. Tolet. *De Trib. Subst.*, p. 535, 536 (*Conc. de Esp.*, II).

9. « Hoc enim est Deo esse quod velle, velle quod sapere... quia simplex ibi natura est... quapropter qui potest capere, voluntatem ex voluntate secundum essentiam nos dixisse, non de hujusmodi laborabit proposita quaestione, etc. » Id. *Ibid.*, 536.

10. « Videant jam tandem et sentiant qui sine favore partium judicant, quae pars plus potest esse tutissima (licet in neutram partem possit cadere culpa), utrumne illa quae in Christo Dei filio unam Verbi, alteram hominis, a parte totum, substantiam proficitur; an ista quae proprie totum hominem in duabus substantiis Verbo Dei adunatum fuisse fatetur. In illa enim quae a parte totum hominem intelligi volet, potest haereticorum dolus latere, ut unamquamque ex his substantiam nominans, aliam supprimat... sicut Apollinaris qui negat Dominum Jesum humanam animam habuisse, vel manichaeus negans in Christo assumpti corporis veritatem. In hac vero nostra professione, ubi praemissa Verbi substantia, specialiter duas hominis in una Christi persona substantias profite-mur, nullus potest accidere vel suspicari fraudulentiae dolus, quando evidenter in Deo assumptus praedicatur homo totus. Tutor ergo pars quae, totum dicitur, quam quae aliquis supprimit, etc., etc. » Id. *Ibid.*, p. 542.

ainsi, il a été l'écho fidèle des Docteurs et des Pères les plus renommés dans l'Eglise par la sûreté de leur doctrine, des Isidore de Séville, des Fulgence de Ruspe, des Cyrille d'Alexandrie, des Ambroise et des Augustin. De la justification des deux dernières formules nous savons seulement, par l'abrégé de l'*Apologie* inséré aux actes du XV^e concile de Tolède, que Julien s'y bornait à renvoyer son auguste censeur aux écrits des bienheureux Ambroise et Fulgence d'où il les avait textuellement tirés¹.

Partis de cette ville un peu plus de deux ans avant le 11 mai 688, ainsi qu'on l'a vu plus haut, c'est-à-dire vers mars ou avril de l'an 686, les députés de Julien n'arrivèrent probablement à Rome que vers la fin de juin ou le commencement de juillet de cette même année, quatorze mois après la mort de Benoît II, dont les réclamations avaient motivé leur voyage, et un mois à peine avant celle de son successeur Jean V, dont les solennelles funérailles eurent lieu à Saint-Pierre le 2 août de l'an 686. C'est donc à Conon que fut remis le second *Apologétique* de Julien. Mais les soucis que causait au nouveau Pontife l'antipape Paschal, et surtout la maladie et les infirmités qui, pendant les onze mois de son pontificat (octobre 686-septembre 687), le réduisirent à l'impuissance presque absolue de remplir ses fonctions, ne lui permirent sans doute pas d'instruire la cause de saint Julien et de la terminer par une sentence définitive. Ce soin revint à son successeur Sergius I^{er}, intronisé au mois de décembre 687. Après un mûr examen, le nouveau Pape donna sa pleine approbation à l'*Apologétique* du primat de Tolède, le fit lire publiquement dans une réunion du clergé romain, qui joignit son approbation enthousiaste à celle du vicaire de Jésus-Christ, et l'envoya à l'empereur de Constantinople Justinien II. Sergius adressa en outre à Julien une lettre des plus flatteuses. Il y déclarait la doctrine du saint Docteur aussi pieuse que théologiquement irréprochable².

L'heureuse conclusion de cette affaire, qui tenait les esprits en suspens à Rome et surtout en Espagne, était encore ignorée en ce pays, lorsque s'ouvrit, au commencement de mai de l'an 688, en présence d'Egica, successeur d'Ervige, récemment couronné, et sous la présidence de Julien, le XV^e concile de Tolède, concile national, auquel prirent part six métropolitains et soixante évêques. Il y avait à cette date plus de deux ans, Julien lui-même nous l'apprend, que ce prélat avait envoyé son mémoire justificatif à Rome, d'où nulle réponse n'était venue³. Ce silence jetait l'inquiétude dans les esprits. Les rivaux ou les envieux du primat — quel grand homme n'en a pas ? — mettaient vraisemblablement l'occasion à profit pour faire circuler des rumeurs défavorables au saint évêque et à sa doctrine. Egica, comme ses deux prédécesseurs, honorait Julien de son amitié ; il s'émut donc de cet état de choses et résolut d'y mettre fin. Il crut — et Julien fut de cet avis — que, pour atteindre sûrement ce but, il suffirait de communiquer aux Pères du concile, et par eux-ci à toute l'Espagne, la réponse apologétique aux objections ou observations du Souverain Pontife Benoît II. En conséquence, après avoir étudié de nouveau ces objections sur les notes que son premier envoyé avait rapportées de Rome⁴, Julien y répondit brièvement par une nouvelle *Apologie*, qui n'est, je l'ai dit plus haut, qu'un abrégé de celle qu'il avait composée plus de deux ans auparavant. Cette réponse fut lue en plein concile et insérée aux actes.

Les paroles de dédain que renferme cette pièce à l'adresse des contradicteurs de saint Julien ne visent pas, comme on l'a supposé quelquefois, le Pape Benoît II, dont la mort était alors si bien connue du saint primat de Tolède, que celui-ci, dans l'écrit même dont il est question en ce moment, l'appelle *Pontife Romain de bienheureuse mémoire*⁵ ; elles visent les esprits ignorants ou contentieux qui, après avoir pris connaissance de cette nouvelle réponse, persisteraient à taxer de témérité une doctrine désormais applaudie de tous les amis de la vérité, heureux d'y retrouver les glorieux enseignements de l'antiquité chrétienne, représentée par les plus illustres de ses Docteurs⁶. Ces fières et prophétiques paroles reçurent un prompt accomplissement par l'arrivée à Tolède des envoyés de Julien, lui rapportant de Rome le rescrit pontifical contenant l'approbation donnée à la doctrine du maître, non pas seulement par un ami, mais par le gardien infailible de la vérité.

Julien ne survécut pas longtemps à son triomphe théologique. Le 6 mars 690, troisième année d'Egica, ce saint et savant évêque, encore dans la force de l'âge et la vigueur de son talent, fut enlevé par la mort à ses travaux apostoliques, à ses doctes études, à l'admiration et à l'amour des églises d'Espagne. Julien mourut vers la cinquantième année de son âge. Nous savons en effet, par son biographe, qu'il fut promu au diaconat la dix-septième année de Récesvinthe ; mais, ainsi que j'ai eu occasion de le rappeler ailleurs, l'antique discipline de l'Eglise d'Espagne, rétablie par le IV^e concile de Tolède⁷, ne permettait pas de conférer cet ordre sacré aux clercs ayant moins de vingt-cinq ans. Saint Julien ne le reçut donc qu'à cet âge. Comme par ailleurs la science et les vertus précoces de notre saint rendent invraisemblable tout retard dans son ordination, j'en conclus que Julien, élevé au diaconat en 663, était né en l'année 640, et qu'à sa mort, le 6 mars 690, il terminait sa quarante-neuvième ou entraît dans sa cinquantième année. Il reçut l'onction sacerdotale en 670, après avoir exercé pendant cinq ans les fonctions du diaconat, ainsi que l'exigeait la loi canonique alors en vigueur⁸ ; il fut élevé dix

ans plus tard (29 janvier 680) sur le siège de Tolède, l'occupa dix ans, un mois et sept jours et mourut le six mars 690. Il fut enseveli dans la Basilique de sainte Léocadie à Tolède¹. Deux calendriers ou martyrologes, l'un de Silos, placé en tête d'un des anciens livres liturgiques de ce monastère², l'autre de San Isidro de Léon, inscrivent la mort de notre saint au 14 janvier³, et sont par conséquent en désaccord d'un mois et vingt-quatre jours avec le biographe contemporain. Peut-être les anciens calendriers hispano-gothiques, d'où ceux-ci ont été tirés, faisaient-ils mémoire au 14 janvier de l'ordination et non de la mort de saint Julien. Ce qui me paraît donner quelque vraisemblance à cette supposition, c'est que, après l'inscription erronée de la mort de saint Julien au 14 janvier, le martyrologe de Silos, se corrigeant lui-même, mentionne cette mort au deux des nones de mars, sa véritable date⁴. La contradiction entre Félix et le susdit calendrier, quoique ainsi considérablement adoucie, n'en subsiste pas moins. Car les dix ans un mois et sept jours d'épiscopat de Julien, comptés à partir du 6 mars 690, nous donnent pour jour d'ordination du saint prélat le 29 janvier et non le 14.

La légende s'est donné quelques libertés avec saint Julien, celle par exemple de le ressusciter après quinze ou vingt ans de repos dans sa tombe, pour le faire chasser de son siège par Witiza⁵; celle non moins forte de prolonger sa vie jusqu'à la fuite des derniers tenants de l'indépendance aux Asturies, où Julien les accompagne portant avec lui, de Tolède à Oviédo qui n'existait pas encore, la fameuse arche ou cassette des reliques, dont on peut lire dans le trop crédule Pelage la translation longuement racontée⁶.

1 « Praesulatus autem honorem et sacerdotii dignitatem annis X obtinuit mense uno diebus septem. Quique etiam inevitabilis mortis praeventus occasu, anno tertio Egicani principis, pridie nonas martii, era DCCXXVIII, diem vitae clausit extremum, ac sic in basilica gloriosissimae S. Leocadiae Virginis sorte sepulchrali est tumulatus. » Félix, §, 12

2. Le *Liber Comutum*, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin, acq. nouv., 2171.

3 « xviii Klds [februarii] obitum [Dni] Juliani Toletio. » Les mots entre crochets ne se lisent que dans le ms. de San Isidro.

4. « II NNS MRCS obitum sci Juliani epi Toletio. »

5. Luc. Tud., *Chron. Mundi*, p. 69, ln. 55, sqq.

6 Cf. Pelag. Ovetens. *De Transl. Arcae sanctae*, sub era 763 (E s. XXXVII, p. 353, 354) — Luc de Tuy (*ubi sup.* p. 74, ln. 52, sqq.) est le premier qui se soit avisé de ressusciter saint Julien de Tolède.

XVI

EGICA

En choisissant Egica parmi tous les grands de sa cour pour en faire son gendre et son successeur, Ervige fit preuve d'un rare discernement. C'était bien là, en effet, l'homme qu'il lui fallait, parce qu'il était le plus capable de défendre efficacement les intérêts de famille que ce prince voulait avant tout sauvegarder. C'était là aussi — ce dont peut-être Ervige s'était médiocrement inquiété — l'homme dont l'Espagne gothique avait besoin. Car, par l'ensemble de ses qualités et par quelques-uns de ses défauts, il était plus capable qu'aucun autre d'assoupir momentanément les discordes et les luttes intestines, qui la désolaient depuis longtemps et qui, se réveillant après vingt-cinq ans de paix aux derniers jours du règne de Witiza, livrèrent la Péninsule aux Musulmans. Vaillant soldat, habile politique, jurisconsulte distingué¹, catholique fervent comme tous ses prédécesseurs depuis Récarède et Sisebuth², Egica était en outre doué d'une énergie peu commune qui tournait facilement à la dureté, et à laquelle le grand âge du nouveau roi n'avait encore porté aucune atteinte. J'ai parlé de grand âge, et non sans raison ; car, si en l'année 738 de l'ère espagnole et 700 de l'ère vulgaire ce prince, au dire de notre chroniqueur, était en pleine décrépitude³, ou, en d'autres termes, avait dépassé d'une et peut-être de plusieurs unités sa soixante-dix-septième année⁴, en 725 de la même ère espagnole, 687 de l'ère chrétienne, date de sa prise de possession du trône de Tolède, il avait atteint, sinon dépassé, l'âge respectable de soixante-cinq ans. Mais, je le répète, chez ce vieux capitaine blanchi sous le harnais, les années n'avaient affaibli ni la vigueur physique, ni la vigueur morale. Aussi dès qu'il eut saisi les rênes du gouvernement, les retint-il d'une main ferme presque jusqu'à son dernier souffle, et malheur à quiconque essaya de les lui arracher.

Plus d'un en fit l'épreuve, et l'on devait s'y attendre. Parvenu à la royauté par la seule volonté de son prédécesseur Ervige et en dehors de toute élection, Egica se trouvait nécessairement, dès le début de son règne, en butte à l'hostilité des hommes du vieux droit national et des aspirants à la royauté, toujours si nombreux chez les Wisigoths d'Espagne. Leur parti, quoique décimé par le feu roi, ne songeait pas à désarmer. Toutefois, soit pour ne pas courir trop tôt les chances d'une lutte que l'énergie bien connue d'Egica rendait singulièrement aventureuse, soit que d'habiles mesures prises d'avance aient alors et pour un temps condamné ce parti à l'expectative, soit enfin que la joie d'être débarrassés de l'intrigant étranger hissé par la fraude sur le trône, ait, en ces premiers jours de règne, rendu acceptable à tous l'avènement au pouvoir d'un compatriote, en dépit de l'illégalité dont cet avènement était entaché, il ne se produisit aucune protestation armée contre le nouveau roi. Ce prince put même, le 11 mai 688, près de sept mois après son sacre, célébrer avec tous les évêques de son royaume le XV^e concile de Tolède, sans que dans cet intervalle la paix publique eût été troublée à l'intérieur par quelque révolte ou conspiration. Il est au moins certain que le *tome* du roi aux Pères assemblés ne mentionne rien de pareil. Ce qu'on y lit, c'est une dénonciation en règle des cruautés de son prédécesseur, écrite d'une façon qui semble exclure de l'esprit de l'auteur toute intention de suivre les errements de son beau-père et, partant, toute appréhension actuelle de troubles prochains rendant nécessaire une répression sanglante⁵.

Les choses ne tardèrent pas à changer de face. Dès la fin de mai de l'an 688, peu de jours après la clôture de ce même XV^e concile, Tolède retentissait du bruit des armes. Comtes et ducs, sur l'ordre du roi, s'y réunissaient amenant avec eux les milices précipitamment levées dans les comtés ou les provinces dont le gouvernement leur était confié. Bientôt Egica

1 On doit à ce prince la dernière révision du code hispano-gothique, dont il changea quelque peu l'ordonnance première et qu'il augmenta d'un livre entier, le douzième. Treize des lois insérées dans ce code ont Egica pour auteur.

2. Voici en quels termes le XVI^e concile de Tolède (can. 8) rend justice à la pitié et au zèle d'Egica : « Dominus noster Egica rex, ferventissimi amoris Christi igne succensus et sanctae actionis ope perfunctor, inimicorum Christi perfidiam... utpote verus Christicola, obnoxius proterere decernit, ecclesiae Dei statum .. roborare disponit, sanctis Dei basilicis sese munificum exhibet, etc »

3. *Huius temporibus, in era Septingentesima trigesima octava...*

Witiza, decrepito iam patre, pariter regnat.

Anonym., vv. 748 sqq.

4 S. Isidore de Séville, l'oracle des Espagnols du haut moyen âge, place en cette année, l'entrée de l'homme en sa décrépitude : « Incipit enim haec aetas (*senectus*) a quinquagesimo anno et septuagesimo septimo terminatur. Ultima vero senium nullo certo annorum tempora definitur, sed solo naturae fine concluditur. Inter senectutem et senium differt, quod senectus vergens aetas a juventute in senium, nondum tamen *decrepita*. » *Differ.* lib. II, n. 76, 77.

5. « Additur .. pressurarum ejus in plerosque acerbitas, quos indebita rebus et honore privavit, quos ... in servitutum sui juris implicuit, quos tormentis subegit, quos etiam violentis judiciis pressit. » (*Conc. de Esp.*, II, p. 534).

quittait sa capitale à la tête d'une nombreuse armée pour entreprendre une expédition, dont saint Julien, qui nous fournit ces renseignements dans la lettre-préface de son *Prognosticon*, écrite à la fin de cette même année¹, a négligé de nous faire connaître le but². Était-elle dirigée contre les ennemis du dehors ou les rebelles de l'intérieur? Il est difficile, sinon impossible de répondre avec certitude à cette question. Je croirais toutefois assez volontiers qu'un soulèvement de ses propres sujets força le nouveau roi à se mettre en campagne. Mais à l'appui de mon opinion, produite ici sous bénéfice d'inventaire, je ne puis alléguer qu'une seule preuve qui est loin d'être démonstrative. Je la tire de ce fait que l'Anonyme mentionne sous le règne d'Egica une seule guerre contre l'étranger, guerre dont le roi ne dirigea pas les opérations en personne³. Ce qui est certain, c'est que cette révolte, si vraiment elle eut lieu, ne changea rien aux premières dispositions d'Egica. Il continua résolument à suivre le plan de conduite qu'il s'était tracé au jour de son avènement. Pendant près de six années, de décembre 687, date de son avènement à la couronne, au mois de mai 693, ce prince essaya par tous les moyens dont il pouvait disposer de regagner les cœurs que la tyrannie byzantine d'Ervige lui avait aliénés d'avance, et de se faire pardonner l'illégalité de son intronisation. Poursuite acharnée et impitoyable des Juifs ennemis du Christ⁴, et de l'antique idolâtrie régnant encore au sein des classes rustiques de la population hispano-romaine⁵, générosité envers l'Église de Dieu dont il fit réparer les basiliques rurales à demi ruinées⁶, compassion pour les souffrances du pauvre peuple, qu'il allégea par des remises d'impôt⁷, et pour le malheur des hommes libres tombés en servitude, qu'il rendit à leur liberté première⁸; miséricorde enfin et mansuétude envers ses ennemis politiques auxquels il pardonna longtemps leurs attentats contre son autorité⁹; tout fut employé par Egica, et tout le fut inutilement. Dans cette œuvre d'apaisement et de conciliation, ce prince échoua aussi complètement que son beau-père Ervige. Il en prit vaillamment son parti. Voyant les conjurations se succéder sans relâche et recruter leurs fauteurs jusque dans son palais, parmi les grands de son entourage et, chose étrange et plus odieuse, jusque sur le trône primatial de Tolède, le roi rentra pour ne plus en sortir dans la voie de répression sanglante que son prédécesseur lui avait ouverte. Il commença donc contre les Goths indociles à son autorité la guerre à mort dont parle l'Anonyme dans sa chronique.

Il débuta par déclarer aux Pères du XVI^e concile de Tolède sa résolution bien arrêtée de priver de leurs charges, de dépouiller de leurs honneurs et de leurs biens, et de condamner à la servitude du fisc tous les officiers du palais qui oseraient désormais conspirer contre l'autorité du prince et la sûreté de sa personne, ou troubler la paix publique par de nouvelles séditions¹⁰. Il chargea ensuite ces mêmes prélats d'instruire le procès de Sisbert, successeur de saint Julien, et de ses complices accusés d'avoir comploté la déposition et la mort d'Egica¹¹. Ce primat de Tolède, reconnu coupable par le concile, fut frappé d'excommunication, déposé de son siège, et envoyé en exil¹². Il fut remplacé dans sa primatie par le sage et pieux Félix, dont l'Anonyme de Cordoue fait le plus grand éloge¹³.

La suite répondit à ce début. Egica, poussé à bout par ses adversaires, déploya contre eux une implacable sévérité, et se montra aussi tenace dans la répression, qu'il l'avait été jusqu'alors dans la mansuétude. Ervige fut dépassé, et Chindasvinthe égalé. La confiscation, l'exil, la dégradation civique, l'emprisonnement, la mort furent des armes dont il ne cessa plus d'user contre ses ennemis de toute race. Si, en effet, ce prince se montra impitoyable pour les Goths insurgés contre lui¹⁴, il ne le fut pas moins contre les Juifs de la Péninsule, surpris en flagrant délit de conspiration contre son état et sa personne. Ne pouvant plus supporter l'intolérable oppression à laquelle les lois d'Ervige, rigoureusement appliquées par Egica, les avaient condamnés, ces malheureux tramèrent, avec leurs coreligionnaires du dehors, un complot qui avait pour but de

1 C'est ce que me paraît avoir solidement établi le docte et judicieux Florez au tome V^e de son *España sagrada* (p. 384, n. 182).

2. Après avoir raconté comment le jour même de la Passion du Sauveur, le Vendredi Saint, qui cette année tombait le 27 mars, son ami Idalius, évêque de Barcelone, et lui avaient conçu l'idée et dressé ensemble le plan du *Prognosticon*, qu'il se chargea d'exécuter, saint Julien poursuit en ces termes « At modo quia bellica profectio gloriosi principis ab urbe regia turbulentos cuneos populorum secum abegit, quo credo actum esse, ut salum mentis nostrae, post turbines, placidis aurarum flatibus inciperet reserrenari » *Patrol.*, t. XCVI, col. 456.

3. Anonym. Cordub., vv. 673-675. Il se pourrait toutefois que la présente guerre ait été celle qu'Egica, s'il faut en croire Alphonse III dans sa chronique (c. 7, al. 5), aurait dirigé en personne contre les Francs envahisseurs de la Gaule gothique. Mais j'avoue n'ajouter qu'une foi très médiocre aux récits purement traditionnels qu'Alphonse recueillait à la fin du IX^e siècle sur des temps déjà si éloignés du sien.

4. « Quod his potius est, zelo Dei zelantes abrogandam Iudaeorum utriusque sexus perfidiam demite, ut et legum nostrarum sententias, quae, ob perfidiam eorum, et in praeteritis editae et hodierno sunt tempore conditae, omni valeant robore subnixae, et excessus nequitiae ipsorum earumdem legum dispereant sanctione » *Egic., Tom. ad PP. Conc. XVI* (Conc. de Esp., II p. 557). Ce discours fut composé le 23 avril (*ib.*, p. 558), sept jours avant l'ouverture du concile.

5 « Id praecipue a vobis procurandum est, ut ubicumque idololatriam vel diversos diabolicae superstitionis errores repereritis... ad destruendum tale facinus... cum iudiciis insurgatis, et quaequae ad eadem idola a rusticis vel quibusque personis deferri inveniritis, tota vicinis inibi ecclesis conferatis. » *Id. ibid.*, p. 556.

6. *Id. ibid.* — « Gloriosissimus etenim... noster Egica rex... sanctis Dei basilicis munificum se exhibet » *Conc. Tol.*, XVI, can. 8.

7. « Tributorum impensiones populi, moderamine discretio, remittit. » *Id. ibid.*

8 « Multos quoque qui confracti sunt liberos... omne onus dirumpendo, in ingenuitatis statu reformat. » *Id. ib.*

9. « Maligna contra se obstinatione agentibus, animi liberalitate gratissima ac pia miserationis instantia ignoscere consuevit. » *Id. ib.*

10 « Quia plerique perfidorum, cothurno superbiae dediti, non ex Deo regale fastigium, sed solo jactantiae tumore appetere dignoscuntur, quicumque amodo ex palatinis... in necem regiam vel excidium gentis ac patriae Golthorum fuerit conatus contendere, aut quodcumque conturbium intra fines Hispaniae tentaverit excitare, tam ipso quam omnis ejus posteritas, ab omni palatino expulsa officio, sub tributali impensione fisco debeant perpetim inservire, amissis insuper cunctis facultatibus propriis, etc. » *Egica*, l. cit. (p. 557).

11. « Quia Sisbertus Toletanae sedis episcopus... serenissimum Dñm nostrum Egicanem regem, non tantum regno privare, sed et morte cum Frogetlo Theodemiro, Liuvilane, Liuvigotone quoque, Thecla et caeteris interimere definivit, atque gentis ejus vel patriae inferre conturbium et excidium cogitavit. per decreti nostri definitionem jam et loco et honore privatus existit, etc. » *Conc. XVI*, can. 9.

12. *Id. ibid.*

13. Anonym., vv. 737-742.

14. J'emprunte ces détails sur les impitoyables exécutions d'Egica au chapitre VI, § 1, de notre chronique. Dans la notice consacrée à Egica, l'auteur les résume tous en ces énergiques paroles « Hic (*Egica*) Gothos acerba morte persequitur. »

travailler de concert à la destruction de la foi chrétienne dans le monde entier, de s'insurger contre leurs persécuteurs de la Péninsule et de prendre sur eux une sanglante et implacable revanche¹. Comme on devait s'y attendre, ce complot insensé fut découvert, et dénoncé par le roi aux prélats et aux grands du royaume réunis à Tolède en 694. Les coupables avouèrent leur crime², et tous les Juifs, ceux de la Narbonnaise exceptés, sans doute parce qu'ils n'avaient point trempé dans cette conspiration, furent condamnés à la perte de leurs biens dévolus au fisc, et à un esclavage qui ne devait prendre fin qu'après abjuration des erreurs du judaïsme et profession sincère de la foi catholique. En outre, cet esclavage, auquel tous, sans distinction d'âge et de sexe, furent réduits, devait être subi sous des maîtres choisis au gré du roi, et hors du lieu natal de chacun des condamnés³.

Ces mesures de répression singulièrement énergiques eurent un plein succès. L'opposition faite à Egica, quels qu'en fussent les meneurs, rentra dans l'ombre en attendant des jours meilleurs, et nul n'osa désormais tenter un nouvel assaut contre un trône si vigoureusement défendu par celui qui l'occupait. Egica put donc, à l'exemple de Chindasvinthe, qu'il semble avoir pris pour modèle, gouverner l'Espagne en maître absolu, veiller par la célébration de nombreux conciles au maintien de la foi et de la discipline ecclésiastique⁴, soumettre à l'examen de ces mêmes conciles les lois civiles ou canoniques promulguées sous ses prédécesseurs, Chindasvinthe et Récesvinthe exceptés, pour en faire disparaître tout ce qui pouvait s'y rencontrer d'inutile ou de contraire à l'équité, se réservant de donner à ce travail la sanction de son autorité suprême, et aussi sans doute d'insérer les lois civiles ainsi expurgées dans la nouvelle édition augmentée et refondue du code hispano-gothique publié par son ordre⁵. Ce n'est donc pas sans raison que, dans une miniature du célèbre manuscrit d'Albelda actuellement à l'Escorial, Egica figure comme un des législateurs de l'Espagne gothique, à côté de Chindasvinthe et de son fils⁶.

En 706 de l'ère espagnole, 698 de l'ère chrétienne, Egica, alors âgé de soixante-seize ou soixante dix-sept ans, se résolut à partager avec son fils aîné Witiza, non l'autorité suprême qu'il garda tout entière, mais le titre de roi. C'est ce dont l'Anonyme ne nous permet pas de douter⁷. Les chroniques du ix^e siècle et des suivants affirment que, après avoir ainsi associé son fils à la couronne, Egica lui confia le gouvernement de l'ancien royaume des Suèves en Galice, où Witiza prit pour résidence la ville de Tuy⁸. Mais cette assertion est en contradiction avec le récit de l'Anonyme. Car dans le passage où l'association de Witiza à la royauté de son père en 698 est mentionnée, l'auteur, comme on l'a vu, dit très clairement qu'Egica, gardant pour lui tout le pouvoir, n'entendit conférer au nouveau roi, par cet acte d'association, que le droit de lui succéder. Plus loin, lorsqu'il est question de l'association, réelle cette fois et non purement nominative, de Witiza à l'autorité paternelle, l'auteur s'exprime de façon à exclure de cette association tout caractère local ou limité. C'est au plein exercice du pouvoir suprême dans tout le royaume, et non dans une province, que Witiza est associé⁹.

Les chroniques citées plus haut auront sans doute transporté au temps des rois Goths de Tolède, un usage qui ne fut en vigueur que sous les derniers rois d'Oviedo et les rois de Léon. Cet usage alors parfaitement justifié par la nécessité de confier à des mains sûres la défense d'une province importante, confinant par sa frontière méridionale aux possessions du Califat de Cordoue, n'avait, deux siècles plus tôt, aucune raison d'être. Aussi les conciles de Tolède et les historiens de l'Espagne gothique, ou n'en laissent entrevoir aucun indice, si léger qu'il soit, ou, comme l'Anonyme de Cordoue et saint Braulion¹⁰, nous fournissent des preuves positives de sa non-existence.

1. « Nuper manifestis confessionibus indubie invenimus hos (scil. *Hispaniae Iudaeos*) in transmarinis partibus Hebraeos alios consuluisse, ut unanimiter contra genus christianum agerent. . qualiter ipsius christianae fidei regulam depravarent. Quod et per easdem professiones quae vestris auribus sunt reserandae patebit. » Egicani regis *Tom. ad Conc. Tolet.*, XVII, p. 593. Les Pères vont plus loin que le roi dans leurs accusations contre les Juifs, et affirment nettement la participation de ces malheureux à des projets de révolte et d'épargements de chrétiens. « Qui (*Judaei*) per alia sua scelera non solum statum Ecclesiae perturbare maluerunt, verum etiam ausu tyrannico inferre conati sunt ruinam patriae ac populo universo, ita nempe ut suum quasi tempus invenisse gaudentes, diversas in catholicos exercerent strages. » *Conc. Tolet.*, XV, can. 8. Et quelques lignes plus loin : « Regni fastigium sibi . per conspirationem usurpare maluerunt »

2. « Quod infaustum facinus (*Judaeorum*) dum ex ipsorum professionibus noster plenissime nosset conventus » *Id. ibid.*

3. « Hujus decreti nostri sententia eos decernimus irrevocabili feriri censura, scilicet, ut... suis omnibus rebus nudati, et ipsae resculae fisci viribus sociatae, tam eorumdem perfidorum personae, quam uxores eorum, ac filiorum vel reliquae posteritatis a locis propriis exsolutae, per cunctas Hispaniae provincias, perpetuae subjectae servituti, his quibus eos jusserit (*rex*) servituros largitae, maneant usquequaque dispersae. Nec quoquo pacto eis in infidelitatis suae obstinatione durantibus ad ingenuitatis statum detur quandoque occasio revertendi » *Id. ibid.* L'exception en faveur des Juifs de la Narbonnaise est posée en ces termes par Egica : « Illis tantumdem Hebraeis ad praesens reservatis, qui Galhae provinciae videlicet intra clausuras noscuntur habitatores existere. » *Tom. supr. cit.*, p. 594

4. L'antique collection des canons de l'Eglise d'Espagne renferme les actes de trois conciles célébrés à Tolède la première, la sixième et la septième année du règne d'Egica. Mais outre ces trois conciles, il s'en réunit au moins deux

autres dans les dernières années du même prince, après l'association de Witiza à la couronne (698-701); c'est ce qui ressort très clairement du passage de l'Anonyme, où il est dit que Félix, primat de Tolède, tint plusieurs conciles du vivant des deux souverains. « Felix concilia satis praecleara etiam adhuc cum [in] colomes principibus agit. » vv. 740-742 Malheureusement les actes de ces derniers synodes de Tolède ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

5. « Cuncta vero quae in canonibus vel legum edictis depravata consistunt, aut ex superfluo vel indebito conjecta fore patescunt, accommodante serenitatis nostrae consensu, in meridiem lucidae veritatis reducite, illis proculdubio legum sententis reservatis quae, ex tempore .. Chindasvinthi regis usque ad tempus Domini Wambanis principis, ex ratione depromptae ad sinceram justitiam... pertinere noscuntur. » Egicani reg. *Tom. ad conc. Tolet. XVI*, p. 557.

6. V. Eguren, *Codices*, p. 72, col. 1.

7. « Egica in consortio regni Witizanem filium sibi haeredem faciens Gothorum regnum retemptat. » Anonym. vv. 714-716. — Que sous la plume de l'Anonyme *regnum retemptare* ait signifié, *garder pour soi, conserver dans ses mains l'administration de tout le royaume*, c'est ce que lui-même se charge de nous démontrer au chapitre suivant de sa chronique (vv. 750-752). Parlant en effet en cet endroit de la possession totale du royaume conférée à Witiza par la mort de son père, il écrit : « Qui (*Witiza*) .. decesso jam patre, florentissime... *regnum retemptat*. »

8. Adef. III, *chron.* c. 7 (al. 5), *Chron. Albeld* recension de San Millan (B. *Antiqued* II, 553), Luc. *Tud. Chron. mundi*. (*Hisp. ill.* IV, 69), Ruderic. *Tolet de Reb. Hisp.* III, 15, etc., etc.

9.

Hujus temporibus, in era

Septingentesima trigesima octava.

Witiza, decrepito jam patre, pariter regnat.

Anonym., v. 749.

10. Dans la lettre de Braulion et de ses amis au roi Chindasvinthe pour le

En réalité, le vieux roi ne s'associa son fils en 698 que dans le but de faire connaître à tous ses sujets l'héritier qu'il s'était choisi. De cette façon, dans le cas où il serait enlevé par une mort soudaine, Egica prévenait toute tentative de compétition armée ou pacifique à une royauté pourvue d'avance d'un titulaire. Peut être aussi, en refusant tout pouvoir à ce fils qu'il décorait du titre de roi, voulait-il retarder autant que possible les changements que ne manquerait pas d'introduire dans le mode énergique et dur de gouverner les peuples adopté par le père, la bonté bien connue du fils.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en la dernière année du siècle, celle qui précéda sa mort, qu'Egica, succombant sous le faix des ans, admit enfin, après un stage suffisamment prolongé de royauté platonique, son fils Witiza au partage de l'autorité suprême. Quelques mois plus tard, en 701, ce qu'il s'en était réservé échappait à ses mains défaillantes et lui-même rendait le dernier soupir après un règne qui, s'étendant nominativement sur quinze années différentes, n'en compte que treize et quelques mois de durée réelle (novembre 687-janvier ou février 701¹).

Alphonse III, dans le portrait qu'il nous a laissé de ce prince, fait l'éloge de son savoir dont nous possédons une preuve suffisante dans l'édition du *Forum Iudicum* revue et publiée par lui. Il célèbre aussi sa patience, patience dont, en effet, Egica usa largement envers ses adversaires au début de son règne, mais que lassèrent pour toujours cinq ans d'essais inutiles de conciliation. Il ne vante pas moins la triomphante vigueur avec laquelle il dompta les factions ennemies de son pouvoir, vigueur dont les récits de l'Anonyme de Cordoue ne nous permettent pas de douter. Il mentionne enfin trois combats livrés sans grand succès aux Francs envahisseurs de la Gaule gothique, dont, vu le silence absolu gardé sur ces événements par les chroniqueurs contemporains de France et d'Espagne, je n'ose, on l'a vu plus haut, garantir la réalité².

Les chroniques d'Alphonse III, d'Albelda et de San Isidro de Léon s'accordent avec l'Anonyme sur le chiffre total des années de règne d'Egica³.

Ce prince laissait après lui une nombreuse postérité. Dès la sixième année de son règne, en l'an 693, le chiffre *minimum* de ses enfants de l'un et de l'autre sexe était certainement de six. C'est ce que nous apprend un document contemporain d'une irrécusable autorité, les actes du XVI^e concile de Tolède, célébré en cette capitale le six mai de cette année. Dans leur huitième canon, les Pères en effet adjurent solennellement les évêques, les seigneurs et le peuple de ne former ni dans le présent, ni dans l'avenir, aucun projet hostile aux fils et aux filles d'Egica déjà mariés ainsi qu'à leurs conjoints, et à ceux de ses enfants qui ne seraient point encore engagés dans les liens du mariage⁴. Or les Pères employant le pluriel toutes les fois qu'ils parlent des fils mariés d'Egica, de ses filles en pouvoir de mari, et de ceux des enfants du même prince qui vivaient encore dans le célibat, le moins qu'on puisse faire est d'assigner deux représentants à chacune de ces trois catégories, ce qui nous donne bien le chiffre total précédemment adopté. De tous ces enfants, deux seulement nous sont connus, que l'histoire et la légende plus encore que l'histoire ont rendus célèbres. Witiza, l'aîné de tous, successeur de son père sur le trône, et Oppas, primat apocryphe de Tolède, mais traître et égorgeur très authentique.

Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy affirment de concert que Witiza était issu de l'union de son père avec la fille d'Ervige⁵. Mais cette affirmation, comme tant d'autres des mêmes écrivains, est inadmissible ; car cette union ayant été contractée dans les derniers mois de l'an 683, Witiza n'aurait compté que neuf ans à peine, lorsque, dix ans plus tard, les Pères du XVI^e concile de Tolède nous le montrent marié, ainsi qu'un au moins de ses frères et deux de ses sœurs. A moins donc de supposer qu'Egica mariait ses enfants avant l'âge de raison, il faut bien admettre que Witiza, en compagnie d'Oppas et de plusieurs autres enfants de ce prince, était né d'un premier mariage contracté vingt ou vingt-cinq ans au moins avant le second. Car, ne l'oublions pas, Egica mort plus que décrépît, c'est-à-dire vers sa quatre-vingtième année en 701, comptait soixante-deux ans sonnés lorsque, en 681, il épousa la fille d'Ervige en secondes noces.

Pour sauver nos deux chroniqueurs du démenti des Pères du XVI^e concile de Tolède, on dira peut-être que, laissant de côté ses enfants du premier lit, le vieux roi choisit d'abord comme collègue, puis comme successeur, Witiza l'aîné de ses enfants

supplier de s'associer Récesvinthe son fils, les pétitionnaires font valoir à l'appui de leur demande, les services que Recesvinthe pourra rendre à la tête des armées, et nullement dans le gouvernement de la Galice, ou de toute autre province : « In vita tua, te bene valente, servum tuum Dominum Recesvintum, dominum nobis et regem deposcimus, ut cujus aetatis est et belligerare et bellorum sudorem sufferre... et noster possit esse dominus, et defensor et Serenitatis vestrae relectio, etc., etc » Ep. 37 (E s XXX, 374)

1 Witiza in era trigesima nona, propria morte
Decesso iam patre,
Florentissime suprafatos per annos regnum retemptat
Anonym. ub. sup.

C'est donc bien en 739 de l'ère espagnole, 701 de Jésus-Christ, que mourut Egica et non en 702, comme le veut Florez d'après la chronique très postérieure de Cardena et l'historien Rodrigue de Tolède (E. s., II, p. 286, n. 210, 289, n. 211). Ce savant homme ne paraît pas s'être souvenu ici du témoignage contraire de l'Anonyme contemporain. Il ne l'explique, ni ne le réfute, il n'y fait même pas allusion.

2 Supradictus Egica electus est in regno (ed. in regem),
Multumque sapiens et patiens fuit
Synodum saepissime congregavit..
Gentes infra regnum tumentes perdomuit,
Adversus Francos irrumpentes Galias ter praelium gessit

Sed triumphum nullum cepit

Chron. c. 5

3 Cf. Adef. III. Chron. c. 5, Chron. Albeld. c. 100 (al. 45) — « Egica regnavit annos XV » Chron. S. Isid. Legion.

4 Contestantes

Per nomen illud cui cuncta coelestia et terrestria genuflectunt,
Omnes praesentes et absentes

Sub etiam futuris temporibus subsequentes

Sacerdotes vel principes,

Seu cujuscumque honoris aut ordinis homines,

Ut nullus ad futurum posteritati ejus,

Atque his qui gloriae suae filius vel filabus

Conjuncti esse noscuntur, seu qui adhuc conjuncti

Non sunt, sed forte sunt conjungendi,

Injustas laedendi occasiones exquirat,

Nullus occulte, vel publice per quae abdicentur, contra eos malitiae vota exten-

[dat etc., etc]

Conc. de Esp. II, p. 574

5. « Hic (Ervigius) Cisilonem filiam suam magno viro Egicae... dedit uxorem Witizam filium suum quem ex Cisilone susceperat (Egica) praefecit Galleciae. » Rud. Tol. de Reb. Hisp. III, 13 et 15 — « Cisilonem magno viro Egicae in conjugem dedit filium nomine Witizam habuit ex ea. » Luc. Tud. Chron. M., p. 69, lin. 8 et 15.

du second. Mais cette hypothèse est aussi peu acceptable que l'affirmation qu'elle veut défendre. Egica savait trop bien quel était le sort commun des rois enfants ou adolescents chez les Wisigoths d'Espagne, pour être tenté de s'associer un enfant de quatorze ans et de léguer son pouvoir à un adolescent de dix-sept. Or tel eût été l'âge de Witiza lors de son association à la couronne en 708 et de la mort de son père en 711, si on le fait naître de la fille d'Ervige. Supposé même que, par faiblesse paternelle, Egica ait commis cette maladresse, et que, vu la terreur qu'il inspirait à ses turbulents sujets, ce prince les ait de son vivant forcés à se soumettre aux caprices de sa volonté souveraine, lui mort, on n'eût pas tardé à se débarrasser d'un roi que sa jeunesse rendait incapable et, par conséquent, indigne de régner.

Laissant donc pour ce qu'elles valent les affirmations des historiens cités plus haut, ne tenant compte que des témoignages contemporains, affirmons avec le XVI^e concile de Tolède que Witiza, l'aîné des fils d'Egica, était marié depuis assez longtemps déjà en 693 et, tirant de cette affirmation les conclusions qui en découlent nécessairement, que ce prince était né d'un premier mariage d'Egica et qu'il devait compter, vu l'âge de celui-ci, quarante et quelques années au moins en 693, et cinquante ans passés lorsqu'il succédait à son père dans les premiers mois de l'an 711.

XVII

ÉTAT SOCIAL DE L'ESPAGNE GOTHIQUE AU DÉBUT DU VIII^e SIÈCLE

L'état politique du royaume de Tolède à l'époque où nous a conduit le récit de l'Anonyme, ne pouvait qu'inspirer les plus sérieuses et les plus légitimes inquiétudes à tous ceux qui en désiraient la conservation. La constitution qui le régissait, en éveillant et surexcitant les ambitions qu'elle mettait incessamment aux prises, créait dans l'État des factions hostiles se livrant, à chaque ouverture de la succession royale, aux luttes les plus acharnées et affaiblissait ainsi de plus en plus les forces vives du pays. Aussi entendions-nous naguères le sage Wamba refuser longtemps dans les termes les plus énergiques la royauté qu'on lui offrait, parce qu'il se croyait impuissant à sauver sa patrie de la ruine vers laquelle, à son avis, elle était fatalement entraînée. La maladie constitutionnelle de l'Espagne gothique, en dépit des violents remèdes employés pour la guérir par Ervige et son successeur Egica, avait fait depuis Wamba de continuels progrès. Elle devait bientôt emporter le malade dans un nouvel et dernier accès.

Mais si l'état politique du royaume était alarmant, en était-il de même de l'état social ? On l'affirme aujourd'hui de plusieurs côtés : on nous montre au sein de la Péninsule les diverses classes et les races non moins diverses de la société hispano-gothique, armées les unes contre les autres, les esclaves contre les maîtres, les Romains contre les Barbares, les chrétiens contre les juifs. C'est même dans ces haines sociales, plus encore que dans les haines politiques, qu'on se plaît à chercher les causes de la si prompte ou si complète ruine de l'Espagne lors de l'invasion arabe.

Voyons ce qu'il y a de vrai en tout ceci.

Une chose tout d'abord excite en moi des doutes sérieux à ce sujet. Si ce malaise social existait comme on le prétend, à l'état aigu, ou peu s'en faut, à la fin du VII^e siècle et au commencement du suivant, il devait se faire sentir par lui-même, par conséquent l'Espagne devait en souffrir, même lorsque, par hasard, la paix politique la plus complète régnait parmi ses enfants. Or cette condition s'étant pleinement réalisée à l'époque dont nous parlons, lorsque Witiza, comme nous le verrons ailleurs, eut, par sa clémence, sa bonté, sa générosité, apaisé momentanément les haines politiques et fait trêve aux discordes civiles, nous ne découvrons cependant aucune trace de malaise social, et l'Espagne entière, au dire de l'Anonyme, se livre sous ce règne prospère à tous les transports d'une joie sans mélange, que, par conséquent, nul antagonisme de classe ou de race ne trouble, ou n'assombrit¹.

Les autres documents historiques contemporains confirment en ce point le témoignage que nous venons de citer, autant par ce qu'ils taisent que par ce qu'ils disent. Ainsi, quoique ni dans les lois civiles ou ecclésiastiques, ni dans les chroniques du VII^e siècle, nous ne rencontrons aucune preuve directe d'une amélioration notable des conditions matérielles d'existence chez les classes les plus pauvres et les plus deshéritées d'ordinaire, celle des colons libres ou serfs et celle des esclaves, le silence absolu qu'elles gardent sur toute insurrection agraire sous les rois de Tolède, joint à ce qu'elles nous apprennent de l'état florissant de l'agriculture en Espagne à la même époque², prouvent péremptoirement que cette amélioration s'était réellement produite et que les colons de toute catégorie vivaient heureux et contents dans ces mêmes campagnes, que leurs ancêtres ou leurs prédécesseurs, poussés à la révolte par la misère, la faim et les mauvais traitements, avaient si souvent ravagées sous le nom de Bagaudes, de la fin du IV^e siècle à la seconde moitié du siècle suivant³. Quelques faits sembleraient même indiquer l'existence chez ces colons d'un certain attachement pour les riches possesseurs du sol qu'ils cultivent, ainsi que pour le sol lui-même, et d'un zèle parfois brutal à sauvegarder les intérêts du patron⁴. Quant aux esclaves proprement

1. *Witiza . florentissime . regnum retemptat,
Atque omnis Spania,
Gaudio nimis freta,
Alacriter laetatur.*

Anonym v. v. 751-755

2. Voir ce que j'ai écrit à ce sujet dans mes *Bibliothèques espagnoles*, p. 223 (Nouv. Mélang. archéol., t. IV).

3. Les Bagaudes disparaissent de l'Espagne avec la domination romaine. Idace nous a conservé le souvenir de leurs derniers hauts faits dans la Péninsule. En 449, Basile, leur chef, prend avec ses seules bandes Tarragone et la pille, après avoir égorge la garnison des confédérés barbares et l'évêque Léon :

puis, vers la fin de la même année, en compagnie de Rechaire et de ses Suèves, il ravage tout le territoire de Saragosse. En 453, Frédéric, frère du roi Théodoric ou Theudérède II, extermine avec ses Wisigoths les derniers Bagaudes de la dernière province romaine de la Péninsule, la Tarragonaise. Cf. Idat. *Chron.*, p. 86 et 93.

4. Les colons de l'un des domaines du fisc, donné à l'abbé africain Nunctus et à ses moines par le roi Leuvigilde, s'indignent à la vue de la pauvreté de leur nouveau patron, et ne voulant pas d'un tel maître, l'assassinent pour s'en débarrasser (VV PP. *Emeritens.* § 8). Les hommes de l'Église de Mérida que l'évêque intrus emmenait de cette ville, d'où le chassait le retour annoncé

dits, nous trouvons la meilleure preuve de l'amélioration de leur sort, au dernier siècle de la monarchie gothique, dans la cordiale entente qui, à cette époque, règne entre eux et leurs maîtres. Plus humanement traités qu'ils ne le furent jamais sous la domination de Rome payenne et même chrétienne, ils inspirent si peu de crainte, ou plutôt la confiance en leur fidélité, voire en leur dévouement, est si grande, que la loi gothique, au lieu de punir de mort l'esclave surpris en possession d'une arme quelconque, ordonne au contraire à tout maître goth, suève ou romain partant pour la guerre, d'équiper militairement le dixième de ses esclaves et de marcher à leur tête, dans les rangs de l'armée levée pour la défense de la patrie commune¹. Cette confiance ne paraît pas avoir été jamais trompée. On est même en droit de supposer que, une fois aux prises avec l'ennemi, ces braves gens s'acquittaient trop bien de leur devoir au gré de leurs maîtres. Car ceux-ci, que le courage de leurs esclaves et leur hardiesse à braver la mort sur les champs de bataille appauvrirent d'autant, s'efforçaient par tous les moyens en leur pouvoir de soustraire leurs esclaves en état de porter les armes au service actif que leur imposaient les lois militaires du pays², tandis que les rois, en vue de l'intérêt général, apportaient à exiger l'accomplissement rigoureux de cette obligation, une obstination égale, sinon supérieure, à celle que, dans leur intérêt privé, les maîtres mettaient à s'y soustraire³.

Une fois admis, non par simple tolérance, mais en vertu de la loi, parmi les défenseurs du pays, l'esclave grandit nécessairement dans l'estime des hommes libres, au milieu desquels il a combattu et qui ont mêlé leur sang au sien sur les champs de bataille. Il cesse à leurs yeux d'être une chose, pour redevenir une personne dont la vie n'est plus comme autrefois livrée sans défense aux caprices et à la brutalité du maître. Du moins ne voit-on pas un seul concile hispano-gothique obligé, comme avaient dû le faire les conciles hispano-romains d'Elvire et de Lérida, d'interdire aux maîtres le meurtre ou la flagellation trop cruelle de leurs esclaves⁴. Ce premier pas fait par l'esclave dans la voie de sa réhabilitation, est bientôt suivi d'un autre. L'homme qui a été à la peine, peut-il encore être tenu pour incapable ou indigne d'être à l'honneur? Évidemment non. L'esclave sera donc admis à participer aux honneurs jusque-là réservés à l'homme libre dont il a partagé les dangers. Revêtu des plus hautes charges du Palais, il siège, à ce titre, dans le conseil souverain de la nation, parmi les ducs, les comtes, les évêques et les gardingues, parfois peut-être à côté de son maître. C'était là un abus sans doute, abus que la loi dut partiellement réprimer⁵, mais qu'un tel abus ait pu se produire, voilà qui prouve péremptoirement, ce me semble, avec quelle rapidité allait s'effaçant de jour en jour, au sein de l'Espagne gothique, la ligne de démarcation entre le maître et l'esclave. Il n'y a pas lieu d'en être surpris: l'un et l'autre, en effet, appartenaient à cette sainte église catholique, dont les enseignements bien compris devaient amener peu à peu et sans secousses la disparition de l'antique esclavage. Non, certes, que cette église se fit l'apôtre d'un *abolitionisme* révolutionnaire et sanglant, mais, tout en recommandant à l'esclave, au nom du Christ Sauveur, d'obéir à son maître avec crainte et avec tremblement, dans la simplicité de son cœur, comme en Jésus-Christ, le serviteur dans la plénitude de la bonne volonté, parce que c'est à Dieu et non à l'homme qu'il rend son service⁶, elle rappelait au maître qu'il n'y a au ciel qu'un seul seigneur du maître et de l'esclave, qui ne fait pas acception des personnes, mais rétribue chacun, quelle que soit sa condition, pour le bien qu'il a fait; que l'esclave et lui sont revêtus du même sacerdoce royal, qu'ils appartiennent à la même race choisie, à la même maison sainte, au même peuple que le Sauveur s'est acquis par son sang et qu'il a transféré des ténèbres du péché dans son admirable lumière; qu'ils font partie tous deux du même corps mystique du Christ, qu'ils en sont les membres, et qu'à ce titre maître et esclave se doivent une mutuelle déférence; elle lui ordonne par conséquent de s'abstenir, dans l'exercice du pouvoir que Dieu lui a donné sur son esclave, non pas seulement de tous mauvais traitements, mais même de menaces, aussi inutiles, quand on commande à un vrai chrétien, que contraires à la sainte fraternité des enfants de Dieu, fraternité que tous doivent aimer et pratiquer⁶. Et tous, en effet, si

de l'évêque légitime saint Mazon, se lamentent à la pensée de laisser leurs enfants, leurs femmes, leurs biens et la patrie qui les a vus naître (*Ibid.*, § 35). Un rustique de la Lusitanie rencontre dans un fourre saint Fructueux en prières: la pauvre tunique et les pieds nus du religieux le lui font prendre pour un esclave fugitif et aussitôt, sans autre enquête, il l'accable d'injures et le roue de coups. Cf. S. Valer. Vit. S. Fructuosi, § 12.

1 « *Quidam illorum, laborant et agri studentes, servorum multitudinem tegunt, Et, procurandae salutis suae gratia, nec ruerunt quidem partem suam suam. Et ideo, ut decreto speciali decernimus, [secum ducunt. Ut quisque ille est, sive sit durus, sive comes, atque gaudingus, Sive sit Gotus sive Romanus, Necnon ingenuus quisque, vel manumissus, Sive etiam quisque ex servis fiscalibus, Quisquis horum est in exercitum progressus us. Decimam partem servorum suorum secum in expeditionem bellum ducturus Ita ut haec pars decima servorum non inermis existat. [accedat, Sed vario armorum genere instructa adpareat.* »

For Jarluc IX, II, 9

2. Voir les plaintes de Wamba à ce sujet dans la loi dont je viens de citer un fragment dans la note précédente.

3. Concil. Nîmèges, can. 5, concil. Clermont, can. 8, cités plus loin (not. XVIII).

4. Le XIII^e concile de Tolède, célèbre la VI^e année du roi Ervige, et la 683^e de l'ère vulgaire, nous fait connaître en ces termes l'existence de cet abus, sa répression et l'exception faite en faveur des esclaves et des affranchis du fisc (Can. 6).

« *Saepe obscurat nobilitatem genus*

Subreptione servitutis importabile delictus, Quod et generosos adaequatum infamat Et dominis plerumque notam proditoris importat Multos enim ex servis vel libertis, plurimum Ex regis jussu, novimus ad palatium Fuisse pertractos officium .. Ac praeinde, hortante pariter ac jubente Praeclaro gloriosissimo principe, Hoc nostri coetus aggregatio observandum instituit, Ut, exceptis servis vel libertis fiscalibus, nullus servorum Atque etiam libertorum quorumlibet deinceps ad palatium Quandoque transire permittatur officium... Sed conditionis suae usum Deinde unusquisque servorum vel libertorum Veraciter remanscens, ita sibi, Ab ordine palatino extorris, proficiat, Ut dominis suis vel minorum suorum posteritati, Nec noceat, nec aequalis existat. »

5 « *Servi obedite dominis carnalibus cum timore et tremore in simplicitate cordis vestri, sicut Christo. cum bona voluntate servientes sicut Domino et non hominibus.* » I Cor., VI, 5

6. « *Et vos, domini, eadem facite illis .. scientes quia et illorum et vester Dominus est in coelis et personarum acceptio non est apud Deum.* » *Ibid.*, 9. « *Scientes quoniam unusquisque quodcumque fecerit bonum hoc recipiet a Domino, sive servus, sive liber.* » *Ib.*, 8. « *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis ejus, qui de tenebris vos vocavit*

grande que fût dans le monde l'inégalité de leurs conditions, goûtaient les charmes surnaturels de cette fraternité chrétienne en s'associant aux cérémonies du même culte, en participant aux mêmes sacrements et plus spécialement à celui du corps et du sang de Jésus-Christ. La première et immédiate conséquence de cet enseignement théorique et pratique fut la transformation du dur et impitoyable esclavage antique en un esclavage singulièrement mitigé, qui ne conférait au maître que le droit au travail de l'esclave, travail réglé d'ailleurs et modéré de façon à laisser toujours au serviteur la possibilité de remplir ses devoirs de chrétien. La seconde conséquence fut la multiplication sans cesse croissante des affranchissements. Tous les chrétiens dont les passions n'avaient pas obscurci la foi, ou altéré la charité, ne pouvaient que difficilement se résigner à garder sous le joug de la servitude ceux que Jésus-Christ avait rachetés de son sang, élevés à la dignité d'enfants de Dieu, et transformés en son vivant tabernacle¹. Se faire servir par des hommes ainsi ennoblis, glorifiés et déifiés, leur paraissait presque un sacrilège. N'était-ce pas, en effet, se faire servir par le Sauveur lui-même ? On se hâtait donc de rendre à ce divin Sauveur sa liberté perdue en affranchissant ses propres esclaves, et parfois ceux des autres. Témoin la mise en liberté, par beaucoup d'évêques, d'esclaves appartenant à leur église, dont par conséquent ils n'avaient que l'usufruit et non la propriété, d'où réclamations des intéressés et décrets de conciles pour prévenir ces abus². Mais que pouvaient ces mesures restrictives contre ces irrésistibles élans de la charité, alors surtout que de merveilleux récits répandus dans toute l'Espagne montraient Dieu lui-même favorisant, par d'éclatants miracles, cette charité, dans un des plus saints et des plus aimables prélats de l'église gothique, et frappant de mort ceux qui voulaient en arrêter les trop généreuses manifestations ?

L'histoire est curieuse et mérite d'être racontée une fois de plus

C'était en l'année 600 ou 601 ; le vénérable et glorieux défenseur de la foi, saint Masona de Mérida touchait à sa dernière heure. Il avait, dans le long cours de son épiscopat, vu l'Église de Dieu tour à tour persécutée par Léovigilde et triomphante sous Récarède, il avait combattu pour elle et vaincu avec elle ; aujourd'hui le saint vieillard chargé d'ans et de bonnes œuvres n'aspirait plus qu'à l'éternel repos. Appelant son archidiacre Eleuthère auprès de l'humble couche sur laquelle une fièvre ardente le retenait captif, il confia à son zèle le soin de son Église et de son troupeau, voulant consacrer les derniers jours de sa vie à pleurer, dans la retraite et le silence, les péchés dont il se croyait coupable. Or Eleuthère, au lieu de compatir à son vieil évêque et de s'affliger du prochain départ d'un tel père et pasteur, s'enivra si follement de l'orgueilleuse joie de son pouvoir précaire, qu'à partir de ce moment il ne parut plus en public qu'à cheval et suivi d'un nombreux cortège de serviteurs. Peu de jours après, Masona délivrait aux esclaves qui l'avaient fidèlement servi des lettres d'affranchissement, accompagnées d'un don en argent ou en terres qui permit aux nouveaux affranchis de jouir, sans soucis matériels trop cuisants, de la liberté récemment acquise. Dès que l'archidiacre eut appris ce qui se passait, il accourut au palais épiscopal et, s'étant assuré que son évêque n'avait plus que peu d'instants à vivre, il réunit les esclaves libérés par Masona, s'informa exactement de ce que chacun d'eux avait reçu de la générosité du mourant, puis, leur jetant des regards terribles, il leur déclara, sur le ton de l'emportement et de la menace, que s'ils avaient le malheur de toucher à ce qui leur avait été donné, il les livrerait aux plus cruels supplices. Ceci dit, il sortit furieux. Ces pauvres gens épouvantés se précipitèrent dans la cellule où Masona agonisait et, fondant en larmes autour de son lit, ils lui dirent : « Ah ! pourquoi votre charité vous a-t-elle inspiré d'user ainsi de miséricorde envers vos serviteurs ? Mieux valait cent fois nous laisser dans notre condition ! Vous vivez encore, et déjà nous sommes en butte aux plus terribles menaces ; vous mort, qui nous arrachera des mains de nos ennemis ? » Masona, homme grave et prudent s'il en fut jamais, n'ajouta foi aux affirmations de ses esclaves qu'après s'être assuré de leur vérité au moyen d'une sérieuse enquête. Mais une fois certain qu'on ne le trompait pas, il ordonna de le transporter, mourant comme il était, jusqu'à la basilique de sa chère sainte Eulalie, située hors de la ville. Arrivé là et placé devant l'autel, le saint vieillard étendit les bras, leva vers le ciel ses yeux baignés de larmes et, se prosternant tout de son long, pria longtemps, bien longtemps. Sa prière finie, il se releva, dit d'une voix haute et claire qu'entendirent tous les assistants : « Grâces vous soient rendues, Seigneur, parce que vous m'avez exaucé, parce que vous n'avez pas repoussé ma prière ni retiré de moi votre miséricorde. » Puis le mourant rendu à sa vigueur première reprit, non en chaise comme à l'aller, mais à pied, le chemin de la ville. Rentré dans son palais, il annonça que le jour même il célébrerait l'office du soir dans sa cathédrale. A l'heure ordinaire, l'archidiacre Eleuthère, seul triste, honteux et confus au milieu de la joie universelle, vint, suivi de tout le clergé, prendre son évêque et le conduire de l'*atrium* ou palais épiscopal à l'église. Et comme, suivant l'usage, il offrait l'encens à saint Masona, celui-ci lui dit : « Tu me précéderas. » Or l'archidiacre, entendant ces paroles et n'en devinant pas le sens, demanda à ceux qui l'entouraient : « Qu'est-ce que cela signifie, tu me précéderas ? » On lui répondit que l'évêque faisait allusion à ce qui allait se passer dans la marche de l'*atrium* à la cathédrale, où l'archidiacre précédait immédiatement l'évêque. Mais on vit bientôt qu'on s'était trompé. A peine, en effet, l'office était-il commencé qu'Eleuthère, saisi de violentes douleurs, dut se faire transporter chez lui. Sa mère, pieuse et sainte femme, effrayée de la gravité du mal, courut se jeter aux pieds de

in admirabile lumen suum » I Petri, II, 9 « Vos estis corpus Christi et membra de membro. » I Cor, XII, 27. « Et vos, domini, remittentes minas. » Eph., VI, 9. « Omnes honorate, fraternitatem diligite » I Petri, II, 17.

1. « Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. » Gal, II, 20 Le VI^e concile de Tolède (Can. 66) interdit aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens, parce qu'il répugne que les membres du Christ servent les membres de l'Ante-Christ.

2 L'évêque, dans l'affranchissement des esclaves de l'Église, suivra les règles tracées par les anciens canons. Conc. Tolet. III, can. 6. — Défense aux évêques qui n'ont rien apporté à leur église d'émanciper les esclaves de cette église. C. Tolet. IV, can. 67. — Permission donnée aux évêques qui ont apporté quelque bien à leur église, d'émanciper les esclaves de cette église jusqu'à concurrence de la somme dont ils l'ont enrichie. *Ibid.* Can. 69.

Masona, le conjurant de prier le Seigneur pour son fils. Le saint répondit. « J'ai prié pour quoi je devais prier. » Le surlendemain l'archidiacre rendait le dernier soupir, et Masona, qui lui survécut de longs jours, doublant le pécule destiné à ses chers affranchis, multiplia ses aumônes déjà si abondantes et mourut ainsi en 606 dans l'exercice de cette inépuisable charité par lequel il avait trente-cinq ans auparavant inauguré son glorieux épiscopat¹.

Nul doute que de pareils exemples n'aient produit des fruits abondants, et que, par conséquent, les esclaves n'aient porté patiemment, sans haine ni murmures, le joug relativement léger de leur servitude, qu'allégeait encore l'espoir bien fondé d'en être délivrés par la charité chrétienne de leurs maîtres².

Les affranchis que leur acte de manumission avait mis en pleine possession de leur liberté, sans aucun lien de dépendance envers leurs anciens maîtres, sauf toutefois celui de la reconnaissance, avaient vu, eux aussi, une amélioration se produire dans leur condition. Placés par l'usage sur un pied d'égalité parfaite avec les ingénus ou libres de naissance, ils pouvaient sans obstacle épouser des filles ou femmes de cette dernière classe, et une loi de Wamba avait depuis peu consacré en ce point l'usage introduit depuis assez longtemps déjà³.

Si l'esclave et l'affranchi n'ont qu'à se louer de la domination des Wisigoths d'Espagne, l'homme libre de race barbare ou romaine n'a pas lieu d'être moins satisfait de leur gouvernement. Sous les derniers rois catholiques de Tolède, cet homme est libre de fait presque autant que de droit; et il l'est de droit plus que partout ailleurs à pareille époque, plus certainement qu'il ne le fut jamais sous les Romains de la République ou de l'Empire. Parfois sans doute tel ou tel prince, trop romanisé de goûts et d'humeur, méconnaissant quelques-uns de ces droits, violait cette liberté aussi chère au Goth civilisé du VII^e siècle qu'elle avait pu l'être à ses ancêtres barbares du III^e ou du IV^e. Mais ce crime ne restait pas longtemps impuni : ou la force faisait justice des abus de la force, ou — ce qui valait cent fois mieux — les successeurs du roi prévaricateur, s'aidant de l'autorité de l'Église, autorité suprême devant laquelle s'inclinaient avec un respect égal gouvernants et gouvernés, revendiquaient les droits violés et affirmaient de nouveau de la façon la plus solennelle les libertés momentanément méconnues⁴.

Ce n'était certes pas ce régime de vraie liberté, sous lequel nous serions aujourd'hui si heureux de vivre, qui pouvait produire dans les classes supérieures de la société hispano-gothique l'aigreur, le mécontentement ou la haine, et les pousser ainsi à des luttes fratricides.

Il serait tout aussi inutile de chercher au sein de l'Espagne du VII^e siècle un antagonisme de race entre Goths et Espagnols, et cela par la raison péremptoire que cet antagonisme, supposé qu'il ait jamais existé, avait, à l'époque dont nous parlons et depuis longtemps déjà, disparu sans laisser de traces. On a récemment soutenu le contraire, non sans quelque vivacité, de l'autre côté des Pyrénées. Mais cette affirmation a le double tort de ne s'appuyer sur aucune preuve sérieuse, et d'en avoir de concluantes contre elle. C'est ce qu'il est facile d'établir pour chacune des deux grandes périodes de la monarchie wisigothique en Espagne, la période arienne et la période catholique.

1. Paul. Emerit. *FF. PP. Emerit* 46-48. — M. Dozy, par une distraction qu'expliquent chez ce très savant homme certaines opinions préconçues, place les événements qu'on vient de lire au temps où dominait l'hérésie arienne en Espagne (*Hist. des Musulm. d'Esp.*, II, p. 22), alors que le clergé était pauvre, méprisé, opprimé, persécuté (*Ibid.*, p. 22). Outre cette erreur chronologique, M. Dozy en commet deux autres plus sérieuses encore : 1^o Sauf de rares, très rares moments de persécution, l'Église et le clergé catholique ont été sous les rois ariens de Tolède aussi libres, riches et honorés que sous les rois catholiques, contrairement à ce qu'affirme cet écrivain ; 2^o jamais, pas plus sous les rois ariens que sous les rois catholiques, le clergé n'a promu l'abolition directe et immédiate de l'esclavage à ceux qui en subissaient le joug. Il n'a donc jamais trompé une attente qu'il n'avait pas éveillée, quoiqu'en dise M. Dozy à la suite de Néander (Dozy, *ibid.*, p. 22, texte et note), ni par conséquent excité contre lui le ressentiment des esclaves désillusionnés. Le clergé eût-il d'ailleurs fait aux esclaves espagnols des VII^e et VI^e siècles les promesses que l'on dit, la conduite de Masona et la multitude des serfs d'Église revenus chaque jour à la liberté, au témoignage de Wamba (*For. Iud.*, V, I, 7) cite plus loin, prouveraient que cette promesse n'était pas mise en oubli.

2. Pour ne parler que des évêques, peut-on supposer raisonnablement que parmi les saints prélats hispano-romains, tels que Leandre, Isidore, Braulion, les deux Eugene, Felix, etc., ou parmi ceux de sang gothique, et par conséquent de même race que Masona, tels que Jean de Valclara, Hildephonse, Fructueux, Fortunat, Gundéric, Frodoaire, etc., etc., il s'en soit rencontré un seul qui n'ait eu, précisément parce qu'il était saint, le cœur du glorieux évêque de Mérida pour les esclaves ? D'ailleurs, ici encore, la loi de Wamba se chargerait d'imposer silence au contradicteur, si par hasard il s'en rencontrait.

3. *Magna est confusio generis,*

Ubi dissimilitudo unius parentis

Statum degenerat progenitae prolis.

Hoc enim necesse est inveniat in frutice

Quod tractum est ex radice.

Quomodo enim absoluti decoris titulum deportabit

Cum parentes obligatio adhuc innexa constringit ?

Et haec quidem praemissa sunt

Pro eo quod multi de familiis ecclesiarum libertati donantur,

Nec tamen absolutae libertatis licentia potuerunt,

In eo quod Ecclesiae illi, de qui originem ducunt,

Per obsequium uligantur.

Qui tamen, dum perverso ordine ingenuarum personarum connubium expetunt,

Contra naturam, quod ipsi non sunt

Generare intendunt.

Quapropter ut talis de cetero

Ampuletur praesumptio,

Praesenti lege praecipimus,

Ut quicumque de familiae ecclesiae, relicto patrocinio ecclesiae ipsius

De cuius servitute exivit,

Libertatem a Sacerdote acceperit,

Ingenuam sibi non audeat in matrimonio sociare personam.

Illi tamen qui absoluti ab obsequiis ecclesiae per canonicam sententiam,

Debito ordine manumittuntur,

Et ingenuarum mulierum innecti copulis poterunt,

Et in prole omnimodae dignitatis testimonium obtinebunt

For. Iud., V, I, 7.

4. « Res nostro coetui lacrimanda occurrit, quae tanto est synodalis iudicii pondere abigenda, quanto immensum stragem populis afferat pariter et ruinam. Etenim decursis retro temporibus vidimus multos et flevimus, ex palatini ordinis officio cecidisse, quos et violenta professio (i. e. professio monastica vel imposita) ab honore deiecit, et trabale, regum factione, iudicium aut morti, aut ignominiae perpetuae subjugavit. . . . Unde hoc. . . . in commune decernimus, ut nullus deinceps ex palatini ordinis gradu, vel religionis sanctae conventu, regiae subtilitatis astu, vel profanae potestatis instinctu. . . . citra manifestum et evidens culpa suae indicium, vel honore sui ordinis vel servitio domus regiae arceatur; non antea vinculorum nexibus illigetur, non quaestioni subdatur. . . . non rebus privetur. . . . sed is qui accusatur, gradum ordinis sui tenens, et nihil ante de supradictorum capitulorum nocibitate persentiens, in publica sacerdotum, seniorum, atque etiam gardingorum discussione deductus et iustissime perquisitus, aut obnoxius reatui detectae culpa legum poenas excipiat, aut innoxius iudicio omnium comprobatus appareat. . . . De ceterorum ingenuorum personis qui palatinis officiis non haeserunt. . . . similis ordo servabitur. » *Conc., Tolet.* XIII, can. 2.

Et d'abord, au premier siècle de la domination des Wisigoths en Espagne, sous leurs rois ariens de Toulouse et de Tolède, d'Euric à Léovigilde, on ne rencontre, dans les documents historiques du temps, aucune trace d'un pareil antagonisme. Sans doute, la noblesse ou les cités de la Tarragonaise opposent une courageuse résistance aux armées d'invasion du roi Euric¹, plus tard les habitants hispano-romains de Cordoue se soulèvent contre Agila², plus tard encore, un certain nombre d'autres villes et cités de la Bétique ou de l'Orospédie et les colons de cette dernière province s'insurgent contre Léovigilde³; mais ces faits particuliers, et ceux du même genre qu'on pourrait encore recueillir à grand'peine dans les historiens de cette première époque, s'expliquent naturellement, tantôt par l'amour de l'indépendance, tantôt par la haine de la tyrannie politique ou religieuse. L'antagonisme de race n'a rien à y voir. Il y entre même pour si peu, que, d'une part, c'est le romain Vincent, ex-comte impérial d'Espagne, qui commande une des armées chargées par le roi Euric de lui conquérir la Tarragonaise, et qui reçoit ensuite, sans doute en récompense des services rendus à ce prince, le titre de *Maître de la milice* du royaume goth de Toulouse⁴; tandis que, d'autre part, on compte autant et plus de Wisigoths que d'Espagnols parmi les fauteurs de révolte contre Agila et Léovigilde⁵. Il est même juste de reconnaître que, si l'arianisme des nouveaux maîtres de l'Espagne s'oppose à leur complète fusion avec les anciens habitants du pays, il n'élève pas du moins entre eux une barrière infranchissable de haine ou de mépris, mais, sauf de rares et courtes exceptions, leur permet de vivre côte à côte en bonne intelligence⁶.

Ne trouvant pas de ce côté la preuve de l'antagonisme désiré, on s'est adressé ailleurs, et l'on s'est flatté d'avoir réussi. On a donc cité, à l'appui de la thèse qu'on voulait démontrer, la loi qui prohibait sous les peines les plus sévères tout mariage entre Wisigoths et Romaines et réciproquement entre Romains et femmes ou filles de race gothique, loi qui ne fut abrogée que sous les rois catholiques de Tolède⁷. Non seulement on tire de cette loi un argument qu'on croit irréfutable, mais on en fait un thème à variations tour à tour indignées et attendries sur l'abjection à laquelle les Hispano-Romains auraient été condamnés par leurs barbares dominateurs⁸.

Le malheur ou le bonheur — comme on voudra — est que la loi susdite n'est pas d'origine gothique, qu'elle ne vise pas spécialement l'Espagne et que les Wisigoths n'y sont pas même nommés. Cette loi est une loi romaine, une constitution promulguée pour tout l'empire d'Orient et d'Occident par Valentinien I^{er}, le 28 mai 365, trois ans avant le passage du Danube par les Wisigoths, et cinquante et un ans avant leur première entrée en Espagne sous Ataulphe, beau-frère d'Alaric I^{er}. Il y est question des barbares en général, sans qu'aucune des nations ou tribus comprises sous cette désignation y soit nominativement désignée. Si, beaucoup plus tard, les rois de Tolède eurent à l'abroger dans leurs États, c'est que cette constitution de Valentinien, ayant été insérée par Théodose II dans le code auquel cet empereur a donné son nom⁹, passa de là naturellement, avec toutes les autres lois du même recueil, dans l'abrégé très fidèle que firent du Code Théodosien les juristes gallo-romains d'Alaric II, pour les populations romaines ou romanisées vivant dans les domaines de ce prince, tant en deçà qu'au delà des Pyrénées¹⁰. Où trouver en tout ceci une preuve de l'orgueil et de l'outrecuidance des Wisigoths de la

1. *Nec mora, partes Lusitanae, magno impetu
Depraedatur misso exercitu.
Alium exercitum mittit,
Qui Pampelonam et Cuesaraugustam capit,
Superiorem quoque Hispaniam in potestate sua mittit;
Tarraconensis etiam provinciae nobilitatem (al. civitates)
Quae ei repugnauerat (al. repugnare) aut exercitus in ruptione peremit (al. evertit)*
S. Isid. *Hist. Goth.*, sub era 504.

2. *Iste (Agila) adversus Cordubensem urbem praelium movens,
Dum, in contemptum catholicae religionis, Beatissimi
Martyris Acischi corpori
Injuriam inferret
Hostiumque ac jumentorum (ed. adjumento) cruore sacrum
Sepulcri ejus locum,
Ut profanator, pollueret,
Inito adversus Cordubensem cives certamine,
Poenas dignas, sanctis inferentibus meruit, etc., etc*
Id. *ibid.*, era 587.

3. « Leovigildus rex Orospedam ingreditur et civitates atque castella ejusdem provinciae occupat. . et non multo post inibi rustici rebellantes a Gothis opprimuntur » Joann. Biclari, *Chron.*, ann. 577. — « Filius ejus (Leovigildi) Hermenegildus... tyrannidem assumens in Hispali civitate.. et alias civitates atque castella secum contra patrem rebellare facit. » *Ibid.*, sub an 579.

4. « Heldefredus... cum Vincentio Hispaniarum duce, obsessa Tarracona, maritimas urbes obtinuit. Vincentius vero ab Eorico rege quasi magister militum missus... Italica occiditur. » Pseud. Sever. Sulpit. *Chron. (Esp)*, IV, p. 453, 454.)

5. Athanagilde se soulève contre Agila et se fait proclamer roi. Les Goths du parti d'Agila finissent par massacrer leur chef. Léovigilde, outre son fils Herménégilde, rencontre un grand nombre d'adversaires dans la noblesse gothique. Voir à ce sujet S. Isid. *Hist.*, era 606.

6. Voir ce que j'ai dit précédemment sur les relations amicales des Goths ariens et des Espagnols catholiques (not. VI, p. 77, 78).

7. « Nec parum exultare debet libertas ingenua,
Cum fractas vires habuerit priscae legis abolita sententia,
Quae incongrue dividere

*Maluit personas in conjuges
Quas dignitas comparet
Exaequavit in genere.
Ob hoc, meliori proposito censes,
Priscae legis remota sententia,
Hac in perpetuum valitum a
Lege sancimus,
Ut iam Gotus Romanam, quam etiam Gotam Romanus,
Praemissa petitione dignissima,
Facultas ei nubendi subiaceat.*

F. J III, 1, 2.

L'obligation de se pourvoir d'une autorisation pour contracter ces mariages, avait sans doute pour but de prévenir les mésalliances trop choquantes. C'est ce que laisse entendre le paragraphe final de cette loi, paragraphe dont le texte est malheureusement très altéré. Dans certains mss. du code hispano-gothique, cette loi est attribuée au roi Récesvinthe; dans d'autres elle est anonyme et porte l'épithète d'*antiqua*. Je crois, sur la foi de ces derniers mss., la présente loi bien antérieure à Recesvinthe, et je la ferais volontiers remonter à Récarède ou à Sisebuth. Elle avait été abrogée de fait par le mariage du roi Ataulphe avec la sœur d'Honorius, puis par celui du roi Theudis avec une Hispano-Romaine. Il sera question plus loin de ce dernier mariage.

8. « Los Visigodos. . arrebatron á los españoles toda participacion en el gobierno da la monarquía (témoin l'espagnol Vincent, duc des Espagnes et général d'Euric, l'espagnol Claude, duc de Lusitanie et général de Récarède, etc.), y para colmo de envilecimiento negáronse a mezclar su sangre con la de los vencidos... Pensaron sin duda los Visigodos tener encendido en esta forma el espíritu de raza, manteniendo viva la fiereza de los suyos, etc., etc. » Amador de los Rios, *Hist. Crit.*, I, p. 294, 295.

9. « Impp. Valent. et Valens AA. ad Theodosium magistrum equitum. Nulli provincialium cujuscumque ordinis aut loci fuerit cum barbara sit uxor conjugium, nec ulli gentilium provincialis femina copuletur. Quod si quæ inter provinciales atque gentiles affinitates ex hujusmodi nuptiis extiterint (quod in us suspectum vel noxium detegitur) capitaliter expietur Dat. V Kalend Jun. Valentiano et Valente AA. Coss. » Cod. Theod., lib. III, tit. XIV, de *Nuptiis Gentilium*.

10. *Lex Rom. Visigothorum*, III, XIV, p. 92 (Ed. Hoenele, Lips. 1849). A la loi de Valentinien telle qu'on vient de la lire, les juristes du roi goth de Tou-

Péninsule, de l'abaissement des Espagnols de l'an 480 à l'an 583, c'est-à-dire pendant le premier siècle de la royauté hispano-gothique, et surtout d'un antagonisme entre les deux races à la même époque ? J'y vois, au contraire, une preuve convaincante cette fois de la bonhomie des rois Wisigoths laissant insérer par des jurisconsultes à leurs ordres, dans un code promulgué au nom de ces souverains pour une portion de leurs sujets, une loi impériale, monument de l'orgueil romain et de son mépris pour tous les barbares et par conséquent pour les Wisigoths.

On a voulu aussi nous présenter cet antagonisme de race comme le résultat naturel et presque nécessaire du partage imposé, dit-on, par les Goths conquérants de l'Espagne à leurs nouveaux sujets les Romains de la Péninsule, partage léonin qui ne laissait aux anciens et légitimes propriétaires du sol que le tiers de leurs possessions territoriales. Une spoliation aussi odieuse, ajoute-t-on, dut créer entre les Goths spoliateurs et les Espagnols spoliés d'irréconciliables inimitiés. Les auteurs de ce raisonnement n'ont qu'un tort, mais il est grave : ils donnent au fait historique qui leur sert de point de départ une extension et une portée qu'il n'a jamais eues en réalité.

Remarquons tout d'abord que le partage en question fut, dans la plus grande partie de l'Espagne, imposé aux anciens habitants du pays par les premiers conquérants barbares, Alains, Vandales et Suèves, qui se divisèrent les provinces de la Péninsule et leur territoire, moins la Tarragonaise¹. C'est donc à ces barbares que se serait adressé le ressentiment des propriétaires romains spoliés, et non aux Wisigoths qui ne se substituèrent que beaucoup plus tard à ces premiers envahisseurs. Remarquons en second lieu que, par suite de l'extension illimitée des *latifundia*, la propriété foncière en Espagne, comme en Italie, était concentrée en un très petit nombre de mains. Un ou deux milliers de familles patriciennes — chiffre exagéré peut-être — auraient donc seules été victimes de cette spoliation partielle, qui laissa le gros de la nation parfaitement indifférent. Cette indifférence fut même portée si loin qu'aucun écrivain du temps n'a daigné s'occuper de cette mesure, et qu'il n'y est fait aucune allusion, si détournée qu'on la suppose, dans leurs ouvrages. Nous en ignorerions par conséquent jusqu'à l'existence, n'était la loi du code hispano-gothique où il en est fait mention². Il est en outre assez vraisemblable que, soit dans la Tarragonaise où les Wisigoths imposèrent ce partage aux anciens habitants du pays, sous le roi Euric de Toulouse, soit dans les autres provinces où, comme nous l'avons dit, ces mêmes Wisigoths se substituèrent aux premiers partageants, cette opération fiscale ne fut onéreuse qu'à l'aristocratie hispano-romaine³, tandis que pour le reste de la population espagnole, composé presque en totalité de déshérités de la fortune, elle amena un changement de situation tout à son avantage. Les Goths, en effet, pasteurs et nomades, comme tous leurs congénères, ne s'entendaient que médiocrement en agriculture. Trop peu nombreux d'ailleurs pour suffire au défrichement et à la mise en rapport des vastes domaines qui venaient de leur échoir en partage, ils ne demandaient pas mieux que de louer — ne pouvant les aliéner — aux Espagnols pauvres, celles de leurs terres que leurs propres esclaves ne pouvaient cultiver, ou qui n'étaient pas nécessaires à l'entretien de leurs troupeaux. Or, comme les conditions du colonat libre chez les Wisigoths étaient équitables et rémunératrices, il n'est pas douteux que leurs offres n'aient été acceptées avec empressement, et que beaucoup d'Hispano-romains ne soient devenus les colons et les clients des nouveaux propriétaires du sol⁴. Ces Hispano-romains, arrachés ainsi à la misère par les Wisigoths, ne nourrissaient pas évidemment contre leurs bienfaiteurs l'antipathie que leur prêtent gratuitement aujourd'hui certains de leurs descendants plus ou moins authentiques, dont un amour trop passionné pour les lettres latines a fait, je ne sais pourquoi, des ennemis acharnés de nos pauvres Wisigoths, tout aussi enthousiastes qu'eux de cette littérature, hors de laquelle, paraît-il, il n'y a point de salut.

Les spoliés eux-mêmes ne tardèrent pas vraisemblablement à prendre leur parti du sacrifice qu'ils avaient dû s'imposer. Délivrés des insatiables exigences du fisc impérial, qui les pressurait et les ruinait sans merci, rassurés contre tout danger d'une nouvelle invasion par l'établissement définitif des Goths en Espagne, les grands propriétaires espagnols, restés tels en dépit du fameux partage⁵, se consolaient de ce qui leur avait été pris, par la jouissance paisible de ce qui leur restait. Au

louse ont joint l'interprétation suivante. « Nullus Romanorum barbaram cunjshet gentis uxorem habere præsumat, neque barbarorum conjugis mulieres romanæ in matrimonio conjungantur. Quod si fecerint, noverint se capitali sententiæ subjacere. » Dans les abrégés du *Breviarium* d'Alaric, c'est cette interprétation qui a remplacé le texte de la constitution impériale.

1. « Gallæciam Wandali occupant et Suevi, sitam in extremitate Oceani mari occidui, Alani Lusitaniam et Carthaginensem provinciam, et Wandali cognomento Sihingi Bæticam sortiuntur. » *Idat. Chron.* a. 411, p. 61, 62.

2. « Divisio inter Gotum et Romanum facta de portione terrarum sive silvarum nulla ratio turbetur, si tamen probatur celebrata divisio. Nec de duabus partibus Goti aliquid sibi Romanus presumat aut vindicet, aut de tertia Romani Gotus sibi aliquid audeat usurpare, nisi quod a nostra forsitan fuerit largitate donatum, sed quod a parentibus vel vicinis divisum est, posteritas immutare non tentet. » *Forum Jud.* X, I, 8. — On voit par cette loi, et ce fait est confirmé par la loi suivante, que le partage en question n'avait pas eu le caractère d'universalité qu'on lui prête quelquefois.

3. Ceci expliquerait pourquoi, lors de l'invasion de la Tarragonaise par les généraux d'Euric, ce furent, d'après une variante donnée par l'*Abrégé de l'histoire des Goths* de saint Isidore (era 504), les nobles de cette province qui opposèrent la plus vive résistance aux envahisseurs :

Tarraconensis provincie nobilitatem

Quæ ei repugnaverat exercitus irruptione evertit.

Eux seuls, en effet, perdaient à l'annexion de leur patrie au royaume goth d'Euric.

4. Sur le colonat, les patrons et les clients, voir le titre III du cinquième livre du code hispano-gothique. Le métayage paraît avoir été la condition ordinaire du colonat libre sous les rois goths de Tolède (*Ibid. ibid.*, leg. 3, 4). C'est à l'extension de ce colonat libre que j'attribue sans hésiter l'incroyable prospérité de l'agriculture en Espagne avant l'invasion arabe. J'en ai dit quelques mots dans mes *Bibliothèques Espagnoles du haut moyen âge* (*Nouv. Mém. d'Archéol.*, t. IV, p. 223.)

5. L'héritage d'un de ces malheureux spoliés recueilli par l'évêque Paul de Mérida, et laissé à son église par Fidèle, neveu de Paul et son successeur, fit de cette église jusqu'alors assez pauvre l'égale des plus riches églises d'Espagne. Cf. *Ibid.*, p. 221, texte et notes, et *Esp. sagr.*, t. XIII, p. 347, 351. — D'autre part, et toujours après le fameux partage, Theudis, d'abord lieutenant de Théodoric d'Italie en Espagne, puis successeur d'Amalaric et roi indépendant de Tolède, épousa, lorsqu'il n'était encore que le vicaire de Théodoric, une Hispano-Romaine de naissance, appartenant par conséquent à la race so-disant spoliée et qui cependant apporta à son mari en dot d'immenses richesses en or, en argent et en domaines fonciers. (*Procop. de Bello Goth.*, I, c. xii, p. 25; Bysant. edit. Venet., t. II.)

commencement du viii^e siècle, leurs descendants ne songeaient même plus, selon toute apparence, aux pertes essuyées par leurs ancêtres deux cent cinquante ans auparavant. Si quelque chose venait troubler la vie heureuse et facile qu'ils menaient, au sein de l'abondance, dans leurs magnifiques palais urbains ou dans leurs villas splendidement restaurées, ce n'était donc pas — j'ose l'affirmer — un retour d'animosité contre les barbares en général et les Wisigoths en particulier. Mais en eût-il été autrement, eussent-ils tous, à tort ou à raison, détesté dans les Wisigoths leurs véritables et uniques spoliateurs, cette haine ne constituerait pas plus un antagonisme de race entre Wisigoths et Espagnols, que cette poignée de mécontents ne représente, aux yeux du critique impartial, la race hispano-romaine toute entière.

S'il est impossible de découvrir la moindre trace d'antagonisme entre les anciens et les nouveaux habitants de l'Espagne, même avant la conversion des Wisigoths au catholicisme, rien au contraire n'est plus facile que d'établir sur preuves démonstratives l'existence d'une concorde parfaite et d'une cordiale union des deux races gothique et hispano-romaine, à partir de l'abjuration de l'hérésie par Récarède et par son peuple. Les vieux griefs, s'il en existait jamais de bien sérieux, sont voués à l'oubli. Il n'y a plus en Espagne que des Espagnols, qui défendent côte à côte, avec un courage égal, leur ancienne et nouvelle patrie contre tous ses ennemis de quelque nom qu'ils se nomment, de quelque point de l'horizon qu'ils se précipitent à la curée¹. Des périls affrontés et du sang versé en commun sur les mêmes champs de bataille naît la fraternité d'armes qui, s'ajoutant à la fraternité religieuse, en resserre les liens déjà si étroits. Celle-ci d'ailleurs aurait suffi par elle-même, et très largement, à la glorieuse et sainte tâche de fondre en un seul peuple les deux races qui se partageaient l'Espagne. Cela est si vrai que, dès avant le retour en masse des Wisigoths à la vraie foi, la fusion dont je parle est accomplie entre ceux d'entre eux qui sont catholiques et les Hispano-romains. Nous en trouvons l'incontestable preuve dans le fait si remarquable et si peu remarqué de l'élection du noble goth Masona à la dignité d'évêque de Mérida et de métropolitain de la Lusitanie, par le suffrage unanime du clergé et du peuple de cette ville, l'un et l'autre presque exclusivement composés d'Hispano-romains².

Si des premières années de Léovigilde, époque de l'élection de Masona, nous descendons au règne de Récarède, cette même fusion des races, produite par la seule communauté de foi, nous apparaît dans l'histoire du goth Jean de Valclara, réunissant dans le monastère qu'il a fondé et qu'il gouverne, une foule de religieux, dont le plus grand nombre devait naturellement appartenir à la nationalité hispano-romaine³. Elle se montre aussi, et dans les mêmes conditions, aux derniers jours de la monarchie de Tolède, sous les rois Wamba et Ervige, à toutes les époques de la vie de saint Julien de Tolède; car cet illustre Docteur, né de Juifs convertis, est promu par le roi goth Wamba à la primatie de Tolède, et choisit tour à tour les amis et les plus intimes confidents de sa jeunesse et de son âge mûr, l'un Gundila, parmi les représentants de la race gothique, l'autre, Idalius de Barcelone, parmi les descendants, sinon certains, au moins probables des anciens possesseurs de la Péninsule, les Hispano-Romains. Cette fusion des Espagnols d'origine avec leurs concitoyens de race barbare, née de la fraternité religieuse, ne se trahit pas seulement par les procédés dont les premiers usent envers les seconds, elle apparaît avec bien plus d'éclat encore dans la parole autorisée de leurs plus illustres représentants. Le jour même où le roi Récarède, entouré des évêques, des abbés et des grands de sa nation, renouvelle avec eux et au nom de tout son peuple, en pleine assemblée conciliaire, l'abjuration de l'hérésie arienne et la profession de la vraie foi, saint Léandre, métropolitain de Séville, qui avait guidé ce jeune prince dans la recherche de la vérité, s'adressant aux anciens et aux nouveaux catholiques, aux Goths, aux Suèves et aux Espagnols, les adjure et les supplie, puisque désormais ils ne forment qu'un seul royaume et qu'un seul peuple, d'obtenir de Dieu la durée du royaume terrestre et la béatitude du royaume des cieux, afin que peuple et royaume, ayant glorifié le Christ, soient à leur tour glorifiés par le Christ sur la terre et dans le ciel⁴.

Ce n'était là qu'une éloquente paraphrase des sentiments de tous les Pères de ce même concile, sentiments exprimés par eux quelques instants auparavant dans ces acclamations enthousiastes dont ils saluaient le retour des Wisigoths à l'orthodoxie. « Gloire à notre Seigneur Jésus-Christ qui a rattaché à l'unité de la vraie foi une nation aussi illustre, et constitué ainsi un seul troupeau sous un pasteur unique! A qui est donné de Dieu l'éternel mérite, sinon à Récarède, véritable roi catholique? A qui l'éternelle couronne, sinon au roi vraiment orthodoxe Récarède⁵? » Tous les docteurs des siècles suivants ont parlé, sinon avec la même éloquence, au moins dans le même sens que saint Léandre; tous les conciles célébrés à Tolède après le troisième de ce nom, se font les échos des acclamations qu'on vient de lire; tous dans leurs écrits ou dans leurs actes glorifient les Wisigoths, affirment solennellement l'unité nationale constituée par la fusion des races entre elles et l'obligation imposée à tous de la maintenir.

Saint Isidore de Séville, espagnol de vieille souche, comme Léandre son frère et son maître, ne veut voir dans les Goths,

1. En cas de guerre, Goths et Romains, libres et esclaves devaient s'armer contre l'ennemi commun. Voir plus haut la note XII.

2. « Huic prefato almo viro.... subrogatur, non impar omnium virtutum gloria, vir orthodoxus cui nomen erat Masona, scilicet beatus beato, sanctus sancto, pius pio, bonus benigno (ita cod. Emil.; Ed. *bono*).... Denique S. Masona antistes, nobili ortus in hoc seculo origine, sed vitæ meritis existit multo nobilior. Genere quidem gothus, etc. » *VV. PP. Emerit.*, c. IX, n. 21, 22 (*Esp. sagr.*, t. XIII). L'élection de Masona en 571 précéda de seize ans le retour de ses compatriotes à la foi catholique.

3. « Joannes, Gerundensis ecclesiæ episcopus, natiuitate gothus, provincie Lusitanie Scalabi natus... condidit monasterium, quod nomine Biclari dici-

tur, ubi congregata monachorum societate, scripsit regulam ipsi monasti profuturam » S. Isid., *Catal. Vir. Illustr.*, c. 44

4. « Superest autem, ut unanimiter unum omnes regnum effecti, tant stabilitate regni terrent, quam pro felicitate regni cælestis Deum precibus amus, ut regnum et gens quæ Christum glorificavit in terris, glorificetur ab illo non solum in terris, sed etiam in cælis. » S. Leandri, *Homil. (Concil. de Esp. t. II, p. 259)*.

5. « Gloria Domino nostro Jesu-Christo, qui tam illustrem gentem unita veræ fidei copulavit, et unum gregem et unum pastorem constituit! Quia De æternum meritum, nisi vero catholico Recaredo regi? Cui a Deo æterna corona nisi vero orthodoxo Recaredo Regi? » *Concil. Tolet. III (ibid., p. 222)*.

maîtres de la Péninsule, que des compatriotes, des amis, des frères, dont il est heureux et fier d'écrire l'histoire. Dans l'éloge sans restriction qu'il en a fait, Isidore place la noble nation des Goths, nation hardie, vaillante, généreuse et redoutée de tous, au premier rang parmi les peuples barbares ou civilisés de l'ancien monde, bien au-dessus des Romains qu'elle a courbés sous le joug et qui aujourd'hui combattent pour elle en Espagne, en compagnie de bien d'autres¹. L'ami dévoué de saint Isidore, saint Braulion de Saragosse et Taion, successeur de saint Braulion, tous deux Espagnols de naissance, non contents d'entretenir avec les rois, les évêques, les abbés et les nobles d'extraction gothique des relations au moins aussi intimes qu'avec leurs propres compatriotes, ne voient en outre et ne veulent voir en Espagne, à l'exemple de saint Léandre et des Pères du III^e concile national de Tolède, qu'un seul peuple et qu'une patrie commune à tous ceux qui l'habitent, sans distinction de Goths, de Suèves et de Romains. Dans leur pensée, la prospérité et l'existence même de cette patrie sont indissolublement liées à l'existence paisible et respectée de la monarchie gothique. menacer l'une, c'est attaquer l'autre. Plus tard saint Julien de Tolède qui, s'il n'était pas Espagnol de naissance, l'était du moins devenu par l'éducation, est animé des mêmes sentiments et les exprime de la même façon². Enfin, un siècle après la destruction du grand royaume chrétien de Tolède, on retrouve au fond des Asturies, dans le cœur des fiers défenseurs de la patrie et de l'indépendance espagnole contre les Musulmans, la même sympathique admiration pour les Wisigoths. Alphonse le Chaste, un des plus renommés parmi les premiers successeurs de Pélagé, donne un libre cours à cette admiration dans le magnifique prologue de sa donation à Saint-Sauveur d'Oviedo (16 novembre 812). S'inspirant d'Isidore de Séville, il paie aux Goths et à leurs victoires un juste tribut d'hommages et tient pour un don du ciel que l'Espagne ait été le théâtre de leurs plus glorieux triomphes³.

Les IV^e, V^e, VI^e, X^e et XVII^e conciles de Tolède ne tiennent pas un autre langage : sauvegarder l'autorité des rois Wisigoths, assurer à la société gothique des garanties d'immuable stabilité, en écartant d'elle et de la patrie toute occasion de déchirement, est une de leurs grandes préoccupations. Sous son impulsion les Pères de ces conciles multiplient les décrets contre tous les promoteurs de complots hostiles au roi ou au pays⁴. Ce sont là autant de témoignages authentiques de leur reconnaissance au peuple libérateur et réorganisateur de l'Espagne, passée grâce à lui de l'état de province à demi ruinée d'un empire agonisant, à celui d'un des royaumes les plus florissants de l'Europe occidentale enfin émancipée de la servitude romaine.

Les Wisigoths de leur côté avaient d'avance justifié ces éloges et mérité ces sympathies des vieux Espagnols par l'empressement, je dirais presque l'enthousiasme avec lequel ils travaillaient à rendre chaque jour plus complète et plus intime cette fusion que les Hispano-Romains acceptaient et recherchaient même de si bonne grâce. En religion l'assimilation des nouveaux habitants de la Péninsule à ses anciens possesseurs n'admet pas, ainsi que nous l'avons établi ailleurs⁵, la plus légère restriction. Les Goths d'Espagne ne mettent pas moins d'empressement à briser les autres barrières qui les séparent encore de leurs compatriotes d'origine hispanique. Dès le commencement du VI^e siècle, au plus tard, et par conséquent plus de soixante ans avant l'avènement de Récarède, ils avaient dû renoncer à leur langue nationale pour adopter, dans le commerce ordinaire de la vie, le latin rustique et, dans les occasions d'éclat, le latin littéraire du temps. L'emploi de cette langue leur était imposé par la nécessité de se faire entendre des populations romanisées de la Gaule méridionale et de l'Espagne, au milieu desquelles ils vivaient depuis un siècle et demi, et par la nécessité non moins impérieuse de les com-

1. « *Populi natura pernices,
Ingenio alacres,
Constantiae viribus freti,
Robore corporis validi,
Staturae proceritatis ardui,
Gestiu, habituque conspicui,
Manu prompti,
Duri vulneribus
Quibus
Tanta extitit magnitudo bellorum,
Et tam extollens (al. excellens) gloriosae victoriae virtus,
Ut Roma ipsa victrix omnium populorum,
Subacta captivitatis iugo, gothicis triumphis accederet,
Et Domina cunctorum gentium
-Illis, ut famula, deserviret.
Hos Europae omnes
Tremuere gentes. .
Subactisque serviat illis romanus miles,
Quibus servire tot gentes
Et ipsa Hispania vidit, etc. »*

S. Isid. *Hispan. Hist. Goth. Prol.*

2. « *Præterita discrimina reminiscentes, animadvertimus quantis periculis, quantis necessitatibus etiam patuerimus, adversariorum incursibus, quibus divina misericordia vos excitatos, et vestro regimine nos ereptos dum ... videmus, et vestros labores cogitantes, et in futurum patriæ providentes. . ad tuam pietatem recurrere decrevimus . et, te bene valente, servum tuum Dominum Recesvinthum dominum nobis et regem deposcimus, etc.* » S. Brul., *Ep. 37 ad Chindasvinthum*. — « *Homo pestifer atque insani capitis, Froia, tyrannidem sumens, adsumptis scelere sui perversis fautoribus, adversus orthodoxum, magnumque Dei cultorem Recesvinthum principem fraudulenter præterdens molimina, superbo adniso, christianam debellaturus adgreditur patriam.* »

Taionis *Sentent.* Præf. epist. n. 2. — « *Adfuit enim in diebus nostris clarissimus Wamba princeps, quem digne principari Dominus voluit . quem totius gentis et patriæ communio elegit, quem populorum amabilitas exquisivit, etc.* » S. Jul. Tolet. *Inst. Wambae*, n. 2

3. « *.. Et quia
Tu es Rex regum regens caelestia
Simulque terrestria . .
Terrarum populis, pro obtinenda justitia,
Distribuis reges, leges atque judicia.
Cujus dono, inter diversarum gentium regna,
Non minus in terminis Spaniae clara
Refulsit Gothorum victoria* »

Adefons II (*Esp. s.*, t. XXXVII, esc. 7).

L'auteur anonyme de la *Légende du comte Fernan-Gonzalez* (2^e moitié du XII^e siècle) exprime la même pensée dans les vers suivants :

*Venieron estos Godos de parte de Oryente,
Jesu Christo les embyo, esto sin fallimente,
Del linage de Gog (Ed. Godos) vino aquesta gente. .
Escogieron a Espanna toda de mar a mar, etc.*

Copia 16, 20.

4. « *Postrema nobis sanctis sacerdotibus sententia est pro robore nostrorum regum, et stabilitate gentis Gothorum pontificale ferre decretum .. Nullum patriæ gentisque discidium per vim atque ambitum oriatur... Quilibet igitur a nobis vel totius Hispaniæ populis... sacramentum fidei suæ quod pro patriæ gentisque Gothorum statu vel conservatione regni salutis pollicitus est, temeraverit .. anathema sit... atque ab ecclesia catholica, quam perjurio profanaverit, efficiatur extraneus* » Concil. Tolet. IV, c. 75 (a. 633). Cf. Concil. Tolet. V. can. 2, VI, can. 17; VII, can. 1; X, can. 2; XVI, can. 9 et 10; XVII, can. 7.
5. Voir la note VI.

prendre. Car ces populations ne connaissaient pas d'autre idiome que le latin, et ne témoignaient aucune velléité de s'appliquer à l'étude de la langue gothique¹. Mais, après la conversion des Wisigoths, les nobles et les clercs de cette nation ne se contentent plus de cette connaissance purement pratique du latin. Épris de la littérature sacrée et profane à laquelle l'Église catholique venait de les initier, et dont elle mettait les chefs-d'œuvre à leur disposition, ils s'efforcent, pour en tirer un meilleur parti, de se rendre familières les finesses de la langue dans laquelle ces chefs-d'œuvre sont écrits et de pénétrer les mystères d'une syntaxe dont jusqu'alors ils ne s'étaient que médiocrement inquiétés. Comment ils y réussissent, c'est ce que je n'ai pas à examiner en ce moment, l'ayant déjà fait suffisamment ailleurs². Ce qu'il importe de constater, au point de vue de la fusion complète des races, c'est l'unité de langage établie entre Wisigoths et Espagnols; c'est, entre les lettrés des deux nations, l'identité de goûts et d'études; identité telle que, sous ce rapport, entre Isidore de Séville par exemple et Sisebuth ou Sisenand, entre Braulion de Saragosse et le roi Récesvinthe ou tout autre des nombreux correspondants wisigoths de ce saint évêque, entre Julien de Tolède et Wamba, Ervige ou Egica, il n'existait aucune différence appréciable, si grande que fût d'ailleurs celle qu'on pouvait et qu'on peut encore signaler dans la forme extérieure dont les uns et autres revêtaient leurs communes pensées³.

Déjà aussi, dès la seconde moitié du VI^e siècle, cédant à la séduction qu'exerçait sur eux l'antique civilisation qui brillait encore d'un vif éclat dans la Péninsule, et obéissant à l'exemple de leur roi Léovigilde, les nobles wisigoths avaient vraisemblablement échangé la simplicité rustique de leur costume national contre l'élégance et la richesse de celui dans lequel les Hispano-Romains se drapaient avec goût⁴. Au contact prolongé de ces mêmes Espagnols, les mœurs et les usages des Goths de la Péninsule avaient subi une modification assez sensible pour rendre nécessaire, sous ce même roi Léovigilde, une refonte des anciennes lois gothiques, codifiées un siècle auparavant par le roi Euric⁵. Quand le catholicisme fut monté sur le trône avec Récarède, cette unification des mœurs et des usages fit de tels progrès qu'elle rendit nécessaire, non plus une simple refonte des lois gothiques, mais l'unification des législations diverses qui jusqu'alors avaient régi les deux peuples, désormais intimement unis. Chindasvinthe et son fils Récesvinthe entreprennent cette tâche ardue et en viennent heureusement à bout. Puisant, quoique en proportions très inégales, aux deux antiques sources du droit romain et du droit traditionnel ou écrit de leur propre nation⁶, ajoutant aux anciennes lois qu'ils en ont tirées, celles en très grand nombre dont l'expérience acquise et la sagesse dont ils sont doués tous deux à un haut degré, leur démontrent la nécessité⁷, ils composent ce célèbre *Forum Judicum*, improprement appelé *Code wisigoth*⁸, chef-d'œuvre de bon sens, de clarté et d'équité, que Récesvinthe a l'honneur de promulguer, et dont il impose l'usage à tous ses sujets sans distinction, exclusivement à toute autre collection juridique⁹.

A la même époque, s'ouvre plus large que jamais devant les Hispano-Romains l'accès aux fonctions les plus élevées de l'ordre militaire et civil. Ils commandent les armées, ils gouvernent les provinces, et, s'ils sont exclus du trône, ils figurent du moins, soit par les évêques, soit par les grands fonctionnaires de leur race, parmi les électeurs des rois. Dès les premiers jours de l'entrée définitive des Goths en Espagne, leurs chefs Théodoric II et Euric confient à des Romains de Gaule et d'Espagne certains commandements militaires¹⁰. Sous Récarède, l'Espagnol Claude gouverne, avec le titre de duc, la riche et florissante province de Lusitanie. C'est lui aussi que la confiance du prince charge de repousser les Francs de Gontran qui avaient envahi la Gaule gothique; c'est lui qui, à la tête d'une vaillante petite troupe, remporte sur cette formidable armée d'invasion une des plus signalées et des plus merveilleuses victoires que l'histoire ait jamais enregistrées¹¹. Parmi les plus hauts dignitaires de la cour de ce prince déjà vieillissant, brillait d'un éclat extraordinaire un autre Espagnol, du nom

1. Dans les réunions solennelles de Goths et d'Hispano-Romains célébrées sous Léovigilde et Recarede (conférence de Mérida, concile III^e de Tolède), la discussion eut lieu en latin, comme le prouve l'enthousiasme des catholiques de Mérida qui ne savaient pas d'autre langue, en entendant l'éloquent discours de leur évêque Masona (VV. PP. *Emerit*, t. XI, 28), et d'autre part, l'absence de toute mention d'interpretes traduisant aux Goths les discours prononcés en latin, ou aux Espagnols les discours débités en langue gothique. Donc les Goths entendaient et parlaient le latin. Je crois même très fermement qu'au VII^e siècle ils avaient à peu près oublié leur idiome national. Car celui-ci n'a fourni à l'espagnol vulgaire du haut moyen âge qu'un nombre infime de mots.

2. V. *Bibliothèques espagnoles du haut moyen âge* (Nouv. mélanges d'archéol., t. IV, p. 225 svv).

3. Comparez par exemple le style de saint Isidore de Séville à celui de son ami le roi Sisebuth : autant le premier est simple, aisé, naturel, autant le second est ampoulé, recherché et mal équilibré sur les échasses où il se hausse. On ne croirait jamais, si on ne le savait par ailleurs, que ces deux écrivains ont été contemporains.

4. « Primusque etiam inter suos regali veste opertus (*Leovigildus*) sol'o resedit. Nam ante eum et habitus et consessus communis, ut populo ita et regibus erat » S. Isidor. *Hisp.*, *Hist. Goth.*, era 606.

5. « In legibus quoque ea quæ ab Eurico incondite constituta videbantur, correxit (*Leovigildus*), plurimas leges prætermittas adiciens, plerasque superfluas auferens » *Id. ibid.* Sidoine Apollinaire (Ep. 2, lib. II) mentionne les lois gothiques de Théodoric, frère et prédécesseur d'Euric.

6. Sur cinq cent quatre-vingt-treize lois que contient le *Forum Judicum*,

un sixième à peine, moins d'une centaine, est emprunté au code Théodosien, ou à son abrégé, le *Brevuarium Alarici*.

7. Cent dix lois sont attribuées par tous ou par quelques-uns des mss. du *Forum Judicum* au roi Chindasvinthe, cent douze à son fils, une au roi Récarède, deux à Sisebuth, six à Wamba, vingt-sept à Ervige, onze à son successeur Egica, qui de plus refondit en une édition nouvelle l'édition originale de Récesvinthe, sur un plan quelque peu différent. Il est au moins certain que l'ordre primitif n'a pas été respecté, comme le prouve la place qu'occupent aujourd'hui les deux lois de Récesvinthe citées plus bas (note 9).

8. Ce code n'est *wisigoth* ni par sa composition, ni par sa destination. Il est *hispano-gothique*, ce qui est très différent. Il n'est pas plus *barbare* que *wisigoth*. Ces deux qualificatifs ne devraient s'appliquer en toute justice qu'au recueil d'Euric, refondu par Léovigilde.

9. Voir les lois 9 et 12 du l. II, tit. I du F. J. J'ai donné plus haut (p. 93, not. 1) le texte de la première de ces lois.

10. Au comte romain Vincent, employé en Espagne par le roi Euric, et au duc Victorius que ce même prince préposa à quelques-unes de ses possessions de la Gaule (Greg. Turon., *Hist.*, II, 20), ajoutons le comte Népotien, commandant l'armée de Théodoric II en Galice, remplacé dans sa charge par Arborius, aussi Romain de nom et Gallo-Romain d'extraction (*Idat. Chron.* ann. 460, 462, et 465, p. 115 (texte et note 3)).

11. Sur ce remarquable personnage lire Jean de Valclara, ann. 588 (*E. s.*, VI, p. 386), et les *Vies des Pères de Mérida* (c. XVII, 30, XVIII, 41). Claude aurait défait avec 300 hommes 60,000 guerriers francs. Mais chacun de ces soldats était sans doute un homme libre ayant avec lui le dixième de ses colons ou esclaves, suivant la loi militaire en vigueur chez les Goths.

d'Helladius, cachant sous des habits somptueux les goûts et la piété d'un moine, se délassant des ennuis de l'administration par la prière et le travail des mains, auquel il se livrait à ses heures de loisir en compagnie des religieux d'Agaha, loin de la foule des clients attachés à ses pas et de la pompe de son escorte ; se vouant enfin à Dieu dans ce monastère dont il devint abbé et qu'il ne quitta que pour monter sur le siège primateal de Tolède¹. Plus tard et sous Chiudasinthe, nous voyons mentionnés dans les documents du temps deux autres personnages, très probablement Espagnols comme les précédents, l'un le comte Laurent, que sa bibliothèque a sauvé de l'oubli², l'autre, nommé Celse, ami de saint Braulion de Saragosse, chargé du gouvernement de quelques districts dans la Tarragonaise, sans doute avec le titre de comte, et assez avant dans la confiance du vieux roi pour oser lui donner, sur une question très délicate — l'association de Récesvinthe à la couronne — un avis qu'on ne lui demandait pas, et qui fut suivi³.

L'histoire, on le voit, ignore absolument l'existence d'un antagonisme de races dans le royaume gothique de Tolède. Cette même histoire donne un démenti formel et complet aux déclamations et aux récriminations de quelques Espagnols modernes sur le mépris insolent des Goths pour leurs compatriotes hispano-romains, sur l'abjection à laquelle ceux-ci auraient été condamnés, et sur leur exclusion de tout honneur et de toute charge. J'aurais à la rigueur pu me dispenser de recourir si souvent à son témoignage sur ce point. Pour démontrer combien peu les Espagnols se croyaient méprisés, et en quelle estime les Goths tenaient ces mêmes Espagnols, il m'eût suffi de rappeler que, du v^e siècle au ix^e, pas un Espagnol d'extraction historiquement certaine n'a caché sa nationalité sous un nom gothique, tandis que, durant la même période d'années, beaucoup de Goths, connus de nous comme tels, ont dissimulé autant qu'il était en eux leur filiation barbare sous des noms hispano-romains, c'est-à-dire empruntés à la langue grecque ou latine.

En résumé, l'Espagne gothique des premières années du viii^e siècle, étudiée à l'aide des documents contemporains, dans les races diverses qui l'habitent, et dans les différentes classes entre lesquelles ses habitants sont hiérarchiquement distribués, nous offre le rassurant spectacle d'une concorde et d'une union que ne troublent ni rivalités ni haines d'un caractère purement social. Ce n'est donc pas dans des rivalités ou des haines de ce genre qu'il faut chercher les causes directes ou indirectes, médiate ou immédiates de sa ruine, hélas ! si prochaine.

1. « Helladius . cum regæ aulæ illustrissimus, publicarumque rector existeret rerum, sub sæculari habitu monachi votum pariter explebat et opus . Nam ad monasterium nostrum, illud Agahense dico cujus me susceptio monachium tenuit . quum sæpe, discurrentium negotiorum ductus itinere, perveniret, remota clientum sæculique pompa decois... monachorum. turmis junctus, stipularum fasciculos ad cibarium deportaret. Cumque inter decorem, insolentiamque sæculi, solitudinis amaret et sectaretur arcana, celerem fuga, relictis omnibus. ad id sanctum monasterium... venit permansurus. . Ibi factus monachus pater... fessis pene senio artubus, ad pontificatus apicem evocatur... vi

coactus.. Decem et octo annis sacrum regimen tenuit, temporibus Sisebuti, Sunthilani et exordis Sisenandi » S. Ildefons *Suppl.* VV, III, c. 7

2 « Sane, in tempore, apud Laurentium comitem, cum (*tractatum in Apocalypsin Aprungru Pacensis episcopi*) fuisse, novi » S. Braul, *Epist.* 25 ad Emilianum.

3. « Suggestendum gloriosissimo Domino nostro Chindasvintho regi, Braulio et Eutropius episcopi servuli vestri, cum presbyteris, diaconibus et omnibus plebibus a Deo sibi creditis. necnon et Celsus servus vester cum territoris a Clementia vestra sibi commissis, etc , etc. » Braul. et alior, *Epist.* 37 ad Chindasvinthum.

XVIII

MORALITÉ HISPANO-GOTHIQUE

La plus ancienne version hispano-latine de la légende de Witiza nous montre la cour de Tolède et l'Église d'Espagne subitement livrées aux plus abomnables excès de la débauche et s'y abandonnant sans vergogne, à l'exemple et par les ordres de leur souverain, l'infâme successeur d'Egica¹. Afin sans doute de rendre moins invraisemblable ce fabuleux récit adopté d'enthousiasme et singulièrement embelli par les chroniqueurs plus récents², certains écrivains modernes assignent à cette corruption hispano-gothique des premières années du viii^e siècle une origine plus reculée et en font peser la responsabilité moins sur Witiza, que sur la race gothique toute entière. A les en croire, les Goths laissèrent au delà du Danube la pureté de mœurs que leur prête une crédulité enfantine et ridicule. A peine transportés sous des cieux plus cléments et au premier contact de l'antique civilisation impériale, ces barbares se sentirent envahis et comme possédés d'une infernale soif de richesses et de plaisirs. Ils se livrèrent aux jouissances et aux voluptés avec l'imprévoyance et la fougue du sauvage, avec la cruauté et la férocité du soldat au sein d'une ville emportée d'assaut³. Le clergé partageait la corruption générale et se livrait aux mêmes désordres que les laïques. Lorsque le hasard de leurs courses à travers le monde romain eut conduit les Wisigoths au delà des Pyrénées, dans cette Espagne dont ils devaient se faire une seconde patrie, ils y menèrent une vie tout aussi débordée; peut-être même leur licence s'accrut-elle encore. En face de ces conquérants si peu dignes du nom de chrétiens dont ils se paraient, le clergé catholique, fils et représentant de la race hispano-latine, donnait au monde le spectacle si rare d'une science éminente jointe à l'humilité la plus profonde et à la pureté immaculée des mœurs. Aussi marchait-il d'un pas ferme et sûr vers le but assigné à sa mission sublime, dans la pleine confiance de son prochain triomphe. Ce triomphe devait, hélas! amener la ruine morale du triomphateur. Après la conversion des Goths ariens, l'église catholique dut ouvrir les rangs de sa milice sainte aux nouveaux convertis. Le désordre et l'immoralité s'y introduisirent avec eux. A partir de ce moment, on voit, en effet, avec douleur s'altérer la simplicité et la sévérité des mœurs du clergé hispano-romain, proportionnellement à l'accroissement constant du nombre de recrues que lui fournit la race gothique. A l'esprit de pauvreté et d'humilité succède une soif ardente de lucre et de domination. Tous les crimes, toutes les scélératesses, tous les sacrilèges élisent domicile dans ce clergé dégénéré qui, moins d'un siècle auparavant, resplendissait à tous les yeux comme un pur miroir de douceur et de vertu⁴. Disons-le bien vite: sur ce dernier point, l'accord cesse momentanément d'exister entre les tenants de l'opinion dont je me fais le rapporteur. Il est tel d'entre eux qui rejette avec une indignation quelque peu méprisante le reproche d'ambition adressé au clergé catholique de la première moitié du viii^e siècle par un de ses compagnons d'armes⁵. Mais, en fin de compte et pour les dernières années de ce siècle, tous sont unanimes à déclarer qu'en ce moment, et par conséquent avant le règne de Witiza, la corruption des mœurs, arrivée à son comble chez les Wisigoths d'Espagne, s'était par ceux-ci communiquée au clergé⁶. Les Hispano-romains eux-mêmes, on a la bonté de le reconnaître,

1 Voir le chapitre 6 (al. 8) de la chronique d'Alphonse III, cité plus loin (note XX).

2. « Son por tanto mas que dudosas estas narraciones (celles d'Alphonse III et de ses amplificateurs), y Mayans pudo hacer con solidos fundamentos la defensa del rey Witiza. » Mendez Pelayo, *Heterod.* I, p. 212. Je dois toutefois ajouter que ce savant homme a changé d'avis sur ce point, mais bien à tort, du premier au troisième volume de son ouvrage. Dans celui-ci, en effet (p. 840), il me reproche d'avoir « pris sous ma protection l'antique paradoxe de Mayans », en défendant la mémoire du roi Witiza dans la *Revue des questions historiques*.

3. « Error infantil y que mueve a risa es el de la pretendida virginidad de los bárbaros. Quizá en sus nativos bosques fueron inocentes; pero así que cayeron sobre el mediodía, y vieron y palparon la decadente civilización imperial, entroles desmedido y aun infernal anhelo de tesoros y de placeres. Gozaron de todo con la imprevisión y abandono del salvaje, y sus liviandades fueron crueles y feroces, como las del soldado que entra en una ciudad tomada por asalto. » Id. *ibid.*, p. 214, 215. L'auteur a souligné le mot *virginidad* sans doute pour en mieux faire ressortir le ridicule.

4. « Durante el largo periodo en que infesta la herejía de Arrio á los des-

cendientes de Ataúlfo..... El clero católico limpio de corazon, humilde é ilustrado era pues esencialmente latino. hijo e intérprete de la raza hispano-romana caminaba sin vacilacion alguna á llenar los altos fines de su institucion, confiado en su proximo y decisivo triunfo. » A. de los Rios, *Ist. crit. de la Lit. Esp.* I, p. 431. « Adoptado entre tanto el simbolo de Nicea por el clero arriano, y abiertas así á la raza visigoda las puertas del sacerdocio, al paso que se aumentaba su numero y crecia su importancia en la republica con el predominio de los vencedores, adulterábanse sus sencillas y severas costumbres, trocábanse su humildad y pobreza en sed de orgullo y poderío, y quebrantadas sus primitivas tradiciones dejábase dominar por los feroces instintos de los Godos. » Id. *ibid.*, p. 432, 433. « Todos los crímenes, todas las maldades y sacrilegios se abrigan en aquellos ministros que medio siglo antes eran un espejo de la virtud y de la mansedumbre. » Id. *ibid.*, p. 429.

5. Rapprocher de ce que dit A. de los Rios (I, p. 427, 428) de l'ambition du clergé hispano-gothique, l'éloquente tirade où Menéndez Pelayo (I, p. 195) taxe ces accusations d'absurdité.

6. « La nobleza goda era relajadísima en costumbres: la crueldad y la lascivia manchan á cada paso las hojas de su historia. El adulterio y el repudio

ne furent point à l'abri de la contagion. Ainsi s'explique la chute, par ailleurs inexplicable, du royaume de Tolède et l'invasion musulmane de la Péninsule, car Dieu n'inflige de tels châtements qu'aux peuples où toute chair a corrompu sa voie¹. Tout cela est dit d'un ton grave et convaincu, comme chose hors de doute, avec références multipliées aux décrets des conciles contemporains, dont l'autorité irréfragable confirmerait, dit-on, ce long exposé des misères morales de l'Espagne gothique agonisante².

Ne nous en laissons pas imposer par cet appareil scientifique. En réalité, l'exposé qu'on vient de lire n'est qu'un roman indigne de foi, une série d'affirmations absolument gratuites contre lesquelles protestent les conciles auxquels on nous renvoie avec tant de confiance. Leurs actes, étudiés sérieusement, méthodiquement et sans parti pris³, nous apprennent, en effet, que de l'avènement de Récarède et de Sisebuth à la mort d'Egica, la moralité publique en Espagne ne cesse de s'élever de règne en règne et monte enfin à un niveau qu'elle n'avait jamais atteint, même aux jours les plus heureux de l'Eglise et de la société hispano-romaine, c'est-à-dire, quand se ferma sous Constantin, pour l'Espagne comme pour les autres provinces du monde romain, l'ère sanglante des persécutions. Essayons de le démontrer.

Vers les dernières années du III^e siècle ou les premières du siècle suivant, s'ouvrait dans la ville d'Elberi (*Elvire*) un concile des évêques de la Bétique, peut-être même de l'Espagne romaine toute entière; un siècle plus tard, vers 397 ou 400, un autre concile se réunissait à Tolède, suivi d'un troisième célébré en 516 à Sarragosse, et d'un quatrième à Lérida en 546. De ces quatre conciles, les deux premiers sont antérieurs à l'entrée des Wisigoths en Espagne, et les deux derniers à la conversion de ces mêmes Wisigoths au catholicisme. Ni les uns, ni les autres n'ont eu, par conséquent, à s'occuper de ces barbares, étrangers à l'Eglise catholique dont ils rejetaient les enseignements. Il suit de là que les nombreux canons disciplinaires promulgués par ces conciles ne visent que les Hispano-romains, et que les curieux renseignements qu'ils nous donnent sur les mœurs des fidèles et du clergé de leur temps ne concernent que ces mêmes Hispano-romains. D'autre part, les trois conciles tenus à Tolède sous Ervige et son gendre Egica, en 683, 693, 694, et celui de Saragosse tenu en 691 sous le dernier de ces princes, entrent dans des détails tout aussi nombreux et tout aussi intéressants sur les mœurs de la société hispano-gothique à la veille de sa ruine. Dressons, d'après les données fournies par les conciles de la première époque et par ceux de la seconde, d'abord le tableau de la moralité hispano-romaine, puis celui de la moralité hispano-gothique et plaçons ces tableaux en regard l'un de l'autre : un coup d'œil nous suffira pour déterminer avec précision à quel moment la moralité espagnole atteignait son niveau le plus élevé, et, par conséquent, si des IV^e, V^e et VI^e siècles à la fin du VII^e, il y a eu en ce pays progrès ou déchéance dans l'ordre des mœurs⁴. Or ce simple coup d'œil nous démontre que la première de ces deux hypothèses contradictoires est la seule vraie. Presque tous les désordres et les vices dont les anciens conciles signalent l'existence dans la société hispano-romaine, ont en effet disparu de la société hispano-gothique, telle que nous la font connaître les conciles des dernières années du royaume de Tolède : plus d'incestes ou d'adultères publics et scandaleux, plus de divorces impudemment multipliés par des femmes que la passion ou l'inconstance poussent à des unions nouvelles; plus de maris complaisants fermant les yeux sur des désordres qu'ils devraient réprimer; plus de mères trafiquant de l'honneur de leurs filles; plus d'avortements ou d'infanticides; plus de débauches nocturnes dans les cimetières indignement profanés; plus d'évêques, de prêtres et de clercs se livrant à l'incontinence, au mépris des serments les plus sacrés, pratiquant l'usure et courant les foires et les marchés pour s'y livrer au trafic; plus de vierges sages devenant folles dans le pire sens du mot, ou en butte à d'odieuses violences; plus de spoliations du faible et du pauvre par les puissants du jour; plus d'esclaves mourant sous le fouet, victimes de la jalousie de leurs maîtresses; plus de clercs s'entre-tuant les uns les autres, et brutalisant cruellement leurs inférieurs, préalablement arrachés du sanctuaire où ils ont cherché un asile contre les fureurs de leurs maîtres; plus de délateurs enfin, cette plaie de Rome et de l'Empire sous les Césars paucens et chrétiens. Voilà de quels désordres la société hispano-romaine, pure encore de tout mélange d'éléments gothiques, était le théâtre; voilà ce que les efforts combinés des rois et des conciles de Tolède ont fait disparaître du sol de l'Espagne gothique⁵.

eran frequentísimos, y el contagio se comunicó a la clerecia por haber entrado en ella individuos de estirpe gótica. » Menéndez Pelayo, *Heterod.*, I, 214.

1. « Bien sé que no estaban exentos del contagio los Hispano-romanos, puesto que Dios nunca envia las grandes calamidades, sino cuando toda carne ha errado su camino. » Id., *ib.*, 215.

2. « Triste y sombrío es el cuadro; pero verdadero y trazado sobre todo por los mismos concilios, cuya autoridad no admite replica. » Amador de los Rios, *Hist. crit.*, I, p. 429, not. 1. Cf. Menéndez Pelayo, *Heterod.*, I, 214.

3. Lorsque, par exemple, Amador de los Rios voit dans la magnifique charte des droits, promulguée par le XIII^e concile de Tolède, un acte opposé à la simplicité évangélique (p. 427, note 1), ou quand il accuse les Pères du XV^e concile, tenu en cette même ville, de s'être mêlés de politique en absolvant Egica de l'injuste serment qu'Ervige lui avait imposé (p. 428, note 1); entre l'étourderie ou le parti-pris, on n'a que l'embarras du choix.

4. C'est pour avoir négligé ce travail de comparaison que les écrivains que je combats ont tiré des quelques canons de conciles, cités par eux un peu au hasard, des conclusions inadmissibles.

5. Voici le tableau comparatif de ces canons disciplinaires. Ceux d'Elvire [A], de Tolède [B], de Lérida [C] et de Tarragone [D] sont groupés dans la première colonne. La seconde comprend les canons des conciles douzième [T], treizième [V], seizième [Y], dix-septième [Z] de Tolède, et troisième [X] de Sa-

ragosse. Les quatorzième et quinzième conciles de Tolède ne contiennent pas de décrets disciplinaires.

I Moralité hispano-romaine. (V ^e et VI ^e siècles)	II Moralité hispano-gothique. (VII ^e siècle)
1 ^o Stupratoribus puerorum nec in finem dandam communionem. A. 71.	1 ^o Sodomiticae operationis malum multos sauciasset, perpenditur, etc. Y. 3.
2 ^o Si quis privignam duxerit uxorem, eo quod sit incestus, placuit nec in finem dandam communionem. A. 66.	2 ^o Quicumque citra culpam criminis supradicti (<i>fornicationis</i>) uxorem suam quacumque occasione reliquerit, tamdiu ab ecclesiastica communione privatus et coetu omnium Christianorum maneat alienus, quamdiu et ad societatem relictæ conjugis redeat. T. 8.
3 ^o Si cum conscientia mariti uxor fuerit moechata. A. 70. — Si quis fidelis habens uxorem, cum Judaea vel gentili fuerit moechatus. A. 78. Cfr. <i>ibid.</i> , 64, 65. B. 17.	3 ^o Quorundam hominum tam grave inolevit desperationis contagium, ut dum fuerint, pro sui purgatione scelens, custodiae mancipati, seipsos malunt aut laquei suspendio enecare, aut ferro vel aliis mortiferis casibus interimere. Y. 4.

On voit maintenant ce qu'il faut penser de la douceur, de la pauvreté, de l'humilité et de l'innocence de cet antique clergé purement hispano-romain, combien, par conséquent, est peu fondé le contraste qu'on prétend exister entre ce clergé et le clergé hispano-gothique de la monarchie de Tolède, alors même qu'on tiendrait pour vrais les vices dont on gratifie ce dernier clergé pour les besoins d'une cause qu'on veut gagner à tout prix. On voit aussi dès à présent que, loin d'avoir été infectés d'immoralité au contact des Wisigoths, clercs et fidèles hispano-romains ont dû à ce contact régénérateur, sinon la guérison complète de la contagion morale inoculée à leurs ancêtres, bien des siècles auparavant, par leurs conquérants romains, au moins une amélioration sensible dans leur état. On voit enfin que, en affirmant les progrès continus de la moralité publique en Espagne sous les rois wisigoths, je n'ai été que l'écho fidèle des conciles, dont on invoquait le témoignage en faveur de la thèse contraire.

Remarquons, en outre, non certes pour confirmer ce qui n'a pas besoin de confirmation, mais pour montrer plus clairement encore, si c'est possible, combien sont gratuites et injustes les accusations portées contre la moralité des Wisigoths, remarquons, dis-je, en premier lieu, que de tous les membres du haut ou du bas clergé signalés dans les annales de l'Eglise d'Espagne pour leur mauvaises mœurs et leur brutalité, il n'en est pas un seul qui ne soit hispano-romain de nom et probablement de naissance. Tel fut ce Justus, évêque de Tolède, étranglé par ses propres clercs révoltés de sa conduite¹; tel fut Pothamius, évêque de Braga, déposé pour crime d'incontinence par le X^e concile de Tolède²; tel fut aussi cet autre Justus, prêtre histrion et parasite, dont les grotesques et indécentes bouffonneries ont été si énergiquement flétries par saint Valère³, et qui, lui, fut certainement hispano-romain d'origine, car son teint de bistre et sa taille de myrmidon excluent toute parenté avec la race des conquérants germaniques de la péninsule⁴.

Remarquons, en second lieu, que l'histoire ne relève pas un seul fait d'immoralité à la charge des membres wisigoths du clergé espagnol, dont elle nous a fait connaître la vie d'une façon plus ou moins détaillée. Tous sans doute ne furent pas des saints, mais tous, sans exception connue, gardèrent pure et sans tache la robe sacerdotale, que leurs frères hispano-romains ne souillaient que trop souvent; nul parmi eux, sauf le problématique Oppas, ne donna dans le cours de sa vie des preuves historiquement constatées de cette brutalité restée toujours étrangère au clergé gothique; tandis que des rangs de ce clergé est

I

Moralité hispano-romaine
(V^e et VI^e siècles).

4^o Foeminae quae nulla praecedente causa, reliquerint viros suos et alteris se copulaverint, nec in finem accipiant communionem — Foemina fidelis quae adulterum maritum reliquerit fidelem et alterum ducit, prohibeatur ne ducat, etc. A. 8, 9. — Si quis lectorum adulterae mulieri voluerit misceri, vel adhaerere consortio, aut relinquat adulteram aut clero habeatur extraneus. D. 9.

5^o Mater vel parens.... si lenocinium exercuerit, eo quod alienum vendiderit corpus, vel potius suum, etc. A. 12.

6^o Si qua per adulterium absente marito suo conceperit, idque post factum occiderit. A. 63. Catechumena si per adulterium conceperit et praefocaverit, etc. A. 68. Qui male conceptos ex adulterio factos vel editos necare studuerint, etc. C. 2.

7^o Ne foeminae in coemeterio pervigilent, eo quod saepe... latenter scelera committunt. A. 35.

8^o Episcopi, presbyteres et diacones si... detecti fuerint quod sint moechati. A. 18.

9^o Episcopi, presbyteres et diacones de locis suis negotiandi causa non discedant, nec circumeuntes provincias, quaestuosas nundinas sectentur. A. 19. Si quis clericorum detectus fuerit usuram accipere, etc. A. 20. — Nullus eorum, id est monachorum forensis negotii susceptor vel exequutor existat. D. 11.

10^o Virgines quae se Deo dicaverunt, si pactum perdiderint virginitatis atque eidem libidini servierint, non intelligentes quid admiserint, etc.

II

Moralité hispano-gothique
(VII^e siècle)

4^o Missam pro reque defunctorum promulgatam, fallaci voto pro vivis student celebrare hominibus, non ob aliud, nisi ut is pro quo idipsum offertur sacrificium, ipsius sacro-sancti libaminis interventu, mortis ac perditionis incurrat periculum. Z. 5.

5^o Ne monasteria diversoria saecularium fiant, etc. X. 3.

6^o Qui obstinatae mentis dolositate confusi, quum aliqua eos molestia fratrum jurgiorum pupugerit, insana illico temeritate abrepti, altaria nudantes, sacratis vestibus exuunt, ac divinum sacrificiorum cultum malitia intercedente subducunt, etc. V. 7.

7^o Oportunum satis est ut sponsio principibus compromissa absque aliquo fraudis naevo custodiatur. Y. 9. Illi jurantes fidem promissam temerare non metuunt. *Ibid.* Cf. *ib.* 10.

8^o Cultores idolorum, veneratores lapidum, accensores facularum et excolentes sacra fontium vel arborum admonemus, ut agnoscant quod ipsi se spontaneae morti subiciant etc. T. 11. — Illi diversis suadelis decepti, cultores idolorum efficiuntur, veneratores lapidum, accensores facularum, excolentes sacra fontium vel arborum, etc., etc., etc. Y. 3.

I

Moralité hispano-romaine
(V^e et VI^e siècles)

A. 13. — Episcopi vel presbyteri vel diaconi filia, si devota fuerit, et peccaverit et maritum duxerit, etc. B. 19. — Qui poenitenti viduae vel virgini religiosae vim stupri intulerit, etc. C. 6.

11^o Si quis de potestatibus clericum aut quemlibet pauperiorem aut religiosum expolaverit, etc. B. 11.

12^o Si quis vero maleficio interficiat alterum. A. 6.

13^o Si qua foemina furore zeli accensa flagris verberaverit ancillam suam, ita ut intra tertium diem animam cum cruciatu effundat. A. 5. — Nullus clericorum servum aut discipulum suum ad ecclesiam confugientem extrahere... vel flagellare praesumat. C. 8.

14^o Si clerici in mutuam caedem proruperint. C. 11.

15^o Qui post fidem baptismi salutaris adulta aetate ad templum idoli idololatriae accesserit. A. 1. — Flamines qui post fidem lavacri... sacrificaverunt — A. 2. Idem flamines qui non immolaverint, sed munus tantum deriderint. A. 3.

16^o Delator, si quis extiterit fidelis, et per ejus delationem aliquis fuerit proscriptus, etc. A. 73.

1. « Cum Helladio episcopo sedis ejus (*Toletanae*) Justus diaconus fastu superbiae insultaret, post mortem quidem sui pontificis vixit episcopus..., sed in reprobum versus sensum, ob intemperantiam morum a ministris altaris sui dormiens strangulatus laqueo expiravit. » S. Hildeph. *Catal.* V. V. III. Praef., § 4. Qu'on veuille bien aussi se rappeler ce que j'ai raconté d'Eleuthère, l'archidiaque de Mazona, dont ce saint prélat obtint miraculeusement la mort, pour sauver son Eglise et son peuple de sa brutalité et de son avarice (*supr.* p. 137. 138).

2. Cf. Concil. Tol. X, p. 418.

3. Cf. S. Valeri *Narrat.*, § 33, 34 (*E. s.*, XVI).

4. « Elegit (*Diabolus*) nequissimum virum falsae nuncupationis nomine Justum, forma exiguae pusillitatis tantillum, ac teterrimae visionis colore barbaricae nationis Ethiopum, extrinsecus enim picea, cum furvo sordens obtutu, in cordis vero arcana nigrior existit penitus corvo. » Id. *ibid.*, § 33.

sorti, dans la personne de Mazona de Mérida, un saint prélat imitateur d'Athanase par l'intrépidité qu'il déploie dans la défense de la foi catholique contre les Ariens, égal de Vincent de Paul par les œuvres multipliées d'une charité inépuisable, et rival anticipé de notre aimable François de Sales par l'aménité de ses mœurs, la douceur de son caractère, le charme de son commerce et la grâce persuasive de ses discours.

Les remarques précédentes s'appliquent dans une certaine mesure aux simples fidèles d'origine gothique, rois, seigneurs, nobles et menu peuple. Tandis que les Hispano-romains se montrent, dans les anciens historiens, tels que nous les avons vus dans les conciles espagnols de la date la plus reculée, c'est-à-dire si profondément corrompus que, au ^v^e siècle, la plus cruelle de toutes les invasions barbares, celle des Vandales, les laisse endormis dans leur corruption ¹, et que, à la fin du siècle suivant, la Cantabrie, restée jusqu'alors indépendante des Barbares, perd cette indépendance et tombe au pouvoir de Léovigilde en punition de l'immoralité de ses habitants ²; les Wisigoths persévèrent dans cette pureté de mœurs, dont Salvien nous donne en peu de mots une si haute idée ³, et dans les habitudes d'humanité, contractées au baptême, qui leur valurent, au témoignage de Paul Orose, les victoires dont Dieu couronna leurs armes ⁴. Sous ce double rapport de la pureté des mœurs et de l'humanité, les Goths restent si complètement identiques à eux-mêmes, que, dans le cours des trois siècles écoulés de la proclamation d'Alaric à la mort d'Égica, on chercherait vainement dans leur histoire un personnage politique de haut ou de bas étage — Theudisclé et Réceswinthe exceptés — soupçonné à tort ou à raison d'un seul de ces crimes d'adultère et de divorce, dont on accuse l'aristocratie gothique de s'être habituellement souillée; d'un seul de ces actes de *cruauté lascive*, dont chaque page des annales gothiques porteraient, nous dit-on, la trace honteuse et sanglante ⁵. Il y a plus et mieux. Si dans le cours de ces trois siècles et de tous ceux qui les ont précédés, on cherche, parmi les peuples civilisés ou barbares, païens ou chrétiens, des généraux victorieux qui, entrés par la brèche dans une ville emportée d'assaut, épargnent très souvent la vie et toujours l'honneur des assiégés, ou, sur le champ de bataille, en plein enivrement d'une lutte sanglante, se jettent au plus fort de la mêlée pour arracher l'ennemi vaincu au fer de leurs propres soldats, ou enfin, après la victoire, rachètent de leurs deniers leurs ennemis prisonniers et les rendent à la liberté et à leur patrie, c'est chez les Goths qu'on les trouvera, et on ne les trouvera que là ⁶.

En voilà bien assez, ce me semble, pour montrer et démontrer qu'on peut et doit croire, non à la *virginité* des conquérants germaniques de l'Espagne — qui donc a jamais exigé cela de la crédulité la plus enfantine? — mais à la pureté de leurs mœurs, pureté qui se conserve à peu près intacte chez eux dans leur période de civilisation, comme dans leur période de barbarie, pureté enfin qui, loin de se souiller au premier contact de la licence hispano-romaine, en impose à celle-ci, en modère quelque peu les scandaleux écarts, et amène ainsi dans la société hispano-gothique, née de la fusion des deux races, cette hausse progressive et constante de la moralité publique signalée par moi dès le début de cette note.

Un dernier argument, tiré du langage des plus illustres docteurs de l'Église d'Espagne, mérite à mon avis d'être pris en sérieuse considération. Lorsque, à la fin du ^{vi}^e siècle, plus de deux cents ans après l'entrée des Wisigoths sur les terres de l'Empire, les Pères du III^e concile de Tolède et saint Léandre à leur tête témoignaient une si grande joie du retour des Wisigoths à la foi catholique et leur prodiguaient de si magnifiques éloges ⁷; lorsque, trente-sept ans plus tard, saint Isidore répétait ces éloges en les amplifiant singulièrement ⁸, ces Wisigoths, proposés ainsi à l'admiration de tous par l'élite des prélats espagnols, se livraient-ils, oui ou non, au moment où l'on prononçait leur panégyrique, « aux jouissances et aux voluptés avec la fougue et l'imprévoyance du sauvage, avec la cruauté et la férocité du soudard ivre de rage et de sang? » Si oui, que penser de la véracité, de la probité ou même du simple bon sens de Léandre, d'Isidore et des Pères de Tolède; si non, que devient cette *corruptibilité instantanée* de tous les barbares, sur laquelle on s'appuie pour affirmer, sans autres preuves, et contrairement aux témoignages les plus autorisés, la corruption précoce des Wisigoths? Mais, m'objecte-t-on, si vous n'admettez pas cette universelle corruption des mœurs chez les Wisigoths d'Espagne à la fin du ^{vii}^e siècle, « comment expliquez-vous que ces mêmes Wisigoths si parfaits, si chrétiens, si exemplaires, aient pu être conquis en quatre jours par une poignée de Barbares, avec le secours de ces nobles et de ces prélats impeccables et ornés des plus rares vertus ⁹. »

1. « Transcenderunt in Hispaniae terras populi Vandalorum, mutata quidem est sors Hispanorum, sed non mutata vitiositas. » Salvien, *de Gubern. Dei*, VI, 67 (Ed. Halm, Berlin, 1877).

2. S. Braul. *Vit. S. Emiliani*, c. 25, 26, cité plus haut (p. 111, note 4).

3. « Offenduntur Barbari ipsi impunitatibus nostris. Ecce inter Gothos non licet scortatorem Gothum Soli, inter eos, praedictio nationis ac nominis permittuntur impuri esse Romani. Impudicitiam nos diligimus, Gothi execrantur, etc. » Salv. *de Gubern. Dei*, VII, 6. « Gothorum gens perfida, sed pudica est, Alanorum impudica, sed minus perfida. » Id., *ibid.*, VII, 15. « Jam apud Gothos impudici non sunt nisi Romani, jam apud Wandalos, nec Romani : tantum apud illos profecit studium castimoniae, tantum severitas disciplinae non solum quod ipsi casti sint, sed, ut rem dicamus novam, rem incredibilem, rem pene inauditam, castos etiam Romanos esse fecerunt. » Id. *ibid.*, VII, 23.

4. « Duo tunc Gothorum populi cum duobus potentissimis regibus suis (Alarico et Radagaiso) per romanas provincias bacchabantur : quorum unus christianus, propiorque Romano et, ut res docuit, timore Dei mitis in caede, alius paganus et vere Scythia, qui non tantum gloriam aut praedam, quantum. . . ipsam caedem amaret in caede. . . Quamobrem justus dispensator humani generis Deus perire paganum hostem voluit, et christianum praevalere permisit. » Paul Oros. *Hist.* VII, 37. — « Adest Alaricus, trepidam Romam obsidet,

turbat, inrumpit, dato tamen praecepto prius, ut... in quantum possent praedae inhiantes, a sanguine temperarent. » Id. *ibid.*, 39.

5. Menendez Pelayo, *Heterod.*, *supr. cit.*

6. Voir dans Orose les détails donnés sur la prise de Rome (II, 19 et VII, 59); dans Idace, le récit de la prise de Braga (*Chron.*, p. 99) et mes notes sur Sisebuth et Wamba.

7. Dans le *tomé* lu par ordre de Récarède aux Pères du concile, et qui, vu la science théologique dont son auteur fait preuve à chaque ligne, doit être regardé comme l'œuvre, non du royal catéchumène qui l'a signé, mais de saint Léandre son maître, il est dit des Wisigoths convertis : « Adest enim omnis gens Gothorum incluta, et fere omnium gentium genuina virilitate opinata » (Conc. Tolet., III, p. 219.) Et plus loin (p. 220), parlant de ces mêmes Goths et des Suèves ramenés à Dieu par son zèle, Récarède, ou plutôt saint Léandre, s'exprime en cette façon sur ces deux nations barbares : « Proinde, sanctissimi Patres, has nobilissimas gentes . . . quasi sanctum et placabile sacrificium per vestras manus aeterno Deo offero. » J'ai cité dans la note précédente (p. 141, note 5) les acclamations de tous les Pères du même concile.

8. S. Isid. *Hispal. Hist. Goth.* Prol. (*supr.*, p. 142, texte et note 1).

9. « El Padre Tailhan no quiere admitir nada de lo que se dice de la depravacion moral de los Visigodos en los ultimos tiempos. Supongamos que tenga

Je dois avant tout faire observer que, afin sans doute de rendre plus difficile la réponse qu'on exige de moi, on me prête dans la question posée des affirmations qui me sont étrangères, on y donne en outre comme incontestables des faits contestés à bon droit. Où donc, par exemple, ai-je présenté au lecteur les Wisigoths comme un peuple de chrétiens exemplaires et parfaits? leurs nobles et leurs évêques, ceux-là même qui, sous Rodrigue, trahirent leur roi, leur Dieu et leur patrie, comme impeccables et excellemment doués? Quand on m'accuse de rejeter tout ce qui a été dit jusqu'ici de la corruption gothique, pourquoi ne pas ajouter qu'en ceci je n'ai été que l'écho fidèle des anciens conciles? Qu'ai-je fait autre chose, en effet, que mettre, en regard des accusations calomnieuses lancées contre la moralité des Wisigoths d'Espagne, les textes qui démontrent la fausseté de ces accusations? Où a-t-on vu encore que l'Espagne ait été *conquise en quatre jours* par les Arabes? D'après quelle autorité enfin affirme-t-on que ces musulmans furent aidés dans leur conquête par les nobles et par les évêques wisigoths, façon de parler qui par sa généralité ne peut que tromper le lecteur trop confiant, en lui faisant ranger en bloc parmi les complices de l'invasion la totalité ou du moins l'immense majorité des nobles et des prélats? En réalité, cependant, et nul ne l'ignore, un *seul* évêque, Oppas, dont l'épiscopat est d'ailleurs fort problématique, se rangea parmi les traîtres. Quant à la noblesse gothique, après avoir été décimée sur le champ de bataille du Guadalété, après avoir vu un grand nombre des siens égorgés à Tolède et dans les autres villes du centre et du nord de la Péninsule par Oppas et par Mousâ¹, après être entrée pour une très large part dans le contingent de captifs des deux sexes entraînés en triomphe jusqu'à Damas par ce même Mousâ², c'est elle encore qui, plus tard, ainsi que nous le verrons en son lieu, fournit des chefs à toutes les tentatives de revendication nationale et chrétienne contre la conquête arabe. elle compta donc au jour de l'invasion autant et plus de sujets loyaux et fidèles que de traîtres dans ses rangs.

Je me permettrai une seconde observation préliminaire : la question à laquelle on me somme de répondre m'est adressée hors de propos. Je fais de l'histoire et non de la philosophie de l'histoire, science quelque peu aventureuse et dont les conclusions ne m'inspirent d'ordinaire qu'une confiance très limitée. L'histoire a pour mission de faire revivre dans des récits puisés aux sources les plus pures les hommes et les événements du passé. Quand, elle a démontré par de bons et solides arguments, l'existence d'un personnage, la vérité d'un événement, qu'elle a déterminé avec la même certitude les faits et gestes du premier, le caractère du second, ses vicissitudes et les circonstances dans lesquelles il s'est produit, sa tâche est finie. C'est alors seulement que la philosophie peut entrer en scène, pour raisonner (ou déraisonner) sur le pourquoi et le comment des choses que l'histoire a portées à sa connaissance; jamais pour refaire et corriger l'histoire d'après des théories préconçues; pour nier, par exemple, des faits historiquement certains, ou en affirmer d'autres historiquement faux, par la seule raison que, sans cette affirmation ou cette négation, sa haute sagesse ne pourrait se rendre un compte satisfaisant de tel ou tel événement. Ainsi, dans le cas présent, tout philosophe a le droit de rechercher le pourquoi de la ruine de l'Espagne gothique, mais à la condition de n'introduire point au sein de cette même Espagne une profonde immoralité à l'époque où l'histoire vraie y signale une réelle amélioration des mœurs; ou de refuser son assentiment à ce témoignage authentique, sous prétexte que, ce témoignage admis, il devient impossible à la philosophie de trouver la solution cherchée. Car, alors même que cette solution serait réellement introuvable, il s'ensuivrait seulement que, une fois de plus, l'intelligence humaine, si courte par tant d'endroits, aurait été vaincue par un des nombreux sphinx embusqués dans les carrefours du passé. Quoi de plus sage, en pareille occurrence, que de se résigner à une défaite que tant d'autres ont subie avant nous? Quoi, au contraire, de plus imprudent et de moins équitable que de jeter un outrage immérité à tout un peuple, pour s'épargner à soi-même l'ennui d'un aveu d'ignorance?

Nous n'avons pas d'ailleurs à subir cet ennui dans la question présente. La ruine de l'Espagne gothique n'offre rien de mystérieux ni d'énigmatique. Seulement il faut en chercher la cause où l'histoire nous la montre, dans les vices de sa constitution politique, dans l'ambition des nobles wisigoths, surexcitée outre mesure par l'organisation vicieuse de ce même gouvernement et tenue incessamment en haleine par l'espoir fondé d'atteindre sans trop de peine le but qu'elle a en vue; dans les parjures, les complots, les révoltes, les trahisons, les guerres civiles, les alliances avec l'étranger, fruits naturels de cette ambition, qui dans les temps antérieurs avaient failli livrer la Péninsule aux Francs ou aux Byzantins, et au ^{viii} siècle la livrèrent aux Arabes, comme nous le verrons dans la note consacrée à l'histoire de ses deux derniers rois. L'Espagne gothique est donc morte de la même maladie dont le royaume chrétien de Léon a failli mourir au ^x siècle, sous Ramire III et Bermude II, de la maladie qui tuait l'infortunée Pologne il y a cent ans à peine. Ces tragiques événements doivent d'autant moins nous surprendre ou nous déconcerter, que Celui dont la providence gouverne le monde, nous les avait annoncés d'avance, en menaçant prophétiquement de désolation et de ruine tout royaume divisé contre lui-même³.

Par ce que je viens de dire et par le second des tableaux de la moralité espagnole que j'ai donnés précédemment, on voit assez que les Wisigoths n'étaient ni parfaits, ni surtout impeccables. A côté de désordres disparus en grand nombre de l'Espagne, depuis la fusion de ces barbares avec les anciens habitants du pays, il en est d'autres qui ne cèdent qu'en partie aux efforts combinés de la puissance ecclésiastique et civile pour les extirper du sein de la société chrétienne, ou qui les réduisent à l'impuissance. Ainsi, aux dernières années du ^{viii} siècle, il n'est plus question d'unions adultères contractées par les

razon. Cabe en lo humano que un pueblo tan perfecto, tan ejemplar, tan cristiano sea conquistado en cuatro dias por un puñado de bárbaros ayudados por esos magnates y esos obispos, tan impecables y tan egregios. » Menéndez Pelayo, *Heterod.*, III, p. 841.

1. « Nonnullos seniores vel nobiles viros... gladio patibuli jugulat... seniores et potentes saeculi cruci adjudicat. » Anonym. vv 865-867, et 876.

2. Id. *ibid.*, vv., 926, sqq

3. Luc, XI, 17.

femmes qui se sont séparées de leur mari, mais les conciles sont encore obligés de flétrir la facilité avec laquelle on renonçait, entre époux chrétiens, à la vie commune par la séparation de corps. Ainsi encore la sodomie et les superstitions idolâtriques déshonorent l'Espagne chrétienne aux derniers comme aux premiers jours de son existence, tant ces abominables ou ridicules pratiques, tristes legs de l'antique civilisation de Rome, sont profondément entrées dans les habitudes des hispano-romains trop dociles aux leçons de leurs maîtres séculaires¹. Sans doute aussi quelques nouvelles maladies se sont déclarées dans le corps social et mettent en éveil la sollicitude des conciles, maladies presque nécessaires, parce qu'elles ont leur cause dans les changements que l'Espagne a subies dans sa population et sa constitution politique. Si, par exemple, les suicides se multiplient d'une façon quelque peu inquiétante, c'est que la nostalgie de la liberté pousse les prisonniers de race barbare à ces sanglantes extrémités. De même, si l'on voit fréquemment éclater dans le royaume indépendant que les Goths ont fondé en Espagne des discordes civiles ignorées, ou peu s'en faut, de cette même Espagne asservie aux Romains, comment ne pas reconnaître dans ces discordes sanglantes, compliquées de parjures politiques et d'appels à l'étranger, l'effet naturel de la forme de gouvernement que les Goths avaient adoptée, à l'exemple peut-être de ces Romains de l'Empire, leurs initiateurs dans la civilisation religieuse et politique? Mais cette persistance d'anciens désordres et l'éclosion de quelques désordres nouveaux dans la société hispano-gothique, n'enlèvent rien à la démonstration donnée précédemment des progrès réels et constants de la moralité publique au sein de cette même société, dans le cours du VII^e siècle, sous l'influence des nouveaux maîtres de l'Espagne. Il reste, par conséquent, bien établi que la corruption profonde et universelle des Wisigoths à la fin de ce même siècle est dénuée de tout fondement; ce qu'on en raconte est une légende à renvoyer au pays des chimères d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Car, à l'encontre de presque tous les autres récits légendaires, celui-ci ne renferme aucun élément historique mêlé aux fables dont il est formé; c'est un conte méprisable, et rien de plus. S'il existe quelque immoralité en Espagne au temps dont nous parlons — et cette existence ne peut être mise en doute — elle est étrangère aux Wisigoths, et c'est dans les bas-fonds de la population hispano-romaine qu'on doit la chercher. Si donc on s'obstinait à n'assigner à la ruine de l'Espagne gothique d'autre cause efficace que la corruption de ses habitants, il faudrait se résigner à ne faire peser la responsabilité de cette lamentable catastrophe que sur les Hispano-Romains, seuls héritiers connus de la corruption de leurs ancêtres.

1. Le vice de Sodome florissait en Espagne bien avant l'invasion des Barbares, comme on le voit par le canon d'Elvire reproduit dans mon premier tableau. Or, rien ne nous autorisant à supposer que les Wisigoths se soient jamais abaissés à cette infamie qu'ils avaient en horreur, on peut et doit en conclure qu'elle resta l'appanage exclusif des Hispano-Romains. Quant à l'idolâtrie et à ses pratiques, elles existaient depuis longtemps déjà en Espagne, lorsque le XVI^e concile de Tolède les condamnait en 683, et se rattachaient au vieux polythéisme gréco-romain, condamné par le concile d'Elvire. Saint Martin de Dume ne nous permet aucun doute là-dessus, grâce à l'exposition suffisam-

ment détaillée des erreurs idolâtriques régnant de son temps parmi les rustiques du royaume des Suèves, qu'il nous a donnée dans le plus curieux de ses ouvrages (*de Correct. Rustic.*, §§ 7-12. 16. Édit. Gaspari, Christianum, 1883). On sait d'ailleurs, soit par Martin de Dume (§ 16), soit par le roi Égica, que ces erreurs régnaient surtout parmi les ruraux ou rustiques de l'Espagne (*Égicani Tom. ad conc. XVI Tolet.*, p. 556). Or les Goths n'entraient que pour une part infime dans cette classe d'habitants de la Péninsule. Ces Barbares, en outre, restèrent toujours étrangers au polythéisme grec ou romain. Ici encore, il n'y a donc aucune raison de les croire visés par les décrets contre les païens.

XIX

WITIZA — HISTOIRE

Comme son beau-père Ervige l'avait fait avant lui, Egica disposa de la couronne en maître absolu. Peut-être même poussa-t-il plus loin que son prédécesseur le sans-gêne dans sa façon de transmettre la royauté à l'aîné de ses fils. Car rien dans le récit de l'Anonyme ne permet de supposer avec quelque vraisemblance un appel quelconque, même dérisoire, de la part de ce prince, aux formalités de l'élection, soit lorsque, en 698, il choisit Witiza pour successeur et lui conféra le titre de roi, soit, en l'an 700, lorsqu'il lui confia l'exercice du pouvoir suprême. Aucune protestation toutefois ne se fit entendre contre cette violation flagrante de la loi fondamentale. Celles, en grand nombre sans doute, qui se fussent produites en d'autres circonstances, restèrent captives au fond des cœurs, tant était encore vive et profonde, lorsque Witiza prit la place de son père, la crainte inspirée par Egica aux partisans du droit national et aux ambitieux qui se voyaient frustrés encore une fois, par la transmission héréditaire de la couronne, de l'espoir secret d'en ceindre leur front. L'exil d'ailleurs ou la prison, en privant l'opposition de ses chefs, l'avaient réduite momentanément à l'impuissance.

Witiza, resté seul sur le trône et rendu ainsi à sa pleine liberté d'action, inaugura sa royauté personnelle et indépendante par un changement complet de politique intérieure. Au système de répression à outrance adopté par son père dans les sept dernières années de son règne, succéda brusquement celui du pardon, de l'oubli et de la mansuétude. Les proscrits réhabilités, les exilés rendus à leur patrie, les grandes charges de l'État ou du palais restituées à ceux de leurs titulaires qui en avaient été privés, toutes les victimes des vindictes fiscales d'Egica rétablies dans la possession de leurs biens, soit par la restitution de ceux qu'on leur avait enlevés, soit par la destruction publique de toutes les obligations qu'on les avait contraints de souscrire au profit du fisc : tels furent les premiers actes du nouveau roi. Sa clémence s'étendit à toutes les victimes des vengeances judiciaires et extra-judiciaires de son père. Les Juifs, si sévèrement châtiés de leur projet de révolte par la confiscation, l'exil et l'esclavage, furent donc, comme tous les autres proscrits d'Egica, admis aux bienfaits de l'amnistie et rentrèrent ainsi en possession de leurs biens, de leur patrie et de leur liberté. L'Anonyme de Cordoue le laisse suffisamment entendre, lorsqu'il écrit que Witiza reçut en ses bonnes grâces tous ceux que son père avait condamnés à l'exil, et qu'il rétablit dans leur félicité première ceux que son prédécesseur avait courbés sous un joug écrasant. La tradition populaire hostile à Witiza s'est même armée contre sa mémoire de cet acte de miséricordieuse bonté, transformé par elle en crime abominable¹.

Le nouveau roi mit, à compléter dans les moindres détails son œuvre de réparation et d'apaisement, des soins à la fois si délicats et si pressés que, suivant l'heureuse expression de notre historien, on l'eut, à le voir faire, pris volontiers pour le client humble et dévoué des proscrits paternels². Ajoutons que cette conduite ne lui fut pas dictée par le désir, d'ailleurs très naturel, de se concilier les cœurs, ou de prévenir des insurrections prêtes à éclater peut-être, bref par quelques-uns de ces motifs de politique intéressée, dont Egica et, avant lui, Ervige s'étaient inspirés, lorsqu'au début de leur règne ils mirent la clémence à leur ordre du jour. Non, quand il se montrait ainsi miséricordieux et pitoyable à tous, Witiza obéissait aux mouvements de sa bonté naturelle, bonté d'autant plus méritoire qu'elle se joignait chez lui à une grande vivacité de caractère³.

Cette clémence inaltérable de Witiza, si nettement affirmée par l'Anonyme, a parmi les écrivains postérieurs d'autres garants moins autorisés sans doute que notre auteur, mais dont il est bon de citer ici le témoignage pour montrer que les calomnies répandues sur le compte du successeur d'Egica par ses ennemis politiques, calomnies dont il sera bientôt question,

1. « Addidit Witiza iniquitatem super iniquitatem, et Judaeos ad Hispamas evocavit, atque fractis ecclesiarum privilegiis, Judaeis immunitatum privilegia dedit » Luc. Tud., *Chron. Mundi*, p. 69. Cf. Rod. Tol., *de Reb. Hisp.*, III, c. 17 — Alphonse III et le moine de Silos se taisent absolument sur les Juifs dans la notice qu'ils ont consacrée à Witiza.

2. « *Chentulus manet in restaurando*, v. 722.

3. *Hic (Witiza) patris succedens in solio Quamquam petulanter, clementissimus tamen, XV per annos exlat in regno* Anonyme, vv. 718, 719.

Le sens que je donne à *petulanter* est déterminé par celui que l'auteur lui-même rattache plus loin à *petulantia* (v. 1452) et à *petulare* (v. 1844). L'Anonyme n'a donc nullement reconnu ici l'immoralité de Witiza, comme l'affirmait récemment encore un érudit espagnol, M. Simonet, dans son prologue d'un roman historique (*Los Hijos de Witiza*). Si l'Anonyme avait eu la pensée qu'on lui prête, il aurait écrit, comme plus haut en parlant de la vie licencieuse de Récesvinthe,

Quamquam flagitiose, clementissimus tamen, etc., etc.

ne furent pas universellement acceptées, qu'elles n'effacèrent pas de toutes les mémoires le souvenir de ses bonnes qualités et de ses bienfaits répandus à profusion sur ses adversaires aussi bien que sur ses amis. Nous retrouvons ce souvenir vivant chez les auteurs arabes cités par Dozy¹, qui nous dépeignent Witiza comme le plus juste et le plus pieux de tous les rois chrétiens de son temps, comme un prince d'une conduite régulière, doux, humain et élément, qui rend la liberté à ceux que son père avait emprisonnés, et leurs biens à ceux qu'il en avait privés. Entre ces compilateurs musulmans et l'Anonyme, l'accord, on le voit, est parfait. Il l'est même à tel point qu'on peut supposer chez quelques-uns de ces écrivains une connaissance directe ou indirecte de la chronique de notre Anonyme.

Ce même souvenir des vertus de Witiza revit dans la légende rimée du comte Fernand Gonzalez dont l'auteur inconnu, poète ou plutôt rimeur très médiocre, fait preuve, dans le choix des matériaux qu'il emploie et des sources où il puise ses renseignements, d'une indépendance de jugement et d'une critique fort rares de son temps. Witiza y est peint sous les traits d'un roi puissant, au courage indompté et au noble cœur².

Dieu parut vouloir s'associer aux généreux desseins formés par Witiza pour le bonheur de son peuple et, en même temps, le récompenser de son zèle et de sa persévérance à les réaliser. Sous ce règne, en effet, l'Espagne jouit d'une constante prospérité et les populations d'un bien-être dont elles étaient privées depuis assez longtemps déjà. Car sous les prédécesseurs immédiats de ce prince, le royaume avait été successivement affligé par deux cruels fléaux. Au temps d'Ervige la famine en décima les habitants³, sous Egica, une peste meurtrière ne leur fit pas éprouver de moindres pertes⁴. Aujourd'hui et depuis l'avènement du nouveau roi, la Péninsule retrouve sous un ciel plus élément sa fertilité première et son habituelle salubrité. Les Espagnols de toute race et de toute condition vivent unis et joyeux au sein de l'abondance et de la paix⁵. Si quelque ennemi du dehors essaie de troubler cette paix, une prompte défaite déjoue les projets de son ambition et jette un reflet de gloire militaire sur le règne de Witiza. Ici encore, la chronique espagnole rimée du XIII^e siècle ne parle pas autrement que la chronique latine rimée du VIII^e, et trace du bonheur de l'Espagne gothique aux dernières années de son existence un tableau presque en tout semblable à celui de l'Anonyme⁶.

Or, qu'on veuille bien le remarquer, d'après l'auteur de l'*Eptoma*, dont j'ai reproduit textuellement les paroles, c'est pendant la durée entière de son règne que Witiza s'est ainsi montré généreux et élément, qu'il a gouverné son peuple au sein d'une constante prospérité, au milieu de la joie universelle de tous ses sujets sans distinction. Il ne faut donc tenir aucun compte de l'opinion gratuitement émise par Rodrigue de Tolède, qui restreint aux premières années de Witiza la bonté et la clémence dont en réalité ce prince ne s'est jamais départi. Cette opinion, suggérée au bon archevêque par l'envie de fondre en un seul récit l'histoire et la légende de Witiza, est en contradiction ouverte avec l'une et l'autre; elle n'a qu'un mérite, celui de prouver à qui en douterait encore, quelles singulières libertés prenait Rodrigue avec les anciens textes tombés entre ses mains et qu'il mettait en œuvre dans sa chronique⁷. L'*Akhbar Madjmoua* ne mérite pas plus de crédit dans ce qu'il nous raconte d'une famine sévissant trois années entières, dans cette Espagne que l'Anonyme nous représente jouissant à la même époque d'une prospérité non interrompue⁸. L'auteur de cette compilation, ou mieux les traditions arabes recueillies par lui auront sans aucun doute rajeuni de vingt ans, avec leur sans-gêne habituel, la disette dont la Péninsule eut si cruellement à souffrir sous le règne d'Ervige. Enchérisant sur l'*Akhbar Mudjmoua*, l'archevêque Rodrigue, toujours aussi peu digne de foi dans ses récits d'un passé lointain, qu'il l'est pleinement dans l'histoire des événements de son temps, place sous le règne de Witiza et de Rodrigue la famine d'Ervige et la peste d'Egica⁹.

L'amnistie si généreusement octroyée à tous les proscrits, la paix maintenue au dehors et rétablie au dedans, le bien-être assuré à toutes les classes de la société par les abondantes récoltes que le ciel accordait chaque année à l'Espagne, tout concourait donc à élever sous Witiza le royaume de Tolède au plus haut degré de prospérité; tout par conséquent confirme ce que l'Anonyme de Cordoue raconte de la joie et du bonheur de l'Espagne sous le règne de ce prince.

L'Eglise alors n'était pas moins florissante que l'État. Dirigée par des chefs d'une sainteté reconnue, elle remplit la tâche de moralisation et de sanctification qui lui est confiée d'en haut, avec le même zèle que dans les siècles précédents,

1. V. Dozy, *Recherches*, I, 10

2. *Lehendak del C. Fernan Gonzalez*, copl. 35

3. Anonym., vv. 623, 624. — Il est, je crois, fait allusion à cette famine dans le passage suivant du XII^e concile de Tolède, célébré le 9 janvier 681 : « Quibus malis terra prematur, quibusque plagis proventu dierum succedentium feriatur, Paternitati vestrae non reor esse incognitum » (*Conc. de Esp.*, II, 454).

4. Anonym., vv. 654, 655. — La phrase suivante du tome d'Egica aux PP du XVI^e concile de Tolède ne se rapporterait-elle pas en partie au fléau dont il est ici question? « Quantis denique malis, indignante Deo, terra quotidie vapulet, quantisque plagis, vel perfidorum sceleribus contabescat paternitati vestrae non reor esse incognitum » (*Ibid.*, p. 555).

5. Anonym., vv. 753-755

6. *Era estonce Espanna toda de una creencia... Non avya entre ellos contienda nin enbydia, Estavan las iglesias todas bien ordenadas, De oho e de cera todas bien avastadas, Los diestros e las preminencias lealmente eran dadas, E todas las gentes en la fe bien arraigadas, Todos de su lacero vesquan los labradores,*

Las grandes potestades non eran robadores, Guardavan bien sus pueblos como buenos senhores, Vesquan de sus derechos los grandes e los menores, Estava la hacienda toda en yqual estado, Avia con este bien gran pesar el dannado, Revolvio atal cosa el mal aventurado, Que el gozo que avia en llanto fue tornado.

Lehendak del C. F. Gonz. Copl. 38 sqq.

Les mots soulignés sont ajoutés ou corrigés par moi. J'ai aussi restitué les vers 2 et 7, bouleversés par le copiste.

7. Ce qu'il y a de pire, en effet, dans le cas de cet historien, c'est que, pour accommoder à ses idées préconçues le texte de l'Anonyme, il en a retranché les mots, XV *per annos*, et nous en donne la version suivante : « Qui patrisuccedens in solio, quamquam *petulus*, elementissimus tamen fuit.... Cumque Witiza circa initium optime inchoasset; coepit postmodum flagitiosius se habere, » etc. Cf. *De Reb. Hisp.* III, 15.

8. *A. M.*, p. 32 de la trad. espagnole.

9. D'après cet historien, au moment de la bataille du Guadalété, « erat populus duorum annorum peste et inedia imbecillis. » *De Reb. Hisp.* III, 20.

Saint Félix qui, au début du règne de Witiza, occupe le siège primate de Tolède, où il a remplacé Sisbert déposé pour crimes politiques par le XVI^e concile, tenu en cette capitale la sixième année d'Egica, s'y montre le digne successeur des Eugène, des Ildephonse et des Julien, dont la science et la vertu avaient jeté un si vif éclat sur cette métropole de l'Espagne gothique. A l'exemple de ces glorieux prédécesseurs, il veille avec un zèle infatigable au maintien de l'intégrité de la foi et des mœurs, par la célébration des conciles et par les sages décrets qu'il y promulgue, d'accord avec ses frères dans l'épiscopat et les deux rois associés Egica et Witiza.¹ L'épiscopat de Gundéric, successeur de Félix, n'est pas moins remarquable. Sacré évêque de Tolède dans le courant de l'année 701, aux plus beaux jours du nouveau règne, lorsque l'Espagne se livrait tout entière à l'ivresse de sa joie, Gundéric s'illustra par son éminente sainteté et la puissance de ses œuvres². Lorsqu'il mourut vers la fin de l'an 710, assez à temps pour ne pas assister à la ruine de sa patrie, l'Église hispano-gothique, dont il avait été dix ans le chef respecté, était calme et prospère comme aux plus beaux jours de son existence. Sous son pieux successeur et jusqu'à la catastrophe finale, les choses restent dans le même état. Le nouveau primate de Tolède, Sindérède, loin d'être en butte aux persécutions de Witiza, comme l'ont gratuitement affirmé quelques écrivains postérieurs, vit jusqu'à la fin en parfaite intelligence avec ce prince, ainsi que l'avaient fait avant lui ses prédécesseurs Félix et Gundéric. Nous en trouvons la preuve sans réplique dans les poursuites exercées de concert par Sindérède et Witiza, aux derniers jours du règne de ce prince, contre un certain nombre de respectables membres du clergé de Tolède, accusés faussement d'avoir manqué à la sainteté de leur état³.

De la dernière année du VII^e siècle aux premiers mois de l'an 711, l'Espagne gothique, délivrée des luttes politiques qui l'avaient si souvent ensanglantée et parfois mise à deux doigts de sa perte, jouissait donc en paix d'un bonheur auquel elle n'était guère habituée, lorsque soudain éclata une nouvelle révolution qui ralluma la guerre civile, guerre plus ardente et plus acharnée que toutes les guerres de ce genre dont le royaume de Tolède avait été jusqu'alors le théâtre.

L'Anonyme met en pleine lumière le fait de cette révolution, ses principales circonstances et sa date. On était en l'année 749 de l'ère espagnole, 711 de l'ère vulgaire et, comme le démontrera la suite du récit, au début de cette année, lorsque, cédant aux exhortations du sénat de la nation, un noble wisigoth du nom de Rodrigue prit les armes pour se saisir du pouvoir⁴. C'est en ces quelques mots, si expressifs dans leur laconisme, que l'auteur rend compte de l'événement le plus important par ses résultats dont l'Espagne ancienne et moderne ait jamais été le théâtre. Essayons, avant de passer outre, de déterminer aussi nettement que possible le sens et la portée de ce passage.

Ce qu'il faut avant tout remarquer, c'est que Witiza régnait encore, lorsque le sénat invitait Rodrigue à s'emparer du royaume. Le langage de l'auteur l'indique très clairement. Car si nous supposons un moment Witiza mort et le trône vacant, le Sénat après avoir choisi Rodrigue pour remplacer le roi défunt, n'aurait eu nul besoin de l'exhorter ou de l'encourager à envahir un royaume qui lui appartenait par le fait même de son élection et que personne ne lui disputait. Si donc le Sénat a, comme l'Anonyme le dit ici, exhorté Rodrigue à la conquête du royaume, et si celui-ci a dû en appeler à la force et guerroyer longtemps pour remplir la mission à lui confiée, c'est que le royaume à conquérir avait un maître qui entendait bien ne pas s'en laisser dépouiller.

Il est certain, en second lieu, que, aux yeux de l'Anonyme, la révolution qui enleva la couronne à Witiza pour la donner à Rodrigue fut légalement irréprochable. Pourquoi, en effet, dans cette partie de son récit, évite-t-il soigneusement d'appliquer à l'entreprise du Sénat et de Rodrigue coalisés contre Witiza les expressions de *tyrannie* ou *tyrannique*, ou *tyranniquement*, dont lui et les autres écrivains de l'Espagne gothique se servent, à l'exclusion de toute autre, pour qualifier et flétrir toute usurpation ou toute tentative d'usurpation du pouvoir à main armée⁵? Pourquoi, sinon parce que, à la différence de tant d'autres insurrections, celle-ci avait été ordonnée ou conseillée par l'assemblée souveraine chargée de créer les rois et de les déposer, agissant par conséquent dans la plénitude du pouvoir que lui conférait l'antique constitution de l'Espagne gothique.

Il est non moins certain, toujours d'après l'Anonyme, que cette révolution n'eut pas sa cause dans l'ambition personnelle de Rodrigue. Le chef wisigoth ne leva, on l'a vu, l'étendard de la révolte contre Witiza que pour obéir au Sénat de la nation, dont la demande et la prière le déterminèrent seules à s'engager résolument dans la lutte dont il sortit vainqueur. Simple exécuteur des arrêts d'une autorité supérieure à toutes les autres, Rodrigue ne fut donc ni un ambitieux, ni à plus forte raison un traître ou un tyran. Élu roi, il fit noblement son premier devoir de roi, en imposant par la force la reconnaissance de sa royauté à ceux qui s'y refusaient. Sur ce point particulier de la légitime origine du pouvoir de Rodrigue, les traditions populaires et leurs interprètes chrétiens ou arabes du IX^e siècle et des suivants ne parlent pas autrement que l'Anonyme : toutes nous le présentent comme l'élu de la nation⁶.

1. Anonym., vv. 740-742.

2. Id., vv. 756, sqq.

3. Id., vv. 830, sqq.

4. « Hujus temporibus in era DCCX^o VIII. .. Rudericus tumultuose regnum hortante senatu invadit. Regnat anno uno. »

5. Voir plus haut (p. 23, not. 4).

6. Aux témoignages précédemment cités (p. 23, not. 4), on peut joindre celui de l'Anonyme de Moissac (« Gothi super se Rudericum regem constituunt » P. B., II, p. 654), de Luc de Tuy qui reproduit l'Anonyme de Silos (*Chron.*

Mundi, p. 70), de Rodrigue de Tolède qui copie l'Anonyme de Cordoue, en spécifiant que l'élection de Rodrigue eut lieu du vivant de Witiza (*De Reb. Hisp.*, III, 18) et enfin de l'*Akhbar Madymoua* (p. 3 de la trad. esp.). — Comme l'opinion nouvellement émise de l'usurpation de Rodrigue n'a d'autre fondement que la confusion faite entre l'adverbe *tumultuose*, dont l'Anonyme se sert en parlant de l'avènement légitime de Rodrigue *manu militari*, avec l'adverbe *tyrannice*, voici comment l'Anonyme lui-même montre clairement en quoi la première de ces expressions diffère de la seconde. Parlant, au début de son chapitre sixième, de Léonce qui, après avoir usurpé à main armée la couronne,

Il est évident, en dernier lieu, qu'on ne peut, sans se mettre en complet désaccord avec notre chroniqueur et avec la vérité, expliquer, comme on l'a fait quelquefois, cette révolution par je ne sais quelle réaction hispano-romaine contre la domination des Wisigoths. Outre, en effet, que cette explication suppose au VIII^e siècle entre les deux races réunies dans la Péninsule un antagonisme qui n'a jamais existé, ainsi que je l'ai précédemment démontré, outre que Rodrigue, goth de nom et par conséquent d'origine, aurait été un singulier représentant des populations hispano-romaines, on oublie que le chef de cette révolte fut élu roi et poussé à la revendication de ses droits souverains par une assemblée composée en immense majorité de nobles wisigoths¹. Les anciens habitants de la Péninsule ne jouèrent donc dans cette tragédie politique d'autre rôle que celui de comparses.

Mais si à l'assemblée nationale des Wisigoths revient l'initiative de la déposition de Witiza et de son remplacement par Rodrigue, si de plus cette même assemblée ne s'est déterminée à ce coup d'état aussi hardi qu'aventureux, ni pour s'accommoder aux ambitieuses visées d'un des siens, ni pour donner satisfaction aux rancunes imaginaires des Espagnols contre les Goths, quel motif lui dicta cette mesure de salut public ? L'Anonyme ne nous le fait pas connaître, mais il est facile de le deviner. Ce motif fut sans aucun doute celui-là même qui, sous les règnes précédents, avait mis si souvent les armes aux mains des sujets révoltés de Suintila, d'Ervige ou d'Egica : la défense de l'antique constitution du pays contre les projets dynastiques de Witiza. Ce n'est là, je l'avoue, qu'une conjecture ; mais cette conjecture donne une explication si satisfaisante d'un événement qui, sans elle, resterait à l'état d'énigme indéchiffrable, qu'on peut l'accepter sans trop d'hésitation.

Witiza vieillissant croyait pouvoir pleinement compter sur l'affection des peuples, auxquels son règne n'avait donné jusqu'alors que des jours d'abondance et de joie, sur le bon vouloir des grands, traités toujours par lui avec tant de bonté et de condescendance, enfin sur la reconnaissance de tant de proscrits, que sa clémence avait rendus à leur patrie ou à la liberté et que sa générosité avait remis en possession de leurs honneurs et de leurs biens. Quand donc la pensée lui vint d'alléger le poids du gouvernement, que l'âge commençait à rendre trop lourd pour lui, en s'associant son fils, comme lui-même avait été en pareilles circonstances associé à la royauté de son père, Witiza se hâta de la mettre à exécution, sans même soupçonner qu'un tel projet pût rencontrer d'opposition sérieuse. Il réunit en conséquence l'assemblée des seigneurs et des prélats du royaume, soit pour soumettre le choix qu'il avait fait d'un collègue à la ratification de cette assemblée, soit pour le promulguer au milieu d'elle avec plus d'éclat.

C'était la quatrième fois, en moins d'un demi-siècle, qu'on demandait au Sénat de renoncer à son droit constitutionnel d'élire le souverain de la nation, ou qu'on l'en dépouillait sans scrupule, sans avis préalable, sans façon d'aucune sorte, et toujours au profit de la même famille. Après l'intrigant Ervige proclamé roi sur le vu d'un rescrit très peu authentique de son prédécesseur Wamba, après Egica choisi comme successeur par Ervige son beau-père, après Witiza enfin placé sur le trône par son père Egica, voici que le fils de Witiza allait être ou déjà même était associé à la royauté paternelle, sans autre appel à l'élection que l'invitation péremptoire adressée aux électeurs d'accepter et de sanctionner un fait accompli sans eux. Rien de pareil ne s'était vu à aucune époque chez les Wisigoths d'Espagne. Le cas était grave : consentir à cette nouvelle mise au rebut de la loi d'élection, après tant d'autres successivement pratiquées en si peu de temps, qu'était-ce autre chose, sinon substituer réellement, quoique tacitement, la loi d'hérédité à la loi d'élection ? L'assemblée des grands le comprit ainsi, et ne voulant à aucun prix abroger la loi fondamentale, elle se refusa résolument à ce qu'on lui demandait. La majorité hostile aux projets du monarque se composait, sans doute, d'abord des seigneurs dévoués à l'antique constitution, parmi lesquels figuraient au premier rang les proscrits d'Egica, remis par Witiza en possession de leurs charges et par conséquent de leur place dans le sénat, puis des autres grands du royaume, qui ne se souciaient pas de sacrifier plus longtemps à l'ambition d'une famille leurs prétentions éventuelles à la royauté.

Grande fut la surprise de Witiza et grande son irritation à ce refus d'une assemblée qui, depuis assez longtemps déjà, enregistrait passivement tout ce que les rois proposaient à son acceptation. Plus grandes encore furent et la surprise et l'indignation de son entourage. Les reproches d'ingratitude et d'hostilité imméritée durent alors très vraisemblablement être prodigués par la cour à ses adversaires, dont la plupart étaient officiers du palais et amnistiés de Witiza. Dédaignant ces récriminations, auxquelles il était d'ailleurs facile de répondre que les bienfaits et les pardons émanés du roi n'étaient que la réparation obligatoire des injustices de son père Egica, le sénat se montra inébranlable dans son opposition. Qu'à la suite des discussions violentes nées de ce conflit, la majorité sénatoriale ait été l'objet d'agressions brutales, soit de la part de Witiza cédant à un premier mouvement de son caractère impétueux, soit plutôt de celle de ses fils, de ses fidèles, de ses clients exaspérés et surtout de son frère Oppas, que nous verrons bientôt se signaler par des prouesses de ce genre ; que ces violences enfin aient eu pour conséquence la dispersion momentanée de l'assemblée souveraine, c'est chose possible. Elle devient même probable, si l'on explique par une agression de ce genre, que le palais des rois de Tolède aurait alors vu s'accomplir, le mystérieux et très court fragment qu'on lit aujourd'hui, évidemment hors de sa place, dans l'*Epitoma*, fragment où il est question d'une catastrophe arrivée dans l'intérieur du palais, dont les survivants se dispersèrent épouvantés dans

impériale, dut ensuite et pendant toute la durée de son règne *lutter à main armée* contre les révoltes sans cesse renaissantes de ses propres sujets, il écrit : « Era DCCXXXVI.... *per tyrannidem* Leo[n]tus imperio coronatur, regnans *tamultuose annis* tribus. »

1. L'Assemblée nationale chargée de l'élection des rois se composait des évêques dont la moitié et quelquefois plus étaient Goths de naissance, et des grands du palais et de la nation qui, presque tous, appartenaient à la même race. Cf. *supr.* not. V.

toute l'Espagne¹. Malheureusement, il est impossible de déterminer avec quelque certitude à quelle époque du règne de Witiza se rapporte ce fragment détaché d'un contexte perdu, ou même s'il se rapporte à ce règne, plutôt qu'à tout autre de ceux dont l'Anonyme a écrit l'histoire.

En revanche, on peut avec la plus grande vraisemblance rattacher, comme l'effet à sa cause, aux discordes civiles des derniers mois du règne de Witiza, la persécution dont furent victimes à l'instigation de ce prince quelques vénérables prêtres de l'Église de Tolède². Rappelons d'abord que, dans son irritation contre ces prêtres, le roi mit en avant de pieux prétextes pour obtenir du primat Sindérède la satisfaction désirée. Ceci posé, quelle autre cause assigner à cette irritation se couvrant du masque de la piété, sinon l'adhésion vraie ou prétendue donnée par ces ecclésiastiques à l'arrêt du sénat et à l'élection de Rodrigue, adhésion que Witiza aura traitée de révolte et de trahison? Dénoncés de ce chef par lui à leur évêque, ce prince aura vivement insisté pour obtenir leur condamnation. Sindérède à son tour, soit par faiblesse, soit sous l'impulsion d'un zèle qui n'était pas selon la science, aura puni les accusés des peines portées par les canons des conciles de Tolède contre les crimes à eux imputés, mais dont ils étaient innocents, au témoignage de l'Anonyme³.

Le rival de Witiza était goth, de noble extraction et d'une valeur éprouvée. Sur ces trois points le doute n'est pas possible. On ne comprendrait pas, en effet, que le sénat se fût écarté dans l'élection du nouveau roi des prescriptions de ces lois antiques et vénérées, dont il venait, par la déposition de Witiza, de se porter le défenseur et le vengeur. Or ces lois requéraient dans tout candidat à la royauté, avec l'origine gothique, une naissance illustre rehaussée par une valeur à toute épreuve⁴. La suite d'ailleurs nous prouvera que Rodrigue était bien l'homme de la situation, c'est-à-dire l'habile et vaillant capitaine capable de conquérir pied à pied la royauté dont il avait reçu l'investiture, mais que Witiza et les siens se préparaient à lui disputer avec une rare ténacité. Le sénat n'eut donc pas besoin de bien vives instances pour décider l'élu de son choix à prendre les armes, et la guerre éclata entre les deux partis également animés l'un contre l'autre. L'élection de Rodrigue à la royauté eut lieu, d'après l'Anonyme, dans l'un des mois communs à l'année 749 de l'ère espagnole ou 711 de l'ère vulgaire et la 92^e année de l'hégire, par conséquent du premier janvier au 19 octobre de cette année 711; mais Rodrigue n'ayant régné qu'un an et ayant été défait et tué au mois d'avril de l'an 712, comme nous le verrons en son lieu, c'est en janvier ou février de l'année précédente qu'il faut placer son élection et la déposition de Witiza. Laissons maintenant les chrétiens de la Péninsule aux prises, et passons en Afrique où se forme et grossit l'orage qui, en éclatant sur la malheureuse Espagne, va la couvrir de ruines et la noyer dans des flots de sang.

Mousâ ibn-Noçair terminait vers l'an 707 de l'ère chrétienne la conquête de l'Afrique, commencée une trentaine d'années auparavant par d'autres généraux du califat. Il avait brisé les dernières résistances des Berbers du littoral, et les quelques places de la Mauritanie Tingitane, restées jusqu'alors au pouvoir des Byzantins, venaient de lui ouvrir leurs portes. A cette heure, les propagateurs armés de l'islam n'ont plus devant eux, à l'ouest, que le désert mouvant et sans bornes de l'Océan, dont les mystères ne tentent pas leur curiosité, car les Sindbad sont rares encore chez les Arabes, si même il en existe un seul. Au sud, ils se heurtent contre l'Atlas, au delà duquel s'étend à des profondeurs ignorées une autre mer, le Sahara, mer aux flots de sable et aux oasis lointaines en guise d'îles, dont l'exploration et à plus forte raison la conquête leur promettent plus de dangers que de profits. A l'est, d'où ils viennent, tout est déjà depuis longtemps soumis à leur empire, tandis qu'au nord, l'océan Atlantique et la mer Méditerranée ferment le cercle en apparence infranchissable où leur ambition et leur fanatisme se trouvent désormais comme emprisonnés. Mais à cette prison il est une issue. Par delà ce détroit de Cadès, auquel les Arabes vont bientôt imposer un nom nouveau, à travers l'atmosphère lumineuse, la colonne européenne d'Hercule, profilant sa masse sombre sur l'azur éclatant du ciel, apparaît aux regards des conquérants de l'Afrique, telle qu'un doigt levé en signe d'appel, ou mieux comme le gigantesque gardien de l'Espagne chrétienne, s'offrant à leur en livrer les clefs qu'il tient en sa main⁵.

Cette invitation muette, la seule dont l'Anonyme fasse mention, la seule, nous le verrons plus loin, que Mousâ ait jamais reçue, ne pouvait être longtemps négligée par les nouveaux maîtres de la Tingitane et surtout par leur chef. Cet homme brave, entreprenant, fanatique et cupide, était aussi désireux d'agrandir l'empire de l'islam, que de grossir les trésors du calife et les siens, ou plutôt, rendons hommage à la vérité, les siens d'abord, puis ceux du calife. Il comprit donc l'appel qui lui était fait et résolut d'y répondre. Car cette Espagne, qui se montrait à lui sortant au loin du sein des flots, renfermait, Mousâ ne l'ignorait pas, assez de richesses pour combler les souhaits et réaliser les rêves les plus insensés en apparence de sa convoitise. Il ne faudrait pas, en effet, sur la foi des conteurs arabes, nous figurer que, pour Mousâ, l'Espagne gothique fût une terre absolument inconnue, et qu'il ait dû y expédier en quatre bateaux des explorateurs chargés d'en faire la découverte⁶. La communauté de langue et de religion, les spéculations commerciales et les expéditions mili-

1. « Suprafatae cladis non ferentes exitum per Spaniam e palatio evagitant. » Supr., p. 21, not. 5. Le paragraphe de l'*Epitoma* dans lequel ce fragment est enchâssé n'a pas été reproduit par Rodrigue de Tolède. Impossible donc de savoir si le mss. dont se servait ce prélat, était interpolé en cet endroit comme A. et comme ceux dont se servaient B. S. et F. Voir dans Dozy (*Rech.* I, 66, 67), une autre interprétation de ce passage énigmatique.

2. Cf. Anonym., vv. 832-839.

3. Sindérède n'avait que l'embaras du choix entre le premier canon du VII^e concile de Tolède, le second du X^e et le neuvième du XVI^e.

4. « Inexpertis et novis morbis novam decet invenire medelam, quapropter

quoniam inconsiderate quorundam mentes et se minime capientes, quos nec origo ornat, nec virtus decorat, passim putant licenter ad regiae potestatis pervenire fastigia, hujus rei causa, nostra omnium cum invocatione divina profertur sententia. « Ut quisquis talia meditatus fuerit, quem nec electio omnium provehit, nec gothicae gentis nobilitas ad hunc honoris apicem trahit, sit a consorcio catholicorum privatus et divino anathemate condemnatus. » Conc. Tol. V, can. 3.

5. Anonym., vv. 653-658.

6. Voir *Akhbar Madjmoua* dans Dozy (*Recherches*, I, p. 42). Nous aurons à revenir sur cette historiette à propos de Rodrigue, de Mousâ et de leur légende.

taires avaient depuis longtemps créé, entre l'Afrique romaine ou bysantine et le royaume de Tolède, d'intimes et fréquentes relations. Parmi les représentants des classes supérieures ou moyennes de la société en chacune de ces contrées, il s'en rencontrait un certain nombre qui possédaient sur le pays voisin des connaissances bien autrement sérieuses que celles qu'aurait pu acquérir une poignée d'Arabes dans le cours d'une razzia hâtivement exécutée sur les côtes de la Bétique, ou qu'auraient pu donner les quelques colons de cette province enlevés par les pillards musulmans. Mousà en quête de renseignements sur l'Espagne, ses habitants, ses forces militaires et sa richesse, n'avait par conséquent nul besoin de recourir pour se les procurer à de folles entreprises. Il pouvait à son choix les obtenir des habitants romains ou romanisés des grandes villes de son vaste gouvernement, ou des nombreux clients tant chrétiens que renégats dont la conquête de l'Afrique l'avait entouré. On peut croire, sans manquer à la vraisemblance, que c'est par le plus illustre de ces clients et par le plus fidèle à sa personne, le nobilissime Urbain, dont il sera question plus loin, que le futur envahisseur de la Péninsule fut mis au courant des hommes et des choses de ce royaume de Tolède, dont Mousà méditait dès lors la conquête.

Quoi qu'il en soit de la source où le gouverneur d'Afrique puisa ses renseignements, une chose est hors de doute : la sûreté et l'étendue des informations reçues. La meilleure preuve qu'on en puisse donner est la conduite ultérieure de cet habile homme. Sa résolution une fois prise, il mit à l'exécuter une si prudente lenteur, que trois ans au moins (708-711) s'écoulèrent avant qu'il donnât suite à son projet d'envahir la Péninsule. Évidemment Mousà se rendait un compte exact des difficultés de son entreprise et, tout en s'occupant des préparatifs de l'expédition, il voulait, avant de s'y engager, attendre du temps et des événements imprévus qu'il pouvait amener, l'accroissement de ses chances de succès. Aussi, lorsqu'il apprit coup sur coup en mars ou en avril de l'an 711, la déposition de Witiza, l'élection de Rodrigue et les assauts furieux que se livraient les deux factions ennemies au sein de la Péninsule, se hâta-t-il de sortir de son expectative et de saisir l'occasion si ardemment désirée. N'ayant pas encore, sans doute, terminé le recrutement et la formation de l'armée qu'il destinait à la conquête du royaume goth de Tolède, le général musulman se hâta d'embarquer sur la flotte réunie par ses soins à Genta vraisemblablement, tout ce qu'il avait de troupes disponibles, sans trop se préoccuper de leur petit nombre. Il n'ignorait pas que les forces chrétiennes étaient alors aux prises autour de Tolède, et pensait avec grande apparence de raison que les provinces et les villes du midi de l'Espagne, à peu près dégarnies de défenseurs, ne pourraient opposer à l'invasion une bien longue résistance, si même elles l'essayaient. Il se réservait d'ailleurs de rejoindre au plus tôt ce premier corps expéditionnaire avec les renforts qu'il pourrait réunir.

Restant donc provisoirement dans son gouvernement d'Afrique pour y recruter de nouvelles troupes d'invasion, Mousà confia le commandement de son armée d'avant-garde à Tàric ibn-Ziyād, ayant sous lui quelques lieutenants dont un, Tarif Abou-Zara, est nommé par l'Anonyme¹, un second Alcama, et un troisième Munnuz ou Munnuzza par la Chronique d'Alphonse III². Tàric mit aussitôt à la voile, suivi de sept mille hommes, d'après le compilateur de l'*Akhbar-Mudjmoua*, de vingt-cinq mille, au dire du moine de Silos³. D'où ces chroniqueurs, tant Arabes que chrétiens des XI^e et XII^e siècles, ont-ils tiré ces chiffres? Je l'ignore et n'ose croire à l'un plus qu'à l'autre. L'Anonyme contemporain n'en donne aucun, il se contente de nous faire connaître les nationalités qui fournirent leur contingent à l'armée de Tàric : ces contingents n'étaient formés que d'Arabes et de Maures ou Berbers⁴; ceux-ci, musulmans d'hier et seulement de nom, mais en qui le fanatisme du pillage remplaçait avantageusement le fanatisme religieux encore peu développé. Si nombreuses d'ailleurs qu'aient pu être les troupes emmenées par Tàric, leur passage d'Afrique en Espagne ne causa évidemment à Mousà, ni graves embarras, ni longs retards. Rien de plus facile, en effet, à ce gouverneur musulman de l'ancienne Afrique romaine, aujourd'hui annexée au califat, que de tirer des différents ports encore florissants de l'Afrique proprement dite, de la Numidie ou de la Mauritanie, autant et plus de vaisseaux de charge et de navires de guerre qu'il ne lui en fallait pour transporter une armée de l'autre côté du détroit et pour en protéger le débarquement. Le compilateur de l'*Akhbar-Mudjmoua* se moque donc de nous lorsqu'il nous représente Mousà n'ayant à sa disposition, après trois ans de préparatifs, que quatre bâtiments réduits à faire la navette d'Afrique en Espagne et d'Espagne en Afrique, jusqu'au débarquement total du corps d'armée de Tàric⁵. Il ne l'est guère moins lorsque, quarante ou cinquante ans après l'insigne victoire gagnée par la flotte arabe du calife Othman I^{er} sur celle de l'empereur grec Constant II^o, il nous peint le calife Walid I^{er} hésitant longtemps avant d'exposer ses musulmans au danger d'une traversée de quelques heures sur cette même mer Méditerranée, théâtre du triomphe éclatant de son prédécesseur⁷.

Débarqués sans accident et sans résistance en Bétique, les envahisseurs musulmans trouvèrent cette province à peu près dégarnie de soldats. Ainsi que Mousà l'avait prévu, presque tous les hommes en état de porter les armes combattaient en ce moment dans le centre de la Péninsule, sous les drapeaux de Rodrigue et du sénat d'une part, de l'autre sous ceux de Witiza, de ses fils et de son frère Oppas. Tàric et ses fanatiques pillards s'en donnèrent donc à cœur joie dans cette malheureuse Bétique,

1. V 811 « Tàric, Abouzara et caeteros. »

2. « Alkamanem ducem, qui ipse cum Tarech in Hispania irruptionem fecerat. Asturias cum innumerabili exercitu miserunt. » Adef. III. *Chron.* 10 (al 8). « Munuza unus ex quatuor ducibus fuit, qui Hispanias oppresserunt, » (à savoir Tàric, Tarif Abou-Zara, Al-Cama et Munnuz, et non, Tarif, Abuzara, Munnuz et Tàric, comme je l'ai écrit, par une distraction un peu forte, p. 39, note 2, ligne 17). Id., *ibid.*, 13 (al 11).

3 « Les sept mille musulmans qui accompagnaient Tàric. » *Akhb. Mudjm.*

dans Dozy (*Rech.*, I, 43), « Tàric strabonem, unum ex ducibus exercitus sui cum viginti quinque millia pugnatorum peditum ad Hispanias praemisit. » Mon. Sil. *Chron.* II, 17.

4. « Arabas una cum mauris a Muza missos. » v. 810.

5. « Les sept mille musulmans... passèrent successivement les détroits dans les quatre navires dont nous avons parlé. » *Akhb. Mudj.* *Ibid.*, p. 42, 43.

6. Anonym., vv. 470 sqq.

7. *Akh. Mudj.*, *ibid.* p. 42.

la plus riche jusqu'alors et la plus fortunée des provinces de l'Espagne gothique, rançonnant à outrance ceux qui se rendaient à la première sommation, pillant et massacrant ou réduisant en servitude ceux qui essayaient de se défendre. Le nombre de ces derniers dut être fort considérable, beaucoup plus qu'on aurait pu le supposer. Car si les bourgades et les villes ouvertes ne firent aucune résistance, il n'en fut pas de même des places fortifiées. Celles-ci, pour la plupart, ne voulant pas se rendre coupables d'une impardonnable lâcheté, refusèrent d'ouvrir leurs portes. Mais cette courageuse résolution ne fit qu'aggraver leur malheur. Emportées d'assaut ou enlevées par surprise, elles furent mises à feu et à sang par le vainqueur. Ce renseignement nous est fourni par l'Anonyme qui, dans son récit de cette première invasion, nous parle des courses sanglantes de Târic et de ses lieutenants, dans la malheureuse province où ils venaient de pénétrer, et de plusieurs cités pillées et dévastées par eux, longtemps avant que Rodrigue, vainqueur de ses rivaux, se mît en marche pour repousser les envahisseurs musulmans¹. Les données chronologiques de l'*Epitoma* sur la date de l'entrée de ce lieutenant de Mousâ dans la Péninsule sont aussi claires et précises qu'on peut le désirer. L'Anonyme, en effet, nous y apprend que Mousâ quittait l'Espagne après quinze mois pleins de séjour dans sa nouvelle conquête, vers les derniers jours d'octobre de l'an 612²; il y avait donc débarqué dans le courant du mois de juillet de l'année précédente, ce qui nous permet de fixer avec certitude au mois de mars ou d'avril de la même année l'arrivée de son lieutenant. Car les razzias exécutées en Bétique par Târic, ainsi que les villes prises et dévastées par lui dans la même province, d'une part, et de l'autre, la réunion par Mousâ des contingents de la nouvelle armée d'invasion qu'il devait commander en personne, ont demandé deux mois et demi au moins et peut-être trois mois de temps; c'est donc bien, comme je le disais, en mars ou avril 711 que la flotte de Târic abordait en Espagne. Cette première invasion s'opéra par conséquent en pleine guerre civile, puisque celle-ci éclatait en Espagne dès la proclamation de Rodrigue par le sénat, c'est-à-dire en janvier ou février de l'an 711, ainsi que je l'ai établi plus haut. Lorsque Târic et les siens opérèrent leur débarquement, Witiza vivait-il encore et disputait-il toujours la couronne au successeur que le sénat lui avait donné? Il est permis de le croire, si l'on veut bien s'en rapporter à la chronique anonyme de Moissac, plaçant l'entrée des Arabes en Espagne avant la mort de Witiza, et même — ce en quoi elle se trompe — avant l'élection de Rodrigue³. Mais si le vieux roi fut le témoin attristé du commencement de l'invasion musulmane, comme il l'avait été des débuts de la guerre fratricide qui ensanglantait son ancien royaume, il n'en vit pas le lamentable dénouement.

Assister au triomphe définitif de son rival, à la chute de sa maison, à l'occupation de l'Espagne par les Arabes, à l'infâme trahison de son frère Oppas et de ses enfants, concourant avec l'infidèle à la ruine de leur patrie, eût été pour ce vaillant homme et ce noble cœur un coup trop rude, un trop poignant chagrin. Dieu se montra miséricordieux pour celui qui avait fait de la miséricorde la règle de toute sa vie. Il lui épargna donc cette honte et cette douleur. Witiza mourut à Tolède avant la prise de cette ville par Rodrigue; c'est ce qu'affirment les deux plus anciens chroniqueurs hispano-latins de la renaissance asturienne, Alphonse III et l'Anonyme d'Albelda, et sur ce point particulier il nous est très permis de les croire bien informés⁴. Leur témoignage supplée ainsi au silence gardé par le contemporain sur cet événement, silence qui n'est d'ailleurs que trop conforme aux habitudes de cet écrivain, car, sur douze rois qui figurent dans sa chronique, il n'en est que deux seulement dont la mort soit mentionnée, Récarède II et le père de Witiza⁵. Rodrigue de Tolède prétend que ce même Witiza, tombé vivant entre les mains de Rodrigue, aurait eu les yeux crevés par ordre de ce prince⁶. Mais ce fait, implicitement nié par tous les anciens chroniqueurs hispano-latins ou musulmans⁷, aura sans aucun doute été emprunté par le trop crédule archevêque aux traditions populaires qui lui ont fourni tant d'autres fables ridicules, ou à quelque conteur arabe de sa connaissance. Il a donc sa place toute marquée dans la légende de Witiza, car l'histoire vraie de ce prince nous le montre, comme je l'ai dit plus haut, mourant tranquillement à Tolède encore au pouvoir de ses partisans.

Fils aîné d'Egica mort octogénaire, et issu d'un premier mariage de son père, Witiza devait compter cinquante ans au moins lorsqu'il resta seul en possession du pouvoir, et soixante-deux au moment de sa mort, après un règne de douze années plus ou moins complètes (700-711). Ce dernier chiffre est celui de la chronique des Rois wisigoths de San Isidore de Léon⁸. L'Anonyme, portant au compte d'Egica les années 698 et 699, pendant lesquelles Witiza ne régna que de nom à côté d'un père se réservant jalousement toute l'autorité, ne donnait, lui aussi, très vraisemblablement, que douze années de règne au fils et successeur d'Egica. Mais, par une erreur de lecture fort excusable en écriture wisigothique, le chiffre primitif de l'Anonyme se sera changé en ce chiffre XV, qui, des manuscrits où il figure seul, a passé dans toutes les éditions de

1. *Epitoma*, vv. 809-813.

2. *Ibid.* vv. 918-924 et note 1 (p. 26).

3. « His temporibus in Spania super Gothos regnabat Witicha... Sarraceni tunc in Spania ingrediuntur. Gothi super se Rudericum regem constituunt. » *Chron. Moiss.* a. 711 (D. B. II, 654).

4. Ces chroniqueurs cités plus loin (p. 158) sont d'accord sur le fait de la mort de Witiza à Tolède, où certes, pas plus que ces enfants ou que son frère, le roi déchu n'aurait attendu l'entrée de son rival victorieux, s'il eût vécu jusqu'à cette époque.

5. C'est donc par distraction que Dozy écrit dans ses *Recherches* (I, 67) « Isidore (l'Anonyme) dit bien dans le chapitre 34 « Rudericus tumultuose regnum hortante senatu invadit, » mais, dans le texte tel que nous l'avons, il garde un silence absolu sur la mort de Witiza, ce qui est fort étrange, puisqu'il parle de la mort des autres rois goths et qu'il en indique soigneusement la date »

6. « Igitur Rudericus filius Theudefredi... contra Witizam decrevit publice

rebellare, qui viribus praeminens cepit eum, et quod patri suo fecerat (quem... private oculis visus fuit) fecit ei. » *De Reb. Hisp.*, III, 17. Rodrigue ajoute (*ibid.*), que Witiza mourut de sa mort naturelle, non à Tolède, mais à Cordoue.

7. Alphonse III ne place l'élection de Rodrigue qu'après la mort de Witiza (*Chron.* 9, al. 7); comment, dès lors, celui-ci aurait-il pu être aveuglé par ordre de son rival victorieux? L'Anonyme de Moissac, que j'inscris ici parmi les chroniqueurs hispano-latins, parce qu'il avait très vraisemblablement emprunté ce qu'il dit de Witiza aux traditions hispano-gothiques, répandues dans le midi de la France par les émigrés chrétiens de l'Espagne fuyant devant l'invasion arabe (*Adef. III, Chron.* 10, al. 8), affirme la même chose, ainsi que le moine de Silos (II, 16), et Luc de Tuy, qui de plus nous montre Rodrigue vengeant son père Theudefrède non sur Witiza, mais sur les fils de ce prince (*Chron. Mundi*, p. 69). L'*Akhbar Madjmoua* ne parle pas autrement que les chroniqueurs espagnols (p. 19).

8. « Witiza regnavit annos XII » (Pl. XX).

notre chronique. Alphonse III, et la chronique d'Albelda laissent de côté les deux années incomplètes 700 et 711; ils n'attribuent par conséquent à Witiza que dix années de règne. La chronique de Moissac n'en compte que sept et quelques mois; mais elle ne doit pas plus être écoutée sur ce point, que sur un certain nombre d'autres plus importants.

1. « Witiza post regni annos X morte propria Toletis decessit. » *Adel.* III. | *Albeld.*, seu *Emilian.* n. 161 (al. 15). — « Witiza... regnavit annos VII,
Chron. c. 8 (al. 6). — « Witiza regnavit annos X, Toletis vitam finivit. » *Chron.* | mensis III. » *Chron. Moiss.*, voir supra.

XX

WITIZA — LÉGENDE

Il y avait plus d'un siècle que Witiza reposait dans la tombe, lorsqu'un écrivain aquitain ou franc, inséra dans une chronique de sa composition, connue aujourd'hui sous le nom de *Chronique de Moissac*, les lignes suivantes consacrées à l'avant-dernier roi de Tolède et à son règne : « En ces temps-là, Witicha régnait sur les Goths d'Espagne. Il régna sept ans et trois mois. Livré à la passion des femmes, il porta, par son exemple, les évêques et le peuple à la luxure, et alluma ainsi la colère de Dieu. Les Sarrasins entrèrent alors en Espagne¹. » Soixante ans plus tard, dans son histoire composée sur des récits traditionnels recueillis dans les Asturies où il régnait avec gloire, Alphonse III entrait, sur la vie et la conduite du même Witiza, dans des détails bien autrement abondants que ceux de la chronique de Moissac. De mœurs infâmes et débordées, ce prince s'entoure de nombreuses épouses et concubines. Craignant que ces désordres n'attirent sur lui les foudres de l'Église, il interdit la célébration de nouveaux conciles, met sous les scellés les canons des conciles précédents, et ordonne aux évêques, aux prêtres et aux diacres de prendre femme. Voilà quels crimes ont causé la ruine de l'Espagne. Oui, parce que rois et prélats avaient abandonné la loi du Seigneur, toutes les armées des Goths tombèrent sous le glaive du Sarrasin². A la mort de Witiza, Rodrigue est élu roi et marche dans la voie criminelle de son prédécesseur. Loin de s'armer du zèle de la justice contre l'iniquité déchaînée dans son royaume, il lui ouvre une plus ample carrière³.

Au début du XII^e siècle, en plein règne d'Alphonse VI de Castille et dans les Prolégomènes de l'histoire de ce prince, le moine de Silos reproduit le même récit, mais il en charge la trame de broderies nouvelles destinées à faire mieux ressortir la scélératesse de Witiza, la corruption de l'Espagne sous son règne, et la juste proportion du châtement dont Dieu va frapper le peuple coupable avec les crimes qui ont allumé la colère divine contre lui. Le très clément Witiza de l'Anonyme devient, sous la plume du moine de Silos, un loup dévorant faisant irruption parmi les brebis du Christ⁴. Tandis que ce prince, rejetant le joug de toute pudeur, se livre entièrement à une mollesse honteuse et aux voluptés charnelles, la nation des Goths, à son exemple, s'abandonne sans retenue à la luxure et à l'orgueil. La religion est méprisée, les remèdes institués de Dieu pour la guérison des âmes sont négligés, et les cœurs livrés sans défense à la concupiscence du bien d'autrui. Les évêques et tous les autres serviteurs du Christ sont bafoués, les sanctuaires déserts voient fermer leurs portes dont on ne franchit plus le seuil. Les conciles sont dissous, les anciens canons mis sous clef, bref, toute pudeur, toute tempérance sont foulées aux pieds en ces temps malheureux, et, ce qu'on ne peut écrire sans verser des larmes, afin d'empêcher l'Église de condamner ces infamies, on la contraint d'y prendre part. Witiza impose aux évêques, aux diacres et à tous les ministres de l'Église, l'obligation de se marier⁵. Rodrigue, élu par les grands du royaume à la place du fils d'Egica, lui ressemble dans sa vie et dans ses mœurs⁶. Il faut descendre jusqu'à Froila, roi des Asturies, fils et successeur d'Alphonse le Catholique, pour rencontrer

1. « Iste deditus in feminis, exemplo suo sacerdotes ac populum luxuriose vivere docuit, irritans furorem Domini. » *Chron. Moiss.* ubi supra.

2. *Post Egicani decessum,
Witiza ad solum sui patris revertitur Toletum
Iste quidem probrosus et moribus flagitiosus fuit.
Et sicut equus et mulus
Quibus non est intellectus
Cum uxoribus et concubinis plurimis se inquinavit :
Et ne adversus eum censura ecclesiastica consurgeret, concilia dissolvit
Canones observavit,
[Omniemque religionis ordinem depravavit];
Episcopis, presbyteris et diaconibus uxores habere praecepit.
Istud quidem scelus Hispaniae causa pereundi fuit.
Et quia reges et sacerdotes legem Domini dereliquerunt,
Omnia agmina Gothorum Sarracenorum gladio perierunt.*
Adef. III, *Chron.*, c. 8 (al. 6).

Le vers entre crochets ne se lit que dans Florez.

3. *Witizane defuncto
Rodericus a Gothis eligitur in regno.
Iste nempe in peccatis Witizani ambulavit,*

*Et non solum zelo justitiae armatus hunc scelum finem non imposuit,
Sed magis ampliavit.*

Id., *ibid.*, c. 9 (al. 7).

4. « Divina providentia Vitizam Gothorum regem inter christicolae, quasi lupum inter oves, diu latere prospiciens. » Mon. sil., *Chr.* I, 7.

5. « Cum enim isdem Witiza.., militaribus armis.. male abuteretur, et ad meretriciam et voluptates carnis, soluto pudicitiae freno, pessumdatus esset, simul omnis gens Gothorum laxo imperio animum ad lasciviam et superbiam flectere coepit. Namque, postposita omni religione divina, spreto animarum medicamentis, alienas prosperas res invadendi.. libido invasit. Sed et Episcopi caeterique Dei cultores aspernabantur, sacrosanctae ecclesiae clausis foribus pro nichilo habebantur. Synodalia concilia dissolvuntur, sancti canones sigillantur. Postremo quidquid pudicum, quidquid sobrium, quidquid honestum videtur, ea tempestate ludibrio ducebatur. Et quod lachrymabile relatu videtur, ne adversus eum, pro tanto scelere sancta Ecclesia insurgeret, episcopis, presbyteris, diaconibus atque omnibus sacri altaris ministris, carnales uxores lascivus rex habere praecepit. » Id., *ibid.*, II, 15.

6. « Vir belliger et durus et ad omne negotium exercendum satis expeditus, sed vita et moribus Vitizae non dissimilis. » Id., *ibid.*, II, 16.

un prince qui, en interdisant le mariage au clergé, purifie l'Eglise des souillures qui la déshonorent depuis le règne de Witiza¹.

Les chroniqueurs espagnols du ^{xiii}^e siècle trouvent moyen d'ajouter de nouveaux traits au tableau en apparence si complet que nous venons de reproduire. Luc de Tuy déclare le malheureux Witiza dûment atteint et convaincu de toutes les scélératesses précédemment énumérées et, en outre, de quatre autres crimes abominables, à savoir : 1^o le crime de révolte contre le saint-siège par l'interdiction, sous peine de mort, d'obéir aux ordres du souverain pontife ; 2^o de persécution contre un des plus grands saints de l'Espagne, saint Julien de Tolède, chassé de son siège et exilé par Witiza en 710, bien que mort et enseveli depuis vingt ans² ; 3^o celui d'avoir imposé à tous ses nobles l'obligation de la polygamie ; 4^o enfin, celui d'avoir fait raser les remparts de toutes les villes du royaume, Astorga, Léon et Tolède exceptées, afin de couper court à toute tentative de révolte³. Comme Luc de Tuy, Rodrigue s'approprie l'histoire de Witiza telle que l'a donnée le moine de Silos, mais en la combinant de la façon la plus bizarre et la plus incongrue avec le récit contemporain de l'Anonyme de Cordoue, qu'il avait entre les mains lorsqu'il écrivait ses neuf livres *de Rebus Hispaniae*. Tout ce que l'Anonyme dit à la louange de Witiza est d'abord singulièrement atténué, puis, à l'aide d'un habile escamotage de mots, exclusivement appliqué aux premières années de ce prince⁴. Après ces heureux commencements, Witiza, au dire du prélat chroniqueur, serait tombé dans tous les excès déjà signalés par les historiens antérieurs. Rodrigue n'en oublie aucun et en grossit le nombre de la plus étrange façon. A l'en croire, la pratique de la polygamie, descendue du roi et des grands de la cour jusqu'au populaire, entre dans ses habitudes, et ces abominables désordres se produisent sans soulever aucune réclamation, pendant que se succèdent sur le siège primateal de Tolède, Gundéric dont la sainteté et les vertus ont illustré la mémoire, et Sindérède non moins zélé que son prédécesseur. Ce zèle, il est vrai, toujours d'après Rodrigue, n'empêche pas ce saint homme de laisser sans mot dire le frère du roi, Oppas, s'asseoir à côté de lui, Sindérède, sur le siège épiscopal de la capitale, tout en retenant le siège métropolitain de Séville. Mais, par exemple, s'il arrive à de vénérables ecclésiastiques de son diocèse de s'indigner à la vue de tous ces désordres et de protester contre les infamies royales, alors le saint prélat se lève, non pour joindre ses anathèmes aux leurs, mais pour condamner, à l'instigation du roi et sous de pieux motifs, ces intrépides défenseurs de la moralité chrétienne et sacerdotale⁵. Les prêtres injustement frappés en appellent à Rome. Witiza répond à ce qu'il regarde comme une provocation, en imposant à tous les ecclésiastiques de son royaume le mariage et même la polygamie (quel enragé polygame que ce Witiza !). Il joint à cet ordre la défense formelle d'obéir en quoi que ce puisse être aux constitutions pontificales ; et le pieux Sindérède, qui s'est rassis à côté d'Oppas sur sa chaire épiscopale, garde le plus profond silence⁶. Proclamé roi par les seigneurs wisigoths, encouragé et soutenu par le sénat romain, grand ami de son aïeul Récesvinthe, Rodrigue se révolte contre le tyran, le prend, lui fait crever les yeux et imite en tout son infâme prédécesseur⁷.

A la dissolution des mœurs, Witiza, s'il fallait s'en rapporter à quelques-uns de ces historiens, aurait joint la plus brutale cruauté. Du vivant de son père, lorsqu'il résidait à Tuy, capitale de la Galice et siège de sa légendaire vice-royauté en cette province, il aurait assommé à coups de bâton, le comte Fafila, père de Pélage⁸. Plus tard, quand, devenu maître du royaume, il habitait Tolède, il aurait fait subir à Theudefrède, fils de Récesvinthe et père de Rodrigue, le supplice que celui-ci lui infligea à son tour, d'après ces mêmes écrivains⁹. Ce prince, enfin, toujours altéré de sang, aurait essayé d'assassiner Pélage dont il avait tué le père¹⁰.

1. « Pro cuius (Adefonsi Catholici) vice, ejusdem filius Froila regnavit. Hic imposuit finem illi nequissimo sceleri quod Witiza rex. misere seminauerat, scilicet ne Christi sacerdotes carnalia conjugia ulterius sortirentur. » Mon. Sil., *ibid*, III, 27, 28.

2. « Episcopis, presbyteris, diaconis et caeteris ecclesiae Christi ministris... ne obedirent Romano pontifici sub mortis interminatione prohibuit... exulato etiam Juliano Toletano episcopo, intrusit filium suum Oppam, ut esset archiepiscopus Hispalensis simul et Toletanus, contra sacrorum canonum instituta. » Luc. Tud., *Chron. Mundi*, p. 69 — Oppas était le frère et non le fils de Witiza.

3. « Habuit praeterea infandus Witiza similiter plures uxores et concubinas, atque suis ducibus, ut similiter agerent, imperavit... muros cunctarum urbium sui regni subvertit ne possent sibi resistere cives, et ut eos ad sua scelera facilius inclinaret. Muri tamen Toletanae urbis et Legionensis et Astoricensis integri remanserunt propter earumdem reverentiam civitatum. » Id., *ibid*.

4. Ou l'Anonyme avait dit (v. 719). « Quamquam petulanter clementissimus tamen XV per annos extat in regno, » ce qu'il répète plus loin (v. 752), pour qu'on n'en ignore, Rodrigue écrit. « Quamquam petulcus, clementissimus tamen fuit, » en supprimant la mention des années du règne, ce qui lui permet d'écrire un peu plus bas « Cumque Witiza circa initium optime inchoasset, coepit postmodum flagitiosus se habere » (*De Reb. Hisp.*, III, 15).

5. « Cum antea petulanter ageret in occulto, jam nunc laxus impudicitiam publicat in aperto... et utinam solus in suis sordibus perisset, ne nobilitatem Gothorum, cleri et populi suis immunditibus infecisset. Ad tantae enim perditionis et dissolutionis pervenit cumulum, ut plures uxores et concubinas, ad satisfactionem libidinis, simul detineret. Et exemplo simili[ter] viros illustres et potiores Gothorum ad similia facinorosa inducebat, quorum exemplo in minoribus populi peccata similia inundabant. Per idem tempus Gundericus Toletanae sedis primas (Anonym. *metropolitanus episcopus*) sanctimoniae dono illustris habetur, et in multis mirabilibus clarior (A. *auctor*) celebratur. Huic successit Sindere-dus episcopus urbis regiae primas (A. *metropolitanus*), vir sanctimoniae studio

clarus (A. *claret*), et duravit usque ad tempora Ruderici... Hic viros longaevo et (A. *merito*) honorabiles, quos in ecclesia Toletana repperat (A. *suprafatum* sibi commissum ecclesiam reperi!) post mortem sancti Felicis et Gunderici decessorum, zelo sanctitatis, licet non secundum scientiam, coepit graviter infestare (A. *stimulul*), et hoc ad instinctum Witizae (A. *instinctu jam dicti Witizae*), qui propter sui nequitiam eorum justitiam timescebat. » Ruderici. Tolet., III, c. 15. Ce que l'évêque de Tolède a tiré de l'Anonyme est en italiques.

6. « Verum, quia isti, [qui] sibi in faciem resistebant, propter vexationem pontificis, ad Romanum Pontificem appellabant, Witiza facinorosus, timens ne suis criminibus obviarent... dedit licentiam, immo praeceptum omnibus clericis, ut uxores et concubinas unam et plures haberent, publice, juxta libitum voluptatis, et ne Romanis constitutionibus quae talia prohibent in aliquo obedirent. » Id., *ibid*, c. 16.

7. « Igitur Rudericus filius Teodefredi... favore Romani senatus, qui eum ob Recinsvindi gratiam diligebat, contra Vitizam decrevit publice rebellare. Qui, viribus praeminens, cepit eum, et quod patri suo fecerat, fecit ei, et regno expulsum, sibi regnum electione Gothorum et senatus auxilio vindicavit. » Id., *ibid*, c. 17 — « Hortante autem et adjuvante senatu et adhuc Witiza vivente coepit conregnare Rudericus. » Id., *ibid*, c. 18. On voit ici comment le bon Rodrigue trouve moyen de se tromper grossièrement à l'aide d'anciens textes qu'il ne comprend pas. Ne se doutant même pas de son ignorance, il applique sans hésiter les mots *hortante senatu* de l'Anonyme au sénat romain. Mais où a-t-il puise l'idée saugrenue d'une affection spéciale de ce même sénat romain pour Récesvinthe ?

8. Cf. *Chron. Albeld*, n 161 (Recens. *Aemilian*) ; Rud. Tol., III, 15, 17 ; Luc. Tud., p. 69.

9. Mon. Sil., *Chron*, II, 15, 16 ; Rud. Tolet., III, 16. Le moine de Silos se tait sur le meurtre de Fafila, et l'annotateur ou l'interpolateur de la chronique d'Albelda ignore l'aveuglement et même l'existence de Theudefrède.

10. Rud. Tolet., III, 17 ; Luc. Tud., p. 69.

Voilà ce qu'est devenue l'histoire de Witiza et de l'Espagne gothique de son temps, sous la plume de chroniqueurs crédules dont le moins récent écrivait plus de cent ans après les événements, et qui d'ailleurs, sauf l'Anonyme de Moissac et Alphonse III, se copient les uns les autres en surchargeant le récit antérieur, qu'ils reproduisent servilement, de toutes les fables dont la tradition populaire l'embellit à chaque génération, et de celles que leur suggère l'ignorance aussi complète qu'inconsciente des temps antiques dont ils se sont faits les historiens. Voilà ce qu'on voudrait nous imposer d'autorité; ce qu'on ne saurait rejeter, sans être accusé de paradoxe ou de mépris des règles de la saine critique¹. Cette accusation se trompe d'adresse. Condamner un accusé qu'un témoin oculaire d'une science et d'une véracité au-dessus de tout soupçon déclare innocent, sur la déposition contraire de quatre ou cinq témoins qui n'ont rien vu par eux-mêmes, et qui ne parlent que sur des rumeurs populaires vieilles d'un, deux, et même cinq siècles², constituerait un déni flagrant de justice; soutenir l'équité d'une telle condamnation, un paradoxe au premier chef, car au tribunal de l'histoire, comme à tous les autres, on ne compte pas les témoignages, on les pèse³. Que sera-ce donc si l'accusé qu'on veut frapper peut produire en sa faveur dans la série des âges autant de témoins que ses adversaires en invoquent contre lui, et bien plus dignes de foi? Or, tel est le cas de Witiza et de ses Wisigoths. Que vaut au jugement de la vraie critique le témoignage de l'Anonyme de Moissac rendu en 818 sur des renseignements venus on ne sait d'où, à côté de celui de l'Anonyme de Cordoue, qui, soixante-quinze ans plus tôt, donne à cet étranger un solennel démenti sur les faits et gestes de ses compatriotes et de ses contemporains. Alphonse III, il est vrai, écrivant son histoire vers la fin du ix^e siècle, d'après les seules traditions orales recueillies soigneusement dans les Asturies dont il est le roi, abonde dans le même sens que le chroniqueur de Moissac, et lance contre Witiza, les seigneurs et les prélats du royaume de Tolède, des accusations bien autrement graves, bien autrement multipliées que celles de l'anonyme d'Aquitaine. Mais son prédécesseur Alphonse le Chaste, versé lui aussi dans les lettres, et très au courant des traditions nationales, amené à traiter de la ruine de l'Espagne gothique et de ses causes, dans le prologue de sa célèbre donation à Saint-Sauveur d'Oviédo composé en 812, un siècle révolu après la conquête arabe, dédaigne ou rejette les traditions dont son successeur et le chroniqueur de Moissac devaient se faire les trop complaisants échos. Pas un mot, un seul, des crimes et des débauches de Witiza, de la corruption du clergé et de la licence des mœurs dans la noblesse et dans le peuple. Ce n'est pas au roi, ce n'est pas à telle ou telle classe de ses sujets qu'Alphonse le Chaste fait remonter la responsabilité des malheurs qu'il déplore; c'est la nation toute entière qui est coupable, et son crime, celui qui a détourné de ce peuple infortuné l'amour que Dieu lui avait jusqu'alors porté, c'est son *incorrigible vantardise*, ou son *insupportable orgueil*⁴. Que le royal écrivain ait entendu par là une vaine et téméraire confiance des Goths d'Espagne en leurs propres forces, leur faisant négliger, au jour du danger, tout recours par la prière au Dieu qui seul pouvait les sauver, ou, ce qui me paraît plus vraisemblable, cet orgueil du pouvoir, source unique de tous les complots, de toutes les guerres civiles, de toutes les trahisons qui, après avoir si souvent mis la patrie hispano-gothique en danger, finissent par la livrer presque sans défense à l'invasion musulmane; peu importe pour le moment. Une chose est certaine, c'est que son affirmation, en parfait accord avec l'histoire vraie, n'a rien de commun avec la légende trop facilement acceptée plus tard.

Remarquons à ce propos qu'Alphonse le Chaste, qui, certes, croyait au gouvernement temporel de la Providence autant que personne au monde, et qui écrit le passage de sa donation que nous avons en vue, précisément pour justifier les voies de la Providence, ne songe pas un instant, comme on l'a fait depuis, à déclarer impossible cette justification, si on ne lui accorde au préalable les crimes de Witiza et de son peuple. Sa philosophie de l'histoire ne connaissait pas de telles exigences. Pour rendre raison des coups dont le Ciel avait frappé l'Espagne gothique un siècle auparavant, elle se contente des fautes historiquement démontrées, et arrive ainsi au vrai sans embarras et sans effort.

Saint Euloge, cinquante ans plus tard, donnait par avance au légendaire récit d'Alphonse III un nouveau démenti catégorique quoique indirect. Ce saint et glorieux martyr, après avoir déclaré en son *Mémorial* que les chrétiens d'Espagne étaient tombés sous le joug musulman par leur propre faute, ce qui est très vrai, poursuit en faisant un magnifique éloge de l'ancien royaume de Tolède, qui, dit-il, se distinguait par la pureté du culte rendu à Dieu dans la plénitude

1. Cf. Menéndez-Pelayo, *Heterod.*, III, p. 840.

2. Il est certain qu'Alphonse III n'a eu entre les mains aucun ancien document, lui-même l'affirme de la façon la plus formelle dans la lettre-préface à Sébastien « Notum sit tibi de historia Gothorum pro quonobis, per Dulcidium presbyterum, notuisti (Ed. *notuit*) pigritiaque veterum scribere noluisti, sed silentio occultaverunt. Et quia Gothorum chronica usque ad tempora gloriosi Wambani regis Isidorus Hispalensis sedis episcopus plenissime edocuit, et nos quaedam ex eo tempore, sicut ab antiquis et praedecessoribus nostris audivimus, et vera esse cognovimus tibi breviter intimabimus. » Adef. in., *Chron.*, I (al. 3). Mais si Alphonse a vainement cherché des documents sur les derniers rois de Tolède et l'invasion arabe, dans ce royaume d'Oviédo qui, depuis près de deux siècles et tous les jours encore, s'enrichissait des épaves soigneusement recueillies du grand naufrage de la civilisation hispano-gothique, peut-on raisonnablement supposer ou croire que l'obscur annaliste de Moissac ait eu la chance d'en découvrir dans le coin de l'Aquitaine où il compilait sa chronique? Sans doute, rigoureusement parlant, le fait est possible, mais d'une possibilité singulièrement invraisemblable. Or d'une telle possibilité conclure au fait, afin d'attribuer ainsi à la chronique de Moissac l'autorité qui lui manque, et de pouvoir lui donner la préférence sur la chronique de l'Anonyme de Cordoue dont

le témoignage nous importune, serait singulièrement hardi, pour ne pas dire pis.

3. « Yo no puedo, ni debo rechazar la autoridad de documentos del siglo IX, fundados indudablemente en otros todavía mas antiguos » M. P. (*Heterod.*, III, 840). Cette façon de donner aux deux chroniques de Moissac et d'Alphonse III l'autorité ou le poids qui leur manque, est plus ingénieuse qu'efficace. Car même alors qu'il serait hors de doute que ces deux chroniqueurs ont écrit sur des documents antérieurs, ce qui est faux, avant de rejeter le témoignage du contemporain pour n'ajouter foi qu'au leur, il faudrait en bonne critique, 1^o établir que ces documents, par leur origine, le savoir et l'impartialité de leurs auteurs, étaient dans des conditions de crédibilité supérieures à celles dans lesquelles l'*Építoma* a été écrit, 2^o prouver que le chroniqueur de Moissac et Alphonse ont bien saisi le sens de ces documents. Nous savons, en effet, par l'exemple de Rodrigue de Tolède, qu'un écrivain, d'ailleurs sérieux, peut, sous le coup d'idées préconçues, lire dans un très ancien document un nombre très raisonnable d'inepties dont cette pièce ne renferme pas le premier mot.

4. *Sed quia te offendit eorum praepotens jactantia,
In era septingentesima quadragesima nona,
Samul cum rege Ruderico regni amisit gloria.*
Adef., II *Testam.* (E. s., xxvii, p. 312).

de la vraie foi, par le mérite de ces vénérables évêques dont il s'enorgueillissait avec raison, par la magnificence de ses temples dont l'éclat rejaillissait sur lui¹. Certes, si la *faute* dont Euloge parle en ce passage eût été, dans la pensée de ce saint homme, celle que nous signale la légende, jamais il n'aurait exalté ainsi sans restriction, à deux lignes de distance, le mérite d'un épiscopat dont les derniers représentants se seraient déshonorés par une obéissance servile et sacrilège aux caprices d'un despote sans foi ni loi.

Ce n'est pas tout. Le contemporain d'Alphonse III, connu aujourd'hui sous le nom de chroniqueur d'Albelda, qui, ainsi que je l'ai démontré ailleurs, avait sous les yeux la chronique du roi d'Oviédo, lorsque lui-même composait la sienne², ne lui emprunte rien de ce qu'elle raconte de Witiza, de ses débordements et des désordres du clergé. Il se borne à inscrire le nom de ce prince parmi ceux des rois de l'Espagne gothique, avec mention du nombre de ses années de règne et de sa mort à Tolède. Il suit de là, ou que la légende de Witiza n'inspirait aucune confiance à l'écrivain anonyme de la chronique dite d'Albelda, ou que cette légende ne se lisait pas dans l'exemplaire d'Alphonse III dont l'Anonyme se servait du vivant même de l'auteur, et par conséquent que cette légende n'est qu'une interpolation du texte de la chronique royale³. Mais quelle qu'en soit la raison, le silence gardé sur la légende de Witiza par le contemporain d'Alphonse III ébranle singulièrement l'autorité du récit qu'en donne ce prince ou qu'il est censé en donner.

Plus heureux qu'Alphonse III ou son interpolateur, le moine de Silos, lorsqu'il reproduit au XI^e siècle, dans son histoire, le récit de ce prince largement amplifié, ne rencontre que deux contradicteurs au lieu de trois : mais ces contradicteurs sont précisément tels qu'on pouvait les désirer. Aux vieilles accusations contre Witiza, rajeunies et embellies par le moine castillan, les écrivains arabes, dont j'ai cité le témoignage dans la note sur l'histoire de ce prince, répondent de la façon la plus satisfaisante, en s'appropriant les magnifiques éloges donnés par l'Anonyme de Cordoue à l'avant-dernier roi de Tolède, et en y ajoutant les leurs.

Enfin, au XII^e siècle, l'auteur inconnu de la légende rimée du comte Fernand Gonzalez nous a laissé du roi Witiza un portrait qui n'a rien de commun avec la grossière et ridicule caricature qu'en ont tracée vers le même temps Luc de Tuy et Rodrigue Ximénez. Or il ne faut pas oublier que, dans toute la partie de son poème où il traite des origines et des vicissitudes de l'Espagne gothique, le poète castillan fait preuve d'une sagacité et d'un sens critique très remarquables pour son temps. On chercherait en vain dans son récit une seule des réjouissantes et merveilleuses bévues que Luc de Tuy et Rodrigue, ses contemporains, ont semées dans les leurs avec tant de profusion.

On le voit, outre l'Anonyme de Cordoue, dont le témoignage, à lui seul, suffirait pour trancher la question, d'autres écrivains en grand nombre, dont la parole moins autorisée sans doute que la sienne, mais plus digne de foi que celle des auteurs dont on se prévaut pour transformer en histoire la légende de Witiza, démontrent l'entière fausseté de celle-ci.

Sur ce point, le témoignage des faits s'accorde merveilleusement avec les témoignages humains précédemment cités, et les confirme en tant que besoin. Supposons en effet un moment que la légende en question soit véritable, il nous faudra aussitôt admettre avec elle que Rodrigue mourant laissa l'Espagne dans le déplorable état de corruption et de licence sacrilège où son prédécesseur Witiza l'avait réduite. Il faudra, par conséquent, admettre que dans toute l'étendue du royaume hispano-gothique récemment annexé au califat, de Maguelonne, Nîmes et Narbonne au détroit de Gibraltar, et de Lisbonne à Barcelone, tous les évêques, tous les prêtres et tous les diacres étaient, sinon polygames, du moins mariés ; que les anciens canons y étaient méprisés et les conciles inconnus. Car, évidemment, le dernier souci des conquérants arabes aura été de pousser ou simplement d'aider à la réforme des mœurs dans le clergé de leurs nouveaux États et au rétablissement de l'antique discipline. Voilà cependant ce qu'il nous est impossible de découvrir dans les Églises espagnoles captives de l'Islam. C'est même la pratique contraire que nous retrouvons en honneur chez elles, soit en ce qui concerne la tenue des conciles, soit en ce qui touche au respect des anciennes lois canoniques et plus spécialement de celles qui imposaient la chasteté aux clercs. Ainsi, toutes les fois que les circonstances l'exigent et que le fanatisme arabe ne s'y oppose point, des conciles se réunissent, à Cordoue, par exemple, en 839, en 860 et en 862, où sont traitées et résolues les questions dogmatiques ou disciplinaires dont la solution est devenue nécessaire⁴. Les Pères, comme dans les conciles du royaume de Tolède, prennent pour règle de leurs décisions ces canons soi-disant abrogés par Witiza. C'est ce qu'on voit par le premier de ces conciles de Cordoue, le seul dont nous possédions les actes à peu près complets⁵. Ces canons sont si peu oubliés ou négligés dans l'Espagne arabe que, en 914, Jean, diacre de Séville, en exécute, par ordre de son archevêque, une magnifique copie, qui disparut au XVII^e siècle de la bibliothèque de l'Escorial où Philippe II l'avait placée⁶. Mais si les lois canoniques de la vieille Espagne sont restées toujours en vigueur dans l'Espagne arabe, l'antique discipline et le célibat ecclésiastique, imposés par ces lois à tout le clergé, n'avaient donc pas cessé d'y être gardés et n'avaient par conséquent pas été abolis par Witiza. C'est d'ailleurs ce qu'il est facile de prouver pour le siècle même de l'invasion par les actes du siège apostolique.

1. « Non hujus impiae gentis beneficio, in cujus ditione, nostro compellente facinore, sceptrum Hispaniae post excidium et evulsionem regni Gothorum translatus est, quod felicissimo fidei christianae pridem cultu pollebat, venerabilium sacerdotum dignitate florebat et admirabili basilicarum constructione fulgebat, etc. » S. Eulog., *Memor. SS.*, n. 30.

2. Voir *Biblioth. Espagn.*, p. 336, note 5.

3. Cette hypothèse est, je l'avoue, aujourd'hui encore celle qui me plaît le plus, pour les raisons données il y a dix ans dans l'ouvrage précédemment cité (p. 340, note 1).

4. Les actes du Concile de 839 se lisent en tête du quinzième volume de l'*España sag.*, dans une série de pièces liminaires non paginée. Pour les deux autres, voir *Conc. de Esp.*, III, p. 32-35.

5. « Esse institutum a sanctis patribus .. et iterum : Non habeatur episcopus quem nec clerus, nec populus propriae civitatis exquisivit. . qui n[on] et eos credimus ordinatos juxta canonicis sententis .. ut sacri canones edocuit (sic) etc., etc. *Conc. Cordob.*, I.

6. V. Florez., *E. s.*, IX, p. 245, 45, Eguren, *Codices notables*, p. 70, 14.

Dans sa lettre aux évêques d'Espagne écrite entre 785 et 791, le pape Hadrien I^{er} leur recommande instamment de combattre les erreurs semées dans leur pays par quelques prélats : Égila, Élipand, Ascaric. — C'est avec la pleine confiance d'être docilement écouté que le souverain pontife exhorte la foi jusqu'alors orthodoxe de ses frères de la Péninsule à se conserver pure de toutes ces erreurs nouvelles dont on essaie de l'infecter, à défendre jusqu'à la fin l'intégrité de la vraie doctrine que leurs prédécesseurs ont jadis reçue des siens. « Si, continue le pape, Égila (envoyé peu auparavant par lui en Espagne) prêche en vos contrées une doctrine inexacte, puisée dans les enseignements de son maître l'hérétique Mingenlius, et totalement étrangère à la discipline catholique, votre très fidèle dilection, qui suit la règle et la discipline de la sainte Église romaine, mettra tous ses soins à repousser de pareils enseignements et de semblables pratiques¹. » S'il se fût adressé à un épiscopat déshonoré par le mariage, et à ce titre objet de l'universel mépris du monde chrétien, à un épiscopat violant effrontément par des unions sacrilèges la règle et la discipline romaine, jamais le Pape ne l'aurait déclaré, comme il le fait ici, observateur fidèle de cette même règle et de cette même discipline. Et qu'on ne dise pas que le souverain pontife ignorait la corruption du clergé espagnol et les liens infâmes que Witiza l'avait forcé de contracter, car cette ignorance dans l'hypothèse que nous combattons est impossible. Dès l'an 613 ou 614, Sindérède, évêque de Tolède, chassé de son siège par la peur des Arabes, se trouvait à Rome, où il a pu et dû donner sur la ruine de l'Espagne et sur les désordres dont la légende la fait précéder, les détails les plus complets.

Dans ce même viii^e siècle, mais trente ans au moins avant l'envoi de la lettre d'Hadrien I^{er} aux évêques d'Espagne, les Francs de Charles Martel et de Pépin le Bref reconquirent sur les musulmans l'ancienne Gaule gothique laissée par Rodrigue dans l'apostasie morale où l'avait, toujours d'après la légende, jetée la tyrannie de Witiza. Or, cette reconquête accomplie, on ne trouve nulle part la moindre trace d'une réforme dans le clergé de cette province, pour le ramener du mariage au célibat et du mépris de toute loi ecclésiastique au respect et à l'observance des saints canons. Plus tard, mais toujours dans le cours du viii^e siècle, la Marche orientale de l'Espagne, conquise par Charlemagne, donne lieu à une observation du même genre. Là aussi, aucune mesure n'est prise pour faire disparaître de ce pays, annexé au grand empire d'Occident, les abus et les scandales introduits soi-disant dans l'Église de Dieu par Witiza. Preuve que ces abus et ces scandales étaient inconnus dans ces contrées; car, s'ils y avaient existé, nul doute que le pieux et vaillant empereur n'eût travaillé à les déraciner avec une ardeur égale à celle qu'il manifesta dans l'extirpation des erreurs dogmatiques d'un évêque de la même province, le trop célèbre Félix d'Urgel.

Si, maintenant, du nord-est de la Péninsule nous passons au nord-ouest, nous voyons prêtres et évêques de l'Espagne arabe émigrer dans le royaume chrétien qui s'y est formé, s'établir en Galice ou à Léon, y exercer leur ministère et s'asseoir même, par ordre des rois d'Oviédo, sur les sièges épiscopaux des villes récemment conquises sur les musulmans². Or, ici encore, dans les documents contemporains qui nous ont conservé le souvenir de ces événements, pas un mot qui permette de supposer qu'avant de prendre leur place dans les rangs de ce clergé asturien, galicien, léonais, voué au célibat, ces prêtres ou ces évêques aient dû se séparer d'une épouse. Plus tard, du x^e au xii^e siècle, lorsque, dans le cours de leur glorieuse reconquête de l'Espagne, les chrétiens du Nord rentrent triomphalement à Combre, à Tolède, à Saragosse et dans une foule d'autres villes en la possession des mécréants depuis la mort de Rodrigue, ils y trouvent des fidèles et un clergé à demi arabisés par l'habit et par la langue, mais aussi dévoués à l'antique et sainte discipline de l'Espagne gothique qu'à sa vénérable liturgie.

La fausseté de la légende de Witiza est donc mise hors de doute par les témoignages les plus divers et en même temps les plus dignes de foi. Ces témoignages n'existeraient pas, que la seule étude de la légende, en en faisant ressortir l'invraisemblance absolue, nous fournirait une raison péremptoire de rejeter avec le mépris qu'il mérite ce conte ridicule et odieux, dont le succès dix fois séculaire est une honte pour l'Histoire.

Quoi, d'abord, de plus invraisemblable chez Witiza que la pensée d'entreprendre l'œuvre de démoralisation et de tyrannie sacrilège qu'on lui prête? Pouvait-il ignorer que cette entreprise exciterait la réprobation du monde chrétien tout entier, aussi bien en Orient qu'en Occident³? Pouvait-il se faire illusion sur l'accueil qui attendait ce projet détestable, tant de la part de la société laïque, dont la haute et sévère moralité répugnait invinciblement à de pareils desseins, dont l'attachement aux enseignements de l'Église catholique était alors plus vif que jamais, que de la part du clergé, dont les chefs,

1. « Audivimus quippe quod quidam episcoporum, in partibus vestris degentes, apostolicae sedis doctrinam contemnentes, contra orthodoxam fidei traditionem novas introducere nituntur haereses. . . Quapropter exultantibus animis confidentius orthodoxam fidem vestram incitamus, ut ab omni pestis incurso pectora vestra sapienter intemerata servetis et rectae fidei doctrinam, quam . . . olim praedecessores vestri a sanctis nostris praedecessoribus susceperunt, usque in finem defendere atque observare nihilominus satagatis... Una cum Joanne presbytero in partibus vestris veniens . . . non recte ille Egila praedicat, sed errores quosdam Mingenlii magistri sui sequens, extra catholicam disciplinam, ut fertur, conatur docere . . . Quod si ita est, vestra fidelissima dilectio, quae normam et disciplinam sanctae nostrae Romanae Ecclesiae consequitur, nullo modo eorum insaniam credere vel sequi studeat. » Hadrianus I, *Epist. ad. Epp. Hisp* (E. s., V., 537, 538).

2. Ainsi Alphonse III place sur le siège d'Orense vers 877 Sébastien, évêque d'Arcabica en Celubérie, que les Arabes avaient chassé de son église. (« Advoniente quoque Sebastiano Archabienis peregrino episcopo ex provincia Celliberiae expulsus a Barbaris mirabiliter hanc illi sedem concessimus. » Adelfonsi III *Test. E s*, XVII, escr. 1, n° 2.) On trouvera des exemples d'autres migrations de prêtres, de moines et d'évêques de l'Espagne arabe en Galice à Léon et en Portugal dans la donation d'Ordoño II à l'abbaye de Samos (E. s, XIV, p. 369), dans celles d'Alphonse III au monastère de Sahagun, dans les *Monumenta Portugalica* escr. 581, 657, etc., etc.

3. En Orient, le mariage est absolument interdit aux évêques avant comme après leur ordination, à la différence des simples prêtres qui ne peuvent pas sans doute se marier après leur ordination, mais qui peuvent et doivent même se marier avant d'être ordonnés.

fidèles imitateurs des saints et savants évêques du siècle précédent, étaient prêts comme eux à tout sacrifier pour conserver intacte en eux-mêmes et dans leur troupeau l'intégrité des mœurs, aussi bien que celle de la foi? Pouvait-il, enfin, à moins d'avoir préalablement vu s'étendre dans son cerveau les dernières lueurs du bon sens, douter un seul moment de l'insuccès futur de cette odieuse entreprise, fatalement condamnée à voir se soulever contre elle, avec le clergé et le peuple, les ennemis héréditaires de la famille de Witiza, ennemis nombreux que la bonté et la clémence de ce prince avaient désarmés, mais qui seraient les premiers à se soulever si, en ouvrant l'ère des persécutions religieuses, on leur fournissait l'occasion, impatientement attendue peut-être, de satisfaire de vieilles rancunes assoupies, mais non éteintes.

S'il est invraisemblable que Witiza ait un seul moment songé à exécuter sa folle entreprise, il l'est bien plus encore que, s'y étant décidé, il ait jamais pu la mener à bonne fin, dans un pays dont les habitants étaient, comme je l'ai dit plus haut, si profondément antipathiques à ces odieuses menées, où, de plus, le pouvoir royal était strictement limité par les lois écrites et traditionnelles, mais surtout par le droit à l'insurrection, que les turbulents sujets des rois électifs de Tolède s'attribuaient si souvent, et certes pour des motifs bien moins légitimes que celui dont ils auraient pu se prévaloir dans l'hypothèse présente. Or, d'après la légende, telle qu'elle nous apparaît presque au jour de son éclosion dans les chroniques du commencement et de la fin du ix^e siècle, non seulement Witiza aurait réalisé son œuvre maudite, mais — et c'est ici que l'invraisemblance touche à l'absurde — il l'aurait réalisée sans résistance et sans protestation, soit du dedans, soit du dehors. Au premier ordre de ce prince, diacres, prêtres, évêques se hâtent de prendre femme, et pas un d'eux, à quelque race qu'il appartienne, Goth, Suève, Hispano-Romain, ne se refuse hautement à cette infâme violation de ses promesses les plus sacrées. D'aucun de ces palais épiscopaux qu'avaient récemment encore embaumés du parfum de leurs héroïques vertus les Isidore, les Fulgence, les Eugène, les Hildephonse, les Braulion, les Julien, d'aucun de ces innombrables monastères peuplés des fervents disciples des saints Isidore et Fructueux, ne s'élève une voix pour flétrir le tyran et encourager ses sujets à la résistance! Rome, mère et maîtresse de toutes les Églises, gardienne infailible des traditions apostoliques, Rome qui, moins d'un siècle auparavant, demandait compte à saint Julien de quelques expressions dont l'exactitude ne lui était pas démontrée, Rome qui, soixante ans après la conquête arabe, par conséquent lorsque la liberté de son intervention dans les affaires de l'Espagne avait souffert de rudes atteintes, n'en instituait pas moins, nous venons de le voir, une enquête très sérieuse sur certaines erreurs disséminées dans ce malheureux pays et en demandait compte à ses évêques; Rome, mise au courant de tout ce qui se passe par Sindérède, le fuyard de Tolède, Rome se tait, elle aussi. Elle reste le témoin impassible du renversement de la discipline ecclésiastique et des vieilles mœurs dans une des plus florissantes Églises de la chrétienté. Il plaît au même Witiza de se livrer aux plus abominables débauches, et non seulement les grands et les nobles supportent patiemment le spectacle de ces turpitudes naturellement odieuses à leur race, mais à l'exemple et au premier appel de leur roi, ils se jettent tête baissée dans l'abîme de corruption où Witiza les a précédés? Et, parmi cette fière et puissante noblesse, il ne se rencontre pas un homme de cœur qui réponde par un appel aux armes, à l'appel infâme d'un roi traître aux serments prêtés le jour de son sacre et déchu, par conséquent, de tous ses droits! Et le parti puissant qui avait si longtemps lutté contre les prédécesseurs du tyran se plie lâchement à tous les caprices de ce misérable, le laisse vivre et mourir en paisible possession de sa royauté; puis, remonté au pouvoir avec Rodrigue, ce même parti et le nouveau roi son chef continuent à marcher dans la voie ouverte par leur ennemi de la veille, par celui qu'ils ont chassé du trône! Le peuple espagnol enfin, le peuple tout entier, stupide et vil troupeau, y broute docilement à leur suite la honte et l'ignominie! Or notez, s'il vous plaît, que, dans les files muettes de cet abject troupeau, figurent nécessairement de saints prélats comme Gundéric de Tolède et Frédoaire d'Acci, des héros chrétiens comme Theudérède, comme Pélage, comme Alphonse le Catholique, comme tous ces vaillants hommes qui défendent, au prix de mille souffrances, dans les montagnes du nord-ouest de l'Espagne, leur foi et leur liberté contre l'islamisme triomphant dans le reste de la Péninsule. Ce ne serait, en effet, qu'à la fin du viii^e siècle que Froila, le quatrième roi des Asturies, aurait, d'après la légende, abrogé les lois de Witiza et purifié l'Église de ses souillures presque séculaires. Franchement, pour ajouter foi à ce tissu d'invraisemblances, même au cas où nul monument historique n'en démontrerait la fausseté, il faut jouir d'une facilité d'assentiment que, pour ma part, je ne me connais pas. Libre toutefois à ceux de mes amis d'Espagne qui tiennent absolument à ce que leurs ancêtres aient été tous, à un moment donné, des gredins ou des lâches, d'accepter cette légende aussi dénuée de vraisemblance que de vérité; mais, pour Dieu! qu'ils laissent donc reposer en paix dans l'arsenal de la critique, comme autant d'armes auxquelles ils n'ont pas le droit de toucher, ces accusations de paradoxe ou d'oubli des règles essentielles de l'histoire, lancées, quelque peu à l'étourdie, contre ceux qui ne veulent pas, avec eux, condamner des innocents sur la foi de témoins ignorants, trompés, ou trompeurs.

Une dernière remarque très importante doit trouver place ici. C'est que la note de fausseté et d'invraisemblance s'applique à la légende de Witiza à quelque moment de son existence qu'on veuille la considérer, depuis sa première apparition dans la chronique de Moissac, en 818, jusqu'aux extravagantes amplifications que nous en donnent Rodrigue Ximénez et Luc de Tuy au xiii^e siècle. Que Witiza, en effet, ait communiqué au clergé de son royaume la corruption de ses propres mœurs, comme l'affirme le chroniqueur de Moissac, c'est un fait aussi invraisemblable historiquement et aussi faux, que la fermeture des conciles, l'abrogation des saints canons, la rupture avec Rome, la polygamie imposée à la noblesse et au clergé par ce même prince, dont les plus récents chroniqueurs se portent garants. Il n'y a donc pas de triage à faire : tout est à rejeter, parce que tout est faux.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'immoralité apocryphe de Witiza, sans m'occuper de sa cruauté non moins légendaire autrement que pour en citer les deux seuls traits qui aient trouvé place dans les récits des écrivains postérieurs. Ces écrivains dont l'un, l'interpolateur de la chronique d'Albelda, est de date incertaine, et l'autre, le moine de Silos, de la fin du XI^e siècle ou des premières années du XII^e, ne peuvent, au point de vue de l'autorité, entrer en compétition avec l'Anonyme de Cordoue. Or cet historien affirme que, d'un bout à l'autre de son règne, Witiza se montra bon et clément envers tous. Son témoignage est en outre confirmé — ce dont il pouvait bien se passer — par les écrivains arabes cités plus haut d'après Dozy. Il n'y a donc pas plus de raison de croire à la cruauté de ce prince qu'à ses débordements. Nous pouvons, par conséquent, nous en tenir sur Witiza à ce qu'en raconte l'histoire vraie dont l'Anonyme est le fidèle interprète.

Mais, alors, me demandera-t-on, de quelle source a jailli cette légende odieuse? d'où lui vient la popularité dont elle jouit? Avant de répondre à cette double question, il est nécessaire de déterminer le lieu de son origine et quels furent ses premiers propagateurs. Ce lieu d'origine est certainement étranger à l'Espagne arabe, c'est-à-dire à toute la partie centrale et méridionale de la Péninsule, de l'Èbre et du Duero au détroit de Gibraltar, et de Coimbre ou Porto à Valence. Car la légende de Witiza ne fait son apparition en ces contrées qu'après leur reconquête par les chrétiens du Nord. Impossible d'en découvrir la moindre trace, ni dans les historiens musulmans, ni dans les écrivains mozarabes. C'est donc dans le nord de l'Espagne, dans les provinces échappées au joug de l'Islam et vraisemblablement dans les Asturies, qu'aura pris naissance cette légende, telle du moins que le chroniqueur de Moissac nous la fait connaître. C'est dans cette province que s'étaient réfugiés en grand nombre les Espagnols de toute race restés fidèles à leur foi religieuse, au souvenir de leur dernier roi et à l'amour de leur indépendance nationale. Ces hommes de cœur, échappés à la défaite du Guadalquivir, aux égorgements exécutés par Oppas à Tolède, et à la poursuite de ce traître sanguinaire, avaient emporté au fond de leurs cœurs, dans les montagnes qui leur servaient d'asile, une haine ardente et implacable contre les auteurs et les complices de la ruine de l'Espagne, contre les bourreaux de leurs amis et de leurs frères. Cette haine s'aggravant chaque jour davantage, en raison même des périls et des privations de tout genre que ces premiers héros de la reconquête avaient à subir, se reportait tout entière sur Witiza, chef détesté d'une race maudite, qui, par les derniers actes politiques de son règne, avait allumé la fatale guerre civile dont l'esclavage de leur patrie devait être le lamentable dénouement. On comprend facilement ce que cette haine dut accumuler de récriminations, d'accusations et de calomnies sur la tête de celui qui en était l'objet. S'armant habilement contre Witiza du seul acte digne de blâme qu'on puisse lui reprocher, elle le transforma en un tyran licenceux, persécutant les gens de bien de concert avec les évêques vendus à sa cause. Ce ne serait pas, au reste, la première fois qu'une légende ainsi formée de toutes pièces sous l'influence d'une passion surexcitée, puis tombée dans le grand et trouble courant de la tradition populaire, aurait fini par être acceptée comme histoire et par en recevoir le nom. Citons-en trois exemples empruntés à l'Espagne où nous sommes présentement. Lorsque vinrent à la connaissance des fiers Castillans et Léonais de Ferdinand I^{er} et d'Alphonse VI, par leurs auxiliaires des provinces du nord de la France, les fabuleux exploits que les chansons de geste du cycle carlovingien prêtaient au grand empereur et à ses chevaliers dans cette Espagne du nord et du nord-ouest, où ils n'avaient pénétré que pour y subir un échec resté sans vengeance, ces vaillants hidalgos en éprouvèrent une vive indignation. De cette très légitime indignation, dont le moine de Silos le premier s'est fait l'interprète dans sa chronique¹, naquit la légende chevaleresque de Bernard del Carpio, accueillie, à peine éclose, avec enthousiasme par tous les vrais Espagnols, comme une revanche de la légende française de Roland, transmise de vive voix d'une génération à l'autre pendant plus d'un siècle, et venant enfin occuper une place d'honneur, dans les chroniques ou histoires de Luc de Tuy, de Rodrigue de Tolède et d'Alphonse le Sage, à côté de celles de Witiza ou des juges de Castille, et à bon droit, puisque, pas plus que celles-ci, elle ne renferme un mot de vrai². Plus tard, nous voyons Bermude II, le plus inoffensif des souverains et l'un des moins heureux à la guerre, devenir, sous la plume du rancuneux et crédule Pélage, un second Witiza ou peu s'en faut. Et pourquoi? Parce que certains démêlés avaient eu lieu entre ce prince et l'un des prédécesseurs de Pélage sur le siège d'Oviédo. L'imagination et le patriotisme épiscopal du chroniqueur ovétain n'en demandent pas davantage pour transformer l'honnête, sage et bienveillant Bermude en un monstre de luxure et de cruauté³.

1. « Caeterum a tanta ruina praeter Deum Patrem qui a peccatis hominum (ob peccata homines?) in virga misericorditer visitat, memo caeterarum gentium Hispaniam sublevasse cognoscitur. Sed neque Carolus quem intra Pyrenaeos montes quasdam civitates a manibus paganorum eripuisse, Franci falso asserunt. » Puis, après un rapide et fidèle exposé de l'expédition de Charlemagne en Espagne, de sa marche jusqu'à Saragosse et de son prompt retour en France par Pampelune, le moine de Silos ajoute. « More Francorum, auro corruptus, absque ullo sudore pro eripienda a Barbarorum dominatione sancta Ecclesia ad propria (Carolus) revertitur. Quippe bellatrix Hispania duro, non togato milite concutitur; anhelabat etenim Carolus in thermis illis citius lavari quas, gravi ad hoc opere, delitiose construxerat. » C. II, 19.

2. Cette légende s'offre à nous sous sa forme la plus ancienne dans la chanson de geste castilane du comte Fernand Gonzalez (copl. 127-145). Il n'y est question ni des amours de Chimène, sœur d'Alphonse le Chaste, avec le comte Sancho, ni de la naissance de Bernard du mariage clandestin de ces deux personnages, ni du confinement de Chimène dans un monastère et de l'emprisonnement de Sancho dans une forteresse, toutes circonstances que Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède et Alphonse le Sage ont pieusement recueillies. On

n'y lit aucun blâme à l'adresse du même Bernard pour son alliance avec Marsile, roi more de Saragosse; il n'y est fait en outre aucune mention de Roland. Par contre, toutes les forces de Charlemagne y sont deux fois battues à plate couture par Bernard et ses Castillans; car c'est à la tête de Castillans et non d'Asturians que combat le héros espagnol (copl. 143, 144).

3. « Veremundus Ordonii filius, indiscretus et tyrannus per omnia fuit. Sine causa Dominum Gudestum Ovetensem episcopum cepit... et per tres annos in vinculis tenuit. Deinde aliud deterius egit tyrannus ille rex. Tres servi ecclesiae S. Iacobi apostoli... accusaverunt apud eum falso Dominum suum Ataulfum episcopum crimine pessimo. Ille vero ut erat indiscretus praebuit aures illi accusatione falsissimae... Aliud nefas nefandissimum ille princeps egit. Habuit duas nobiles sorores: ex una genuit infantem Dominum Ordonium. Ex alia genuit... Geloriam... Praedictus autem princeps ex una rustica femina... genuit... dominam Christinam... Praedictus etiam princeps habuit duas legitimas uxores... Praefatum etiam Veremundum regem pro tantis sceleribus quae gessit, percussit eum Dominus podagrica infirmitate. » Voilà ce qu'écrivait Pélage (*Chron.* 1, 2, 4) au commencement du XII^e siècle. Voici maintenant en quels termes s'exprime, sur Bermude II, Sampire, contemporain

Plus tard encore, en l'année 1109 de l'ère espagnole, 1072 de l'ère vulgaire, Sancho el Bravo, roi de Castille, est assassiné devant les murs de Zamora par un des assiégés. Les Castellans, dans le premier moment de leur rage et de leur douleur, s'en prennent à l'ex-roi de Léon, Alphonse, frère de Sancho, que celui-ci avait chassé du trône et exilé à Tolède. C'est lui, se répètent-ils, c'est lui qui, revenu secrètement de son exil, a soulevé contre Sancho et les Castellans les bourgeois de Zamora; c'est en sa présence que ces mêmes bourgeois ont résolu de se défaire de Sancho par trahison; c'est à sa connaissance, et sans qu'il ait essayé de mettre obstacle à son exécution, que ce parricide a été projeté et accompli; c'est donc lui le vrai coupable. Et ces rumeurs accusatrices se répandent tant et si bien qu'un moine de la glorieuse abbaye de Silos prend peu après la peine de les inscrire sur une des pages du *Liber comitum* de cette abbaye¹. Or de tout cela rien n'était vrai sauf l'assassinat de Sancho, et c'est d'un religieux de ce même monastère que nous tenons le récit exact des événements et la certitude qu'au moment de l'assassinat, Alphonse n'avait pas quitté Tolède². Mais la calomnie, accueillie par le populaire toujours crédule, fait son chemin et fournit au *Romancero* du Cid une de ses plus dramatiques romances³.

Ce que l'orgueil national blessé s'est permis contre Charlemagne et ses Français dans la légende de Bernard del Carpio, ce qu'une rancune peu justifiable inspire contre Bermude II à Pélage d'Oviédo dans son récit légendaire de la vie de ce prince, ce que la douleur et la vengeance dictent aux Castellans contre l'ennemi de leur roi lâchement meurtri, la haine politique l'accomplit aux Asturies contre Witiza dans la légende calomnieuse de ce prince.

Des Asturies, cette légende aura pénétré en France dans le cours du ^{xviii} siècle, mais lorsqu'elle n'était encore qu'à la première période de son développement. Elle y pénètre, soit par les députés qu'Alphonse II le Chaste envoyait à la cour de Charlemagne en 798⁴, soit par les Asturiens que leur négoce ou d'autres affaires appelaient au sein de l'empire franc⁵. C'est bien vraisemblablement par une de ces deux voies que la légende de Witiza, parvenant aux oreilles du chroniqueur anonyme de Moissac, sera, grâce à lui, sortie une première fois du courant de la tradition orale, pour entrer dans celui de la tradition écrite ou de l'histoire.

La malencontreuse application d'une philosophie soi-disant catholique de l'histoire contribua beaucoup au succès de l'œuvre de basse calomnie commencée par la politique. Persuadés que toute calamité nationale a sa raison d'être dans un crime national dont elle est le châtement providentiel, ce qui est loin d'être démontré⁶, ne voulant ou ne pouvant pas trouver dans les fautes d'ordre purement politique, commises en si grand nombre par les rois goths de Tolède et leur noblesse, une explication adéquate de la ruine du royaume, les chroniqueurs partisans de cette philosophie acceptèrent sans examen, comme autant de vérités incontestables, les rumeurs calomnieuses lancées dans le public par les ennemis de Witiza⁷, rumeurs qui leur fournissaient l'argument justificatif des voies de la Providence dont ils croyaient avoir besoin. En les acceptant, ils leur donnèrent l'autorité qu'elles n'avaient pas et accrurent la popularité dont elles jouissaient déjà. Que tel ait été le principal motif de l'adoption de cette légende par ces chroniqueurs, c'est ce dont il est impossible de douter en présence de l'avoué dépouillé d'artifice que tous sans exception en font dans leurs récits, de l'Anonyme de Moissac au roi Alphonse le Grand, d'Alphonse au moine de Silos, et de celui-ci à Rodrigue de Tolède et à Luc de Tuy. Comme d'ailleurs, avec les années, le joug allait s'aggravant sur les chrétiens vaincus, il fallait aussi que d'années en années s'aggravât le poids d'iniquités imaginaires dont on avait chargé le pauvre Witiza, afin de maintenir ainsi une juste proportion entre le crime national et son expiation. C'est ce dont nos chroniqueurs, s'aidant de la crédulité populaire et de leur propre esprit d'invention, s'acquittèrent à merveille, comme on a pu s'en convaincre en lisant, au début de cette note, la légende de Witiza telle que chacun d'eux l'a successivement exposée. Ainsi s'explique sans grande difficulté le problème de la naissance et de la propagation à travers les siècles d'une légende dépourvue de toute réalité. Mais ce problème, fût-il insoluble, la légende démontrée fausse par arguments péremptoires n'en devrait pas moins être rejetée sans pitié ni merci. Au tribunal de l'histoire, comme dans tous les autres tribunaux, un témoignage reconnu faux et mensonger est repoussé avec mépris par les juges, même alors que ceux-ci ne peuvent se rendre compte des motifs qui ont dicté ce faux témoignage à celui ou à ceux qui l'ont rendu.

de ce prince, dans sa chronique telle que la donne le moine de Silos (*Chron.*, V, § 68) : « Veremundus... vir satis prudens .. dilexit misericordiam et iudicium. Reprobare malum studuit et eligere bonum. »

1. Voir ce fragment reproduit par Léopold Delisle (*Mélanges de Paléogr.*, p. 66, 67).

2. Cf. Mon. Sil., *Chron.*, c. II, § 9, 10.

3. Durand, *Romanc.*, t. I, n. 811.

4. Cf. *Ann. Franc.*, a. 798 (D. B. V, p. 23), *Ann. RL. Franc.*, a. 798 (*ibid.*, p. 51), Eginhardi, *Ann.*, a. 798 (*ib.*, p. 213), etc., etc.

5. Au temps d'Alphonse le Grand, il existait par voie de mer des relations commerciales entre les Asturies et Bordeaux, capitale de l'Aquitaine (*E. s.*, XIX, p. 347.) Elles dataient sans doute de beaucoup plus loin.

6. Pour les peuples, comme pour les individus, l'infortune peut, dans les desseins de Dieu, être une épreuve aussi bien qu'un châtement. Les partisans et les défenseurs de la philosophie providentielle, entendue au sens de nos chroniqueurs, pourraient-ils me dire quel crime national, en dehors de son manque d'esprit politique, a mérité à notre chère et malheureuse Irlande l'oppression, les souffrances et les ineffables misères de son esclavage trois fois séculaire sous le joug de l'Angleterre protestante? Et les cantons catholiques du Sunderbund, par quel forfait avaient-ils mérité que la Providence les livrât à la domination de leurs rivaux infidèles? N'en trouvant pas, irez-vous

en inventer, à l'exemple du moine de Silos ou de Rodrigue? Mais alors, votre philosophie de l'histoire n'est pas catholique, elle remonte dans l'ordre des temps bien au delà du Christianisme et de l'apparition de son divin fondateur en ce monde; c'est la philosophie de ces insupportables amis de Job, maladroits défenseurs d'une providence qui les renie, et calomnieux obstinés des malheureux dont ils font des coupables.

7. C'est en cela que les historiens en question s'écartent de la voie suivie par les Pères et les Apologistes sérieux. Ceux-ci ne font pas de l'histoire *a priori*, ils la prennent telle qu'elle leur apparaît dans ses interprètes les plus autorisés, et raisonnent ensuite sur les faits certains que cette histoire leur fournit. Et toutefois, même en s'entourant de ces précautions, il arrive aux plus habiles de singulières mesaventures. Voici, par exemple, Paul Orose qui, à propos de l'invasion de l'Italie par les Goths d'Alarie et par ceux de Radagaise, nous fait admirer la Providence de Dieu dans la victoire des Goths chrétiens d'Alarie et dans la défaite et l'extermination des Goths païens de Radagaise. Très bien! mais précédemment le cas contraire s'était présenté. Dix mille de ces Goths chrétiens périrent sous les coups des Francs païens d'Arbogaste, dans la première journée de la grande bataille livrée par Théodose à l'usurpateur Eugène. Paul Orose, embarrassé, laisse de côté la philosophie de l'histoire, et se borne à dire froidement que ces Goths étant des Barbares, leur perte n'était pas une perte, mais un gain. Cf. Paul Orose. *Hist.*, VII, 37, 11, et *ibid.* 35, 19.

XXI

RODRIGUE — HISTOIRE

Rodrigue, élu dans les premiers jours de l'an 711 pour remplacer Witiza sur le trône, d'où l'assemblée souveraine de la nation venait de chasser ce malheureux prince, dut, nous l'avons vu, prendre les armes pour exécuter la sentence dont le roi déposé et ses partisans encore nombreux contestaient la légalité. La lutte fut longue et sanglante; l'Espagne entière se trouva, suivant l'expression de l'Anonyme de Cordoue, livrée à toutes les fureurs des discordes intestines. La guerre civile continua aussi violente que jamais après la mort de Witiza. Elle durait encore au mois de juillet de cette même année 711¹. il n'y a pas lieu d'en être surpris. Car si d'une part l'élu du sénat gothique groupait autour de lui les nombreux partisans de l'antique constitution et de la royauté élective, de l'autre, Oppas, frère du roi défunt, et les fils de ce prince ralliaient sous leur drapeau tous les amis de la monarchie héréditaire, tous les amnésiés d'Ervige et leurs clients, ainsi que tous ceux que les bienfaits de Witiza avaient gagnés pour toujours aux intérêts de ce prince et à ceux de sa maison.

La bravoure, l'habileté et la persévérance du nouveau roi triomphèrent enfin de l'opiniâtreté de ses adversaires, dont le plus grand nombre se soumit ou fit semblant de se soumettre. Devenu maître du royaume, après une lutte qui n'avait hélas! que trop duré, Rodrigue se fit sacrer à Tolède selon l'antique usage. Cette cérémonie eut lieu, sinon après la cessation totale de la guerre civile, au moins après la mort de Witiza et la prise de possession de la capitale par les troupes de Rodrigue. On possède deux monnaies d'or que l'on suppose, avec grande probabilité, commémoratives de cet événement, frappées l'une à Tolède, l'autre à Égitania, cité de l'antique Lusitanie romaine et gothique, soit qu'Égitania ait tenu à célébrer l'avènement au trône d'un compatriote, soit plus simplement parce que cette ville était alors au pouvoir du nouveau roi, et que son atelier monétaire en frappant cette monnaie suivait l'usage universellement reçu en pareille occasion². Le sacre des rois suivant d'ordinaire de très près leur élection, le fait bien connu de celui de Rodrigue transmis traditionnellement, sans adjonction de la circonstance toute spéciale du long retard qu'il avait subi, a fait croire aux écrivains postérieurs que l'élection de Rodrigue avait, comme la cérémonie de son couronnement, suivi et non précédé la mort de Witiza³. Cette première erreur explique celle où les mêmes écrivains sont tombés en transformant la guerre civile qui ensanglanta les débuts du règne de Rodrigue, en une guerre contre les Vascons dont ce prince aurait, d'après la légende hispano-arabe, dirigé en personne les opérations au moment où les musulmans, guidés par le fabuleux comte Julien, abordaient en Espagne⁴.

Rodrigue était noble, c'est ce qui ressort, par voie de conclusion nécessaire, des canons des conciles de Tolède réglant les conditions d'éligibilité au trône, ainsi que nous l'avons établi dans une des notes précédentes. Sur ce point, la légende arabe de Rodrigue qui, par ses origines, remonte aux ennemis les plus acharnés de ce prince, pêche quelque peu par défaut : elle en fait un habile homme de guerre⁵, mais ajoute qu'il était le fils d'une femme de mauvaise vie, et placé par sa naissance au-dessous des nobles de grande maison et des représentants de familles royales⁶. Certaines chroniques hispano-

1. C'est ce que j'ai démontré dans la note sur Witiza. J'y reviendrai plus loin.

2. Voir, sur ces deux monnaies gothiques, Heiss, *Description générale des monnaies des rois wisigoths* (p. 140, 141 et pl. XII) Ces triens d'or portent à la face le nom du roi (RUDERICUS REX IN DEI NOMINE), au revers le nom de la ville, suivi de l'épithète PIUS que les monnaies wisigothiques donnent aux rois nouvellement sacrés, jusqu'à ce qu'une action personnelle de certain éclat ou importance fournisse matière à titre nouveau (TOLETO PIUS — EGITANIA PIUS). Dans le triens d'Égitania on a récemment prétendu trouver la preuve de je ne sais quelle royauté de Rodrigue en Lusitanie, après sa défaite par les Musulmans (Fernandez-Guerra, *Carida* p. 33, sgg). Cette prétention me paraît mal fondée de tout point. Supposons vrai, pour un moment, ce qui est absolument faux, que Rodrigue ait survécu à la bataille du Guadalquivir, supposons-le, en outre, réfugié avec les débris de son armée sur le territoire et dans la ville d'Égitania, portion de ses États échappée jusqu'à présent à l'invasion; que va faire le roi vaincu et fugitif? Réorganiser ses forces, appeler à lui celles des provinces voisines, et se préparer ainsi à une défensive énergique ou à une revanche triomphante, tout cela sans doute, et plus encore, si l'on y tient. Mais songer

à se faire proclamer roi par des gens qui le reconnaissent comme tel depuis un an; mais songer surtout à se faire sacrer, lui dont le front est humide encore de l'onction sainte reçue à Tolède avec la couronne : voilà qui est plus qu'invraisemblable, qui est impossible, parce que, Rodrigue en eût-il eu la pensée, pas un évêque ne se serait prêté à sa ridicule et sacrilège fantaisie. Mais si Rodrigue n'a ni voulu, ni pu se faire sacrer au renouveau fabuleux de sa royauté lusitanienne, le triens d'Égitania commémoratif d'un sacre de ce prince se rapporte au seul authentique, au seul possible, à celui de Tolède en mai ou juin 711, et n'a aucune relation avec la royauté *posthume* de Rodrigue.

3. C'est ce qu'affirment la chronique de Moissac, celle d'Alphonse III, celle du moine de Silos, l'*Akhbar Madymoua*, etc., etc., citées à la fin de notre note XIX^e.

4. *Akhbar Madym.*, p. 21. (Trad. Esp.)

5. « Rodrigo hombre resuelto y animoso, qui no era de sangre real, sino caudillo y caballero ». *A. M.*, p. 19.

6. « La flor de la nobleza española y los hijos de sus reyes.... dijeronse los unos a los otros : Este hijo de la mala mujer se ha hecho dueño de nuestro reyno, sin ser de estirpe real, antes bien, uno de nuestros inferiores. » *A. M.*, p. 21

latines me paraissent au contraire pécher par excès, lorsqu'elles affirment carrément que Rodrigue était de sang royal¹; lorsque, entrant plus avant dans sa généalogie, elles le font descendre, par son père Theudofrède, de Récesvinthe ou de Chindasvinthe², donnant ainsi aux traditions arabes un démenti que celles-ci leur rendent bien. Entre ces deux affirmations contradictoires, je n'éprouve aucun embarras sur le parti à prendre. Sachant qu'elles me viennent de témoins trop éloignés des temps où vivait le personnage dont ils nous entretiennent, pour être sûrement instruits de ces menus détails, n'ignorant ni leur défaut absolu de critique, ni l'incroyable facilité avec laquelle ils acceptent comme vérités assurées les fables les plus incroyables, je refuse mon assentiment aux unes comme aux autres, et m'en tiens sur la noblesse de Rodrigue à ce que les lois ecclésiastico-politiques en vigueur au moment de son élection, et les circonstances spéciales au milieu desquelles cette élection s'accomplit, me permettent d'affirmer³.

On peut, avec moins de crainte de se tromper, admettre que, avant son élévation au trône, Rodrigue gouvernait la Bétique en qualité de duc. Le passage de l'Anonyme cité à l'appui de cette hypothèse par Fernandez-Guerra me paraît en effet pouvoir très bien s'expliquer en ce sens⁴. Remarquons-le toutefois, ce même passage peut très bien aussi s'entendre tout autrement. Que dit, en effet, l'Anonyme? Que Rodrigue marcha contre Târic, Abou-zara et les autres envahisseurs envoyés par Mousâ, ravageant depuis longtemps une province à lui confiée. Or ceci serait vrai, alors même que Rodrigue n'aurait jamais été duc de la Bétique. Car il était de son devoir de roi de veiller au salut de toutes et de chacune des provinces du royaume qui lui avait été confié par le fait même de son élection⁵.

Si, comme je l'ai dit plus haut, la plupart des adversaires du nouveau roi reconnurent son autorité avec plus ou moins de franchise et de loyauté, il n'en fut pas de même de leurs chefs les plus en vue, Oppas, ses neveux les fils de Witiza, et les *fidèles* les plus dévoués du roi défunt. Ne voulant pas se soumettre à un joug détesté, ils s'enfuirent à la première occasion propice vers le sud de l'Espagne pour y chercher des auxiliaires et des vengeurs. Aigris par leurs revers, outrés de la ruine de leurs espérances et n'écoulant que leur haine contre Rodrigue qu'ils tenaient, bien à tort, pour un usurpateur, ils allèrent demander asile et protection aux envahisseurs musulmans de leur patrie, dont leur concours devait accélérer ou même assurer le triomphe. Cette odieuse trahison est absolument inexcusable, car, au moment même où ils la commettaient, ses auteurs ne pouvaient, on le verra bientôt, se faire aucune illusion sur les projets de conquête sérieuse de l'Espagne, nourris dans l'esprit des chefs de l'invasion arabe et déjà mis passablement à exécution. La fuite de ces traîtres de haute volée s'accomplit certainement après l'entrée de Mousâ en Espagne, puisque, à cette époque (mi-juillet 711) la lutte qu'ils avaient engagée contre Rodrigue, le sénat et leurs partisans n'était pas encore terminée. Il est tout aussi certain qu'elle précéda la défaite du Guadalète et la mort du dernier roi de Tolède, car, au dire de l'Anonyme, tous les traîtres que comptait dans ses rangs l'armée de Rodrigue, et qui, par leur défection, décidèrent du sort de la journée, périrent dans la bataille⁶. Or Oppas et ses neveux survécurent certainement à ce désastre⁷. Ils avaient donc, au moment où Maures et Chrétiens en vinrent aux mains, pris déjà place parmi les ennemis de leur Dieu et de leur pays, soit aussitôt après le triomphe définitif de leur rival, soit un peu plus tard, lorsqu'ils eurent, de concert avec leurs partisans secrets hypocritement ralliés à Rodrigue, pris toutes leurs mesures pour assurer la ruine de ce prince à la première occasion favorable. Les traditions recueillies par Alphonse III et par les autres chroniqueurs chrétiens ou arabes de la conquête favorisent la seconde des opinions que je viens d'émettre. D'après elles les frères et les fils de Witiza, avant de se rendre auprès des chefs musulmans que ces traditions ou leurs interprètes supposent encore en Afrique, négocièrent quelque temps avec eux⁸. Ils n'auraient donc pas quitté les terres chrétiennes du royaume immédiatement après le triomphe définitif de Rodrigue, et ce que nous savons par ailleurs de la longanimité du nouveau roi permet de croire qu'ils purent tenir cette conduite sans être trop inquiétés.

1. « Erat enim Theudofredus ex Gothorum regali stirpe progenitus... Rudericus filius Theudofredi concilio magnatorum gothicae gentis in regnum successerat. » *Chron. Sil.*, 16.

2. Luc de Tuy (*Chron. M.*, p. 65; l. 44) copie d'abord le premier membre de phrase de la chronique de Silos cite dans la note précédente (« Fuit enim Theudofredus... progenitus »), puis il ajoute de son chef : « Scilicet filius Chindasvindi regis, quem pater in aetate reliquerat puerili » Écoutons maintenant Rodrigue de Tolède (III, 17) « Theudofredus filius Recensvinti qui in aetate parvula a patre fuerat delictus... duxit uxorem de regali genere nomine Riclonem, ex qua suscepit filium Rudericum »

3. J'éprouve d'autant moins de scrupule à recuser ces témoins, pris d'ailleurs si souvent en flagrant delit d'erreur, d'ignorance ou de crédulité, que certains de leurs patrons les plus dévoués ne se gênent pas à l'occasion pour faire fi de leur témoignage, par exemple quand celui-ci ne cadre point avec des idées préconçues et des systèmes *a priori*. Ainsi, les écrivains arabes s'accordent-ils avec l'Anonyme de Cordoue pour réduire à néant la légende de Witiza? on n'en a cure. Ainsi encore, lorsque la plus sérieuse — ce qui ne veut pas dire qu'elle le soit beaucoup — des compilations arabes sur l'Espagne gothique et sa conquête, l'*Akhbar Mudjmovia* nie l'extraction royale de Rodrigue, on la laisse de côté sans plus de façon. Apporte-t-elle au contraire le poids d'ailleurs très léger de son autorité en faveur du conte de Julien et de sa fille? aussitôt sa parole, dédaignée naguère, devient presque parole d'évangile.

4. Anonym., vv. 309, sqq. — Don Aureliano Fernandez-Guerra, *Carda*, p. 43, not. 2.

5. Pour que la première interprétation du texte de l'Anonyme passât de la probabilité à la certitude, il faudrait un mot de plus, un seul mot qui manque malheureusement. Au lieu de *provinciam sibi creditam*, supposez qu'on lise dans l'Anonyme *provinciam dudum* ou *olim sibi creditam*, et le doute n'est plus permis.

6. Anonym., vv. 824-826.

7. Oppas entraît avec Mousâ à Tolède, et s'y livrait au profit de ses rançunes à des cruautés dignes d'un traître tel que lui (Anonym., vv. 865-867). Quant aux fils de Witiza, les traditions arabes, dont nous pouvons, sur ce point, admettre le témoignage, nous les montrent prenant leur part des dépouilles de la patrie vaincue (Dozy, *Hist. des Musulm d'Esp.*, t. II, p. 48, 49) Il faut donc choisir. ou bien Oppas et ses neveux ont péri à la bataille du Guadalète, ce qui est reconnu faux par le témoignage du contemporain pour Oppas, et pour les fils de Witiza par les chroniqueurs arabes; ou les traîtres combattant aux côtés de Rodrigue n'ont pas succombé avec lui, contrairement à l'affirmation nette et précise du même Anonyme contemporain; ou ce que l'*A. Mudjmovia* et, après lui, l'archevêque de Tolède racontent du commandement des deux ailes de son armée confié par Rodrigue aux fils (frères) du roi défunt, Oppas et Sisbert, est une fable (*A. M.*, p. 22; Rud. Tol. III, 20.) Je m'arrête d'autant plus volontiers à ce dernier parti, que, indépendamment de l'autorité de l'Anonyme qui m'y oblige, le fait prêté par les deux historiens plus récents à Rodrigue ne saurait être admis qu'à la condition de doter ce prince d'une sottise politique d'envergure incroyable.

8. Voir plus loin (not. XXII) la légende de Rodrigue.

Une fois en possession du pouvoir, Rodrigue en usa avec une louable modération. C'est du moins ce qu'on peut conclure de sa conduite envers le primat Sindérède, qu'il laissa paisiblement sur son siège, bien que ce prélat se fût prêté trop docilement à satisfaire, au début de la guerre civile, les rancunes politiques de Witiza. Dans la terrible crise que l'Espagne chrétienne traversait alors, Rodrigue, uniquement occupé du salut de la patrie, n'ouvrait pas plus son cœur à des pensées de vengeance personnelle, qu'aux sottes amours qu'une postérité crédule lui a gratuitement prêtées. Aussi, dès qu'il se vit délivré de ses ennemis du dedans, ne songea-t-il plus qu'à jeter hors de la Péninsule les envahisseurs étrangers, rendus formidables par les succès déjà obtenus et l'accroissement constant de leurs forces. Malheureusement pour l'Espagne et pour Rodrigue, les circonstances imposaient à la réalisation de ce projet d'inévitables délais.

Tout d'abord, au sortir d'une guerre civile si opiniâtrément prolongée, il ne fallait pas songer à commencer, en ces derniers mois de l'année 711, la guerre étrangère. Rodrigue aurait voulu entreprendre cette nouvelle campagne, que personne ou presque personne ne l'eût suivi. On avait loyalement fait son service annuel; on s'était longtemps et bravement battu pour sa cause; cette cause était gagnée; que demandait-il de plus? Il était temps et plus que temps, pour chacun des siens, de vaquer un peu à ses propres affaires restées en souffrance. Sans doute, les milices du sud sollicitaient à grands cris la marche du roi et de son armée au secours de leurs provinces désolées par l'invasion depuis quatre mois; mais les milices du centre et du nord de la Péninsule réclamaient non moins impérieusement leur retour au logis, et en prenaient même le chemin sans en demander la permission.

Donc, faisant de nécessité vertu, Rodrigue licencia son armée victorieuse, ou plutôt les débris de son armée, et remit au printemps de l'année suivante, 712, sa descente vers le sud de l'Espagne pour en chasser les musulmans. Rentré à Tolède avec ses fidèles, il y fit son métier de roi, en rétablissant l'ordre et la régularité dans l'administration, en jugeant en première instance ou en appel les causes portées à son tribunal, et dont six mois de guerre civile avaient dû singulièrement accroître l'arriéré; mais surtout en se livrant activement aux préparatifs de la campagne prochaine.

Les envahisseurs musulmans, de leur côté, ne perdaient pas le temps précieux que Rodrigue leur laissait bien à contre-cœur. Comme on l'a vu dans les pages précédentes, Tàric, Abou-Zara, Tarif et les autres chefs arabes ou maures débarqués en Bétique vers le mois d'avril de l'an 711, parcouraient en tout sens cette riche province laissée presque sans défense, en pillaient les campagnes, en assiégeaient les cités et prenaient la plupart d'entre elles d'assaut ou par capitulation. L'Anonyme ne laisse aucun doute sur ce dernier point¹. Il n'affirme pas moins clairement que ces villes enlevées en si grand nombre par Tàric et les autres envahisseurs le furent avant la grande bataille où le roi Rodrigue perdit la vie. Les chroniqueurs arabes, au contraire, rejettent la prise de ces cités de la Bétique et même de la Lusitanie après ce mémorable événement. Tout en repoussant leur témoignage sur ce point, comme sur tous ceux où ils sont en désaccord avec l'Anonyme, nous pouvons cependant puiser dans leurs récits singulièrement légendaires quelques renseignements sur le nombre et le nom des villes prises par Tàric, et, plus tard, par Mousâ, de leur débarquement en Espagne en 711, à la bataille du Guadalète en 712. Car, si l'*Akhbar Madymoua* et ses copistes après lui se sont trompés sur la date de ces conquêtes et sur les circonstances dans lesquelles ces conquêtes se sont accomplies, il est très vraisemblable que cette erreur ne s'est pas étendue au nom des places plus ou moins importantes tombées alors au pouvoir de Tàric et des siens.

La première de ces villes aurait donc été Messula, connue depuis sous le nom d'Algésiras²; la seconde, Eciya³; puis Rayya et Elvire⁴, et enfin Cordoue, capitale politique de la Bétique. Le récit arabe de la prise de cette dernière ville atteint en invraisemblance des proportions véritablement épiques. Entre autres belles choses, on y apprend que le duc chrétien de la province, à la vue des musulmans entrés par surprise dans sa capitale, l'abandonne en toute hâte et court précipitamment, avec la garnison forte de quatre cents hommes, s'enfermer dans l'église suburbaine de Saint-Aciscle, où, vivant évidemment de l'air du temps, lui, ses hommes et son cheval, il brave pendant trois mois tous les efforts des assiégeants. Enfin, ces trois mois écoulés, le duc selle son cheval alezan et prend la fuite, on ne sait trop pourquoi; poursuivi par le chef ennemi il ne se laisse prendre qu'après une longue course fournie par le merveilleux cheval qu'un si long jeûne n'a pas épuisé, etc., etc.⁵.

Le bruit des succès de Tàric hâta le départ du gouverneur d'Afrique. S'embarquant avec les renforts réunis en grand nombre depuis la mise à la voile de son lieutenant, Mousâ franchit le détroit à son tour, et aborde heureusement en Espagne vers la fin de juillet de l'an 711. Sur cette date du débarquement de Mousâ le témoignage de l'Anonyme est formel quant à l'année, et ne laisse presque aucun doute quant au mois.

Nous lisons dans sa chronique, sous l'année 749 de l'ère espagnole (711 de l'ère vulgaire) et 92 de l'hégire (29 octobre 710 au 19 octobre 711), qu'au moment où Tàric et ses bandes dévastaient le midi de l'Espagne, et tandis que ce malheureux pays était ainsi livré aux fureurs simultanées de la guerre étrangère et de la guerre civile, Mousâ vint consommer sa ruine⁶.

1. « Simulque plerasque civitates devastantibus. » Anonym., v. 813.

2. A. M., p. 21. L'identification de Messula avec Algésiras est légitimée par la comparaison de ce passage de l'Anonyme (vv. 1642-1645) :

*Tertiam (Maurorum partem), quae Messulam civitatem
Ad comprehendendos eos qui tutelam navigiorum gerebant adventaverat,
Per Belgii, cui dudum transitum denegaverat,
Navibus preparatis obtruncat,*

avec ce que Dozy raconte, d'après les historiens arabes, de la marche contre

Algésiras de ce même corps de Maures espagnols revoltés. *H. des Musulm.*, I, p. 257, 258.

3. A. M., p. 23.

4. *Ibid.*, p. 25.

5. *Ibid.*, p. 23-25, 26. Ah ! si ces sornettes et tant d'autres du même genre étaient racontées en mauvais latin rimé du huitième ou du neuvième siècle, que de gorges chaudes on en ferait ! Mais elles sont écrites en arabe, et dès lors

Pour l'amour de l'arabe il faut qu'on les admette.

6. Anonym., vv. 843-852 et 859-862.

De la comparaison des deux ères citées ici par l'auteur, il ressort que Mousâ débarquait en Espagne avant le 19 octobre 711 et après le 1^{er} janvier de la même année. Dans un second passage, l'Anonyme nous apprend que Mousâ ne resta que quinze mois dans la Péninsule, et qu'il la quittait en l'année 750 de l'ère espagnole (712 de Jésus-Christ) et 94 de l'hégire (7 octobre 712-26 septembre 713)¹; d'où il suit que ce départ ayant eu lieu au plus tôt le 8 octobre 712, le débarquement de Mousâ sur les côtes de la Bétique, quinze mois auparavant, s'opéra certainement après le 7 juillet de la précédente année 711. Un peu plus loin, l'Anonyme rattache à l'année 753 de l'ère espagnole (715 de l'ère vulgaire), 97^e de l'hégire (5 septembre 715-25 août 716), troisième de l'émirat d'Abdélaziz, et, par conséquent, à la portion de l'année 715 comprise entre le 5 septembre et le 31 décembre, trois événements successivement accomplis en Espagne : l'assassinat du fils et successeur de Mousâ, par ordre ou à l'instigation d'Ayoub, un mois de gouvernement intérimaire de l'Espagne musulmane par ce même Ayoub, enfin l'installation d'Alaor (Al-Horr) comme émir titulaire, et les premiers actes de son gouvernement². Cet intérim d'Ayoub et cette prise de possession d'Alaor ayant exigé au moins un mois et demi de temps, l'assassinat d'Abdélaziz ne peut sous aucun prétexte être retardé au delà de la première quinzaine de novembre 715, et son avènement trois ans auparavant, suivi immédiatement du départ de Mousâ son père pour Damas, au delà du 15 novembre 712. Il suit de là que l'entrée de ce même Mousâ en Espagne ne peut pas être reculée au delà du 15 août 711. On le voit, sur la date de cette entrée (8 juillet-16 août 711), l'Anonyme de Cordoue est constamment d'accord avec lui-même. Il ne l'est pas moins avec le seul document arabe contemporain de la conquête, le traité conclu entre le vaillant duc Theudimer et Abdélaziz, fils de Mousâ. Dans ce traité, signé le 5 avril de l'an 713, Abdélaziz règle en son nom, avec pleine autorité, sans aucune mention de son père, les conditions de la paix³. Or ceci n'aurait certes pas eu lieu si ce général n'eût été en ce moment-là que le lieutenant de Mousâ. Ce dernier avait donc à cette époque quitté l'Espagne et laissé à son fils le gouvernement de la Péninsule, comme l'affirme le chroniqueur hispano-latin contemporain.

Le témoignage de l'Anonyme dans cette question fût-il moins catégorique et moins constant, nous devrions encore l'accueillir avec confiance. Car enfin, étant donnés et parfaitement connus la bravoure, la cupidité et le fanatisme du fils de Noçair, on ne comprendrait pas que, sachant l'Espagne ouverte par les dissensions qui la déchiraient, plus encore que par les premiers succès de Târic, il se fût plus longtemps attardé en Afrique, au risque d'abandonner à son lieutenant l'honneur et les incalculables profits d'une conquête, dont lui, Mousâ, avait eu la première idée, dont il avait tracé le plan et préparé le succès. On le comprendrait d'autant moins que, après trois ou quatre mois employés à ramasser de nouvelles troupes, l'unique raison qui avait déterminé ce hardi capitaine à se décharger sur Târic du commandement de la première armée d'invasion, avait cessé d'exister. Quant à l'affirmation contraire des écrivains postérieurs, il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Elle n'est que l'écho trop fidèle de la tradition populaire des Arabes d'Espagne, tradition défigurée par une foule de contes ridicules, et, de plus, en tout ce qui concerne les faits et gestes du véritable conquérant de l'Espagne et de son fils Abdélaziz, tellement chargée de mensonges ou de calomnies mises en circulation par leurs ennemis triomphants, qu'elle ne mérite aucune créance⁴.

Mousâ était accompagné d'un grand personnage, africain de naissance et catholique de religion, le nobilissime Urbain, qui, vu le titre que lui donne l'Anonyme de Cordoue, pourrait bien avoir été chargé de gouverner, au nom des Césars de Byzance, les derniers débris des possessions de l'empire d'Orient dans la Mauritanie Tingitane avant la conquête de cette province par les musulmans⁵. Devenu depuis lors le client et l'ami de Mousâ, celui-ci ne voulut pas s'en séparer lorsqu'il

1. Id. *Ibid.*, vv. 918-925.

2. Id. *Ibid.*, vv. 1026-1040.

3. Ce traité a été publié par Casiri, dans sa *Bibliotheca Arabico-hispanica Escorialensis*, t. II, p. 105, col. 2 et 106, col. 1.

4. Ainsi, d'après l'*Akhbar-Mudjma'a*, Târic, menacé par l'armée de Rodrigue demande du secours à Mousâ qui se hâte de lui expédier six mille hommes de renfort, ce qui n'empêche pas ce même Mousâ, toujours d'après l'*A.-M.*, de rouer de coups son lieutenant victorieux pour lui avoir desobéi en faisant en Espagne autre chose qu'une razzia, conduite aussi odieuse et ridicule qu'elle est invraisemblable (*A.-M.*, p. 30, copié par Al-Makkari, *ibid.* p. 189; Arib, cité par Dozy, *Hist.* II, 37, 38); ce même *Akhbar-M.* enlève à Mousâ l'honneur d'avoir pris Tolède pour le transporter à Târic. Il attribue à un des lieutenants de ce même Târic la campagne contre Theudimer, gouverneur de la province d'Orhuela, et le succès d'ailleurs équivoque dont elle fut couronnée, au détriment d'Abdélaziz, fils et successeur de Mousâ dans le gouvernement de l'Espagne, il accepte, à la charge du même Abdélaziz, les projets de royauté indépendante, faussement prêtés à ce malheureux par ses assassins pour se justifier de leur crime auprès d'Alaor (Anonym, vv. 1034-1040; *A.-M.*, p. 31, 32) etc., etc.

5. M. Dozy, le premier (*Recherch.*, t. I, p. 59, 3^e edit.), a voulu reconnaître le trop fameux comte Julien de la légende hispano-arabe du roi Rodrigue, dans l'*Urbain* de notre Anonyme (v. 958). Il suppose donc que l'auteur avait écrit *Julian*, qu'un copiste ignorant déchiffrant tout de travers a transformé en *Urbain*, et propose par conséquent d'en revenir à la leçon primitive. Cette correction est absolument inadmissible. En écriture wisigothique les initiales *Urb* et *Juh* sont, par la forme de leurs lettres, tellement dissemblables, qu'il est impossible au copiste le plus distrait ou le plus ignorant en son métier de les confondre jamais. C'est ce dont le lecteur pourra se convaincre de ses propres yeux, s'il veut bien comparer l'initiale *Urb* de *Urbem* dans notre planche I

(col. 1, lin. 33), et dans notre pl. III (col. 2, lin. 39), avec l'initiale *Juh* de *Julianus*, dans la même planche III (col. 3, livr. 37). Cette impossibilité paléographique de l'erreur indûment supposée par Dozy, tient à ce que l'i initial gothique a toujours la forme de notre I majuscule non ponctuée, et que la lettre r gothique, identique de forme, ou peu s'en faut, à sa similaire en lettre romaine n'a rien de commun avec le dernier jambage de l'u wisigothique — Plus récemment, don Aureliano Fernandez-Guerra (*Caula*, p. 78, texte et note 3) accepte comme paléographiquement démontrée la correction proposée par Dozy; mais allant plus loin que le savant Hollandais qui laisse à Urbain transformé en Julien sa nationalité africaine et sa qualité de gouverneur des possessions byzantines en Mauritanie, il prétend bien identifier complètement le malheureux Urbain au traître Julien, Goth d'origine et gouverneur de Ceuta et autres lieux pour les rois de Tolède. A l'appui de sa découverte, ce très savant homme fait valoir les deux raisons suivantes 1^o Comment supposer que l'Anonyme, si sobre et si concis dans sa narration, se soit donné le ridicule d'y faire figurer un personnage aussi inconnu que le nobilissime Urbain? — J'avoue ne pas bien saisir la force de cet argument. De ce que l'*A.-M.* et ses échos arabes ou hispano-latins du XI^e siècle au XIV^e, n'ont pas connu Urbain, de quel droit en conclurait-on que ce personnage n'a pas été connu de son vivant, et très connu tant en Afrique qu'en Espagne, et que, par conséquent, l'Anonyme n'a pu en parler par respect pour lui-même? 2^o Les mots de notre auteur, *Nobilissimum viri Africanæ regionis* signifient comte de l'Afrique (gothique), comme, sous la plume de Cervantes, l'*Illustrissimo de Toledo* signifiait le cardinal-archevêque de Tolède. C'est là, sans doute, ajoute-t-on, une façon bizarre de parler, mais pourquoi nous refuserions-nous à l'admettre? — Pourquoi? parce qu'on ne doit jamais abandonner le sens obvie et naturel d'un passage, pour en accepter un recherché et bizarre sans une nécessité absolue imposée par la signification de tout le contexte. Or ici rien de pareil. L'explication proposée n'a

partit pour son expédition d'Espagne. Urbain l'y suivit donc, lui servant sans doute d'interprète ou d'intermédiaire dans ses négociations avec les chefs politiques des cités et des provinces de la Péninsule envahie, et en tout temps de conseiller, digne par sa sagesse de la confiance de son puissant patron. Non seulement Urbain accompagna le conquérant dans ses courses victorieuses à travers les provinces d'Espagne, mais encore en Syrie, où les ordres souverains du calife le rappelaient dès le mois de novembre de l'an 712. Ce fut même à Damas qu'Urbain rendit à son ami le plus grand de tous les services, en lui conseillant de vaincre ses répugnances personnelles, et de sauver ainsi sa vie et sa liberté par le paiement de l'énorme amende à laquelle Walid I^{er} venait de le condamner.

Un des premiers soins du gouverneur de l'Afrique musulmane, lorsqu'il eut rejoint Târic et ses lieutenants, aura été sans doute d'exiger de chacun d'eux, et plus particulièrement de leur chef, un compte sévère du butin ramassé dans les villes tombées en leur pouvoir et dans les campagnes pillées et ravagées par eux et leur corps d'armée, depuis leur débarquement en Espagne. Il tenait à prélever sur ce butin la part du calife et la sienne. C'est très probablement à cette occasion que Mousâ, toujours âpre à la curée et ne la trouvant pas assez abondante à son gré, aura maltraité Târic de paroles, et se sera livré contre ce capitaine aux regrettables voies de fait qu'on lui reproche et dont je ne garantis pas la vérité. Car c'est bien alors que cette altercation, si vraiment elle a eu lieu, dut se produire entre Mousâ et Târic, et non à la date et pour le motif que lui assignent les chroniqueurs arabes, se contredisant eux-mêmes dans le récit qu'ils nous en ont laissé¹. C'est aussi sans doute aux ressentiments créés par ces brutalités physiques et morales que Mousâ, dénoncé à Damas comme un pillard éhonté, aura dû son rappel soudain à la cour du calife et, de la part de celui-ci, un accueil si différent de celui auquel ses services lui donnaient droit.

Cette première affaire réglée à sa propre satisfaction et au grand mécontentement des autres, Mousâ continua, par lui-même et par ses lieutenants, ce que ceux-ci, et Târic en particulier, avaient si bien commencé, la conquête et la mise à sac des provinces méridionales de l'Espagne. L'Anonyme, il est vrai, n'entre dans aucun détail là-dessus; mais on ne peut raisonnablement supposer que Mousâ se soit condamné à une inexplicable inaction, du mois de juillet 711 aux premiers mois de l'année suivante, où se livra la célèbre bataille qui décida du sort de la Péninsule. Laissant donc les chrétiens s'entregorger dans le centre et le nord de l'Espagne, Mousâ résolut de se faire de la Bétique, déjà presque à moitié soumise, et de la Lusitanie une vaste place d'armes, où, facilement ravitaillé d'hommes et de vivres, il pût attendre avec confiance le choc prochain de celui des deux rivaux chrétiens qui sortirait vainqueur de la lutte. Il poursuivit donc, de concert avec Târic, la conquête du pays, emportant de vive force les places qui tenaient encore, ou les réduisant par la famine. C'est alors, très vraisemblablement, qu'il se rendit maître d'Assidona, de Séville, de Carmone et de Mérida, dont les récits arabes rejettent la prise après la déroute finale des chrétiens et la mort de leur roi. Parmi ces villes, plusieurs, et des plus florissantes, Séville, par exemple, et Mérida, lui opposèrent une longue et vigoureuse résistance, dont le souvenir s'est conservé dans la légende arabe de la conquête, mêlé aux fantaisies réjouissantes dont abondent ces sortes de récits où l'imagination a la plus large part. Après avoir, comme nous l'avons dit, rapidement enlevé Assidona et Carmone, après avoir, au bout de quelques mois de siège, forcé Séville à se rendre, Mousâ se présente devant Mérida, la grande et riche cité, ceinte, par notre légende, des plus puissants remparts que la main des hommes ait jamais construits. Pendant plusieurs mois tous les assauts livrés à la place par les assiégeants sont valeureusement repoussés. Enfin, les chrétiens enorgueillis de leurs succès se disent les uns aux autres : « Maintenant les forces de l'ennemi sont épuisées; le moment favorable est donc venu de demander et d'obtenir la paix à des conditions avantageuses. » Malheureusement pour eux, ces habitants d'une des métropoles de l'Espagne, d'un des plus brillants foyers de la civilisation hispano-gothique, héritière de la civilisation romaine, ignoraient l'existence et l'usage des cosmétiques. C'est ce qui les perdit. Ils se présentent devant le général musulman qui les reçoit en barbe blanche, et rejette leurs propositions d'accommodement. Ils reviennent le soir, Mousâ est aussi intraitable, mais sa barbe est rousse; la peur commence à gagner les plénipotentiaires. Ils reprennent le lendemain matin leurs pourparlers, Mousâ leur apparaît en barbe noire. A cette vue, les envoyés n'y tiennent plus, ils rentrent à Mérida et déclarent à leurs concitoyens qu'il faut en passer par tout ce que les assiégeants exigeront, vu que ce sont de tout-puissants prophètes se transformant à volonté : vieillards la veille et jeunes hommes le lendemain. Et ainsi fut fait, d'après notre légende, éclos sans doute dans la boutique de quelque barbier arabe ou maure de Mérida². Mais, tout en faisant de ces drôleries le cas qu'elles méritent, rien ne nous empêche, ainsi que je l'ai dit plus haut, de tenir pour vrai le double fait qui se cache derrière elles, la longue résistance de Mérida et sa prise par capitulation.

Dans cette première période de leurs conquêtes en Bétique et en Lusitanie, Târic et ses lieutenants d'abord, puis Mousâ lui-même, trouvèrent-ils dans les Juifs d'Espagne d'actifs et de nombreux auxiliaires contre les chrétiens? L'*Akhbar-Madjmoua*, reproduit par Rodrigue de Tolède et suivi par beaucoup d'écrivains modernes espagnols ou étrangers, l'affirme carrément³. Je n'ose en faire autant, et pour bien des raisons. Remarquons tout d'abord que, à cette première période de

d'autre raison d'être que de priver Urbain, déjà arbitrairement changé en Julien, de sa nationalité africaine, le tout pour introduire ainsi en deux étapes, et malgré l'auteur, le légendaire Julien dans la véritable histoire de l'Anonyme. Tout ceci soit dit sous forme de supplément à la note 5 de la p. 27. Quant à Julien, nous en parlerons dans l'examen critique de la légende de Rodrigue (not. XXII).

1. Si Mousâ ne voulait faire opérer qu'une razzia en Espagne par Târic, pourquoi, au lieu de lui expédier l'ordre de rentrer en Afrique, lui envoie-t-il les six mille

hommes de renfort demandés par son lieutenant à l'approche du roi Rodrigue; et s'il voulait non une razzia, mais une conquête, pourquoi cravacher Târic coupable de lui avoir obéi? Voir la note 1, p. 170.

2. *Akhb.-Madj.*, p. 30. Al-Makkari, copie A.-M., mais a bien soin d'ajouter que les cosmétiques et leur usage étaient choses inconnues à Mérida. Voir son récit dans les appendices de l'édition espagnole de l'A.-M., p. 188.

3 A.-M., p. 25, et son copiste Al-Makkari (p. 183); Rod. de Tolède, III,

l'invasion, le succès final des Arabes était fort douteux; or les fils de Jacob ont hérité de leur père trop de prudence et d'habileté commerciale pour hasarder leurs biens et leurs personnes dans une querelle, sans avoir toutes ou presque toutes les chances de leur côté. En second lieu, ces mêmes Juifs n'avaient pas eu le temps d'oublier le terrible châtement que, dix-sept ans auparavant, avait attiré sur leurs têtes la conspiration tramée par eux contre les chrétiens d'Espagne. Aujourd'hui donc que biens, liberté, patrie, perdus à la suite de cette folle équipée, leur ont été miséricordieusement rendus, aujourd'hui que la persécution a cessé et que personne ne songe à la rouvrir, l'instinct de conservation doit parler plus haut que leur haine héréditaire contre les chrétiens, et par conséquent les maintenir, au moins jusqu'à nouvel ordre, dans une prudente et salutaire réserve. Pour croire à une conduite différente chez les Juifs de la Péninsule en l'an de grâce 711, il me faudrait un témoignage autrement sérieux que celui de la tradition arabe, dont le courant, quel que soit le canal par lequel il arrive jusqu'à nous, charrie pêle-mêle des fables sans nombre et de trop rares vérités. Or ce témoignage fait absolument défaut. L'Anonyme de Cordoue, contemporain des événements, et qui, si la légende disait vrai, aurait vu les Juifs monter la garde au service des musulmans sur les remparts de sa ville natale, se tait sur leur coopération à la ruine de l'Espagne chrétienne. La chronique d'Albelda, celles d'Alphonse III, du moine de Silos et de Luc de Tuy, gardent le même silence¹. Et cependant si, dès le début de l'invasion, les Juifs avaient fait cause commune avec les envahisseurs, s'ils les avaient efficacement aidés à conserver les villes tombées en leur pouvoir, comme l'affirment l'*Akhbar-Madjmouu* et Al-Makkari son copiste; à plus forte raison, si, comme on l'a récemment prétendu sans en apporter les preuves, ils s'étaient révoltés contre les chrétiens et avaient ouvert aux musulmans les portes des principales cités du royaume de Tolède², le souvenir de ce concours odieux prêté à l'étranger et de ces trahisons se serait perpétué, par la tradition chrétienne tant du nord que du midi de la Péninsule, dans la mémoire de tout Espagnol ami de son Dieu et de son pays. Les historiens cités plus haut l'auraient précieusement recueilli et consigné dans leurs écrits; enfin les haines populaires, entretenues par ce souvenir toujours vivant, n'auraient laissé ni trêve ni relâche aux Juifs dans toute la durée du haut moyen âge espagnol³. Puisque rien de tout cela ne s'est vérifié; puisque traditions et chroniques chrétiennes sont muettes, puisque, pendant les quatre premiers siècles de la reconquête, nous voyons les Juifs circuler tranquilles, respectés, et au besoin efficacement protégés dans les provinces chrétiennes du nord-ouest de la Péninsule⁴, on peut bien, sans témoigner à qui que ce soit un dédain *immérité*, en conclure que la trahison imputée à leurs frères du VIII^e siècle par les traditions arabes et par Rodrigue de Tolède, leur écho trop servile, se réduit à rien, ou à si peu de chose, qu'elle n'a pas même éveillé l'attention des chrétiens espagnols qui en furent les victimes. A plus forte raison a-t-on le droit, le seul que je réclame et que j'exerce en ce moment, de douter et de s'abstenir. Car si, pour absoudre un accusé au tribunal de l'histoire, une probabilité suffit, pour le condamner, fût-il juif, la certitude est nécessaire. Or, je le répète avec une insistance égale à celle qu'on met à l'oublier, lorsque les Arabes du XI^e siècle et des suivants déposent seuls sur les événements accomplis en Espagne deux ou trois siècles auparavant, leur témoignage, trop souvent trouvé en défaut, ne donne jamais la certitude.

Pendant que Maures et Arabes mettaient à sac le midi de la Péninsule, Rodrigue était livré tout entier aux préparatifs de sa prochaine campagne contre les musulmans envahisseurs. Ceux de ces préparatifs qu'il poussa évidemment avec le plus d'énergie, ceux dont il surveilla l'exécution avec le plus de sollicitude, durent avoir pour objet la reconstitution de l'annone ou des approvisionnements militaires que la dernière guerre avait certainement épuisés. Les receveurs en rési-

23, 24; Morale, t. VI, l. XII, c. 70, § 4, Mariana, l. VI, c. 24, Dozy, *Hist.* II, p. 35, Amador de los Rios, *Hist. Crit.*, II, c. 11, p. 8, Cavanilles, *Hist. de Esp.*, I, p. 335, don Aureliano Fernandez-Guerra, *Don Rodrigo y la cava*, p. 43, et *Caida*, p. 74, 75, Menendez Pelayo, *Heterod.*, I, p. 216, etc., etc.

1. Ici, comme dans l'article de la *Revue des Questions historiques* où je traitais la même question, mon doute se fonde, on le voit, sur le silence de tous les historiens hispano-latins du haut et du bas moyen âge, de l'Anonyme de Cordoue à Rodrigue de Tolède exclusivement. C'est donc par distraction qu'un savant espagnol me reprochait récemment de ne m'appuyer que sur le seul Anonyme de Cordoue. Je cite ses propres paroles (Men. Pelayo, *Heterod.*, III, 841): « El apasionamiento del P. Tailhan por su texto favorito, le hace mirar con desden todo lo que no consta en las breves y descarnadas páginas del Anónimo de Cordoba. Asi nos tacha á Dozy y á mi de haber sostenido que los Judios ayudaron la conquista musulmana. ¿Y como no habiamos de decirlo, si consta en los historiadores arabes? » A la distraction que je viens de signaler s'en joint une seconde plus surprenante encore. Je n'ai jamais reproché ni à Dozy, ni à mon docte collègue, d'avoir répété ce que racontent les historiens arabes sur l'aide prêtée aux musulmans par les Juifs, mais d'avoir parlé d'*insurrections* de ces Juifs contre les chrétiens d'Espagne et de cités livrées par eux à l'ennemi, toutes choses dont l'A.-M. et ses copistes ne disent mot. Quant à l'axiome final de mon contradicteur, je lui souhaite de n'en pas faire souvent la règle de sa critique historique. Les Arabes sont en histoire des guides bien dangereux. Ce qui me rassure à ce sujet, c'est que l'auteur est loin de leur être absolument inféodé. S'il les suit ici contre les Juifs, bien qu'ils soient seuls, il les abandonne lorsque, avec l'Anonyme de Cordoue, ils absolvent Witiza que Menendez Pelayo tient à condamner.

2. « Les Juifs s'insurgèrent partout et se mirent à la disposition des musulmans, » Dozy, *Hist. des Musulm. d'Esp.*, t. II, p. 35. — « Averiguado esta que la invasion de los Arabes fué inicuaente patrocinada por los Judios

que habitaban en España. Ellos les abrieron las puertas de las principales ciudades. » Menendez Pelayo, *Heterod.*, t. I, p. 216. Pourquoi ne pas indiquer en note l'historien arabe qui fait mention de ces *insurrections*? Pourquoi ne pas nommer au moins une, une seule des villes importantes ou non livrées aux musulmans? Rien de plus facile, puisqu'il est *avéré*, nous dit-on, que ce fait s'est renouvelé plusieurs fois. Ce n'est la peut-être qu'un oubli, mais l'oubli est fâcheux.

3. M. Amador de los Rios (*Hist. Crit.*, II, c. 11, p. 8), est du même avis. « Ofrecieronse facilmente (*los Judios*) à ser instrumentos de opresion, sin reparar en que, grabada profundamente esta injuria en la memoria de los cristianos, debia ser terrible la expiacion, trasmitida de edad en edad la obligacion de la venganza »

4. L'histoire du haut moyen âge asturien, léonais et castillan ne nous offre aucun exemple de ces explosions de haine populaire dont, à la même époque, les Juifs furent souvent victimes dans les autres contrées de l'Europe chrétienne. De nombreuses et très curieuses chartes de Léon nous montrent ces mêmes Juifs possesseurs de biens-fonds à la ville et à la campagne dans tout le cours du XI^e siècle (Becerro, ms. de Sainte-Marie de Léon, f° 107, v., 293 v., 298 r., 247 v., 258 r. et v., 257 v., 264 v., 265 r. et v., etc., etc.) A Najera, la vie du Juif est taxée par les fueros de cette ville au même prix que celle d'un caballero ou d'un moine (Muñoz, *Fueros Municip.*, p. 388). En Galice, peu après la promulgation de ces fueros, c'est-à-dire dans la première moitié du XI^e siècle, nous voyons un des riches et puissants infanzons de cette province, Don Mendo Gonzalez, s'associer à des marchands juifs, les loger dans son château, et les défendre vigoureusement à l'occasion (Tumbo ms. de Celanova, lib II, f° 131 et 132). Une charte de l'empereur et roi Alphonse VII, datée de Valladolid, le 5 mars 1152, octroie aux trente familles juives alors établies à Sahagun, les fueros concédés par son aïeul Alphonse VI à leurs compatriotes de Léon, soixante ans auparavant (Becerro, ms. de Sahagun, f° 242 r., col. 1), etc., etc.

dence auprès des comtes, dans chacune des grandes cités épiscopales, avaient-ils, comme c'était leur devoir, renouvelé ces approvisionnements? Les avaient-ils, ainsi que la loi l'exigeait, distribués, proportionnellement aux besoins probables, aux dispensateurs de l'annone chargés, dans les villes moins importantes et dans les bourgades, de les fournir aux troupes en marche? C'étaient là, on le comprend, autant de questions d'importance majeure, et qui, à ce titre, ne pouvaient échapper à l'attention d'un capitaine aussi expérimenté que Rodrigue. Ce prince n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'ici surtout son intervention personnelle était nécessaire, tant pour hâter des opérations très lentes de leur nature, que pour prévenir, chez certains employés de l'annone, des vols et des détournements du genre de ceux qui, dit-on — mais je n'en crois rien — se commettent quelquefois encore aujourd'hui dans nos administrations similaires.

Ce premier travail accompli, et vraisemblablement l'hiver de 711-712 y suffit à peine, il fallut songer à la levée et à l'organisation de la grande armée destinée à opérer contre les musulmans. Cette levée, nous l'avons vu ailleurs¹, ne présentait pas en théorie de bien grandes difficultés. Rodrigue, toutefois, ne se dissimulait pas qu'en pratique il n'en serait pas de même, surtout à cette heure de crise suprême. Ce prince connaissait trop bien les hommes et les choses de son temps pour ne pas s'attendre à voir l'armée qu'il réunissait, en vue de sa campagne contre les infidèles, notablement amoindrie par les refus de service et les désertions. Ne voulant donc pas, en d'aussi graves circonstances, contribuer personnellement par quelque mesure que ce fût, même la plus légitime, à une diminution plus considérable encore des forces chrétiennes, il n'exclut personne de son appel aux armes, lancé dans les premiers jours de février ou de mars de l'an 712. Ses adversaires de la veille, sauf leurs chefs les plus compromis, passés déjà depuis quelques mois à l'ennemi, répondirent avec empressement à cet appel du roi. Ils se présentèrent en grand nombre, suivis de leurs clients et de leurs esclaves. Accueillis avec une confiance qu'ils ne méritaient pas, ils furent admis dans les rangs de l'armée en formation, avec les honneurs et l'autorité que leur assignaient les dignités civiles dont ils étaient revêtus sous le règne précédent. Ce fut là un acte d'imprudence et de générosité qui perdit et son auteur et l'Espagne. Mais qui oserait faire un crime au noble et vaillant Rodrigue de n'avoir pas cru à la possibilité d'une trahison en face de l'ennemi du Christ et de la patrie, de ne l'avoir pas même soupçonnée?

Ses préparatifs enfin terminés, Rodrigue se mit en marche à la tête d'une armée qui, si l'on juge de sa force par celle de l'armée que Wamba, dans des conditions à peu près pareilles, réunit contre les rebelles de la Tarragonaise et de la Gaule, devait compter de soixante à soixante-dix mille combattants². Ayant heureusement franchi les défilés de la Sierra-Morena, le roi descendit dans la province de Bétique, déjà tombée presque toute entière au pouvoir des Arabes, et se porta rapidement à la rencontre de l'armée ennemie. On était en ce moment aux premiers jours d'avril de l'an 712 de l'ère chrétienne, 750 de l'ère espagnole et 93 de l'hégire³. Les forces musulmanes ne dépassaient pas de beaucoup le chiffre de trente-cinq mille hommes⁴, et, de plus, n'étaient pas alors réunies. Târic, Abou-Zara et le corps d'avant-garde qu'ils commandaient se trouvèrent seuls sur le chemin de Rodrigue, et durent subir le premier choc de son armée; ce fait, attesté par l'écrivain contemporain, ne peut être raisonnablement révoqué en doute. Mais si la bataille qui décida du sort de l'Espagne chrétienne s'est vraiment livrée sur les bords du Guadalquivir, à l'extrémité méridionale de la Bétique, comme l'affirment les auteurs arabes, pour expliquer la présence en ce lieu de l'armée d'avant-garde de Târic, un an après son débarquement en Espagne, il faut évidemment supposer que ce général musulman, s'estimant trop faible pour résister seul à son puissant adversaire, aura battu longtemps en retraite devant Rodrigue et ses Wisigoths, afin de donner à Mousâ occupé ailleurs, mais averti du danger que courait son lieutenant, le temps de venir le rejoindre avec le gros de l'armée. Une tradition, consignée au commencement du XII^e siècle dans la chronique du moine du Silos, et qui paraît être d'origine arabe, donne à la bataille, livrée aux Maures de Târic par le roi de Tolède, une durée totale de sept jours⁵. N'y aurait-il pas un fonds de vérité dans ce conte ridicule? N'aurait-on pas compris dans la durée du combat six jours de retraite exécutée par Târic et les siens en face d'un ennemi qui les poursuit l'épée dans les reins, et le jour de la bataille proprement dite que Târic fut enfin contraint d'accepter? En tout ceci un fait est certain : avant toute jonction avec Mousâ⁶, Târic fut atteint par les Wisigoths et forcé d'en venir aux mains.

Que se passa-t-il alors? Est-ce bien dans le combat livré à Târic encore séparé de son chef que le roi d'Espagne, trahi par une partie des siens, fut défait et tué? Faut-il croire, au contraire, que l'arrivée de Mousâ et de son armée décida seule du succès de la journée? La question est douteuse. L'Anonyme, dans son résumé de la vie de Rodrigue, semble favoriser la première hypothèse : « Dans cette bataille, dit-il en parlant de celle que Rodrigue livra au corps de musulmans commandé

1. Voir plus haut, not. XII, p. 106, 107.

2. *Ibid.* 107, 108.

3. Cette date est absolument certaine quant à l'année. L'auteur, après avoir une première fois affirmé (vv. 793 - 802) que Walid I^{er} conquiert l'Espagne par son général Mousâ en l'ère 750 (a. c. 712), l'affirme de nouveau un peu plus loin (vv. 815 sqq.). Là, en effet, la défaite et la mort du roi Rodrigue sont rattachés par lui à l'ère 750 et à la 93^e année de l'hégire (19 novembre 711 — 7 octobre 712). Quant au mois de l'année, il est déterminé par les considérations suivantes : 1^o D'après ce qu'on vient de voir, la rencontre des chrétiens et des musulmans est certainement antérieure au 7 octobre 712; 2^o Mousâ, d'après l'Anonyme, quittait l'Espagne pour Damas au plus tard dans les premiers jours de novembre de la même année 712; or six ou sept mois au moins lui furent nécessaires pour se rendre maître de Tolède et des autres cités du centre et du nord de la Péninsule, jusqu'à Saragosse inclusivement, après la mort de Rodrigue

4. D'après l'*Akhbar-Madjmoua* (p. 21 et 28 de la trad. esp.), Târic avait 12,000 hommes sous ses ordres, lorsque Mousâ débarqua en Espagne avec 18,000 soldats, ce qui nous donne un total de 30,000 musulmans. Joignons-y les renforts tirés d'Afrique du mois de juillet 711 au mois de mars 712 et nous attendrons le chiffre indiqué.

5. « At Rodericus... collecto Gothorum robustissimo exercitu, acer et imperterritus primo subit pugnae, adeo quod per septem continuos dies infatigabiliter dimicans, sexdecim milia ex Târic peditibus interficeret. » Anonym. Sil., II, 17.

6. Mais non peut-être avant tout renfort. Ne serait-ce pas alors, en effet, que Mousâ, averti du danger que courait son lieutenant, se hâta, tout en se mettant en marche lui-même pour le rejoindre, de détacher à son secours ce renfort de cinq mille hommes dont parle l'A.-M., mais qui dans le récit arabe est expédié d'Afrique?

par Tàric et Abou-Zara, l'armée gothique fut mise en pleine déroute (*par la fraude*) de traîtres qui convoitaient la royauté. Rodrigue tomba et perdit ainsi misérablement son royaume et la patrie. Avec lui périrent ses rivaux¹. » Mais ailleurs et par deux fois, ses façons de parler donnent une grande probabilité à la seconde hypothèse. D'après l'Anonyme, en effet, c'est par son général Mousà que Walid I^{er} a conquis le royaume des Goths; c'est Mousà qui, pénétrant en Espagne en l'année 711, a consommé la ruine de ce malheureux pays si injustement attaqué². Or, si Tàric seul avait, par le gain de la bataille du Guadalété, frappé à mort du même coup, suivant les propres expressions de l'Anonyme, Rodrigue, le royaume de Tolède et la patrie espagnole, la part assignée à Mousà par le même écrivain dans la destruction de l'Espagne chrétienne me paraîtrait singulièrement exagérée, et les affirmations diverses de ce chroniqueur quelque peu contradictoires. Remarquons en outre que l'hypothèse favorisée par les passages de l'Anonyme cités en dernier lieu est adoptée par la chronique d'Albelda, compilée à la fin du ix^e siècle. Cette chronique suppose, en effet, que Mousà envahit l'Espagne avant la défaite de Rodrigue, quand ce malheureux prince luttait encore contre Tàric, et que la ruine du royaume gothique ne précéda pas, mais suivit le débarquement de Mousà³. Le moine de Silos, tout en dénaturant l'antique tradition par des contes arabes trop facilement acceptés, attribue, lui aussi, le succès final de la grande bataille du Guadalété à l'intervention de Mousà⁴. Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que le seul document arabe de quelque valeur sur la conquête de l'Espagne, l'*Akhbar-Madjmoua*, a, comme nous l'avons déjà dit, été rédigé sur des traditions faussées dès l'origine par la haine des ennemis politiques du conquérant de la Péninsule et de sa famille.

Supposant donc, non sans grande probabilité, que l'Anonyme de Cordoue, sur ce point particulier, est de même opinion que les chroniqueurs d'Albelda et de Silos, essayons de le mettre d'accord avec lui-même, en éclairant et complétant son récit par celui du dernier de ces historiens. Forcé d'accepter le combat, après une retraite longtemps prolongée, Tàric soutint bravement le choc de l'armée chrétienne. Après une lutte acharnée, la victoire restait incertaine, lorsque Mousà parut avec toutes ses forces. Son arrivée changea la face des affaires en déterminant les traîtres restés dans les rangs de l'armée chrétienne à exécuter leur infâme projet. Ils avaient hésité jusqu'alors, parce que le petit nombre des soldats de Tàric leur inspirait des doutes sérieux sur le succès de la trahison projetée. Maintenant, à la vue des troupes de Mousà ralliant celles de Tàric, leurs doutes et leurs hésitations s'évanouissent. Profitant donc du moment où les musulmans enfin réunis, suivis d'Oppas et des siens, livrent à l'armée chrétienne un nouvel assaut, que l'attente de la trahison promise et l'espoir de la victoire rendent plus furieux, ces misérables lâchent pied, entraînant dans leur fuite une partie des troupes espagnoles. Le reste, troublé par cette défection inattendue, plie sous le choc de l'ennemi; les rangs se rompent, et la déroute devient universelle. Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, les traîtres ne recueillirent pas le fruit de leur crime. Ils périrent dans confusion de la défaite⁵, soit que les vainqueurs aient, dans l'ivresse du triomphe, égorgé indistinctement tous les fuyards qui leur tombaient sous la main; soit plutôt que les complices d'Oppas aient été victimes de la vengeance d'Espagnols fidèles amenés sur le chemin des coupables par la justice de Dieu.

Rodrigue fit vaillamment et jusqu'à la fin son devoir de soldat et de général. Après d'inutiles efforts pour rallier les siens, il se décida le dernier à battre en retraite, mais en faisant toujours face à l'ennemi. C'est ainsi qu'il tomba glorieusement à son poste d'honneur et de péril, dans la grande bataille engagée d'abord avec Tàric seul et continuée contre les forces réunies de Tàric et de Mousà, heureux dans son malheur de mourir les armes à la main en défendant contre la barbarie musulmane la grande cause de la civilisation chrétienne⁶. En ceci, le dernier roi de Tolède se montra le digne chef de cette noble race des Wisigoths qui, depuis plus de trois siècles, avait en toutes rencontres versé son sang à flots pour la même cause et, chose curieuse, presque toujours aussi pour l'Espagne ou les Espagnols. Lorsque l'Espagnol Théodose marchait contre Eugène et Arbogaste, derniers tenants de l'idolâtrie romaine et barbare, qui donc formait en grande partie l'avant-garde de son armée? Les Wisigoths tombés bravement sous le fer ennemi, le premier jour de la grande bataille, au service de l'Eglise et de l'Empire catholiques également menacés⁷. Plus tard, sous le fils dégénéré de ce même Théodose, qui arrachait aux étreintes mortelles de la barbarie si bien représentée par les Alains et les Vandales Silinges, l'Espagne romaine incapable de se défendre? Wallia et ses Wisigoths, auxiliaires intrépides de l'Empire agonisant⁸. Plus tard encore, qui combattait et mourait au premier rang, à côté des Gallo-Romains, d'Aétius, dans les plaines Catalauniques, contre

1. Anonym., vv. 821-826.

2. Id., vv. 794-801, et vv. 859-862.

3. « Jam eodem Tàric praelio gerente cum Ruderico, ingressus est Muza iben Mazeir, et perit regnum Gothorum. » Chron. Albeld., § 164 (al. 78).

4. Après nous avoir montré Rodrigue luttant victorieusement contre Tàric pendant sept jours (II, 17, *supr. cit.*), le moine de Silos raconte le débarquement en Espagne de Mousà et de son innombrable armée, la grande et décisive bataille entre Mousà et Rodrigue et enfin la mort glorieuse de ce dernier (*ibid.*, § 18).

5. Anonym., vv. 821 *sqq.*

6. Comme je l'ai dit ailleurs (p. 24, note 1), contre le témoignage si formel de l'Anonyme contemporain : « Eoque praelio, fugato omni exercitu (*vel*) qui cum eo emulante fraudulenterque... advenerant, cecidit, sicque regnum simul cum patria... amisit » (Anon., *ubi supr.*), ne sauraient prévaloir ni l'ignorance plus ou moins complète des siècles postérieurs, ni les conjectures les plus ingénieuses d'hommes d'esprit et de savoir. Rodrigue est bien mort dans la bataille,

et il y est mort bravement, tandis que le reste de son armée prenait la fuite : « fugato omni exercitu... cecidit ». Le souvenir de la bravoure déployée par Rodrigue à Guadalété se conservait encore au début du xii^e siècle dans les récits traditionnels de l'Espagne chrétienne, d'ailleurs peu favorables à ce prince. Écoutons le moine de Silos (I *cit.*) : « Porro hispanus rex more solito, praelio intentus coepit acius instare ac propensius in hostes ferire. Quum tandem instantibus barbaris hispani milites deficere coeperunt atque .. hosti locum dare, Rodericus post ubi nulla sibi auxilia videt per aliquot dies, paulatim terga praebens pugnando occubuit ».

7. Cf. Socrat., *Hist. Eccl.*, V, c. 25; Zozim., *Hist.*, IV, 57, 58; Orosius, *Hist.*, VII, 35, p. 531 (Ed. Zangemeister). J'ai cité ailleurs ce passage de Paul Orose à propos d'explications historico-providentielles de ce saint et très savant personnage. J'aime à croire que Théodose le Grand, pour qui ces dix mille braves gens s'étaient fait vaillamment tuer, les honora d'autres regrets que l'écrivain ecclésiastique.

8. Idat., *Chron.*, p. 66, 67.

Atila et les hordes innombrables qu'il traînait après lui et qui menaçaient de noyer tout l'Occident chrétien dans la boue et dans le sang? Le vieux Theudérède et ses Wisigoths¹. Est-ce tout? Non Ce brave peuple ne meurt pas tout entier avec Rodrigue et ses compagnons de glorieuse infortune. Nous le verrons reparaitre bientôt sur d'autres champs de bataille et s'y dévouer encore à la cause de Dieu et de la patrie sous des chefs plus ou moins illustres, plus ou moins heureux, mais tous, sans exception aucune, de race gothique.

Ceci dit pour rendre justice à qui se l'est vu trop souvent refuser en Espagne dans ces dernières années, revenons aux vainqueurs et aux vaincus de la grande journée.

Rodrigue mort ne fut pas abandonné aux outrages des musulmans. Ses fidèles les plus dévoués enlevèrent son cadavre, et, déjouant la poursuite de l'ennemi en inclinant vers le nord-ouest, tandis que le vainqueur courait droit au nord, vers Tolède, la capitale du royaume, ils se dirigèrent par la Bétique vers la Lusitanie, et poussèrent jusqu'à Viseu, cité épiscopale de cette dernière province. C'est là que les amis et les fidèles de Rodrigue confièrent à une terre encore chrétienne les restes de leur souverain. Cent soixante ans plus tard, aux jours les plus glorieux de la reconquête asturienne, lorsque Alphonse le Grand, après avoir arraché aux musulmans la Galice méridionale et le Portugal jusqu'à Coimbre inclusivement, relevait Viseu de ses ruines et la repeuplait de chrétiens, on découvrit, sous les yeux même de ce prince, dans le *dextro* ou cimetière d'une des basiliques de cette ville ou de sa banlieue, la tombe du vaillant et malheureux Rodrigue, et le royal chroniqueur put lire cette inscription sur la pierre qui la recouvrait : « Ici repose Rodrigue, roi des Goths². »

Avec Rodrigue descend momentanément dans la tombe l'Espagne gothique en tant que royaume indépendant. Elle y descend et repose près de son roi, mort en vain pour sa défense. Ce repos ne sera qu'un sommeil qui cessera demain avec Pélage; mais, tandis qu'elle dort encore dans l'attente de la résurrection prochaine, nous pouvons graver sur la pierre qui la recouvre l'épithète que le Christ-Sauveur semble avoir préparée d'avance pour elle dans son évangile. Il y signale en quelques mots les malheurs de l'Espagne gothique et leur véritable cause : « Tout royaume divisé contre lui-même périra³. »

Rodrigue, d'après l'Anonyme contemporain, ne régna qu'un an⁴, ce qui s'accorde à merveille avec la chronologie de l'auteur. Proclamé par le Sénat dans les premiers jours de l'année 711, Rodrigue n'entra à Tolède et ne put par conséquent être sacré qu'après la mort de Witiza survenue peu de mois après, en avril ou en mai de la même année; il mourut les armes à la main en avril 712 : il s'était donc bien écoulé douze mois, à peu de jours près, de son sacre à sa mort. Alphonse III, dans sa chronique, ne donne pas le nombre des années de règne de ce prince⁵. La chronique d'Albelda l'élève à trois années, mais cette erreur lui a été imposée par la date évidemment erronée qu'elle assigne à l'invasion de l'Espagne par les musulmans⁶. Car si cette invasion n'a pas eu lieu, comme le veut la chronique, avant le 11 novembre de l'an 714 de l'ère vulgaire, 752 de l'ère espagnole, il est clair que Rodrigue, monté sur le trône en 711, a régné trois ans très complets et plus que complets. La première des chroniques de San Isidro de Léon aurait, elle aussi, porté à trois ans et plus la durée du règne de Rodrigue, s'il fût entré dans le plan de son auteur de descendre à ces détails, car, avec Albelda, elle recule l'arrivée des Arabes en Espagne jusqu'en 714⁷. La seconde de ces chroniques de Léon adopte, pour la durée du même règne, le chiffre fantastique de sept ans et six mois⁸. Le moine de Silos faisant débarquer Tàric en Espagne dès l'an 709 et sous le règne de Rodrigue, peut être compté parmi ceux qui ont induit en erreur les écrivains postérieurs plaçant la mort de ce prince en l'an 712⁹ et lui donnant trois années de règne. Luc de Tuy, mêlant à doses inégales Albelda et le moine de Silos, porte à plus de trois ans la durée du règne de Rodrigue, dont l'avènement aurait eu lieu en 710¹⁰. Rodrigue de Tolède, fidèle à son habitude de négliger les anciens textes qu'il a sous la main, pour en suivre d'autres moins dignes de

1. Idat., *Chron.*, p. 89, 90.

2. *Nostris temporibus,
Cum Viseo civitas et suburbana ejus,
A nobis popularentur,
In quadam basilica monumentum
Est inventum
Ubi desuper epitaphium sculptum
Sic dicit : NIC REQUIESCIT RUDERICUS (ultimus) REX GOTHORUM.*

Adefons III, *Chron.* 9 (al. 7).

M. Hubner classe cette épithète parmi les inscriptions évidemment apocryphes (*Inscr. Hisp. Christ.*, p. 94, n. 7). Pourquoi? Serait-ce à cause d'*ultimus*, mais cette épithète ne se lit pas dans le texte donné par Florez et par conséquent peut très bien n'être qu'une interpolation. Je ne vois pas d'ailleurs très clairement, pourquoi les fidèles ou les amis de Rodrigue composant cette inscription funéraire après la défaite du Guadaleté et la prise de Tolède, auraient dû, sous peine de grossière invraisemblance, omettre dans l'épithète la mention de ce fait alors accompli : l'extinction avec Rodrigue de la royauté gothique. Serait-ce parce que M. Hubner tiendrait tout ce passage pour interpolé? Mais les interpolateurs ovétains d'Alphonse III et de Sempere ne se proposaient guères dans leurs additions aux anciens textes que la glorification de leur église ou de leur province, et à ce double point de vue, que leur importait la sépulture de Rodrigue en Lusitanie? Si la pensée leur fût venue d'enterrer ce prince de leur propre autorité et de lui composer une épithète, tenons-nous pour assurés qu'ils auraient placé dans quelque coin des Asturies la tombe et l'épithète du malheureux Rodrigue. Quant à voir dans l'épithète *ultimus* tenue pour authen-

tique, un cri de triomphe des anciens habitants du pays délivrés des Goths et de leur roi, et rentrant ainsi en possession d'une liberté et d'une indépendance perdues plus de trois siècles avant l'invasion des Barbares, j'avoue ne pouvoir m'y résigner : cela n'est ni vrai, ni vraisemblable. Cf. *supr.*, p. 141-142.

3. Luc, XI, 17.

4. « Rudericus... regnat anno uno. » Anonym., v. 807, 808.

5. Cf. Adef., III, *Chron.* 9 (al. 7). — Dans le ms. de l'église de Roda, Alphonse donne trois ans de règne à Rodrigue avant l'invasion arabe (F. G. *Carda*, p. 58, not. 2); mais ce doit être là une des nombreuses additions faites par l'auteur de cette collection au texte d'Alphonse III. Car il est difficile de croire que ce prince ait imposé à la jalousie des enfants de Witiza trois ans d'incubation, avant la mise en train de leur trahison.

6. « Rudericus regnat annos III. Istius tempore farralio (leg. *farralio* = *barralio*) terrae, Saraceni evocati Spanias occupant » 161 (al. 46). Cf. *ibid.*, 164 (al. 77).

7. « In era 752 venerunt Saraceni in Spania tempore Ruderici regis. » Pl. XIX, ln. 2.

8. « Rudericus regnat annos VII, ms. sex. » Pl. XX, col. 2, ln. 19.

9. Mon. Sil., *Chron.*, II, 16, 17.

10. *Chron. M.*, p. 70, ln. 1-6. Le bon Luc de Tuy voyant figurer dans le passage d'Albelda qu'il avait sous les yeux le mot *farralio* à lui inconnu, en fait un nom d'homme, celui d'un des fils de Witiza. Nouvel exemple de la façon dont ces *fidèles* chroniqueurs du bas moyen âge tiraient parti des anciens documents, quand le hasard en mettait quelques-uns à leur disposition.

foi, ou de ne s'en servir que pour leur prêter des erreurs dont ils sont innocents, fait proclamer Rodrigue par le Sénat du vivant de Witiza, en l'an 711, ce en quoi il est d'accord avec l'Anonyme de Cordoue; puis, contrairement à l'affirmation de notre auteur, il ne met Rodrigue en possession complète du gouvernement que deux ans plus tard, prolongeant ainsi de deux ans le règne de Witiza, auquel il ne fait perdre la couronne avec la vie qu'en 714¹. D'après l'*Akhbar-Madjmoua*, Rodrigue monta sur le trône à la fin de l'année 708 ou au commencement de l'année suivante, puisque, en l'automne de cette dernière année, le comte Julien s'alliait avec Mousâ pour venger l'honneur de sa fille, ce qui donnerait à Rodrigue plus de trois années de règne². Tous ces calculs sont erronés, et la cause de ces erreurs n'est autre que la date inexacte de l'entrée des Arabes en Espagne, ou de l'avènement au trône de Rodrigue, adoptée par ces chroniqueurs. Tenons-nous-en donc, comme toujours, à l'affirmation si nette, si précise et si digne de foi de l'Anonyme contemporain. C'est le parti le plus sage à prendre, si l'on ne veut pas courir le risque de glisser de l'histoire dans la légende.

1. Rud. Tol., III, 18.

| 2. A.-M., p. 19, 20.

XXII

RODRIGUE — LÉGENDE

I. LÉGENDE ASTURIENNE (IX^e siècle). — Cette légende qu'Alphonse III nous a conservée, ne s'éloigne que sur quelques points de l'histoire. Elle ne ressemble donc en rien à la légende vulgaire dont nous aurons bientôt à nous occuper. D'après ce récit purement traditionnel, Rodrigue, élu roi par les Goths à la mort de Witiza, marche dans la voie scélérate ouverte par son prédécesseur. Non seulement il ne s'arme pas du zèle de la justice comme d'un glaive contre l'iniquité, mais il lui donne plus libre carrière. Or les fils de Witiza, jaloux de s'être vu préférer Rodrigue pour ceindre une couronne à laquelle ils croyaient avoir un droit exclusif, trament un habile complot contre leur roi et leur pays. Ils envoient en Afrique des messagers solliciter le secours des Sarrasins, et ceux-ci s'étant embarqués pour leur venir en aide, les fils de Witiza les introduisent en Espagne. A la première nouvelle de leur entrée, Rodrigue accourt à leur rencontre avec toutes les forces du royaume. Mais, accablés sous le poids de leurs propres péchés et de ceux de leurs évêques, déconcertés d'ailleurs par la trahison des fils de Witiza, les Goths sont mis en pleine déroute et tombent sous le glaive du vainqueur. Avec eux périssent ceux qui par leurs ruses et trahisons avaient perdu leur patrie. Quant au roi, nul ne sait quel fut son genre de mort¹.

Les erreurs semées dans ce récit se réduisent à un petit nombre. Rodrigue ne fut pas élu, mais sacré après la mort de Witiza; la trahison des fils et frères de Witiza suivit et ne précéda pas l'invasion de l'Espagne par les Sarrasins²; enfin, tout ce qu'on lit ici sur l'immoralité de Rodrigue n'est qu'une extension au dernier roi de Tolède des calomnieuses accusations portées contre Witiza, et dont j'ai fait justice dans l'examen critique de la légende de ce prince³. Il est d'ailleurs très permis de révoquer en doute l'authenticité de ce passage, que le chroniqueur d'Albelda ne paraît pas avoir lu dans l'exemplaire de la chronique dont il s'aidait pour composer la sienne. Car aucun des reproches adressés à Rodrigue dans le texte actuel d'Alphonse III, reproches d'ailleurs si graves, n'a trouvé d'écho dans Albelda. Il n'y est même pas fait la plus légère allusion, quoique cette chronique emprunte au récit de ce même Alphonse III la phrase citée plus haut sur l'incertitude du genre de mort de Rodrigue⁴. Mais alors même que nous tiendrions pour authentique la notice écrite sur le dernier roi de Tolède par le roi des Asturies, il n'en resterait pas moins démontré, par le silence que garde la chronique d'Albelda sur les désordres de Rodrigue aussi bien que sur ceux de son prédécesseur Witiza, que les calomnies mises en circulation contre ces deux princes n'étaient pas universellement acceptées dans les Asturies à la fin du IX^e siècle.

Remarquons enfin à l'honneur de la légende asturienne de Rodrigue, qu'elle est parfaitement d'accord avec l'Anonyme pour refuser toute créance au roman du comte Julien et de la Cava sa fille, ou du moins pour ignorer l'existence de ces personnages et la part prépondérante qu'ils auraient prise à la ruine de l'Espagne. Notre légende affirme avec l'Anonyme qu'il y a eu des traîtres; avec lui, elle déclare que c'est la jalousie du pouvoir qui les a poussés à la trahison; avec lui encore, elle nous montre ces traîtres périssant avec le roi et le peuple dont ils ont causé la ruine; mais, pour elle, il n'y a d'autres traîtres que les fils de Witiza⁵. Ni le nom de Julien, ni aucun autre nom qu'on puisse, après torture paléographique préalable, ramener à cette forme, ne figurent dans la légende. Or, comment supposer que, dans les Asturies où vivaient en si grand nombre à cette époque les descendants des amis et des fidèles de Rodrigue, ayant reçu en héritage de leurs pères le mépris et la haine des traîtres qui avaient perdu le roi et la patrie espagnole, on ait ignoré le nom du principal et du plus criminel auteur de cette catastrophe, ou que, l'ayant connu, on ne l'ait pas flétri et voué à la haine de tous?

II. LÉGENDE ARABE (XI^e siècle). — Dans le courant de l'année 708, Mousâ-ibn-Noçair, lieutenant du Calife en Afrique, sortait de Tanger et marchait contre les places maritimes occupées encore dans la Tingitane par les rois goths d'Espagne,

1. Adef., III, *Chron.*, 9 (al. 7).

2. V. not. XXI.

3. V. not. XX. On peut d'ailleurs en un certain sens tenir pour vrai que Rodrigue marcha dans les *voies de Witiza*, car il fut comme lui un bon et sage prince.

4. Comparer Alphonse III, chap. 9 (al. 7), avec *Albelda*, § 161 (al. 46) et 164 (al. 77, 78).

5. Adef. III, 9 (al. 7) :

« Filii Witizani invidia ducti eo quod Rodericus regnum patris eorum acceperat.

Id., *ib.* :

« Qui patriae excidium intulerunt, simul cum gente, Saracenorum gladio perierunt. »

Anonym., vv. 822, 823 :

« Qui cum eo emulante fraudulenterque ob ambitionem regni adveniant ».

Id., *ibid.*, 823-826 :

« Cecidit, sicque regnum... una cum emulorum intereptione amisit ».

dont la principale était Ceuta, résidence d'un infidèle nommé Julien, gouverneur de toutes les possessions de ces rois en Afrique. Mousâ en vint aux mains avec les chrétiens. Jamais, jusqu'alors, il ne s'était trouvé en face d'adversaires aussi redoutables par le nombre, le courage et la longue habitude des armes. Repoussé par eux, le chef musulman revint à Tanger, se bornant désormais à désoler par de fréquentes razzias les terres des chrétiens, ce dont ceux-ci n'avaient grande cure, ravitaillés qu'ils étaient tous les jours d'hommes et de vivres par les vaisseaux allant et venant continuellement d'Espagne en Afrique et d'Afrique en Espagne¹. Sur ces entrefaites mourut Witiza, roi de ce dernier pays, laissant deux fils, Obba et Sisbert, qui se portèrent candidats au trône, mais dont le peuple ne voulut pas. Quelques troubles ayant éclaté dans le royaume à la suite de ce refus, on se hâta de proclamer roi Rodrigue, homme brave et résolu, qui n'était point de sang royal, mais gentilhomme et chef de guerre. Suivant un antique usage, tous les grands seigneurs d'Espagne envoyaient leurs enfants de l'un et de l'autre sexe à la cour de Tolède pour y servir le roi, qui, à son tour, les faisait instruire et élever, puis enfin les mariait et les dotait quand ils étaient arrivés à l'âge voulu. Or, parmi les jeunes filles vivant ainsi à l'intérieur du palais, se trouvait, aux débuts du nouveau règne, celle de Julien. Rodrigue s'en éprit et la viola². Dès que le père eut appris l'injure faite à son honneur dans celui de son enfant, il jura d'en tirer une éclatante vengeance. Entrant à cet effet en pourparlers avec Mousâ, il conclut avec le gouverneur musulman un traité en vertu duquel Julien lui livra toutes les places dont il avait la garde. Il lui fit en outre une description séduisante de l'Espagne et l'engagea fortement à en tenter la conquête³.

Mousâ écrivit au calife Walid I^{er} pour lui soumettre les projets d'invasion suggérés par Julien, et solliciter l'autorisation de les mettre à exécution. Mais le Commandeur des croyants répondit qu'avant d'exposer les fidèles musulmans aux hasards d'une mer aux flots tumultueux, il fallait procéder à un voyage d'essai et d'exploration⁴. Mousâ fit vainement observer à son souverain qu'il s'agissait, non d'une mer, mais d'un détroit si resserré que, de la rive africaine, on découvrirait celle d'Espagne : tout fut inutile, il fallut obéir. Mousâ confia donc à Tarif Abou-Zara quatre cents hommes, dont trois cents fantassins et cent cavaliers. Ils s'embarquèrent sur quatre navires et débarquèrent à l'île ou péninsule d'*Andalous*, aujourd'hui Tarifa, du nom du chef de l'expédition. Tarif, une fois à terre, exécuta une razzia jusqu'aux portes d'Algéziras. Il y fit un grand butin, ramena des captives si belles que jamais ni Mousâ, ni les siens n'en avaient vu qui méritassent de leur être comparées⁵, puis revint sain et sauf en Afrique⁶.

Ce succès de Tarif porta l'enthousiasme des musulmans d'Afrique à son comble. Mousâ n'osant plus y résister, réunit un premier corps d'invasion fort de sept mille hommes presque tous Berbères ou affranchis, dont il confia le commandement à Târic, général de son avant-garde. Celui-ci franchit le détroit dans l'été de l'an 711, au moyen des quatre vaisseaux

1. Comme nous l'avons démontré ailleurs (not. IV, p. 66, s.v.) par une série de témoignages contemporains, s'étendant du iv^e siècle et de l'invasion des Barbares, au viii^e siècle et à la ruine du royaume de Tolède, les Goths d'Espagne n'ont jamais, sauf un moment sous Theudis, possédé ni une seule ville, ni le plus petit coin de terre dans la Tingitane. Tout ce que raconte ici la légende est donc de ce chef historiquement faux et démontre tel. Remarquons en outre que l'Anonyme garde le silence le plus complet sur tout appel fait au fanatisme et à la cupidité de Mousâ, avant l'expédition de ce capitaine en Espagne, en dehors de l'appel muet des colonnes d'Hercule (Anonym., vv. 851-855). Or ce silence exclut chez notre historien toute connaissance d'une trahison antérieure à l'invasion arabe de l'Espagne et l'ayant déterminée. Ceci, une fois encore, rend historiquement improbable la trahison de Julien, que l'auteur n'eût pu ignorer, lui si au courant des affaires de son pays et de son temps, si elle s'était réellement accomplie. Quant à supposer qu'il l'a connue, et qu'il a négligé d'en parler, pour ne nous entretenir que des colonnes d'Hercule, je ne me sens pas une crédulité assez résignée à toute hypothèse pour en admettre une aussi invraisemblable. Ajoutons que la chronique d'Albelda (161, al. 46, 164, al. 77) attribue l'entrée des Arabes en Espagne aux discordes intestines de ce malheureux pays : « *Farmahio terrae Saraceni evocati Spaniam occupant.* » — Quant à l'*Urban* de l'Anonyme, Africain de naissance et sujet des empereurs de Constantinople, puis des califes, étranger par conséquent à l'Espagne, à ses habitants et à ses rois, il n'a pu, quoi qu'il ait fait, être jamais coupable envers eux d'aucune trahison.

2. Tout ceci est bon peut-être à mettre en tragédie, mais n'est aux yeux de la saine critique qu'une fable invraisemblable. Jamais les rois *viagers* de Tolède ne songèrent à s'entourer de cette nuée d'enfants des deux sexes, et surtout à se charger de leur éducation et de leur établissement. Il en eût coûté trop gros à ces pauvres princes, déjà fort embarrassés, pour assurer l'avenir toujours menacé de leurs propres enfants. Comme personnage historique, la Cava n'a donc pas plus de réalité que son père Julien. Elle en a moins encore. Qu'on veuille bien, en effet, le remarquer, ce que je nie résolument ici, c'est l'existence du *Julien de la légende*, du *Julien gouverneur de Ceuta*, du *Julien outragé* dans l'honneur de sa fille, du *Julien traître avant l'invasion*. Maintenant, qu'il se soit rencontré parmi les misérables qui trahirent Rodrigue *après l'invasion et en Espagne*, un Julien quelconque, que ce Julien ait livré à Târic ou à Mousâ une place confiée à sa garde, et qu'ensuite, pour se justifier aux yeux de ses compatriotes et coreligionnaires, il ait semé le bruit d'une vengeance tirée par lui d'une injure reçue : c'est chose possible et qu'on peut admettre sous bénéfice d'inventaire, à titre purement gratuit, pour le seul plaisir d'y trouver la matière première de la légende arabe. Mais la Cava et sa légende sont inacceptables en

quelque hypothèse que ce soit.

3. Ces dernières lignes de la légende renferment seules quelques parcelles de vérité. Il est, en effet, très vraisemblable qu'Urban, dernier représentant probable des Césars de Byzance dans la Tingitane, aura rendu par capitulation à Mousâ la place de Ceuta et ses dépendances. Il est également très vraisemblable, sinon certain, que lorsque, poussé à la fois par la cupidité et le fanatisme, le même Mousâ se fut décidé à profiter des discordes de l'Espagne chrétienne pour conquérir ce pays à l'Islam, il aura demandé et obtenu, non du fantastique Julien, mais d'Urban ou d'autres Africains instruits, les renseignements dont il avait besoin avant d'entrer en campagne.

4. Voilà qui est plaisant en vérité ! Vers le milieu du vii^e siècle, le calife Othman I^{er} n'hésitait pas un instant à équiper une nombreuse flotte, à la charger de soldats et à la livrer non seulement aux hasards de la mer, mais à ceux d'un combat naval contre les mille vaisseaux de l'empereur Constant (Anonym., vv. 432 et 471-475), et cinquante ou soixante ans plus tard, Walid I^{er}, dont la qualité maîtresse n'était pas précisément la tendresse de cœur, n'aurait pas osé exposer quelques centaines d'hommes aux dangers d'une traversée de deux ou trois heures ? L'*Akhbar-Madymoud* se moque de nous. Et notez, s'il vous plaît, que Mousâ, n'ayant, d'après la légende, que quatre bâtiments de transport qui ne pouvaient porter que quatre cents hommes à la fois, hasardait tout autant de musulmans sur les flots tumultueux redoutés de Walid, soit qu'il exécutât une simple exploration, soit qu'il envoyât une expédition sérieuse en Espagne.

5. Tout à l'heure, les soldats de Julien étaient les plus nombreux, les plus braves, les plus aguerris que Târic eût rencontrés en sa vie d'aventures, maintenant les quelques maritimes cueillies par les pillards arabes dans les campagnes de la Bétique, sont les plus belles femmes que ce même Târic et ses compagnons aient jamais vues, et l'on voudrait nous forcer de prendre ces contes au sérieux !

6. Abou-Zara Tarif n'entra en Espagne qu'avec Târic, et par conséquent l'expédition téméraire jusqu'à la folie dont on lui donne ici le commandement, n'eut jamais lieu que dans l'imagination féconde des chroniqueurs arabes. C'est ce qu'atteste indirectement l'Anonyme de Cordoue. Dans son énumération des premiers capitaines musulmans envoyés en Espagne par Mousâ, Abou-Zara ne figure en effet que le second (*Epit.*, vv. 810, 811) : « Arabes una cum Mauris a Muza missos, id est, Târic, Abuzara et cæteros, etc. » On a, il est vrai, pour sauvegarder la véracité arabe sur ce point, proposé de lire *Tarif Abuzara*, au lieu de *Târic, Abuzara* ; mais on n'a pas réfléchi que, cette correction adoptée, Târic disparaît complètement de la scène. Ce n'est plus par Târic que, d'après l'Anonyme, Rodrigue et les chrétiens auraient été battus, mais par Tarif Abou-Zara et ses compagnons.

qui avaient déjà porté Abou-Zara en Espagne. Ces navires ne pouvant, comme on l'a vu, recevoir plus de quatre cents hommes, durent aller et venir d'un pays à l'autre jusqu'à complet transport des troupes de Târic¹. Rodrigue était absent de Tolède et guerroyait contre Pampelune, lors de la première entrée des Sarrasins sous Tarif. Ne se faisant pas dès le premier moment illusion sur la gravité du danger qui le menaçait, le roi d'Espagne redescendit vers le midi de son royaume, et ayant réuni une armée d'à peu près cent mille hommes, il marcha contre Târic qui venait à son tour de débarquer sur le sol de la Péninsule². Au premier bruit de l'approche de Rodrigue, le général musulman dépêcha un exprès à Mousâ, pour lui annoncer que, maître déjà d'Algéziras et du Lac, il lui serait impossible de résister à l'armée formidable qui allait fondre sur lui. Mousâ se hâta d'embarquer cinq mille hommes de renfort sur les nombreux navires qu'il avait construits depuis le départ de son lieutenant, ce qui porta à douze mille le nombre des soldats placés sous les ordres de Târic.

Cependant Rodrigue approchait entouré de la fleur de sa noblesse et des princes de sang royal. Or, quand ces princes et ces seigneurs eurent pris connaissance et du nombre et des dispositions de l'ennemi, ils complotèrent de prendre la fuite au plus fort de la bataille et d'amener ainsi la perte de ce fils de prostituée qui détenait injustement le royaume auquel seuls ils avaient droit. Ils s'arrêtèrent à ce dessein avec d'autant moins de scrupule que les envahisseurs n'avaient, croyaient-ils, que le butin en vue, et nul projet de conquête. Ce qu'ils avaient tramé s'exécuta. Les deux armées en étant venues aux mains, Oppas et Sisbert, fils de Witiza et chefs de la conspiration, chargés l'un de l'aile gauche et l'autre de la droite, prirent la fuite avec leurs troupes³. Le centre où se trouvait Rodrigue tint ferme quelque temps. Il fut enfin enfoncé et mis en déroute avec grand carnage des chrétiens. Le roi disparut dans la mêlée, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il advint de lui, seulement les musulmans trouvèrent sur le champ de bataille son cheval blanc à la selle d'or garnie de rubis et d'émeraudes, et son manteau tissu d'or avec broderies de perles et de rubis. Le cheval était embourbé dans une fondrière et son cavalier en se dégageant avait laissé un de ses brodequins dans la boue⁴. Après cette victoire gagnée en juillet ou en août de l'an 711⁵, et sur le conseil de Julien (dont on n'avait plus entendu parler depuis son pacte de trahison avec Mousâ), Târic divisa ses troupes entre lui et ses lieutenants. Laissant à ceux-ci le soin de conquérir les cités de la Bétique, tâche dont ils se seraient acquittés à merveille, s'il faut en croire la légende⁶, il marcha tout d'abord sur Tolède dont il s'empara; puis, franchissant la sierra de Guadarrama, il se rendit maître d'un seul coup et de la ville imaginaire d'Almeida et de la merveilleuse table de Salomon aux trois cent soixante-cinq pieds d'émeraude verte⁷. Poussant toujours plus loin, il pénétra jusque dans la Cantabrie, dont une des plus importantes cités, Amaia, tombe entre ses mains. Ce qui m'étonne, c'est que, en vertu de la vilesse acquise, il n'ait pas franchi les Pyrénées cantabriques et fait baigner son cheval dans les flots de l'Océan⁸; mais avec les Arabes, il ne faut s'étonner de rien. Donc d'Amaia, Târic revint à Tolède, puis à Talavera, où eut lieu sa rencontre avec Mousâ. Car ce dernier, jaloux des succès remportés en Espagne par son lieutenant, s'était enfin décidé à passer lui-même en ce pays. Il y débarquait à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes vers la fin de juillet 712, c'est-à-dire juste un an après son arrivée *historique* dans la Péninsule. Il semble qu'une fois débarqué à Algéziras, la première pensée de Mousâ aurait dû être de rejoindre Târic au plus vite, de prendre en main le commandement de toutes les forces musulmanes et de continuer seul la conquête des provinces non encore subjuguées. Mais, comme il le déclara lui-même, dans la légende, à celui qui lui en faisait la proposition, ce n'était pas là son idée. Celle qu'il adopta fut de s'en aller en guerre contre les cités que Târic n'avait point songé à prendre dans la Bétique et la Lusitanie. Laisant donc son lieutenant continuer le cours de ses fabuleux exploits dans le centre et le nord de l'Espagne, Mousâ s'empara successivement de Médina-Sidonia, de Carmona, de Séville, et enfin de Mérida. Ce n'est qu'après la prise de cette ville, lorsqu'une année entière s'était déjà écoulée depuis son entrée en Espagne, que Mousâ songea enfin à rejoindre son lieute-

1. Qu'étaient donc devenus les navires qui tout à l'heure encore sillonnaient continuellement dans notre légende le détroit qui sépare Ceuta de l'Espagne? Julien, avant de livrer la ville, les avait-ils coulés, ou renvoyés dans les ports de la Péninsule? Comment d'ailleurs supposer que Mousâ, maître depuis trois ans au moins de toutes les places maritimes de l'Afrique proprement dite, de la Numidie et des Mauritanies, n'y ait trouvé que quatre vaisseaux?

2. Lorsque Târic débarquait en Espagne au mois de mars ou d'avril 711, et même lorsque Mousâ en juillet de la même année opérait à son tour sa descente en ce malheureux pays, Rodrigue guerroyait contre Witiza, ou contre ses frères et ses enfants, et non contre les Vascons et Pampelune. Voir la note XXI.

3. Ni Obba ou Oppas, ni Sisbert, ni aucun des frères ou des enfants de Witiza n'avaient de commandement dans l'armée de Rodrigue. Ils étaient avec les musulmans, ainsi que je l'ai précédemment établi. Ceux qui trahirent sur le champ de bataille étaient d'autres rivaux de ce prince, moins connus que les précédents, mais tout aussi haineux et plus perfides.

4. Ces gens-là sont admirables! A trois siècles de distance, nul détail ne leur échappe. Ni la couleur du cheval, ni le métal de la selle, ni les diverses pierreries dont la selle et le manteau sont enrichis. L'A.-M. oublie, il est vrai, de nous décrire le brodequin de Rodrigue; mais Al-Makkari comble cette lacune et nous apprend qu'il était d'or, orné de perles et de rubis. Le malheur est que, d'après d'autres Arabes, dont Rodrigue de Tolède se fera l'écho tout à l'heure, le dernier roi d'Espagne combattit son dernier combat dans un char ou litère d'ivoire attelée de deux mules.

5. L'A.-M. auquel j'emprunte tous ces détails laisse, quant au mois, la date

indécise, mais son récit me paraît demander celle que j'ai choisie. On sait par l'Anonyme que la bataille du Guadalete ne fut livrée que l'année suivante 712.

6. Sur ce point, mais à la condition de transporter ces conquêtes au temps qui précéda la défaite de Rodrigue et de les dépouiller des circonstances merveilleuses, ou plutôt merveilleusement ridicules qui les accompagnent dans la légende, celle-ci mérite d'être crue.

7. Un conte arabe ne peut guère se passer de Salomon. D'ordinaire c'est par son anneau qu'il intervient; ici c'est par sa table, mais quelle table! On a récemment (La Fuente y Alcantara, A.-M. Trad. Esp. p. 27, not. 2, et Dozy, *Rech.*, I, p. 52, not. 2) cité Frédégaire comme ayant fait mention de cette table aux trois cent soixante-cinq pieds. Mais il n'est question de rien de pareil dans le passage de ce Chroniqueur auquel on nous renvoie (c. 73). Frédégaire y parle d'un *massorium* pesant cinq cents livres d'or, donné par Aetius au roi wisigoth Thorismond (v. supr. note III, p. 64, n. 4). Or un plat n'est pas une table, et Aetius n'est pas Salomon. Mais aussi pourquoi s'obstiner à chercher dans l'histoire, ce que les conteurs arabes n'ont vu que dans leur trop riche imagination?

8. Tout ceci est une pure fable mise en circulation par les ennemis de Mousâ, jaloux de sa gloire et heureux de la diminuer au profit de Târic. L'Anonyme contemporain, étranger à toutes ces querelles intestines des conquérants de l'Espagne, déclare formellement (vv. 862 et suiv.) qu'à Mousâ revient l'honneur d'avoir fait irruption jusqu'à Tolède, d'en avoir soumis les environs, puis d'avoir poussé sa marche victorieuse, jusqu'au delà de Saragosse, c'est-à-dire jusqu'au pied des Pyrénées.

nant. Il partit de Mérida en juillet 713¹, et se dirigea sur Tolède. Au premier bruit de son approche, Tàric sortit pour le recevoir. Ils se rencontrèrent dans les environs de Talavera, et ce serait alors que Mousà aurait cravaché son lieutenant sous le fallacieux et ridicule prétexte d'avoir, contrairement à ses ordres, exécuté en Espagne autre chose qu'une razzia.

Telle est fidèlement résumée la légende arabe de Rodrigue et de l'invasion de l'Espagne, d'après la version que nous en a conservée l'*Akhbar-Madjmoua*². Quoiqu'elle nous apparaisse ici sous sa forme la moins invraisemblable, elle l'est toutefois assez pour éveiller au premier coup d'œil de très graves soupçons. Ces soupçons sont amplement justifiés par l'examen détaillé que nous en avons fait, et qui nous l'a montrée à chaque instant en contradiction avec la vérité historique dont l'Anonyme de Cordoue est le légitime interprète. Cette légende ne mérite donc à aucun titre le crédit qu'on lui a très gratuitement accordé en ces derniers temps.

III. LÉGENDE HISPANO-ARABE DU ROI RODRIGUE (XII^e-XIII^e siècle). C'est au commencement du XII^e siècle, dans le couvent de Saint-Dominique de Silos en Castille, que, pour la première fois, la légende asturienne et la légende arabe du dernier roi de Tolède viennent s'unir et se fondre en un seul récit sous la plume du chroniqueur anonyme, connu sous le nom de moine de Silos³. Dans ce récit, comme dans la première des deux légendes analysées ci-dessus, Rodrigue nous apparaît aussi vicieux et perdu de mœurs que Witiza. A peine est-il revêtu de la royauté par le suffrage des grands que, pour venger les injures de son père Theudèsfrède, il proscriit et chasse du royaume les deux fils de Witiza. Ceux-ci passent la mer et se réfugient auprès de Julien, un des *fidèles* les plus dévoués de leur père. Julien accueille d'autant mieux les princes bannis que lui-même a plus à se plaindre du nouveau roi. Car Rodrigue lui ayant demandé sa fille pour épouse n'en avait fait que sa concubine. Mettant en commun tous leurs griefs, Julien et les fils de Witiza prennent la résolution d'introduire les Sarrasins en Espagne et de perdre ainsi leur patrie et eux-mêmes. En 710, à la suite de cette trahison, Ulit (Walid) le très puissant roi de tous les Barbares d'Afrique, envoie en Espagne Tàric-le-Louche un de ses généraux avec vingt-cinq mille hommes de pied, pour commencer la guerre et voir jusqu'à quel point on pouvait se fier à Julien. A peine averti de l'entrée des ennemis dans son royaume, l'intrépide Rodrigue accourt avec une puissante armée et, le premier, engage le combat qui dure sept jours entiers, avec perte de seize mille des leurs pour les Sarrasins. Mais Julien et les fils de Witiza, enfermés avec leurs complices dans une ville musulmane, envoient continuellement des chrétiens de leur parti se mêler aux musulmans et relever leur courage. Lorsque Julien a, de cette façon, montré sa bonne foi à toute l'Afrique, Mousà, général en chef des armées du roi de ce pays, reçoit l'ordre d'envahir à son tour la Péninsule avec une multitude infinie de gens de pied et de cheval. La guerre se rallume avec plus de vivacité que jamais. Dans l'attaque livrée aux chrétiens, les corps d'armée ennemis se succèdent les uns aux autres sans laisser de relâche à leurs adversaires. Le roi d'Espagne de son côté, s'animant de plus en plus, suivant sa coutume, à mesure que la lutte se prolonge, s'acharne au combat avec une ardeur indomptable et multiplie ses coups. Mais les siens épuisés commencent à fléchir de toutes parts et à reculer devant l'ennemi, Rodrigue alors, n'espérant plus aucun secours, se décide à battre en retraite. Il le fait pendant quelques jours, mais pied à pied et en combattant; c'est ainsi qu'il périt les armes à la main. Car le Tout-Puissant, irrité des crimes de ses rois, avait retiré sa droite de dessus l'Espagne. Ce malheureux pays ne put donc éviter sa ruine. Les Sarrasins victorieux, ne trouvant plus de résistance, soumettent à leur empire l'Espagne entière, dont le fer, le feu et la faim, sévissant de concert, avaient épuisé les forces.

Cette légende hispano-arabe du moine de Silos est en désaccord avec la légende purement arabe de l'*Akhbar-Madjmoua* sur cinq points très importants : 1^o sur le conte ridicule d'Abou-Zara allant en quatre bateaux à la découverte de l'Espagne, conte qu'elle rejette ou qu'elle ignore ; 2^o sur la durée de la lutte de Rodrigue contre les musulmans, près de quinze jours en deux fois, au lieu d'une seule journée ; 3^o sur le nombre des envahisseurs musulmans : vingt-cinq mille hommes de pied, puis une multitude de cavaliers et de fantassins, 4^o sur la trahison d'une partie de l'armée espagnole au plus fort du combat dont elle ne dit mot, 5^o sur la mort glorieuse de Rodrigue tué les armes à la main. Sur le premier et le dernier point, la légende de Silos est d'accord avec l'Anonyme, par conséquent, avec l'histoire, mais elle s'en écarte complètement sur le second et le quatrième.

Dans la première moitié du XII^e siècle, l'historiographe Luc de Tuy copiait dans sa *Chronique du Monde*⁴ le récit du moine de Silos en y ajoutant, comme il fait d'ordinaire lorsqu'il reproduit d'anciens textes, de nouveaux faits à la charge de Julien, venus à sa connaissance n'importe par quelle voie. Ainsi, Julien abusant de la confiance pleine et entière qu'avait en lui Rodrigue, aurait persuadé ce malheureux prince de transporter toutes les armes de son royaume et tous ses chevaux de guerre soit dans la Tingitane, soit dans la Gaule gothique, alors attaquée par les Francs poussés sous main par ce traître à guerroyer contre le roi de Tolède⁵. Si bien que Rodrigue se trouva fort dépourvu au moment où les Sarrasins envahirent l'Espagne. Ceci ne l'empêcha pas, toujours au dire de Luc de Tuy reprenant le récit du moine de Silos où il l'avait laissé, de se battre avec un acharnement et un courage incroyables. Avec quelles armes? Luc de Tuy oublie de nous le dire. Ce moine chroniqueur ajoute encore à la légende hispano-arabe ce fait, ignoré jusqu'à lui, qu'au

1. A cette époque, Mousà avait quitté l'Espagne depuis neuf mois pour se rendre auprès du calife Walid. V. not. XX, p. 170 et not. XXIII.

2. Voir *Akhbar Madjm.* trad. esp. p. 18-31 ; et Dozy, *Rech.*, I, p. 40-56.

3. Mon. Sil., *Chron.*, c. II, § 16-18.

4. p. 69.

5. Dans son récit malheureusement mutilé du règne de Rodrigue et de la ruine de l'Espagne, l'auteur anonyme de la Légende rimée du comte Fernand Gonzalez, écrite à la fin de ce même XII^e siècle, attribue une trahison de ce genre à son comte don Illam (Copl. 43 sqq). Sur son conseil, ordre est donné par Rodrigue à ses sujets de se défaire de toutes leurs armes.

moment de l'invasion les remparts de toutes les villes espagnoles étaient démolis; enfin, dans son récit de la mort de Rodrigue, il substitue le doute asturien ou arabe, à l'affirmation du moine castillan de Silos.

Quelques années plus tard, Rodrigue, archevêque de Tolède, écrivait ses livres *De Rebus Hispaniae*. Il y enchâssa, précieusement la légende hispano-arabe du dernier roi de l'Espagne gothique, mais embellie ou défigurée, comme on voudra, de nouveaux contes plus merveilleux encore que les précédents¹. Rodrigue, maître du pouvoir, poursuit de sa haine et de ses mauvais traitements Iba et Sisbert, fils de Witiza, qui se réfugient auprès de Récila, comte de la Mauritanie Tingitane. Car notre historien enlève de son autorité privée ce gouvernement à Julien auquel les autres légendes l'avaient confié. Mais celui-ci n'y perd rien. Il devient, en effet, sous la plume de son nouveau chroniqueur, l'ami et le parent du feu roi, et tout à la fois un des seigneurs de la nouvelle cour, comte des spathaires ou gardes de Rodrigue, possesseur de grands biens à Consuegra et autres lieux, et gouverneur de l'*Ile verte*. En ce temps-là, il existait à Tolède un palais mystérieux, hermétiquement fermé de temps immémorial. Le nouveau roi le croyant rempli de trésors, en força l'entrée, contrairement à l'avis de tous ses conseillers; mais il ne trouva qu'un seul et unique coffre à l'intérieur, et dans ce coffre une pièce d'étoffe sur laquelle on voyait représentée une armée de cavaliers coiffés du turban, couverts de vêtements aux couleurs variées, marchant l'arc ou le cimenterre en main sous leurs étendards flottant au vent. Au-dessous de ce tableau on lisait, écrit en lettres romaines, que l'Espagne serait conquise par les nations dont l'étoffe portait l'image, dès que le palais aurait été ouvert et l'étoffe mystérieuse exposée aux regards indiscrets². La prophétie ne tarda pas à s'accomplir et voici comment. Tous les jeunes nobles de l'un et de l'autre sexe du royaume étant élevés à la cour, Julien vint, comme il le devait, y conduire sa fille. Or, pendant que Julien s'acquittait d'une mission dont le roi l'avait chargé³, celui-ci viola la fille du comte qui lui était promise, mais non encore fiancée. D'aucuns, il est vrai, ajoute le chroniqueur, prétendent que la victime de cette violence fut la femme et non la fille de Julien. Quoiqu'il en soit, celui-ci apprit ce qui s'était passé au retour de sa légation. Dissimulant la rage dont cette injure l'avait rempli, il rendit compte de sa mission au roi, puis franchissant le détroit en plein hiver, il établit sa femme et sa famille à Ceuta, ouvrit des pourparlers avec les Arabes, et s'étant entendu avec eux, repassa en Espagne et vint supplier Rodrigue de lui rendre sa fille que sa mère malade désirait revoir. Il ne faut pas oublier que Julien était seigneur de l'*Ile verte* appelée par les Arabes Gelzirat-Alhadra, d'où, par ses courses, il faisait beaucoup de mal aux Sarrasins d'Afrique⁴. Aussi, quand Mousâ reçut ses premières propositions, en fut-il ravi, et se hâta-t-il d'informer Wahd, le Commandeur des croyants, de ce qui se passait. Mais le Calife ne lui permit l'envoi en Espagne que d'un très petit nombre de musulmans, à la seule fin de s'assurer par expérience de la bonne ou de la mauvaise foi du comte Julien. Mousâ embarqua donc sur quatre navires cent cavaliers et quatre cents fantassins commandés par Tarif Alienzarcha. Cette première expédition musulmane abordait en l'an 712 à l'île qui du nom du général musulman s'appela Gelzirat-Tarif. Julien attendit là ses parents et ses complices⁵. Ceux-ci arrivés, il dirigea sa première attaque contre Gelzirat-Alhadra d'où il enleva un riche butin, ainsi que d'un certain nombre d'autres cités maritimes. Ceci fait, Julien revint triomphant en Afrique avec les Arabes qu'on lui avait confiés.

Sur ces entrefaites Mousâ, rappelé par le calife Walid, part pour l'Afrique, laissant le gouvernement de sa province à Târic Abentiet le Louche, avec ordre de conserver précieusement l'amitié de Julien et de lui venir largement en aide. En conséquence Târic confie douze mille hommes au comte Julien qui les fait transporter en Espagne sur des vaisseaux marchands pour qu'on ne puisse soupçonner le motif de leur passage. Ils débarquent à Gibraltar en 713. Rodrigue l'ayant appris, envoie contre eux son neveu Eneco, qui en vient souvent aux mains avec les envahisseurs et finit par être tué. Les Arabes encouragés par ce succès et guidés par Julien, parcourent en tous sens la Bétique et la Lusitanie. Puis, on ne sait trop pourquoi, Târic et Julien reviennent auprès de Mousâ, revenu lui-même de son voyage auprès du Calife. Mousâ, complètement rassuré sur la fidélité de Julien, confie à ce traître et à Târic une armée plus nombreuse encore que la précédente⁶. Ces deux généraux, rentrés dans la Péninsule, se remettent à piller et à dévaster les deux provinces déjà précédemment ravagées par eux. Rodrigue, apprenant la défaite des siens et les ravages faits dans le midi de la Péninsule par les musulmans, accourt enfin avec le ban et l'arrière-ban de l'armée gothique et rencontre les Sarrasins près d'Assidona, sur les bords du Guadalété. Le roi d'Espagne revêtu d'habits de drap d'or et la couronne en tête, s'avance majestueusement assis dans une litière d'ivoire portée par deux mules⁷. On en vint aux mains. Les Goths, au dire de l'archevêque de Tolède, étaient amollis par une longue paix et déshabitués des armes; ils n'en combattent pas moins avec tant de vaillance, toujours d'après le même écrivain, pendant huit jours entiers, qu'ils tuent seize mille hommes à Târic sans se laisser entamer.

1. Cette légende remplit les trois chapitres xviii, xix et xx du livre III*.

2. Al-Makkari (p. 172) ajoute lui aussi cette belle histoire au texte de l'A.-M qu'il s'approprie à peu près d'un bout à l'autre.

3. Notre Chroniqueur n'explique pas l'objet de la mission confiée à Julien, la chronique rimée de Fernand Gonzalez (copl. 43) nous apprend qu'il était chargé de recueillir les tributs ou *parias* que les Arabes du Maroc payaient aux rois d'Espagne !

4. Pourquoi Don Julien, sire de Consuegra et seigneur de l'*Ile verte*, au lieu de passer à Ceuta, où il n'avait aucune autorité, où rien ne justifiait sa présence, ne s'est-il pas retiré dans son île, d'abord avec sa femme, puis avec sa fille, sous prétexte d'y continuer ses courses meurtrières contre les Arabes, mais en réalité pour s'entendre avec eux, leur livrer son île et par elle l'entrée de l'Es-

pagne ? Ceci du moins eût été vraisemblable, trop vraisemblable sans doute pour trouver place dans le conte du bon archevêque.

5. « Ibi substitit donec ad se cognati et complices ex Hispaniâ advenerunt. » *Rodr. Tol.* III, 19. Rodrigue oublie de nommer le sujet de cette phrase. C'est Julien évidemment, car lui seul pouvait avoir des parents et des complices en Espagne.

6. Ici (III, c. 20) Rodrigue fait brusquement reparaitre sur la scène Récila, comte ou duc de la Tingitane, pour nous le montrer retenu soigneusement en Afrique par Mousâ, qui se défait de sa perfidie. Comment ce Récila ou Récila était-il au pouvoir de Mousâ ? C'est ce que le chroniqueur serait bien embarrassé de nous dire. Aussi ne nous le dit-il pas.

7. D'autres disent un char, l'un est aussi vrai que l'autre.

Mais Julien et les chrétiens de son parti redoublant leurs attaques avec fureur d'une part, et de l'autre les deux fils de Witiza, tout à l'heure exilés en Mauritanie et maintenant revenus on ne sait ni comment ni pourquoi auprès du roi leur rival, et chargés par lui du commandement des deux ailes de son armée, se décidant enfin en vertu du pacte conclu avec Târic à jeter les armes et à prendre la fuite, Rodrigue est vaincu et son armée taillée en pièces. On ne sait toutefois quel fut le sort du roi. Seulement, après la bataille qui se serait livrée en 714, les vainqueurs trouvèrent dans un borbier, près du fleuve, les vêtements de ce prince, sa couronne et les autres insignes de sa royauté, ses brodequins d'or enrichis de pierreries et son cheval appelé Orelia¹. Dans le reste de son récit² Rodrigue de Tolède ne s'écarte guère de l'*Akhbar Madymoua* que pour ajouter de plus grossières invraisemblances à celles dont fourmille déjà la légende arabe. Il ne lui suffit pas en effet que Târic, vainqueur de Rodrigue et maître de Tolède, coure avec son armée de Tolède à la sierra de Guadarrama, la franchisse, s'empare de la ville d'Almeida et de la table de Salomon, pénètre jusqu'en Cantabrie et se rende maître d'Amaia. Il lui faut quelque chose de plus. Il lance vers le nord-ouest le général musulman, lui livre les champs gothiques, après la Cantabrie, Astorga après Amaia, le transporte dans les Asturies et ne lui permet de revenir sur ses pas qu'après l'avoir mis en possession de Gijon et autres localités de cette province. A peine de retour à Tolède, d'où il court à Talavera pour y recevoir de son chef hiérarchique l'accueil que l'on sait, notre chroniqueur le met de nouveau en campagne à la suite de Mousâ dans l'expédition, historique cette fois, que fit ce général dans le centre et le nord de l'Espagne jusqu'au delà de Saragosse. Ailleurs, peu satisfait des trois invasions successives des musulmans en Espagne sous Tarif Abou-Zara, Târic et Mousâ substituées par l'*Akhbar Madymoua* aux deux uniques invasions que connaisse l'histoire, celles de Tarif et de Mousâ, il dédouble celle de Târic et porte ainsi à quatre le nombre de ces invasions. Ailleurs encore, laissant de côté et l'*Akhbar Madymoua* et l'Anonyme de Cordoue qui se taisent sur la durée du combat livré par Rodrigue à Târic, il la porte à huit jours, un de plus que l'Anonyme de Silos³, sans même s'apercevoir que ce qui est probable chez un écrivain, niant, comme le fait le chroniqueur castillan, toute trahison dans l'armée de Rodrigue, devient d'une invraisemblance ridicule chez lui qui admet cette trahison. Car enfin comprend-on que les fils de Witiza se battent intrépidement pendant sept jours contre leurs alliés secrets, au risque de se faire tuer, eux et leurs partisans, ou de donner la victoire au roi qu'ils veulent renverser? Mais ici, comme dans toute la partie de son histoire qui traite des temps antiques, Rodrigue de Tolède comprend tout, croit tout, accepte tout, et arrive ainsi à transformer l'histoire du dernier souverain de l'Espagne gothique en un conte digne, s'il était plus amusant, de prendre place dans le recueil des *Mille et une Nuits*. Ne serait-ce pas après avoir lu ce récit du crédule prélat, et sous le coup de l'irritation intellectuelle causée par cette lecture, qu'un savant professeur allemand déclarait naguère qu'à son avis le nom seul du roi Rodrigue appartenait à l'histoire? S'il en était ainsi, je comprendrais cette boutade et serais presque tenté de me l'approprier. Mais laissons là Rodrigue et sa chronique, et revenons à son homonyme le roi de Tolède et à sa légende.

Cette légende, à la différence de celle de Witiza, renferme quelques vérités perdues au milieu de fables sans nombre, vérités qu'il est facile de retrouver et de dégager du fatras légendaire où elles sont ensevelies, si l'on prend pour guide l'Anonyme contemporain dont le récit est digne de foi, dans son ensemble aussi bien que dans ses détails. C'est ce que j'ai fait jusqu'à présent lorsque l'occasion s'en est présentée, et ce que je ferai encore toutes les fois qu'il me sera possible, sans modifier en quoi que ce soit l'histoire vraie, d'y rattacher quelques-uns des faits contenus dans la légende. Ce qui distingue encore cette légende de celle de Witiza, c'est son origine. Considérée dans sa forme primitive, celle dont elle se revêt dans l'*Akhbar Madymoua*, la légende de Rodrigue est née au sein de l'Espagne musulmane, tandis que celle de Witiza a pris naissance dans les Asturies. Celle-ci a pour principaux auteurs les ennemis héréditaires de ce même Witiza, l'autre, les adversaires passionnés de Rodrigue, les traîtres qui, après l'avoir livré, lui, son armée, son peuple et la patrie commune aux Sarrasins, ont cherché à s'excuser en déshonorant leur victime. Toutefois les philosophes providentiels à la façon des amis de Job ont, dans le cours du ix^e siècle, préparé à la légende arabe le complément que je signalais naguère. Après avoir grossi outre mesure les méfaits attribués à Witiza par la légende rudimentaire de ce prince, ils ont associé le brave Rodrigue à toutes ces scélératesses. Pour eux, qui ignoraient encore l'histoire de la fille de Julien, c'était le seul moyen d'avoir sous la main, au moment même de l'invasion de l'Espagne, un roi scélérat dont les crimes justifiaient la Providence d'avoir permis cette catastrophe. Deux siècles plus tard, le moine de Silos cousait sans autre examen ce fragment de la légende asturienne à la légende arabe primitive de Rodrigue.

Rappelons en terminant que si la responsabilité de cette légende, en ce qu'elle renferme d'injurieux pour ce prince, retombe sur les fils et les partisans de Witiza, ce qu'on y lit de désavantageux à la mémoire de Mousâ est l'œuvre des rivaux de ce grand capitaine.

1. Et la lièvre qu'était-elle devenue? Les documents inédits où le bon chroniqueur a lu tant de belles choses y compris le nom du cheval de Rodrigue, auraient bien dû lui fournir quelques renseignements là-dessus. Mais on ne

songe jamais à tout

2. *De Reb. Hisp.* III, c. 23, 24.

3. Mon. Sil. II, § 17.

XXIII

MOUSA IBN-NOCAIR ET ABDELAZIZ

Ainsi qu'on l'a vu dans les notes précédentes, le gouverneur de l'Afrique musulmane, Mousâ ibn-Noçair, ne fut poussé à tenter l'invasion de l'Espagne gothique par aucune trahison qui lui en ait ouvert ou même simplement préparé les voies. Le fanatisme et la cupidité furent les seuls mobiles de son entreprise, comme ils l'avaient été de toutes les victorieuses expéditions des chefs de l'Islam en Palestine, en Syrie, en Chaldée, en Perse, en Égypte et enfin en Afrique, accomplies précédemment, et qui en moins d'un siècle avaient soumis aux successeurs de Mahomet le tiers de l'ancien monde. Lorsque Mousâ pénétrait dans la Péninsule en juillet de l'an 711, la guerre civile désolait encore le nord et le centre de l'Espagne, et plus de neuf mois devaient s'écouler avant que Rodrigue, sorti vers la même époque vainqueur de la lutte engagée contre les partisans de Witiza, pût descendre vers le sud et en combattre les envahisseurs. Le général musulman, mettant à profit des circonstances si favorables, poursuivit en Bétique les conquêtes commencées par son lieutenant Târic, et les poussa même jusqu'en Lusitanie¹. Car c'est alors, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'il faut placer la prise et l'occupation par Târic et par Mousâ des nombreuses villes de ces deux provinces, que les traditions arabes ne font tomber en leur pouvoir qu'après la défaite du roi Rodrigue.² Il est aussi très probable que la révolte des chrétiens de Séville contre leurs nouveaux maîtres, mentionnée par ces mêmes traditions³, éclata aux premières nouvelles de l'approche de l'armée hispano-gothique, et non après la bataille du Guadalété, dont la fatale issue était de nature à décourager tout projet de ce genre. Ceci admis, on comprend à merveille que Mousâ, forcé de détacher une partie de ses troupes contre la ville insurgée, n'ait pu tout d'abord envoyer qu'un renfort de cinq mille hommes à Târic battant en retraite devant Rodrigue et réclamant de prompts secours ; on comprend également que ce général, ou n'ait contribué à la grande déroute des chrétiens que par l'envoi de ce renfort, comme le veut l'*Akhbar-Madymoua*, ou, comme l'affirme avec bien plus de vraisemblance le moine de Silos, ne soit arrivé sur le champ de bataille qu'après une lutte acharnée de Târic contre les chrétiens, et pour fixer enfin sous les drapeaux musulmans la victoire longtemps indécise⁴. Mais quoi qu'il en soit de ce point où le doute est permis, il est certain que la jonction de Mousâ et de son armée avec celle de son lieutenant, si elle ne s'accomplit pas le jour même de la bataille du Guadalété, eut lieu presque aussitôt après ce triomphe de l'Islam. L'Anonyme, en effet, ne nous parle plus que de Mousâ, c'est lui qui, poursuivant vigoureusement les débris de l'armée vaincue sans leur laisser le temps de se rallier, franchit la sierra Morena, pénètre le premier au cœur de l'Espagne et soumet le territoire de Tolède⁵.

Surprise par la marche rapide du conquérant, épouvantée par la défaite des chrétiens dont les fuyards venaient à peine de lui porter la nouvelle, la ville royale, au moment où Mousâ parut sous ses remparts, était en proie au trouble et à la confusion. Elle ressemblait au vaisseau désemparé par la tempête, que l'équipage abandonne en toute hâte. Son roi avait disparu, son primat Sindérède, affolé par la peur des Arabes, avait au premier bruit de leur approche pris lâchement la fuite sans plus s'inquiéter de son troupeau. Ce pasteur, devenu indigne de ce titre, courait s'embarquer dans l'un des ports de la Tarragonaise ou de la Carthaginoise et cherchait un asile sur les terres de l'empire d'Orient, d'où il revint s'installer à Rome⁶. Sindérède trouva de nombreux imitateurs parmi les grands et les nobles du royaume. Mais, lorsqu'ils tentaient d'échapper par la fuite à un vainqueur impitoyable, ceux-ci avaient de plus légitimes excuses à faire valoir que leur évêque. Membres du sénat qui avait déposé Witiza, ou partisans signalés du roi Rodrigue, ils s'étaient réfugiés dans la capitale après la défaite de ce prince, avec l'espoir d'y être rejoints un jour ou l'autre par leur souverain dont ils ignoraient la mort et d'y réorganiser ensemble la résistance à l'invasion victorieuse. Bientôt cependant, ne recevant aucune nouvelle de Rodrigue, apprenant d'autre part l'approche de Mousâ et redoutant tout de la vengeance d'Oppas, l'allié des musulmans et leur ennemi personnel,

1. Voir note XXI.

2. *Ibid.*

3. *Akhbar Madymoua*, p. 30. Cette révolte, d'après l'auteur de cette compilation, aurait éclaté vers le mois de juin 713, lorsque Mousâ était encore à Mérida dont il venait de se rendre maître, et où son fils Abdélaziz, chargé de remettre Séville sous le joug, le rejoignait, sa mission accomplie, avant la fin de juillet de la même année (*ibid.*) ; lorsque, par conséquent, depuis vingt mois

au moins, selon la chronologie inexacte suivie par l'auteur, et certainement depuis plus de quatorze, le sort de l'Espagne était décidé et toute espérance de salut perdue pour des siècles.

4. V. note XXI.

5. Anonym. vv. 860 sqq.

6. Id. vv. 840-843. Sur le dernier séjour de Sindérède, voir Florez, V. p. 321, § 203.

ils s'enfuirent de Tolède où ils ne se croyaient plus en sûreté. Leur projet était sans doute de se réfugier dans les montagnes où d'autres s'étaient déjà mis à l'abri de la fureur des conquérants et des traîtres qui leur servaient de guides¹. Quand ils prirent ce parti, il était malheureusement trop tard. La haine du frère de Witiza ne laissa pas échapper une proie longtemps convoitée. Poursuivis à toute outrance, ils furent faits prisonniers et abandonnés à leur implacable adversaire, qui les livra à la torture et au tranchant du glaive².

Ainsi délaissés de leurs chefs naturels et jugeant toute défense impossible, les habitants de la capitale ouvrirent leurs portes au général musulman. On peut croire que pour les déterminer plus facilement à cette capitulation, celui-ci leur aura prodigué les promesses mensongères dont il s'était déjà servi pour amener la soumission des districts environnants³. Mousâ ne s'attarda pas dans sa nouvelle conquête. Pensant n'avoir rien fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire, il continua sa pointe en avant avec une indomptable ténacité. C'est ainsi qu'à travers les provinces de l'Espagne citérieure mises à feu et à sang, il parvint jusqu'à Saragosse dont il s'empara sans difficulté. Il s'avança même au delà de cette ville et probablement jusqu'aux Pyrénées⁴. Pour s'ouvrir jusque-là un passage facile, le conquérant arabe usa d'un système d'intimidation à outrance qui lui réussit. Toute ville qui essayait de lui résister était livrée d'abord au pillage, puis à l'incendie, les grands fonctionnaires (*seniores*) et les nobles étaient mis en croix, les jeunes gens et les enfants impitoyablement égorgés⁵, les femmes et les jeunes filles mises en réserve pour une captivité mille fois pire que la mort⁶. Toutes ces cruautés froidement conçues, furent froidement exécutées par Mousâ et ses lieutenants dans leur course conquérante vers le nord de la Péninsule. Les provinces soumises par eux et dévastées à la fois par la famine, le glaive et l'esclavage se changeaient en désert sous les pas des envahisseurs. Les quelques cités encore au pouvoir des chrétiens, épouvantées au bruit de ces dévastations et de ces massacres, se hâtaient, pour échapper au sort pareil qui les menaçait, d'implorer la paix et de faire leur soumission. Cette paix leur fut accordée d'autant plus facilement que le vainqueur se réservait le droit d'en violer toutes les conditions⁷.

La conquête se poursuivait ainsi avec une merveilleuse rapidité. Déjà la Bétique, une partie de la Lusitanie, de la Carthaginoise et de la Tarragonaise étaient courbées sous le joug, lorsque, vers les derniers jours d'octobre de l'an 712, quinze mois après son entrée en Espagne, Mousâ reçut du calife Walid I^{er} l'ordre de se rendre immédiatement à Damas⁸. Ce rappel inattendu aurait été motivé par les plaintes et les accusations des deux plus célèbres lieutenants de Mousâ, Târic et Moghih, qui, s'il faut en croire d'anciennes traditions arabes, avaient précédé leur général à la cour du Commandeur des croyants⁹. Mais six mois à peine s'étant écoulés entre la bataille du Guadalété gagnée par Târic et le rappel de Mousâ (avril-octobre 712), il n'est guères vraisemblable qu'aient pu trouver place en un si court intervalle, le départ de Târic et de son compagnon, leur arrivée à Damas, leur entrevue avec le Calife, l'examen de leurs plaintes et de leurs accusations, l'envoi de l'ordre de rappel de Mousâ et sa signification au conquérant alors à l'extrémité nord de la Péninsule. Il me paraît beaucoup plus probable que les plaintes et les dénonciations de Târic et de Moghih contre leur général auront été expédiées à Damas par un homme sûr, aussitôt après les premiers démêlés de Târic avec Mousâ, lors de l'entrée de celui-ci en Espagne vers la mi-juillet de l'an 711; que Walid aura signifié aux accusateurs et à l'accusé l'ordre de comparaître devant lui; que Mousâ s'attardant en Afrique sous divers prétextes, ainsi que nous le verrons plus loin, ses deux adversaires l'aurent devancé auprès de Walid et auront par leurs calomnies prévenu entièrement le Calife contre Mousâ.

Ce qui me paraît confirmer cette conjecture, c'est que le rappel, tel qu'il fut signifié à Mousâ, ne portait avec lui aucune indice de véritable disgrâce. On ne le dépouillait pas de son commandement, ou du moins on ne l'en privait que momentanément, en lui laissant le libre choix de son successeur. Mousâ ne paraît pas toutefois s'être fait illusion sur les secrètes intentions de Walid à son égard. Il prit ses mesures en conséquence. La première fut de profiter de la liberté qu'on lui laissait pour nommer son fils Abdélaziz en sa place; la seconde, de donner d'avance, en quittant l'Espagne presque aussitôt en avoir reçu l'ordre, un démenti formel à tout soupçon formé contre sa fidélité au Calife; la dernière, de grossir de son mieux la part qu'il destinait à son souverain dans les dépouilles de l'Espagne. Rassasier la cupidité du maître, n'était-ce pas, en effet, le meilleur moyen de s'assurer son indulgence et son pardon? Mousâ, on le devine, apporta plus de soins encore à remplir ses propres coffres. L'argent est le nerf de la guerre, le conquérant de la Péninsule ne l'ignorait pas; il savait aussi que dans la guerre d'intrigues qu'il allait avoir à soutenir, il lui faudrait répandre à flots ce précieux métal, pour s'acheter des amis aussi puissants que pouvaient l'être ses nombreux ennemis. Cette considération aiguillonnant son avarice naturelle, Mousâ redoubla d'exactions et d'avanies envers les vaincus pour leur arracher ce qu'ils avaient pu sauver de leurs biens, donnant ainsi le

1. Ceux dont il est question dans l'Anonyme (vv. 882-886), qui, après cette première suite aux montagnes, y reviennent plus tard pour ne plus en redescendre qu'en libérateurs de leur pays. Voir plus haut, p. 25, note 5, et surtout la note XXIV sur les champions de l'indépendance.

2. Cf. Anonym. vv. 865-868 — La torture dont je parle dans le texte me paraît assez clairement indiquée par les mots *gladio patibuli jugulati*, du passage cité, car si l'auteur avait voulu signifier par cette expression l'égorgement des nobles et seigneurs de Tolède, pourquoi ajouter immédiatement *cunctos ense detruunt*?

3. « *Adjacentes (Toledo) regiones pace fraudifica male diverberans.* » Anonym. v. 864. Ni l'Anonyme, ni l'*Akhbar Madymoua* ne donnent le moindre détail sur la prise de Tolède. AL-Makkari affirme que Târic et ses musulmans — les chroniqueurs arabes attribuent, on le sait, à ce général et à son armée les conquêtes de Mousâ — trouvèrent la ville entièrement déserte. Mais ce récit

d'un écrivain qui n'ajoute guère à l'*Akhbar Madymoua*, qu'il copie mot à mot, qu'un certain nombre d'in vraisemblables contes, me laisse parfaitement incrédule. J'aime mieux supposer que pour soumettre Tolède Mousâ se servit des moyens déjà employés ailleurs avec succès.

4. Anonym vv. 869-874.

5. Id. vv. 875-877.

6. Qu'il me suffise de rappeler ici la reine Egilo, femme de Rodrigue, tombée du trône dans le harem d'Abdelaziz (Anonym. vv. 1038-1040), et les troupeaux de jeunes filles entraînés jusqu'à Damas par Mousâ (id vv. 947, 948).

7. C'est ce que laisse bien entendre l'Anonyme par les mots de *pace fraudifica* dont il se sert (v. 864) en parlant des capitulations accordées par Mousâ aux chrétiens d'Espagne.

8. Anonym vv. 818 sqq. *Akhb. Madym.*, p. 31.

9. *Akhb. Madym.*, p. 31.

premier exemple de ces impudentes violations des traités consentis en faveur des chrétiens d'Espagne, si fréquentes sous ses successeurs. C'est ce que l'Anonyme de Cordoue me paraît indiquer suffisamment, lorsqu'il affirme que le général musulman ruina la province de Tolède par une paix frauduleuse¹, et qu'il n'accordait d'honorables capitulations aux villes qui lui ouvraient leurs portes sans résistance, qu'avec une arrière-pensée d'astuce, de fraude et de moquerie². Quoi qu'il en soit, un fait est certain, Mousâ tira de la Péninsule de si prodigieuses richesses qu'il est difficile, à quelque chiffre qu'on en fasse monter le total, d'atteindre à la réalité. L'Anonyme nous la laisse cependant soupçonner, soit lorsqu'il énumère les monceaux d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses et de riches vêtements, les troupeaux de belles esclaves et de prisonniers de marque offerts au Calife par le conquérant de l'Espagne, soit lorsqu'il nous montre ce même Mousâ tenant les millions pour pures bagatelles³.

Les exactions et les violences dont je viens de parler, se continuèrent après le départ de celui qui les avait ordonnées et qui par ses agents veillait à leur exécution. Mousâ ayant, en effet, quitté l'Espagne au plus tard dans les derniers jours d'octobre ou dans les premiers de novembre, ne put évidemment en moins d'un mois extorquer des chrétiens tous les trésors destinés au Calife. C'est en Afrique, où il n'était pas encore remplacé, que Mousâ organisa le plus lentement possible, la grande caravane qui devait le conduire à Damas, lui, ses prisonniers et les richesses tirées de la Péninsule pendant les longs retards apportés ainsi à l'exécution des ordres de Walid. C'est vers l'été de l'année 713 qu'il se mettait en route pour la Syrie, mais à très petites journées, comme l'exigeait l'immense convoi qu'il traînait après lui, et son désir très motivé assurément de se retrouver le plus tard possible en présence de son souverain. Il ne manqua pas sans doute aussi d'hiverner en route, toujours dans le même but. Bref, il fit tant et si bien qu'il n'entra dans la capitale du califat que dans l'été ou l'automne de l'an 714, ainsi que nous l'apprend l'Anonyme contemporain⁴. Peu après son arrivée, il parut à l'audience du Calife dans un appareil très propre à lui concilier la bienveillance de Walid I^{er}. Il offrit tour à tour à ce prince les jeunes et belles Espagnoles destinées à son harem, les nombreux prisonniers de distinction, et enfin les riches trésors de la conquête que des esclaves déposaient aux pieds du trône. Mais Walid, trop bien informé des extorsions criantes de son général, irrité aussi sans doute de sa lenteur à exécuter l'ordre de son retour, l'accabla d'outrages et le chassa honteusement de sa présence⁵. Dans le premier mouvement de sa colère, Walid alla même jusqu'à condamner Mousâ à la torture et à la mort⁶. Mais alors visirs et muphtis, dont celui-ci avait d'avance acheté à beaux deniers comptants le chaleureux appui, intervinrent en faveur du conquérant de l'Espagne, ils multiplièrent si bien leurs réclamations et leurs prières, que Walid, soit par pitié, soit par lassitude, soit par cupidité, commua la peine du dernier supplice en l'énorme amende de deux millions de sous d'or ou d'argent. Mousâ parût avoir hésité quelque peu à racheter sa vie à si haut prix; mais rappelé à la saine raison par les sages conseils de son ami Urbain, réfléchissant d'ailleurs que ce qu'on exigeait de lui n'était rien ou presque rien comparé à ce qui lui restait, il se soumit à l'arrêt porté contre lui⁷. Il chercha donc des répondants, car il s'était bien gardé d'exposer sa part du butin aux dangers éventuels d'une confiscation en l'apportant avec lui jusqu'à Damas. Les ayant trouvés facilement, il put, sans avoir à subir les ennuis de la prison, réunir la somme exigée et la verser dans les coffres du Calife. Cette riche aubaine ne tomba pas toutefois dans ceux de Walid I^{er} mort peu après la sentence rendue contre Mousâ. Ce fut le fisc de Solaimân, successeur de ce prince, qui l'encaissa, à la grande joie du nouveau Commandeur des croyants⁸.

A quelle source l'Anonyme a-t-il puisé ces curieux renseignements sur les faits et gestes de Mousâ à la cour des Califes? On ne peut guère répondre à cette question que par des conjectures. Voici, entre toutes, celle qui me paraît la moins improbable. Nous savons que le comte ou duc Theudimer, dont il est longuement parlé dans notre chronique, se rendit à Damas quelques années après la conquête de l'Espagne, pour y réclamer justice des violences dont il était victime, en dépit de l'honorable capitulation à lui octroyée par Abdélaziz, qu'il y gagna la faveur du Calife par sa prudence, et se fit admirer des chrétiens orientaux par l'étendue de son savoir et la pureté de sa doctrine; n'est-il pas dès lors permis de supposer que ce docte personnage aura profité de son crédit à la cour et à la ville pour se faire exactement renseigner sur les dernières aventures du conquérant de son pays, du père de cet Abdélaziz avec lequel les événements l'avaient amené à nouer des relations si étroites? Ceci admis, quoi d'étonnant que l'Anonyme ait appris ces détails de la bouche même de Theudimer ou de celle de son fils, en même temps que l'un ou l'autre le mettait au courant de la négociation du premier de ces deux puissants chefs wisigoths à Damas, des circonstances qui l'avaient rendue nécessaire, du succès enfin qui l'avait couronnée, toutes choses consignées par l'Anonyme dans la notice qu'il a consacrée à Theudimer.

Notre chroniqueur se tait sur les dernières années et sur la mort de Mousâ, soit parce qu'à l'époque du voyage de Theudimer à Damas, le conquérant arabe vivait encore et jouissait en paix du fruit de ses rapines, à peine entamé par l'énorme amende qu'il avait dû payer; soit plus simplement parce que, dans le plan que l'auteur s'était tracé, la mort des

1. Anonym, v. 864.

2. Id., v. 881.

3. Id., vv. 926-950, et 962-964.

4. D'après notre auteur (vv. 1008-1012), Walid I^{er} mourut l'an 752 de l'ère espagnole, 714 de l'ère vulgaire et 96 de l'hégire (16 septembre 714 - 5 septembre 715), par conséquent entre le 16 septembre et le 31 décembre de l'an 714. D'autre part le même chroniqueur nous apprend que la mort de Walid suivit de très près la sentence rendue par ce Calife contre Mousâ (vv. 956, 957). Or à la cour de Damas les procès de péculat ne duraient pas longtemps d'ordi-

naire. Ils y duraient bien moins encore lorsque l'accusé était, comme Mousâ, condamné d'avance. Si donc nous supposons deux mois écoulés entre la comparution de Mousâ et sa condamnation, et c'est beaucoup dire, l'arrivée à Damas du même Mousâ n'aura pu être antérieure au 16 juillet, ni postérieure au 31 octobre 714.

5. Anonym, vv. 940-945.

6. Id., vv. 951-953.

7. Id., vv. 954-964.

8. Id., vv. 965-969.

émirs de la Péninsule n'avait droit à une mention, que lorsqu'elle avait eu lieu dans l'exercice de leur émirat. Laissons donc, avec l'Anonyme, Mousâ passer dans l'obscurité où il est tombé pour n'en plus sortir, la fin d'une vie dont les débuts avaient été si glorieux.

L'*Akhbar Madymoua* est en désaccord avec notre auteur sur bien des points, dont les principaux ont déjà été indiqués ici même. Retardant l'entrée de Mousâ en Espagne jusqu'au mois de juillet 712¹, il ne l'en fait partir, sur l'ordre formel du Calife, qu'en l'an 93 de l'hégire, c'est-à-dire après le 26 septembre 713². L'envoyé de Walid destitue brutalement Mousâ, ce qui n'empêche pas celui-ci de transmettre le gouvernement de l'Espagne à son fils Abdélaziz³. Mousâ n'arrive à Damas qu'après la mort de Walid I^{er} et l'élévation de son frère Solaimân au califat. Sur les accusations de Târic et de Moghith, dans lesquelles la fameuse table de Salomon aux 363 pieds d'émeraude sert de pièce de conviction, il est condamné à une si forte amende, que pour la payer il doit recourir à un emprunt. La seule tribu de Lakhm y participe pour une somme de soixante-dix mille pièces d'or⁴. Ce récit, quoique semé d'erreurs chronologiques grossières et de fables ridicules, n'était pas encore assez chargé d'aventures au gré de la crédulité arabe. On le remania donc, on l'enrichit de nouveaux détails et de faits d'armes aussi merveilleux que les anachronismes dont est semé le récit ainsi remanié. Mousâ se réconcilie avec Târic après leur entrevue quelque peu tapageuse de Talavera, et le confirme dans le commandement de son armée d'avant-garde. Ceci fait, ils se remettent en marche, Târic en tête et Mousâ en queue, le premier conquérant les villes et les provinces, le second achevant ce que le premier a commencé. Lorsque tout le nord-est de l'Espagne est soumis, Mousâ ordonne à Târic d'entrer en France avec ses troupes. Târic obéit et se rend maître successivement de Barcelone et de Narbonne; il passe jusqu'au Rhône et s'empare de la sierra d'Avignon et du château de Lyon. Charles Martel, effrayé des progrès des musulmans, réunit une immense armée et marche contre eux. Il arrive à Lyon que les Arabes évacuent, il les poursuit jusqu'à la sierra d'Avignon qu'il trouve abandonnée, enfin il parvient à cerner les musulmans campés sur les collines voisines de Narbonne. Un combat acharné s'engage, les troupes de Târic après de nombreuses pertes, brisent le cercle de fer qui les enveloppe et courent s'enfermer dans la ville. Charles Martel, désespérant d'emporter cette place, rentre dans son pays après avoir construit sur le Rhône des forteresses destinées à défendre de ce côté la frontière de son royaume. Ainsi parle Ibn-Haiyan attribuant à Mousâ et à son lieutenant les faits et gestes d'Al-Horr, de Çamh, d'Ambiza et d'Abdérame dans la Gaule narbonnaise et dans la Provence⁵. D'autres conteurs de la même race nous apprennent que lorsque Mousâ triomphant eut franchi les Pyrénées, les Francs répondant à l'appel de leur roi Charles, nom qui, selon eux, est commun à tous les rois de ce pays, lui dirent : « Quelle honte pour nous et pour nos descendants ! Voici que ces Arabes dont nous avons entendu parler, et dont nous redoutions la venue du côté de l'Orient, nous menacent par l'Occident, après avoir conquis l'Espagne malgré ses forteresses et sa nombreuse population, et l'avoir conquise quoique en petit nombre, mal équipés et n'ayant pas même de cuirasses. » Sur quoi le roi leur répond que le premier choc de ces conquérants est irrésistible, qu'à son avis, il ne faut pas actuellement s'y exposer, mais attendre patiemment que les rivalités se produisent entre eux et les poussent en armes les uns contre les autres; qu'alors il sera temps de les attaquer avec espoir fondé d'en triompher⁶.

Rendons justice à Rodrigue de Tolède. Contre son habitude, il n'a cette fois presque rien ajouté à ce que racontent l'Anonyme de Cordoue et l'*Akhbar-Madymoua* des dernières aventures de Mousâ. Il a de plus suivi presque constamment le premier et le plus sûr de ces deux guides. Avec l'auteur de l'*Akhbar Madymoua*, il fait de Moghith et de Târic les dénonciateurs du conquérant de l'Espagne auprès du Calife. Mais sur le nom de celui-ci, sur l'accueil qu'en reçut Mousâ, sur la somme que ce dernier dut payer au fisc à titre d'amende, il reproduit, en l'abrégéant considérablement, le récit de l'Anonyme⁷. Il ne puise à d'autres sources que le chiffre des captifs traînés à Damas par Mousâ qu'il porte à trente mille, et la date de la mort de ce vaillant capitaine fixée par lui à la 97^e année de l'hégire (5 septembre 715-25 août 716)⁸.

II. Après avoir longuement parlé du père, disons quelques mots de son fils et successeur Abdélaziz. Entré en fonctions aussitôt après le départ de Mousâ, vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre de l'an 712, il les exerça pendant trois années entières⁹. Nous savons par l'Anonyme que le nouvel émir travailla, non sans succès, à poursuivre l'œuvre de son père, c'est-à-dire l'entière conquête de l'Espagne et l'établissement des rôles de capitation à payer par les chrétiens des provinces déjà soumises¹⁰. Nous savons aussi que cette double opération militaire et fiscale ne fut terminée que trois ans plus tard par Alaor¹¹, ce qui porte à plus de sept années le temps employé par les Arabes à l'occupation complète et à la

1. A. M., p. 28.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 31.

4. *Ibid.*, p. 41, 42.

5. Ibn-Haiyan dans Al-Makkari (A. M., Append. p. 190, 191).

6. Al-Hichari, *ibid.* (p. 191, 192).

7. Rodrigue omet en particulier tout ce que l'Anonyme raconte du noble Urbain, ce qui me paraît démontrer que, dans le ms. de l'Anonyme de Cordoue, dont se servait le prélat chroniqueur, le conseiller et l'ami de Mousâ portait bien ce nom d'Urbain, car s'il eut porté celui de Julien, Rodrigue, qui a raconté tout au long dans son histoire la légende de ce personnage, n'aurait pas manqué de la compléter, en y rattachant cette dernière partie des faits et gestes de son héros, comme l'ont fait plus tard ceux qui ont voulu identifier l'Urbain de l'Anonyme avec le Julien des traditions arabes.

8. « Musa . ducens secum .. ex christianis triginta milia captivorum .. vitam finivit a. Arabum 97. » Rud Tolet., *Hist. Arabum*, c. 10.

9. Cf. Anonym., v. 1030.

10. « Abdelaziz omnem Spaniam per tres annos sub censuario iugo pacificans, » Anonym., v. *supra cit.*

11. *Alaor per Spaniam
Lacertos iudicium mittit,
Atque debellando
Et pacificando
Pene per tres annos, Galham Narbonensam petit
Et paulatim Spaniam ulteriorem,
Vectigalia censiendo, componens, ad Iberiam ulteriorem
Se subigit.*
Anonym., vv. 1052-1059.

pacification de la Péninsule, sauf, bien entendu, les deux provinces des Asturies et de la Cantabrie que les musulmans ne parvinrent jamais à conquérir en entier.

L'Anonyme nous apprend encore qu'Abdélaziz fit de Séville le siège de son gouvernement, qu'il y déploya un luxe quelque peu insolent; que par le sans- façon avec lequel il leur enlevait leurs filles pour en peupler son harem où déjà il avait fait entrer la reine Égilo, veuve du malheureux Rodrigue, Abdélaziz alluma la haine dans le cœur des principaux chefs arabes, et qu'à la suite d'un complot tramé contre lui, il fut assassiné un vendredi dans la mosquée où il priait. L'Anonyme ajoute qu'Ayoub, l'inspirateur de ce complot, prit l'intérim du gouvernement en novembre 715, et qu'ayant été remplacé au bout d'un mois par Alaor, les meurtriers d'Abdélaziz craignant, non sans raison, d'être poursuivis pour leur crime, s'ils ne le rendaient excusable en lui assignant pour motif un intérêt d'ordre public, accusèrent le fils de Mousâ d'avoir, sous l'inspiration d'Égilo, conçu le projet de se révolter contre le Calife et de se créer une royauté indépendante en Espagne¹. Cette calomnie signalée par l'Anonyme de Cordoue, n'en a pas moins été acceptée aveuglément par la tradition hispano-arabe recueillie dans l'*Akhbar Mudjmaua*. Non seulement elle a été acceptée, mais développée et dramatisée de la façon la plus romanesque. On nous introduit au premier acte dans le harem d'Abdélaziz, on nous y montre cet émir violemment épris de sa nouvelle épouse, la veuve promptement consolée de Rodrigue. — Un roi sans couronne, dit à son mari la reine Égilo, est un roi sans royaume, laissez-moi vous en faire faire une avec l'or et les bijoux que j'ai sauvés. — Notre religion nous le défend, réplique le débonnaire Abdélaziz. — Et qui donc, riposte Égilo, parmi tes coreligionnaires pourra jamais savoir ce qui se passe dans ta maison? » Cet argument ferme la bouche à l'émir qui commande la couronne désirée, et la toile tombe. Elle se relève au second acte sur le même intérieur: Égilo est en extase devant son mari portant au front un riche diadème, lorsqu'entre une de ses amies, veuve d'un noble espagnol et remariée à un chef arabe. Elle admire comme Égilo, elle envie comme toute autre femme l'aurait fait à sa place, et rentrée chez elle, s'adresse à son mari et lui dit: « Me permets-tu de te faire une couronne? — Notre religion nous en interdit l'usage. — Par la religion du Messie, reprend la femme, j'en ai vu une sur la tête de votre iman. » Ainsi finit le second acte. Le troisième se passe un peu partout. Les chefs arabes se communiquent les uns aux autres la grande nouvelle et s'en indignent. De son côté Abdélaziz est si heureux de porter la couronne qu'il ne la quitte qu'avec peine. Il a même la maladresse de se montrer à ses officiers en ce royal appareil. Ceux-ci le croyant dès lors converti au christianisme, se jettent sur le malheureux émir et l'égorgent à la fin de la 98^e année de l'hégire, c'est-à-dire dans les premiers jours du mois d'août de l'an 717².

Rodrigue de Tolède avait sous les yeux l'histoire et la légende de cette catastrophe. Fidèle à ses plus chères habitudes, il laisse la première de côté et octroie à la seconde une place d'honneur³. Quoiqu'il ait en ceci été suivi par la plupart des historiens modernes, par tous peut-être, je n'en tiens pas moins avec l'Anonyme contemporain, son récit et celui de l'A. M. pour une fable indigne de créance.

Après avoir raconté la mort du fils de Mousâ, l'A. M. ajoute que les Arabes d'Espagne restèrent des années entières sans gouverneur, ou émir, ce qui est absolument faux, ainsi que l'auteur de ce même recueil se charge lui-même de le démontrer. Il nous dit, en effet, quelques lignes seulement après cette singulière affirmation, que les Arabes élurent, au commencement de la 99^e année de l'hégire, Ayoub ibn-Habib, comme successeur intérimaire d'Abdélaziz tué à la fin de l'année précédente⁴. Il est tout aussi inexact que cet Ayoub ait transporté le siège de l'émirat à Cordoue⁵, cette translation ayant eu pour auteur l'émir Alaor d'après l'Anonyme contemporain⁶. Ce même Alaor ayant pris possession de l'émirat d'Espagne un mois seulement après l'assassinat d'Abdélaziz, il est impossible qu'en le nommant à cette charge avec ordre d'informer sur les causes de l'assassinat d'Abdélaziz, le gouverneur d'Afrique ait obéi aux instructions reçues du calife de Damas, comme le prétend l'auteur du recueil arabe cité plus haut⁷.

1. Anonym. vv. 1030-1043.

2. A. M. Trad esp p. 31, 32. Le grave Mariana (*Hist. de Esp.*, VI, c. 28) ajoute au premier acte de ce drame esquissé à grands traits par l'A. M. une scène de son invention, que je recommande à l'attention de l'auteur encore inconnu de la future tragédie d'Abdélaziz

3. Ruder Tolet., *Hist. Arab.*, c. 9.

4. A. M., trad esp, p. 32.

5. Id., *Ibid.*, et p. 33.

6. Anonym., v. 1068

7. A. M., p. 33.

XXIV

LES CHAMPIONS DE L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE

Nous savons par l'Anonyme de Cordoue que la conquête de l'Espagne par les Arabes ne s'accomplit pas sans résistance. Même après la bataille du Guadalété, même après la prise de Tolède, la noble capitale du royaume hispano-gothique, les musulmans victorieux rencontrèrent sur leur chemin des hommes de cœur qui essayèrent après Rodrigue de disputer le sol de la patrie aux barbares qui l'envahissaient. Quels furent ces champions de l'indépendance nationale expirante ? Avec quel succès ont-ils combattu le bon combat dans lequel leur dévouement les avait engagés ? Voilà les questions auxquelles je me propose de répondre dans la présente note.

I. THEUDERÈDE ET ATHANAILDE. — Theuderède, duc ou gouverneur de la province d'Orihuela ou de Murcie¹, est le premier en date de ces champions de l'indépendance espagnole. D'une science qui excita l'admiration des chrétiens d'Orient, d'une prudence qui lui gagna la faveur du calife de Damas, ce glorieux personnage s'était depuis longtemps signalé par sa bravoure entre tous les chefs wisigoths ses contemporains. Dans l'une des deux dernières années du VII^e siècle, les Byzantins ayant fait une descente sur les côtes de la province dont le gouvernement lui était confié, Theudimer les vainquit et les força de se rembarquer honteusement². Resté en possession de sa charge sous les règnes successifs de Wiliza et de Rodrigue, il dut, avec les contingents de cette même province, combattre aux côtés du dernier roi de Tolède à la bataille du Guadalété. Theudimer, échappé à cette sanglante défaite, rentra avec les débris de ses troupes dans son gouvernement laissé en dehors de leur ligne d'opérations par les musulmans victorieux, alors en marche sur Tolède. Il se hâta donc de reconstituer son armée et d'organiser la défense contre l'attaque dont il se savait menacé à bref délai.

Il ne se trompait pas dans ses prévisions. C'est contre lui, en effet, qu'Abdélaziz, le successeur de Mousâ, tourna ses premiers efforts. Profitant de la douceur du climat en cette partie de l'Espagne, le nouvel émir ouvrit en personne et en plein hiver, à la fin de l'année 712, ou dans les premiers jours de l'année suivante, sa campagne contre le duc d'Orihuela. Le succès n'en fut pas aussi prompt qu'Abdélaziz l'avait sans doute espéré et, dans sa lutte contre lui, Theudimer se montra digne de sa haute réputation. A la tête des habitants du pays qui s'étaient empressés de répondre à l'appel d'un chef aimé et respecté de tous, le général wisigoth disputa pied à pied le terrain aux musulmans et leur fit éprouver en maintes rencontres de cruelles pertes. Abdélaziz ne se voyant guère plus avancé après trois mois de combats que le premier jour, et ayant hâte d'achever la conquête et la pacification du reste de l'Espagne, offrit à son noble adversaire, dont il désespérait de venir à bout assez promptement par la force des armes, une paix assez honorable pour que Theudimer pût l'accepter³. En vertu du traité proposé à l'acceptation du chef wisigoth, celui-ci, après avoir livré pour la forme aux Arabes les principales villes de sa province, restées en son pouvoir, recevait de l'émir l'investiture du gouvernement de cette même province qu'il avait si vaillamment défendue. En outre, les chrétiens étaient garantis de toute injure dans leurs biens, leur personne, leur liberté et leur religion, dont le culte continuerait à s'exercer dans les églises qu'on promettait de respecter. En retour, Theudimer s'engageait à payer en argent et en nature un tribut annuel, à ne donner sur ses terres ni asile ni protection aux ennemis des musulmans, à porter à la connaissance des nouveaux maîtres de l'Espagne les complots tramés contre leur sûreté. Sous ces conditions la paix fut signée entre les deux partis. Theudimer comprenait sans doute que la lutte soutenue jusqu'alors avec tant d'éclat et de succès ne pourrait se prolonger longtemps. Car tandis que ses forces allaient s'épuisant chaque jour, celles de l'émir croissaient sans cesse, grâce aux flots toujours plus nombreux d'aventuriers arabes et berbères que l'Asie et l'Afrique musulmanes déversaient sur l'Espagne chrétienne. Par ce traité, signé le 5 avril de l'an 713⁴, Theudimer, à son grand regret

1. Voir *Akhb. Muḍjma*, p. 26, et le traité accordé par Abdelaziz à Theudimer, où se lit l'énumération des villes appartenant à la province dont ce dernier avait le commandement. Je reproduis plus bas la traduction latine de cette pièce.

2. Anonym. vv. 973-985.

3. Id. vv. 970-972.

4. Voici la traduction latine de ce traité. Je l'emprunte à Casiri (*Bibl. arabo-hisp. Escorialensis*, II, p. 105, 106) : « In nomine Dei misericordis Abdelaziz pacem facit his conditionibus : ne Todmirus principatu deturbetur, neve christianorum ullus vita vel bonis spoliatur ; nec eorum uxorum, filiorumque

libertas aut religio damno et injuria afficiatur, neque templa incendantur. Todmirus vero, ut urbes septem videlicet, Oriola, Valentola, Alicante, Mula, Vacasera, Ota et Lorca sponte tradat, hostium neminem hospitio accipiat, asylum illi concedat, si quid molui adversarios acceperit, renunciet ; ipse praeterea et nobilis quisque nummum aureum unum singulis annis persolvant cum modis frumenti quatuor, totidemque hordei ; item defrutu balos quatuor, uti etiam aceti, mellis autem atque olei balos duos pensitent. Famuli vero nonnisi mediam eorum omnium partem persolvant. Datum die 4^a Ragobi, anno egirae 94. »

sans doute, devint le vassal et le tributaire des envahisseurs qu'il avait essayé d'arrêter et de refouler. Quoique n'ayant pas eu le succès qu'il en espérait, son entreprise n'en reste pas moins digne d'honneur et de louange.

Les traditions arabes ont défigurée, comme d'habitude, l'histoire de Theudimer. D'abord, elles transportent du fils de Mousà à l'un des officiers de Moghith, l'expédition dans la province d'Orihuela, sans doute parce que ces traditions s'étaient approprié sur ce point les mensonges répandus par les ennemis d'Abdélaziz et de son père. Après avoir ainsi privé le successeur de Mousà de l'honneur qui lui revient dans la pacification de cette partie de l'Espagne, elles enlèvent à Theudimer la gloire, bien méritée cependant, d'avoir résisté avec succès pendant quelques mois à l'invasion musulmane. Voici en effet, ce qu'elles nous racontent. Theudimer vint avec une puissante armée à la rencontre des Arabes marchant sur Orihuela, sa capitale; mais après une faible résistance ses soldats prirent la fuite à travers une vaste plaine, ce qui permit aux vainqueurs de les poursuivre sans obstacle et d'en faire un grand carnage. Quelques-uns cependant parvinrent à se réfugier avec leur chef dans Orihuela. Cette place était mal fortifiée; elle ne comptait plus d'ailleurs qu'un très petit nombre de défenseurs; comment résister aux musulmans? Theudimer heureusement était homme de ressource. Il arma les femmes de la ville, leur ordonna de laisser flotter leurs cheveux à la mode des guerriers wisigoths et posta ces amazones sur les remparts. S'étant ensuite présenté comme parlementaire au général ennemi, il s'insinua si bien dans les bonnes grâces de ce haut personnage, émerveillé par ailleurs des nombreux défenseurs qu'Orihuela comptait encore, qu'il en obtint un traité de paix, en vertu duquel lui et ses sujets gardaient tous leurs biens¹. Ceux qui les premiers ont jeté ce récit en pâture à la crédulité proverbiale de leurs compatriotes, ne se sont pas mis en frais d'invention. Ils se sont bornés à importer en Espagne une antique légende de l'Arabie, leur patrie d'origine². Pourquoi se seraient-ils donné une peine inutile? Ils savaient trop bien que l'Arabe ne se résigne pas à s'avouer vaincu, tant qu'il n'y est pas absolument forcé, et que, par suite, il accepte toujours les yeux fermés tout conte qui, en sauvant l'honneur de ses armes, épargne à son amour-propre la plus cruelle des blessures.

J'ai dit précédemment³ qu'il était difficile de préciser avec quelque certitude quel est, de tous les émirs qui se sont succédés en Espagne, d'octobre 715, date de la mort d'Abdélaziz, à l'an 742 où Theudimer cessa de vivre⁴, celui qui par ses avanies força le noble Wisigoth d'aller jusqu'à Damas demander justice au Commandeur des croyants. Si toutefois on fait attention à ce que raconte l'Anonyme des pilleries, brigandages et extorsions de tout genre, dont les chrétiens d'Espagne furent victimes sous les émirats d'Ambiza (novembre 721-avril 726⁵), et d'Abdelmôlic (mai 734-décembre 737⁶), on peut, avec probabilité sérieuse, chercher, dans l'un ou l'autre de ces gouverneurs arabes de la Péninsule, le persécuteur de Theudimer.

Ainsi que l'Anonyme nous l'apprend, Athanilde succéda paisiblement à son père et, sauf l'avanie dont il fut, peu après son avènement, menacé par l'émir Abou'l-Khattâr, et qui lui fut épargnée par les Syriens de Baldj, il exerça le pouvoir qui lui avait été légué, en toute paix et tranquillité, jusqu'à l'année 754 de l'ère vulgaire où l'Anonyme terminait sa chronique. Le traité octroyé par Abdélaziz et confirmé par le Calife fut-il respecté longtemps encore? C'est chose peu probable, et je croirais assez volontiers que la petite principauté chrétienne d'Orihuela cessa d'exister à la mort de son second souverain. Elle avait certainement disparu au commencement du ix^e siècle⁷. La postérité de Theudimer ne s'éteignit pas avec elle. Une curieuse épitaphe de l'ère espagnole 963 nous a conservé les noms du fils d'Athanilde et de son petit-fils, Sindémir et Jean. Elle fait de ce dernier le plus magnifique éloge et nous montre en lui le digne rejeton de son savant et glorieux bisaïeul Theudimer⁸.

II. PÉLAGE ET ALPHONSE LE CATHOLIQUE. Après la prise de Tolède par Mousà et la ruine des cités du centre et du nord de l'Espagne qui essayèrent d'arrêter le conquérant dans sa marche victorieuse, les quelques villes de la même région que le flot de l'invasion n'avait pas encore atteintes, se résignèrent à traiter avec le vainqueur sous certaines conditions et garanties qu'on s'empressa de leur accorder. Mais à peine ces capitulations étaient-elles signées que la crainte saisit ceux qui les avaient sollicitées⁹. Alors sans doute Mousà, soudainement rappelé à Damas, faisant, par lui-même ou par ses représentants attitrés, main basse sur tout ce qui avait échappé à ses premières déprédations, afin de grossir d'autant les trésors destinés à lui regagner la faveur du Calife. Ne se souciant pas de figurer, eux, leurs femmes et leurs filles, dans le long et lamentable cortège de captifs des deux sexes que Mousà réunissait pour le traîner après lui jusqu'en Syrie¹⁰, ne se fiant

1. Cf. A. M. dans Dozy, *Recherch.*, I, p. 49, 50 et Al-Makkari dans les appendices de la traduction espagnole du même ouvrage, p. 183.

2. Dozy, *Recherch.*, I, p. 50, note.

3. Voir p. 28, note 2.

4. Sur la date de la mort de Theudimer, lire la note 3 de la même page.

5. Supr. p. 34, not. 5, pour les dates initiale et finale de cet émirat, et les vv. 1198, 1216-1218, sur les exactions qu'eurent à supporter les chrétiens sous son gouvernement.

6. Supr. p. 41, not. 1, et vv. 1451-1464.

7. C'est ce que me paraît avoir démontré Don Aureliano Fernandez-Guerra dans son discours lu à l'Académie de l'Histoire, le 31 août 1874 (*Antigüedades del cerro de los santos, Discurs. leídos ante la Acad.*, Madrid, Fontanet, 1875, p. 151, 152).

8. *Hoc nepos loco tenetur maximi viri
quem, prisca vocabunt secula, videm,*

*Sinde patre genitus miro, in Beata rure
Iohannes eximius ex fonte vocatus,
Sapiens, benignus, quin etiam ore modestus
Florens ecclesia decenter, mente queta
Catholicus strenuus, preclarus meritis qui fuit,
Alumnus orthodoxus, legitime abtus
Ethereis ungatur sorte beata locatus.
Cum Christo regnet primum qui coluit Dominum
Explebit cursum octavo idus Augustas
Sexden[u]m et septem etatis vite peragens
Nungentesima sex decies vel tria sub era (a C 925)*

Ibid., p. 152, not. 48.

9. « Ubi impetrata, territi metu recalcitrant. » Anonym. v. 882.

10. *Musa, completis quindécim mensibus,
Ad principum iussa praemonitus..
Lectus Spaniae senioribus..*

d'ailleurs que peu ou point à la parole du conquérant arabe, les principaux habitants de ces villes récemment soumises s'enfuirent d'un commun accord aux montagnes, où ils avaient déjà cherché un asile aux premières approches des envahisseurs musulmans. Ces fugitifs, au témoignage de l'Anonyme contemporain, bravèrent courageusement dans la retraite qui abritait leur indépendance, les angoisses de la faim et de nombreux dangers de mort; ils n'y succombèrent donc pas comme on l'a récemment prétendu¹. Dans le passage de sa chronique d'où j'ai tiré ce qu'on vient de lire, l'Anonyme ne nous fait connaître ni les chefs de ces fugitifs, ni quelles montagnes furent leur refuge. Ailleurs, toutefois, il nous apprend qu'ils s'étaient cantonnés dans les Pyrénées. C'est là, en effet, qu'il nous les montre luttant avec succès en 735 ou 736, contre toutes les forces de l'Espagne arabe commandées par l'émir Abdelméléc en personne, et les rejetant honteusement hors de leurs montagnes qu'elles avaient envahies². Il est très permis de croire que dans l'intervalle des vingt-trois années écoulées entre la conquête de l'Espagne par Mousà et l'émirat d'Abdelméléc, le nombre de ces chrétiens indépendants s'était grossi de la foule des chrétiens soumis, que les avanies et les pilleries des Arabes et des Maures, leurs voisins, chassaient tous les jours d'un pays où, malgré les traités, malgré les louables efforts de quelques émirs pour réprimer ces brigandages, il n'y avait plus pour eux de sécurité³. Ceci rendrait moins merveilleux l'éclatant triomphe de ces exilés de la foi et de la liberté chrétienne. Mais pour bien saisir l'ensemble et les détails des événements à peine indiqués par l'Anonyme de Cordoue, il faut interroger les traditions recueillies et mises en ordre par le roi Alphonse le Grand à la fin du ix^e siècle.

Parmi les Goths échappés aux malheurs de l'invasion musulmane, les uns passèrent en France, les autres en bien plus grand nombre, ceux-là même très probablement dont parle l'Anonyme de Cordoue dans les premiers passages de sa chronique que nous avons cités plus haut, se réfugièrent dans les Asturies⁴. En 718, ils s'y donnèrent pour roi celui qui jusqu'alors n'avait été que leur chef, Pélage, issu d'une des familles royales de l'Espagne gothique et fils du duc Fafila⁵. A cette époque les Arabes, sous la conduite d'Abdelaziz et d'Alaor son successeur, avaient achevé et terminé la pacification de la Péninsule, à l'exception des massifs montagneux des Asturies et de Cantabrie, qu'ils serraient de très près, puisque Gijon (Gegio) et toute la côte de la première de ces provinces étaient au pouvoir de Munnuz, un des anciens lieutenants de Târic, et des Maures dont il était le chef. Les musulmans, dès leur prise de possession des contrées du nord-ouest, paraissent avoir essayé à diverses reprises d'en compléter l'occupation en délogeant de leurs retraites asturiennes les Goths et autres chrétiens qui s'y étaient réfugiés. C'est au moins ce que permet de supposer le passage de l'Anonyme où il est question des souffrances et des dangers que ceux-ci durent braver. Plus tard, lorsqu'ils se furent donné un roi, une expédition en règle fut dirigée contre eux. Elle était commandée par Alcama, entré lui aussi en Espagne avec Târic. Se lançant témérairement à la poursuite d'un ennemi qui fuyait devant lui, Alcama s'engagea avec toute son armée dans la sauvage vallée qu'arrose la Diva. Formée par deux sierras qui vont s'élevant et se rapprochant de plus en plus et finissent par ne laisser entre elles que le lit du torrent, cette vallée court pendant une lieue et demie du nord au sud, puis s'infléchit vers l'ouest et forme, avec la montagne dite de la Vierge, qui la ferme dans cette direction, un cul-de-sac gigantesque sans autre issue que celle par laquelle on y est entré. Les musulmans s'y trouvèrent pris comme dans un piège. En face d'eux, la montagne dont je viens de parler dressait ses parois verticales et taillées à pic, d'où par une ou plusieurs bouches, suivant l'abondance de ses eaux, la Diva se précipite avec fracas d'une hauteur de près de trente mètres⁶ et dans laquelle, un peu au-dessus de la chute, s'ouvre la large grotte aujourd'hui si célèbre sous le nom de Covadonga. A la droite des Sarrasins le mont Auseba, à leur gauche et derrière eux d'autres montagnes aux flancs escarpés complétaient le quadrilatère où ils venaient de s'enfermer avec une merveilleuse imprévoyance; sous leurs pieds un sol inégal, montant en pente raide vers le mont de la Vierge dont la grotte abritait Pélage et ses hardis compagnons, se refusant, par conséquent, aux manœuvres stratégiques les plus élémentaires. C'est sur ce détestable champ de bataille que le général musulman dut engager l'action. Il le fit sans trop d'hésitation, n'ayant devant lui, à ce qu'il croyait, qu'une poignée

*Simulque Spaniae
Cuncta rerum specie ..
Adunata, Ulit regis repatriando,
Sese praesentat obtutibus...
Supradictus Ulit praevisis copiis...
Nec non et munera Spaniae, una
Cum puellarum decortate sibi exhibita.*

Anonym. vv. 922, sqq.

1 *Ad montana templa iterum effugientes, fame,
Et diversa morte
Periclitant.*

Id., vv. 883-885.

Courir un danger (*periclitare*), est tout autre chose qu'y succomber.

2. Anonym. vv. 1465-1481.

3. Anonym. vv. 1070-1080, 1216-1218. Maures et Sarrasins trouvaient en ceci d'admirables modèles dans quelques-uns de leurs émirs, Ambiza par exemple, Abdelméléc ou Abou'l-Khattâr.

4. *Gothi vero partem gladio, partim fame perierunt
Sed qui remanserunt.
Quidam ex illis Franciam petierunt*

Maxima vero pars in hanc patrum Asturiensem intraverunt.

Adef. III, Chron. 10 (al. 8)

Au second vers, j'ai retranché les mots *ex semine regio* qui ne sont qu'une interpolation empruntée à l'un des vers suivants.

5. *Sibiique Pelagium, filium Fafilani quondam ducis ex semine regio,
Principem elegerunt.*

Adef. III, *ibid.*

La date de l'avènement de Pélage se déduit de celle de sa mort arrivée en 737 après dix-neuf ans de règne. Id. *ib.* 13 (al. 11). — Un demi-siècle avant qu'Alphonse III écrivit sa chronique, et soixante-quinze ans après la mort de Pélage, Alphonse II, dans sa donation à Saint-Sauveur d'Oviédo (*E. s.*, XXXVII, p. 312), célèbre en ces termes Pélage et ses victoires :

*Ex qua (arabica) peste
Tua dextera, Christe,
Famulum tuum
Eruisti Pelagium.
Qui, in principis sublimatus potentia, victorialisiter dimicans, hostes perculit
Et Christianorum, Asturumque gentem victor sublimando defendit.*

6. Quatre-vingt-dix pieds d'après Madoz (*Diccion. Geogr. estad. hist.*, v^o Covadonga).

de fuyards longtemps poursuivis en vain et ne demandant qu'à se rendre. L'événement toutefois trompa son attente. Tandis que Pélage et les siens accablaient les assaillants d'une grêle de pierres et de flèches dont toutes portaient coup, Maures et Arabes voyaient la plus grande partie de leurs projectiles manquer leur but et, repoussés par le roc contre lequel ils venaient frapper, retomber sur ceux qui les avaient lancés. Il est aussi très vraisemblable que, le combat à peine engagé, les braves et hardis Asturiens couronnèrent en bandes nombreuses les sommets des montagnes qui dominaient le lieu du combat et achevèrent de démoraliser les rangs ennemis en les écrasant sous une avalanche de fragments de roches et de troncs d'arbres¹. La déroute commença. Elle fut complète. Les musulmans assaillis de tous les côtés à la fois et ne parvenant pas à se frayer un passage périrent jusqu'au dernier².

La chronique d'Alphonse III, d'où j'ai tiré le fond de ce récit, y ajoute des circonstances dont il importe de dire un mot. On y lit donc que l'armée commandée par Alcama comptait cent quatre-vingt-sept mille hommes, dont cent vingt-quatre mille restèrent sur le champ de bataille et soixante-trois mille périrent dans la retraite³. On y lit encore qu'Alcama s'était fait accompagner de l'archevêque de Séville, Oppas, fils du roi Witiza, chargé d'exhorter les chrétiens à se rendre, ce dont il s'acquitta de son mieux par un bref discours, que Pélage réfuta par une oraison non moins laconique, enrichie de comparaisons et de textes empruntés à la sainte Écriture⁴. J'avoue n'ajouter aucune foi à ces détails où se complait l'auteur. Il n'est guère croyable en premier lieu que, vers 719 ou 720, les nouveaux maîtres de l'Espagne aient pu mettre sur pied une armée de deux cent mille hommes, tandis que, une vingtaine d'années plus tard, le calife Hichâm ne pouvait disposer pour soumettre l'Afrique entière révoltée contre lui que d'une armée moindre de moitié⁵. L'émir d'Espagne eût-il eu à sa disposition des forces aussi considérables, n'aurait certainement pas songé à les lancer contre un ennemi qu'à cette époque on pouvait encore regarder à Cordoue comme méprisable. Ajoutons enfin que, si mes souvenirs personnels ne me trompent, le champ de bataille de Covadonga n'a jamais pu recevoir dans les limites étroites de son enceinte plus de dix mille combattants, c'est-à-dire le dix-huitième de ceux que les traditions recueillies ici par Alphonse III ou par son interpolateur y ont amenés. Je croirais donc assez volontiers que l'ancien lieutenant de Târic reçut ordre de marcher contre Pélage avec une partie des contingents maures cantonnés dans la Galice et les autres provinces du nord-ouest de la Péninsule, où, lors du partage des terres conquises, ils avaient été relégués par les émirs arabes, et que s'il fut choisi, c'est parce qu'il les avait déjà commandés avec Munnuz, autre lieutenant de Târic, lors de la première invasion de l'Espagne par les musulmans. Dans cette hypothèse, l'armée qu'il commandait et qui périt avec lui dans les Asturies, ne devait pas dépasser de beaucoup le chiffre de sept ou huit mille hommes. Mais, avec le temps, la double victoire remportée par Pélage, l'une au commencement de son règne sur Alcama et l'autre à la fin sur toutes les forces de l'émirat commandées par Abdelmélîc, se seront confondues en une seule, celle de Covadonga, dans les souvenirs populaires. C'est là, sans doute, ce qui nous a valu le chiffre formidable de combattants musulmans, mis en ligne dans la première de ces deux batailles par le royal chroniqueur d'Oviédo, et ce qui explique d'une façon très satisfaisante le silence gardé par le même chroniqueur sur Abdelmélîc et sa défaite complète dans les Asturies.

Quant au rôle prêté par ces mêmes traditions à Oppas, dont elles font le fils de Witiza et qu'elles sacrent évêque métropolitain de Séville afin, sans doute, de donner à sa parole plus de poids et d'efficacité, il est d'une parfaite invraisemblance. Certes, il n'a pu venir en pensée ni au chef de l'expédition contre Pélage, ni à son supérieur hiérarchique, l'émir de Cordoue, de confier la mission de négociateur à ce triste personnage, traître infâme et égorgeur de ses frères, objet d'horreur et d'exécration pour les émigrés chrétiens avec lesquels il devait traiter. Mais y eussent-ils songé, qu'Oppas aurait refusé net son concours en cette circonstance. Il savait trop bien ce qui l'attendait s'il osait s'en charger, et qu'à sa première parole de paix, on répondrait par une volée de flèches. Si donc Oppas accompagna réellement Alcama, il ne l'aura fait que dans l'espoir de compléter, sur Pélage et les siens, l'œuvre de vengeance inaugurée à Tolède quelques années auparavant. Son espoir en ce cas fut singulièrement déçu, puisque, d'après Alphonse III, ce misérable tomba vivant entre les mains de ceux qu'il poursuivait de sa haine⁶.

L'*Akhbar-Madjmoua* qui supprime aussi souvent qu'il le peut les défaites des musulmans, celle des Zama à Toulouse

1. J'emprunte à Morales cette conjecture que la vue des lieux suggère naturellement (*Viage... a los reinos de Leon... y principado de Asturias*, p. 63).

2. *Dum vero Sarraceni factum cognoverunt,
Statim ei per Alkamanem ducem,
Qui et ipse cum Tarich in Spania irruptionem fecerat, et Oppanem,
Hispalensis sedis metropolitanam episcopum, filium Witizani regis, ob
Gothi perierunt,
Asturias cum innumerabili exercitu miserunt
Cum Pelagus ingressum eorum cognovisset (leg. cognovit)
In monte Auseva se contulit
In antro quod vocatur Cova Sanctae Mariæ,
Statimque eam exercitus circumdedit...
Statimque arma assument,
Et praelium committunt,
Eriguntur fundibula, aptantur fundæ
Micant enses, crispantur hastæ,
Ac incessanter emittuntur sagittæ,
Sed... super mutientes revertentur (leg. revelebant)*

*Et Chaldaeos fortiter trucidabant.
Egressique fideles de cova ad pugnam
Chaldaei statim versi sunt in fugam, etc., etc.
Adelfons III, Chron. 10-12 (al. 8-10).*

3. *In eodem namque loco centum viginti
Quatuor milia Chaldaeorum sunt interfecti
Sexaginta vero et tria milia qui remanserant (leg. remanserunt),
In verticem montis Ausevae ascenderunt,
Atque per praeruptum montis... praecipites descenderunt.
Sed... iudicio Domini actum est, ut ipsius montis pars se a fundamentis
Sexaginta tria milia Chaldaeorum stupentes in flumine projecerit
Atque eos omnes oppresserit.* Id. Ibid. 12 (al. 10).

4. Id. Ibid. 10, 11 (al. 8, 9).

5. Anonym., vv. 1554-1565.

6. *Ibi quoque statim Oppa episcopus
Est comprehensus
Et Alcama interfectus.
Adelfons. III, Chron. 12 (al. 10).*

par exemple, et celle d'Abdelméluc dans les Asturies, va plus loin encore dans son récit de la bataille de Covadonga. Il transforme cette déroute en une quasi-victoire. Voici comment : l'émir Ocha — Aucupa de l'Anonyme — installé en 728, c'est-à-dire neuf ans avant qu'il mit le pied en Espagne, conquiert tout le pays jusqu'à Narbonne, se rend maître de Pamplune, de l'Alava et de la Galice, sauf toutefois la sierra où le roi Belay (Pélage) s'est réfugié avec trois cents hommes. Ocha et ses musulmans les y poursuivent, les traquent et les combattent sans relâche jusqu'à ce que le plus grand nombre de ces fugitifs étant mort de faim ou s'étant soumis au vainqueur, Belay n'ait plus autour de lui que trente hommes et dix femmes (pas d'enfants?), cachés dans l'anfractuosité d'une roche inaccessible, où ils n'ont d'autre nourriture que le miel de quelques essaims d'abeilles. Ceci bien et dûment constaté, les musulmans se retirent en se disant les uns aux autres : « Trente hommes ! que nous importe ? » C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire au pays de l'Islam, au XI^e siècle de notre ère¹.

Au chapitre XI^e de son *Epitoma*² l'Anonyme de Cordoue raconte comment l'Espagne arabe fut, à partir de la fin de l'an 742, désolée par de sanglantes guerres civiles. A la même époque régnait dans les Asturies Alphonse le Catholique, gendre de Pélage et le second de ses successeurs. Ce vaillant homme, dans les veines duquel circulait le sang royal des Léovigilde et des Récarède, profita habilement des favorables circonstances que Dieu lui ménageait. Réunissant sous ses drapeaux les guerriers des deux provinces soumises à son sceptre, les Asturies et la Cantabrie, il exécuta à leur tête de splendides razzias en Galice, dans les champs gothiques et dans la Bardulie, massacrant tous les Sarrasins qu'il rencontrait sur sa route, et ramenant avec lui, dans son royaume agrandi de la Galice septentrionale, toutes les populations chrétiennes arrachées à la captivité musulmane. Il mourut en 757, après dix-huit ans de règne, laissant à ses successeurs un royaume déjà en état de braver tous les assauts qu'allait lui livrer bientôt l'islamisme, redevenu plus puissant que jamais en Espagne sous les Omayyades³.

III. CHINTILA OU QUINTILA. Un manuscrit de l'antique monastère de Ripoll en Catalogne, renferme une quinzaine d'opuscules divers, entre autres une table des ères antiques et des Patriarches, dans laquelle on lit la note chronologique suivante : « De l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la présente première année du prince Quintila qui est l'ère 74^e, on compte sept cent trente-six ans⁴. » Villanueva, qui le premier a publié ce fragment, fait observer que la pièce d'où il est tiré et tous les traités dont cette pièce est précédée dans le manuscrit sont de la même écriture wisigothique cursive, qui était au VIII^e siècle usitée dans cette partie de la Catalogne, ainsi que le prouvent les chartes de cette époque examinées par l'auteur du *Voyage littéraire* dans les archives de la Seo d'Urgel⁵. De ce double fait, Villanueva tire les conclusions suivantes : 1^o le manuscrit en question, certainement écrit par un religieux, l'a été dans un des antiques monastères de la Cerdagne ou de la vallée d'Urgel, annexés plus tard avec leurs archives et bibliothèques à l'abbaye de Ripoll⁶ ; 2^o au moment où ce manuscrit fut exécuté, c'est-à-dire en 736, un noble goth du nom de Quintila ou Chintila gouvernait ces contrées depuis quelques mois avec le titre de prince ou de roi, et résidait probablement à la Seo d'Urgel⁷. A ces conclusions je me permets d'en ajouter une troisième : Chintila était, à n'en pouvoir douter, le fondateur de ce royaume quelque peu microscopique. Nous savons, en effet, par l'Anonyme de Cordoue, que le chef des Maures musulmans, ancien lieutenant et compagnon de Târic, occupait encore avec ses contribuables ces mêmes contrées en 731 et 732, qu'en cette dernière année lui et les siens, après avoir fait alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, se révoltèrent contre l'émir de Cordoue, Abdérame ; enfin, que celui-ci marcha contre les rebelles, les écrasa et ne s'arrêta dans leur poursuite qu'après avoir reçu, comme trophée de sa victoire, la tête sanglante de Munnuz⁸. Une principauté chrétienne indépendante n'a donc pu exister en ce pays avant la fin de l'année 732. Il faut même en reculer la fondation jusqu'à l'année 735. Il n'est pas croyable, en effet, que chrétiens ou maures de la Cerdagne et d'Urgel aient eu la pensée de se révolter tant qu'Abdérame, dont ils avaient appris à redouter la puissance, gouverna l'Espagne musulmane. Ce n'est, sans doute, qu'à l'époque assignée plus haut, lorsque la nouvelle de la mort du redoutable émir et de la destruction d'une grande partie de son armée, en 734, par Charles Martel, eut pénétré dans ces contrées, que les chrétiens encouragés par ce glorieux succès de leurs frères des Gaules, et n'ayant en face d'eux que les débris de la population herbère démoralisée par sa récente défaite et par la mort de son chef Munnuz, se sont révoltés contre leurs oppresseurs musulmans, et sous la conduite de Chintila, seront par-

1. A. M p. 38, 39.

2. Sur la véritable date de l'entrée en fonctions d'Ocha, voir plus haut page 42 note 1, sur les erreurs historiques accumulées dans le passage de l'A. M. que je viens de citer, voir page 42, note 3.

3 § 21 et suivants.

4. Simul namque cum fratre suo Froilane multa adversus Sarracenos praelia [gessit,

Atque plurimas civitates ab eis olim oppressas cepit...

Omnes quoque Arabes occupatores supradictarum civitatum interfecit

(Ed. interficiens),

Et Christianos secum ad patriam duxit. .

Itaque supradictus Adefonsus admodum magnanimus fuit,

Sine offensione erga Deum .. gloriosam vitam, merito inestimabilem duxit, Basilicas plures construxit et instauravit.

Regnavit annos decem et octo. Vitam feliciter in pace finivit.

Adefons III Chron. 15 (al. 13, 14)

Adefonsus Pelagii gener regnat annos decem et octo.

Iste Petri Cantabrie ducis filius fuit

Et dum Asturias venit,

Bermisindam Pelagii filiam Pelagio praecipiente accepit.

Et dum regnum accepit,

Praelia satis cum Dei juvamine gessit.

Urbes quoque Legionem atque Asturicam ab inimicis possessas victor invasit

Campos quos dicunt gothicos usque ad flumen Dorum eremavit,

Et Christianorum regnum extendit,

Deo atque hominibus amabilis extitit.

Morte propria decessit

Chron. Albeld. § 170 (al. 52).

5. Ab incarnatione autem Dni Ihu Xpi usque in praesentem Quintiliani principis annum, qui est era [DCC]LXXa quarta, sunt anni DCCXXXVI. Villanueva, *Viaje Literario a las Iglesias de Esp.* VIII, p. 47, 48.

6. Id., *ibid.*, p. 48, 49.

7. Id., *ibid.*

8. Id., *ibid.*, IX, p. 168.

9. Anonym., vv. 1331-1375, sur Munnuz, son premier établissement dans les Asturies, sa défaite par Pelage, etc., etc., voir Adef. III, *Chron.*, 13 (al. 11).

venus à reconquérir leur indépendance. Combien de temps la conservèrent-ils ? Quel fut le sort ultérieur de Chintila et de sa principauté ? C'est ce que nous ignorerons probablement toujours¹.

Ce qu'en revanche nous ne pouvons ignorer, c'est que de tous les champions de l'indépendance espagnole et de la foi chrétienne dans le cours du premier demi-siècle de l'invasion arabe, aussi bien que de ceux dont les patriotiques efforts n'ont abouti qu'à un succès relatif et momentané, comme Theudérède dans le sud-est et Chintila dans le nord-est de la Péninsule, que de ceux dont les victoires ont assuré le triomphe de l'Espagne chrétienne pour un avenir plus ou moins éloigné, comme Pélage et Alphonse le Catholique dans le nord-ouest, il n'en est pas un seul qui ne soit goth de naissance, et parfois de la lignée des plus glorieux rois de Tolède². C'est pour cette raison, sans doute, que l'œuvre héroïque de la reconquête, quoique entreprise et menée à bien avec les concours des représentants de toutes les races chrétiennes qui peuplaient alors l'Espagne, a été attribuée exclusivement aux Goths par des écrivains espagnols et étrangers. Le moine de Silos, dans le tableau qu'il nous trace de l'état des Asturies après la double victoire de Pélage sur Alcama et sur Munnuz, nous y montre la nation des Goths réveillée en sursaut de son sommeil, se réorganisant peu à peu et reprenant l'habitude, à la guerre, de marcher en ordre sous les drapeaux et, dans la paix, de se soumettre à l'empire des lois, relevant enfin les églises abattues et les parant de riches ornements³. Plus loin, et à propos des nombreux enfants du roi Alphonse le Grand, le même écrivain affirme que Dieu les lui avait donnés en récompense de ses vertus et pour la consolidation du royaume des Goths⁴. Bien avant que le moine de Silos écrivit sa chronique, l'auteur anonyme de celle d'Albelda intitulait la section de son ouvrage consacrée à Pélage et à ses successeurs : *Série des rois goths après l'invasion arabe*⁵. La chronique de san Isidro de Léon ne parle pas autrement⁶. Pour Luc de Tury, ce sont les Goths qui sous Ramire II ont battu Abdérame à Simancas⁷. A la fin du viii^e siècle et en France, le célèbre Alcuin adressait aux chrétiens d'Espagne, luttant contre les ennemis du Christ dans le nord-ouest de la Péninsule, une pièce de vers où il les appelle la noble nation des Goths, le peuple élu de Dieu, la race illustre qui a triomphé des autres peuples en tant de batailles, à laquelle il souhaite de vaincre aussi souvent les ennemis du Christ⁸.

Rien au fond de plus légitime qu'un pareil langage ; car aux Asturies renaissait, sous une dynastie de race gothique, l'antique royaume de Tolède avec ses conciles, son sénat, ses lois religieuses et civiles plus respectées que jamais, et sa constitution politique heureusement modifiée par la substitution, à la royauté élective, d'une royauté héréditaire sagement tempérée.

1. Il existe un triens d'or frappe à Narbonne et à Tarragone à l'effigie d'un roi *Achila*, qui n'a pu régner en ces contrées avant la fin du vii^e siècle, c'est-à-dire avant le règne de Witiza, ainsi que me paraît l'avoir prouvé Alois Heiss dans sa description des monnaies wisigothiques (p. 141 svv.). Ce savant homme pense qu'*Achila* régna dans la Tarragonaise et la Gaule gothique après Witiza (*ibid.*, p. 143). Don Aureliano Fernandez Guerra est d'avis contraire. Il croit qu'*Achila* fut proclamé roi après la défaite de Rodrigue, lorsque Theudérède arma contre les Maures envahisseurs les habitants de la province d'Orihuela (*Càida*, p. 52). En tout ceci, il est difficile de se prononcer. Je pencherais cependant pour la seconde opinion, qui a pour elle le mérite d'expliquer la pointe précipitée de Mousà vers le nord-est de la Péninsule jusqu'à Saragosse et au delà, après la prise de Tolède.

2. Léovigilde et Récarède. Voir Adef. III, *Chron.*, 15 (al. 13).

3. « Ceterum Gothorum gens, velut a somno surgens ordines habere paulatim consuefacit, scilicet in bello sequi signa, in regno legitimum observare imperium, in pace ecclesias et earundem devote ornamenta restaurare. » Mon. Sil., *Chron.*, III, 26.

4. « Tandem igitur Deus in eo devotionem respiciens... huic ad corroborandum regnum Gothorum et domandas barbaras gentes sobolem multiplicavit. » *Id ibid.* IV, 39.

5. « Item ordo regum Gothorum post Sarraceni ingressione. » *Chron. Alb.*, 167. A cette leçon de la recension de San Millan publiée par Berganza (II, p. 557), la recension plus récente d'Albelda substitue celle-ci : « Item ordo Gothorum Obetensium regum ».

6. V. Pl. XX, lig. 1, à la fin du volume.

7. *Chron. Mundi*, p. 84, lin. 2 et 3.

8. *Gens bona Gothorum, semper sine fine valeto,
Electus Domino populus, plebs inclita salve,
Præclaris gentes vicisti maxime bellis
Quam multos quondam. hostes modo vincite Christi, etc*

Alcuini carm. XXIV (*Poetar. Latn. Mediæ Aevi*, I, p. 244, ed. Duemmler).

APPENDICE

Les deux chroniques suivantes sont tirées d'un seul et même manuscrit exécuté en 1058 par le prêtre Munio, et qui, après avoir longtemps appartenu à la bibliothèque du chapitre de San Isidro de Léon, fait aujourd'hui partie de la bibliothèque nationale de Madrid, où il est coté 4-7. La première de nos chroniques, avec l'itinéraire de Cadix à Constantinople qui s'y trouve annexé, remplit le recto du second feuillet numéroté 1. Elle est anonyme et sans aucun titre. Mais elle a certainement été composée par un Léonais, ainsi que me paraît le démontrer le soin jaloux avec lequel l'auteur, lorsqu'il s'agit de villes relevées et repeuplées en Castille et par les comtes de Castille, fait remarquer que ces entreprises se sont accomplies avec le concours et sur l'ordre du roi des Asturies et de Léon alors régnant¹; tandis qu'il ne prend pas cette précaution dès qu'il s'agit d'entreprises du même genre exécutées ailleurs qu'en Castille, et par des gens moins suspects de viser à l'indépendance que les comtes de ce pays². Une preuve plus péremptoire encore se tire du double titre de *notre roi* et de *roi cher à Dieu* donné à Ramire II de Léon, à la ligne treizième et quinzième de notre chronique. L'auteur écrivait sous l'impression encore toute récente de joie et de triomphe laissée, dans tous les cœurs des Espagnols chrétiens du nord-ouest, par l'éclatante victoire de Simancas, remportée par Ramire II et ses alliés de Castille et de Navarre, en l'an 939, sur le calife Abdérame III de Cordoue et sa formidable armée; par conséquent, la présente chronique a dû être composée en 941 au plus tard, quatre-vingts ans au moins avant celle de Sampire. Nous avons donc là sur les premiers rois de Léon un document contemporain, ce dont nous étions jusqu'à présent privés; car Alphonse III clôt sa chronique sur le règne de l'avant-dernier roi d'Oviédo, et celle d'Albelda se ferme sur le règne inachevé du dernier de ces rois. Non seulement ce document est contemporain, mais, en dépit de sa regrettable brièveté, il nous fournit sur les événements les plus importants accomplis en Espagne dans le premier tiers du x^e siècle, des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui rectifient sur plusieurs points les récits des écrivains postérieurs. Signalons entre autres la date précise de la restauration complète de Léon par Ordono I^{er} en 856; celle de la mort d'Alphonse le Grand et de l'avènement de son fils Garcia au trône en 912, la destruction de Burgos par Abdérame III sous le règne d'Ordono II, et dans le courant de l'an 920, et non en 934 comme le veulent les historiens arabes, la victoire d'Osma remportée sur Abdérame par Ramire II et Fernand Gonzalez en cette même année 934, et non en l'année précédente; le fidèle concours prêté à ce roi de Léon par le célèbre comte de Castille, Fernand Gonzalez, dans toutes ses guerres contre les Sarrasins d'Espagne, à Simancas aussi bien qu'à Osma, enfin, la présence sur le premier de ces deux champs de bataille de Garcia-Sanchez el Tembloso, roi de Navarre, et non de la reine Tota, sa mère. Cette chronique a été connue de Risco, le savant continuateur de l'*España sagrada*, qui la cite plusieurs fois, soit dans cet ouvrage, soit dans son *Iglesia de Leon* et dans ses *Reyes de Leon*. S'il ne l'a pas publiée malgré l'estime qu'il en faisait³, c'est sans doute parce que dans le manuscrit la partie la plus intéressante, celle qui renferme les détails sur la bataille de Simancas, était à peu près illisible pour lui, comme elle l'a été pour moi. Si j'ai pu la déchiffrer presque entièrement, ce n'est pas sur le manuscrit, mais sur la photographie de ce texte heureusement revivifié par elle.

L'itinéraire de Cadix à Constantinople figure déjà parmi les pièces liminaires de la chronique d'Albelda. On le trouve donc reproduit dans les éditions de cette chronique données par Berganza et par Florez. J'aurais pu me dispenser, par conséquent, de lui donner place ici. Je le publie toutefois à cause de quelques variantes plus ou moins heureuses que notre texte peut fournir.

La seconde chronique de San Isidro occupe le recto du cent quarante-neuvième feuillet de notre manuscrit. Elle est anonyme comme la précédente, mais est précédée d'un titre beaucoup moins laconique, proportion gardée, que la chronique elle-même. Au fond, nous n'avons là qu'une simple table chronologique des rois wisigoths, d'Athanasie et d'Alaric à Ordono I^{er}, comme le prouve la récapitulation dont est suivi le nom de ce prince. Plus tard on y ajouta les noms

1. Lign. 7 et 8. « Populavit Didacus comes Burgos et Auvirna per iussionem domno Adefonso. » Lign. 14 et 15 : « Populavit Fredenando Gundesalvz... Septepublica cum omni auxilio et iussione principem Ranemirus Deo carus. »

2. Voir lign. 6, 9, 10 et 11.

3. Cf. Risco, *Iglesia de Leon*, p. 156. *Hist. de la ciudad de Leon y de sus Reyes*, p. 10, 196.

des successeurs de ce prince, de l'an 864 à l'an 934, quatrième année d'Ordono III, fils et successeur de Ramire II. C'est donc vers cette époque qu'elle a reçu sa rédaction définitive. C'est alors aussi, sans doute, qu'aura été formé le recueil dont cette chronique fait partie, et dont un siècle plus tard le prêtre Munio exécutait la copie que nous possédons encore. Cette liste des rois wisigoths est loin d'offrir les mêmes garanties d'exactitude que celle dont Florez et Villanueva se sont faits les éditeurs à la fin du siècle dernier ou au commencement du siècle présent¹. Son principal mérite est de nous fournir un très élégant spécimen de l'écriture wisigothique du XI^e siècle, à Léon ou dans les environs.

Je dois à l'obligeance de mon ami et savant confrère le P. Fita les photographies dont on retrouvera la reproduction héliographique à la fin du volume.

I

CHRONICON SANCTI ISIDORI LEGIONENSIS ANONYMUM²

1. In era DCLVI profetabit Mahomati pseudoprofete³ in regno Sisebuti regis
2. Et Isidoris Palensis episcopi⁴. In era DCCLII, venerunt Sarracini in Spania tempore Ruderici regis⁵.
3. In era DCCCLII exierunt foras montani de Malacoria et venerunt in Castella⁶. In era DCCCLXXII fregerunt
4. Cortobesses sotos coba⁷. In era DCCCLXXVIII ovit Domnus Adefonsus rex in Obeto, VIII klds martias⁸.
5. In era DCCCLXVIII, populavit Domno Ordonius Legione, et in tertio anno sic fregit⁹. In era DCCCLXVIII
6. Populavit Rudericus comes Amaya¹⁰ et fregit Talamanka. In era DCCCLXIII fregit Rudericus comes
7. Asturias. In era DCCCLXIII adeptus est in regnum Domnum Adefonsum¹¹. In era DCCCLXX popula[vit] Didacus
8. Comes Burgus et Auverna pro iussionem Domno Adefonso¹². Regnavit Adefonsus rex annos X[V] et migravit
9. A seculo in mense decembris et suscepit ipso regno filius eius Garsea in era DCCCL¹³. P[opulaveru]nt [eodem anno]
10. Comites Mounio Nunniz Rauda, et Gundesalbo T[elli]s Hocsuma, et Gundesalbo fre[denandis] Asa
11. Et Clunia et sci Stefani iusta fluvius duyri¹⁴. In era DCCCLVIII sic fregerunt Cortobesses civitate
12. Burgus cum illorum nefandissimum regem Abderahamam tempore Ordonii princeps¹⁵. Item secunda vice e[onven]erunt
13. Iterum in Burgos ipsos Mauros in era DCCCLXXII, unde oviabit illis rex noster Ranimirus in Oesuma
14. Et multa millia occiserunt de illis¹⁶. In era DCCCLXXVIII populavit Fredenando Gundesalbis civitatem
15. Que dicitur Septepublica¹⁷ cum [ōi] a[uxilio] et iussione principem Ranemirus D[e]o carus.
16. In era DCCCLXXVII, V die, II F. ora III, sic commonstrabit D[eu]s signum in celum et [v]ersus est sole
17. In tenebris in universum mundum quasi ora una¹⁸. Post inde ad XXVIII dies, quod est VIII Idus Agustas,
18. Diem quod celebratur christianis, sci Iusti et Pastoris die, III F. sic venerunt Cortovesses ad Septemmanka
19. Cum illorum nefantissimum regem Ab[ar]ahaman, cum omni e[er]cito suo, ibiq. fixerunt temptoria sua. Invenerunt

1. Florez, *E. s.*, t. II, p. 177 sgg.; Villanueva, *Viage Literario a las Iglesias de España*, III, esc. XXVI, p. 319 sgg.

2. Dans les notes suivantes : A = Annales Complutenses ; B = Chronicon Burgense, C = Annales Compostellanae, D = Chronicon de Cardena I, E = Annales Toletani I. Je cite ces petites chroniques d'après l'édition de Florez. (*E. s.*, XXIII, Apend.)

3. A, B. Mahomet pseudo-propheta; C. Mahomad pseudo-propheta.

4. A, in tempore Isidori Spalensis episcopi.

5. Ita A, B, C, intraverunt Ispania (C, *Hispaniam*), etc.

6. A, Malacouria; E, exieron de la montaña de Malacuera. Dozy (*Rech.*, II, 124 et not. IV), supposant qu'il s'agit dans A. et E. des Maragales d'Astorga et des champs gothiques, substitue à *Malacouria* la leçon *Malacoutra*; voici toutefois notre chronique qui vient à l'appui de la leçon condamnée. Est-il bien sûr, d'ailleurs, qu'il s'agisse des Maragates dans nos chroniques? J'en doute fort, ou plutôt je n'en crois rien.

7. A, soutes covam.

8. La chronique d'Alphonse III retarde d'un an la mort d'Alphonse II le Chaste.

9. Ces derniers mots manquent dans A, B, C, D, E. Ils se rapportent à une victoire d'Ordoño I^{er}, que l'auteur nommait sans doute, mais qu'une distraction du copiste nous laisse ignorer. Ce prince a si souvent battu les Sarrasins durant les seize années de son règne, qu'il est impossible de déterminer quelle est celle de leurs nombreuses défaites désignée ici comme se rattachant à la troisième année du retablissement de Léon, c'est-à-dire à l'ère 897 (a. C. 859). Je croirais assez qu'il s'agit de la plus célèbre de toutes, celle où Mousâ de Saragosse vit son armée taillée en pièces et n'échappa lui-même à la mort que par une espèce de miracle. Cf. Adef., III, *Chron.*, 26.

10. B, Amaiam per mandatum, etc.; C, Amaiam mandato, etc.

11. La chronique d'Alphonse III plaçant la mort d'Ordoño I^{er} après seize années d'un règne commencé en l'ère 888, rattache par ce seul fait, comme notre chronique et celle d'Albelda, l'avènement de son successeur à l'ère 904 (a. C. 860).

12. B, per mandatum regis Alfonsi; C, mandato Aldefonsi regis. L'une et l'autre omettent *Auverna*. A, in era 920... et Ovirna. Cette chronique rédigée en Castille omet les mots suivants comme impliquant la sujétion de ses anciens comtes aux rois des Asturies ou de Léon.

13. Notre chroniqueur rattache à l'an 912 de l'ère chrétienne et 950 de l'ère espagnole, la mort d'Alphonse le Grand et l'avènement de son fils et successeur Garcia. Il n'est pas seul de cet avis. Cf. *Biblioth. Espagn.*, p. 325, not. 7, et 342, not. 2.

14. A, in era 950 populavit Munio Nunniz Roda, et Gonzalvo Teliz Osma, et Gonzalvo Fernandez Cosca (D, *Aza*)... et scum Stephanum secus fluvium Durium.

15. Cette destruction de Burgos par Abdérame, que notre chroniqueur contemporain place en l'année 920, est reculée de quatorze années par Ibn-Khaldoun cité par Dozy (*Rech.*, p. 155). Mais en 934, comme on le verra plus loin, Abdérame ne poussa pas plus loin qu'Osma sa marche sur Burgos.

16. Dozy, qui ne connaissait pas notre chronique, avance d'une année la victoire d'Osma, afin de permettre au calife Abdérame III de prendre sa revanche l'année suivante par la ruine de Burgos, ruine imaginaire à cette date. Cf. *Hist. des Musulm.*, III, p. 51, 52.

17. A. retarde cet événement de quatre ans : in era 978... populavit... Sed-pública; E. ajoute un an de retard aux quatre précédents.

18. L'éclipse totale de soleil de l'année 939 eut lieu le vendredi 19 juillet; il faut donc substituer dans notre texte XVIII à XXVIII, XIX die à V die, VI F. à II F. Voir Luitprand (D. B. VIII, p. 148) et *Art de vérifier les dates*, 3^e édit., p. 69.

20. Enim ibidem rex Ranemirus et ejus comites qui erant cum illo congregati cum suas ostes, id es[t] Frede-
 21. nando Gundesalbiq, et Asur Fredenandiç, et alia multitudo acmina preliatores. Adiubante d[eo]
 22. Irruerunt super Mauros, et ceciderunt ad gladio in die illa quasi tria millia vel amplius¹. Ibique e[s]t
 23. Captus mauro abo-yahia. Deinde ad XVI dies quod est XII kalendas septembres cum perrexissent Mauros [.....]
 24. Et subtraxissent se exire de Christianorum terra, oviaverunt eis in locum que dicitur Leokaput [vel] nostro nomine
 25. [V]erbera, ibique dispersi sunt Smahelites et mortui, et expoliati sunt nimis, et gavisi sunt Christiani s[.....]; re-
 26. versi s[unt] e[um] multa munera, et letati sunt super illorum spoliis, et repleta est Galletia et Castella [et]
 27. Alaba et Pampilonia cum illorum rege Garsea Sanctio². Deo gratias
 28. De Gades usque in Cordoba milliaria CC. De Cordoba usque in Toletum mill. CCXX. De Toletum usque in Cesaragusta
 mill. CCC.
 29. De Cesaragusta usque in Oskam mill. L. De Oskam usque in Eleritam mill. LXX. De Eleritam usque in Gerosnam
 30. Mill. L. De Gerosnam in Gerundam mill. C. .X (?). De Gerunda in Clausuras mill. X. De Clausuras in Ruscilionem
 31. Mill. XX. De Ruscilionem in Narbonam mill. X. De Narbonam in Veterris mill. XV. De Veterris in Nîmaso
 32. Mill. LXXXV. De Nîmaso in Aubinionem mill. XXV. De Aubinionem id Balentiam mill. CII. De Balentiam in Turynis
 33. Mill. CCL. De Turynis in Mediolanum mill. CXX. De Mediolanum in Romam mill. CCCCX De Roma usque
 34. In Tessalonica mill. DCCXV. De Tessalonica ad Eracliam mill. CCC De Eracliam in Constan-
 35. tinopoli mill. LXXXIII, quod fiunt sub uno mil[liari]is III mill. CCXIII.

II

IN NOME DNI

INCIPIUNT NOMINA WISIGOTORUM AB ERA CCCCC

INCIPIT LIBER CRONICE DE LIBRO REGUM

Reguli Goti ingressi sunt in Italia et post huius autem anno sexto Goti Gallias ingressi sunt
 et post hec VII anno Goti Spaniam ingressi sunt.

- | | |
|--|---|
| 2. Alalaricus ¹ regnavit annos XXVIII in Italia. | 1. Atanaricus regnavit annos XIII. |
| 4. Seurigus ² regnavit annos VII. | 3. Adhulfus regnavit annos VII. |
| 6. Teoderigus regnavit annos XVII. | 5. Walia regnavit annos III. |
| 8. Item Teoderigus regnavit annos VII. | 7. Turrismundus regnavit annos III. |
| 10. Alaricus regnavit annos XXIII. | 9. Eurigius regnavit annos XIII. |
| 12. Item Teodoricus de Italia regnavit ann. X. | 11. Gesalecus regnavit annos III. |
| 14. Teodi regnavit annos V. | 13. Ama[la]ricus regnavit annos V. |
| 16. Aggila regnavit annos V, menses III. | 15. Teodisclus regnavit annos III, dies VI. |
| 18. Liuba regnavit anno I. | 17. Atanagildus regnavit annos XV, menses VI. |
| 20. Recaredus regnavit annos XV, mensem I, dies X. | 19. Leovigildus regnavit annos XVIII. |
| 22. Witerigus regnavit annos VI, menses X. | 21. Item Liuba regnavit ann. I, menses V. |
| 24. Sisebutus regnavit annos VIII, menses V, dies XI. | 23. Gundemarus regnavit annum I, menses X, dies XIII. |
| 26. Suintila regnavit annos X. | 25. Item Recaredus regnavit annos III. |
| 28. Cintila regnavit annos III, menses VIII, dies VII. | 27. Sisenandus regnavit anno, menses XI. |
| 30. Cindasvindus solus regnavit ann. VI, mens. VIII, d. III, et cum filio suo Recesvindo, regn. ann. III, mens. VII, dies X. | 29. Tulga regnavit annos II, menses III. |
| 31. Recesvindus solus regnavit ann. XVIII, mens. XI. | 32. Vanba regnavit annos VIII, mensem I, dies XX. |
| 33. Ervigius regnavit annos VII, menses X. | 34. Egiga regnavit ann. XV. |
| 35. Vitiza regnavit annos XII. | 36. Rudericus regnavit annos VII, menses VI. |

1. Sampire, postérieur à cette bataille de près d'un siècle, élève la perte des Arabes de 3,000 à 80,000.

2. Don Eduardo Saavedra veut bien m'adresser sur ce passage de notre chronique les éclaircissements suivants : « La palabra *Leokaput* del codice tiene que ser una corrupcion de la arabe *alacab*, que significa *calamidad*, y fué aplicada mas tarde para designar tambien la famosa batalla de las Navas de Tolosa. El latin *verbera* se debio tomar como sinonimo de castigo ó afliccion vehemente. » Sampire donne au lieu où Abdérame vit anéantir son armée le nom d'*Alhandeda*. Ce qui est certain c'est que, de quelque nom qu'on le nomme, entre le lieu de cette grande action et Simancas il y avait au dire de notre chroniqueur

3. On voit par ce récit du contemporain que Navarrais et Castellans, les premiers sous les ordres de leur jeune roi Garcia Sanchez, les seconds commandés par leur grand comte Fernand Gonzalez, bataillèrent en compagnie de Ramire II et de ses Léonais à Simancas et à Verbera. Moralez (Coron, *Gener*, l. XVI, c. 14, § 1), Mariana (*Hist. de Esp.*, l. VIII, c. 5) et autres ont donc cru à tort à l'absence des Castellans et de leur glorieux chef. Le silence gardé par Sampire, Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède sur le concours prêté en cette circonstance par la Castille à Léon et à son roi, rendait inévitable l'erreur où sont tombés les historiens modernes.

4. Alaricus.

-
- | | |
|---|---|
| <p>37. Pelagius regnavit annos XVIII.</p> <p>39. Adefonsus regnavit annos XVIII.</p> <p>41. Aurelius regnavit annos VI, menses VII.</p> <p>43. Mauregatus regnavit annos V, menses VIII.</p> <p>45. Positus est in regno Dñus Adefonsus XVIII kalendas octubres in era DCCCXXVIII, et regnabit annos LII, mens. V, d. XVIII.</p> <p>48. Adefonsus filii domni Ordonii, II kalendas maias, era DCCCII et regnavit annos XVII, menses VI.</p> <p>49. Garcia regnavit annos III, dies III.</p> <p>50. Ordonius regnavit annos VIII et menses III.</p> <p>52. Adefonsus regnavit annos VI, menses II.</p> | <p>38. Faffila regnavit annos ..., menses VI.</p> <p>40. Froyla regnavit annos XII, menses V, dies XX.</p> <p>42. Silo regnavit annos VIII, mensem I, diem I.</p> <p>44. Veremudus regn. ann. VI, mens. VI.</p> <p>46. Ranemirus regnavit annos VII.
Ne poçianus regn.</p> <p>47. Ordonius regnavit annos XV, menses III. Quod fiunt in sub uno de Domino Pelagio usque ad Domino Ordonio principe, annos CXXVII.</p> <p>51. Positus est in regno Dominus Froila, regnavit annos III.</p> <p>53. Rademirus regnavit annos XVIII, menses VII, dies XI.</p> |
|---|---|
54. Ordonius regnavit annos III.

INDEX VOCUM

N B. QUAE IN HOC ET SEQUENTI INDICE. E. NOTANTUR IN EPILOGO CHRONOLOGICO QUAESITA INVENIES
NUMERI VERO ROMANI UNIUSCUIUSQUE CAPITIS INITIUM SIGNANTER DEMONSTRANT

- A, Ab, cum accus., 1145, 1165, 1173, 1692, 1810.
Abdicare aliquem proprio solo, 724, 735.
Ablativus casus loco accusat. 827, 828.
Absque cum acc., 598, 1184.
Accusativus casus 1° absolute sumptus, 853-858, 1108, 1109, 1435, 1436, E. p. 55, § 78, 2° ablativi loco, 205.
Ad cum abl. casu, 789.
Adclamare, 695, 1832
Adclamatorius, 691.
Adgregare, 596.
Adjudicatus turpiter, 1303.
Adiscere, 1092, 1222.
Adsociare, 1133.
Adtentare expeditionem, 1108.
Adunatus, 40, 940.
Advectus, 348.
Adventatus, 1508.
Aequorabiliter, 474.
Aequoreus, 10, 180, 975.
Agitare concilium, 206, 263, expeditionem, 1341, exactionem tributū 1493, praelium, 1722.
Alloquium epistolare, 1647.
Ambages, 1454.
Animositas, 1329.
Ante cum abl., 3, 681.
Antigradam, E. p. 55, § 79.
Apex regni, 558, fastigium, 644.
Appetere terga, 1586, 1587.
Applicare se, 48.
Apud = in, 3, 433, 505, 658.
Arcivum, 331.
Arma, ae, 1606
Armatus subst. sumptus, 1019, 1557, 1760.
Ascendere ab, 17.
Atrium, 589.
Aucte, 1192, 1501.
Auctor, 66, 80, 780.
Auctus, 409, 777.
Augustalis, 1450.
Aurum probatum, 543, comprobatum, 930.
Auspiciū, 62.

Bellatus, 1344.
Belliger, 51, 56, 135, 1321, 1392.
Belligerare, 127, 164, 776, 1803,
Beneficium = praeda, 491.
Bifarius, 1511,
Bonimotus, 441.

Cabulare, 1369.
Captare, 1170.
Caterva populorum, 1239.
Celata, 1430.
Censire, 1058.
Censuarius, 176, 177, 1030,

Cernuus, 365.
Certioratus, 43.
Civiliter, 503, 1243.
Clamitare = proclamare, 193.
Clanculus, a, 116.
Classis, 507, = exercitus, 1500
Collegium navale, 17; collegium, id est exercitus, 44, 146; collegium Palatinum, 316, 317, Christianorum, 628, 665.
Communitur, 522.
Conare, conaret, 1041; conavit, 1144.
Concreta, de concrecere, bella concreta, 1902, 1903.
Concurrens, in concurrenti virtute, 1139.
Confidere ex, 33, 34; de, 72.
Conficere dentibus, 1580.
Coniuratus, i. e. instanter rogatus, 351
Conscendere in, cum abl., 142.
Consistere sub tributo, 190.
Contritus, 1537.
Copia exercitus, 809, nationum, 946.
Coronari Imperio, I-VII, IX-XII.
Capulatus a sanguine, 1348.
Creber, crebrem, 104, crebro eventu, 126.
Cum, cum accus., 371, 372, 432, 485, 597, 600, 691, 1019, 1193, 1333, 1391.
Cuneus, 1196, 1760.
Cursitare, 1588,

Dativus acc loco : Constantinopoli deportatae, 5, Constantinopoli adventaret 14; Romae miserat, 674-677.
De, de inter vepres, 632, imbutus de divinis scripturis, 690; de palma victoriae triumphaverat 976, de pugna victoriae 1466; patrum de Abdella 1810.
Decalvari capite, 1304.
Decenter, 278, 1138.
Decernere regnum, 1169.
Decidere, 1183.
Decoritas, 488, 948, E. p. 56.
Deditus alicui cognatione, 1747.
Deliberare, E. p. 55, § 79.
Demutillare, 1197.
Depopulare, 874
Deportare, 5, 179.
Depromere, 700
Descriptio, 1838.
Desistere = abesse, 448.
Desolatio, 480.
Desolatus, 1463, 1464, 1653, 1753.
Despicabiliter, 1408.
Detrahere = trahere, 1305.
Devenire, 52.
Devolutio, E. p. 55, § 79.
Diaconem, subdiaconem, 688.
Diffinire, 9, 12, 49, 56.

Diffugere, 1427, 1876.
Diffugium, 77
Diffusus = fugatus, 152.
Digne, 15, 88, 693, 1899.
Dignus, 1252.
Dirimere cum abl., 1406, 1407.
Discursatus, 611
Disperditare, 1733.
Dissecare montana, 1377; gladio fortiter exercitum, 1634-1636.
Distractus = raptus, 1031-1033.
Diverberare regiones, 864.
Dividere montem a ditione alicujus, 1240, 1241.
Divo (sub), 55.
Ducator, 113.
Ducatus, 479, 1128.

Edicere, 1038.
Effugatus, 1424.
Enecare gladio, 1402.
Episcopium, 638.
Epitoma, 1675, 1736
Eremus, 27, 93, 1591.
Evadere gladio, 927.
Ex cum acc., 1574, 1795.
Exaestuare, 1215.
Exaggerare, 102, praelia, 1171, legem, 1491.
Exaggeratio, 684.
Exagitare, 972, vectigalia, 1193, aliquem, 1217, praelia, 1731, 1732.
Exaptare, 967.
Exauctorare, 1346.
Exeruciare se de re aliqua, 1395.
Excubius, 360.
Exercitus, a, um, praelia exercita, 1660.
Exhaustus, 1350.
Exilire a loco suo, 1467.
Exoptare = estimare, censere, 962.
Exortus sub dogma fidei catholicae, 959.
Expedio praelium, 1341
Experditare, 1379.
Experire, 53, 917.
Explicitus annus, 1220.
Exponere = disponere, 774, 779.
Expositum, 1014.
Exsuperare, 210.
Exterritare, 1756.
Extortus poena, 1280, 1654.
Extrictus sudibus, 1654.

Falanga v. Phalanga.
Fatigium, 383, 408.
Feritare, 163.
Ferre manus, 41.
Finiſſe aliquam provinciam, 1021, 1022.
Flammiger, 21, 22.

Foederare pacem cum aliquo, 972.

Fortuna, 59.

Fraudificus, 864.

Fretosus, 1378.

Fugatus, 822.

Gaudibundus, 991.

Gubernaculum, 172, 294, regni, 1092, 1106, 1108.

Histomahiter, 905.

Imbuere cum genit., literaturae imbutus, 324.

Immisericorditer, 655.

Importunus, naufragium importunum, 891.

In cum ablativo directionis, 68, 1356, 1357, 1368, 1409, 1540-1543, 1814, 1878, cum accusativo loci, 312, 363, 1137, 1343, 1466, 1882-1884, cum genitivo locali, 477.

Incolomis, 742.

Incrassare, 133.

Incuratio, 459, 1203.

Incurtare aliquem, 1719.

Inextimabilis, 627.

Infolare, 1259.

Infrontare, 1394.

Ingeminare, 1201, 1252.

Inlusus flagris, 1281.

Inrogare, 1452, 1459, 1708.

Inruptio, 146.

Inruptus, 77.

Insecutus pass. sumptus, 1866.

Insequendo, 41.

Insequito, 1367, 1717, 1881.

Instaurare = restituere, 1072.

Irritus, 789.

Iudex, 1053, 1332, 1546.

Iugulare, 24, 1514, 1626, 1843.

Iugulum, 133.

Lacertus Indicum, 1053, lacertorum cunei, 1196, lacertorum brachia 1631.

Largus, beneficium largum, 490.

Lectisericia, 547.

Lectitare, 613, 1504.

Lembes, 473.

Liquiditas, E. p. 55, § 79.

Literaturae ordo, 324.

Locus 364, 389.

Longum (in) differri, 330.

Machinare, 1714, 1715.

Malle = Velle, 1264.

Malogranata, 1450.

Manuale, 1130.

Manus ferrea, 41 publica, 1202.

Martyrialiter, 914.

Meditare sceptra regia, 573, incursionem, 1203, pugna, 1193, fugam, 1716.

Melodicus, 1162.

Mirare, 253.

Mittere, cum ablativo directionis, Romae mittit, 686-692.

Mittere in, cum abl. mittens in campis Babylonicis, 1115, 1116.

Modicus, cum modicis reperiens, 1804.

Moliri aliquid alicui, 1833-1835.

Muratus, 1345.

Navaliter, 328.

Navalus, aequorei navalique descenderant, 975, Navigerum, 384, 1620.

Nominativus absolute sumptus, 308, 309, 366, 486, 1312-1315, 1338, 1544-1546, 1570, 1577-1580, 1744.

Noxiabiliter, 671.

Ob, ob concilium, 1025.

Obreptio, 1196.

Obseditare, 1068.

Obsistere 1652.

Obtruncare exercitum, 1645.

Oculere se, 1730.

Ocius, 18, 1790.

Officium palatinum, 449, exploratorum, 1422.

Opportunus, 388.

Ordinare, 1208.

Paginaliter, 1679.

Pagus, 48.

Palatinum collegium, 316, officium, 449, 736.

Palatium, 240, 270, 508, 1339, 1751, 1795, 1805, 1825.

Parate se in aciem, 1396.

Pariare, 1005.

Patibulum, gladius patibuli, 867.

Patrare stylo, 576.

Patria = 1° regio, regnum, patria proprie dicta, 481, 517, 1437, 1857, E. p. 55; 2° provincia, 101, 961, 975, 1567, 1695, 1790.

Patricius, a., 887.

Paucitas regni, 1252.

Pectorabiliter, 1405.

Pellicatus, a. 1032.

Per cum abl. 207, 208, 1501, 1823.

Peragere intrans., peragente Ult anno sexto, 827, anno Constantini decimo peragente, XIII.

Perardus, 1404.

Percurrere intrans. anno percurrente, 1793.

Perditare, 861.

Perclitare, 885, 1024.

Perpetualiter, 213.

Persequitare, 1727.

Perspicere, 54.

Pertendere, 1633.

Pertulare, 575.

Pervacuum, 1417, ab omni senatu, 1754.

Pervolare, intransit. 1204.

Petulanter, 719.

Petulantia, 1452.

Petulare, 1844.

Phalanga et Falanga, 485, 1419, 1563.

Plenus genere, 1276, 1823.

Polla, 549.

Pompizare, 945, 1305.

Populare, 1049.

Porrigere, 328.

Portus, 1, 854.

Post cum abl., 157.

Postergus, a, 1305.

Potentialiter, 164.

Potestator, 1214.

Proceritas iuventutis, 1349.

Praeaccessor, 1490.

Praedabiliter, 1131.

Praedampnare, E. p. 55 § 79.

Prænit, 601.

Praeparvus, 1474.

Praependiculum, 1572.

Praependulus gressus, 376-378.

Praerogare, 1106.

Praerogative, 1181.

Praesagare, 53, 103, 857.

Praescriptus, 1663.

Praestolabiliter, 1508.

Praetendere obsidionem, 1776.

Praeteritis verborum interdum substituitur participium praesens cum verbi auxil. Sum praeterito tradentes fuerunt, 1837, fuerunt visentes, 1855, fuerunt vastantes, 1859, fuerunt remunerantes, 1894, 1895.

Praeventus furore, 1536.

Praevigilare, 1516.

Precipitare civitates igne, 875.

Prenotare, 217.

Presbyter, ris, presbyterem, 688.

Primaevus = Principalis, 1179.

Primitivus, primitivae deliciae, 889.

Principalis, principalia iussa, 1037.

Principale, 286, 310.

Progredi ad, 1499.

Prohigatio, 990.

Promontorium, 818.

Properare = Pergere, Perseverare, 1326.

Proprius substantive sumpt., occisis proprius, 1725.

Prorogare gubernacula regni, 294,

Prorogatus, 1294.

Proventus fortunae, 59.

Prosilire in fugam, 1346.

Prospectare, 461.

Prospicere, 1024.

Prostrare aliquem sibi, 1618.

Provenire, 1125.

Pugna victoriae, 1466.

Quaestionare, 1078.

Rebellium, 113.

Recalcitrare, 882.

Recaptare se, 1432.

Receptare se, 1501, 1507.

Recognoscere, 1386.

Recomprimere, 566.

Recuperare certamen, 1730.

Redundare, 60.

Reformare sibi provincias, 35, 1244.

Refraenare, 1207, 1639.

Regalis, 63.

Regnare = gubernare etiam cum potestate subordinata, 1060, 1263.

Regnum, eod. sensu usurpatum, 1265, 1520.

Renacere, 1816.

Relatio auctoritatis, 1290.

Renotare, 898, E. 55, § 79.

Reparare pactum, 986, 987.

Repatriare, 940, 1427, 1481, 1602.

Repedare, 87, 943, 1025, 1207, 1505.

Reperire impetratum, 362.

Rescula, 1070, cf. Conc. Tolet, XV, can. 8.

Restaurare provincias imperio, 31, regnum alicui, 1520.

Retemptare, 193, 345, 644, 717, 752, 765, 1043, 1069, 1077, 1131, 1612.

Retemptatus, 1310.

Retinaculum, 1589.

Retinere Spaniam, 1035, 1036.

Retrogradari, E. 55, § 79.

Reverberare exercitum, 1639.

Rex = Gubernator aut Dux (Emir), 1000, 1373.

Rigide comprehensus, 1297.

Satrapa, 1194.

Sceptrum meditare, 573.

Secretarium, 206, 590.

Seditare, 1136.

Semissarius, 1323.

Senior, 240, 865, 1831.

Sequax, more sequaci, 1655.

Sigillum, 1260.

Singula (ad), adverb. 1735, 1909.

Situs, abl. site, 1352.

Solidum, 956, 1002.

Spolia, ae, spoliis divisas, 1435.

Stimulare, 35, 122, 837, 878, 1135, 1197.

Sub, cum acc. 959, 973, 1172, 1173.

Sublimare regno vel imperio, 26, 702, 1729, se propriae sede, 1517.

Sublimare = Honoriare, 1007.

Subrigere se, 1551.

Subrogare, 160.

Super cum abl. 1560-1562.

Suppeditare, 1730.

Sustentare, 1259.

Tantimodus, a, 600.

Tarditare, 1363.

Temptus, tentus, 721, 883, 1720
Territare, 458.
Titulare V. 581.
Tomus, 851 cf. Dozy, Rech. II, not. XXXV.
Transductinus, 818, 1506.
Transfretare, 1588.
Transitus, 1, 1620.
Transmittere, cum dat Romae transmiserat, 685.
Transnatare, cum dupl. acc. 1509.
Transvectare, cum dupl. acc. 1374
Transvolare, cum dupl. acc. 1491.
Triumphabiliter, 310.
Triumphare in aliquem 975, 976.
Trucidare, 877, 1372, 1636.

Truncare capite, 1273.
Tumultualiter, 37.
Tumultuose, c. VI, 808, 1709, 1808
Tumultus, 301, 1867.
Turbidus, 1204, 1759.
Turricula, 580
Tyfannis, 232, 308, 1334, 1798
Tyrannizare, 119, c. VI, 1119, 1555, 1713

Ubi = ut. Diffiniunt pacto, ubi quisquis primus...
adventaret, 13, 14.
Uncus, 421.
Usque cum abl, 1569.

Vagina, exurgentes e vagina sua diluculo... Euro-
penses, 1412, 1413.
Vel = Et.
Velle subst, 1797.
Venio, per viam quam venerat, 1601.
Verberare gladio, 1283, 1382
Verbum, 49.
Veridicus = verus, 353.
Versus, acc. pl. versos, 691.
Vestiarum, 547.
Veteranus melodicus, 1162.
Visere, 457, 1086, 1855.
Vivide, 39.
Vulgahs, 667.

INDEX LOCORUM, PERSONARUM ET RERUM

Abdelaziz a patre Musa Damascum proficiscenti a.
712, Hispaniae praeficitur, 924, 925; pactum ab eo
de pace servanda cum Theudimer gotho initum,
986, 987; tribus annis Hispaniae praest, eamque
pacificat, 1026-1030, viduam regis Ruderic uxorem
duxit, 1031; Hispani sedem figit, 1031; filias
regum, principumque pellicatas aestuat, 1031-
1034; seditione suorum facta occiditur 1034, 1035,
de regni usurpandi consilio accusatur, 1037, sqq.
Abdella sarracenus navali praelio Graecos devicit,
471-478; Tripolim aliasque plures urbes et Africae
provinciam populatur, 479-487; Mauris ei obsis-
tentibus in fugam versis, Gregorium comitem
occidit, 479-490; Aegyptum redit 490-493.
Abdella Maroan I emulus 535, 560, occiditur Mac-
cae, 560, 561.
Abdella Alascemi, contra Maroan II rebellans, cali-
fatu donatur 1860; Maroan fugientem Zali Abdellae
patruus persequitur Nilum usque, 1810-1815, 1873;
Maroan Libyam versus fugiente, Abdella Damas-
cum ingreditur, 1865-1872; Maroan victo et occiso,
omnia pacificantur, 1881-1899.
Abdelmelic Amiralmuminin, post patrem Maroan I, a.
685, regnat ann. 20, 554-559, per unum e duci-
bus suis Abdellam patris competitorem Maccae
interficit, 560-564; bellis Sarracenorum intestinis
finem ponit, 565, 566, eo mortuo filius ejus Ulil
ex decedentis patris voluntate califatu potitur,
774-776.
Abdelmelic Hispaniae emiratu a. 734 prima vice
potitur, 1438-1443; eam omni bono repletam post
quatuor annos desolatam relinquit, 1446-1461;
contra Francos expeditionem agere iussus 1465,
1466, cum omni exercitus copia Christianos Py-
renaica juga inhabitantes aggressus, 1467-1469,
nihil prosperum agit, multisque militibus amissis
Cordubam regreditur, 1470-1481; Aucupae locum
cedere jubetur, 1482-1486, vinculis ligatur in car-
cere, 1490; successoris morientis iussu et Arabum
hispanorum electione pristinae dignitati restitui-
tur, 1519, 1520, 1529-1535. Belgi et tertiae parti
exercitus Caltum denegat transitum ad Hispaniam,
1608-1613; Mauris Hispaniae rebellantibus et tri-
plici exercitu Tolentum, Cordubam Messulamque
impugnare festinantibus, 1615-1630, Abdelmelic
Humeiam filium suum, Almuzaor Arabum et Belgi
cum suis ex Africa tandem transvectum opponit,
eosque victos obtruncat, 1631-1645; his extinctis,
Belgi ab Hispania secedere jubet, 1646-1648; sed
Belgi Cordubam cum suis ingressus, Abdelmelic

captum diuque cruciatum gladio trucidat, 1619-
1656
Abdirraman, Abdirrama (Abderame Al-Ghafiki) fu-
gientis Zamae exercitus dux eligitur et totius
Hispaniae mense uno, 1153, 1154; a. 731 iterum
Hispaniae praepositur emiratumque tribus annis
retinet, 1200-1206, 1321-1328, ejus dotes, 1329,
1330, Munnuz maurum in Cerritania rebellantem
acriter persequitur, 1331-1342, Munnuz devicti et
mortui caput et vidua Abdirramae praesentantur,
1343-1375, terras Francorum invadens Abdirra-
man, 1376-1382, Eudonem Aquitaniae ducem prae-
lio commisso devicit, 1383-1386. Turonem tendit
1387-1390, cui occurrens Carolus Dux Franciae
ab Eudone praemonitus, 1391-1394, praelium com-
mittitur et Abdirrama ab Austriae gente occiso,
1395-1403, Arabes supersites noctu clam aufu-
gunt, 1406, 1407, 1423-1427.
Abdirraman (Abderame Ibn-Habib), Belgi Cordu-
bam impugnanti irrito conatu se opponit, 1653.
Abou-'l-Abbas = Abdella Alascemi.
Abou-'l-Khattar = Abulcathar
Abraham, mortuo fratre Izit Alulit, ab omnibus ut
Prophetiae vicarius agnoscitur, 1788-1794, contra
quem Maroan arma sumens per tyrannidum sum-
mum arripit principatum 1795-1803; ab eoque
Abraham, cum paucis repertus et oppressus, gladio
percutitur, 1804-1806.
Abubaccar Mammet subrogatur 145, 159, 160,
Romanorum, Persarumque fines invadit 146 Per-
sidem occupat, 161 sqq., elapso triennio moritur,
169, 170
Abulcathar Hispaniae dux, 1689-1692; bellis Arabum
hispanorum civilibus finem imponit, 1693; Atha-
nailidum gothum injuste persequitur, multa ei
imposita, 1000-1003, quam Belgi exercitus solvit,
Gothumque in gratiam Abulcathar reducit, 1004-
1006; sollicite regit commissam sibi provinciam,
1694, 1695; superbos Hispaniae domat 1698, exer-
citus trans fretum mittit, 1696-1698; Arabes His-
paniae, auditis Orientis islamitici tumultibus sub
Izit III, de Abulcathar deponendo cogitant, 1699-
1711, et Izmael duce Corduba secedere inten-
dunt, 1712-1714; quo facto et Izmael fugam simu-
lante, 1715, 1716, Abulcathar cum omni exercitu
secedentes insequitur, plerisque e sociis eum dere-
linquentibus, vincitur, fugitque apud contrihules,
1717-1730, postmodum in pugnam iterum prodit
sed pluries victus, perit cum suis 1731-1733; ejus
gesta alio in libro ab auctore narrata, 1905-1909.

Acephali. Eorum episcopus, Hispani, confutatus suae
sectae erroribus a S. Isidoro, veram fidem am-
plectitur, 203-216.
Adam, 900.
Aegyptus, 28, 176, 294, 295, 493, 1880.
Aegyptii equi, 1581.
Aethiopia supra Aegyptum, 294, 295.
Africa, 3, 17, 485, 1503; omnis ejus decor deletur
a Sarracenis 489, 490, Africae Mauri rebellant,
1502
Africanus, a, um Africanus dux, 1249, 1308, hujus
muneris erat eligere gubernatorem Hispaniae
islamiticae, 1249, 1250, africana regio, 959, afri-
canae partes, 1258, 1317, africanum solum,
1564.
Aiub necis Abdelaziz illatae fautor, 1035, post
Abdelaziz Hispaniam uno mense gubernat, 1035,
1036.
Alaor dux Hispaniae, 1037, pene per tres annos bel-
lando hanc pacificat provinciam, 1052-1061;
ubique iudices mittit, 1052, 1053; Galliam Nar-
bonensem petit, 1056; vectigalia in Hispania
ulteriori componit, 1057, 1058, Cordubae sedem
regni figit 885-889 et 1067, 1068, regnum Sarrace-
norum hispanicum ordinat 1067-1069, rescuas
christianis pacificis ablatis restituendas curat,
1070-1072, Mauros ob pecunias absconditas diver-
simode et acriter torquet 1073-1080.
Al-Haitham = Aleltan
Aleltan ad Hispaniam regendam venit 1260-1262,
decem mensibus regnat, 1263; aliquos Hispan-
iae Arabes, inter quos Zai nobilitate praecipuum
ut rebellionis reos, tormentis illis capite truncat,
1264-1282, querelis contra eum ad ducem africa-
num delatis, 1284-1286, a Mammet Hispaniam
misso comprehenditur 1287-1298; post flagella,
decalvationem, et ludibria catenis alligatus Afri-
cam mittitur 1299-1311; ulteriorem poenam
effugit, 1312-1316.
Alexandria Aegypti metropolis, 176; Arabum jugo,
Amer regnante, subicitur, 174-180.
Al-Horr = Alaor.
Almuzaor unus e duobus Abdelmelic Hispaniae
praesidis, 1637-1639.
Alulit seu Walid II, Amiralmuminin designatur
a patre Izit morienti, sed post Iscaem Izit fratrem,
1222, 1223; Pulcher nominatur, 1685, uno anno
cum dodrante regnat, 1681-1688, ab Izit Alulit
regno privatur, 1687.
Ambaza = Ambiza

- Ambiza, praeses seu dux Hispaniae, 1055-1057; principatum retinet semis cum quatuor annis, 1186-1192, per duces suos contra Francos certat sed infausto eventu, 1193-1195, furtive nonnullas eorum civitates impugnat, 1196, 1197, christianorum hispanorum duplicat vectigalia, 1198, 1199; expeditione contra Francos suscepta moritur, 1199-1205, Hoderam sibi substituit, 1206-1208.
- Amer I in califatu Abubaccar succedit, 171, decem annis regnat, 173, Alexandriam iugo subicit, 174-177; de omnibus mundi partibus triumphat, 178-180; a servo occiditur 181-185.
- Amiralmuminin, 946, 983
- Ananbadus episc., a Munnuz occisus, 1349
- Anastasius Romanorum LXV imperator c. X, inter bella civilia regnat annum cum dodrante, *ibid.*
- Arabes tyrannisant, 148, 149, Theodorum Herachi fratrem per decennium praelius fatigantes, 150, 151, victum necant, 152, 153; Persidam occupant, 161-164, contra Graecos Constanti II navali praelio dimicant 432; Moabiam II defuncto, Arabes bifariam divisi, bellis civilibus confligunt, 533-538; Hispaniam una cum Mauris, Taric duce, invadunt, 810-814; sedem regni Cordubae collocant, 886-889; ipsis necesse ab Theudimer inferuntur plurimae, 971, in Oriente Romaniam invadunt et populantur, 1048, 1049; Arabum gens, 1101, 1128; ordo regalis successionis inter Arabes, 1180-1184; in Gallia Arabes Hispani à Francis Caroli Martelli enecantur, 1402; eorum tentoria innumerabilia, 1409, 1410, ordinata relinquuntur ab Arabibus clam noctu aufugientibus, 1414; trans fretum contra Maurorum afrorum propugnacula in cassum mittuntur, 1508; Arabas, 1505, 1794; Arabes Hispaniae, 1834; contra Iuzif ducem suo damno varias moluntur rebelliones, 1838.
- Arabia, 28, 111, contra Iscam rebellat, 1536-1547.
- Arabicum jugum, 1040, 1552, arabica multitudo, 1545; arabici equi, 1585.
- Arceum Romanae Ecclesiae, 331-334.
- Ardabastus, V. Constantinus Copronymus.
- Artemius seu Theodosius III imp. Roman. LXVI, c. xi.
- Arures haeretici islamitici, 1510-1514.
- Asia romana a Muzzelima impetita, gladio et igne finitur, 1021-1023; Asia, 1051.
- Athanildus gothus, Theudimer filius, honoris et potestatis paternae haeres, 992-996; magnificum erga omnes se exhibet, 996-999; a duce Arabum Abulethar injuste pecunia non modica mulctatur, 999-1003; sed mulctam Belgi commilitones solvunt, 1003-1005, et Athanildum in Abulethar gratiam reducant, 1006, 1007.
- Attuman (Othman I) Amiralmuminin regnat annos duodecim, 291. Libyam Marmorichin, Pentapolim, Gazaniam Aethiopiamque supra Aegyptum invadit et occupat, 291-298; plurimas Persarum civitates tributarias facit, 299, 300; a seditiosis quibusdam occiditur, 301, 302.
- Attuman Hispaniae dux, 1253-1258, quatuor mensibus hoc officio fungitur, 1259.
- Aucupa (Ocha) Hispaniae dux 1482-1486, praedecessorem Abdelmelic catenis vinctum carceri mancipat, 1487-1490; ejusdem iudices punit, 1490; recensionem populi agendam praecipit, tribulisque solvendis invigilat 1491, 1492; perversos exilio, haereticos rebellesque capitali supplicio damnat, 1494, et 1510-1514, integerrimum aequumque se exhibet, 1495-1497; Francos aggressurus Caesaraugustam cum infinito exercitu pergit, 1498-1501; sed cognita Maurorum afrorum rebellionem, Cordubam repetit, 1502-1505; Arabum copias contra Afrorum propugnacula transfretare curat, 1506-1509; Trinacris portubus invigilat, 1516; Cordubae, peracto quinquennio, moritur, praedecessorem suum Abdelmelic ad regendam Hispaniam jamjam moriturus designat, 1518-1522.
- Augustinus (S), 411-420.
- Augustus, 39, 159.
- Austria = Austrasia, Austinae interioris gentes praevahidae, 1403, 1404, earum Carolo Martello duce, contra Saracenos in campis Pictaviensibus illustria facinora, 1405-1410.
- Azannumum Aegypti castellum ultra Nilum, Libyam versus, 1834.
- Babylonia, 909-911.
- Babylonici campi, 1111, 1112,
- Baldj = Belgj.
- Belgi Arabum contra Mauros Africae missorum, unus e ducibus 1004, mortuo Cultum, cum parte devicti exercitus Hispaniam ingreditur, 1603-1607, Maurorum in Hispania rebellantium tertium cuneum apud Messulam destruit 1642-1645, Abdelmelic ut ex Hispania egrediatur jubente obtemperare denegat, 1646-1651, Cordubam vi et armis ingressus, Abdelmelic captum diuque variis afflictum tormentis, gladio trucidat, 1650-1656; Belgi et filii Abdelmelic praelia aibi à se narrata auctor affirmat 1637-1680, et 1902, 1903
- Belgi socii, V. Athanildus.
- Braulio Caesaraugustanus Ep. interest IV concilio Tolet., 248-250; Roma miratur ejus eloquentiam, 251-253; in concilio Tolet. sexto prae caeteris episcopis illustris excellit, 274, 275; ejusdem opuscula Ecclesia relegit, 278, 279.
- Byzantia capta ab Heracho, 24.
- Caesaraugusta. Hanc apertam reperit Musa, 871-873; Aucupa, Caesaraugustam usque progreditur, 1498-1501.
- Çamh = Zama.
- Carolus Martellus = Carrulus.
- Carras urbs Mesopotamiae, 563.
- Carrulus consul Franciae interioris Austriae, 1391; de Abderraman invasione praemonitus ab Eudone Aquitaniae duce, 1393, ei occurrit 1394, post septem dierum tentamina, Carrulus et Abderraman sese in aciem parant acriterque dimicant, 1395-1397, occiso Abderraman Arabes locum cedant, noctuque clam aufugiunt, 1406-1427.
- Cerritanense oppidum (Livia?), 1352, 1353.
- Chmdas = Chmdasvinthus, 440.
- Chmdasvinthus regnum Gothorum per tyrannidem usurpat, 303-309; sex per annos Gothos demolitur, 310, 311; Toleti concilium congregat, 312-322; Taionem Romam mittit, 322-327, filium Recesvinthum in regni socium sibi dat, 440-442.
- Chosroes = Cosdro.
- Christiani Hispaniae. Eorum vectigalia duplicantur, 1198; a Iuzif duce Hispaniae novum suae propriae gentis censum impetrant et ut defunctorum nomina e codice publico vectigalium eradantur, 1841, 1842. Cf. Montana et Pyrenaica juga.
- Cidamis (Cidamus) ab Arabibus impugnat, 480.
- Christi nativitatis annus, E, p. 55, 56.
- Chronicorum libri, *ibid.* p. 55, § 79.
- Cintila (Chintila) rex Gothorum eligitur, 254-261, regn. ann. quatuor, 261; Concilium Toleti celebrat, 261-263.
- Codex publicus christianorum Hispaniae vectigalium, 1844, 1845.
- Colthoun = Cultum.
- Columnae Herculis Musae aditum Hispaniae demonstrant, 853-858.
- Concilium Toletanum sub Sisenando, 236-247; sub Cintila, 262-273; sub Chmdasvintho, 262 sqq.; sub Recesvintho, 443 sqq.; sub Wamba, 584, sqq.; sub Ervigio, 624 sqq.; sub Egica solo 656-672; concilia plura, Toletum, sub Egica et Witiza simul regnantibus celebrata, 740-742.
- Constans II Romanorum LVIII imperator regnat viginti septem annos, c. III, navali praelio ab Arabibus vincitur 432, 471-475, Syracusis conjuratione perimitur, 433-434.
- Constantinopolis, 5, 14; obsidione Arabum premittitur, 494 sqq., 1024, 1025
- Constantinus Herachi filius Romanorum LVIII imperator, c. II
- Constantinus Copronymus Romanorum LXVIII imperator, c. xii Ardabastu contra novum imperatorem molimina 1745-1751; qui Ardabastum cum exercitu properantem audiens, 1752-1759, armatorum cuneo stipatus a sede regia exiit, 1760, 1761, finitimarum gentium auxilia petiturus, 1761, 1762, quibus instructus ad regiam sedem recuperandam properat, 1763-1767; sed Ardabasto ne portae civitatis aperiantur prohibente, 1770-1773; Constantinus obsidionem inchoat, 1771-1777, fame per biennium Constantinopolitanos fatigat, 1778-1780, qui tandem. deditione facta, Constantino Ardabastum praesentant, 1781-1783, quem obcaecatum et diu cruciatum Constantinus exilio damnat 1784-1787.
- Constantinus Pogonatus Constantis II filius Roman. LX imperator c. iv, accepto paternae mortis nuntio, Constantinopolim petit et trunum conscendit, 505-509
- Corduba Patricia, 886, 1068, sedes regni Arabum, 889, 1068, olim prae civitatibus adjacentibus opulentissima et Wisigothorum deliciae, 888, 889, Cordubensis sedes, 1205, Corduba, 1467, 1505, 1625, 1714; Cordubae tres soles visi, 1825.
- Cosdro rex Persarum, 41, 47, 65, 80, Heracho Persidam cum exercitu invadenti occurrit, 42-45; pactum cum Heracho initum de lite singulari certamine dirimenda 49, sqq.; spurium quemdam ducit ad praelium, 66 sqq.; quem perimit Herachus, 72, sqq.; Cosdro regnum Romanis traditur, 80, 81.
- Cosdro filius, contra patrem rebellans Heracho se subicit, 36 sqq.
- Cultum dux exercitus Orientis et Occidentis contra Mauros Africae rebelles missi ab Iscam amiralmuminin designatur, 1554-1562; Africam ingreditur omnes Maurorum provincias populaturus, 1563-1569; Mauri super fluvium Mafan ei occurrunt, 1570-1575; fusoque ejus exercitu eum gladio enecant, 1577-1597, Maurorum contra Cultum praelia in Epitoma temporali ab auctore conscripto fusius narrantur, 1737-1739.
- Damascum Sarraceni occupant ibique regni sedem figunt, 142, 154
- Dornomia Galliae flumen, 1384.
- Eclipsis solis sub Constante II, 435; sub Recesvintho, 456-461, sub Alaor aut Zama, 1081-1089.
- Egika Hispaniae gothicae rex regnat annos XV, 646-652, Gothos acerbè persequitur, 652, 653, 720-735, ejus tempore plaga inguinalis Hispaniam vastat, 654, 655; Toleti concilium celebrat, 668, a juramento injusto sibi imposito absolvitur 666-672; eo hortante S. Julianus suam Apologiam scribit, 673-686, Witizane filio haerede regni declarato, totius regni gubernationem retinet, 710-717; jam decrepitus auctoritatem regiam cum Witizane communicat, 749; moritur, 750, 751.
- Egilo Ruderci regis uxor, eoque mortuo, Abdelaziz Musae filii, 1038-1840; hunc ad regni usurpationem adhortatum fuisse, calumniose accusatur, 1038-1043.
- Ellemtien (Leptis Magna?), 480.
- Epitoma aliud ab Anonymo conscriptum, 1675; huic titulus appositus: Epitoma temporale, 1736, res in eo narratae, 1738-1743.
- Ervigius Gothorum rex per annos septem, 617-623; eo regnante fames valida Hispaniam populatur, 623, 624; Toleti concilium celebrat, 625-629.
- Esperia; regnum Esperiae, 1037.
- Eudo gentis Francorum (Aquitanorum) dux, 1145, 1146; Zama Arabum Hispanorum principem Tolo-

- sam obsidentem aggreditur 1145-1147; victumque gladio perimit cum magna arabici exercitus parte 1148-1153; filiam suam in conjugem dat mauro Munnuz cum suis in Hispania contra Arabas rebellionem molienti, 1358-1362, ab Abdirraman Gallias invadente, cui se opposuerat victus 1383-1386, Carrulum de infausto successu monitum facit, 1393.
- Eudonis filia, Munnuz duci in conjugem a patre tradita, 1358 sqq.; devicto ab Abdirraman marito, eoque mortuo, 1363, 1364, a persequentibus militibus capta praesentatur Abdirraman, 1373, qui eam Damascum mittit, 1374, 1375.
- Eugenius II, episc. Tolet. sub Chindasvintho et Recesvintho, 444, 445.
- Europenses gentes sub Carolo Martello contra Arabas acriter pugnant, 1413, 1428.
- Eusebius Caesariensis Historia ecclesiastica, E. p. 55.
- Evantius, archid. Tolet. 1163; ejus laudes, 1164-1167; mors, 1523-1528.
- Felix, episc. Tolet. tempore Egicae et Witizae, 737, 738, ejus laudes 730, 740; concilia praeclara celebrat, 740-742.
- Filippicus, Roman. LXIII imperator, bellis civilibus regnum ejus turbatur, c. VIII.
- Flavia sponsa Heracli, 1-5.
- Franci aquitanici a duce Sarracenorum Zama stimulantur, 1134, 1135; de eo, prope Tolosam illustrem victoriam reportant 1145, sqq.; contra eosdem Ambiza itidem Hispaniae dux infelice certat, 1192, sqq.; non ita Abdirraman qui eorum provinciam invadit, eosque simul cum Eudone duce vincit, 1376-1386.
- Francia interioris Austriae, 1391.
- Fredoarius Accitanus, ep., ejus merita et laudes, 1158, 1159, 1164, 1167.
- Gabata Palaestinae oppidum, 134.
- Gallia, 238, 596, 660, Narbonensis, 1056, 1160. V. Narbonensis.
- Garonna, Galliae flumen, 1384.
- Gazania, Libyae regio quaedam, 294.
- Golias, 67.
- Gothi. 261, 285, 309, 310, 442, 571, 652, 716, 974; eorum regnum in Hispania, 222, 232, 233; a Sarracenis evertitur, 794-802; eorum reges in Epitoma memorati: 1° Sisebutus (612-620), 187 sqq.; 2° Recaredus II (decemb. 620-mart. 621), 214, sqq.; 3° Suinthila (621-631); 218 sqq., 4° Sisenandus (631-636), 227 sqq.; 5° Chintila (636-640), 254 sqq.; 6° Tulgas (640-642), 285 sqq.; 7° Chindasvinthus solus (642-649), 303 sqq.; 8° Chindasvinthus et Recesvinthus (649-653?), 440 sqq.; 9° Recesvinthus solus (653?-672), 443 sqq.; 10° Wamba (672-680), 567 sqq.; 11° Ervigius (680-687), 617 sqq.; 12° Egica solus (687-698), 645 sqq.; 13° Egica cum Witizane (698-701), 710, sqq. et 749 sqq.; 14° Witiza solus (701-711), 718, 719, 750-755, 15° Rudericus (711-712), 803 sqq.
- Graecia a Sclavis occupata, 107.
- Graeci Hispaniae provinciam Theuderico commissam invadentes repelluntur, 975, 976.
- Gregorius Magnus; pars quaedam ejus librorum moralium in Job in Hispaniam allata, 344-349; reliqua pars Romae a Taione quaesita et inventa, 323-431.
- Gregorius comes Africae romanae armis Arabum oppressus, 489, 490.
- Gundericus, ep. Tolet. tempore Witizanis, 756, 757; sanctitate claret, 758, 760.
- Helladius, Ep. Tolet., 197; sanctitatis praeconio fulget, 298.
- Heraclius Roman. LVIII imp. c. I; ejus contra Phocam rebellionis occasio, 1-5; pacto de imperio ab eo possidendo qui primus Constantinopolim ingrederetur, cum Nichia inito, 6-15; ab Africa Byzantium usque navigat, 16-19, urbe regia capta, Heraclius imperio sublimatur, 20-26, Persidem invadit, 40-41, pacto cum rege Persarum inito de hie singulari certamine dirimenda, 49 sqq., victor ex hac pugna evadit, 65-76; Suzam usque Persidis caput pervenit, 76, regnoque Persarum ejus dominatu tradito, 80-82; Constantinopolim revertitur triumphans 87-89, ipse et populus Deo ingrati, 83-86, 103; quapropter de futura Arabum invasione Heraclius admonetur per somnium, 90-94; astrologis indicus confirmatum, 95, 96; totius regni recapitulatio, 98-104.
- Heraclius, V. Columnae.
- Hesperia = Esperia.
- Hichâm = Iscam.
- Hieronymus (S.) citatur, E. 55, § 79.
- Hierosolima civitas, 906-908.
- Hierusalem, cathedr. Hispalensis nuncupatio, 206.
- Hildefonsus (S.) ejus libri per omnem Hispaniam discursati, 602-611.
- Hispalis ecclesiastica Beticae metropolis; concilium Hispal. a S. Isidoro celebratum, 204 sqq.
- Hispania, 194, 226, 238, 450, 624, 660, 753, 766, 797, 848, 857, 886, 894, 915, 926, 937, 947, 970, 991, 1000, 1030, 1031, 1036, 1052, 1067, 1073, 1083, 1123, 1128, 1192, 1199, 1217, 1250, 1253, 1260, 1235, 1391, 1444, intestino et hostili furore confligitur, 849, 850, plandus de Hispania a Sarracenis oppressa, 890-917, perversi Hispaniae, 1401, Belgii adventat Hispaniam, 1607; Hispania intestino furore turbatur, 1689; superbi Hispaniae 1698; Hispania fame desolat, 1856-1859; Hispania ceterior, 870, ulterior 869, 1057.
- Hispaniae Arabicae duces: 1° Musa, mensibus quindecim completis (a medio julio 711-ad finem octobr. 712), 921, 842-852, 918-925, 2° Abdellaziz Musae filius, tribus annis; (novemb. 712-novemb. 715), 1030, 1026, 1027; 3° Ayoub, mense uno (novemb. 715), 1035, 1036; 4° Alaor pene per tres annos (decemb. 715 - novemb. 718), 1056, 1026, 1027, 1037, 5° Zama, tribus minus paululum annis (novemb. 718 - med. oct. 721), 1123, 6° Abdirraman uno mense (med. oct-med. nov. 721), 1153, 1154; 7° Ambiza semis cum quatuor annis (nov. 721-med. maio 726), 1190-1192, 1186, 1187; 8° Hodera (mai. 726 ultimis-juni primis diebus ejusdem anni?), 1206-1209, 9° Iahia fere triennio (jun. 726-apr. vel mai. 729) 1209-1214; 10° Odiffa. sex mensibus (a. maio 722 ad. novemb. ejusd. anni), 1249-1251; 11° Attuman, quatuor per menses (nov. 729-mart. 730), 1254-1259, 12° Aleitana decem per menses (apr. 730-febr. 731), 1260-1263, 13° Mammet Alascila, mense completo (mart. 731), 1317-1320, 14° Abdirraman iterum, per triennium (apr. 731-april. 734) 1327, 1321, 1322; 15° Abdelmelic, pene per quatuor annos (mai. 734-decemb. 737), 1452, 1438-1445, 1482-1485; 16° Aucupa per quinquentium (decemb. 737-oct. 743), 1518, 1482-1486, 1529-1535, 17° Abdelmelic iterum (oct. 742-oct. 743?), 1529-1535, 1608-1656, 18° interregnum (oct. 743? - jan. 744), 19° Abulcathar (744-746), 1689-1692, 1817-1822; 20° Toaba, unum per annum (746-747), 1818-1823, 21° Iuzif (a. 747), 1825-1826, anno 754 septimum potestatis suae agebat annum, E. p. 55, § 78.
- Hispaniae civitates quaedam pacem fraudificam a Musa postulant, 879-881; mox earum cives territi metu ad montana iterum fugiunt, 882-885.
- Hodera principatum Hispaniae ab Ambiza morienti transmissum accipit 1206-1208; mox hunc Iahiae supervenienti traditurus, 1209-1213.
- Humera, Abdelmelic filius unum e tribus Maurorum Hispanorum rebellantium cuneis vincit, perimitque, 1631-1635; ejus et Belgii praelia alibi ab auctore narrata, 1657-1680, 1901-1904.
- Iahia, Hispaniae dux, Hoderae succedens, 1209-1213, terribilis crudelisque potestator, 1214-1215 acriter Hispaniae Sarracenos et Mauros ob res christianis pacificis ablatas insequitur, easque suis dominis restituit, 1216-1218.
- Iberia, 192, 310 1042; ceterior, 1058; ulterior et ceterior, 1129.
- India, ejus fines ab Arabibus edomiti, 788.
- Insulae vastatae a Sarracenis, 786, 787.
- Isam, califatu potitur, 1221, 1222; initio regni modeste se gerit, 1224-1228; contra Romanam sat prospere pugnat, 1228-1230; non ita res ei succedunt in occiduis partibus, 1231, 1232, mox cupiditate abreptus ita gentes sibi subjectas tributis gravat et direptionibus, ut earum non paucae rebellent 1233-1244, hujus rebellionis in Africae partibus historia: 1° ejus causa commemorata, 1536-1547, narratur ejus inter Mauros initum 1548-1553, 2° missus contra rebelles ab Isam exercitus, 1554-1564, 3° occiso ejus duce, a Mauris in fugam vertitur, 1565-1607.
- Isidorus (S.) Hispalensis episc., 109, 200; clarus Hispaniae doctor, 201; concilium agitat contra Acephalorum haeresim, 202-206; Acephalum episcopum impugnat, superat, 207-211, et ab errore liberat, 212, 213; ejus chronica, E. p. 55.
- Izit (Yezid II) post Humar fratris sui mortem califatu potitur, 1107-1109; exercitus in Perside rebellio, 1110-1112, rebelles a Muzzelma. Izit fratre debellantur, 1113-1119; eorum duci vita donatur, 1117-1119; per Zamam Hisp. ducem, multa ei prospera in Occidente eveniunt, 1123-1148, moriens imperium Isam fratri relinquit, 1219, 1220.
- Izit (Yezid III), Aluit pulchro occiso, imperium usurpat 1687, 1688; uno anno regnat, 1707, 1708, et tumultuose quidem ad solum evectus, 1709; propria morte functus, Abraham fratrem vicarium relinquit, 1788-1794.
- Izit (Yezid), dux rebellantium in Perside contra Izit II, 1121-1123.
- Ismaelita, Smaelita, 469, 1424, 1811.
- Izmael (Qomail) de ejuendo Abulcathar cum suis cogitat, 1710, 1711; e Corduba secedendo rebellionem inchoat, 1712-1715; fugam simulat, 1716; socus Abulcathar eum prodentibus, Izmael de pugna cum eo commissa victor evadit, 1721-1724, auxiliante Toaba, 1728.
- Iudaea, 29.
- Iudaei, vi ad fidem christianam conversi a Sisebuto rege, 195.
- Iulianus Tolet. episc. ex Iudaeorum traduce, 630-633, parentibus tamen christianis natus, 635, Tolet. educatus, 630, 637, ad episcopatum Tolet. sublimatus, 638, 639; universo mundo doctrina clarus, 633, 634, librum de tribus substantiis Romam mittit, 673-677; quem Papa arcendum indicit, 678-682; vera esse quae in libro dixerat in concilio Toletano probat Iulianus, 684-686; Romam apologeticum doctrinae suae mittit, 686-692, quod Roma digne suscipit, declaratque omnia ejus asserta justa esse et pia, 693-700; ejus liber de sex aetatibus citatur E. p. 55, 56.
- Iustinianus II, Roman. LXI imperator, regnat ante ejectionem decem annos, c. v; imperator LXIII secunda vice, Gazarum auxilio, regnat annos decem, c. VIII.
- Iuzif, Hispaniae arabicae dux eligitur, 1825-1833, vir senior et longaevis, 1831; varias contra illum rebelliones Arabes molit, sed suo damno. 1833-1838; residuis christianis potentibus, novum eorum censum faciendum curat, 1839-1841; mortuorumque nomina e publico vectigalium codice eradenda jubet, 1845, ejus annus regni septimus notatur, E. p. 55, lin. 2; quo ordine ejus emul delicti sunt, in libro dierum saeculi auctor fusiis narrabat, 1906-1909.
- Leander (S.), 346.

Leo (Leontius), Roman. LXII imperator per tyrannidem coronatur, regnat tumultuose annis tribus, c. vi.

Leo, Roman. LXVII imperator regnat viginti quatuor ann. c. xii; rei militaris expertus, 1168, Sarracenis urbi regiae militibus a senatu eligitur, 1168-1176.

Leocadiae (S.) templum Toletum, 240

Libya, 5, 293, Libyae anfractus, 791, fines, 1332, Maroan fugiens Libyam petit, 1868-1870

Libis (Libya), 293.

Macca Arabiae civitas, Abrahae domus, 560, 561.

Mafan (Malvana, Malva) Africae fluvius, 1876.

Magister militum, 7.

Mahomet = Mammet.

Mammet Arabum propheta, contribulos hortatur ad rebellionem, 113, 155 sqq.; decimo regni sui anno moritur 143-145, 154-156.

Mammet Alascila ex Africa Hispaniam missus, Aleitani Hispaniae ducem comprehensum, flagellatum et ludibrio habitum ad Africanum ducem remittit, 1284-1311; Hispaniam uno mense gubernat, locumque cedit Abdiraman, 1320-1326.

Mariae (S.) virginis ecclesia, Toletum, 588.

Marmarichus, 293.

Maroan I, mortuo Moabia pro imperio capessendo arma sumit, 520-538, et 621; auxilia Rom impetrat. petit et sub conditione annui tributi impetrat, 539-550, relaxandorumque captivorum, 551, 552; hunc succedit Abdelmelic 554-558.

Maroan II per tyrannidem imperium oblinet, mortuo Izt Alulit, 1788-1798; Abraham ab Izt relicto vicarium gladio percussit, 1799-1806; quinquennio tumultuose regnat, 1806-1809; a Zali fratre Abdellae ad califatum electi, post varia praelia pulsus, Aegyptum usque fugiens, trans Nilum vincitur et gladio perit, 1810-1816, hunc manus publica insequitur, 1865, 1866, cum thesauris publicis Libyam versus aufugit, 1867-1870, quem Zali cum infinito Persarum exercitu persequitur, 1873-1875; de civitate in civitatem fugiens, Maroan Nilum transmeat 1876-1880, cum adversarius binos per dies acriter confliat 1880-1889, die tertio victus interficitur, 1890-1893

Mauri Africae in fugam vertuntur ab Abdella Arabum duce, 487, 488; oppressi a Sarracenis, 1333, 1334, rebellionem facta jugum arabicum excutunt, 1502-1504, 1548-1553, missum contra eos exercitum in fugam vertunt, peneque destruunt, 1554-1607, contra eorum propagnacula mittuntur Hispaniae Arabes sed infausto successu, 1508, 1509; Maurorum et Cultum praelia in alio epitoma narrantur, 1737, 1738.

Mauri Hispaniae, hanc ingrediuntur cum Taric, 810, 811; diversas paenas luunt, iubente Alaor 1073-1080; ob res pacificas christianis ablatas crudeliter exagitantur et torquentur ab Iahia Arabum duce, 1216 sqq.; audita Maurorum Africae oppressionem, arma contra Abdiraman, Munnuz sub duce, in Cerritania sumunt, 1334, 1335, sed eorum et Munnuz damno, 1336 sqq., V. Munnuz, cognita rebellionem Maurorum Africae, Mauri Hispaniae universi contra Sarracenos et eorum ducem in Hispania Abdelmelic rebellant, 1614-1620; trifariam divisi, Toletum versus, Cordubam et Septimanum portum seu verius Messulam se dirigunt, 1621-1630, 1642; sed ubique infausto eventu, 1631-1645.

Mauritania, in Libyae confractibus, 791, 792; subjugatur a Sarracenis, *ibid.*

Merwan = Maroan.

Mesopotamia, 29, 141.

Messula civitas Hispaniae maritima, 1642, 1643.

Moabia I Arabum imperio potitus, regnat annis viginti quinque, quorum quinque bellis turbantur civilibus, 465-467, reliqui pace fruuntur, 468-470; navali praelio de Graecis triumphat, 471-475; per ducem suum Abdellam Tripolitani et

Africam vastat aut suo subicit imperio, 476-490; filium mittit cum exercitu ad obsidendam Constantinopolim, 495; qui nil prosperum agens, relicta urbe, ad patrem redit, 496-501; moritur Moabia, 502, 504.

Moabia II succedit patri suo Izt I, optimo optimus, 523-525, initio regni tertiam tributum condonat, 526, 527, sexto mense regni moritur, 528

Montana. Ad ea nonnullarum Hispaniae civitatum incolae Musae promissis non fidentes, his fugiunt, ibique diversa morte periclitantur, 879-885.

Moshm = Muzzelima.

Mousa = Musa.

Munnuz, unus e Maurorum Hispaniae ducibus, 1331; pacem cum Francis inita, contra Abdiraman et Arabes rebellat, 1332-1335, quo audito omnis conturbatur Corduba, 1336-1339; sed Abdiraman exercitum in expeditionem educens Munnuz insequitur, debellatum in Cerritanensi oppido includit, 1340-1344; qui, paulo post, oppressus obsidione, exauctoratus ad montana aufugit, 1345, 1346, iusto Dei iudicio, ob mortem Anambadi episcopi, in diversos anfractus elapsus, dum ad uxorem suam Eudonis filiam a persequentibus liberandam cursum retardat in scissuram montis praerepsit ruit et moritur, 1347-1371; ejus caput Abdiraman praesentatur, 1372, 1373

Musa, dux Arabum in Africae partibus, 800, per eum Uht regnum Gothorum in Hispania destruit, 729-802; Musa Taric, cum Abuzara et aliis ad Hispaniam invadendam praemittit, 810, 811, quibus provinciam sibi creditam incursantibus, plurimasque civitates devastantibus, 812, 813, occurrit Rudericus Gothorum rex cum exercitu, et cum eis confliat, 809, 815-820, perit cum regno, patria et emuloribus, 821-828; Musa ipse Hispaniam intestino externoque bello furem adit, columnis Herculis portus aditum ei commons-trantibus, 843-858, illam perditans Toletum usque penetrat, 850-863, regiones vicinas pace fraudulenta diverberat, 864; seniores nobilesque fugam arripientes per Oppam Egicae fratrem detruat, 865-868; ulterioremque et ceteriorem Hispaniam usque Caesaraugustam depopulando, 869-874, civitates igni tradit, 875; seniores cruci, juvenes et lactentes pugionibus adjudicat, 876, 877; residuis civitatibus pacem quam petunt irridendo condonat, 878-881, qua obtenta eorum cives metu territi, ad montana fugiunt, ibique valde periclitantur, 882-885, completis quindecim mensibus, Uht, principe iubente, Hispania relicta, Abdelaziz filio eam regendam relinquunt, 918-928; cum Hispaniae senioribus ejusdemque omni specie regis obtutibus Damasco sese praesentat, 926-941; ignominiose ejicitur, 942-945, tormentis adjudicandus mortique, ni optatum Curiae intercessione vita ei condonata fuisset, 946-955; immensa mulctatur pecunia, 956-957; quam, fidejussores dando, dinumerat, 965-967, et successoris Uht demortui fisco adsignat, 968-969.

Muzzelima Suleman Arabum regis frater Romaniam invadit, Asiam vastat, 1016-1023; Constantinopolim obsidet, 1024, re infecta, Damascum redit, 1025, contra Persidis rebelles ab Izt II missus, 1112-1116, hos, pugna supra Tigrim commissa, debellat, 1117-1120, ducique eorum Izt comprehenso vitam condonat, 1121-1123.

Narbonense oppidum Sarracenorum praesidio munitur, 1136-1138.

Narbonensis Gallia, ab Alaor impetita, 1056, a Zama expugnatur, 1134.

Nicetas = Nichitas.

Nichitas exercitum congregat; Persas in Orientis partibus persequitur, 26-30; provincias amissas romano restituit imperio, *ibid.* V. Heraclius.

Nilus Aegypti fluvius, 1815, 1880.

Oeba = Aucupa.

Occidentalis plaga cui Mauri dediti, 1548, 1549.

Octavianus, ejus anno quadragesimo secundo Christus nascitur, E, p. 55.

Odliffa Hispaniae dux, levitate plenus nil memoratu dignum agit, sex mensibus regnans, 1245-1253.

Omai I = Amer

Omar II = Humar.

Oppas Egicae regis frater seniores et nobiles viros Musae jussu trucidat, 865-868.

Orientales Christiani Theudimer perquisitum ob fidei constantiam mirantur, 977-979.

Ostianum S. Petri, Romae, 359, 423.

Othman = Attuman.

Pentapolis, 293.

Pergamum ab Arabibus igne deletur, 1050, 1051.

Persae, 30, 32, 37, 45, 77, 100, eorum civitates ab Attuman tributariae effectae, 208, 299, exercitus apud Persas stationem habentis rebellio, 1110-1112, infinitae Persarum solem adhuc colentium copiae Maroan II persequuntur, Zali duce, 1873-1875.

Persis, idus. Persidam, 39; eam invadit Heraclius, 40, 41; imperiali dominatu traditur, 82; Arabes triennio belligerantes eandem occupant, 161-164.

Petri et Pauli (SS.) basilica praetoriensis, Toletum, 451, 452, 658, 659.

Philippicus = Filippicus

Philistinus, 66.

Phocas, Roman. imp. Ejus jussu Flavia Heraclii uxor Constantinopolim deportata, 4, 5; Heraclii adversus eundem rebellio, 6, sqq.; gladio jugulatur, 22.

Promontoria transductina, 818, 1506, 1507.

Pyrenaica juga. Eorum inhabitantes christiani, 1469; eos Abdelmelic debellare et suo dominio subicere nititur, 1465-1471; sed licet pauci numero ducis ismaelici consilia frustrantur, 1474, 1475, et Abdelmelic post magnam suorum cladem ad propria redire cogunt, 1475-1481.

Reccaredus I, Gothorum rex, 241, 242.

Reccaredus II, Goth. rex, patri Sisebutho succedit, 1214, 1215, tres menses regnat, 216.

Recesvinthus Goth. rex a patre Chindasvintho regni socius declaratur, 440-444, concilium Toleti congregat, 445-455, ejus tempore eclipsis solis et incursatio Vasconum, 456-461.

Regia = Constantinopolis, 18, 19

Roma = Constantinopolis, 87.

Roma (antiqua), 326, 675, 685, 693, 912.

Romania 784, 1015, 1020, 1048.

Romanus, a, um, 194, Hispaniae romanae urbes, 194, patriae, 842.

Romanus, a, um, romanus princeps, 38; romanae legiones, 134; romani, 146, 224; romanum nomen, 156, imperium, 161, 162.

Romensis Papa, 329.

Rudericus Goth. rex, hortante senatu regnum vi et armis invadit, 803-808; contra Mauro et Arabes Hispaniam vastantibus exercitum ducit et cum eis confliat, 809-820; eoque praelio, fugato omni exercitu, perit, 821-828; ejus uxor, marito mortuo, novo matrimonio Abdelaziz jungitur, 1038-1040.

Sarraceni tyrannisant, 108, hortante Mahomet, Arabiam, Syriam, Mesopotamiam occupant, 108-114; vicinas provincias vastant, 115, aperte rebellant, 124; multis praeliis contra Theodorum Heraclii fratrem dimicant, 125-129; caeso Romano exercitu Gabatae et Theodoro occiso, sedem regni sui Damascum constituunt, 133-142; adhuc sub Romanorum tributo a 612, 190, 191; Attuman eorum ditioni multas regiones subdit, 263-300, sub Humar nil prosperum agunt, 1169, 1170; sub Izt multipliciter pugnant, 1171; sub Iscam ad urbem regiam expugnandam properant, 1172-1174; Hispaniae Sarraceni crudeliter ab Iahia exagitati 1216 sqq. V. Arabes Ismaelitae.

- Sclavi Graeciam occupant, 107
 Scrinarii publici codicis, 1815
 Septentrionales gentes, eorum praeclara facinora in praelio Pictaviensi, 1398-1402.
 Septitanus portus, 1626
 Sinderedus episc. Tolet. tempore Witizae et Ruderici 829-831; imprudenti sanctitatis zelo viros ecclesiasticos merito honorabiles, instinctu Witizae persequitur, 832-839, Arabes expavescens gregem suum deserit et Romaniam petit, 840-842.
 Sisebutus Goth. rex, 186-193, litteris deditus et vir sapiens, 192; regnat ann. octo, 193, romanas Hispaniae urbes subjugat 194, Iudaeos ad fidem catholicam vi convertit, 195
 Sisenandus, Gothorum rex, per tyrannidem regnum obtinet, 227-233, regnat ann. quinque, 234, 235, concilium Toleti congregat, 236-242, 246-247
 Sol, V. Eclipsis; tres soles simul Cordubae visi, 1846-1855; Persae solem adhuc anno 750 colentes, 1860, 1861, et 1874, 1875.
 Solamân = Suleman.
 Successionis regiae ordo apud Arabes, 1180-1185.
 Sunthila, Goth. rex, 218-223; regnat decem ann., 224; bellum contra Romanos a praedecessoribus coeptum peragit, 224, totius Hispaniae monarchiam victor obtinet, 225, 226.
 Suleman Arabum summus princeps fratrisuo succedit, 1008-1014, regnat ann. tres, 1015, Asiam romanam bello impetit, vastatque per fratrem suum Muzzehma, 1016-1022; Umar et Izit patrum filios successores designat, 1062-1066.
 Suza Persidis caput occupatur ab Heracho, 78, 79. Syria, 28, 110, 142.
 Taio, episc. Caesaraug., 323; litteris imbutus, 324, ipso petente Romam a Chindasvintho, mittitur, pro quaerendis reliquis *Moralium* libris 326-328; huiusce expeditionis narratio, 329-431, mirabilis ejusdem successus Taionem Romae notum facit, 430, 431.
 Tertullianus citatur, E, 55, § 79.
 Theodorus Heracii frater, 128, 129; multis praeliis contra Arabes dimicat, *ibid.*, pene per decem annos ab Arabibus fatigatur, 149-151, monitu fratris discedit aliquando a praelio, 130-132, tandem caeso a Sarracenis ejusdem Theodori exercitu, ipse necatur, 133-138 et 153, 154.
 Theodosius III = Artemius.
 Theudimer nobilis gothus, sub Egica et Witiza de Graecis qui provinciam sibi commissam invaserant triumphum victoriae reportat, 973-976; in Hispaniae partes multas Arabum neces infert, 970, 971; cum eis pacem foederat habendam, 972; apud Amiralumminin prudentior caeteris inventus ab eo honoratur, 983-985; pactum quod olim ab Abdelaziz acceperat reparatur, 986-990, christiani orientales ob ejus fidei constantiam Deum laudant, 977-979; nam et in Scripturis versatus et eloquentia mirificus erat, sicuti in praeliis expeditus, 980-982, Hispaniam redit gaudens, 991.
 Tigris fluvius, 1117.
 Tingitanum mare, 1569.
 Toaba vir belliger et genere plenus, 1822, dux Hispaniae a rebellibus eligitur, 1723; auxiliante Izmaele Abulcathar omni potestate spoliatur, 1822, uno anno Hispaniae praeest, 1823, moritur propria morte, 1824.
 Toletum Hispaniae gothicae urbs regia, 197, renovatur a rege Wamba 574-584; Musa Toletum usque penetrat, 862, 863, seniores c. Toletum fugientes per Oppam detruncat, 865-868, unus e Maurorum hispanorum rebellantium cuneus Toletum per septem et viginti dies obsidet, 1632-1636, vi et armis Toletum Belgi ingreditur, 1652.
 Tolosa a Zama obsidetur, 1139-1144; Franci cum, Eudone eorum duce in ejus auxilium occurrunt 1145-1147.
 Trinacri portus, 1516.
 Tripolis ab Abdella Arabum duce expugnatur, 479.
 Troia, 905.
 Tulas, Gothor. rex, 280-285; regnat ann. duobus 286.
 Turonensis ecclesia. Hanc Abdurraman depraedare desiderat, 1388-1390.
 Uht I (Wahd) a. 707 jam Arabum imperio potiebatur, 765, ejus regni quartum memoratur annum, 770-776; belligerando triumphat per annos novem, 777, 778; rei militaris expertus, 778, 779, omnium gentium sibi vicinarum vires confregit, 780-783; Romaniam vastat, insulasque, 784-787, Indiae fines edomat, 788; Mauritaniam omnem subjugat, 791, 792; per Musam ducem regnum Gothorum in Hispania vectigale facit, 793-802, Musam Damascum vocat, 923, hunc suis se obtutibus cum Hispaniae spoliis praesentantem ignominiose eiecit, 940-945, mortique adjudicat, 946-953; sed mutata sententia, Musam immensa pecuniae summa mulctatum dimittit, 954-956 moritur, 956.
 Ur Chaldaeorum, 562
 Urbanus vir nobilissimus Africanæ regionis et catholicus, 958, 959; Musam per omnes Hispaniae provincias comitatus, 960, 961, Damascum usque eundem sequitur et prudenti consilio a morte liberat, 959-962.
 Urbanus, cathedralis Toletanae melodicus, 1160-1162, ejus laudes et merita, 1164-1167; ejusdem mors, 1523-1528.
 Vaccaci, eorum montana, 1377.
 Vascones, 450.
 Vectigales Christiani in Hispania, 1841, eorum nomina in codice publico scripta, 1814-1815.
 Verba Dierum saeculi. In libro sub praefato titulo edito auctor narrabat bella Arabum civilia, in Oriente inter Maroan II et Zali, 1900, 1901, et in Hispania sub Belgi, Toaba et Humeia, 1902-1905; item quomodo emuli Iuzif deleti sunt, 1906-1909.
 Wahd I = Uht.
 Wahd II = Aluht.
 Wamba, rex Gothorum, regnat ann. octo, 567-572; anno regni tertio Toletum renovat, 573, 574, ejusdem versus epigraphici, 575-584, anno quarto regni concilium Toleti celebrat, 585-600, et 610-616.
 Wisigothi, 880.
 Witiza, Gothorum rex, haeres regni a patre Egica declaratur, 710-717; ejusdem jam decrepiti socius in regni administratione, 743-749, eoque mortuo florentissime regnat, 750-752, clementissimum per quindecim (duodecim) regni sui annos petulantemque se exhibet, 718-749, praeclara ejus gesta, 720-736, eo regnante omnis Hispania gaudio nimio laetatur, 753-755, Sinderedum episc. Tolet contra quosdam ecclesiasticos viros sub pietatis pretextu instigat, 832-839.
 Yezid I = Yzit.
 Yezid II = Izit.
 Yzit, filius Moabiae Arabum obtinet principatum, tribus annis regnat 514-516, hujus optimi principis elogium, 515-522 Moabiam II successorem relinquit, 523, 524.
 Zali patruus Abdellae, Maroan II insecutus a Damasco ultra Nilum, 1809-1815, 1373 et 1876-1881, cum infinito Peisaram exercitu, 1873-1875, minusque cum eo conserens, tertio pugnae die devicit, 1881-1891, interficitque, 1816 et 1892, 1893, Magnatorum capitibus Abdellae missis, suos Zalipulchre remunerat, 1894-1896, cunctas imperii provincias digne pacificat, 1897-1899, reliqua Zali gesta in libro Verborum Dierum saeculi narrata, 1899, 1900, 1907, 1908
 Zama, Hispaniam tribus annis regit, et tam ulterio-rem quam anteriorem ad vectigalia describit inferenda, 1124-1130; mobilia et immobilia bona adhuc indivisa inter suos et fiscum dividit, 1130-1133; Narbonensem Galliam sibi subiciens, Francos frequenter stimulat, 1134, 1135, Narbonam Sarracenorum praesidio munit, 1136-1138, Tolosam properat eamque expugnare tentat, 1139-1144, Tolosae auxiliaturus occurrit Eudo cum suis, 1144-1146, acies Francorum et Arabum gravi pugna configunt, Arabibus victis, Zama occiditur cum parte exercitus 1145-1150; altera fugiens, ad propria redit, 1151-1153
 Zali arabs nobilis ab Aleittan, rebelli excogitati pretextu, gladio enecatur, 1272-1282.

CORRECTIONS

Page

- 28, n. 3. l. 3 et 12 : 743 . 742 — 744... 743.
37, n. 3, verso. l. 8 13 mars — 3 mars.
39, n. 1. l. 17 : Tarif, Abuzara — Tarif Abuzara, Al-Cama.
67, l. 20 620 — 429.
68, l. 22 634 — 534.
80, l. 4 : 687 — 587.
— n. 1 . 787 — 587.
99, n. 4 : 4 septembre — 24 septembre.
102, l. 24 : dix-neuf — vingt-quatre.
108, n. 8 . (n. 2 supr) — (n. 3 supr.).
114, l. 21 vii^e — viii^e.
128, n. 3. l. 5 : 686 — 688.
134, l. 4 . 798 — 698.
139, n. 7. l. 22 : elle — la loi de Valentinien.
169, l. 23 : Abuzara, Tarif — Tarif Abuzara.

multat u h a r t u r a n u o d e
 h u l u r a m p o r t u r i n d e c e
 r e p a m u t a c a b u r u n o l m
 p o m d u r p m o r e u n d e a r
 a o a n l u m x x x u n l p x
 p r i m o u b d m d e t e p m r
 p a u g a a c t u d e m u n x m
 h u r a m p o r t u r i n d e c e
 a n o l m p a n l a m p r m o u r i b u
 a b d e m d e x x i
 e g h u l i n c o r t a r e t m u a c a z u
 n o n f i l u m i l i h a d a n f u a d i n
 p o c h o m r e t m u n t e t a m a x
 h i c p a u r t u c d a n l o l o q u i
 q u a m p e a l u n a c c l o n d a r m
 a m o r q u i n d e m p u n o r s a c
 l i t e r a o a m o n o r l u a c q u o r
 p a c t d i m u n u s u a u d q u a n
 t e p i a a c c o r g l i o a n t e a n
 u n c t a m u n d i m r a l
 a n u d o t u m q u o r l l e t u m o p
 p r a t a u l i q o p r a a n o l a c t
 d i a c b u a l i n q u a d i o e a q u o r l l e
 u p t p r i o u l d i c u b a u a r o l o l i g
 p r o t e m u n r t p u n l u a x d a m o
 s i e q c o n u o c a u a r u c a r p o r a x
 m o c u a o n d q u a r p u n r m o
 r e t a b a u a r a n a r l d o l o h a d i
 c o n r p a c a m u n d i g a d e t a n
 i n c a d i o e a n o r a l u m q u i l u
 n o r o t t d e r i a l l e a l l i n l u
 u l u n c u l u a n c u n l u
 p r o m r t a c a c o l u n d a
 f r i o m u n r p u l u a n o r a
 a n u n d o f f i c i o l a d a n c o p
 t e h u l i r t e r i a c a l a n a r d e r
 p r o r a n u n a n a n a n a n a n a n
 s e l l a n a n u n e p o l l a c a c o n
 e l l u n a n a n a n a n a n a n a n

[illegible]

[The page contains dense handwritten text in a cursive script, likely from a medieval manuscript. The text is written in dark ink on aged parchment. It appears to be a single column of text, possibly a liturgical book or a historical record. The handwriting is somewhat difficult to decipher due to its cursive nature and the age of the document.]

[illegible][illegible][illegible]

guraal on dremu loquunua
oordolo rtp lcau adie et u
opim u ad la p lora aam
q p i u r p p d a m b u r b o m
Luidi a p o r a a a d . . .
m i a a a a r u p m e p u l u r u
b i l i t u m l u r u t u r u m d i g
e x d i l r e u m . x i i . d b d m d e a g n o
u m o l m p d e l u r . x i i i . a m b u
p u a m u r . o t a c h m d u . d e c c e n
d i u r u r l n u r l e a r e p u i n a
a a m o o a m u n u l u r d e a a a
n u l l o m o d o u i g l u n a r p o l u r
u d p r e d n a a a a m d o n o r e
r e f r u a r u r u p a n a . e x q u i
u n d i g r a p p a a i n e t u i a r e
e a r a r m u l u r a a e e l u a r
a a r d e l a r e a a u l i q u a r t u
u r p o r a a r o l l i a a n g r e m
a d i p t i g u n r p u n d o .
a u i a e p n e a u d o e u n c o r a m
m i n u g t u a a u i d o m

p e t r u n a
n a a m o g t
p r p u n a a r m i a a a a a p l o
e o r u m f u l u n g u r u d p t l u
p u a n a a u l l i a m o d r u n
a a r e i n e a a r e p u n e u u e a
p u n a a u r o u l o c u a n d e i
n u a a a a u l a n u l o r u a
p a r u u l u a a n a r u o r d i
m u d i l u c u l e p r p i c u n a a r e

d i o
d i m g a a d d p i c u l i a a g l u
n u n a . s a a a m n o c a p t l o
p r a a a r e t o n l n u a i g u m
n u p u d u p a a n l i a a a
l e n i p t u l u d u . e x a r a m u

p u n u p r e r o r o t m i n c i
a o d i m . c u n c a a r d n g t a
q a r d l o g i u a d l e p u a d e u r
q r i d i p a a a a a p r e d i r i
r u e e r o r u d i a m e d u e p u
u r l u . e x i i i . l r e u m . x . i
u m o l e n r i m p d a r . x . i i
p o r a m o d i c u m l n d u . d e c c e n
u n d o p d u b i n . C u i a m o r
r a r e d e p i a i m p l u n r p u a t
r u r l e l l u a a m b u r p d i a r
h a u r p p a a r l o c u m u l a r
p l u r h i n e l n d e a m u n u a
l u n a m d u m . e a d d p i a u
e l l u r a n o r a a p r e a o l l u
m i a u n d a n p r p u t u p i n u
d e d a p o a a u u g m x p i u
p r o p a a g r a a c o n u e a a r
d i r i g t r u n g u r a a n i l l
l u g u a a p p e d i a a n o n d p l o c u
p r i a a a a a a a a a a a a a a a

p r i a a a a a a a a a a a a a a a
p r i a a a a a a a a a a a a a a a
r a i l a l n a a r u r p u n c o r u
l e u p r n g u l u l u r u . q u a
m o n i a a r p r d i a a u l d l n e
m o d e d a r l u a a . q u i a o l h o c
u d g u r e u p a n d i r p e m i
m u n a d a r q u a u p r u a a r .
r u m a a u a a

(a n o l)
a q u a p a r t u m
u l l u a a n l u b e
l u a d r u m b u
d u m c a m m
t o r a a a a a
c o n g u m m

I o d d a n a a p u r u m d o c a a r e a r e i
u a a l i u r d i . i a e d o m i g u a
a a a a a a p a a m a x l u n g o r a d
f u a a a a r t r a a u n u m l n p i m
h u e a a q u m d m o l d i m e l i c p r e
m u a . q u i a p o r a p u l u p d
d o p r p r e d i l e a n d a r a u l u
a a n u e r o r p o r a r p r a i g l u n
a n c a a o l a m e d i r p o n d i d o . e a
r e p a r a g l u d i o l u g l u a . s e q
h a e a a r . q u o r l l u r u r u a a u r
r a m u l l u m a a u a a r a a q u e
a r e o n a r d i e a a r u t u f u r o r
m u n u a a u r u a a a r i g u o r e
p r a a l l u l i a a d u a a a a r
m u r r u m i a a a m u u l u r
r n a a a a u d p r p a n u e l u
a a m r r a a e p a a . a n l u r
d u a . o t r u r d u a a m r p r o m i
i a e l o c i a a a a o r d o l e a a a
a a a a a a a a a a a a a a a

p r i a a a a a a a a a a a a a a a
p r i a a a a a a a a a a a a a a a
r a i l a l n a a r u r p u n c o r u
l e u p r n g u l u l u r u . q u a
m o n i a a r p r d i a a u l d l n e
m o d e d a r l u a a . q u i a o l h o c
u d g u r e u p a n d i r p e m i
m u n a d a r q u a u p r u a a r .
r u m a a u a a

(a n o l)
a q u a p a r t u m
u l l u a a n l u b e
l u a d r u m b u
d u m c a m m
t o r a a a a a
c o n g u m m

Incepit suorum cuius supra

[illegible]

Item **XXIII** romanorum. **XXV.**

Radius impio coronatur regnatq; tam
 rre pactis a puma pio munitis
 nobilissime uirginis illi apud affrica
 ante sumpto impio disponsate et
 capis exhibe fimbria constantina poli de
 collationem aduhsu fecim cum mchita
 mchic molens et rem publica consilio
 diffinito. et achis equore a mchita fressi exitu ad
 unato tali munito diffinito pacto ubi quisq;
 eorum pumino stantia poli donentaret. loco
 coronatur digne fressetur impio. Et erodius
 ab affrica nauali a seicidus collegio ad regiam
 usq; oas puenit nauigatio. Que aliquatim
 obliuiscitur in bello. fca bizantia capta flamm
 gero ferunt gladio. cum mox et eum pspicit in
 gilatim ilico impio libinat. Nichita nero hem
 testa penetrando egyptum sinu arabia niteam
 et in elap totum adgressus. et pscat acrit in seque
 et sup nominatas pumias as impiali dicitur
 restantando. et p se suis a cedibus plicentis co
 fidentes exuitate et numero itexi sibi in apas
 pumias stimulant reformando filioq; co force
 regis pscat patre tumultuati effugiendo pma
 p se deo uamano spondens omne pscam mui
 de mro amando augusto. Et erodius ex citu
 adunato cum omni manu terrea pscat pscat
 insequendo. Cum co force tibi cohorat muno. e
 cuncto pscare collio obius ex tatre sistentio. Dem
 q; ubi et achis cum co force utriq; firmes unio
 te applicat pago b pau diffinito ubi ut ad li

decym, Anno impy sui .xx. annibz inapiente i
xiii: uite tmmu expleto triennio ababaccar

fiacens dicitur amertudine quid in folio. Sicq; amertu-
bina dicitur prioris sapientie omnia a plō dēce panna-
rigto. manifestum in regno. hic alexandria annū q̄
finita aeflorētissimā ciuitatē metropolim ex p-
to iuge sbiecti censuario. Qui cum de omnib; p-
a b; oñentis scilicet et occidentis tñamphū nūcto-
rie de portante tam interet q̄ in egypto p̄lio q̄ q̄da-
fuo oñm stans sūbitis gladio. Cum in retin-
nūm de dīte p̄pleto ut dīrmis decimo anno. h̄c
melitum poub; sūsebūz in eia decimo imp̄is
a secundo saria cenis adhuc consistenti b; sū
romano z tributo libenam ut n̄ sapiens mmi
un h̄a tūte dēdūz retentūz annū p̄cto. hic
p̄ h̄is p̄māz in b̄s rōmāz sūbuq̄at tūte dē
ad ē fidei in conuocat. reueria b̄leni eladūm
tolletane sedis in t̄ regie metropolitani ep̄m
scitatis p̄mō p̄fūlgentem ecclā clamitat. s̄
fidūm h̄is palense in metropolitani ep̄m cla-
rim dextorem h̄is p̄māz celebrat qui anno. xvi.
p̄fati p̄ncipis sūsebūz cont̄ a cephalo z h̄is
magna auctoritate īsp̄lūm in secretario scē
ib̄s in conualūm agitat atq; p̄uētoias docto-
rum testimonij sūm quēdā a cephalūm
ep̄m sūp̄a fūtam h̄is lūm in dīcāte ex p̄at et
uēra conalū asserta sūm an x̄cūz eloquia.
dampnat atq; a p̄mō errore p̄fatiūm p̄li-
ficem dū insequendo p̄ualit h̄at. Reclā
redō demq; h̄is sūsebūz succedent in folio
dū m̄tes p̄menses solum in regnat. h̄is
in b̄ntas in h̄is dīguūm p̄mōt. h̄is
temporib; sūitūla in eia. decim. Anno imp̄i
eius decimo arabūm in regnante in eis man-
ner dīguē gubnāclūm in regno gothoz sūscēp-
cepta. cān. regnans. h̄is cēptūm bellū cū ro-
māns p̄gat. celerūp in fōrā togō īsp̄mā mō-
nāclūm obtinuit. h̄is ecclā t̄p̄ib; sūfēnāz
in eia. decim. anno imp̄i eius in cēlino. ara-
būm. viij. regnante in eis. amē. anno p̄ne exple-
to p̄māz in regno gothūm nūllo. qui
quē mō regali locato est folio. In anno regn-
lū tēto sēuā gies sēyies toletō gallic et h̄is
me ep̄s dēgregatis cum abfentia in eia. nel
palacū sēmōbz mēcia scē lēxardie nūgūis et
martiris ē. p̄ p̄mōz rochore p̄m gothoz regē
constante ad h̄c īsp̄alense p̄fōrō ep̄m t̄m̄t
tū iam libris fulgentē p̄māclē dē dū s̄is s̄
alūm et lebriant. h̄is solum in cēlino
braulio cēlarū gūstans ep̄s clauit cū eloq̄
a roma in m̄m m̄at. dē dū m̄a p̄mōz per
eplāz alloquū s̄is tūrant. h̄is ecclā t̄
porib; antia in eia. xvij. anno imp̄i eius
eius. xij. arabūm. xviij. regnante in eis amē
anno. x. iam p̄ne expleto atq; p̄māz in
vi. gothīs p̄fias regnans annis. x. h̄c consiliū
toletanū. xviij. ep̄s habitūm agitat h̄is
solum de rē mūdanis. uel. dē dū m̄a m̄l
tangians mētib; in fundendo illuminat.
Quāntū ē scōz dēgregato in eia. ep̄s couge-
dentib; ut sēmōbz palacū qui m̄tē dīg-
bita fuerunt consiliūm p̄māz in eia. dē
gata in eia. scē lēxardie nūgūis q̄m̄is
vpi. cētū t̄ lib̄ canonū in dīat. h̄is in
do braulio cēlarū gūstans ep̄s p̄ ceteris illis
tūis excellit atq; p̄māz in eia. x. annis
decē in fundit. cū et op̄s a m̄h̄is p̄cē
reliq̄. h̄is ecclā t̄p̄ib; in eia. decim.
viii. anno imp̄i eius. xviii. regnante in eis

7

8

9

10

11

12

13

14

perant palatium peractum hominum glie triumphando
scindio. P. huius temporibus in era dcccvi. anno impii eis
quinta arabum. xxi. i. i. n. a. t. o. m. a. u. l. e. o. b. a. n. u. b. r. e. g. e.
m. u. n. s. l. o. c. u. m. a. n. n. i. s. i. o. c. u. n. d. i. s. s. i. m. u. s. t. r. i. b. u. e. t. r. e. g. u. o. e. i.
c. u. n. c. i. s. s. u. e. p. a. t. e. s. b. d. i. t. i. s. n. a. t. o. i. b. u. r. i. m. i. n. u. t. g. r. a. t. i. s.
s. u. n. c. h. i. t. o. q. u. i. n. u. l. l. a. u. n. q. u. o. b. o. m. m. i. b. u. m. o. i. s. e. s. i. b. i.
r. e. g. a. l. i. s. f. a. s. t. i. g. u. c. a. g. l. i. a. m. a. p. p. e. c. i. u. n. t. o. s. c. o. n. t. e. u. o. i. b. o.
c. u. i. b. u. u. i. x. i. t. h. i. c. i. m. p. l. e. t. o. t. r. i. e. n. n. o. m. a. u. l. a. m. p. l. e. m.
s. u. c. c. e. s. s. o. r. e. u. r. e. l. i. q. u. i. t. p. a. t. i. s. m. o. r. i. b. u. s. s. i. m. i. l. e. c. u. i. u.
f. a. s. t. i. g. u. m. r. e. g. n. p. u. e. n. t. e. t. e. r. a. m. t. r. i. b. u. t. i. o. m. m. i. b. u.
c. o. n. d. o. n. a. n. t. e. i. n. m. a. n. l. a. d. i. m. i. d. i. u. m. a. u. m. i. n. r. e. g. n. o.
m. a. n. e. s. a. b. h. a. c. l. u. c. e. d. i. s. c. e. s. s. i. t. h. u. i. s. t. e. m. p. o. r. i. b. u. m. e.
r. a. d. c. c. c. v. i. a. n. n. o. i. m. p. i. i. e. i. s. i. n. e. p. i. e. n. t. e. x. i. a. r. a. b. u. i. x. x. i.
m. a. u. l. a. i. m. m. o. r. e. m. o. r. a. t. o. c. u. n. c. t. o. r. a. r. a. b. u. m. e. x. a. t. i. s.
p. e. n. e. p. n. i. s. a. n. n. o. a. b. d. i. l. l. a. a. t. o. p. m. a. r. i. a. n. i. m. o. n. a. t. p. r. i. m.
a. p. e. s. b. i. f. a. r. i. e. d. i. u. i. s. o. q. u. o. r. u. m. t. a. n. t. o. m. a. n. e. t. o. f. f. i. c. e. o.
u. t. i. m. m. u. n. e. r. a. b. i. l. e. s. c. a. t. i. a. s. u. t. o. r. u. m. q. u. o. r. a. n. i. t. g. l. a.
d. i. s. c. u. n. c. i. m. p. a. t. o. r. i. p. n. o. i. e. m. a. n. n. o. a. b. i. m. o. e. x. i. l. i. s.
t. i. n. e. m. a. r. t. a. n. i. t. e. y. a. d. i. u. i. t. o. r. a. m. i. l. i. t. i. o. p. i. t. i. l. a. r. e. t. a. r.
a. u. t. n. e. i. m. p. e. d. i. r. e. t. p. r. o. u. n. o. q. u. i. d. i. e. p. b. a. q. a. u. r. i. i. n. e. g. r. i.
p. o. u. d. e. r. i. s. i. n. l. l. e. s. o. l. i. t. o. r. e. e. n. u. m. e. r. s. e. x. s. o. l. u. n. t. e. s. e. t. n. i. l. i.
a. a. r. a. b. i. a. e. l. e. c. t. a. s. e. n. t. i. a. i. n. e. l. t. i. a. n. d. i. s. i. n. g. l. i. o. d. i. e. b. u. c. a. u. l. a.
p. a. c. i. s. n. e. p. r. e. d. i. r. e. t. u. r. s. i. m. u. l. c. i. u. m. p. a. l. l. a. d. e. c. o. r. a. a. i. c. t. a.
s. u. p. n. o. m. i. n. a. t. a. s. i. m. t. a. t. r. i. b. u. t. a. a. t. o. p. o. m. n. i. s. r. e. t. r. o. a. c. t. o.
r. u. m. t. e. m. p. o. r. e. r. a. t. i. c. a. p. t. i. u. i. t. a. s. r. e. l. a. y. a. t. a. q. u. i. n. q. u. o. c. a. u. l. a.
f. i. a. t. c. a. p. t. i. u. a. t. a. h. u. i. s. t. e. m. p. i. b. u. m. e. r. a. d. c. c. c. v. i. a. n. n. o. i. p.
u. e. i. s. x. a. r. a. b. u. m. x. x. i. a. b. d. e. l. m. e. l. i. c. a. p. i. c. e. m. r. e. g. n. i. d. f.
s. i. m. p. r. o. r. g. a. n. x. x. i. h. i. c. e. n. i. l. u. m. p. a. t. i. s. p. l. e. q. s. a. p.
m. a. c. t. i. a. b. i. a. h. e. u. t. i. p. i. a. u. t. i. m. a. n. t. o. m. i. n. i. m. i. t. i. a. n. i.
a. l. d. e. o. r. e. t. a. n. n. i. s. m. e. l. a. p. o. t. a. n. n. e. p. o. u. c. e. m. i. n. s. i. m. i.
t. e. r. f. o. c. i. t. e. t. s. a. p. i. e. n. t. i. s. s. i. m. o. m. o. r. e. c. i. u. l. i. a. b. e. l. l. a. p. h. i. a. t. o.
r. e. c. o. n. p. u. n. i. t. h. u. i. s. t. e. m. p. o. r. i. b. u. m. e. r. a. d. c. c. c. v. i. i. a. n. n. o.
i. m. p. i. i. e. i. s. p. r. i. m. o. a. r. a. b. i. l. i. m. x. x. i. m. a. u. l. e. r. e. g. n. i. x. x. i. i.
u. i. a. n. i. b. a. g. o. t. h. i. s. p. f. e. c. t. o. r. e. g. a. n. x. x. i. i. a. n. n. o. i. a. m. i. l. i. u.
p. f. a. c. i. a. m. e. i. a. m. a. u. t. i. t. e. y. s. e. c. e. p. t. r. e. g. i. a. m. e. d. i. t. a. n. t. i. s. c. i.
u. i. t. a. t. e. m. t. o. l. e. t. i. m. i. r. e. t. e. l. e. g. a. n. t. i. l. a. b. o. r. e. r. e. n. o. u. a. t. q.
e. t. o. p. e. s. o. u. l. p. t. o. r. i. o. u. e. i. s. f. i. c. a. n. d. o. p. a. t. i. l. a. n. s. b. i. p. o. i. t. a. r.
e. p. i. g. r. a. m. a. t. a. s. i. l. o. f. e. r. r. e. o. m. i. n. i. t. a. l. i. c. a. t. a. q. u. o. m. a. r. m. o.
r. a. p. a. t. r. i. a. t. e. r. i. t. f. a. u. c. t. o. r. e. d. e. o. r. e. x. i. d. i. t. i. n. b. e. r. u. a. b. a.
r. e. x. c. e. l. e. b. r. e. m. p. t. e. n. d. e. n. s. g. e. n. t. i. s. h. o. n. o. r. e. m. i. n. e.
m. o. r. i. s. q. u. o. q. u. i. n. q. u. a. s. s. u. p. e. a. s. t. e. m. p. o. r. a. t. e. r. u. r. i.
a. u. l. a. s. a. t. u. l. a. u. t. i. s. s. i. m. i. l. i. b. e. r. a. n. t. u. r. y. o. s. e. i. d. i. m. q. u. i.
h. i. c. p. r. e. s. e. n. t. i. a. f. u. l. g. e. t. i. a. m. e. n. t. e. e. r. p. l. e. b. e. n. s. o. l. i. c. o. f. a. l.
u. a. t. e. f. a. u. c. i. o. r. e. h. i. c. a. n. n. o. r. e. g. n. i. s. u. i. a. n. n. o. e. r. a. d. c. c. c. v. i. i.
i. n. t. o. l. e. t. a. n. a. u. r. b. e. i. n. b. e. m. a. t. r. i. s. d. o. m. i. n. i. p. a. r. i. e. l. i. g. i. s.
s. e. d. e. a. t. r. i. o. i. n. s. e. c. t. a. r. i. o. p. o. l. i. t. a. c. t. o. r. x. x. i. i. e. r. a. d. c. c. c. p. e.
b. a. t. o. n. i. d. i. l. a. t. e. d. a. d. u. i. n. a. n. n. o. a. d. o. m. i. l. i. t. a. r. u. n. i. l. i. c. a. s.
i. l. l. u. s. m. e. i. n. g. l. i. o. a. n. n. e. c. o. u. i. l. i. u. s. l. a. l. u. t. a. s. p. a. r. a. t. a. t.
q. u. o. o. i. n. e. s. h. i. s. p. a. n. e. g. a. l. l. i. e. q. u. o. e. p. o. s. i. n. o. a. l. i. t. a. d. g. g. a. t.
c. u. m. q. u. i. s. e. t. t. e. m. p. o. r. a. a. t. o. p. c. o. n. s. i. l. i. a. p. r. e. t. e. r. e. u. n. t. i. a. i.
s. a. n. s. d. e. p. l. o. r. a. t. i. n. h. u. i. c. o. n. s. o. l. a. t. o. d. e. m. c. u. m. t. a. t. i.
m. o. d. i. s. i. n. r. e. p. e. c. t. a. t. q. u. o. p. u. t. e. n. t. e. t. i. m. e. s. c. i. s. s. i. m. o.
i. d. e. f. o. u. l. o. m. e. l. l. i. f. l. u. e. a. n. t. e. u. m. m. i. l. i. b. u. s. d. i. u. e. t. i. s.
e. l. o. q. u. e. n. t. e. a. t. o. p. d. e. u. i. r. g. i. n. t. a. t. e. i. n. e. d. i. s. e. l. e. m. p. n. i. a.
r. i. e. l. u. r. g. i. n. i. s. m. i. t. a. t. o. q. u. o. p. o. l. i. t. o. e. l. o. q. u. i. o. o. t. o. m. e. s. i. n. o.
i. m. e. p. f. l. o. r. e. n. t. e. e. t. a. n. c. o. r. a. f. i. d. e. i. c. i. o. t. p. r. e. m. o. m. i. n. i. a.
e. c. c. i. a. i. n. s. i. d. e. n. t. e. l. i. b. e. l. l. i. a. b. e. o. e. d. i. u. e. t. p. y. b. e. a. d. i. s. e.
f. a. t. i. u. t. n. e. r. e. i. n. a. g. n. a. c. o. n. a. l. i. a. f. i. d. e. l. u. i. n. l. o. c. u. t. a. n. t. i.
u. m. r. e. a. t. a. t. e. s. i. m. o. m. e. n. t. e. s. a. t. o. p. a. r. u. u. i. l. d. o. c. t. r. i. n. a.
i. c. o. n. s. o. l. a. t. i. c. o. m. t. e. m. p. o. r. e. m. a. g. n. o. p. e. c. o. n. s. o. l. a. t. i. s. i. m. t.
p. u. l. l. a. m. n. e. s. h. i. c. t. e. m. p. o. r. e. i. n. e. r. a. d. c. c. c. v. i. i. a. n. n. o.
i. m. p. i. i. e. i. s. x. x. i. a. r. a. b. u. m. l. y. i. b. i. f. a. r. i. e. a. b. d. i. l. l. a. e. t.
i. n. d. r. a. a. n. p. r. e. g. n. o. p. r. e. p. i. e. n. t. i. b. u. p. r. e. l. i. a. n. g. o. t. h. o. r. u.
e. r. u. i. g. i. z. c. o. n. s. e. c. r. a. t. i. m. r. e. g. n. u. m. e. g. a. n. x. x. i. i. c. u. m. o. m. i.
t. e. m. p. o. r. e. f. o. m. i. s. u. a. l. i. d. a. h. i. s. p. a. n. i. a. m. p. o. p. l. a. t. h. a. n.
n. o. i. c. o. n. a. l. u. m. d. u. e. c. c. i. n. i. t. o. l. e. t. a. m. i. n. i. m. e. r. a. d. c. c.
x. x. x. i. i. t. r. i. g. i. n. t. a. q. u. i. n. q. u. o. e. p. o. r. c. u. m. m. e. r. t. a. m. a. b. i. l. i. d. e.
r. o. u. t. x. a. n. o. r. c. o. l. l. i. o. s. p. l. e. n. d. o. i. s. s. i. m. e. c. o. l. l. i. g. i. t. i. n. c. a. y.
t. p. e. u. i. l. i. a. n. i. s. e. p. e. x. t. r. a. d. u. c. e. u. i. d. e. o. r. u. t. f. l. o. r. e. s. r. e. f. a. c. i. t.

teme nepres spmariun pducto omnibz mundi pti
to m' doctrina ymanet preclara. Qm iam a paxeti
b' xams pgentz splende in omni prudentia to
leto manet exoets. ubi et p'mo uim mepo extat
decoratz. era dce xxj romanoz xxi. dccc. d
Iustianus impio coronat. regante delectem
annis. x. pactis a p'mo uim m' annis. x. dccc.
xvi. huius tempore in era dce xvi. Anno impu. l. a.
uo eius p'mo arabum. x. x. abdelmelec apicem
fastigii. m. p. annos. i. a. m. regnando retentatibz
tempore in era dce xvi. Anno impu. eis p'mo ara
bum. x. x. regnante ab elmelec anno. x. Egeca ad
tutelam regni gothoz p'mu. ebsimui obtinet
p'ma p'mu. regnans an. xv. hic gothoz acerba
morte psequitur. plaga m. l. p. m. g. u. m. l. h. i. s. t. e.
pore m. m. l. e. n. c. o. r. d. i. e. l. l. a. b. z. C. o. n. a. l. i. u. m. a. n. n. o. e. i. s.
p'mo in era dce xvi. apd. u. t. b. e. m. t. o. l. e. t. a. n. i. m. e. d. e.
p. r. e. t. o. r. i. e. n. s. i. f. a. c. i. u. m. a. p. l. o. r. p. e. t. r. i. e. t. p. a. u. l. i. o. m. b. z. i. l.
p. a. n. e. e. t. g. a. l. l. i. e. p. o. n. t. i. f. i. c. a. b. z. a. d. r. e. g. a. t. i. s. b. e. a. t. e. m. a.
r. i. e. u. i. l. i. a. n. o. d. o. c. t. o. r. e. d. e. l. a. r. e. n. t. e. s. b. l. e. y. a. g. e. n. a. n. i. o. e. p. o. r.
m. u. n. e. r. o. u. l. m. u. l. t. a. p. h. i. c. x. a. n. o. r. c. o. l. l. e. g. i. o. c. l. e. r. o. a. t. z.
o. m. i. u. i. g. a. l. i. m. a. r. d. e. n. t. i. f. e. m. e. n. t. i. i. p. l. o. c. e. l. e. b. r. a. t.
i. n. q. u. o. p. d. u. e. r. s. i. s. c. a. u. s. i. s. n. e. l. p. a. b. s. o. l. u. t. o. e. u. i. t. a. n. i.
a. q. d. p. r. e. f. a. t. o. p. r. i. n. c. i. p. i. e. r. u. i. g. l. o. n. o. r. i. a. b. i. l. i. e. d. e. c. e. n. t.
s. i. n. o. s. u. m. u. t. e. x. s. o. l. u. e. r. e. t. u. r. p. o. s. t. u. l. a. t. e. i. s. i. n. t. e. m. p. e.
l. i. b. u. m. d. e. t. r. i. b. u. s. s. b. s. t. a. n. t. i. s. q. u. e. d. i. d. i. u. m. r. o. m. e. l. e. i. f.
s. i. m. i. s. u. l. i. a. n. n. i. s. f. a. s. t. i. m. i. s. l. i. b. i. s. r. e. g. i. e. m. e. t. r. o. p. o.
l. i. a. n. i. s. e. p. o. m. i. s. a. p. z. m. i. n. u. s. a. c. t. a. n. d. o. p. a. p. a. r. o. m. a.
n. u. s. a. r. c. e. n. t. o. m. i. n. d. i. d. e. n. t. e. o. b. e. o. q. d. u. o. l. u. n. t. a. s. g. e.
n. u. t. u. o. l. u. n. t. a. t. e. a. n. t. e. b. i. e. u. i. o. t. a. n. d. e. s. e. p. s. a. t. u. i. o. r. i. a. s.
t. e. s. t. a. n. o. m. i. s. i. n. h. u. n. c. c. o. n. a. l. i. u. m. q. d. e. x. a. g. g. e. r. a. t. o. e.
p. r. e. f. a. t. i. p. r. i. n. c. i. p. i. s. u. l. i. a. n. n. i. s. e. p. o. r. a. c. i. l. a. m. a. i. o.
r. u. n. e. a. q. u. e. t. r. a. n. s. i. n. s. a. t. u. e. r. i. t. e. c. o. n. f. i. r. m. a. n. s. i.
a. p. o. l. e. g. i. t. i. c. u. m. f. a. c. i. t. e. c. o. r. o. n. e. p. l. u. g. l. e. g. a. t. o. r. e. c. c. l. e.
s. i. a. l. i. c. o. s. i. n. r. o. q. p. b. m. d. i. a. c. o. n. e. l. i. a. b. o. i. a. e. c. r. i. d. i. t. u. l.
s. i. n. g. u. i. u. r. o. i. n. o. m. u. n. i. a. d. e. l. f. u. a. q. e. t. p. o. n. i. a. d. e. d. u. i.
u. i. s. s. c. r. i. p. t. a. u. s. m. b. u. t. o. r. i. t. e. r. u. m. c. i. u. m. e. l. i. s. a. d. e. l. a.
m. a. t. i. o. r. s. e. d. i. m. q. d. e. r. o. l. u. m. t. r. a. n. s. i. n. s. e. r. a. t. d. e. l. a. u.
d. e. i. m. p. a. t. o. r. i. s. u. i. l. l. i. t. e. O. x. i. p. m. a. d. i. g. n. e. c. o. p. i. e. r. a.
p. i. o. e. t. a. u. c. i. t. s. l. e. g. e. n. d. u. m. u. i. d. i. e. a. t. q. u. i. s. i. m. o. m. p.
p. a. t. o. r. i. s. a. t. i. s. a. d. e. l. a. m. a. n. d. u. m. l. a. u. s. t. u. a. d. e. u. s. i. n.
f. i. n. e. s. t. e. r. r. e. c. o. g. n. i. t. i. f. a. c. i. t. a. u. t. e. r. e. l. o. p. t. a. m. d. o.
m. i. o. u. i. l. i. a. n. g. p. l. i. p. f. r. a. t. o. r. l. e. g. a. t. o. r. s. a. t. e. c. i. g. a. r.
a. c. t. e. h. o. n. o. r. i. t. e. r. e. m. i. t. a. t. e. e. t. o. n. i. a. q. u. e. c. i. u. m. q.
r. e. p. l. i. t. u. i. l. l. a. e. t. p. i. a. e. d. e. p. r. o. m. i. t. e. r. g. d. e. c. c. x. x. i. r. o.
i. d. e. u. i. n. d. e. m. l. o. c. o. u. n. p. i. o. c. o. r. o. n. a. t. o. n. o. s. x. x. i. i. a. o.
R. e. g. n. a. n. s. a. m. u. l. t. a. n. o. s. e. i. a. n. i. u. p. a. c. i. s. a. p. h. a. p. i.
o. u. i. n. d. i. a. u. n. i. s. x. d. o. c. c. l. x. x. i. i. h. i. c. t. a. m. u. l. t. i. u. q.
l. i. t. u. l. t. a. n. a. n. o. d. e. l. e. c. t. o. s. i. u. s. e. l. i. m. i. n. a. b. i. m. p. i. o. h. i.
t. e. m. p. o. r. i. b. u. m. e. r. a. d. c. c. c. x. x. i. i. s. e. p. t. i. m. a. e. t. o. c. i. n. y. a.
a. u. i. o. r. i. m. p. i. u. i. u. s. p. r. i. m. o. s. e. c. u. n. d. o. e. n. t. i. a. a. n. b. u. l.
s. e. p. t. u. a. g. e. s. i. n. o. x. i. n. a. x. x. i. i. e. t. x. x. x. i. i. a. b. d. e. l. m. e. l. o. c.
r. e. g. n. a. n. s. p. a. g. i. o. c. i. n. i. i. d. e. c. a. n. i. s. x. x. i. i. a. n. n. o. i. u. i.
h. u. i. s. t. e. m. p. o. r. e. i. n. e. r. a. d. c. c. c. x. x. i. i. a. n. n. o. i. m. p. i. i.
l. e. o. n. i. s. p. r. i. m. o. a. n. b. u. m. x. x. x. i. i. a. b. d. e. l. m. e. l. o. c. x. x. i. i. a. n. n. o.
E. g. e. c. a. m. c. o. n. s. o. l. o. r. i. o. r. e. g. n. i. m. u. t. a. n. t. e. s. i. l. i. u. m. s. b. e. d. e. m. f. a.
c. i. e. n. s. g. o. t. h. o. r. u. m. r. e. g. n. u. m. p. e. r. e. m. p. t. a. t. h. i. c. p. a. t. r. i. s. l. i. c.
e. d. e. n. s. i. n. s. o. l. i. o. q. u. i. p. e. c. u. l. a. n. t. d. e. m. e. n. t. i. s. s. i. m. o. s. i. n. q. u. i. d. e.
c. i. u. p. a. n. n. o. s. e. x. t. a. t. i. n. r. e. g. n. o. q. u. o. s. o. l. u. m. e. q. s. q. u. o. s.
p. a. t. d. a. m. p. n. a. u. a. t. a. d. g. r. a. m. r. e. c. p. i. t. e. n. t. o. r. e. x. i. l. i. o. r. e.
r. u. n. e. t. c. l. i. e. n. t. i. l. i. s. m. a. n. e. t. i. n. r. e. s. t. a. n. d. o. N. a. q. u. i. s.
i. l. l. g. r. a. m. o. p. r. e. s. s. a. t. i. n. g. o. p. r. i. s. t. a. n. o. i. s. t. e. d. u. c. e. b. a. t.
i. n. g. a. n. d. i. o. e. t. q. u. i. s. i. l. l. e. a. p. p. r. i. o. a. b. d. i. c. a. u. a. t. s. o. l. o. i. l. l. e.
p. r. o. r. e. f. o. r. m. a. n. s. r. e. p. a. r. a. b. a. t. e. x. d. o. n. o. s. i. c. q. u. o. s. u. o. c. a.
t. i. s. c. u. n. c. i. s. p. o. s. t. r. e. n. o. c. a. n. t. o. s. q. u. a. s. p. a. r. e. s. m. o. r. e. i.
s. b. t. r. a. y. a. t. i. s. b. o. l. o. i. l. t. e. m. a. c. o. n. s. p. e. c. t. u. o. m. i. n. i. d. i. g. n. o.
e. r. e. m. a. t. i. n. c. e. n. t. o. i. o. e. t. n. o. n. s. o. l. u. m. i. m. m. o. r. i. a. r. e. d. d. i. c. e.
u. e. l. i. s. a. b. i. n. s. o. l. l. i. b. l. i. u. m. e. l. o. a. u. e. r. u. m. e. t. r. e. b. z. p. p. i. s.
r. e. d. d. i. t. i. s. e. t. o. l. u. l. l. a. m. f. i. s. c. o. m. a. n. a. p. a. t. i. s. p. a. l. a. t. i. n. o.

et puenim quid duduun abdilarre acceptat firmiter
ab eo reparat. Siq; actius pmanet stabili conuul
lacionis a successu dñi. aubum tante in pligoms
soluat et sic ad rspinam remeant gaudibiuus. Acta
nailor post morte ipius multi honoris et magnitudi
nis se e. Sicut enim omni opulentissimus domini
et in ipis mimum peccime dispensa cor. Si p mo
dicum a locum ter hispaniam aggredietis nesc
cio quo firore arripitis illo modicas uirgias i cu
maile et m nouice nulia solitor tam pmanet
auditi etato qui cum dicebelgi adueniant sub
spatio feratū dier omnia pmanet etous ad loca
cognomento albanitar. Gra reypant dñi lūm q
māficat dñi rem ueritatē soluant. Supposito
ulit amū alimūm qd r dionia regni u lūgia
cor resonat ora pspa getes. pūris copis minner
sar gentium nece et mueria hispanie una cum
puellas decoritate b exbira et malis eais puili
ta fama pūpensa diu en tōmentis plectat m
ora adufoica tūpēctū pro eo pichulum ul obet
man qd multa ex illis ab lūcia lūm dū uas bo
na obtilat nulle nulia et decies centena nulia soli
dum numero dampnam o. Vñ mte tūm dandor
e sedo miquit a uod ille consilio nobilissim nri
urbani affricane regionis sb dogua catholica ffor
eora. quicūm eo cūctas hispanie aduenia hat
patnas accepto p lēdum pro mēdo exoptat atq
p multa opulētia parum impōtā exoptand
q fforēssores dūdo p suā libto congerie nume
ro dūmūat. Atq; mtra uelocitate impōtā pōd
exapat. Siq; successus tempore filio assignat
anno impieus nūm octauo arabum xvi. vñ
mortuo tūcūmā sanguiofne bonofice f ex pō
tum ffrō luacēd m regno regnans annis m. l
austro romane frēm ffrōdūsimi matre pgem
tūm mūz lūma noie ē centū mli a armator ad de
lecta romaniūm mūttio l alia bello impedita gla
dio lūm cum igne finit decepta. Deinde ostanti
napolim pperans dum piditari se diuersis uicita
tibz mūz lūma pspicit alēns principis iussu nō
mūmūm felicitē repēdant. Pidem tū mēta decū.
anno impieus. viij. arabum. xviij. Al belazis qz
hispaniam panna m. l b censurio uigo pacificas
cūm i spūm diuicis et bonoz fasabz cum regnā
hispanie m conungio copulata ul filias regi ac
pūcipum pelicas et impudentē dīlactas elu
are fforēdū fforūm ffrō oīdū m ffrō ob consiliū ay
urb occidit atq eo hispaniam retinente mēse m
pleto alaoz m regno espie p pūcipia iussu luacē
die. Cūdemore ab dūllaz lō ita edia ē. n qī cōsilio
egulois regnie conungis quōdā mēta regis q
d fforāiat mūm ab rāicā alia ceruice conuag
conaret euertere et regnum mūa ffrū ibine li
bmet retēptare. era dē. p. xxi. rōnozi. xxiij.
filippicus impio coronia regnans cūm lē fforam
cūm anno. pactis a pūa pū mūndi annis. x. dē
c. vi. l. tēpore mēra si pūa ffrā anno filippici
pūno arabum. xxiij. tūle unam sartocēnozi
regno retento reg. annis m. Arabas romanā ac
ter populant. p gūmūanti quissimā ac fforēnt
fina alie cūm ffrē ultra nūcūdio cōcēnāt bīg
tempore alaoz p hispaniam lāctō uidiā mūttio
atq de bellando et pacificando pene p tres annos
gallia nāt bonēz petis eo paulatim hispaniam
ulciorem uēgā gāha censiendo oponeis ad pberia
cūctorem se lūgit. regnans annos sup lēptō. a
nastalij impio coronas regnans dōdūm cū
anno. Paotis a pūa pū mūndi. s. dccc. xvi. bē

tempore zu lenna arabum regno tenebant filium
parum humanum ut frēm eius rursus sub succedores
regni alafat. In hispanis uero alafat supiamdus pat
adum corrobam obseditans sarra cenoz dispo
do regni uerentat atq. resulas paaficab. tam
obnecti galia thesaurus publicas inferenda istan
rat. aianro dironum hispanas omeantibz penas
p thesaurus absconditis mrogat atq. malicio et ane
simibz pediculis satumensibz alligatos in carcere
et cathenis horuistat temptat et questionando
diuersas penas inferendo flagellat. p. d. in tem
p. m. p. e. n. e. t. a. d. c. c. x. v. anno arabum centesimo
p. a. m. a. d. l. i. q. u. m. solat hora diei septima usq. in
horam nonam fieri stellis uisibz an nulli eēt
diagnosibz a plerisq. non nisi tempe zamo successo
ris apparuisse conuincit. a. d. c. c. x. v. r. o. n. o. x. x. v.
Artemio q. et theudosis impio coronat. regnans
annis duobz pactis a principio mundi annis. d. c. c. c.
x. h. u. m. i. p. r. i. b. o. m. t. e. l. a. m. o. b. s. e. m. o. n. i. a. m. l. e. g. i. s. s. u. e.
humar. f. i. l. i. o. n. i. g. e. n. t. e. r. e. g. u. b. n. a. c. i. l. l. a. r. e. g. n. i. e. i.
d. o. l. e. f. e. i. t. d. u. i. h. u. m. a. r. u. a. c. i. t. e. o. m. n. i. p. r. e. l. i. o. t. u. n. t. e.
b. a. u. g. u. n. t. a. t. i. s. e. t. p. a. c. i. e. n. t. e. i. n. r. e. g. i. o. e. x. t. i. t. i. t. u. a. c. t. u. s.
t. a. n. t. e. e. i. h. o. m. o. i. d. u. s. q. r. e. f. e. r. u. n. t. u. t. n. o. s. o. l. u. m. a. l. i. u.
i. s. i. e. q. a. b. e. x. t. e. r. n. i. s. p. r. e. c. u. n. t. i. s. r. e. t. r. o. a. c. t. i. s. p. r. i. n. c. i. p.
i. b. z. f. i. c. i. e. r. e. t. u. n. t. a. n. t. e. m. s. e. m. o. n. i. a. e. i. d. o. l. e. t. i. b. z. q. u. a.
n. u. l. l. i. u. n. q. e. x. a. r. a. b. u. m. g. e. n. t. e. i. n. r. e. g. n. i. g. u. b. n. a. c. i. l. l. a.
p. r. o. g. r. e. s. s. u. s. i. n. t. i. g. a. t. i. n. t. g. u. b. n. a. c. i. l. l. a. r. e. g. n. i. s. a. r. r. a. c. e.
h. o. m. i. n. d. e. c. e. n. t. e. f. r. e. p. l. i. c. e. p. s. i. o. n. e. p. l. e. n. e. a. c. c. e. p. t. a. t.
e. x. a. c. t. a. g. e. n. t. i. s. s. u. n. t. q. u. o. a. p. p. l. i. a. s. t. u. r. e. l. a. m. g. e. n. t. i. b. z.
r. e. b. e. l. l. i. o. n. e. m. i. n. o. l. i. t. a. m. b. i. a. p. p. a. r. a. b. a. n. t. b. e. l. l. a. s. i. e. z.
f. r. e. m. o. d. u. m. s. u. p. n. o. m. i. n. a. t. i. m. u. r. i. l. l. a. m. i. e. a. m. i.
f. i. n. i. t. o. e. x. t. i. t. i. m. i. t. e. n. o. i. n. c. a. m. p. i. s. b. a. b. i. l. o. m. a. s. s. u. p.
t. i. g. i. t. f. l. u. m. i. n. u. m. p. u. g. n. a. c. o. m. i. s. s. a. s. t. a. m. a. q. u. e. s. a. r. a. h.
m. a. n. t. i. n. i. m. u. r. a. b. i. l. a. b. z. f. i. g. a. a. t. q. i. n. d. u. c. e. s. c. e. l. e. r. i. s.
n. o. n. n. u. m. e. r. i. t. o. p. r. e. l. e. x. u. s. u. m. u. e. n. i. a. c. o. s. s. e. s. a. r. e. s. i. n. a.
a. d. i. u. t. a. m. e. u. n. c. i. n. a. c. c. i. d. e. n. t. i. s. p. t. i. b. z. m. u. l. t. a. i. l. l. i. p. l. i. a.
d. o. p. u. e. n. i. u. n. t. p. l. i. a. a. t. q. p. r. a. n. i. a. m. i. e. t. r. e. s. a. m. i. p. a. u.
l. u. h. u. m. a. n. q. i. n. i. b. i. s. p. a. n. i. a. d. u. c. a. t. i. h. e. n. t. e. u. l. t. i. o. r. e. u. e. l.
a. t. t. e. r. i. o. r. e. m. y. b. e. r. a. m. p. p. r. i. o. s. t. i. l. o. a. d. u. e. c. t. i. g. a. l. i. a. m. i. n. f. e.
r. e. n. d. a. d. e. s. c. r. i. b. i. t. p. d. a. e. t. m. a. n. u. a. l. i. a. u. l. q. u. i. c. q. u. i. d. i. l. l. i. d.
e. s. t. q. d. o. l. i. m. p. d. a. b. i. l. i. t. i. n. d. u. m. s. u. m. r. e. t. e. m. p. t. a. b. a. t. i. b. i. s.
p. a. m. a. g. e. n. i. s. o. m. n. i. s. a. m. b. i. a. s. a. r. t. e. s. c. i. e. n. t. i. s. d. i. u. i. d. e. n. t. o.
p. t. e. n. i. e. x. o. m. i. n. i. r. e. m. o. b. i. l. i. e. t. i. m. o. b. i. l. i. s. c. i. l. i. s. a. d. f. o. a. t.
p. o. s. t. r. e. m. o. n. a. r. b. o. u. e. n. s. e. m. g. a. l. l. i. a. m. s. i. a. m. f. a. a. t. g. e.
t. e. m. q. f. r. a. n. c. o. r. u. f. r. e. q. u. i. b. z. b. e. l. l. i. s. s. t. i. m. u. l. a. t. o. r. e. d. e. n. t. i. s.
s. a. r. r. a. c. e. n. o. r. u. m. p. o. d. i. n. n. a. r. b. o. u. e. n. s. e. m. o. p. i. d. u. m. a. d. p.
f. i. d. i. a. t. u. e. n. d. a. d. e. c. e. n. t. e. r. c. o. l. l. o. c. a. t. a. t. q. i. n. c. o. n. a. u. t. e. t. i.
u. i. r. t. u. t. e. i. a. m. d. e. i. s. d. u. y. t. o. l. o. s. a. m. u. s. q. p. l. i. a. n. d. o. p. r. e.
n. e. m. i. o. c. a. m. q. o. b. f. i. d. i. o. n. e. a. u. g. e. s. f. i. n. i. t. o. s. e. t. o. m. n. i. s.
g. e. n. t. i. u. m. i. n. a. c. h. i. n. i. s. e. x. p. u. g. n. a. r. e. c. o. n. c. e. b. a. t. s. i. c. q.
f. r. a. n. c. o. r. u. g. e. n. t. e. s. t. a. l. i. d. e. n. u. n. c. i. o. e. t. a. p. d. u. c. e. n. i. p. u. l. i. s.
g. e. n. t. i. s. e. i. d. o. n. e. m. n. o. m. i. n. e. c. o. n. g. r. e. g. a. n. t. e. t. d. u. m. a. p.
t. o. l. o. s. a. m. u. t. i. q. u. e. x. a. t. a. c. a. e. s. g. r. a. u. i. d. i. m. i. c. a. t. o. e. d.
f. l. i. g. u. n. t. a. m. a. d. u. c. e. n. e. s. c. i. t. s. a. r. r. a. c. e. n. o. r. u. m. p. r. e.
m. u. l. t. a. n. d. u. m. c. o. n. g. r. e. g. a. t. a. c. a. d. d. u. n. t. r. e. l. i. q. u. e. a.
t. u. m. p. f. u. g. a. m. e. l. a. p. s. i. u. m. s. e. q. u. n. t. q. u. o. r. a. b. o. i. n. a.
m. a. n. f. u. s. a. p. r. i. n. c. i. p. a. t. i. u. n. o. p. m. i. e. n. s. e. d. o. n. e. c. a. d.
p. r. i. n. c. i. p. a. l. i. a. i. n. s. t. a. u. e. n. i. t. e. t. a. m. b. r. a. c. o. r. r. e. c. t. o. r. p.
i. d. e. m. t. e. m. p. f. r. e. d. a. n. i. s. a. c. c. i. t. a. n. e. s. e. d. i. s. e. p. i. r. b. a. n. i.
c. o. l. e. t. a. n. e. s. e. d. i. s. u. r. b. i. s. r. e. g. i. e. a. t. h. e. d. i. a. l. i. s. u. e. t. e. r. a. n. i. s.
m. e. l. o. d. i. c. o. a. t. q. u. e. n. s. s. e. d. i. s. e. u. a. n. t. i. z. a. n. t. h. o. r. i. o. a. c. o. n. g.
u. i. n. i. d. o. c. t. r. i. n. a. e. t. s. a. p. i. e. n. t. i. a. s. a. t. a. t. e. q. u. o. q. e. b. i. o. i.
p. l. e. p. t. u. r. a. s. s. p. e. f. i. d. e. e. t. a. u. r. i. t. a. t. e. a. d. c. o. n. f. o. r. t. a. n. d. a. z.
e. c. c. l. i. a. m. d. e. i. e. l. a. r. i. b. e. n. a. r. e. r. a. d. c. c. x. v. r. o. n. o. x. x. v. i. i.
Ite impio coronat. regnans annis. xxiii. pactis
a principio mundi annis. d. c. c. c. xlviii. hic leop
uiliardus discipulus exposit. sarra cenoz filium
qui filius regumini decelerat modum degetes.

Quidum postremo sup̄ factis ambira p se expedi
torem francorū ingeniatum diuinitū publica
mansuetudem illorū dico meditat quidum mibi
do puolat morte p̄p̄u mte t̄mūm parat itaq
bōdera consiliū facit o'misse n' p̄nape exat
repedantis. erq̄ regnantis inextremio mte p̄o
ordinat. Quisdam t̄mūm dec̄xiij. anno sup̄ facti
p̄atoris p̄ncipiam iurabūm. cxiij. sacra cennus
ihare nō m̄ne monitū p̄ncipū succedere t̄mū
t̄ p̄orator fere arienno crudel' exstiruat atq̄ ac
ingemo hispanie clama cenos et mauros p̄ pacifi
cis reb̄ olim ablatis exagitat atq̄ vānis plā
restaurat. huius t̄p̄is. izitā m̄. explicatō āno
ab hac lucem migravit. Itaq̄ regnū relinquens
iscā m̄e et post fr̄em natam p̄p̄u senius as
censens n̄ie aluit. Qui iscam p̄mordia sue
potestatis m̄era dec̄xi. anno imp̄i leonis ian
tē pene iam quanto. arabū. cxi. satis modestā
ōndens non nulla p̄s p̄onces exēto aleu m̄lōs
in romania et pelāgo gessit. In octiduo quoq̄ p̄
tib̄ p̄p̄e m̄ch clauim p̄egit. dēde cupiditate p̄
vexit. tanta collectio pecuniarū p̄onces oriente
et occidente ab ip̄is nullis fr̄e p̄ra nulla nō
tempore in reges q̄ an eū fuerant ex t̄itit. x̄gā
ta r̄ide modice p̄lōz catue cernentes m̄eo i
p̄bam manere cū p̄onate. ab eius diuclinas
buito iud m̄entes ā non modica strage per
t̄es fere. et n̄m̄ annos cūlib̄ f̄cā iux h̄e po
tate p̄micias p̄onatas reformauit. h̄is t̄p̄is
era dec̄xiij. Anno imp̄i eis dec̄mo arabū
cxi. iscā. Odissauit leuitate p̄leus auctoritate
aduocē africanō accepta q̄ in soite hispania i era
dec̄xiij. anno imp̄i eius. x̄ arabū. cxi. iscā
xiij. autumam ab africanis p̄tib̄ t̄atō p̄p̄at.
quidum m̄ p̄ menses aluūm sustenā m̄to lo
nouit. in foliat. silentam o b hispania regē
strenue h̄igillūm ut auctem p̄ncipale alūp̄
satis p̄tib̄ nullam patēt. d̄m̄onū trāt. atq̄
dec̄ p̄ menses turbid̄ regnati nescio q̄

a magno inuicem armis semellare regno decere
 hoc tunc esset. Unde et eo quod preterea aliqui diu
 sas rebelliones occasiones flagellis extorques
 ut clamantur ab eorum transfinitarum fides pen
 niferendo. postremo capite truncato sub quos
 zat saraceni cum genere pleni facundia clarum
 atque diuersarum rerum opulentissimum imperia
 extorcentur. nec flagris ullum atque colaphis ulli
 gladio libat. qui non post multos dies ad penitus
 genas eorum quos sanguine fudit a libis pubis
 principibus monitis martires nuntia saracenis cu
 telae ductoratus absconsa a abderronia eius
 loco absque cuncta tunc maneat progrez. ubi se
 den corbo beniamen manet a dicitur abdu
 man ex templo necdum repositum alecta a ma
 met regis extat prehensum quem dum in carcere
 nequaquam impunita suffertur potum nec mora
 ferit flagella cum turpis aduocatum capite de
 caluatiunt. alio ponitur ante post terga facie
 p plateas degulunt in manibus per tergum uictis
 hic cathenis ferreis gligantur atque non post dies
 duci afficiunt qui ubi ferunt clarum ordinato
 alecta reddidit monitis libi custodia retentum
 dicitur presentandum. Demum quid de eo
 fieret a regalibus seculis regis expectatio filius i
 multis sinuocinatio libi inuolutis et diuersis uol
 eis imperitis nichil in inferentes de die in diem
 euanescentis plongum euam in tempus. Et tunc
 cum afficiunt aduentare opibus mannet alia
 elaei eius uice in loco erat fat potis men se optero.
 abdunam in urbelliger in era de ex vni. ano
 mpti duodecimo semillario arabum. ex alic
 vni. in potestate. ppat leta bundo amictis p tri
 unum ualde prelati. Cumque in uicibus amictis
 tate et gloria predictis uno ex maureorum gente ante
 munimur aliciens p libi fines in uicibus seua te
 meritate opprimunt. huius pa cem nec mora agens
 cum franas. armidem ilico pparat aduersus il
 pame saracenos. Et quod erat fortis in bello expedi
 tis omnes huius cognoscentes palacii conturbati
 tis. omnes non post multos dies expeditum p huius agi
 tans. abdunam in huius memorata rebellis in
 miferatio in sequis conturbati in semper ubi
 nocerritanen sem opprobrum repit bellat. b lito
 ne opprimit et aliquid in miferitatis uob delecta
 tum in fugam p huius. sed uictoria. t. q.
 sanguine uanor que ibi innocentem effundat
 nimum mentem pulat. euanagad uultus eptre
 coram in uentus pparat. igne cremauerat
 ualde exhaust. atque adeo. ob huius iam sicut pparat
 euntatis plenitudo. olim bundantia a que afflu
 entis sicut pparat. dum gausuget non repromou
 tum statim exatu in seque in uicibus anfractu ma
 nes elapso. Et quod filia sua uix saracenis in
 ca sedis et in uigilio copulanda ob psecutionem ara
 bunda differenda in iam. sed ad suos tradiderat
 libit in dimittenda. dum ad ea tardit de manu
 psequendum libit in sua morti debita pparat
 aiam. sic op dum cum publicam in miferitatis
 sem in siliis petre ab alia pinado in uulnibus
 caullando pparat. atque ne minus p huius
 aiam exalat. Cum cap statim in ciuacem rep
 erem in uicibus. e. e. regnum cum filia eundem me
 mora a quibus plenitudo. ille in maria in uicibus
 solum pparat. honorifice destinata. cum
 abouana in uicibus in exat. repletam p huius
 eis terram in uicibus. uacuum in uicibus et fletu
 fa

Et quia ingressi sunt arabum in insula
tam ecciam. ecciam ne
tropolum ē ordinar. huc u. s. anony. eruditus
ecciam eruditus restauit cor. 7. septu
spei et caritate firmissimus mentis
eius innotescit cunctis qd am dicit hō in sem label
lianam seducto uoluit accēde corpe
pquirit est ab eo ut cum di reatu eet confici
illeq abnegans tali seclē

Quidam in ista ad domino ē arripas
 uxoribus conueniens ecclesie in ista pōre reuēsent sicq;
 sēs in oratione se dedit et sic eccē sanū redōto
 et ille sim. Quid et non in pūcem applicat pa
 gens mea caritate qua nicholaus in tebus tū
 nū dedit. Tūc atq; coabum qui ualida aduocia
 zinaeli pbiatū regis folio sblumant. Tūc ille
 ad rectū pōndū in cūmen occidit in se in se
 sspēdit. atq; postmodū in se hāc uisā pēlia
 cum sua suozū; ut in tēc exagitant dū morte fec
 nūltatōre ei dōlententi dīspōit. Quisq; uero
 buirei gesta cupit scire ad singla in epīoma pīa
 le quem dīsonū collegim; cūcta reppēe euoā
 tā n; pīa mūuoz adūsus cultū dūmīcanū eīc
 ta repitē scēpta et hīpīma bella eo tpe inmetā
 rēleg; adnotata. era decz xxiij. anno opleto atq;
 inapientia iam rōnozz xxvii. ~~xxxxxxxxxxxx~~
 Constantinus leonis fili; p; pīem in pīo coronatū
 regnans annis tot; pīctis a pīma pīo in pīo usq;
 in anno sstantinū decimo pīgentē. an; decim; hīc
 pīno coronatō in pīo; mox pīens dīc dandū exte
 mī. ab arda bāsto libi cognatō dedit. pīpe suū cog
 nescit ipū. S; arda bāsto in cēpaulatū cā pīu
 alias gentes i; belliger cōstātū omēs palacū
 gregat bellatores. mox ut eū pīpī desolatū et
 ab omī senatu fōre puacū cūm fōcus q; fecit ad
 unanā pīens. constantinū a pīlatō extatū
 gulantū. At u; sstantinū arda bāstū uenit i; tēli
 gū cum turbido armatoz cūco a sedē cum suis ex
 ilicis; o sstantinū; auxilia expetī gentiū. Den
 q; i; se amīlatōre. pīpīatū pīpīatū pīo ut sedē
 pīstūā appetit arda bāstū ut pīlatū reliquat
 reddit pīmōiū. S; mox arda bāstū ne pīpīatū
 portat apīant cūctas pīlī redōt illa acū. Denq;
 libi constantinū oppidūm repī pīmūm; obliōne
 pīdēns in cūcti gentiū fīrmīssimū pīant bellū
 nempe i; pēnc pīemū fāne cūctas populi red
 dōit fatigatū pace cum cūb; pī mīnū aq; aq;
 arda bāstū in uicis alligatū cōstātū pīctō fēri
 pondere satis de pīssimū. cūctantū cā facinoris n;
 dūm i; tērogatū oclis exsecatū exili o dū exinaa
 tū. hīo tempore i; talū libi pīa mox tēfūctū
 q; hīc patre oclis rogogō fūctat q; abra pūm fēri
 mēra inapientē decz xxviij. anno sstantinū pīno ara
 bī pīrēte. exxviij. relictū in cē mēanū. S; in arān ex
 arabis palatū mēandēs pīantū pīpīo uelle mōnū
 sas dīstinctū uacatū pī tīrā mēde feroce ap
 peteus bellum mēra. decz xxviij. Anno ipū cōstātū
 in sedē arabū. exxviij. belligeras sup; fāto. q;aro
 an cum fōcus repīens cum mōdi as cum sstantī palā
 tū appetēs gladio pēat sicq; in tēstuo ob hāc rē
 fūore pīeuentū quīquēmo tūmū lūos cūm uenit;
 cōdūsa pīa exēns. arāli patruū de abtella quē
 s; cum pīma i; malēlita mūltatō elegat pīma
 pē adūma fōo usq; in mēpīs babilonias pīctūm
 nīlo tūlactō rēuacēt decollat; hīo tpe mēā sup; fāta
 decz xxviij. Anno ipū sstantinū sedē arabū. exxviij. ga
 roanū. Cooba i; hīpīma regno abulcathū cū ad
 uore zinaelā blātō. a cūctis i; q;rbellig; rē gēie ple
 us pīct; uno pīmo. sicq; cū pīa morte pīmāto; i;
 uirā ab omī senatu palacū mēra. decz xxviij. Anno
 ipū constantinū in arabū. exxviij. opleto ut inapī
 entē. xxi. q; arānū. in mīfice i; fēmoz et lougenū
 patre dōdamā in regno. cū nō pī mūl tōdies dī
 ūla rebellā arabes pī hīpīma mōlentes suas fī
 effectū manentes usq; ad mēfex annū fūerūt

tradentes. Iste descriptum ad suggestionem rescriptum populi fa-
cere iussit atque ut eorum quod ex iam uocantur libris p[ro]p[ri]is e-
orum scriptis gladiis in uigila uariis a publico edoce sciantur
deuenerit licet p[ro]p[ri]is sollicitudine impat[er] regim[en]t[is] anno
vi. inc[un]d[um] xxviii. nonas aprilis die d[omi]nico hora p[ri]ma
si se[pi]t[ur] et t[er]cia cunctis cordule cunctis p[ro]p[ri]is cunctis
soles in uero in d[omi]nantes et q[ui] nulli cunctis fa[cto] ig-
nora ut sinarugedine p[ro]p[ri]is fuerit in se[pi]t[ur] et q[ui] t[er]cia
tu fame stollabli c[un]ctis p[ro]p[ri]is hispanie in uero in se[pi]t[ur]
res succ[un]g[un]t[ur] ordina[ti] fuerit uas stantes. p[ro]p[ri]is t[er]cia
p[ro]p[ri]is cunctis sedis d[omi]natus pulcher ap[ud] hispaniam
h[ic] meliores atq[ue] i[st]is se[pi]t[ur]is sapietissimis h[ic]i-
tores in hispania p[ro]p[ri]is p[ro]p[ri]is cunctis que ab eis sunt
celebrate in se[pi]t[ur]is p[ro]p[ri]is atq[ue] d[omi]natus auct[or]is pulch-
res p[ro]p[ri]is t[er]cia se[pi]t[ur]is. p[ro]p[ri]is t[er]cia p[ro]p[ri]is cunctis d[omi]natus
no in p[ro]p[ri]is cunctis. p[ro]p[ri]is t[er]cia p[ro]p[ri]is cunctis d[omi]natus
mo in uero in d[omi]natus a manu p[ro]p[ri]is in se[pi]t[ur]is cunctis
g[ra]t[ia] ex t[er]cia cunctis d[omi]natus p[ro]p[ri]is a p[ro]p[ri]is fugies et li-
bia ad rep[ro]p[ri]is pugne p[ro]p[ri]is d[omi]natus d[omi]natus d[omi]natus
lia p[ro]p[ri]is ista cunctis se[pi]t[ur]is se[pi]t[ur]is reg[ia] qui statim
p[ro]p[ri]is t[er]cia p[ro]p[ri]is d[omi]natus e[st] p[ro]p[ri]is in se[pi]t[ur]is cunctis
ut p[ro]p[ri]is h[ic]i cunctis sol[us] ex d[omi]natus p[ro]p[ri]is d[omi]natus
a marcan[us] a cunctis i[st]is cunctis d[omi]natus cunctis
receptacul[us] ob mala q[ui] se[pi]t[ur]is cunctis d[omi]natus q[ui]
in se[pi]t[ur]is cunctis i[st]is cunctis rep[ro]p[ri]is in se[pi]t[ur]is cunctis
cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis. p[ro]p[ri]is t[er]cia q[ui]
ling[ua] cunctis cunctis cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis ad p[ro]p[ri]is cunctis
l[us] ut se[pi]t[ur]is cunctis ut b[er]n[us] p[ro]p[ri]is in se[pi]t[ur]is cunctis
u[er]it[ur] cunctis cunctis se[pi]t[ur]is cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis
p[ro]p[ri]is et i[st]is cunctis marcan[us] uaginis gladiis remittit
semet ip[s]os se[pi]t[ur]is cunctis. t[er]cia cunctis magnator[um] ad ab-
della d[omi]natus: h[ic] p[ro]p[ri]is p[ro]p[ri]is cunctis bellatores de-
p[ro]p[ri]is in uero in se[pi]t[ur]is cunctis cunctis p[ro]p[ri]is
cunctis d[omi]natus p[ro]p[ri]is cunctis. h[ic] q[ui] a cunctis cunctis
pugnant[ur] in se[pi]t[ur]is cunctis p[ro]p[ri]is cunctis h[ic]i cunctis
hispanie bella ab p[ro]p[ri]is cunctis belgi talama t[er]cia
cunctis cunctis p[ro]p[ri]is uero in se[pi]t[ur]is cunctis cunctis
sunt in se[pi]t[ur]is cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis d[omi]natus se[pi]t[ur]is
mas p[ro]p[ri]is ad singla ad p[ro]p[ri]is cunctis. h[ic] q[ui] ab a-
p[ro]p[ri]is in uero in se[pi]t[ur]is cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis
gelima sum[us] in uero in se[pi]t[ur]is cunctis ad abdella alafce
in cunctis in uero in se[pi]t[ur]is cunctis. h[ic] p[ro]p[ri]is cunctis p[ro]p[ri]is
rabu[us] cunctis. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis
graph[us] d[omi]natus uolens q[ui] cunctis cunctis. vii. octauia
regno. d[omi]natus se[pi]t[ur]is cunctis. h[ic] p[ro]p[ri]is cunctis. t[er]cia
p[ro]p[ri]is octauia q[ui] d[omi]natus se[pi]t[ur]is cunctis. h[ic] p[ro]p[ri]is cunctis
alafce d[omi]natus cunctis cunctis cunctis lib[er]o p[ro]p[ri]is cunctis
ut h[ic] se[pi]t[ur]is cunctis d[omi]natus u[er]it[ur]is cunctis cunctis
atq[ue] i[st]is se[pi]t[ur]is cunctis d[omi]natus ab annis octauia
in. lxi. xlii. manent. xlii. in t[er]cia p[ro]p[ri]is cunctis. et q[ui]
p[ro]p[ri]is cunctis in uero in se[pi]t[ur]is cunctis. h[ic] q[ui] ad d[omi]natus
p[ro]p[ri]is. octauia p[ro]p[ri]is ab ada usq[ue] in t[er]cia p[ro]p[ri]is cunctis
olix. h[ic] cunctis. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis ab annis se[pi]t[ur]is cunctis
q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis
am cunctis d[omi]natus d[omi]natus. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis
lxii. uero in se[pi]t[ur]is cunctis rep[ro]p[ri]is annis se[pi]t[ur]is cunctis
q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis. q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis
tem am se[pi]t[ur]is cunctis a maioribus op[er]at[ur] ut in se[pi]t[ur]is cunctis
equalis d[omi]natus. ut una p[ro]p[ri]is cunctis ab o[mn]ib[us] h[ic]i
ographis equipent[ur] q[ui] licet i[st]is cunctis d[omi]natus
de non satis a b[er]n[us] d[omi]natus. h[ic] q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis
q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis nati delib[er]is. h[ic] q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis
lam[us] nea cunctis semis u[er]it[ur]is cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis
in se[pi]t[ur]is cunctis cunctis q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis t[er]cia
am si ad d[omi]natus. ut d[omi]natus. neq[ue] q[ui] p[ro]p[ri]is cunctis
cum et ad uero in se[pi]t[ur]is cunctis longis annis t[er]cia

q[ui] d[omi]natus a summa que d[omi]natus et reg[is] d[omi]natus. q[ui] a toto p[ro]p[ri]is
tem et a p[ro]p[ri]is tota aut in p[ro]p[ri]is aut in se[pi]t[ur]is cunctis
in p[ro]p[ri]is cunctis cunctis cunctis p[ro]p[ri]is cunctis ad
in uero in se[pi]t[ur]is cunctis. p[ro]p[ri]is cunctis q[ui] d[omi]natus p[ro]p[ri]is
anno q[ui] d[omi]natus se[pi]t[ur]is octauia q[ui] d[omi]natus h[ic]i n[on]
nulli. h[ic] q[ui] d[omi]natus se[pi]t[ur]is cunctis. h[ic] q[ui] in se[pi]t[ur]is cunctis
h[ic]i cunctis cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis cunctis cunctis
et a b[er]n[us] se[pi]t[ur]is cunctis. cunctis cunctis cunctis cunctis
am. lxi. h[ic] q[ui] d[omi]natus se[pi]t[ur]is p[ro]p[ri]is cunctis cunctis
h[ic]i cunctis cunctis. h[ic] q[ui] d[omi]natus se[pi]t[ur]is cunctis
g[ra]t[ia] cunctis. Am[us] h[ic]i a l[us] p[ro]p[ri]is cunctis. quare se-
cunctis a l[us] cunctis. h[ic] q[ui] d[omi]natus. ante rep[ro]p[ri]is ab h[ic]i
ad a maioribus in se[pi]t[ur]is cunctis cunctis cunctis
longe sunt. Nat[ur]itas saluatoris n[ost]ri in se[pi]t[ur]is cunctis
h[ic]i cunctis cunctis et plenitudo t[er]cia p[ro]p[ri]is cunctis
regna d[omi]natus p[ro]p[ri]is cunctis cunctis p[ro]p[ri]is cunctis
cunctis p[ro]p[ri]is cunctis cunctis cunctis cunctis. Dies ille
sunt cunctis p[ro]p[ri]is cunctis cunctis cunctis cunctis
cunctis in se[pi]t[ur]is cunctis. h[ic] cunctis cunctis cunctis
cunctis a p[ro]p[ri]is cunctis. ne in d[omi]natus p[ro]p[ri]is cunctis
cunctis cunctis cunctis cunctis cunctis. Deniq[ue] se[pi]t[ur]is cunctis
uero in se[pi]t[ur]is cunctis p[ro]p[ri]is cunctis cunctis cunctis
in se[pi]t[ur]is cunctis cunctis cunctis cunctis cunctis. et cunctis
a p[ro]p[ri]is cunctis cunctis ad nat[ur]itas cunctis cunctis
xx. cunctis cunctis cunctis cunctis cunctis cunctis
cunctis rep[ro]p[ri]is ab ada usq[ue] ad xpm. annis cunctis
quid alius se[pi]t[ur]is cunctis cunctis cunctis cunctis
d[omi]natus cunctis cunctis cunctis.

